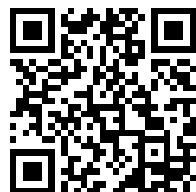

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



12345
67890
12345
67890
12345
67890



12345
67890
12345
67890
12345
67890

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

V

JUILLET 1884-OCTOBRE 1885



PARIS

A. PICARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 82

SAINTES

M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE

RUE ESCHASSERIAUX, 42

1885

DC611
S325 R4
v.5

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

IMPRIMERIE DE NOEL TEXIER

à Pons (Charente-Inférieure).

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1884. — PROCÈS-VERBAUX. — AVIS ET NOUVELLES : les ruines de Sanxay; faits littéraires et artistiques; congrès de la Sorbonne, — de Poitiers; le salon de 1884; sceaux saintongais; papiers de la fabrique de.....; nouvelles archéologiques; conférences, sociétés savantes. — **NÉCROLOGIE :** Sorin, Pinel. — **DÉCOUVERTES :** Préhistorique en Aunis, à Jonzac, à Rouffiac; sépulture à char; l'amphore, urne funéraire; fouille d'un dolmen en Oleron; caverne de Saint-Léger en Pons. — **EXCURSIONS** aux Bouchauds et à Bassac, à Montguyon et à Montlieu, à La Roche-Courbon. — **VARIÉTÉS :** L'épidémie de 1652. — **LIVRES ET PÉRIODIQUES :** Le siège de La Rochelle en grec; pièces du trésor des chartes; lettres de Jean et Guy, comtes de Lude; géographes saintongais; Jean de Vivonne-Pisany, Thomas d'Escurbiac, Jacques et François de Callières. — La réformation en Saintonge, etc. — **QUESTIONS ET RÉPONSES :** La tour de Pirelonge et le fanal d'Ebéon; le culte de saint Eutrope, à Escandes, Callen, Paradas, Sainte-Aulaye, Arquian, Challement; étymologie de *jalou*; bibliographie théâtrale; membres du parlement de Bordeaux, etc. — **BIBLIOGRAPHIE :** MA-QU.

PROCÈS-VERBAUX

Séance du Bureau (12 mai).

Admission de nouveaux membres.

Compte-rendu, par M. Louis Audiat, du congrès des sociétés savantes à la Sorbonne.

Compte-rendu de l'excursion du 4 au théâtre romain des Bouchauds et à l'abbaye de Bassac.

Circulaire de M. Léon Palustre, directeur de la société fran-

gaise d'archéologie. Vote conditionnel et tout-à-fait exceptionnel d'une somme de cent francs pour la conservation des ruines de Sanxay. (1)

AVIS ET NOUVELLES

Dans sa dernière séance, la Société a admis :

MM. Alfred Borel, chevalier de la légion d'honneur, capitaine adjudant-major au 6^e de ligne, à Saintes, présenté par M. Louis Audiat;

Le comte Guy de Cugnac, sous-lieutenant au 6^e régiment de ligne à Saintes, présenté par M. Dangibeaud;

Paul Déroulède, délégué de la ligue des patriotes, présenté par M. Louis Audiat;

Léon Jozeau, président du tribunal civil, à Marennes, présenté par M. Gaston Tortat;

Le docteur Auguste Lalesque aîné, ancien conseiller général de la Gironde, à La Teste (Gironde), présenté par M. Noailles;

Lodoix de Marignan, lieutenant au 6^e régiment d'infanterie, à Saintes, présenté par M. Dangibeaud;

Joseph Revidat, notaire à Saint-Simon, par Châteauneuf (Charente), présenté par M. Guignard;

Le docteur Daniel Richard, à La Jarrie d'Aunis, présenté par M. Louis Giraudias;

Le comte Gaston de Villeneuve-Guibert, à Paris, présenté par M. Louis Audiat.

Il y a eu dix ans, le 28 mai dernier, que la Société a été fondée. Elle a publié 16 volumes.

Le XII^e volume des *Archives* contient : *Documents extraits des registres du trésor des chartes relatifs à l'histoire de la Saintonge et de l'Aunis*, par M. Paul Guérin; *La fronde à Cognac et dans les environs* (Pons, Saintes, Montguyon, etc.), par M. Jules Pellisson; *L'abbaye de Saintes*, histoire et docu-

(1) Nous apprenons avec le plus vif plaisir que les efforts vraiment surhumains de notre confrère le père de La Croix n'auront pas été perdus. Dans sa séance du 13 juin, la commission des monuments historiques, présidée par M. Antonin Proust, a de nouveau voté une somme de 8,000 fr. pour la conservation des ruines de Sanxay. Grâce à ces subventions, aux souscriptions recueillies par l'infatigable chercheur, et à la générosité de M. Bischoffsheim, député des Alpes-Maritimes, qui a garanti le reste de la somme nécessaire, l'acquisition de Sanxay est enfin assurée. Nous nous en félicitons au nom de la science archéologique. C'est l'épilogue qui complètera l'utile *Bibliographie des fouilles de Sanxay* [Paris, société bibliographique, 1884, in-8, 16 p.] que vient de publier M. J. B.

ments, par M. Louis Audiat; *Mélanges*, par MM. Arthur Giry, Charles Dangibaud, Philippe Tamizey de Larroque et Guy de Bremond d'Ars; *Lettres de Jean de Sponde*, Delille, Le Pellerier, du P. Arcère, du corps de ville de La Rochelle, etc., publiées par MM. Anatole de Bremond d'Ars, Louis Delavaud, Léonce Roger, Paul d'Estrée et Tamizey de Larroque; *Tables des noms et des matières* par M. Hippolyte de Tilly.

Ce XII^e volume sera mis en distribution dans le courant de juillet. Il sera expédié directement comme colis postal aux souscripteurs qui ont demandé et payé ce mode d'envoi. Pour les autres qui le prennent chez un de nos correspondants, un bon contenu dans la livraison du *Bulletin* de juillet, leur permettra de le faire prendre :

Chez M. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82, à Paris, pour les sociétaires de Paris ;

Pour ceux qui habitent Bordeaux, chez M. Férét, libraire, cours de l'Intendance, à Bordeaux;

Pour ceux de Cognac, chez M. Broussard, notaire, à Cognac;

Pour ceux de Jonzac, chez M. Camus, négociant, à Jonzac;

Pour ceux de La Rochelle, chez M. Musset, bibliothécaire;

Pour ceux de Marennes, chez M. Florentin, libraire;

Pour ceux de Pons, chez M. Noël Texier, imprimeur, à Pons;

Pour ceux des Deux-Sèvres, chez M. Clouzot, libraire, à Niort;

Pour ceux de Rochefort, chez M. Allègre, ancien notaire, à Rochefort;

Pour ceux de Saint-Jean-d'Angély, chez M. Saudau;

Pour l'arrondissement de Saintes, chez M. Audiat, à Saintes.

Ont rendu compte des t. X et XI, la *Revue historique* de mars-avril 1884, p. 436, qui signale en outre, p. 463, *Rochefort en 1672*, par M. Delavaud, « correspondance qui offre de l'intérêt pour l'histoire de la marine »; — du *Bulletin* d'avril, la *Charente-Inférieure* du 19, qui signale surtout « l'étude *ex professo* et très attrayante sur la céramique néolithique dans notre contrée avec des comparaisons très judicieuses sur les découvertes du même genre qui ont eu lieu en Suisse et ailleurs », et *Pierre Touffaire*, « délicieuse étude littéraire, remplie de traits piquants et de fières et délicates allusions; » — de l'excursion du 8 mai: l'*Indépendant* du 13; le *Phare des Charentes*, l'*Ere nouvelle* du 15; le *Progrès* du 16; le *Moniteur de Saintes* du 18, reproduit par l'*Echo rochelais* du 21.

Ont reproduit des articles : *Le petit quotidien* du 27 avril, (*Le chêne de Pessines*); le *Bulletin religieux* et l'*Echo rochelais* du 17 mai, le *Progrès* du 21 (Souterrain-refuge à Champagne) le *Progrès* du 28, l'*Echo* du 31, l'*Ere nouvelle*, *Echo de Jonzac* du 1^{er} juin (Sépultures à Romegoux); l'*Echo rochelais* du 28 (substructions à Varzay), *Ere nouvelle* du 29 mai (Céramistes saintongeais), *Echo rochelais* du 28 mai et *Le phare des*

Charentes du 4 juin, (*Touffaire*, extrait); a reproduit le sommaire, le *Barbezillien* du 17 avril.

Notre confrère, M. Denys d'Aussy, prépare un important ouvrage, *Histoire de la réforme en Saintonge*, qui sera prochainement mis sous presse.

On annonce aussi *La Rochelle historique et monumentale* par J.-B.-E. Jourdan, avec 24 eaux-fortes d'Adolphe Varin, et préface de M. Georges Musset. Prix de la souscription : 50 fr.

M. Rondeau a publié à part *Touffaire*; M. Maufras, *La poterie du camp du Peu-Richard*, mémoire qui a paru dans notre dernier numéro, et M. Audiat, *Dampierre-sur-Boutonne*, tiré du numéro de janvier. (Voir la *Charente-Inférieure* du 16 avril.)

Vient de paraître (Bordeaux, in-4°, 40 p. avec planches), un élégant opuscule de M. Gustave Labat, *Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan*.

Le ministre des travaux publics a visité Saint-Eutrope, le 27 avril. « Le sympathique président de la société des Archives, dit le *Phare des Charentes*, a fait l'historique de cette église et en a fait admirer l'élégante architecture. Il a été vivement félicité par M. Raynal. »

Pour le compte rendu des fêtes du concours de tir fédéral du sud-ouest, voir l'*Indépendant*, le *Phare des Charentes* du 29, etc.

La présence à Saintes de notre confrère, M. Paul Déroulède, l'auteur des *Chants du soldat*, a donné lieu à plusieurs manifestations littéraires. Le 27, dans les salons de l'hôtel de ville, il a récité deux pièces *A mes amis* (Moi, je ne suis qu'un sonneur de clairon) et *Le Porte-drapeau*.

M. Edmond Maguier a improvisé un sonnet.

Au punch offert par les officiers du 6^e de ligne, M. le comte de Cugnac, lieutenant, a lu une pièce de vers de lui dédiée au poète patriote.

Au banquet des gymnastes, M. Breton a lu une poésie de M. de Gandillac, *Le clairon*, extraite du journal la *Rosée*.

L'association française pour l'avancement des sciences a créé une section d'archéologie qui commencera à fonctionner au congrès, à Blois, le 4 septembre prochain.

L'académie française, dans sa séance du 20 mars, a jugé le concours pour le prix d'éloquence : *Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné*, et décerné le prix à M. Paul Morillot, professeur au lycée de Dijon, et une mention honorable au mémoire inscrit sous le n° 7.

Dans sa séance publique annuelle, le 5 mai dernier, l'académie des sciences a décerné le prix Laplace, consistant dans la collection complète des ouvrages de Laplace et remis, chaque année, au premier élève sortant de l'école polytechnique, à

M. Auguste-Camille-Edmond Rateau, né à Royan, le 13 novembre 1863, et entré en qualité d'élève ingénieur à l'école des mines.

Nos confrères M. Bouguereau et M. Castagnary ont été nommés membres du comité chargé d'élever un monument à Eugène Delacroix sur une des places de Paris.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique ont été nommés correspondants du ministère pour les travaux historiques M. le chanoine Julien-Laferrière, M. Georges Musset, bibliothécaire de La Rochelle, et M. Louis de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure.

Le petit quotidien de Rochefort et *La petite Rochelle* ont cessé leur publication, le 27 avril, pour « se fondre en un seul organe départemental quotidien, *Le phare des Charentes* », à cinq centimes, « organe départemental d'union républicaine », imprimé à Rochefort sous la direction de M. Emile Martin, directeur et propriétaire du *Petit quotidien*. Le premier numéro a paru le 29 avril.

L'Alliance des Charentes qui, depuis le 4 février 1883, se publiait tous les dimanches à Pons, sous la direction de M. le docteur Moinet, est devenue, depuis le 1^{er} avril, une édition du *Rappel Charentais* de Saintes.

« *Le Nouvelliste des Charentes*, journal politique indépendant, mémorial des abonnés », 3^e période, 5^e année, a publié son premier numéro, à Pons, le 6 avril, 8 pages sur trois colonnes, dont l'une en blanc est réservée aux notes et commentaires du lecteur.

« *L'Imprévu*, journal des intérêts commerciaux de la ville de Saintes », imprimé à Saintes chez MM. Loychon et Ribéraud, a publié « un unique numéro » daté d'avril, qui a été distribué gratuitement.

La société a reçu de M. Denys d'Aussy les empreintes des sceaux suivants : Du comte de Bassompierre : *D'argent à 3 chevrons de gueules*; l'écu timbré d'une couronne murale; supports deux cygnes. Il manque la devise : QUOD NEQUEUNT TOT SIDERA PROESTAT; — Durfort, marquis de Sivrac : *Ecartelé aux 1 et 4 d'argent à la bande d'azur* qui est Durfort; *aux 2 et 3 de gueules au lion d'argent* qui est Lomagne; — La Cropte, marquis de Saint-Abre : *D'azur à la bande d'or accompagnée de 2 fleurs de lys du même*; l'écu accolé des Durfort; couronne de marquis; — Des Gontaud, ducs de Biron (1745): *Ecartelé d'or et de gueules*, manteau de pair; cordons des ordres du roi; — De Sainte-Hermine (1765), *D'hermine plein*; tenants, deux sauvages armés de massue; couronne de marquis; — Durfort, duc de Lorges; (1742); *Ecartelé aux 1 et 4 d'argent à la bande d'azur* qui est Durfort, *aux 2 et 3 de gueules au lion d'argent*; — Prieuré

des augustins de Saint-Savinien (1774): *un cœur enflammé* l'écu sommé d'une crosse et d'une mitre; ce qui est assez singulier pour un prieuré; — Sureau ou Suyreau, de Saint-Jean d'Angély: *De... à la fasce chargée d'un croissant et accompagnée en pointe de trois gerbes de blé*; couronne de comte; les *Rôles saintongeais*, page 259, donnent à tort aux Suyreau de Saint-Jean d'Angély les armes, *gironné de gueules et d'argent*, des Suyrot du Poitou décrites par M. Beauchet-Filleau; — de Pichon, receveur des finances à La Rochelle (1768): *De gueules au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un croissant*; couronne de comte; supports, deux lions; armes qui diffèrent un peu de celles des Pichons de Saintes; — Du Bois de Saint Mandé et de Landes (XVIII^e siècle): *De sable à trois besants d'or*; — Joly d'Aussy (1762): *D'azur au chevron d'or, accompagné de trois trèfles d'argent 2 et 1*; couronne de comte; le même, l'écu, sommé d'un casque taré de profil, aux lambrequins volets; un autre: *Ecartelé aux 1 et 4 de Joly, et aux 2 et 3 de Campet de Saujon: D'azur à la fasce accompagnée en chef d'un croissant et en pointe d'une coquille; le tout d'argent*; couronne de marquis; supports, deux lions; — de Jacques-Philippe-Isaac de Guéau de Gravelles de Reverseaux, intendant de La Rochelle (1786): *Ecartelé aux 1 et 4 d'azur à la croix de Jérusalem d'or; au chef cousu de gueules, chargé d'un gland feuillé du second, la tige en haut; aux 2 et 3, d'azur au chevron d'or, accompagné de trois croissants d'argent*; supports, à dextre une panthère en barroque, à senestre une aigle au vol abaissé toutes les deux au naturel, l'aigle becquée et membrée d'azur; — Du « juge de paix du canton de Matha » (1793); — de Hérisson, seigneur de Meursac: *D'azur à trois roses d'argent 2 et 1*, accolé d'Aulnis du Vignaud: *D'azur à deux aigles affrontées de profil et essorées d'or, posées sur un rocher de gueules et supportant de leurs becs un casque grillé d'or, doublé de sable, taré de front*; — Bourreau de Beauséjour, avocat au parlement, père du député: *Burelé d'argent et de gueules de cinq pièces*; de Camille-Louis de Lorraine, marié à Léopoldine-Elisabeth-Charlotte de Lorraine, dame de Pons, ou de son frère Charles-Louis de Lorraine, prince de Pons, comte de Marsan, tous deux chevaliers des ordres (Pons, 1760): *Coupé d'un trait parti de trois autres qui font huit quartiers; au 1 fascé de gueules et d'argent de huit pièces* (Hongrie), au 2 d'azur semé de fleurs de lys d'or; au lambel de cinq pendants de gueules en chef (Naples); au 3 d'argent à la croix de Jérusalem d'or (Jérusalem); au 4 d'or à quatre pals de gueules (Aragon); au 5 d'azur semé de fleurs de lys d'or, à la bordure de gueules (Anjou); au 6 d'azur au lion contourné d'or, couronné du même (Gueldre); au 7 d'or au lion de sable couronné d'or (Juliers); au 8 d'azur à deux bars adossés d'or accompagnés de quatre croisettes du même 1 en chef 2 en flancs et 1 en pointe (Bar); sur le tout d'or à la bande de gueules chargée de trois aleçons d'argent posés dans le sens de la bande (Lorraine); l'écu entouré des ordres.

VIEUX PAPIERS D'UNE FABRIQUE.

Si des fabriques ou des particuliers avaient des tas de vieux papiers encombrants, au lieu de les faire sauter par la fenêtre, il serait bon de les donner à quelques bibliothèques qui les garderaient précieusement. Dans ces monceaux de parchemins ou de papiers inutiles, on trouve quelquefois des pièces intéressantes. Voici l'indication de plusieurs documents qui ont été ramassés dans la rue; d'autres en plus grand nombre avaient été déjà dispersés ou détruits, parmi lesquels, nous dit-on, étaient des actes concernant la fondation du séminaire de Saintes sous saint Vincent de Paul.

1621, 29 décembre. Don par Louis XIII au « sieur de Grosbois, gouverneur de Saint-Maixent, en considération de ses bons services et pour luy donner moien de s'y entretenir », de « tous les fruitz et revenus temporels et revenans bons de l'abbaye dudit Saint-Maixant, les charges, nourriture et entretenement des religieux préalablement païés »... Louis, et plus bas : PHELIPPEAUX. (*Parchemin*).

1629, 12 janvier. Présentation par les vicaires généraux de Bordeaux à l'évêque de Saintes de la personne de Julien Noiré, prêtre, docteur en théologie, pour la cure de Saint-Loup (canton de Tonnay-Boutonne); ce qui prouve que le patron était l'archevêque de Bordeaux, non l'évêque de Saintes, comme le dit à tort l'abbé Cholet. (*Parchemin*).

1641, 7 août, (ou 17 ou 27). Présentation par Henri de La Trémoille, duc de Thouars, pair de France, prince de Tarente et de Talmont, comte de Laval, Montfort, Berrye, marquis d'Espinau, etc., en qualité de comte de Taillebourg, à l'évêque de Saintes, de Barbe pour une chanoinie dans l'église de Taillebourg... (*Parchemin déchiré par moitié*).

1647, 23 mai. Présentation par « sœur Françoise de Foix, abbesse de l'abbaye Notre-Dame hors les murs de la ville de Saintes », à l'évêque de Saintes, Louis de Bassompierre, de la personne de Jacques Letourneur, prêtre du diocèse du Mans, pour la vicairie perpétuelle de Saint-Sornin de Marennes, vacante par la démission de Pierre de Champgrand, docteur en théologie. (*Parchemin*).

1662, 22 novembre. Présentation par François d'Estissac de La Rochefoucaud à l'évêque de Saintes, de la personne de Jean Baget, prêtre du diocèse de Lectoure, pour une prébende dans la collégiale de Sainte-Catherine de Magné près Niort. (*Parchemin*).

1721, 10 décembre. Nomination par Léon de Beaumont, évêque de Saintes, de Simon-Pierre de Lacoré, prêtre, docteur de Sorbonne, grand chantre de l'église cathédrale de Saintes et vicaire général du diocèse, comme official. « Litterarum seientia.

vite et morum honestas aliaque laudabilia virtutum et probitatis merita quibus te ornatum cognovimus nos inducunt ut te in partem sollicitudinis nobis a Domino creditæ iterum assumamus.....† LEO, *episcopus Santonensis*. De mandato domini domini episcopi. DE LAUNAY. » (*Parchemin déchiré; sceau manqué*).

1778, 15 janvier. Enquête par Petit, curé de Saint-Saturnin de Cercoux, archiprêtre de Montguyon, devant Pierre-René Furet, notaire royal et apostolique, pris pour greffier, sur une demande de dispense pour consanguinité faite par Pierre Guimard, bourgeois, habitant du village de Guimard, paroisse de La Clotte, et Marie Penard, fille mineure, du village de Neuillac, même paroisse. (*Papier, incomplet*).

1791, 3 octobre. Nomination par Louis XVI de « Joseph Dubois, nouvellement élu » juge au district de Saintes pour remplacer le sieur Dangibeau ayant donné sa démission. Louis. Par le roy. DUPORT. (*Parchemin; sceau manqué*).

1839, 19 janvier. Diplôme de membre titulaire de la société archéologique de Saintes pour « M. l'abbé Daunais, curé de la paroisse de Saint-Vivien ». Le secrétaire : J.-L. LACURIE. (*Papier*).

NOS ARTISTES AU SALON DE 1884

PEINTURE : Louis-Augustin AUGUIN, né à Rochefort : *Un jour d'été à la grande côte (golfe de Gascogne)*; William-Adophe BOUGUEREAU, né à La Rochelle : *La jeunesse de Bacchus*; Louis-Georges BRILLOUIN, né à Saint-Jean d'Angély : *L'ave Maria*; *Bergers romains ramenant leurs troupeaux*; *Plaines en Sain-tonge*; Paul COQUAND, né à Surgères : *Près Douarnenez*; Louis DUBOIS, né à Saujon : *Hosannah*; portrait; M^{lle} Emma FANTY-LESCURE, née à La Rochelle : *Fleurs de Nice*; Emmanuel GALARD-LEPINAY, né à Dampierre-sur-Boutonne : *Portrait de monseigneur de Bonnechose*; Jean GEOFFROY, né à Marennes : *Le vannier ambulante*; *La leçon de couture*; Pierre HUAS, né à La Rochelle : *Portrait de M^{me} ****; Marie-Félix-Hippolyte LUCAS, né à Rochefort : *La Délaissée, souvenir de Venise*; Gaston ROULLET, né à Ars (île de Ré) : *Une matinée de septembre à Etretat, effet de brume*; M^{me} ANNALY, *La côte de Saint-Palais* (Charente-Inférieure); Marie-Auguste FLAMENG, *Bateau de pêche à La Rochelle*; Jean CINTRAC-JOUASSET; *Le vapeur « Gironde-Garonne » en vue de Royan*; Charles LAPOSTOLET, *La Rochelle*; Albert-Tibulle FURCY DE LAVAUT, né à Saint-Genis; *Chrysanthèmes, fleurs*;

DESSIN : M^{me} Antoinette ALLARD, née à Rochefort : *Souvenir d'Anjou, fusain*; L.-E. BRILLOUIN, *Bredouille, fusain*; *Ruines antiques près du mont Testaccio*; HUAS, *Portrait de M^{lle} Suzanne*; Louis-Ernest LESSIEUX né à La Rochelle, le *Banc, fusain*;

SCULPTURE : Joseph BUAT, né à Pons : Buste de M^{me} V^e Griest-Strauss; CRAUX, buste de M. Eugène Pelletan, sénateur.

ARCHITECTURE : Roger-Edouard FOUCAUD, né à Pons : *Projet d'orphéon*, 5 chassis ; Alban-Jean MOYNEAU, né à Laleu : *Lanterne des morts de Saint-Pierre d'Oleron*, plan, façade et coupe.

GRAVURE : William-Joseph BARBOTIN, né à Ars-en-Ré : *Une bergère* d'après M. Bouguereau ; Elme GAUTIER, né à La Rochelle, *Lion assyrien*, *Le neveu de Rameau*.

Voir dans *La Charente-Inférieure*, 21 et 28 mai, une appréciation de ces divers envois, signée P. DESBRANDES.

A la distribution des récompenses M. Auguin a obtenu une deuxième médaille et M. Gautier une mention honorable. M. Auguin a aussi obtenu une des premières médailles d'honneur à l'exposition internationale de Nice.

Parmi les antiquités les plus remarquables de la ville de Pons figure en première ligne la voûte de l'hôpital neuf, remontant aux XII^e et XIII^e siècles. MM. Laferrière et Musset, dans leur bel ouvrage *l'Art en Saintonge*, ont parfaitement fait ressortir l'importance de ces ruines. Il y a environ un demi-siècle, cette voûte était surmontée d'une sorte de tour; mais la municipalité d'alors, voulant s'exonérer des frais d'entretien, ne trouva rien de mieux que la raser. Pour éviter que la voûte fût traitée de la sorte, on fit, il y a quelques années, des démarches auprès de la commission des monuments historiques pour en demander le classement, ce qui fut facilement obtenu malgré de ridicules protestations. Depuis, la municipalité a négligé de faire à ce monument les plus urgentes réparations d'entretien et de demander à la commission des monuments historiques une subvention, de telle sorte que la toiture est aujourd'hui dans l'état le plus déplorable; l'eau s'infiltre partout et menace de compromettre sérieusement la solidité de l'édifice; déjà plusieurs pierres sont tombées et n'ont été sauvées de la destruction que grâce aux bons soins d'un voisin. Je tiens de gens expérimentés en pareille matière, qu'il suffirait d'une somme de cent ou cent cinquante francs au plus pour tout remettre en bon état, et l'on sait que le conseil municipal de Pons n'aurait qu'à faire des démarches dans la forme prescrite par la loi en offrant de payer une petite part des dépenses pour que la commission des monuments historiques fit ces réparations. Il nous serait donc difficile de comprendre l'inaction de la municipalité et plus encore le projet qu'on lui prête de vendre ces ruines au bureau de bienfaisance; les arts et les pauvres surtout n'auraient rien à y gagner.

E. M.

Dans sa séance du 23 avril, le conseil général de la Charente-Inférieure a décidé de demander au ministre des cultes 2,000 fr. pour restauration de l'église de Tesson, et 4,000 pour le clocher de Marennes.

A propos des fonds alloués par le conseil général, l'état et les communes intéressées pour les réparations des églises de

Surgères et de Fenioux, la *Revue poitevine et saintongeaise* du 15 avril s'exprime ainsi : « On sait l'intérêt archéologique que présentent ces deux églises de Surgères et de Fenioux; toutes deux sont au nombre des plus curieux spécimens que l'architecture romane ait laissés en Saintonge. La façade de Surgères (XII^e siècle) est réellement splendide avec ces arcades multiples et ses deux cavaliers; et si les nefs n'ont plus aujourd'hui aucun caractère, le clocher et le chevet restent dignes d'attention. N'oublions pas les deux caveaux superposés et les peintures qui les décorent. A Fenioux (XI^e siècle, d'après M. Abadie et la commission des monuments historiques; XII^e, d'après Viollet-le-Duc et M. Anthyme Saint-Paul), on peut admirer une des plus grandes raretés archéologiques qui existent actuellement en France. Quelques unes des fenêtres sont encore garnies de claires-voies en pierre, d'un très joli dessin. Il reste aujourd'hui très peu d'exemples de ce mode de fermeture. »

Le ministère des beaux arts a fait à la ville de Rochefort don de la statue en bronze de M. Martin, d'Aix, élève de MM. Jouffroy et Mercier, représentant Persée aux prises avec Méduse. Ce groupe remarquable a figuré au salon de 1883 et à l'exposition régionale de Rochefort. Il a été placé dans les derniers jours de mai sur le cours Roy-Bry, en face de l'hôpital de la marine.

La société de géographie de Rochefort met au concours (clôture le 1^{er} janvier 1885) entre les instituteurs de la Charente-Inférieure le sujet suivant : « Explorations faites en Afrique pendant le XIX^e siècle. Résultats obtenus, avenir ouvert à la France par nos explorateurs. » Prix, une médaille d'argent, une de bronze et deux mentions honorables.

Le congrès archéologique organisé à Poitiers par la société des antiquaires de l'Ouest (Voir *Bulletin* d'avril) durera cinq jours et se composera de séances de lectures et de discussions sur cinq questions indiquées au programme, de visites aux divers musées et monuments de la ville, et d'excursions à Nouaillé, à Sanxay et à Chauvigny. Voici les questions qui seront particulièrement traitées : 1^o Signaler et décrire les découvertes archéologiques faites, depuis dix ans, dans les départements de la région de l'ouest; faire ressortir les déductions historiques qui en découlent; — 2^o Des édifices antérieurs à l'an mille. Déterminer leurs caractères et leur âge; — 3^o Déterminer, s'il est possible, les différences pouvant exister entre les églises romanes des diverses provinces de la région. Ces différences peuvent-elles constituer des écoles distinctes d'architecture? — 4^o De l'importance historique des minutes des notaires. Des mesures à prendre pour assurer leur conservation et faciliter leur examen; — 5^o Etudier les anciennes légendes, telles que Garгантua, Mellusine, etc.

La Société sera représentée par MM. Dangibeaud, Michaud, Musset, et de Saint-Hilaire. M. Musset lira un travail sur l'église de l'abbaye de Saintes, et M. Dangibeaud un mémoire sur la 4^e question du programme.

La réunion des délégués des sociétés savantes a eu lieu à la Sorbonne, les 15, 16 et 17 et 19 avril. On a traité les différentes questions du programme que nous avons publié, IV, 222. Citons la discussion sur les moyens à employer pour mettre les minutes des notaires à la disposition des travailleurs.

Dans la section d'histoire et de philologie, M. Louis Audiat a lu le mémoire de M. Denys d'Aussy; *Montesquiou est-il l'assassin du prince de Condé?* où l'auteur, dit le *Journal officiel* du 18, « incline à croire que Montesquiou n'est pas l'assassin du prince ».

A la section d'archéologie M. Bélisaire Ledain, dans un long et fort consciencieux mémoire, a soutenu que tous les chatelars, chatelliers, dont il a constaté plus de 900 dans l'ouest de la France seulement, étaient tous des camps romains datant du IV^e siècle environ, conclusion vivement combattue par d'autres qui les mettent au XII^e siècle. M. Louis Audiat a lu le mémoire de M. Emile Maufra, *Le camp du Peu-Richard, et ses poteries*. « Ce camp, dit le *Journal officiel* du 16, est entouré d'un double re-tranchement avec double fossé; quatre portes y donnent accès. Au centre, se trouvait un mamelon qui a dû servir de retranchement et de cachette; on y a trouvé un très grand nombre de silex taillés, des os travaillés, enfin des fragments de poteries... » Voir d'ailleurs dans le *Bulletin*, IV, 200 et 354, les deux importants mémoires de M. Maufra.

M. Gaullieur avait envoyé une notice sur les quatre phares construits dans l'île de Cordouan près de l'embouchure de la Gironde, du IX^e au XIX^e siècle. « L'origine des phares de Cordouan, dit le *Journal officiel* du 18 qui résume ce travail, remonte à l'époque carolingienne; il retrace, d'après le cartulaire de La Sauve-Majeure, l'histoire de ces ermites qui étaient chargés d'entretenir les feux et rappelle qu'au XIV^e siècle, les Anglais firent construire un phare. A la fin du XVI^e siècle le phare de Cordouan tombait en ruines. Ce fut l'architecte Louis de Foix qui fut chargé de le reconstruire sur des plans nouveaux. Le contrat par lequel il s'engage à construire cet édifice est de 1584; mais le phare ne fut achevé qu'en 1610 ».

A la section des sciences économiques et sociales, M. Henry Luguët, a parlé des conséquences économiques de l'impôt sur l'ostréiculture. Le président, M. Levasseur, dit le *Journal officiel* du 18, fait remarquer qu'il n'y a pas d'impôt sur l'ostréiculture, mais un simple prix de location que l'état perçoit sur les éleveurs en échange du terrain temporairement concédé. M. Allain Alard, de la société de géographie de Rochefort, a lu un travail sur l'accroissement de la criminalité de France et particulièrement

de la bigamie; M. Drouineau, chirurgien en chef des hospices civils de La Rochelle, une étude sur l'extension à donner dans les communes à l'assistance hospitalière.

—
CONFÉRENCES. — A Saujon, le 6 avril, par M. Gaussorgues, de Meschers, sur *Le génie de la France et la colonisation* (Voir compte-rendu dans l'*Indépendant* du 12;) le 20, par M. Barrère, *Les jésuites à travers l'histoire* (compte-rendu par M. Charles Moinet, dans l'*Indépendant* du 1^{er} mai); — à Fouras, le 14, et le 19, à Rochefort, par M. Mercier, *Dangers de l'ignorance*; instruction gratuite, laïque et obligatoire; éducation de la femme; — le 25, à Rochefort, sous les auspices de la société de géographie, par M. le docteur Férès, professeur à l'école de médecine de Brest, *De l'alimentation chez les différents peuples*, et par M. Charles Rabot, membre de la société de géographie de Paris, *Voyage en Laponie et au Spitzber*; (compte-rendu dans le *Phare des Charentes*, n° 2, du 30); le 7 juin, *La mer intérieure du colonel Roudaire*, par M. H. Chevard; *Voyage au pays des Moïs* (Indo-Chine), par M. le capitaine Gautier; le 30 avril, à Marennnes, par M. Eugène Reveillaud, directeur du *Signal*, *Les conditions de la liberté*, et à Rochefort, par M. Cazalis, *Questions municipales*; le 29, à Saintes, par M. Paul Déroulède, *La ligue des patriotes*.

—
SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société de statistique des Deux-Sèvres; séance du 9 avril : M. Léo Desavire fait part d'une intéressante correspondance avec Apollin Briquet relative aux familles d'Aubigné, Avice de Mougon, etc.

Société archéologique de la Charente; séance du 13 février : M. Lafitte lit une note sur un souterrain refuge situé en partie sous l'église de Chalais. Notons que le souterrain refuge de Saint-Georges des Agouts, arrondissement de Jonzac, est aussi en partie sous l'église. M. Emile Biais montre une pierre qu'il a récemment apportée de Jarnac et à l'une des extrémités de laquelle a été grossièrement sculptée une tête humaine. Cette représentation et la forme générale de la pierre taillée de manière à être fichée en terre, portent M. Biais à penser qu'il a découvert un terme.

Société des antiquaires de l'ouest; séance du 13 mars : A propos d'un article de M. Gariel dans le 4^e fascicule (1882) de l'*Annuaire de numismatique et d'archéologie* sur une trouvaille de 4 à 5,000 monnaies faite en 1881 à Jonzac, M. Alfred Richard fait observer que l'auteur n'a pas mentionné une pièce alors inédite que M. Richard a décrite et déterminée dans le *Bulletin* de la société des antiquaires, 1^{er} trimestre de 1882, p. 409. (Voir notre *Bulletin*, III, 356); et il donne de nouveaux renseignements recueillis sur place; — 27 mars; M. Chauvet communique un silex ressemblant fort à certains outils préhistoriques et qui n'est autre chose qu'un échantillon des polissoirs de cartes à jouer employés à Angoulême en l'an de grâce 1884.

Commission des arts; séance du 24 avril; procès-verbal où M. l'abbé Noguès se plaint du *Bulletin* qui lui fait des niches. Ce que c'est que d'avoir plagié l'*Épigraphie santone*, publié un cours d'harmonie, et abimé Cicéron, tout en prétendant refaire son traité de l'amitié! M. l'abbé Caudéran lit une note sur le culte de saint Eutrope en diverses paroisses de la Gironde et des Landes; M. l'abbé Letard, sur la lèpre et les lépreux. M. l'abbé Vallée lit de M. le baron Eschasseriaux un mémoire sur la station préhistorique de Thenac.

Société de géographie de Rochefort; séance du 28 mars: Rapport de M. Jardin sur le *Journal* manuscrit de Vivez, chirurgien major de l'*Etoile* dans le voyage de Bougainville autour du monde; Les îles Westmann par M. le docteur Thèze, — du 28 mai, compte-rendu du congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, par MM. Allard et Ch. Delavaud; Les tremblements de terre dans la Charente-Inférieure, par M. Biteau; — 27 juin: Stations circumpolaires, par M. Bellot; la Sénégambie, par M. Rémy; la littérature tahitienne, par M. Jardin.

Société des sciences naturelles de La Rochelle; séance du 13 mars: communications par MM. Foucaud, Meyer, Condamy, de Richemond; — 10 avril: communications par MM. Condamy, Meyer, Foucaud; note par M. Rubino sur une lernée oculaire qu'il a recueillie; par M. Besset sur les diatomées qu'il a trouvées au port de La Palice; par M. Beltrémieux sur une excursion géologique à Fouras.

—
NÉCROLOGIE. — La Société a une nouvelle perte à déplorer.

Le 20 mai 1884, est décédé à La Tremblade, où il exerçait les fonctions de juge de paix depuis cinq ans, M. Jean-Elie-Albert Sorin, docteur en droit, précédemment inscrit au barreau de Cognac. Il était né à Thors, canton de Matha, en 1847; son père était notaire, et son frère Adrien Sorin a été commissaire prieur à Cognac.

Sorin s'était acquis des sympathies réelles à La Tremblade par sa bienveillance, son urbanité, la droiture de son jugement et un véritable esprit de conciliation. Aussi les regrets sont-ils unanimes. Ses funérailles ont eu lieu à Thors, le 22 mai. Des amis dévoués se sont fait un devoir d'accompagner le corps jusqu'à sa dernière demeure, et de donner à cette famille, déjà bien éprouvée et qui a compté un grand nombre de magistrats dans son sein, les témoignages les plus empressés d'une respectueuse condoléance. Le *Journal de Marennes* du 1^{er} juin a publié les deux discours prononcés sur sa tombe par M. le docteur Guillon et par le suppléant du juge de paix.

—
Le 14 mai, est mort à La Rochelle où il était né, Pierre-André-Edouard Pinel, âgé de 77 ans, ancien conservateur du musée de peinture de cette ville, peintre de marine, élève de Roqueplan, Meyer, et Gudin, fondateur de la société des amis

des arts. Le musée de La Rochelle possède de lui trois toiles : *Embarquement à Saumur des volontaires rochelais en 1848*; *Passage à La Rochelle du prince de Joinville en 1844* et *un naufrage*. Plusieurs avaient été achetées par l'état entre autres : *Entrée du prince de Joinville dans le port de La Rochelle*, et *Ruines du château de Clisson*. M. Gustave Meneau a prononcé sur sa tombe son éloge qu'a publié l'*Echo rochelais* du 27 mai.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

DÉCOUVERTES PRÉHISTORIQUES EN AUNIS. — J'ai fait quelque nouvelles découvertes de stations en plein air à Cheusse, aux Fortines, à La Motte-au-Chat (Chail?), commune de Sainte-Soulle, à La Courbe, commune de La Rochelle, à Romsay, commune de Périgny, aux Grandes-Rivières, aux Brandes, commune de Dompierre-sur-mer: Pointes de flèche, et pointes diverses, scies, tranchets, dits pointes à tranchant transversal, grattoir, fragments de haches polies, nucléus, éclats, etc. Les instruments, en général de petites dimensions, ont revêtu l'aspect du vicil ivoire. Les objets découverts dans ces sept stations nouvelles font partie du musée préhistorique départemental, à La Rochelle. Le musée recevra avec reconnaissance des échantillons de toutes les stations découvertes dans le département. Les objets doivent être adressés à M. Georges Musset, conservateur des musées archéologiques, à La Rochelle. G. M.

LA SÉPULTURE DU GROS-GUIGNON. — Notre compatriote, M. Chauvet, notaire à Ruffec, qui a déjà fait de si importants travaux sur les temps anciens de nos contrées, vient de fouiller une sépulture sans tumulus, à incinération partielle, avec char et ornements de bronze. Ce tumulus en terre est situé au lieu dit Le Gros-Guignon, commune de Savigné (Vienne); il a environ 35 mètres de diamètre et 6 mètres de hauteur; dans la partie sud-ouest, il contient une voûte ou calotte en pierres et moëllons, épaisse de 1 mètre 50 centimètres, recouverte de 2 mètres de terre, c'est sur cette voûte que le squelette avait été déposé; de chaque côté de lui, en ligne droite, gisaient les roues d'un char et une série d'ornements en bronze coulé. Cette découverte est de la plus grande importance, et nous adressons nos bien sincères compliments à notre infatigable collègue; nous sommes heureux de voir ses efforts récompensés par d'aussi beaux succès.

Jusqu'à ce jour les sépultures à char de l'époque du bronze paraissaient cantonnées seulement dans l'est de la Gaule; M. Chauvet vient de prouver qu'il s'en trouve pareillement dans l'ouest. Qu'il me soit permis d'émettre ici une idée: Nous avons en Saintonge des tumulus en terre qui contiennent peut-être aussi des choses fort intéressantes et qu'il serait utile de

fouiller avec soin. La société des *Archives* ne pourrait-elle pas ouvrir une souscription et faire un appel à tous les amis de l'archéologie afin de réunir la somme nécessaire aux fouilles? Personne ne refusera son obole, et nous pourrions ainsi étudier ces curieux monuments.

E. MAUFRAS.

Près de Jonzac, dans un champ, au lieu appelé La Grotte dont le nom est caractéristique, au-dessus des carrières d'Ortebize, des ouvriers ont trouvé une certaine quantité de silex taillés appartenant à l'époque néolithique. M. Médéric Arnould, propriétaire des carrières de Belle-Vue, continue les fouilles et y a fait une collection de haches, grattoirs, scies et percuteurs.

LE DÉPÔT QUATERNAIRE DE ROUFFIAC. — M. le docteur Réjou, de Pons, explore, depuis déjà plusieurs mois, un intéressant dépôt quaternaire situé dans la commune de Rouffiac, sur le bord de la Charente. D'une épaisseur assez faible, ce dépôt se prolonge sur un assez long espace et semble faire suite à celui de Salignac en Pons, découvert et exploré lors de la construction de la ligne du chemin de fer; il est surmonté d'une couche de terre végétale avec laquelle les labours et autres travaux de culture tendent sur bien des points à le mélanger. Ce sont du reste ces travaux qui ont amené à la surface les nombreux et intéressants objets recueillis par M. Réjou. Ces objets consistent en instruments de silex connus sous le nom de hache chelléenne, ou plus exactement d'instrument chelléen, et en pointes moustériennes.

Dans son ensemble l'instrument chelléen a la forme d'une ananide; il est élargi et arrondi en bas; il se rétrécit à partir de la moitié, et se termine en pointe; les bords du pourtour sont anguleux; ses dimensions varient extrêmement; il en est qui mesurent 4 ou 5 cent. de long sur 2 ou trois de large, et d'autres au contraire atteignent 20 ou 23 cent. de longueur, 8 ou 10 de large. M. de Mortillet enseigne que cet instrument ne s'emmençait point et qu'il se tenait simplement à la main. Pour moi j'estime que cette doctrine, vraie en règle générale, souffre cependant de nombreuses exceptions: car il est des spécimens que le savant professeur assimile lui-même à des poignards et qui devraient être munis d'un manche. Du reste cet instrument n'était point exclusivement une arme de guerre, mais au contraire un outil à tout faire; avec lui on sciait, on raclait, on fendait; avec lui par conséquent on détachait et on façonnait une branche d'arbre en massue qui est, il faut bien le remarquer, la véritable arme offensive et défensive des peuples primitifs. Or, cet instrument chelléen date de la première apparition de l'homme sur la terre, c'est lui que découvrit Boucher de Perthes dans les graviers de la Somme en 1838, et qui souleva cette tempête de discussions d'où devait sortir la preuve aujourd'hui incontestable de l'homme fossile.

Les couches dans lesquelles on le trouve sont souvent riches

en ossements d'animaux appartenant à des espèces aujourd'hui complètement éteintes, comme l'éléphant antique et le grand ours des cavernes, et qui sont les fossiles caractéristiques de l'époque géologique dite quaternaire.

Durant toute la première période quaternaire, appelée chelléenne, c'est cet instrument qui caractérise l'industrie humaine; les seuls objets trouvés avec lui sont des éclats de silex assez grossiers et simplement éclatés. Vers la fin du chelléen on le trouve associé à un autre instrument qui peu à peu finira par le remplacer complètement durant la période suivante, dite moustérienne. C'est la pointe moustérienne trouvée aussi à Rouffiac par M. Réjou, et qui n'est autre chose que le dédoublement de l'instrument chelléen; tandis que celui-ci est retouché, travaillé sur ses deux faces, l'autre, la pointe du moustier, ne l'est que sur une seule, la face inférieure ne présentant que le plan d'éclat.

La présence de ces deux instruments dans le dépôt quaternaire de Rouffiac nous indique donc que cette couche est de l'époque de transition entre le chelléen et le moustérien. Les échantillons recueillis par M. Réjou sont assez nombreux; et parmi il en est plusieurs remarquables par leur fini et leur bonne conservation.

Au-dessus de ce dépôt, et à la surface de la couche de terre végétale, M. Réjou a aussi trouvé un certain nombre d'instruments en silex de l'époque néolithique, tels que lames et grattoirs.

E. MAUFRAS.

AMPHORE SERVANT D'URNE FUNÉRAIRE. — A propos de la découverte de sépultures gallo-romaines faite à Romegoux et signalée dans le *Bulletin* d'avril dernier, IV, 348, qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots à la note de notre confrère pour établir d'une manière absolument incontestable, que l'amphore était employée plus souvent qu'on ne le pense à contenir les cendres, et qui plus est, les ossements des morts. En 1873, au lieu dit le Plantier-Neuf, commune de Prignac-et-Cazelles (Gironde), mon ami, M. François Daleau, découvrit un cimetière gallo-romain, où il trouva quantité d'auges de pierre contenant des ossements humains, des vases de terre en assez grand nombre et enfin deux amphores. L'une d'elles, haute de 1 m. 15, avait été cassée en deux avec soin un peu au-dessous de la naissance du col, par conséquent dans sa partie la plus large; et par cette cassure on avait introduit le corps d'un enfant, dont tous les os du squelette ont été trouvés dedans; puis on avait rapproché les deux morceaux de l'amphore; et le tout avait été ainsi enterré. M. A. Combes, membre de la société d'archéologie de Bordeaux, a aussi trouvé, dans des fouilles faites à Bordeaux, une amphore cassée de la même façon et contenant pareillement un squelette d'enfant. En présence de ces faits, et de bien d'autres qu'il serait facile de rappeler, il me paraît impossible de douter plus longtemps: l'amphore n'a pas seulement servi à

contenir le vin et l'huile; mais elle a aussi servi de tombe aux enfants. Et si nous remarquons que les Romains, comme presque tous les peuples de l'antiquité, aimaient à élever à leurs morts des tombeaux riches et grandioses, nous serons amenés à penser que l'amphore était peut-être, dans bien des cas, la sépulture de l'enfant du pauvre.

E. MAUFRAS.

CAVERNE DE SAINT-LÉGER EN PONS. — A 300 mètres au midi du château de La Roche-Courbon en Saint-Léger, est un groupe de cavernes, dont une est assez bien conservée, appelées Roches-Madame. On y arrive par un vallon qui, après avoir reçu le val de l'Ossandière, va déboucher à la Litre dans la Soute, en face du village de Souillac, commune de Villars. Elle est creusée dans une roche de calcaire crétacé; l'ouverture est au midi, comme pour la plupart des cavernes de la contrée, le côté nord des collines étant composé de terrain d'alluvion silico-argileuse. On y entre par une large ouverture qui va en se rétrécissant. Sur la paroi de droite sont des incrustations de coquilles fossiles, en particulier l'empreinte d'un énorme colimaçon qui m'a paru avoir la forme de l'hélice du pays (*helix pomatia*.)

Les collines environnantes sont très élevées, et paraissent avoir été extrêmement tourmentées par les eaux jusque sur les crêtes; on y rencontre presque partout des gisements de cailloux roulés; vers la base des sédiments de sable et de graviers indiquent la trace d'anciens cours d'eau.

Cette caverne se compose de trois galeries, celle du milieu mesure 20 mètres de longueur sur 4 mètres de largeur; plus loin elle se rétrécit, et le passage est en partie obstrué; on ne peut y arriver qu'en rampant. Il y aurait très peu de travail à faire pour pouvoir pénétrer plus avant; il suffirait de débayer l'entrée en pratiquant une tranchée de 6 mètres de longueur qui irait joindre le talweg du vallon; et comme les eaux y séjournent dans les grandes pluies, le courant qu'on obtiendrait suffirait pour la dégager des sédiments qui obstruent les passages.

La première chambre, qui est comme le point d'intersection entre les trois galeries, est ornée d'incrustations de formes les plus variées en creux et en reliefs; rien n'y manque pour représenter une crypte d'une de nos vieilles basiliques: voûte avec clef, voussures, nervures supportées par des colonnes à chapiteaux ornés de moulures. Cependant il faut allumer une bougie pour se mieux rendre compte de ces curiosités. A peine la lumière a-t-elle projeté ses premiers rayons sur les plafonds de la voûte, qu'elle fait éclater subitement des splendeurs si surprenantes que l'on pourrait se croire transporté dans un de ces palais enchantés des *Mille et une nuits*.

La voûte supérieure est tout entière tapissée d'innombrables stalactites dont l'extrémité est ornée d'une petite bulle liquide semblable à une gouttelette de rosée.

La voûte et les parois supérieures de la caverne sont donc en

voie de formation, tandis que la base, érodée par l'acide carbonique qui se trouve dans l'eau me semble en voie de dépression, comme on peut le remarquer par les rainures horizontales parallèles, assez profondes, très régulières, produites par l'effet du clapotis de l'eau.

Le même phénomène se fait remarquer à 300 mètres plus loin à la jonction des deux vallons ; il y a là des rochers curieux à étudier ainsi qu'à la fontaine de Méglade, aux bords de la Soute ; ces rochers présentent à leur base des rainures horizontales, étagées à plusieurs rangs superposés, lisses et assez régulières, ce qui prouverait que les eaux ont longtemps séjourné sur ce point.

A. C.

DÉCOUVERTE ET FOUILLES D'UN DOLMEN A ORS (île d'OLERON). — Il existe, jalonnant la belle et riche station de pierre polie d'Ors, dans l'île d'Oleron, un monolithe que j'avais indiqué dès 1879, dans la note par laquelle j'annonçais aux « *Matériaux pour l'histoire de l'homme* » la découverte de cette station. Cette pierre, dont la plate-forme, encore partiellement enterrée à un bout, émergeait à l'autre de quelques décimètres, ne paraissait pas présenter d'autre intérêt que celui de marquer la place que la tribu avait habitée et choisie. Son apparence triangulaire, son enfouissement partiel, l'absence sensible de piliers m'avaient fait, dès l'abord, écarter l'hypothèse d'un dolmen. Peu à peu, cependant, je revins sur cette manière de penser, surtout lorsque, regardant en dessous, je pus voir quelques grosses pierres en contact intime avec le monolithe. Bref, voulant éclaircir ce problème, je me munis de l'agrément du propriétaire et y fis faire des fouilles, il y a quelques mois. La seconde présomption était la vraie : c'était bien en face d'un dolmen que nous nous trouvions.

La table, entièrement dégagée, a la forme d'un carré irrégulier et ne mesure pas moins de 16 m. de circuit sur 0.70 à 0.90 d'épaisseur. Quatre piliers, dont 3 debout, un de ceux-ci incomplet, tous trois se touchant en arc de cercle, un quatrième incliné et opposé seul au trois premiers, supportent cette magnifique table, qu'un paysan fit malheureusement partager en deux, par une longue fêlure, au moyen d'une mine sur laquelle il comptait pour la morceler et en débarrasser son champ. Néanmoins, le monument demeure entier et encore vierge, du fait de l'homme tout au moins.

L'intervalle des piles est fermé par un amoncellement de pierres sèches, moëllons et galets de toutes tailles. De la terre végétale, du bri, du sable, des coquilles d'huîtres nivellent les abords et comblent la cella.

En dehors d'un des piliers et à le toucher, un petit ossuaire comprenant, avec quelques poteries brisées de la station, un beau crâne d'adulte qui s'émietta dans mes mains sous le poids de l'argile qui l'emplissait, plus quelques os provenant de 3 ou

4 squelettes dont deux d'enfants, le tout du côté sud. Dans la chambre, os assez nombreux ayant appartenu à plusieurs squelettes, mais rares pour chacun, épars, confondus et qu'il me fut impossible de replacer dans leurs rapports respectifs. Cependant, on pouvait reconstituer deux niveaux : l'un supérieur et situé plus à l'est ; l'autre plus profond et plus au centre, traversant l'un et l'autre toute la longueur de la chambre sépulcrale et séparés des couches voisines par 3 lits superposés de charbon et de cendre dont le plus élevé n'est qu'à 35 ou 40 cent. du plafond.

Dans ces foyers, des débris de jolies poteries, ornées de lignes, de festons. l'une avec un trou percé après la cuisson pour remplacer sans doute une anse brisée, des coquilles nombreuses d'huîtres de patelles, de vénus, de moules, quelques-unes calcinées ; de rares silex : éclats, grattoirs communs, une moitié de hache venue du dehors, un joli petit tranchet, une pendeloque trouée en pierre ponce, un beau racloir-éclat. Je dois énumérer encore quelques os de grands herbivores, d'oiseaux, une corne de chevrete. Enfin, ce qui appellera la discussion, des débris, à toutes les hauteurs, de jolies poteries de grès presque blanc, très ourlées et *faites au tour*.

Si ces poteries, que je ne crois point contemporaines du dolmen, y ont été rencontrées jusqu'au fond, cela peut tenir aux bouleversements qu'ont produits sous celui-ci les nombreux lapins qui l'ont habité de temps immémorial et dont on retrouve des os à tous les niveaux, mais aussi et surtout aux affouillements de la mer dans les grandes marées, qui, encore de nos jours, permettent de loin en loin à la mer de recouvrir entièrement la presqu'île et aux embarcations de passer au-dessus du dolmen lui-même.

Par extension, il me paraît certain aujourd'hui que la confusion de tous ces restes, que les lits de bri déposés aux environs et jusque sous la table elle-même, que l'inclination du pilier N.-E., qui a entraîné l'obliquité de tout le monument, sont le résultat d'une action longtemps prolongée de la mer.

Si le sol qu'occupait la station peut être actuellement livré à l'agriculture, il ne le doit qu'à la construction de digues récentes, sans lesquelles chaque marée de syzygie couvrirait tous les alentours. On conçoit que dans de telles conditions ces peuplades eussent choisi toute autre place. A cette époque donc le sol était plus élevé que de nos jours, à l'abri des eaux ; puis, soit à une époque contemporaine du Robenhausien, soit plus tard, un affaissement se produisit par suite duquel furent recouverts par l'alluvion marine les objets disséminés à la surface du sol, alluvion où, grâce à un nouveau mouvement en sens inverse de relèvement, la lame côtière va actuellement les reprendre pour les monter avec les galets, sur le haut de la plage.

Le sol primitif sur lequel reposait le dolmen est du sable de mer. Il a donc dû s'élever sur une plage que la mer venait bai-

gner mais non envahir, et n'a eu d'enterré que l'apparence, au contraire des dolmens réellement enterrés de la banlieue de Paris (G. DE MORTILLET.) Il se serait dressé sur la plage, au bord même de la mer, monumental et sans épitaphe, comme le mausolée de Combourg.

Tels sont, très en raccourci, les résultats de ces premières fouilles. J'espère les achever plus tard après consolidation et dégagement complet du monument, et peut-être aurai-je alors quelque nouvelle découverte à annoncer, tout au moins à compléter ce qui précède.

D^r E. PINEAU.

EXCURSIONS

Excursions botaniques et géologiques par la société des sciences naturelles de La Rochelle, à Fouras le 6 avril ; le 27, à Angoulins, Chatel-Aillon et les Trois-Canons ; le 22 mai, à Piedmont et au Port des Barques ; le 8 juin, à La Roche-Courbon. Les excursionnistes ont remarqué dans les grottes de La Baraude et de La Roche-Courbon, une brèche osseuse à silex taillés sur certains points ; les parois de ces grottes sont couverte d'une couche stalactique de carbonate de chaux assez épaisse qui renferme des dents d'animaux de grande taille, des instruments en os et en silex. Les gisements de cette nature sont très rares dans notre département. Celui-ci paraît remonter, par ses silex, à l'époque moustérienne.

EXCURSION AUX BOUCHAUDS, A BASSAC. — Le 8 mai 1884, est un jour qui demeurera célèbre dans les fastes de Saint-Cybardeaux. Ledit jour, toute la population de cette charmante commune et des communes avoisinantes était sur pied. Le bruit s'était répandu qu'une colonne de *savants* allait faire irruption dans le pays. Des *savants* ! songez donc. Il y avait là une occasion unique de faire connaissance avec un type que les naturalistes ont oublié de classer, mais qui sans contredit doit constituer une race à part, aux gestes désordonnés, aux cheveux hérissés, au regard perdu dans le vague, le tout accompagné du costume d'un autre âge. Nous n'en voudrions pas aux habitants du pays si le nombre des curieux attirés par les excursionnistes de la société des *Archives de la Saintonge et de l'Aunis* était encore plus nombreux que les excursionnistes eux-mêmes, qui étaient déjà cependant plus de trente. Nous ne leur en voudrions pas : car je pourrais citer une ville policée et intelligente où l'arrivée des membres de l'association française avait causé un succès de curiosité, je ne dirai rien de plus, pour le moins aussi grand. Ce dont nous sommes convaincu, c'est que les curieux partirent avec une illusion de moins, et qu'ils durent convenir que les savants n'avaient rien de particulier, à ce point que de charmantes et aimables excursionnistes avaient osé les accompagner.

Donc, par une splendide journée de printemps, les membres de la société des *Archives* se trouvaient à 8 h. 45 réunis à la gare de Jarnac.

Grâce aux soins intelligents de MM. Philippe Delamain, Guignard, Commandon, nous devons leur rendre ce témoignage dès le début, tout arriva à point. Des voitures stationnaient à la gare de Jarnac, et sans perte de temps on prit le chemin de Rouillac. Nous ne dirons rien de Jarnac, charmante et plaisante ville, mais où l'antiquaire cherche en vain le vieux château, aujourd'hui rasé. A quelques pas de là, les voitures furent abandonnées un instant, et l'on se dirigea par la rosée vers une fraîche touffe d'arbres qui cache une motte élevée, entourée d'un joli ruisseau. Cette motte, connue sous le nom de *Motte-à-Peljaud*, n'a jamais été fouillée. Il est donc impossible de dire, en connaissance de cause, si elle appartient à l'âge de la pierre, du bronze ou à des temps plus modernes; impossible même de savoir, quoique cela ne soit pas probable, si elle a été dressée ou simplement utilisée par les Romains, lorsqu'ils établirent au même lieu un camp dont les circonvallations sont encore très visibles. L'existence d'une motte entourée d'eau, comme poste d'observation des camps romains, est un fait constant. M. Ledain le remarquait encore récemment; mais il n'en est pas moins vrai que les Romains utilisèrent souvent, dans ces circonstances, des tombelles anciennes. Ici la motte est entourée d'une jolie rivière qui prend sa source à ses pieds et qui a pour nom la Tenaie. Nous quittons la Motte-à-Peljaud avec l'espoir que les co-propriétaires de cet intéressant monument consentiront un jour à faire profiter la science des enseignements qu'il peut contenir dans ses flancs séculaires, et nous reprenons le chemin qui nous mène à Rouillac.

Nous arrivons à cette localité sans nous être arrêtés à la modeste église de Sigogne.

Rouillac, chef lieu de canton, possède une église remarquable. Ce monument se compose d'une grande nef avec croisée au transept et abside circulaire. Dans son ensemble, il paraît appartenir au commencement du XII^e siècle; mais la nef pourrait être plus ancienne: car une reprise de celle-ci avec le carré du transept est encore visible; l'appareil en est moins pur et moins régulier, les chapiteaux plus simples d'ornements. Le curé de Rouillac, M. l'abbé Courrivault de la Villatte, notre confrère, nous fait avec courtoisie les honneurs de son église qu'il restaure avec la plus grande intelligence des choses de l'art.

Mais le temps presse... le déjeuner attend sur l'herbe des Bouchauds, et l'homme chasse le savant de l'église de Rouillac.

Les Bouchauds, commune de Saint-Cybardeaux, tel est le vrai but de l'excursion, but admirablement choisi et unique comme intérêt scientifique. Quel charmant site, en effet, que ce théâtre des Bouchauds! Sur un énorme mamelon formant le point culminant du pays croit aujourd'hui un superbe bois

où se dressent des hêtres séculaires. Quand un de ces géants tombe sous les coups de l'homme ou les rafales de la tempête, les racines puissantes entraînent toujours avec elles quelques débris de la civilisation romaine. Le sol, en effet, en est pavé. Là, disent les vieilles gens, était la *ville d'Olive*, nom donné aussi aux ruines qui jonchent le sol auprès de la ville d'Angoulême, et aussi à une ville que les marins de Royan disent apercevoir dans les flots à l'embouchure de la Gironde. Près de vingt hectares sont couverts de substructions. Aussi a-t-on donné à ce lieu le nom des *Bouchauds*, qui, dans le langage de la région, signifie lieu où les pierres sont abondantes. Ce mamelon s'ouvre en éventail, du côté du nord-ouest; cette disposition du sol donna aux Romains une idée de génie. Ils trouvèrent le point admirablement choisi pour y établir un vaste théâtre. Le sommet de la faille fut disposé par eux en gradins; le rayon de la *cavea* était de 32 mètres, ce qui supposerait, d'après M. Jules de Laurière, trente-six gradins environ, capables de contenir 8500 spectateurs. (1)

Au bas de la *cavea* s'étendaient l'orchestre et le proscenium dont les dispositions ont été retrouvées assez facilement. Seulement il est à croire, comme le dit M. de Laurière, que le mur du fond de la scène, percé ordinairement de trois portiques n'existait pas aux Bouchauds. Combien, en effet, la vue du splendide panorama, qui encadrait la scène et portait le regard à un nombre considérable de lieues, sur un pays admirablement accidenté, ne devait-elle pas être supérieure à toutes les décorations artificielles !

Que dirons-nous du théâtre qui n'ait déjà été dit sur les théâtres en général et sur celui-ci en particulier ? — Rien de nouveau sans doute, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs à l'étude si consciencieuse de M. de Laurière. Signalons cependant avec lui la disposition curieuse de chambres arrondies au nombre de deux qui coupent le vomitorium, et faisons la remarque que les trous que l'on voit dans les pierres de l'*imma cavea* pourraient non pas être seulement des trous de louve mais avoir été destinés à supporter une balustrade en bois pour isoler l'orchestre de la *cavea*. Disons enfin que l'appareil de cet édifice a beaucoup d'analogie avec celui de l'amphithéâtre de Saintes, et que les rejointoiements arrêtés à la règle et à la truelle sont d'une conservation remarquable.

C'est sur l'emplacement du *pulpitum* que la table avait été dressée, grâce à M. Courrivault de La Villatte et à M. le docteur Lecler. Depuis les Romains sans doute ces lieux n'avaient pas perdu des propos aussi joyeux; nous pouvons même ajouter que le confortable de la table s'unissait à la cordialité qui régnait entre les convives pour faire oublier l'âge héroïque, les raffinements des Lucullus, les huîtres de Niort ou d'ailleurs, et pour faire goûter

(1) Cf. *Bulletin de la société archéol. de la Charente*, IV^e série, tome XI, 1876, p. 263.

pleinement la satisfaction du moment présent. Le falerne manquait, fort avantageusement remplacé par le vieux Cognac de M. Delamain, « *natum sub consulo Manlio* ». En très bons termes et avec beaucoup d'à-propos, on but aux organisateurs de la fête, au dévouement et à l'intelligence de l'inventeur des Bouchauds, M. Gontier, à la longue vie de la société des archives. Toast de M. Louis Audiat, président, de M. Delamain, de M. Gontier; les applaudissements réveillent les échos endormis depuis longtemps; on peut juger de l'admirable acoustique puisqu'une personne parlant de la scène est entendue de la foule groupée çà et là sur les gradins dans le plus pittoresque désordre au milieu des touffes d'arbrisseaux et sous les grands arbres.

Après avoir exploré le théâtre dans toutes ses parties, donné un coup d'œil aux immenses substructions, restes d'une ville, peut-être Agenacum, dont le bourg voisin de Genac aurait retenu le nom, nous allons voir l'ancienne commanderie des Bouchauds, vieux bâtiment ruiné où le XV^e et le XVI^e siècle, se marient sans beaucoup d'art; puis nous prenons le chemin de Bassac.

Comme souvenirs gallo-romains, rappelons à nos collègues que la voie romaine, appelée encore le chemin romain, passait à Genac, tout près des Bouchauds et de Saint-Cybardeaux, pour aller rejoindre le Puy-Romain. Indiquons en outre aux amateurs de mystères à éclaircir, la *Font pèlerine*, fontaine située dans la même région, où l'on fait encore des processions pour avoir de belles récoltes, et où l'on se plonge, dans la nuit de la Saint-Jean, pour éviter les maladies.

La vieille église de Saint-Cybardeaux arrêta un instant les excursionnistes. L'église est du XII^e siècle au moins dans quelques unes de ses parties, et aurait remplacé une église plus ancienne élevée pour substituer, si l'on en croit notre regretté confrère M. Babinet de Rencogne, le culte catholique au culte druidique dont le souvenir s'est conservé dans le nom même de la paroisse. « Sanctus Eparchus de Illicibus », des Yeuses, Saint-Cybard d'Els, Saint-Cybard d'Aux. Cette église offre un exemple de l'inclinaison du chœur sur l'axe de la grande nef, symbole, dit-on, de Jésus-Christ penchant la tête sur la croix.

Le bourg de Marignac marque une autre étape; église remarquable, mais où toutes les époques ont cru devoir apporter leurs contributions à l'édifice. Façade de la fin du XI^e siècle, selon nous, où dominent les roses et les instruments géométriques, mais où l'on retrouve des chapiteaux rappelant les formes et les décorations du style corinthien, et qui auraient bien pu n'être sculptés qu'au XII^e siècle. Aux fenêtres, colonnes cannelées et faites au tour; à l'intérieur, curieux chapiteaux richement fouillés du XII^e siècle s'appuyant sur des colonnes en porte à faux. Clocher sur le bras droit du transept, reposant sur une coupole à pendentifs; arcs du transept romans, et en brisés. Voûte ogive du XVIII^e siècle, dit Michon, mais ayant toutes les ap-

parences du gothique du XVI^e siècle, et reposant directement sur les colonnes romanes dont on a fait disparaître les chapiteaux. Clocher de la fin du XIV^e ou du XV^e siècle, autant qu'on peut en juger à distance; l'église elle-même est consolidée par des contreforts qui pourraient être du XV^e siècle, à moins qu'ils ne soient contemporains des voûtes.

Si nous avions trouvé aux Bouchauds un beau reste des œuvres du peuple roi, nous allions admirer à Bassac une manifestation sublime de l'art roman. Mais ici notre plume devient impuissante. Rien ne peut rendre la grâce et la grandeur de ce superbe portail composé de deux ordres superposés d'arcatures. Au rez-de-chaussée, une large porte couronnée de cinq voussures et d'un arc d'ornement, le tout soutenu par de nombreux chapiteaux d'une délicatesse de travail inouïe; au 1^{er} étage, une large fenêtre accostée d'une double arcature de chaque côté. L'intérieur ne satisfait pas moins le regard avec ses voûtes élégantes plus jeunes de style mais encore plus légères de formes, ses admirables boiseries du XVII^e siècle, et ses sculptures du chœur. C'est bien là l'abbatiale telle qu'on la revoit dans les pages éloquentes des *Moines d'occident*; mais nous nous faisons un plaisir d'ajouter que si, dans ce chef-d'œuvre presque unique dans les Charentes, tout est à l'unisson, le mérite en revient aussi à celui qui l'administre et qui a tenu à honneur de faire revivre son abbatiale aussi bien dans la pierre que dans l'histoire. (1)

Nous ne sortirons pas de l'église sans jeter un coup d'œil de curiosité sur une statue bien célèbre dans la région; nous voulons parler de saint Nicolas qui tend son pied à toutes les jeunes filles embarrassées de leur cœur et de leur personne :

O grand saint Nicolas,
Vous qui mariez les filles,
Ne m'oubliez pas,

s'entend-t-il répéter tout le long du jour; et les pèlerines de lui embrasser, à qui mieux mieux, le gros doigt de pied, tellement que les sculpteurs de Bassac ont assez à faire de le lui remplacer constamment.

Les merveilles et les curiosités de l'intérieur de l'église ne doivent pas nous faire oublier le clocher qui est d'une hardiesse remarquable avec ses trois étages d'arcatures couronnées par un cône analogue à celui de Notre-Dame de Saintes, avec plus d'élévation encore; signalons toutefois quatre pignons prismatiques que le XVII^e siècle y a ajouté et qui dépareraient cette partie du monument si sa grandeur était susceptible de recevoir un amoindrissement quelconque.

(1) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Étienne de Bassac*, par Jules Denise; 1881, in-8°.

A la suite de nos aimables cicérons, nous visitons les restes curieux des cloîtres, des grands escaliers de pierre, des terrasses à balustre qui dominent les bords verdoyants de la Charente; sur ses bords le pèlerin fatigué venait se reposer ou goûter les charmes d'une hospitalité qui est restée en tradition dans ce charmant pays et que nous eûmes occasion d'apprécier.

Quelques instants après la visite de l'abbatiale, les excursionnistes s'arrêtaient au pied du monument élevé à la mémoire de Condé, et au lieu même où il tombait, le 13 mars 1569, sous les coups de Montesquiou. Au lieu du monument commémoratif de ce grave événement, il n'y a plus qu'une borne sans caractère d'où les inscriptions ont disparu, et sur laquelle les jeunes couples favorisés de saint Nicolas viennent graver leurs noms enlacés.

Cette visite était le dernier terme d'une journée dont le souvenir sera vivace chez tous ceux qui ont été assez bien inspirés pour en prendre leur part; nul doute que la réussite de cette excursion, due en grande partie au zèle des organisateurs, ne contribue à assurer le succès de celles que la société des Archives voudra prendre à l'avenir sous son patronage.

G. MUSSET.

EXCURSION A MONTGUYON. — Le jeudi 5 juin, vingt personnes, répondant à l'appel de la commission des arts, prenaient le train de 8 h. 1/2 pour se rendre à Montguyon, point extrême d'une excursion projetée. La course était fort longue, le train très omnibus et le temps sombre; la journée fut courte cependant, grâce aux savants aimables qui guidaient les voyageurs. Nous laissons Pons et son donjon qui nous rappelle la grande famille dont la cour élégante et polie donna à Palissy ses premiers protecteurs. Ensuite, c'est Mosnac et son église. Puis Jonzac, mais nous ne pouvons pour cette fois que laisser nos regrets aux pieds de son vieux château gothique et de son donjon du XV^e siècle. Enfin Montendre. Nous montons en hâte dans les voitures qui, entraînées par de vigoureux chevaux, font dérouler rapidement devant nos yeux le paysage sévère des landes.

On s'arrête pour visiter d'anciennes forges. Nous entrons dans Montguyon. Il est midi et nos estomacs battent la chamade. Ah! si notre président l'eût permis, comme nous eussions volontiers dit ou même chanté :

Arrêtons-nous ici : l'air frais de ces campagnes...

mais le programme !.. Eh bien ! soit ! on déjeunera à 7 heures, ce soir; les savants ne sont pas difficiles. Heureusement quelques compagnons ont été plus prévoyants; ils nous font l'aumône d'une croûte de pain qu'on grignotte à belles dents; des dents de savants, à jeun à midi, et qui doivent l'être jusqu'au dîner ! La Pierre-Folle nous dédommagera. En route pour la Pierre-Folle.

Pierre? — Oui. — Folle, pourquoi? Eh bien parce que c'est un dolmen et que les pierres des dolmens, c'est connu, à certaines époques pendant la nuit dansent avec les sorcières. Nous considérons un instant l'énorme monolithe qui sert de table au dolmen et qui ne mesure pas moins de 4 m. de longueur sur 3 m. de largeur avec une épaisseur de 1 m. 60 au midi:

D'où vient ce morceau de grès et, s'il n'est pas né là, quelle est la force inconnue qui l'y a conduit? Camille Duteil, qui l'a décrit et gravé dans son opuscule *Notice sur le dolmen de Montguyon*, y a trouvé des ossements humains, des pointes de flèches, des haches en silex et schiste noir; il pense que c'est un tombeau de chefs celtes. Mais encore une fois d'où vient la pierre?

A deux heures, retour à Montguyon; visite au vieux château qui n'est plus aujourd'hui qu'une imposante ruine et que Rainguet a lithographié. M. le docteur Vigen nous montre dans une des pièces de l'entre-sol du donjon la très hautaine devise de puissante dame La Rochefoucault-Spanheim, dont le *Bulletin* parlait l'autre jour, iv, 143: « Regarde l'esclat brillant de mes yeux; y! t'est permis de les admirer; mais si tu n'en peux souffrir la lumière et les feux, meurs plutôt que de te plaindre, etc. »

A cinq heures, nous sommes à Neuviq et nous visitons l'église, mélange des styles roman et gothique, coquettement assise au-dessus du Mouzon, puis la tourelle en ruine du castel disparu. A Neuviq, vers 1860 fut trouvée sous la route qui longe le cimetière une centaine de sarcophages tournés vers l'est, que l'on croit appartenir à l'époque mérovingienne. *L'Épigraphie santone*, p. 76, a reproduit les inscriptions qui se lisent encore sur les tombes.

A 6 heures 1/2, nous sommes à Montlieu où M. le supérieur du petit séminaire après nous avoir souhaité la bienvenue nous guide à travers l'établissement. Nous y admirons les longues galeries, les dortoirs, les classes, la bibliothèque et enfin le riche musée de l'abbé Richard qu'il a légué en mourant à l'institution où il a été élève et professeur. Je n'insiste pas sur les détails, bien que les bonnes choses gagnent à être retouchées. Montguyon, ses tours et son dolmen, Neuviq et ses tombeaux, Montlieu et son séminaire, tout cela se trouve dans les *Études sur l'arrondissement de Jonzac*, dont nous serions heureux de voir refondre l'unique édition.

A sept heures, la cloche de l'hôtel Bidard sonne; adieu le reste du programme, Saint-Martin d'Ary, Orignolles, Montandre; MM. les savants sont servis; il était temps: plusieurs, le narrateur entre autres, se sentaient devenir hydrophobes; car, « pour être savant, on en n'est pas moins homme. » Les trois plus jeunes, en regardant l'antique enseigne qui grinçait balancée par le vent, fredonnaient avec joie le refrain:

« Nous sommes les plus bidards de tous les bidards. »

Le dîner était cuit à point; on n'eut pas, comme chez M^{me} Scar-

ron, à remplacer le gigot absent par une conversation agréable : il y avait l'un et l'autre. Si nos savants, oublieux de la coutume des ancêtres, passèrent le coup du milieu, grâce à la fine champagne de M. Baron, on porta les santes des amis présents et absents. A minuit, retour à Saintes après une journée agréable et, en somme, bien employée.

E. P.

VARIÉTÉS

L'ÉPIDÉMIE DE 1652 EN SAINTONGE

Voir *Bulletin*, IV, 65.

Si la guerre civile de 1651 et les formidables inondations qui suivirent causèrent une mortalité effrayante dans la ville de Saintes et ses faubourgs, comme on l'a déjà vu, les paroisses rurales des environs ne furent pas épargnées (1). Escoyeux en particulier fournit son large contingent au fléau.

Les registres conservés aux archives de la mairie constatent : dix décès pour le mois de janvier 1652 ; quatre pour février ; neuf pour mars ; vingt-trois pour avril ; vingt-sept pour mai ; dix-huit pour juin ; seize pour juillet.

Le curé d'alors, Charles Durand, qu'on trouve qualifié quelque part de chanoine de Taillebourg, protonotaire apostolique, insère au registre la note suivante :

« 99 catholiques, 8 huguenots, somme 107 morts depuis le 6 janvier jusques à ce jour, 2 aoust 1652, tous de la paroisse d'Escoyeux ; tesmoing mon sing manuel. CH. DURAND, curé d'Escoyeux. »

Les cinq derniers mois de l'année fournissent encore vingt-cinq décès. C'est donc à cent trente-deux qu'il faut porter le chiffre des décès pour l'année 1652. N'est-il pas effrayant lorsqu'on le compare à celui des années qui précèdent et qui suivent : 1649, 19 décès ; 1650, 31 ; 1651, 24 ; 1653, 12 ; 1654, 16. La mort frappe aveuglément, sans distinction d'âge ni de condition, depuis l'enfant qui vient de naître jusqu'au vieillard de cent ans, témoin la femme Catherine Gombert, décédée le 19 mars.

Dans le nombre, j'en ai remarqué plusieurs qui meurent de

(1) « On trouve, sur le registre de l'état civil de Canals, canton de Grisolles, arrondissement de Castel-Sarrasin (Tarn-et-Garonne), constatée une peste dite la carbonescle qui, en 1628 et 1629, enleva environ 70 personnes ». *Bulletin de la société archéologique de Montauban*, X, 238, 1882. — Cette peste en 1631 sévit aussi dans le Périgord où, dit le chanoine Lespine, t. XLVIII, p. 19, « la famine fut si grande que le blé valait dix écus le boisseau pour le froment. La peste suivit, et il périt à Bergerac et aux environs les deux tiers du petit peuple. La peste commença au mois de juillet et cessa en octobre. »

blessures faites par des soldats, et deux en particulier, dont l'acte funéraire s'écarte d'une façon sensible de la formule consacrée. Je cite textuellement :

« Gédéon Estourneau, aagé de 37 ans ou environ, a esté inhumé dans l'église d'Escoyeux, dans la fosse de feu son père, dans la chapelle nommée d'Estourneau, l'ayant requis et s'estant converti lors de son affliction, ayant esté blessé au costé droict par un soldat passant le chemin au-devant l'église d'Escoyeux, le 20^e jour de janvier 1652. Et a esté inhumé le 17^e jour de febvrier suivant, par moy curé soubzsigné. CH. DURAND, curé d'Escoyeux. »

Dans le même registre se trouve l'acte d'abjuration du susdit, rédigé en ces termes : « Gédéon Estourneau, marchand du présent bourg d'Escoyeux, a fait abjuration de l'hérésie calviniste pardevant moy curé d'Escoyeux, ayant esté frappé d'un coup de fusil au costé droict par un soldat passant chemin au devant la porte de l'église ; où, sans sermons d'aucun, ledit Estourneau m'auroit demandé la dite absolution, se seroit confessé incontinent ; et le landemain matin l'aurois exorté et catéchisé et m'auroit prié et requis luy vouloir donner le corps de nostre sauveur, ce que j'aurois faict ; et auroit receu avec grande humilité et dévotion avec une grande soye, promettant de vivre et mourir en la foy de nostre mère sainte église catholique, apostolique et romaine. Ladite abjuration faite en sa maison au présent bourg, en présence de François Scuillet, hoste de l'*Escu de France*, Jehan Chaillou, marchand de la ville de Saint-Jean d'Angély, Jean Marais, tailleur, Jean Couchot, marchand, Charles Guion, Paul Porcher, Pierre Charbonnier et plusieurs autres personnages, hommes et femmes, du présent bourg d'Escoyeux, le 8^e jour de febvrier 1652, qui ont signé avec moy. CH. DURAND, curé d'Escoyeux. »

« Georges Durand, nepveu de messire Charles Durand, prestre, curé d'Escoyeux, natif de la paroisse de Beslon, en Normandie, fils de Guillaume Durand et d'Anne Pierre, ses père et mère, est mort à Escoyeux, le 17^e jour de décembre 1652 : et a esté enterré dans l'église d'Escoyeux, du costé droict, au dessoubz des barreaux, estant escolier en troisième aux jésuites, aagé de... où ont assisté messieurs les curés et vicaires de Saint-Hilaire, Berclou, Brisambourg et Le Douhet. Le service faict par messire Jacques Robbe de Beauchesne, curé de Brizambourg, son confesseur et bon amy, le tout au grand regret de son oncle. Lecteurs qui lisez le présent mémoire, priez Dieu pour le repos de son âme. *Sit nomen Domini benedictum*. Le tout en présence des soubzsignés. Lequel défunct est mort ayant eu auparavant une fiebvre continue deux mois entiers ; et ayant passé, a esté atteint d'une fiebvre lente avec entérite, lientérie et dysenterie qui lui a duré 13 jours entiers ; et a esté au lict douze jours entiers, est mort en son quatorziesme jour. *Requiescat in pace*. CH. DURAND, curé d'Escoyeux, oncle du pauvre défunct. »

Dans l'année qui suivit cette grande mortalité, le zélé pasteur d'Escoyeux fit donner une mission à ses paroissiens si cruellement éprouvés. Il appela pour cet effet les dignes fils de Vincent de Paul que l'évêque Jacques Raoul avait établis dans le diocèse en 1644. Dès le premier dimanche de l'Avant, commencèrent ces pieux exercices, sous la direction de Philippe Vageot (1), supérieur de la maison de Saintes, qu'accompagnait Louis Rivet (2), prêtre de la même compagnie.

Escoyeux, 18 avril 1883.

S. BRAUD.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France (17^e année, 1883), contient, p. 237-261, un travail de M. Charles Gidel : *De l'étude du grec au commencement du XVII^e siècle (1628), dans les classes du collège de Clermont*. Le savant proviseur du lycée Louis-le-Grand examine les cinq pièces grecques composées, sans compter les pièces latines et françaises, tout un volume, sur la prise de La Rochelle, par les élèves du collège de Clermont, aujourd'hui Louis-le-Grand, et cette étude lui suggère maints rapprochements pédagogiques du plus vif intérêt. En regrettant de ne pouvoir le reproduire ici, maintenant surtout qu'il est fait si peu de place au grec dans les programmes universitaires, nous transcrivons seulement les dernières lignes qui résument ce travail : « Ce recueil n'est pas un monument sans intérêt pour l'étude du grec au commencement du XVII^e siècle, à Paris, et pour l'histoire générale de l'enseignement en France; c'est un recueil de pièces corrigées des meilleurs élèves d'un collège en renom, de ceux qui prenaient dans les classes le nom d'*imperatores* et y occupaient des places d'honneur. » La citation, quoique courte, suffira à faire apprécier l'œuvre des écoliers à sa juste valeur. Ajoutons que la prise de La Rochelle, événement des plus retentissants, puisqu'il y a des relations en italien, en hollandais, en espagnol, en allemand (Voir *Bibliographie Rochelaise*, nos 706-1,000), fournirait pour le seul grec une étude complète; grec dans le volume *Panegyrici Flexienses* (La Flèche, 1628), dans *Παναγγελικοί λόγοι δύο et Ο' επί Λοδοίκω* du collège de Harcourt (1628 et 1629), dans *Εἰς τὸν τοῦ Βασιλέως Λοδοίκου θεῖον μόνον*, dans les *Vers grecs* d'Yves Duchat ... et vingt autres, sans oublier les *Sacra Rhemensia nomine collegii Pictavensis* (1611) de François Garasse.

P. B.

Archives historiques du Poitou, t. XIII (1883), contient :

(1) Philippe Vageot, né en 1624, à Bellegarde, diocèse de Besançon, reçu à Paris, 3 mai 1645, supérieur de Saintes en 1651 (Voir *Bulletin*, 111, 292 et 300).

(2) Louis Rivet prêtre de la mission, devint supérieur de la maison de Saintes en 1656 (Voir *Notices sur les prêtres... de la mission*. Paris, imprim. Gillet, 1881, in-8, 542 p., et *Bulletin*, 111, 293, 294).

Recueil de documents concernant le Poitou, contenus dans les registres de la chancellerie de France, par M. Paul Guérin. Nous y remarquons particulièrement : 1305, 2 septembre. Ordre donné par le roi aux sénéchaux de Poitou et de Saintonge de prononcer des peines sévères contre ceux qui transportent hors du royaume des monnaies d'or, d'argent ou de billon ; — 1308, 14 octobre. Pouvoirs de Guillaume de Chanota, clerc du roi, et d'Hugues de La Celle, chevaliers nommés commissaires enquêteurs en Saintonge et Poitou ; — 1310, avril : Permission à maître Laurent, dit Poussart, de La Rochelle, clerc du roi, d'acquérir 100 livres de rente annuelle en fiefs et arrière-fiefs et à les tenir féodalement « non obstante quod non sit nobilis genere ». (Voir plus bas) ; — 1311, Règlement des droits d'usage de Beatrix de Bourgogne, comtesse de La Marche, dans les bois de Cognac (Compnac), Merpins et la chatellenie de Bouteville, par Hugues de La Celle, après avoir appelé « mestre Aymeril Selier, » clerc, procureur du roi en la sénéchaussée de Saintonge, et noble dame Yolande de La Marche, dame de Pons, donné à Cognac ; — 1317, 16 mai : Provision de l'office de receveur du roi en Poitou et Saintonge, accordée à Guillaume Amblard ; — 1319, mars. Confirmation de la vente faite par Hugues de La Celle à Ponce de Mortagne, vicomte d'Aunay, des terres de Fontaines, du Breuille, de Chenay, que Hugues possédait dans les diocèses de Poitiers, Saintes et Angoulême ; — 1328, juin. Assignation sur le grand fief d'Aunis de 750 livres, restant dues des mille qui revenaient à Renaud de Pons (fils de Yolande de Lusignan et de Elie Rudel, dit Renaud de Pons), sur la succession de Guy de Lusignan, comte de La Marche ; — 1334, 12 mai. Confirmation du bail à ferme de 3 moulins, situés près de Fontenay, consenti devant le sénéchal de Saintonge, à La Rochelle, par Regnaud Crollebois, receveur de la sénéchaussée, le 17 mai 1333, en faveur de Huguet Gauvain ; — 1335, 15 août. Absolution accordée, moyennant une amende de 4,000 livres parisis, à Guillaume Maingot, seigneur de Surgères ; — 1336, 22 juillet. Lettre d'anoblissement octroyée à Regnaud, dit Crollebois, receveur de Poitou et de Saintonge ; — 1340, 6 février. Pouvoirs spéciaux donnés à Itier de Magnac, capitaine pour le roi en Poitou, Saintonge et Limousin (*alias*, 1340, sénéchal de Saintonge), au sujet de la levée des subsides nécessaires au paiement des gens d'armes ; — 1340, 8 août. Pouvoir donné par le roi à Itier de Magnac d'octroyer des lettres d'anoblissement moyennant finance, en Poitou et dans les autres provinces où il exerce son commandement, « lesquelles nous confermerons en lacs de soie et en cire vert ; » — 1343, 30 avril. Confirmation d'une sentence d'absolution rendue par Aubert de Sassenage, capitaine souverain en Poitou et en Saintonge, en faveur de Pierre Giraud, accusé d'avoir fait fabriquer une clef, à l'aide de laquelle « Johannes Floreck, famulus dicti Petri... apperiebat de nocte hostium minoris portalli muri siti prope et juxta fontem vulga-

liter appellatum Fontem Richeut de Ponte..... » — 1343, juin : Confirmation d'un accord conclu entre Jean Larchevêque, seigneur de Parthenay, et Jean de Nanteuil, prieur d'Aquitaine et les religieux de Saint-Jean de Jérusalem : « Saichent tuit que, comme religieux homme frère Jehan de Nanteuil, prieur d'Aquitaine, et les frères de l'ospital de Saint-Jehan de Jherusalem deissent que un nostre port à porter vins et autres denrées avoit esté fait et construit de nouveau en nostre terre, appelé le port de Perigny, lequel port passoit par leur terre et demaine, et dissoient que il et les mareens en icelui port leur avoient donné et porté plusieurs grans dommages..... tant en leurs moulins, appelez les huit moulins assis en la ville de La Rochelle... à la maison de l'ospital appelé le Temple, et nous requeroient qu'il leur fust ressarci et amendé jusques à l'estimacion de cent livres de rentes et mil livres en deniers sur ceus à qui ledit port est profitable; et nous et le commun du pais..... disions... qu'ils n'estoient pas si endommagiez comme ils disoient. A la parfin..... voulans avoir bonne pais..... consentons..... que... les dix religieux aient et prengnent perpetuellement sur et de chascun tonneau de vin et sur et de chascunes deux pippes de vin, qui audit port seront chargez et passez par sous les portes des diz huit moulins, un denier monnoie courant..... » — 1343, 6 août. Don à Benoit d'Agenay, chevalier, de « la quarte partie du bois appelé les Branches de Sarrou, assis en la paroiche de Seschaux, en la chatellenie de Xaintes, laquelle quarte partie peut valoir en XV ans XX livres tournois.... » — 1344, janvier. Don à Huguet Bonnin, écuyer et maitre de la cuisine de la reine, de l'héritage légué au roi par Guillemette, fille de feu Denis Rachelier, de Bourgneuf-Aunis. — 1345, novembre. Confirmation de l'anoblissement de Laurent Poussart, clerc, bourgeois de La Rochelle, lieutenant du sénéchal de Saintonge; — 1346, décembre. Don à Guy Larchevêque, sire de Taillebourg, de 500 livres de terre à prendre sur les biens des rebelles dans les chatellenies de Soubise et de Taillebourg, « disant que pour cause de noz guerres il ait perdu son chastel et chastellenie de Soubise et les fruiz et yssues de sa chastellenie de Taillebourg de cette présente année....; » — 1347, 18 avril. Lettres de provisions de la charge de lieutenant du roi en Poitou et Saintonge, pour Guignes VIII, comte de Forez; — 1348, 10 juin. Provision de capitaine général en Poitou, Saintonge et Limousin, donnée en faveur de Pierre Flotte, dit Floton de Revel. — T. XIV : *Lettres adressées à Jean et Guy de Daillon, comte de Lude* (2^e partie), publiées par M. B. Ledain. Nous y remarquons : 6 mars. Lettre de Henri III, dans laquelle il avertit qu'il a formé trois régiments de huit enseignes chacun, dont l'un sera envoyé en Saintonge; prescrit de payer la garnison de Marans. « Et pour ce qui touche particulièrement les maisons et chataulx de Surgères et Tonné-Charente... j'escrrips présentement au dit sieur de Ruffec d'y mettre des gens de guerre... et aux sieurs de Surgères et de Mortemar les y rece-

voir, ensemble de la demoiselle de La Tousche de permettre et consentir l'entrée de son chasteau à ceulx que vous y envoieerez..... »; — 1575, 13 août: Lettre du roi au sujet d'approvisionnement et de matériel de guerre à diriger contre les Rochelais; — 1575, 25 octobre; pour faire mettre en liberté les quatre otages rochelais retenus à Poitiers (Depuis le 6 janvier 1573 étaient retenus : Jean Rochelle, Jean Barbot, Jean Baudouin, François de Briffon); — 1578, 20 décembre. Lettre de Catherine de Médicis à M. du Lude, dans laquelle elle lui parle entre autres choses, des craintes du prince de Condé au sujet de certaines assemblées de gentilhommes qui se sont près de Saint-Jean d'Angély, et celles faites par M. de Vieilleville, près de Pons; — 1580, 8 février. Ordre du roi à M. du Lude, pour donner à Charles Harpedane, sieur de Belleville, et à Jacques Savary, sieur de Lancosme, les moyens nécessaires pour châtier Saint-Luc qui s'est jeté dans Brouage, dont Henri III voulait lui ôter le gouvernement; — 1580, 14 mai: Lettre de M. du Lude au roi, pour l'avertir que la guerre va recommencer, et que M. de La Rochefoucauld s'est retiré « à sa maison, mal content de ce que ledit Saint-Mesme s'est opposé au pouvoir qu'il dit avoir du roi de Navarre de commander dans la ville de Saint-Jean d'Angély..... »; — 1580, 9 octobre. Mandement du roi au gouverneur de La Rochelle, dans lequel il édicte « la torture, amende honorable, peyne de mort ou autre » contre les perturbateurs du repos public, et nomme Jean Cabry, avocat du roi au siège de La Rochelle, pour faire fonction de procureur et faire toutes les réquisitions nécessaires; — 1580, 10 octobre: Lettre du roi relative à cette ordonnance, et dans laquelle il fait allusion à une entreprise de Saint-Luc contre l'île de Ré; — Lettres adressées de 1586 à 1625 à Marc-Antoine Marreau de Bois-Guérin, gouverneur de Loudun. D. .

Bibliothèque de l'école des chartes, t. XLIV, 1883, contient, p. 285-300, de M. Marchegay, *Douze chartes originales et inédites en langue vulgaire* (1238-1299), où nous trouvons, n° 10, p. 297: « 1295, 23 juin: Charte de Fouquet de Mastaz, seigneur des Gons. Il baille à perpétuité à Etienne de Château Chalon, clerc, deux journaux de terre sis près la maison du Peyrat... Foquet de Matatz, segnor de Augont... » et p. 285: « 1238, août: Charte de Cresson et de Josce, juifs de La Rochelle. Ils renoncent à la somme qu'ils prétendaient leur être due par la dame de Dompierre en Aunis... » — p. 304; *Catalogue du fonds Bourré à la bibliothèque nationale*, où, au n° 456, on indique « 4 juillet 1467: Demande de Perrot de Chay à Louis XI d'une indemnité pour sa terre de Rochefort et pour les bailliages de Saujon, Naneras et Champagne en Saintonge, cédés à Aymard de Poitiers, sieur de Saint-Vallier, à l'occasion de son mariage avec Marie, fille naturelle de Louis XI; — au n° 466, « 30 septembre 1467, Paris; Lettres patentes de Louis XI, ordonnant de laisser jouir la comtesse d'Angoulême du droit qu'elle avait de faire monter le

sel sur la rivière de Charente jusqu'à Cognac, sans payer plus du quart du prix dudit sel, pendant un procès qu'elle soutenait à ce sujet contre les élus de Saintonge. 75, 76; » — p. 381, d'après le fac-simile n° 240 du fonds de l'école : « In prioratu Sancti Georgii de Didonia est prior et quatuor monachi; divinum officium secundum numerum monachorum bene fit ibidem; hospites raro descendunt in loco, ut asserunt prior et monachi, quia locus est in diversorio; elemosina fit ibi secundum quod fieri consuevit. In quadam insula juxta ripam maris que condam erat regis Anglie et vocatur Oleron, quam destruxerunt gentes regis Francie et eam detinent occupatam, habebat dictus prioratus redditus ad valorem centum librarum vel circa, et plures alii religiosi habebant ibi redditus, recuperaverunt a gentibus regis; et predictus prior fuit et est in mora recuperandi predictos redditus et negligencia requirendi : prior habet blada et vina usque ad fructus novos, et debet sexaginta et sex libras; » — p. 419, *Le conseil du roi pendant la première année du règne de Charles VIII*, où on lit : « Du XIX^e jour de juillet mil III^e IIII^{xx} et quatre, à Paris, aux Tournelles; Lettres de recommandation pour la sœur de M. de Vendosme, pour la faire élire abbesse de l'abbaye des Dames de Xaintes, dont l'abbesse est puis n'a guères allée de vie à trespas. » Il s'agit de Jeanne de Villars, morte en 1484, et à laquelle succéda Anne de Rohan. On voit qu'on aurait voulu mettre à sa place Renée de Bourbon, sœur de François de Bourbon, comte de Vendôme, née en 1468, qui avait, suivant Anselme, I, 325, pris l'habit de religieuse dès huit ans dans l'abbaye de Saintes. Elle fut plus tard abbesse de Caen, puis de Fontevraud.

Bulletin de la société des sciences et arts de Bayonne (1^{er} trimestre 1883) contient : *Les correspondants militaires de la ville de Bayonne*, documents extraits des archives municipales, où nous lisons, p. 3 : « 12 janvier 1610. Saint-Martin, sénéchal des Landes, donne avis des mouvements des huguenots en Saintonge. Envoi de sa lettre en original à M. de Grammont; » p. 19, Lettre (Bordeaux, 11 juin 1621) de Duvergé, clerc de ville, qui raconte qu'étant allé voir le premier président, ce dernier lui communiqua une lettre écrite de Saintes : « Le roi partit de Chisey, le lundi dernier may 1621, et alla loger à Vervant, maison d'un gentilhomme, à mille pas du village des Eglises, où monsieur frère du roy, M. le maréchal de..... et M. le garde des sceaux furent loger ensemble. Messieurs du conseil, les secrétaires d'estat et des finances y sont très mal accomodés et logés la plupart par terre, n'y ayant qu'un logis à deux étages où loge monsieur frère du roy. Le premier juin, sa majesté alla faire un demi tour de la ville de Saint-Jean d'Angély, où il fust conduit par M. le mareschal de Lesdiguières et accompagné de M. le connestable et peu d'autres seigneurs. Elle recogneut fort à loisir la dicte place sans que les assiégés tirassent beau-

coup, pour être occupés, comme l'on dit, à faire leurs retranchemens par dedans.

« Le mesme jour, sur le soir, les troupes du roy attaquèrent un fault bourg de la dicte ville qui estoit très bien barricadé et garni de bons hommes. (Suivent des détails conformes au récit publié dans le 1^{er} vol. des *Archives*, p. 188. Voir le *Journal de Manceau*). On croit qu'il y a deux mil estrangers dans ladite ville et deux cens hommes armés, dont il y a plusieurs gentilhommes du pais et qui travaillent sans cesse pour se retrancher dedans.

« Le roy a résolu de se loger près de la ville et prendre le logis du pont Saint-Julien qui est un quart de lieue d'ycelle, et n'avoir près de lui que les seigneurs et capitaines desquels il avoit à prendre conseil pour la guerre, de faire camper le surplus de l'armée. M. le garde des sceaux est toujours très mal logé au village des Eglises ; mais j'estime que l'on l'envoyera à Xaintes avec tout le conseil et les finances, fors le trésorier de l'espargne et de l'extraordinaire des guerres, qui y sont nécessaires. M. frère du roy doit venir à Xaintes où la reyne régnante vient d'arriver présentement de Xaintes ce vendredi au soir, 4 juin 1621, à 6 heures du soir »... Lettre (21 juin 1621) du même : « MM. de Candalle et de La Valette ont failli être pris par les coureurs de Pons » ; p. 22, lettre (13 juin) du même : « Il est allé chez M. le duc d'Epéron et chez le premier président afin d'avoir des nouvelles de l'arrivée du roi. On devait ce jour même battre Saint-Jean avec 32 canons. Les soldats travaillent faute de prisonniers ; les assiégés ont fait quelques petites sorties » et en épousetèrent quelques uns... p. 28, Lettre (1^{er} février 1625) du duc d'Epéron à M. de Gramont ; nouvelles de M. de Soubize en Saintonge ; — Son ordonnance avait pour but d'interrompre la correspondance entre La Rochelle et l'Espagne ... « Monsieur, depuis cette lettre inscrite, j'ay receu nouvelles de La Rochelle, quy portent que le sieur de Soubize a pris le fort Louis et les vaisseaux qui estoient dans le port, dont je suis très marry ; on m'a laissé un double d'une lettre que le dit Soubize a escrit à ceux de La Rochelle par laquelle vous verrez comme son frère est de cette partie, quoiqu'il die le contraire... C'est à vous de fère bon guet : on tient que les pistoles d'Espagne trotent parmi eux et en abondance ; c'est une revanche des quartz d'escus de France qui vont en Hollande. Je vous supplie, ayez l'oeil sur vostre frontière ; » p. 34. Lettres (février 1625, 26 janvier, 28 février, 27 mars 1628) de Pascault : le bruit court que les Rochelais n'attendent que l'arrivée du roi pour se rendre ; — Lettres du même (27 décembre 1628, 22 janvier, 12 février, 12 mars 1629) : « On fait des feux de joie à Rome pour la reddition de La Rochelle. »
I.

Bulletin du comité des travaux historiques. (Section d'histoire et de philologie, 1883, n° 1, p. 32) contient de M. Paul Marchegay un document en dialecte saintongeais de la fin du xiii^e

siècle tiré des archives de M. le duc de La Trémoille, *Exposé des requêtes adressées au roi de France* par Foulques de Matha, seigneur des Gours — des Gouts, dit Courcelles, V, MATHAS, p. 14, et qu'il faut lire des Gonds, « Fulquo de Mastacio, dominus de Agundo », ou Gons, comme on lit, p. 109, t. I des *Archives*, pièces publiées par M. Marchegay lui-même — au sujet de certains droits revendiqués par le dit seigneur sur la ville de Saintes. « Sople à la réau mayté Foques de Mastaz, chevalier, que come il et ses ancessors aiant esté et soyant enquore seigneur en la moyté de la vile de Xantes, et parsoner en la haute jotice et en la basse, et il eust en ladite vile une place voyde et vacant or l'en solet vendre beus et vaches et autres meublages, et en celes vendes ledit Foques et ses acessors ayant touz jours eu la moyté de vendes et enquores a; que, par Dieu, la moyté des profitz des estaus li soyt rendutz, cum il ayt touz jours promis à payer la moyté de ce que la coüe coste à fere, et enquore est prez dou fere se la cort le regarde. Mès il fayt assaver à la cort que dès le tans que il les requist, il se sonz bien païé de tout ou de plus que ladite coüe ne costa à fere. Et touz jours en a esté de playncte, et de ceu a fet requeste avant que nulhe perscription li forclousit son droit, jaset ce que longue tenue de si grant seigneur vers son povre home ne li doyt faire préjudice tant cum il peusset montrer son droit. — Respont le procureur le roy et dist que il a à Xantes ales et coües ancienement, il a passé XL ans ou plus que li roys et ses devanciers, seigneurs de Xantes, ont touz jours tenu et esployté à leur domène et par leur héritage, et por lur droyt sanz nulh contredit, et outre tant de tans que prescripcion est fayte contre tout demandeour, et nye ledit procureur que onques mès que il sache lidit mons^r Foques feist requeste sur ceu, et nya que ledit mons^r Foques aye la mayté en la ville de Xantes en la haute justice, si simplement come il la demande, Et pour ceu dit ledit procurères que ledit mons^r Foques ne doyt pas avoir la moitié en ladite cohue ne aus estaus qui sunt... »

On sait que la terre des Gonds, confisquée sur l'héritière des Matha qui avait épousé un anglais et pris parti contre la France, fut, le 17 décembre 1445, donnée par Charles VII à Wast Valentin, archer de sa garde écossaise, et cédée par celui-ci, le 17 novembre 1447 (Voir *Archives*, I, 126), à Prégent de Coetivy, amiral de France, qui eut pour héritier son frère Olivier de Coetivy, seigneur de Taillebourg et des Gonds.

Bulletin du comité des travaux historiques. (Archéologie, n° 1) contient, p. 7, un rapport de M. Alexandre Bertrand, conservateur du musée de Saint-Germain, sur une communication de M. Louis Audiat: « M. Louis Audiat donne de curieux renseignements sur le camp de Peu-Richard, commune de Thezac, à 6 kilomètres et demi de Saintes. Ce camp, ou plutôt cet oppidum, que les populations occupaient déjà à l'épo-

que où les instruments en pierres étaient presque seuls en usage, présente de curieuses particularités. Le mémoire de M. Audiat pourrait être fort utilement renvoyé à M. le commandant de La Noë, dont le beau travail sur les enceintes fortifiées de la Gaule est déjà très avancé. » La section décide que ce travail sera communiqué à M. de La Noë par les soins de l'administration.

Bulletin... du protestantisme français (33^e année, 15 janvier) contient, p. 2-14, *La révocation à Marennnes, le temple et les écoles*, conférence faite (le 4 novembre 1883; à Marennnes par le pasteur Franck Puaux pour le 4^e anniversaire du centenaire de Luther, et publiée par le *Journal de Marennnes*, 11, 18, 25 novembre et 9 décembre 1883; — p. 21-25, *Interdiction de la religion prétendue réformée à Bourg-Charente, en Saintonge, 1681*, par M. Mila de Cabarieu, qui raconte que « le culte réformé fut célébré dans la chapelle du château jusqu'en 1659, époque du mariage d'Anne de Pons (lisez Marie-Elisabeth), propriétaire de cette terre, avec François-Amanieu d'Albret, comte de Miossans, qui professait le catholicisme. » Alors le culte cessa au château; on le fit dans une maison particulière. Jean Maugé acheta (1680) les maisons de Pierre de Montalembert, receveur de l'élection de Cognac, et ne voulut plus le souffrir. Procès. Arrêt du conseil (29 décembre 1681) qui interdit l'exercice réel et public à Bourg-Charente. Elisabeth de Pons, devenue veuve, réclama. Le 4 septembre 1682, ordonnance lui fut signifiée que le culte était supprimé et dans le château et dans le bourg. — 15 mars et 15 juin, p. 128 et 226, par M. Puaux, *Thomas d'Escorbiac. Lettre et requête d'un magistrat huguenot au XVII^e siècle*, articles où l'auteur célèbre ce doyen des conseillers réformés de la cour de Castres, qui « savait parler aux rois et à leurs ministres, » et leur faire entendre la vérité « aux dépens de sa carrière peut-être, mais assurément à la gloire de son nom, » qui « honorait par sa ferme attitude la magistrature huguenote, » et que la chambre de l'édit choisit pour faire entendre ses *Remonstrances*, « sachant que sa fermeté et son courage seraient à la hauteur d'une tâche si difficile. » Peut-être M. Puaux s'est-il un peu pressé de nous vanter Thomas d'Escorbiac comme un modèle de courage, d'indépendance et de fermeté. Que n'a-t-il lu dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou* (V^e vol., 1867, p. 25) un article de M. Louis Audiat : *Une soumission après la révocation de l'édit*, où l'auteur reproduit en entier un « Discours de M. d'Escorbiac au roy », dont M. Puaux n'a cité que le commencement d'après les *Lettres missives* de Henri IV, t. I, p. 158 ? On y lit notamment qu'après que le roi lui eut fait écrire qu'il devait songer de se mettre en état de plaire à sa majesté, il avait réfléchi, adressé « des prières à Dieu pour lui demander la voye qu'il devoit tenir pour son salut et pour plaire à sa majesté », et voyant qu'il n'y avait plus « aucun huguenot dans tout Montpellier, ni dans Nîmes, non plus que

partout ailleurs », ils' est dit : « Il faut nécessairement, sire, que ce soit le doigt de Dieu qui ait touché le cœur de votre majesté pour lui faire concevoir et exécuter en même temps un si grand dessein, rempli de tant de piété, de débonnaireté et générosité, et que ce soit le Tout Puissant qui ait cédé à votre majesté le droit, qui n'appartient qu'à luy seul, de changer la croyance des hommes..... Quand j'ai considéré ce changement presque universel, si prompt et si imprévu, de tant de milliers d'huguenots dans la vaste étendue de l'empire françois, j'ai conçu qu'il falloit absolument que ce soit un coup de la Providence et de la puissance divine, et je me suis déterminé de me faire une loy de sa ferme et constante volonté de ne permettre place dans ses états que l'exercice d'une seule religion. Il ne falloit pas moins qu'un Louis le Grand pour faire de si grandes choses qui surpassent celles de tous les rois ses prédécesseurs. Me voici donc, sire, tout prest à rentrer dans l'église dont le malheur de ma naissance m'avoit éloigné; je sens que Dieu le veut et que votre majesté le souhaite. » La *France protestante*, qui confond un peu notre Thomas d'Escorbiac avec un Samuël d'Escorbiac, confirme notre opinion sur la fermeté du fidèle huguenot: « Il finit par hurler avec les loups. Il abjura, et sa conversion lui valut une place de conseiller au parlement de Toulouse et deux pensions, l'une de 3,000 livres pour lui, l'autre de 1,000 livres pour sa femme. » C'est Bossuet qui l'avait catéchisé.

Bulletin de la société des lettres, sciences et arts de la Corrèze (1^{re} livraison de 1884) contient, parmi des chartes extraites des archives départementales de la Haute-Vienne, p. 245, transaction (1108) par laquelle Hugues, abbé de Saint-Cybard d'Angoulême, cède à Adhémar, abbé de Saint-Martial de Limoges, « l'église de Saujon au diocèse d'Angoulême » — lisez de Saintes — et tous les documents concernant l'église de Saujon qui étaient à Saint-Cybard : « Ugo siquidem, abbas sancti Eparchii, cum diu multumque pro supradicta ecclesia adversus Ademarus, beati Marcialis abbatem, clamasset, quamvis idem Ademarus abbas permulta tempora Sanctonensium concessionem pontificum atque quorundam principum, per manum etiam domni Urbani, pape secundi, investitus Saljonensem ecclesiam jure possederat... concessit... Universa testamenta quæ de ecclesia Saljonensi et de quibuslibet rebus ad illam pertinentibus in ecclesia sancti Eparchii continebantur, in manus Ademari abbatis reddidit... en présence d'Henri, abbé de Saint-Jean d'Angély: — p. 249, Adjudication faite (1117) par Girard, évêque d'Angoulême et légat du saint siège en faveur de l'abbé de Saint-Martial du prieuré de Saint-Pierre de Montandre, que lui disputait Guibert, abbé de Bourgueil, au diocèse de Poitiers, en présence d'Itier, écolâtre de Saintes, Pierre, chantre d'Angoulême, Hugues, abbé de Saint-Cybard, Richard, seigneur de Montandre, Guy, prieur de Mirebeau, Itier, religieux, fils de Richard de Montandre, etc.: « Tibi predictum monaste-

rium beati Petri de Monteandro cum omnibus pertinenciis, quia tu et monachi tui illud possidebatis, adjudicavimus. »

Bulletin de la société de géographie de Rochefort (t. V, n° 3, janvier-mars 1884) contient : La population de la France, par M. Ch. Delavaud ; Ethnographie des Pahouins, par M. Jardin ; La côte sud de la terre de François-Joseph, par M. le docteur Thèze ; Réponse à M. de Quatrefages, par M. Lesson ; Les Français en Indo-Chine, par M. Bouinais.

Bulletin religieux de La Rochelle, du 24 mai, contient *Les évêques de La Rochelle*, notes sommaires sur Jacques Raoul de La Guibourgère (1648), Henri de Laval (1661), Charles Frezeau de La Frezelière (1694), Etienne de Champflour (1703), Jean de Brancas (1725), Augustin de Menou (1730), François-Joseph de Crussol d'Uzès (1768), Jean-Charles de Coucy (1790), Michel François Couet du Vivier (1802), Jean-François Denandolx (1803), Gabriel-Laurent Paillou (1805), Joseph Bernet (1827), Clément Villecourt (1836), Jean-François Landriot (1856), Léon Thomas (1867).

Catalogue de la précieuse collection d'autographes composant le cabinet de M. Alfred Bovet, séries V et VI ; savants et explorateurs, poètes et prosateurs (Paris, Etienne Charavay, 1884, in-4°) ; très beau volume contenant, avec une note sur chaque personne, des fac-simile de signatures, et souvent la reproduction des autographes, ce qui le fera rechercher des amateurs qui ne pourront se procurer les originaux. Signalons-y des lettres, p. 226, du lieutenant de vaisseau Joseph-René Bellot, mort dans les mers polaires à la recherche de John Franklin, le 14 août 1853 ; p. 338, d'Ernest Bersot, directeur de l'école normale, né à Surgères, mort le 1^{er} février 1880 ; p. 214, Aimé Goujaud dit Bonplan, célèbre voyageur et naturaliste, né à La Rochelle, mort le 11 mars 1858 ; p. 341, Eugène Fromentin, peintre et écrivain, né à La Rochelle, mort le 27 août 1876 ; p. 344, André Lemoine, poète, né à Saint-Jean d'Angély le 27 novembre 1822 ; p. 327, l'abbé Michon, créateur de la graphologie, mort à Montausier le 8 mai 1881 ; puis Amyot, Balzac, Bacon, Beaumarchais, Blanc, Boileau, de Bonald, Bossuet, Châteaubriand, Chénier, Corneille, Delille, Descartes, saint François de Sales, Galilée, etc. ; en tout 934 numéros.

Correspondant du 18 juin contient de M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars *Les dernières années de Jean de Vivonne et l'enfance de M^{me} de Rambouillet*, chapitre d'un livre qui doit paraître au mois d'octobre prochain. L'auteur y raconte le mariage (8 novembre 1587) de son héros, Jean de Vivonne, marquis de Pizany, âgé de 57 ans, avec la princesse Julia Savelli, veuve de Louis des Ursins, puis ses fonctions de gouverneur auprès du jeune Henri II de Bourbon, prince de Condé, le fils de cette

Charlotte de La Trémoille que l'écrivain absout un peu trop vite de l'empoisonnement de son mari à Saint-Jean-d'Angély, puis son testament que nous avons publié, t. XI des *Archives*, p. 407, et enfin sa sépulture en l'église cathédrale de Saintes. « J'ai voulu dit M. de Bremond, voir la sépulture de Saint-Pierre de Saintes. Je pensais plus durables que les fragiles monuments des cimetières les asiles abrités sous les arceaux de pierre des cathédrales, et que Jean de Vivonne se reposait encore de la vie dans la paix du lieu saint. Je ne trouvais sur le sol et sur les murs de la chapelle, sans doute plusieurs fois remise à neuf, aucun signe extérieur, aucune inscription, aucune plaque. Un sacristain, occupé de ranger des chaises, m'apprit qu'il y a quelque vingt-cinq ans, on avait abaissé le sol d'une partie de l'église et découvert l'entrée d'un caveau voisin, et qu'alors un étrange spectacle s'était offert; les eaux avaient rempli le caveau par infiltration; les cercueils disjoints flottaient sur la nappe liquide; pêle-mêle avec les planches, les ossements surnageaient, ballotés au gré des courants souterrains. C'était le naufrage après la mort! Et ce naufrage est, paraît-il, la commune loi des funèbres asiles de la cathédrale, construite à pilotis sur des marais. Voilà la suprême demeure, voilà la suprême aventure de très haut et très puissant messire Jean de Vivonne, seigneur et baron de Saint-Gouard, marquis de Pisany, abbé de Valence, chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre, conseiller de sa majesté en ses conseils d'état et privé, chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, capitaine-gouverneur du château de Saintes, sénéchal de Saintonge, lieutenant de la cornette blanche, colonel de la cavalerie légère italienne, ambassadeur de France à Madrid, à Rome et dans plusieurs autres pays, gouverneur de Mgr le prince de Condé! »

Echo rochelais des 21 et 24 mai : *Les petites sœurs des pauvres. Une visite à l'asile de Tasdon*, par M. A. L[étélié], article qui avait déjà paru dans *Le Mellois* des 9 et 16 mars. Tiré à part.

Eglise métropolitaine et primatiale de Saint-André de Bordeaux... par M. M^e. Hierôsme Lopes... réédition annotée par M. l'abbé Callen (Bordeaux, Féret, 1884, in-8, 2 vol.) T. II, p. 70, quelques lignes sur saint Front : « De Saintes, l'apôtre saint Front se dirige vers Bordeaux... » et sur saint Martial qui convertit Sigebert, gouverneur de Bordeaux : « Martial prêchait l'évangile à Mortagne en Saintonge. Sigebert dit à Benedicte : » Va trouver l'homme de Dieu; peut-être aura-t-il pitié de moi »... p. 126-134, sur saint Léonce, de Saintes, où M. Callen cite l'interprétation donnée à un texte de Grégoire de Tours par le *Bulletin*, I, 341, et prétend qu'elle a été réfutée par M. l'abbé Caudéran, mais oublie de mentionner notre dissertation victorieuse (*Id.*, p. 378-381); de saint Amand, évêque Maestricht, né dans le pays d'Herbauges; saint Romain, de Blaye; p. 178, sur Islon, évêque de Saintes; p. 383, sur le cardinal Henri de Sourdis,

chanté par un « bal Saintongeais » ; p. 419, sur Bernard I, évêque de Saintes, mort le 18 décembre 1167.

Ere nouvelle des Charentes, de Cognac, des 3 mars, 27 avril, 18 mai, contient *Segonzac*, par M. S. L. ; — 13 et 24 avril, 4 mai, *Ephémérides locales et régionales du mois d'avril*, où l'on trouve une foule de détails intéressants, malheureusement sans aucun renvoi aux sources, et aussi la réédition de cette vieille fable sur l'entrevue à La Fayolle près de Saint-Jean d'Angély entre Philippe le Bel et Bertrand de Got, le futur pape qui obtint « la tiarre à diverses conditions iniques ». Voir pour la réfutation *Bulletin*, IV, 164.

Géographes (Les) Saintongeais et Poitevins, par M. Louis Delavaud. (Voir, IV, 336). « Voici, dit la *Revue des travaux scientifiques*, III, 785, les noms que cite M. L. Delavaud: frère Hayton, auteur d'une histoire des Mogols (1307) ; Simon, de La Rochelle, qui accompagna Magellan dans son voyage autour du monde; Jean Alphonse le Saintongeais, dont on conserve à la bibliothèque nationale la volumineuse *Cosmographie*; Jean Thénau, André Thévet, auteur d'une cosmographie célèbre; Jean de Léry, auquel on doit l'*Histoire d'un voyage au Brésil*; Pierre Richer; Jacques Esprinhard, qui a laissé des notes intéressantes sur son voyage en Europe; La Popelinière, auteur des *Trois mondes*; Pierre de Gua et Champlain, fondateurs des établissements français au Canada; Razilly, qui a fait un voyage au Maroc; plusieurs des compagnons de Cavelier de La Salle; Denys de Saint-Simon, qui a visité la baie d'Hudson; son oncle Nicolas Denys, qui a été gouverneur du Canada et en a publié, en 1672, la description géographique et historique; Le Moyne d'Iberville; le chevalier de Surgères et Sainte-Hermine, qui sont partis à la découverte des bouches du Mississipi qu'on n'avait point revues depuis la mort de La Salle; Imbert, le premier européen qui ait visité Tombouctou; le maréchal de La Meilleraye, qui a acquis, en 1648, les établissements fondés à Madagascar par Pronis; Louis Chadeau, seigneur de La Clochette, qui est allé dans la même île en 1665, par ordre de la compagnie des Indes, le capitaine Véron, qui a établi en 1666, des comptoirs à Socotra et sur la côte d'Arabie; de La Clide, qui a été, en 1671, l'un des fondateurs de la colonie de Bourbon; de Crussy qui a colonisé Cayenne; Gabaret, qui a levé le plan des côtes du golfe du Mexique; de Gennes, qui a visité le Brésil et la Patagonie; de Beauchesne, qui a fait une expédition dans les mers australes; le lieutenant-général du Quesne-Guiton, qui est allé à Siam et a vu une partie des côtes de l'Australie occidentale, et dont les manuscrits sont conservés à la bibliothèque de la marine de Rochefort; Begon, qui a été aux îles de l'Amérique; La Favollière, qui a dressé la carte des côtes de La Rochelle; Masse, qui a écrit au commencement du XVIII^e siècle un mémoire géographique sur le bas Poitou et dressé les

cartes de la Saintonge, du Poitou et de la Guyenne; La Gallissonnière, l'un des premiers conservateurs du dépôt des cartes; Elie Richard, qui a visité l'Europe et dont les relations sont à la bibliothèque de La Rochelle; Denis Dupont, qui a aussi laissé un récit de son voyage de Tunis au Querc; le major Vivès, qui a accompagné Bougainville dans son voyage autour du monde; de Baudin, qui a rapporté d'Australie des cartes intéressantes; Gaudichaud et Lesson, qui ont pris part aux grandes expéditions maritimes du commencement du XIX^e siècle; le botaniste Bonpland, le savant compagnon de Humboldt; les deux Dupetit-Touars, le botaniste voyageur et l'amiral qui fit un grand voyage de circumnavigation; Bellot qui mourut à la recherche du pôle Nord; René Caillé, qui a visité Tombouctou en 1828; l'abbé Debaize, qui est mort sur les bords du lac Tanganika. »

Geschiedenis van het nederlandsche zeecht, door M^r. M. Th. Goudsmit. (Histoire du droit maritime néerlandais). La Haye, M. Nijhoff, 1882, in-8. Il contient (52-96) un intéressant chapitre sur les rôles d'Oleron, leur origine et l'importance de ce code pour la France, l'Angleterre et l'Espagne, au moyen âge (VIII^e et XIV^e siècle).

Histoire de la réformation à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guyenne par Ernest Gaullieur, t. 1^{er}. (Paris, H. Champion, in-8, 1884). Cet ouvrage sera certainement lu avec intérêt dans nos contrées; et l'auteur, qui a eu à sa disposition les archives du parlement de Bordeaux, y a puisé quantité de détails et de documents absolument inédits donnant à son travail une valeur toute spéciale. Quant à ses appréciations générales, elles nous semblent inspirées par des opinions que nous n'entendons ni discuter ni combattre. Il nous suffira, pour indiquer les tendances de son œuvre, de reproduire ici le jugement qu'il porte sur l'église catholique: « Asservir les âmes, dominer les consciences, étouffer la voix des minorités ou des protestations isolées; par ce moyen soumettre les peuples aux rois, puis voir les uns et les autres s'incliner devant elle, tel est, en résumé, le rôle de l'église romaine depuis son origine jusqu'à nos jours » (p. viii). Il est cependant certaines affirmations, qu'au point de vue historique, nous ne saurions laisser passer sans protestations. « La réformation, sœur de la renaissance » (p. 1), c'est là, en effet, la thèse soutenue par Michelot, avec plus d'imagination et de talent que de sens critique. Pour nous, nous ne voyons pas ce qu'ont de commun le protestantisme, et notamment les sombres doctrines de l'apôtre de Genève, avec cet épanouissement des lettres et des arts qui signale la première moitié du seizième siècle. Si des érudits tels que les Estienne, les Casaubon, les Juste Lipse, penchèrent du côté de la réforme et mirent à son service les armes scientifiques que leur avait fournies l'église, ne cédaient-ils pas à un senti-

ment de répulsion pour cette admiration exagérée de l'antiquité païenne qui avait jusqu'à un certain point affaibli le sentiment chrétien? Les madones de Raphaël, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange n'étaient pour les nouveaux sectaires que les signes détestés d'un culte idolâtrique. Ce fanatisme de l'art, trait caractéristique des premières années de la renaissance, fut suivi de la réaction farouche des briseurs d'images; et c'est la construction du plus beau monument de cette époque, Saint-Pierre de Rome, qui fournit à Luther le premier prétexte de ses fougueuses attaques contre l'église catholique. Loin de favoriser le mouvement intellectuel de la renaissance, on peut dire que la réforme entrava sa marche pendant cent ans par suite des guerres sanglantes suscitées en Europe. Il reprit son essor seulement au dix-septième siècle, lorsque l'apaisement se fit dans les esprits. .

Un autre point sur lequel nous ne sommes pas non plus d'accord avec l'auteur de l'*Histoire de la réformation*, c'est lorsqu'il dit (p. 10) : « On pense généralement que l'inquisition n'existait pas en France, et que l'Espagne était seule à posséder cette belle institution... c'est une erreur. » Quand on parle de l'inquisition, quand on fait appel aux détestables souvenirs que le mot éveille, on a évidemment en vue le saint-office, tel que la politique des rois d'Espagne et l'atrocité propre au caractère du peuple espagnol l'avaient établi. Or, jamais en France, même au plus fort des persécutions contre les protestants, les hérétiques ne furent traduits devant une juridiction exceptionnelle. Il y avait bien chez nous, comme dans tous les pays catholiques, des inquisiteurs de la foi, nommés par le pape pour veiller au maintien de l'orthodoxie religieuse et dénoncer toute atteinte à la pureté du dogme; mais il n'existait point de tribunal de l'inquisition. En matière religieuse, les inquisiteurs remplissaient le rôle de ministère public et leurs procédures, à peine de nullité, devaient être communiquées soit à l'officialité diocésaine, soit aux juges civils: car dans le principe les cours souveraines firent tous leurs efforts pour retenir les causes de cette nature, et le roi dut, à plusieurs reprises, et, en dernier lieu par l'édit de Romorantin, en 1560, rappeler les principes du droit canon qui soumettaient l'hérétique à la juridiction des évêques; il n'est donc pas exact de dire que l'inquisition existait en France, ou, tout au moins, est-il nécessaire de s'expliquer sur la signification qu'on entend donner à ce terme. M. Gaulhier indique lui-même qu'en 1525 l'inquisiteur de la foi à Bordeaux, était un docteur en théologie, conseiller clerc au parlement, « choisi par ses collègues » (page 11, note). Or tout le monde sait que les membres du saint-office appartenaient à l'ordre de Saint-Dominique et étaient désignés par le provincial de leur ordre. Il n'y avait donc absolument rien de commun que le nom entre l'inquisition espagnole, réformée en 1478 par Ferdinand le Catholique, et celle qui avait été acceptée par les différents états soumis à l'autorité spirituelle

du pape. Cela est si vrai qu'aux yeux des catholiques « l'inquisition, dit M. Gaullieur, était décidément insuffisante et trop anodine en France; il était temps d'appeler à son aide le pouvoir séculier » (page 47). Ce fut en effet le pouvoir séculier qui se montra le plus ardent à la répression, et nous le voyons parfois accuser la tiédeur et l'indifférence des évêques.

Dans le chapitre VII l'auteur nous fait assister au début des persécutions en Saintonge; nous y trouvons mentionnés les supplices de l'évangéliste Nicole et de l'instituteur de Gemozac, brûlés vifs en 1546, l'un à Saintes, l'autre à Libourne. La même année, Philippe Barat dut faire amende honorable devant l'église de Saint-Just, et une instruction fut commencée contre les auteurs du pillage de la maison d'un catholique d'Arvert, nommé Moysan, prélude des désordres plus graves qui devaient éclater sous peu. Ces excès prirent bientôt le caractère d'attentats publics, et l'auteur est le premier à en faire ressortir les funestes conséquences : « Nous ne saurions le trop répéter, dit-il (page 494); ce sont ces excès regrettables, ces actes de vandalisme, commis par les huguenots, qui contribuèrent, en exaspérant les populations catholiques très attachées aux formes extérieures de leur religion, à l'insuccès de la réformation dans le sud-ouest. »

M. Gaullieur ne dissimule point les tendances aristocratiques des premiers réformés et le peu de sympathie qu'ils rencontraient dans les masses populaires. « Quant au peuple proprement dit, ignorant et brutal comme on l'était à cette époque, trop rapproché du moyen âge pour n'être pas un peu barbare, il était, à Bordeaux, comme à Paris, absolument hostile aux idées nouvelles ». Il constate les mêmes dispositions dans les populations du Bazadais, des Lannes (Landes), du Périgord et de l'Agenais; et nous pensons qu'il est dans l'erreur en disant : « dans l'Aunis et la Saintonge c'était tout le contraire » (p. 458). Dans nos contrées comme dans l'ouest et la Normandie, la noblesse seule et une partie de la bourgeoisie des villes, entrèrent dans le mouvement; les campagnes de Saintonge se montrèrent réfractaires aux doctrines nouvelles; et nous en tirerons cette conséquence que le clergé catholique ne présentait pas, d'une manière aussi générale que veut bien le dire l'auteur, le spectacle de ses « turpitudes » et de sa « honteuse ignorance » : car si de semblables motifs soulevèrent, comme un flot menaçant, les paysans des bords du Rhin, ils n'eurent aucune influence sur l'esprit de ces populations, qui cependant, peu d'années auparavant, lors de la grande révolte contre la gabelle, accouraient au nombre de près de cinquante mille sous les drapeaux du couronnal de Saintonge. Le parti réformé était tellement en minorité que, dans les villes où, comme à Saintes, l'autorité locale ne s'était pas déclarée en sa faveur, c'est à l'aide d'étrangers introduits par eux que les protestants saccagèrent les églises. Si, dans le territoire de Marennes, à Arvert et dans l'île d'Oleron, les populations rurales paraissaient plus

favorables à leur cause, c'est que chez elles fermentait encore le vieux levain insurrectionnel qui, sous François I^{er} et Henry II, leur avait mis les armes à la main; ce fut dans cette partie de la Saintonge qu'éclatèrent les premiers troubles, au mois de septembre 1562. Les capitaines La Combaudière et Banchereau, celui-là même que d'Aubigné devait plus tard, à Pons, précipiter dans un puits, ayant occupé Cozes avec un certain nombre de Basques, montant des navires chargés d'assurer la libre entrée de la Gironde, furent attaqués par deux gentils-hommes calvinistes, Combes et La Rigaudière, et complètement défaits. Mais les vainqueurs furent promptement arrêtés; le premier échappa à la mort; le second eut la tête tranchée par arrêt du parlement; il se nommait Jean Vigier et appartenait à une ancienne famille saintongaise: sa fille Catherine Vigier fit passer la seigneurie de La Rigaudière dans la famille des La Rochefoucauld, seigneurs du Parc d'Archiac. Nous avons mentionné ce trait parce que, croyons nous, M. Gaullieur est le premier qui l'ait rapporté. Il est certains faits, concernant notre province, sur lesquels nous aimerions à rencontrer plus de détails, notamment ce qui concerne la tenue des grands jours à Saintes en 1559, et les poursuites dirigées contre le prieur et le sous-prieur de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, accusés d'avoir trafiqué « des reliques et images sacrées de leur église » (p. 130); il serait intéressant de savoir s'il s'agit ici de ces manœuvres « entachées de simonie » que le *Gallia christiana* relève contre les mêmes bénédictins et qu'il attribue à une autre cause.

On nous permettra de relever quelques légères inexactitudes qu'il eut été, ce nous semble, facile à l'auteur d'éviter. Antoine sire de Pons, n'était point seigneur de Mirambeau (p. 130). Cette baronnie appartenait à son cousin François, qui en portait le nom, et fut un des chefs protestants les plus marquants des premières guerres civiles. C'est par suite de cette confusion que M. Gaullieur compte Antoine de Pons parmi les nouveaux convertis. Il est très vrai que ce seigneur laissa à sa femme, Anne de Parthenay, toute latitude pour introduire le calvinisme dans ses domaines; mais aussitôt qu'il put se rendre compte des conséquences politiques de la réforme, il se rangea au nombre des plus ardents défenseurs de l'ancienne foi. Le fils du baron de Mirambeau, arrêté à Bordeaux au mois de mars 1552, « pour s'être mis à la tête d'une assemblée de gens illicitement réunis en armes », n'était donc pas un des enfants d'Antoine de Pons. Le comte de La Rochefoucauld, chef de la branche aînée de sa maison, n'était pas non plus le même que le seigneur de Montguyon appartenant à la branche cadette. En outre M. Gaullieur lui donne la qualification de duc, alors que c'est seulement son petit-fils qui vit son comté érigé en duché pairie par Louis XIII. Jarnac, le gouverneur de La Rochelle, était de la famille de Chabot et non de celle de Saint-Gelais. Enfin, parmi les gentils-hommes qui répondirent au premier appel du prince de Condé,

en 1562, l'auteur cite Agrippa d'Aubigné. Bien que le célèbre capitaine huguenot ait pris les armes de très bonne heure, il avait à cette date à peine douze ans, et on conviendra que c'est lui accorder trop de précocité. Au surplus, il nous apprend lui-même qu'il fit ses premières armes en 1570, dans la Saintonge, où il servait dans le régiment d'Asnières. Un dernier reproche que nous adresserons à M. Gaullieur, c'est d'avoir introduit dans son récit certaines expressions comme, les *cléricaux*, la *faction cléricale*, qui, employées pour désigner les catholiques ardents, nous font l'effet d'un bizarre anachronisme; cela et d'autres indices encore nous prouveraient, qu'en abordant l'étude des siècles passés, il ne s'est pas suffisamment dégagé des sentiments et des idées empruntés à notre éducation moderne. Il convient cependant (p. 694) « qu'il ne faut pas juger le seizième siècle avec les idées du nôtre »; mais il n'a pas toujours mis cette excellente théorie en pratique.

Notons aussi quelques fautes de géographie : p. 278, l'auteur met « Verteuil en Saintonge », qui est du canton de Ruffec (Charente); p. 481 et 484, « à Oleron, Jean Boquin, ministre du château », et Mathurin Thonyn, du château d'Oleron; Le Château est un chef-lieu de canton de l'île d'Oleron; p. 482, Frèrejean, « diacre de Chenac et de Saint-Seurin, a laissé un manuscrit qui doit exister encore au château d'Usson, sur la Clouère, commune du canton de Gençay, arrondissement de Civray (Vienne) »; c'est Usson, commune d'Echebrune, canton de Pons, arrondissement de Saintes; p. 554, il met à Segonzac, chef-lieu de canton à 14 kilomètres de Cognac, le hameau de « Segonzac au pais de Blaye », qui est en la commune de Saint-Genès de Fours, canton de Blaye.

En somme, malgré ces critiques de détails, et à part les réserves que nous croyons devoir faire au sujet des appréciations historiques de l'auteur, son œuvre fournit à l'histoire générale de la réforme aussi bien qu'aux annales locales de précieuses indications.

D. A.

Journal d'histoire naturelle de Bordeaux, du 30 avril, contient de notre confrère M. le docteur Guillaud, *Le terrain tertiaire de Saint-Pallais* (Charente-Inférieure), article qui se termine ainsi: « Considérée dans son ensemble, la faune de Saint-Pallais mérite assurément de fixer l'attention. Les échinides ont rencontré dans ce gisement des conditions éminemment favorables à leur développement. Ils dominent à l'exclusion des autres fossiles qui sont rares et représentés seulement par quelques mollusques... »

Mémoires de l'académie nationale des sciences, arts et belles lettres de Caen, 1883, contient de M. H. Moulin, *Les deux de Callières, Jacques et François*, tous deux seigneurs de Clérac en Saintonge, Jacques, né à Torigny au commencement du

XVII^e siècle, attaché aux Matignon et aux Longueville, auteur de la *Lettre héroïque à la duchesse de Longueville*, *Le courtisan prédestiné*, *Histoire de Jacques de Matignon*, gouverneur de Cherbourg, correspondant de Chapelain (Voir *Bulletin*, IV, 391); François, fils de Jacques et de Madeleine Potier, né à Thorigny, en 1645, seigneur de Rochelay et de Gigny, employé dans les ambassades de Pologne, de Hollande, qui succéda à Quinault à l'académie pour avoir fait un médiocre *Panégyrique historique de Louis XIV*, mort en 1717, auteur de quelques ouvrages.

Nouvelle revue (La) du 1^{er} avril contient de M. de La Morinerie, *Papiers du Temple* (1792-1794), analyse intéressante de documents originaux, fournitures, ordres des commissaires, bulletins de santé, etc., relatifs aux prisonniers du Temple, Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Elisabeth, etc., trouvés par l'auteur dans un lot de papiers et journaux.

Omaggio storio filosofico, theologico al patriarca san Francesco.... Prato, R. Guasti, impr. de Giacchetti, 1882, in-8, 2 vol. Le second volume, *Omaggio filosofico*, contient le *Summa de anima* di frate Giovanni della Rochelle, dell'ordine de Minori publicata per la prima volta e corredata di alcuni studi del padre Teofilo Domenichelli, min. oss., sotto la direzione del padre Marcellino da Civezza. Cf. *Essai sur le Traité de l'âme de Jean de La Rochelle*, thèse de doctorat, par M. Luguët.

Recueil de la commission des arts du 21 avril (daté du 1^{er}), contient : Procès-verbaux où les erreurs ne sont pas commises à l'avantage de la société des Archives, qui aurait beau jeu si elle voulait user de représailles; *Notes sur les céramistes Saintongeais*, par M. Dangibeaud, qui en a publié la substance dans notre *Bulletin*, t. IV, p. 351; *Excursions à Champagne*, Pont-Labbé, Lisleau, par M. H. de Tilly, bon résumé historique auquel manque le fait peu connu de la grande révolte (1498) des habitants de St-Aignan, St-Porchaire, Soubize, etc.; découvertes archéologiques de souterrains ou de stations à Beauvais-sur-Matha, à Clérac, à Thenac, que nous avons publiées, t. IV, p. 347 et suivantes; d'une citerne à Fontaine d'Ozillac et d'une « toute petite statue informe en pierre, dit M. Letard; elle ne se compose que de la partie supérieure, c'est-à-dire de la tête et du buste; elle pèse 14 kil. La face est littéralement mutilée. Je suis du reste en possession de cette statue; » Note sur la fontaine Sainte-Eustelle aux arènes de Saintes : « Pourquoi Eustelle n'aurait-elle pas fait choix de ce lieu pour y établir sa demeure provisoire ? » fontaine qui « ravive toujours, par la salutaire vertu et la fraîcheur bienfaisante de ses eaux, cette fleur dix-huit fois séculaire, qui a nom la foi, etc. »

Revue des questions historiques, avril 1884, contient *La Saint-Barthélemy et l'Espagne*, d'après la correspondance de Jean de Vivonne-Pisany, par M. le vicomte Guy de Bremond

d'Ars, qui constate la non préméditation ; *Les persécutions religieuses en Belgique, après fructidor*, par M. Victor Pierre, qui donne quelques détails sur la déportation : « En résumé, trente prêtres déportés à la Guyane, dont vingt-quatre périrent et six revirent la Belgique; deux cent quatorze à l'île de Ré, cent vingt-quatre à l'île d'Oleron. »

Revue Poitevine et Saintongeaise, n° 1^{er}, 15 mars 1884, contient : *Nos grand'mères au marché*, par M. Georges Musset, « piquante étude », lue, le 12 janvier, à la séance publique de la société des *Archives*; notes archéologiques, bibliographiques, où nous lisons, p. 27 : *Eglises de Surgères et de Fenioux*. La générosité du conseil général de la Charente-Inférieure, en faveur des monuments historiques classés dans ce département, s'est élevée, pour l'année 1884, à la somme de 1,138 fr., ainsi répartis : église de Surgères, 1,000 fr., église de Fenioux 138 fr. A Surgères, le montant des devis est de 18,624 fr. La commune n'a pu fournir aucune contribution. Le ministre des beaux arts ayant promis 6,000 fr., si son collègue des cultes allouait une subvention, le conseil général de la Charente-Inférieure, après avoir voté 1,000 fr., a sollicité de l'état les 11,724 fr. nécessaires pour parfaire les 18,524 fr. Ces 11,000 fr. ont été accordés par M. le ministre des cultes, le 29 décembre dernier. A Fenioux, le devis s'élève à 1,365 fr. La commune n'a pu voter que 237 fr. La fabrique n'a aucune ressource. La commission des monuments historiques n'a accordé aucun secours, les travaux à faire (réparation de la toiture) étant de ceux qui doivent rester à la charge des communes ou des départements. Le conseil général de la Charente-Inférieure a voté 138 francs, et sollicité de l'état les 1,000 fr. indispensables. Régulièrement, la commune ayant voté plus de 200 fr., elle doit recevoir à titre de secours sur le budget des cultes, le complément de la dépense, et par suite les réparations pourront se faire. Mais jusqu'à présent l'administration supérieure ne paraît pas avoir encore pris de décision à cet égard. Voir compte-rendu de cette livraison dans la *Charente-Inférieure* du 12 avril. — Du 15 avril : M. Caro, par M. Jules Claretie; Saint-Hilaire des Echaubrognes, par M. Berthelé, et une infinité de notes archéologiques, historiques, littéraires, parmi lesquelles nous citerons celles qui sont relatives à l'*Hypogée martyrium* du P. de La Croix; *Les petites sœurs des pauvres à Tasdon*, par Lételié; *Les pièces fausses des Mémoires de Nevers*, travail de M. Guy de Bremond d'Ars dans la *Revue des questions historiques*, qui prouve que beaucoup de pièces des *Mémoires de Nevers* sont apocryphes, « article plein de choses nouvelles, présentées de la plus heureuse façon du monde », dit M. Tamizey de Larroque, dans le *Polybiblion* de février, p. 179; *Jean de Vivonne-Pisany*, par le même; *Un plan de religion civile en 1797*, par M. Denys d'Aussy, dans la *Revue des questions historiques* du 12 janvier, article qui « n'est pas une œuvre de critique aride, » mais « l'exposé parfois

fort amusant des propositions faites, le 16 brumaire an VI, pour le remplacement des cérémonies catholiques, naissance, mariage, sépulture, par des cérémonies civiles et à la fois morales et touchantes » faites avec accompagnement de musique, de discours, etc., « au nom de la république, sous les auspices et en présence de l'être suprême; » sur la commission des arts et ses séances orageuses qui « ne rentrent guère dans le programme d'une commission créée et mise au monde pour l'étude et la conservation des monuments historiques et artistiques de son département. Pourquoi le président de la société demeurerait-il coi en présence de toutes ces chicanes ? Un peu d'autorité ne ferait pas mal dans la circonstance; » sur la conservation des ruines de Sanxay et les « tergiversations du ministère qui eût mieux fait d'avouer, dès le début, qu'il attendait pour acheter Sanxay qu'un particulier fit don à l'état des 100,000 francs nécessaires »; *l'Art en Saintonge, le camp du Peu Richard*, etc.; — du 15 mai : *Les lieux dits de la vallée de La Pique* près de Luchon; *Journal de dépenses d'un étudiant poitevin à Paris au XVII^e siècle*; *le Poitou et la Saintonge au congrès des sociétés savantes*, où l'on analyse le mémoire de M. Ledain sur les *camps romains dits Chateliers* (18 en Saintonge: terrier de Toulon près de Saujon, camp de Pibot près de Crazannes, Saint-Severin, Meursac, Saint-Aigulin), celui du père de La Croix sur *Un des cimetières gallo-romains de Poitiers*, la discussion sur les piles romaines et le mémoire de M. Maufras sur le Peu-Richard.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

N° 168, t., III, p. 44, 167, 374, t. IV, p. 39. *La tour de Pire-Longe et le fanal d'Ebéon*. — On discute depuis bien longtemps sur l'origine des piles romaines qui se trouvent en Touraine (Pile de Saint-Marc, ou ridiculement pile de Cinq-Mars), dans le Gers (Pile de Saint-Lary, Peyre-Longue), dans le Lot-et-Garonne, dans le Béarn, etc., et particulièrement sur celles de Pire-Longe et d'Ebéon dans la Charente-Inférieure. Nous avons publié, III, 374, une dissertation assez complète sur ce sujet. Or la question est revenue en discussion au congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, le 15 avril dernier, à propos de la 4^e question du programme relative aux monuments romains connus sous le nom de piles. M. Louis Audiat a pris la parole et a déclaré que les deux piles de la Saintonge, malgré le nom de fanal d'Ebéon, n'avaient jamais servi de phare, parce que ces piles étaient massives, par conséquent sans escalier, que la toiture était aigüe; de là l'impossibilité d'arriver au sommet facilement et de s'y maintenir. L'idée d'amers pour les pilotes

doit aussi être écartée parce que, si l'une est à peu de distance de la mer, l'autre est dans l'intérieur des terres. Sont-ce des bornes marquant les frontières d'un peuple ? Les deux sont en pleine Saintonge. Des tombeaux ? Il ne croit pas qu'elles aient été fouillées ; mais d'autres l'ont été sans résultat. Ce sont très probablement des monuments religieux consacrés aux divinités des chemins : car, M. Jules de Laurière a constaté que toutes celles de la Gascogne ont une niche ; qui dit niche dit statue.

M. de Laurière, confirmant ces paroles, a ajouté que tous ces monuments, « sauf la pile de Cinq-Mars, présentent à leur partie supérieure une niche qui semble indiquer qu'on y plaçait une divinité, peut-être Mercure, dieu protecteur des voyageurs. M. de Montaiglon dit qu'on a voulu à tort reconnaître dans la pile de Cinq-Mars, près de Tours, un tombeau antique ; les fouilles entreprises au pied de ce monument n'ont rien produit ; mais on n'a pas tenu compte des murs qui l'entourent ; c'est là qu'on aurait dû chercher les inscriptions, si tant est qu'il y en ait eu. M. Héron de Villefosse rappelle qu'en Tunisie, le long de la voie qui conduit d'Hadrumète à Carthage, entre Sousa et Hammamet, on rencontre un monument romain fort analogue aux piles et qui porte le nom de Czar-el-Menarah, château de la lumière ; ce monument, que M. de Laurière a aussi étudié, ne présente plus aucune inscription ; mais le voyageur Shaid en a donné une reproduction, et de son temps on voyait trois inscriptions. M. Palustre fait remarquer que, dans le voisinage de la pile de Cinq-Mars, on a trouvé un assez grand nombre d'armes gauloises en bronze ; qui sont maintenant au musée de Tours. C'est peut-être là un monument commémoratif. M. Mowat pense que les niches signalées par M. de Laurière ne renfermaient pas des statuettes de Mercure, mais les *lares compitales*, dont le culte fut rétabli par Auguste. M. R. de Lasteyrie signale un texte du moyen âge qui prouve qu'à cette époque les piles étaient considérées comme des monuments religieux. M. de Laurière répond qu'il y a effectivement un texte de saint Paulin relatif à ces monuments. Le P. de la Croix ajoute que l'on devrait aussi examiner si ces piles ne portent aucune trace de trous de scellement : car si ce sont des monuments votifs, les ex-voto ou divinités pouvaient parfaitement être représentés en bas relief et non en ronde bosse dans des niches ; les piles qui ne présentent pas de niches pourraient ainsi avoir eu comme les autres une destination religieuse. » (*Journal officiel* du 16 avril). Il résulte de cette discussion que les piles romaines sont presque certainement des monuments religieux consacrés aux divinités des chemins, aux *lares compitales*, comme nous l'avons dit il y a un an, bien que toutes, celles d'Ebéon et Pire-Longe, n'aient point de niches. L.

N° 251, IV, 93, 161, 249. *Les pèlerinages de la Saintonge et de l'Aunis*. — A Escaudes, canton de Captieux, arrondissement de Bazas (Gironde), il y a, d'après une note de M. l'abbé Caudéran,

(*Bulletin religieux* du 10 mai), une fontaine thermale. Le jour de la fête de saint Eutrope, elle voit une affluence considérable de pèlerins; des rhumatisants y plongent leurs membres malades. On place les enfants sur l'autel de l'église.

A Callen, canton de Sore, arrondissement de Mont-de-Marsan (Landes), même affluence le 30 avril. C'est un titre d'honneur pour les enfants d'avoir appris à faire leurs premiers pas sur l'autel de saint Eutrope.

A Roquefort, arrondissement de Mont-de-Marsan, il y a une chapelle, et une statue du saint y est l'objet d'une profonde vénération.

— Saint Eutrope possède en Espagne une magnifique église paroissiale dans la ville de Paradas, au diocèse de Séville; on y célèbre sa fête et on vénère une relique de lui obtenue, dit-on, par le fondateur de la ville et de l'église, le comte don Juan, marquis de Cadix, seigneur de Machena, de la maison des ducs de Arcos, en mémoire d'une victoire miraculeuse remportée par l'intercession particulière du saint, à La Rochelle, dans le royaume de France, suivant le seul document connu ici. Il aurait fait vœu à saint Eutrope, s'il revenait sain et sauf, de lui bâtir un temple magnifique dans ses possessions.

DOMINIQUE VIGNEAUX.

Chiclana, province de Cadix (Espagne).

Nota. La fête de saint Eutrope se célèbre à Paradas le 15 juillet. Or, le 15 juillet, l'église fête à Rome un saint Eutrope, martyr, « in Portu Romano, id est in Hisclea », d'après les martyrologes. Voir *Acta Sanctorum julii*, IV, 18. Jusqu'à plus ample informé on ne peut affirmer qu'il s'agit là de saint Eutrope de Saintes.

A.

— Dans la paroisse de Sainte-Aulaye (Sainte-Eulalie), ancien marquisat des Chabot, il y a un lieu, au milieu des bois, à 5 kilomètres du chef-lieu, où se tiennent cinq foires; les deux premières portent les noms de saint Eutrope et saint Barnabé. A côté du champ de foire, il y a une fontaine peu abondante, où bien des gens vont encore baigner leurs membres affligés. Le clergé a cessé depuis peu d'aller bénir la fontaine le 30 avril. Je crois bien avoir vu dans mon enfance les restes d'une chapelle. Ces foires de la Latière attiraient la foule de très grandes distances; on les nommait foires de renommée. Le peuple croit qu'elles doivent leur origine à des voleurs de chevaux du nord, qui se rencontraient là dans les bois, à époques convenues, avec des voleurs du midi, pour faire des échanges et dérouter les recherches. Je serais curieux de savoir si le pèlerinage a été une conséquence de la foire de voleurs. Il est à remarquer qu'elle se tient le jour de Saint-Eutrope et près d'une fontaine dédiée au saint. C'est le plus souvent le pèlerinage qui a donné lieu à la foire.

DE LAFAYE.

— Dans le département de la Nièvre deux églises honorent saint

Eutrope de Saintes ; d'abord Arquian, commune de 1800 habitants, canton de Saint-Amand en Puisaye, arrondissement de Cosne. Une nouvelle église à trois nefs, remplaçant une autre qui tombait en ruines fut consacrée solennellement, le 13 avril 1856, par Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers. Elle fut mise sous le vocable du saint martyr, ancien patron de la paroisse. Etienne Martin, curé de cette paroisse, avait obtenu de Mgr Clément Villecourt, évêque de La Rochelle, quelque parcelle des reliques de saint Eutrope. Cette relique fut placée dans l'autel, avec celles de saint Savinien et de saint Potentien, martyrs et apôtres du Sénonais. *Hagiographie nivernaise*, par Mgr Crosnier ; Nevers, 1860, in-4°, p. 92.

La seconde église est celle de Challement, canton de Brinon, arrondissement de Clamecy. M. Louis Audiat, p. 36, *Saint Eutrope et son prieuré*, a publié le don (30 juillet 1385) d'une côte de saint Eutrope fait par le prieur de Saint-Eutrope à Louis II de Bourbon (4 août 1337-19 août 1410), comte de Clermont, Forez, Chateau-Chinon, seigneur de Beaujeu et de Dombes, pair et grand chambrier de France, qui assiégeait Taillebourg, occupé par les Anglais, et qui élevait la collégiale de Moulins, où, le 6 décembre 1386, l'évêque de Nevers installa le chapitre. Louis de Bourbon, et non pas « le roi saint Louis », comme le raconte l'abbé Crosnier (*Id.*, p. 100), « étant venu à Moulins en Bourbonnais, en donna la moitié à l'église de Notre-Dame, encore subsistante quoique notablement agrandie il y a quelques années. » Il fit enchâsser « cette précieuse relique dans un beau reliquaire. Il remit l'autre moitié à Jean Baudreuil, son secrétaire et maître des comptes audit Moulins. Ce fragment fut conservé longtemps avec respect dans la famille Beaudreuil, à Saint-Pierre-le-Moutier. Plus tard, Durand Beaudreuil le divisa et le partagea avec les frères prêcheurs de Nevers, y mettant pour condition qu'ils prieraient le saint pour sa famille et ses amis. L'acte est du 30 avril 1469. Une parcelle des reliques de saint Eutrope est déposée dans l'autel de l'église de Challement ; c'est la même qu'Eustache du Lys y avait placée en 1612. »

L.

— A propos des pèlerinages et des miracles des saints saintongeois, connaissez-vous l'ode suivante qui concerne bien spécialement saint Eutrope et la Saintonge ?

ODE

- I. Svs le veux estrener ce nouveau luc d'yuoire
De quelque chant nouveau,
Duquel seul se rira luy enuiant sa gloire
L'Huguenot sans cerueau.
- II. Passant ces iours passes le chef de S. Eutrope
Par la ville de Ponts,
Suiuy de bons chrestiens en inombrable troppe
Gens à bien faire prompts,

- III. Il pleust à ce grand Sainct monstrer sa main puissante
Parmy ses ennemis,
Retirant du danger d'une armée insolente
Ses fidèles amis.
- IV. Vn Huguenot frapât autre part qu'il ne tire
Assassin inhumain !
Tira du sâg d'un clerc vne fleur de martyr
Par un coup de sa main.
- V. Eutrope recueillant de cet halier sauvage
Vne rose de choix,
S'aduanoit pour reuoir d'un plus serain uisage
Son troupeau Xaintongeois.
- VI. Arrive, le saluât, la chose est par trop claire
Gens d'honneur l'ont cognu
Par merueilleux portraict, sur le saint Reliquaire
D'un Pontife chenu.
- VII. Tel voulut apparoir en honorant la Pompe
Le Sainct pour leur soulas
Le trôpeur Huguenot dira que ie me trôpe
▲ le ne me trompe pas.
- VIII. Or allez Huguenots, en prenant patience,
Si nos Saints glorieux
Vous font voir malgré vous leur gloire et leur puissance
Ou pochez-vous les yeux.

L'auteur ? c'est, je pense, le P. Louis Richeome : car cette ode se trouve, p. 15-16 de son ouvrage : « *La chasse du renard Pasquin, desouvert et pris en sa tanniere du libelle diffamatoire faux-marqué le Catéchisme des Iesuites. Par le sieur Fœlix de la Grâce, gentilhomme françois, seigneur dudict lieu.* Iouste la copie imprimée à Ville-Franche, chez Hubert le Pelletier, à la ruë de la Venerie, enseigne de la Leurrière, 1603 ; » in-12, pp. 359.

À la page 6, je lis en outre : « La Xaintonge est toute esbranlée, mesmes par les miracles qu'a faict le chef de saint Eutrope, transféré ces jours passés de Bourdeaux à Xaintes, desquels, comme ie cuide, vous aurez ouy parler. »

On sait, en effet, qu'après être demeuré à Bordeaux pendant les troubles religieux du XVI^e siècle, le chef de saint Eutrope fut rapporté triomphalement dans la Saintonge (Voir le récit de cette translation, p. 99, de *Saint-Eutrope et son prieuré*, par M. Louis Audiat, et rentra le 9 avril 1602 à Saintes. *La vie du glorieux martyr de Iesus-Christ, S. Eutrope, apostre des Saintongeois* (Saintes, Bichon, 1619), reproduite dans cet ouvrage, ne mentionne pas le fait chanté par le P. Richeome.

SOMMERVOGEL.

N^o 266, t. IV, p. 172, 253. *Membres du parlement de Bordeaux.* — L'un des premiers, le premier président François de Laage, mort en 1555, est, je le crois bien, sorti des de Laage de La

Bleretie, Ponteyraud, en Périgord. Il était fils de Pierre I de Laage et d'Anne de Seyrac. Il était né vers 1496. Son frère aîné, Pierre II de Laage, écuyer, sieur de La Bleretie, eut de Françoise Portens, des seigneurs de La Barde de Vaugoubert, plusieurs fils, entre autres Jean, seigneur de La Veille, qui s'établit à Bordeaux comme avocat au parlement. Ce Jean, mort avant 1569, eut deux fils, Jean et Pierre, et deux filles, Marthe et Marguerite. Jean l'aîné servit; j'ignore s'il a fait souche. Pierre fut receveur du taillon de Guienne; il avait épousé Sereine de Maucamp ou Marcamp. Sa descendance était établie, de 1680 à 1715, à Eyzine, près Bordeaux; j'ai plusieurs lettres qui le montrent. Pierre III de Laage, écuyer, sieur de La Bleretie, Blancher, et frère aîné de l'avocat, servit sous Burie et Monluc. Il épousa, en 1558, Françoise Faure, ou du Faure de La Roderie, sœur de Géraud, grand official de Périgueux, et de Jean Faure, conseiller au parlement, l'époux d'Antoinette de Pontac, fille du greffier au parlement. Jean de Laage, fils de Pierre III, servit, puis fut avocat au parlement. Son fils Robert épousa, en 1638, Marguerite de La Montaigne, fille de Mathieu, l'élu pour le roi à Saintes; et son frère était procureur au sénéchal de Bordeaux; ils ont fourni des conseillers. Leur fille, Marie de Laage, épousa, en 1658, Pierre de Gascq, écuyer, sieur de Cocumon, fils de Blaise, baron de Cocumon, Portets, Castrabane, Riollonq, etc.; ils ont aussi fourni des conseillers et des présidents.

Au XVI^e siècle, le nom s'écrivait tout autant avec un *a* qu'avec deux. Les de Laage sortaient d'une ancienne maison de Poitou, qui avait fourni un maire en 1427 à Angoulême, puis un conseiller en 1480. Plusieurs branches se sont formées en Angoumois. Ils étaient seigneur de Puygasty et Chaduric au XV^e siècle. Les papiers que je possède, du chef de ma grand-mère, concernant la branche de Ponteyraud, sont incomplets; et je serais heureux de pouvoir combler les lacunes; de même, il serait possible que je puisse fournir quelques autres renseignements.

DE LAFAYE.

N^o 283, t. IV, p. 412. *Etymologie du mot jalon* — Le mot *jale* ou *jalaie* en vieux français signifie baquet, vase de bois. De là est venu *jauge*. Du Cange (*Glossaire*, au mot *Galo*) dit que *galo* est une mesure anglaise pour les liquides, et qu'on trouve aussi *jalon*, *jaleia*, *galoie*, *jalloie* et *JALAGUIM*, droit de jaugeage. M. Jónain identifie le mot avec *jade* pour *jatte*, et le fait dériver « du grec ἵαλλε, lance un trait », sans nous expliquer comment ἵαλλε ou même *jaculum*, trait, a pu donner naissance à un pot à lait.

En Poitou « le jallon ou geallon, dit M. Favre, est un vase de terre dans lequel on dépose le lait caillé pour faire les fromages. Ce vase et de la capacité du gallon anglais. » L.

— *Jalon* est un diminutif de *jale*, nom donné à une espèce de grande jatte. Autrefois la *jale*, dans certains pays coutu-

miers, était une mesure en quelque sorte légale, puisqu'elle a donné son nom à un droit seigneurial, droit de jalage, sur le vin vendu en détail et mesuré par jale. En Aunis ce droit seigneurial se nommait droit de gobeletage. De *jale* on a encore fait *jalot*, grand baquet en bois dont se servent les fabricants de chandelles. Enfin *jale* dans certaines contrées, en Gironde par exemple, est le nom donné à de petits cours d'eau.

E. M.

— **JALON**, s. m., vase destiné à contenir un liquide. En basse latinité *galo*, en anglais *gallon*, désigne une mesure pour les liquides équivalant à 8 pintes. *Jalon* comme *galon* dérive du celtique : car en écossais *sgal* signifie seau; en irlandais *sgala*, bol, tasse. Quelques étymologistes tirent *jalon* du latin *jaculum*, remarquant avec raison que le passage du dernier au premier est conforme aux règles habituelles de la transformation du latin en français. En vieux français on trouve les différentes formes *jaloie*, *jarle*, *jalon*.

N'a encor guères que il plut
Et de l'ève assez y estut
Ou plus ou moins d'une *jaloie*.
(*Roman du Renart*, vers 2407).

Lors a li prestres encôntrez
Deux gars qui portent une *jarle*,
(*Fabliau du prêtre crucifié*).

Céenz a ostel à devis
Quanque l'on veut i trueve l'on ;
Oste, traiez demi-*jalon*.
Quar je l'aime moult frès et novel.

(CORTOIS D'ARRAS, *Imitation de l'enfant prodigue*).

Dans le Bordelais on donne le nom de *jalle* aux petits cours d'eau, et dans les trois premiers vers cités *jaloie* pourrait bien avoir ce sens.

Je joins ici la traduction des textes des XII^e et XIII^e siècles qui précèdent.

Il n'y a pas longtemps qu'il a plu
Et d'eau assez il y eut
Ou plus ou moins d'une *jalle*.

Alors le prêtre a rencontré
Deux garçons portant un *jalon*.

Céans il y a hôtel à souhait ;
Autant qu'on en veut il s'en trouve ;
Hôte, tirez un demi *jalon* :
Car je l'aime tout frais et nouveau.

A. E.

de la Saintonge. — Une bibliographie théâtrale, comprenant seulement les pièces représentées pour la première fois en Saintonge et en Aunis, serait difficile à faire. Que serait-ce si elle devait embrasser celles qui ont rapport au pays, et mieux encore celles qui ont pour auteur un écrivain local? Je me borne donc à citer au hasard quelques titres de pièces qui me tombent sous la main.

Le réveil de La Rochelle, féerie-revue en un acte par MM. P. G. (Godineau) et L. S. T. (Tenant). La Rochelle, Dausse, 1857, in-8; jouée trois fois à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer de La Rochelle à Poitiers; — *Rondeaux de La Rochelle en miniature*, revue locale, représentée à La Rochelle le 23 décembre 1873, par Fr. de Latte. La Rochelle, Thoreux, 1874, in-8, 18 p.; — *Prologue en vers pour l'inauguration du théâtre de La Rochelle*, par H. Rioubland, 17 juin 1846. La Rochelle, Bouflet, 1846, in-8, 16 p. Les notes contiennent quelques détails sur la reconstruction du théâtre, sur l'ancien emplacement de cet édifice et sur quelques poètes dramatiques nés à La Rochelle; — M. Pierre-Abraham Jônain a fait « *Auffredi*, drame en cinq actes, à années d'intervalle. Royan, Victor Billaud, 1877, » in-18, 16 p. Je ne crois pas qu'il y ait eu représentation; — *Le coup de Jarnac*, drame historique en 5 actes, par Meslépès et Couturier, représenté à Paris au théâtre de la Gaîté, le 20 février 1866, et à Saintes le 20 mai; — *Le bouquet Rochelais* ou la Fête de la France, divertissement en un acte, mêlé de vaudevilles, destiné à célébrer le passage de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, à La Rochelle, par B. de Rougemont. Rochelais. A La Rochelle, chez Mareschal, 1823, in-8, 39 pages. La scène est à Tasdon, faubourg de La Rochelle; — *Le siège de La Rochelle*, drame héroïque en trois actes et à grand spectacle, par Béraud, de La Rochelle, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Cité, le 23 brumaire an 11. A Paris, se vend au théâtre de la Cité, an XI (1802), in-8, 39 p. La scène se passe en 1628; — *Saintes en 1803*, revue-vaudeville en un acte, par M. Edouard S***, représenté pour la première fois sur le théâtre de Saintes, le 10 janvier 1863. Saintes, imp. Hus, in-8, 16 pages; — *Curieuse comme Eve*, proverbe en un acte et en prose, par M. Georges Renouard, de Saint-Jean d'Angély. Saint-Jean d'Angély, E. Lemarié, 1865, in-18, 32 pages; représenté pour la première fois sur le théâtre de Saint-Jean d'Angély le 27 juillet 1865; — *La maleisie à Pierre Bounichon*, comédie saintongeoise qu'in noumé Beurgaud at alistolé pour divarti soé disant les belle Rochefortoëse. Ol é les messieurs Didot, de Paris, qui l'avant mise en émolé et qui la barant po reun de conte in p'tit ékiu, toute l'année 1864; in-8, 48 p.; — *Sainte Eustelle*, drame chrétien en trois actes avec chœurs, par l'abbé Augustin Rainguet. Surgères, J. Tessier, imprimeur, 1876, in-18, 96 p. La scène se passe à Saintes. Cette pièce a-t-elle été jouée? La suivante du même l'a été au séminaire de Montlieu: *Ixile*, tragédie en trois actes et en vers avec chœurs; — *Le*

croisé, tragédie historique en 4 actes en vers par Antonin Voyé, représentée par la société des amis chrétiens de Saint-Jean d'Angély, février 1876. Surgères, imp. J. Tessier, 1876, in-8, 103 p.; — *Bernard Palissy*, drame en trois actes par MM. Auguste Lestourgie et Eusèbe Bombal. Tulle, imp. veuve Drapcau, 1865; représentée pour la première fois à Saintes, le 30 juillet 1864; — *Bernard Palissy*, mélodrame en trois actes et en vers, par Em. Labretonnière. Paris, M. Lévy, 1861, in-8; — *Bernard Palissy ou le potier de Saintes*, pièce historique en 5 actes, précédée d'un prologue en douze parties, par Louis Allard. Paris, Vanier, 1865, in-12, 168 pages. Ces deux dernières pièces n'ont pas été représentées. A.

— M. Ed. Prévot, directeur du *Correspondant du collectionneur de la province*, 8, place Bréda, à Paris, donne, dans le numéro 4 de ce recueil publié en février 1884, le commencement du catalogue d'une collection de pièces de théâtre ayant appartenu à un amateur qui s'était attaché à réunir toutes les pièces dont le sujet a été puisé, soit dans un événement historique, soit dans une situation politique, soit dans les incidents de la vie d'un personnage célèbre. M. Prévot y a joint une autre collection comprenant les pièces de théâtre qui peuvent intéresser particulièrement la province soit par le lieu de naissance de leur auteur, soit à tout autre point de vue. Nous y remarquons, numéros 16-20: *Le Ménestrel*, comédie en 5 actes et en vers, par Camille Bernay, avec préface. La scène est à La Rochelle, sous le règne de Charles V; *Le collier d'or*, mélodrame en 3 actes par Hubert et Poujol. Paris, 1827. L'action se passe en 1817, à La Rochelle et aux environs; — *Le cardinal Richelieu*, tragédie nationale, par Rosselet. Paris, 1846, précédée de réflexions sur l'art. 1^{er} acte, Richelieu ministre; 2^e acte, le siège de La Rochelle; 3^e acte, la journée des dupes; 4^e acte, le palais Cardinal; 5^e acte, la mort de Richelieu; — *Le chevalier noir*, drame en 5 actes, précédé de *Le siège de La Rochelle*, prologue, par Moléri et L. Lebeau. Le prologue se passe dans l'île de Ré, en 1628. Paris, 1869; — *Le comédien d'Angoulême*, comédie en un acte et en vers, par Charles Maurice. Paris, 1809, 1^{re} édition. « L'auteur, dit le catalogue, est le publiciste théâtral bien connu qu'exploitait si indignement les artistes; » — Numéro 44, *Bernard Palissy*, drame en un acte, en vers, par Eug. Brioux et G. Salandi. Paris. 1880. La scène se passe à Saintes, vers 1560.

On peut ajouter à cette liste, qui serait susceptible de très nombreuses additions: *Marcasino ou le Beverley d'Angoulême*, dont le *Journal des arts, des sciences et de littérature*, du 30 fructidor an X, dit: « Il nous reste à parler d'une mauvaise farce de halle, que l'auteur a baptisé du nom de folie et sur laquelle tous les tenans et aboutissans du théâtre Montansier-Variétés fondaient l'espoir des recettes de l'hiver où nous allons entrer. Le 22 de ce mois est le jour fatal où le public a assisté aux obsèques de cet enfant mort-né..... On dit que l'auteur est

le digne père de tous les cadets Roussel; que le bon Dieu lui pardonne le péché nouveau qu'il a commis envers le public, comme nous le lui pardonnons de bon cœur. » (1) Le même journal, dans son numéro du 15 frimaire an XI, rend compte du siège de *La Rochelle*, mélodrame qui venait d'être joué sur le théâtre de la Cité. « M^{me} Guiton, qui ne peut plus y tenir, s'échappe et court les champs avec son fils; des hussards les arrêtent et les conduisent devant le cardinal. Celui-ci tombe tout-à-coup amoureux de sa captive et lui fait de tendres déclarations au lieu de lui donner à manger; et M^{me} Guiton riposte par des injures. Alors nombre d'événements plus inintelligibles les uns que les autres se succèdent; la place est prise; les Rochelais se meurent de peur; mais Richelieu pardonne à tout le monde et il n'est pas plus question de son amour que s'il n'eût jamais existé. C'est un citoyen de La Rochelle, nommé Béraud, qui a composé ce chef-d'œuvre patriotique, et le citoyen Leblanc en a fait la musique. » La pièce fut applaudie; on distingua parmi les acteurs Villeneuve et M^{lle} Rivet.

Citons aussi; *l'Enfant prodigue*, comédie de Voltaire, dont la scène se passe à Cognac, *Une aventure à Cognac ou le nouveau Gribouille*, impromptu-vaudeville en un acte par l'acteur Honoré. Cognac, imprimerie de I. Dedé et Péronneau, 1836, in-8, pièce qui devait être jouée le 13 août 1836, et dont le maire de Cognac interdit la représentation; le *Club des femmes*, pièce morale en un acte et en vers, par M^{me} Cosson, professeur à Cognac, 1848, in-8, imprimerie Mercier et C^{ie}. A Cognac, chez l'auteur et chez tous les libraires qui tiennent des livres d'éducation; *l'Anguille de Pons ou les trois légendes*, grand opéra-comique, vaudeville en 3 actes et en vers, par un amateur de Cognac. 1^{er} acte, les trois habits; 2^e acte, la cuillère de Gemozac; 3^e acte, la tour de Pons. Intermèdes moraux, danses, ballets, branles, courantes de Saintonge. Nous copions l'affiche de cette pièce qui fut jouée à Cognac, les 12 et 15 février 1851, et à Angoulême, le 27 mars de la même année, par la troupe Cazaubon; de très rares fragments en ont été imprimés, notamment dans le *Charentais* du 30 mars 1851, qui rend compte de la représentation au théâtre d'Angoulême. « Il y a, dit-il, dix-huit cents couplets dans le grand opéra-comique-vaudeville en trois actes et en vers; mais, vu la longueur du spectacle, on a dû se borner à en chanter cent quatre-vingts; l'ingénieux auteur a fait l'honneur à nos compositeurs en vogue de broder ses couplets sur leurs airs les plus populaires et de les mêler aux plus gais refrains des chansonniers. La Dame blanche y coudoie Turlurette, ma Tanturlurette; le sombre Charles VI se décide à la Pêche des moules ». Suivent quatorze couplets de

(1) Nous devons faire observer toutefois que nous ignorons si la pièce a été imprimée.

la légende des *Trois habits*. « Il était une heure et demie du matin quand le rideau s'est baissé sur le cent quatre-vingtième couplet. Le parterre s'est réveillé en sursaut, et un formidable cri : l'auteur ! l'auteur ! a ébranlé la salle. M. Désir est venu annoncer que l'auteur désirait garder l'anonyme. Nous nous montrerons aussi discret que lui ; nous respectons la volonté de M. Félix Caminade-Châtenay ».

Quelques vers de l'*Anguille de Pons* sont restés dans la mémoire des amateurs, celui-ci entre autres :

Nous venons en ces lieux admirer ce local.

L'affiche de la représentation, imprimée à Cognac, chez Durosier, étant aujourd'hui de toute rareté, nous donnons la distribution de la pièce :

Le seigneur de Pons, *M. Julios* ; le bailli de Pons, *M. Cressent* ; Chicanneau, avocat, *M. Delaitre* ; Lustucru, aubergiste, *Mériel* ; Tirlaine, pêcheur, *M. Désir* ; Taponneau, tambour de ville, *M. Congeard* ; Tape-à-l'œil, chasseur, *M. Francisque* ; le majordome, *M^{lle} Zelma* ; 1^{er} échevin, 2^e échevin, 4 chasseurs, 4 pêcheurs, 6 marmitons ; *M^{me} Lustucru*, *M^{me} Mériel* ; Francetti, *M^{lle} Julia Mériel* ; Fanchette, fiancée à Taponneau, *M^{lle} Le Cressent*. Habitants de Pons, etc., etc.

L'*Indicateur de Cognac* du 16 février 1851 donne un compte rendu de la première représentation. « Les secondes loges ont été envahies par une foule empressée qui s'était précautionnée de son dîner et qui avait envoyé chercher des cartes pour tuer le temps jusqu'au lever du rideau. » J. P.

QUESTIONS

N° 289. Pourrait-on me dire s'il reste encore des héritiers ou des papiers des Restier de Brossac ? De L.

N° 290. Un écrivain qui a une assez mauvaise réputation et qui est revenu ces temps-ci à la mode. Restif de La Bretonne, a, paraît-il, esquissé les portraits de plusieurs Saintongeaises. Je désirerais connaître quelles sont celles de nos compatriotes qui ont été dessinées.

N° 291. Il existe un livre *Inventaire de la Muse Normande*, qui a publié diverses pièces en patois normand sur le siège de La Rochelle et autres événements contemporains qui se sont passés en Aunis et en Saintonge. Pourrait-on me dire quelles sont ces pièces et les événements dont-elles parlent ?

N° 292. Vers la fin de 1786 et dans les premiers mois de 1787, vivaient, je crois, à Paris, les personnages suivants qui appartiennent à la Saintonge et à l'Aunis : Le peintre Gauttier, de Rochefort ; Dupaty ; Guillotin, de Saintes ; Dufresse, comédien.

puis général de brigade ; les dames Desmier de Sainte-Amaranthe ; Binet de Marcognet, de Croix-Chapeau ; Billaud-Varennes, de La Rochelle ; marquis de Luchet, de Saintes ; M^{me} Monnet, poète, de La Rochelle ; Loustalot ; l'abbé Durouzeau ; Guillonet de Merville ; Doussin-Dubreuil. Connait-on d'autres personnages de la Saintonge, de l'Aunis et de l'Angoumois ayant vécu à Paris, vers la même époque ? P. d'E.

N° 293. Sur la minute d'un acte de Barbot, notaire royal à Pons, en date du 2 octobre 1753, on lit ces lignes écrites très probablement par Barbot : « Le vendredi 5 d'octobre de la même année, les pères récollets ont fait baptiser leur cloche ; son altesse (le prince Camille de Lorraine, fils du prince de Pons), a été le parrain avec madame de Saint-Pierre, qui ont été accompagnés par les dames et gentilhommes, ensuite par les officiers de justice et par soixante hommes sous les armes. Après la bénédiction de la cloche, on a présenté une collation à son altesse par les pères récollets et à toutes les dames et cavaliers ; et ensuite on s'est retiré dans le même ordre, et le soir, grand bal au château. » Sait-on ce qu'est devenue cette cloche, et quelle est cette dame de Saint-Pierre qui en était la marraine ? E. M.

N° 294. Pierre de Maillezais nous dit que, vers le VIII^e siècle, une peuplade vint s'établir dans les marais incultes du Bas-Poitou pour les défricher ; il donne à ces hommes le nom de *Colliberts*, et raconte qu'ils vécurent dans ces marais pauvres et misérables jusque vers le XII^e siècle. D'un autre côté, Plaute dit dans une de ses comédies : « *Quir hercle Collibertus meus faxo eris, si di volent.* » Quel rapport peut-il y avoir entre les colliberts dont parle Pierre de Maillezais et ceux de Plaute ? Que sont devenus les premiers ? Ont-ils laissé dans le pays des souvenirs et des traces ? D'où vient leur nom ? E. M.

N° 295. Qu'étaient ces *Gavaches* ou *Marotins*, qui, en 1527, sortirent de Saintonge pour aller habiter dans la vallée du Drop (Gironde) à la demande de Henri d'Albret de Navarre, un des principaux seigneurs de cette contrée ? Quelle région de la Saintonge habitaient-ils ? Quelle était leur origine ? E. M.

N° 296. Quelle est l'étymologie du nom de Fouras, commune du canton de Rochefort et station balnéaire de l'Océan ? Le *Gallia christiana*, II, col. 1065, dit : « *Ecclesia sancti Gaudentii de Folloraso, Fouras...* » *Folloraso* est-il bien le nom ancien ? A. E.

N° 297. *Étymologie de mots saintongeais.* — Je serais très reconnaissant à ceux de mes collègues de la *Société des Archives* qui s'occupent de philologie, de vouloir bien me donner leur opinion sur l'étymologie de quelques expressions fréquem-

ment employées dans le langage actuel des paysans de la localité que j'habite, et destinées à figurer dans un dictionnaire patois que je me propose de publier, à l'instar de celui de M. Jônain et de plusieurs autres, mais pour une région un peu différente. Dans ma pensée, ce dictionnaire serait surtout un document historique, le patois étant condamné à disparaître à bref délai. Afin de faciliter les recherches de l'étymologie, je donne la signification qu'ont, dans les environs de Rochefort, les expressions de ma liste ; et afin de mieux préciser cette signification, j'appuie ma définition d'un exemple :

ABIGOT, nom masculin. Court fragment de branche, petit chicot de bois : *O m'a rentré in abigot dans l'ortail*. Je n'ai vu ce mot dans aucun dictionnaire patois.

ABIGOUAIL, nom masculin. Gaule, longue perche : *L'avait un grand abigouail su soune épale*. Serait-ce un dérivé d'*abigot* ? Je n'ai, non plus, trouvé ce mot dans aucun glossaire.

ABOURDACHÉ (S'), verbe. Se dit des plantes qui se rabougrissent : *Tielle palisse est joliment abourdachée*.

ACAPOUTI, verbe actif et neutre. Obliger à s'affaïsser : *Tiau gréleau l'at acapouti*.

ACRI, n. m. Personne malingre : *In méchant acri qu'on n'en donnerait pas deux sous* ! Toute chose usée, réduite à une faible valeur : *Ine vende d'âcris*. L'abbé Rousseau, dans son *Glossaire poitevin*, donne *acrerics*.

AGAT, n. m. Pièce de terre en friche et précédemment plantée en vignes : *In agât rapporte rin*. Dans quelques vieux actes, j'ai trouvé l'expression *terre en gât*, qui doit être à peu près équivalente. A rapprocher de *marais-gât*. Ne pas confondre avec *agât*, synonyme de *dégât*.

AINSE, n. f. Jointure des doigts : *O m'a don bin fait grand mau ; o m'a tapé dret su l'ainse*.

AMBIET, n. m. Anneau de cuir, de corde ou même de hart qui relie le joug au timon, à l'aide du *courbâton*, de la *sourgeoire* et de la *tretoire* : *O me faurait in boun ambiet de dare*. Anneau de pâtisserie grossière qu'on vend dans la plupart des foires et des frairies : *Qu'eumes-tu men, de la fouace au de l'ambiet* ? Pain de ménage en forme d'anneau : *L'ambiet est pas si bin russi queume la miehe*. Dans son intéressant ouvrage intitulé *Pictes et Poitevins*, M. Gabriel Lévrier fait dériver ce mot de l'anglais *ambit*, circonférence, tout en remarquant que d'autres lui donnent pour racine les mots latins *ambia ire*. *Ambiet* et *ambit* ne seraient-ils pas, l'un et l'autre, dérivés de *ambia ire* ?

ANCOISSON, n. m. Terme d'agriculture. Billon qui est plus court que les autres billons de la même pièce de terre : *O ne reste pu que les ancoissons*. Un billon est appelé *selion* ; le sillon se nomme la *raie* ; la longueur des billons porte le nom de *vre-senne*. Un champ qui a des ancoissons est *ine ancoissounée*. En parlant des vignes, on dit *in brejon*.

APÉGNÔTÉ, verbe actif et neutre. Choyer, soigner avec minu-

tie et à l'excès : *Tiau-l-enfant est trot apegnoté*. Syn. *Couloqué*.

ARAMI, v. n. Rassembler ; conduire : *Tiau drôle peut pas arami ses ouailles*.

ARCHINCHAT (En), locution adverbiale. Prendre à rebours : *Peigné en archinchat*.

ARDRUGEON, n. m. Terme de dédain et même de mépris pour désigner quelqu'un : *Tiau méchant ardrugeon*.

ARDIVELLE, n. f. Penture : *ine mauvaise ardivelle*.

Genouillé, mars 1884.

CH. RIVEAU.

N° 298. Quelqu'un pourrait-il me donner l'étymologie des noms propres de lieux ci-après : Genouillé, Nolon, Lilllard, Luez, La Bourdonnerie, La Favolière.

Il y a, dans le canton de Tonnay-Charente, un très grand nombre de noms de localités terminés par le suffixe *ière* : La Favolière, La Bouctière, La Jingalière, La Cailletière, La Lénrière, La Morinière, La Jaunelière, La Faradière, La Marcardière, La Miardière, La Barcardière, La Bosselière, La Finelière, La Latière, La Cadolière, La Grolière, Les Renardières ; La Frégonnière, La Mourière, etc. Que signifie ce suffixe *ière* et quelle est son origine ?

Quels sont aussi l'origine et le sens du suffixe *rie* terminant une foule de noms de lieux : La Drolerie, La Tricherie, La Maladrie, La Bourdonnerie, La Bâtonnerie, La Bidonnerie, etc. ?

CH. RIVEAU.

BIBLIOGRAPHIE

MAILLARD (L.). *Simple réflexion sur la plupart des questions du jour*. Philosophie, politique, littérature, législation, religion, etc. ; principes d'une philosophie nouvelle. Paris, Thorin, 3 janvier 1884, in-18, 124 p. Prix : 1 fr. 50.

Marie, *notre gloire et notre espérance. Paraphrase des litanies de la très sainte vierge*, par l'auteur de *Allons au ciel*. La Rochelle, 1884, in-12, 400 p. Prix : 3 fr. 50.

MARTIN (Edmond). *Pour l'oreiller*. Poésies. Paris, Louis Bou-ton, 1883. Compte-rendu dans l'*Echo Rochelais* du 8 décembre.

MAUCHER. *Notice sur le port de Marans*. Paris, imp. nat., 3 janvier 1884, in-4°, 20 p. (*Ports maritimes de la France*).

MAUFRAS (Emile). *L'époque néolithique dans le bassin de la Charente et le camp du Peu-Richard*. Pons, imp. Noël Texier, 1883, in-8, 28 p. 3 planches. (Extrait du *Bulletin* de la société des Archives, n° d'octobre 1883).

MERLETTE DE SABLE. *En vacances*. Notes extraites du carnet

d'un flâneur. Dieppe, 1882. Pons, imp. Noël Texier, 1882, in-18, 24 pages. Tiré à 60 ex. (L'auteur est M. de La Morinerie).

— *En vacances*. Notes extraites du carnet d'un flâneur. Trouville, 1881. Idem, 14 pages. Tiré à 60 exemplaires.

MESCHINET DE RICHEMOND (Louis). *Relation des voyages dans l'Europe centrale de Jehan Godefroy et de Jacques Esprinchard*. Paris, imp. Chaix, 1883, in-8, 8 pages. (Extrait de l'Association pour l'avancement des sciences). — « M. de Richemond, dit la *Revue des travaux scientifiques*, III, 784, donne dans cette note des extraits des manuscrits autographes conservés à la bibliothèque de La Rochelle, où Jean Godefroy, qui partit d'Orléans en 1568 pour fuir les guerres civiles, et Esprinchard, sieur du Plomb, qui, voulant compléter son éducation, quitta La Rochelle en 1593, ont donné la nomenclature des villes qu'ils ont visitées dans l'Europe centrale, avec des appréciations qui ne sont pas sans intérêt ».

— *La vie dans les abîmes de l'océan ; expédition zoologique du Talisman*. La Rochelle, imp. Siret, 1884, in-8°, 20 p.

— *Les Portugais à La Rochelle*. Documents rochelais... Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1884, in-8°, 18 pages.

MICHON (Jean-Hippolyte). *Système de graphologie*. L'art de connaître les hommes d'après leur écriture. Paris, bureau du journal de La *Graphologie*, 5^e édition, 1878, in-18, 323 p. Prix : 3 fr. (Envoi franco contre mandat-poste adressé à M. Charrier-Michon, au château de Montausier par Baignes (Charente)).

— *Méthode pratique de graphologie*. idem 2^e édition. 1879, 216 p. Prix : 3 fr. — Le titre de ces ouvrages en indique suffisamment le sujet. On sait toute la sagacité qu'a déployée dans cette science l'abbé Michon.

MOINET (Docteur Charles). *Des indications générales de l'eau du Rocher à Cauterets*. Paris, E. Masson, 1883, in-16.

MONGIS (l'abbé Théophile), professeur. *Botanique élémentaire des écoles*. Paris, V^e Sarlit, 1883, in-12, 112 p.

MORTREUIL (Alfred). *Contribution à l'étude des pseudo-étranglements de l'intestin ileus traumatique*. Paris, imp. A. Parent, 1883, in-8, 55 p.

MUSSET (Georges). *Vocabulaire géographique et topographique du département de la Charente-Inférieure*. (Extrait de l'Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de La Rochelle). Paris, imp. Chaix, 1883, in-8°. 11 p. « La société de géographie de Bordeaux, dit la *Revue des travaux scientifiques*, III, 787, a pris l'initiative de l'unification du vocabulaire géographique français, dans le but de fixer la prononciation et l'orthographe des noms propres de lieux, d'établir l'unité de sens des termes géographiques et d'enrichir le voca-

bulaire spécial de la géographie de termes appartenant aux idiomes ou aux patois locaux qui n'ont pas d'analogues dans la langue française. Le travail de M. Musset, fait en vue de répondre à ces desiderata en ce qui touche la Charente-Inférieure, comprend trois chapitres : 1° Orthographe et prononciation des noms propres ; 2° Sens donné dans ce département à certaines expressions qui sont admises dans la langue française ; 3° Termes géographiques ou topographiques spéciaux à cette région, et qui seraient susceptibles d'être introduits dans la langue française. Ce chapitre est tout particulièrement intéressant ».

— *De l'état actuel de l'ostréiculture et des progrès à réaliser dans la question des cultures de la mer, au double point de vue de la culture et de la législation.* Paris, imp. Chaix, 1883, in-8, 15 pages. (Extrait du vol. *l'Association française pour l'avancement des sciences*. Congrès de La Rochelle, 1882).

NOGUÈS (Jules). *Dampierre-sur-Boutonne*. Monographie historique et archéologique, avec trois planches hors texte. Saintes, imp. Hus, 1883, in-8, 70 p. Prix : 2 fr. (Extrait du *Recueil de la commission des arts*, VII, p. 16; août 1883). Voir compte-rendu de ce mémoire, p. 277, t. IV du *Bulletin*, et aussi *Dampierre-sur-Boutonne*, par M. Audiat, 1884, in-8, 31 pages.

[NOGUÈS]. *La voix de l'amitié*, par J.-L.-M. N. Paris, Jules Gervais ; imp. Bouserez à Tours ; préface datée de juillet 1878, in-18, 198 p. Prix : 3 francs. L'auteur a voulu « rajeunir Cicéron » et le *De amicitia*, « œuvre en grande partie inspirée d'Aristote.... si connue.... peu lue, encore moins appréciée. L'emphatique gravité du philosophe, sa mise en scène, ses allusions surannées, son manque d'ordre sont autant de causes qui ne font plus trouver d'attrait à la lecture de cet ouvrage ». Le but est de « combler les lacunes de son traité, l'animer du souffle chrétien, y joindre la pratique de la plus pure morale ».

NOGUÈS (J.-L.-M.) et J. MORPAIN, professeurs de musique. *Le petit cours d'harmonie pratique des jeunes virtuoses*. Saintes, J. Morpain, 1884, grand in-8°. Prix : 3 fr. 50.

NORMAND (C.), in lyceo Lugdunensi professor. *De Benjamini Prioli vita et scriptis facultati litterarum Parisiensi thesım proponebat*. Lyon, imp. Pitrat, 1884, in-8, 131 p. — Comptendu dans la *Revue de l'enseignement secondaire*... 1^{re} année, n° 6, 15 avril 1884, p. 262.

OLLIVIER-BEAUREGARD. *En Asie. Kachmir et Tibet. Etude d'ethnographie ancienne et moderne*. Paris, Maisonneuve, 13 août 1883, in-8, 11-144 p.

ORDONNEAU (Maurice). *L'heure du berger*, vaudeville en trois actes. Châtillon-sur-Seine, imprim. Pichat. Paris, Tresse, 1883, in-18, 84 p. Représenté par la première fois à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 29 mai 1883.

ORDONNEAU (Maurice) et RAYMOND (Hippolyte). *Les Parisiens en province*, comédie en quatre actes. Paris, Tresse, 1883, in-18.

PAPILLAUD (Lucien). *Voyage à Madère en 1858*. Rochefort, imp. Thèze, 1883, in-8, 12 p. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*).

PELLETAN (Eugène). *Dieu est-il mort?* Paris, Degorce-Cadot, 18 juillet 1883, grand in-18. Prix : 3 fr. 50.

PETIT (l'abbé Augustin). *Amour à la sainte eucharistie ou élévation sur l'adorable sacrement de nos autels*. Lille, Lefort, 1883, in-12, xxiv-348 p. Prix : 1 fr. 50.

PIC (OSSIAN). *Les petites gazettes de l'Echo Rochelais. Les quarante conseillers généraux de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, Deslandes, 1879, in-12, 47 p.

PHELIPPEAUX (Dr). *Croup et trachéotomie. Opération facile avec le mandrin-trachéotome du docteur Phelippeaux...* Paris, Lauwereyns, avril 1883, in-8. (Extrait des *Annales de gynécologie d'avril*).

— *Note sur le mandrin trachéotome et sur le trachéotome à manche dilatateur-conducteur*. Paris, Lauwereyns, 1884, in-8 244 p. (Extrait des *Annales de gynécologie*).

— *Etude pratique sur les fractures à la campagne*, leur guérison par le bandage gélatiné-lacé; manuel et sac du chirurgien rhabilleur. Mémoire couronné au concours de 1881. Anvers, imp. J.-E. Buschmann, 1882, in-8, 153 p., planches. (Extrait des *Annales de la société de médecine d'Anvers*).

PHILEBERT (le général Charles). *Le général Marguerite*. Paris, direction du *Spectateur militaire*, 1882, in-8, 468 p. Voir dans le *Correspondant* du 10 janvier 1883, *Le général Marguerite*, par M. Charles Gavard.

PIET-LATAUDRIE (D.). *Le tribunal de Saintes depuis 1790 jusqu'à nos jours*. Saintes, imp. Hus, 1883, in-8, 180 p. (Extrait du *Recueil de la commission des arts*).

POLI (OSCAR DE). *Les régicides*, roman historique. Paris, Blériot, 1884, in-18, 2 vol. Prix : 6 fr.

Ports maritimes de France. t. V, de Saint-Nazaire à Ars en Ré. Paris, imp. nat., 3 décembre 1883, in-8, 696 p., figures et planches.

PRADIGNAT (E.). *Cent des meilleurs problèmes d'échecs*. La Rochelle, imp. Siret; Paris, Preti, 1884, in-8, 119 p.

QUEUX DE SAINT-HILAIRE (Le marquis de). *M. Paulin Paris*. S. l. ni d. [Paris, 1884], in-8°, 14 pages.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1884. — AVIS ET NOUVELLES : Admissions ; la *Revue lyonnaise* et la société des *Archives* ; les arènes de Saintes ; fontaine à Rochefort ; manuscrit de Tallemant des Réaux ; vente de plats de Palissy ; souscription pour les ruines de Sanxay ; le dépôt légal ; le buste de l'abbé Jallet ; conférences ; sociétés savantes. — NÉCROLOGIE : A. Chevalier, E. Mazure, A. Garceaud, L. Tremplier. — ARCHÉOLOGIE ; la Pierre Folle de Montguyon ; station préhistorique à Jonzac ; Congrès de Poitiers. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : Palissy ; architecture auvergnate en Saintonge ; trois Montaigne, abbés des Al-leuds, inconnus au *Gallia* ; Cordouan et Royan ; Champlain et le Canada ; le cardinal Péraud, évêque de Saintes ; A. d'Aubigné ; la Saintonge dans les *Guides* Joanne ; marins saintongeais de la république et de l'empire ; J. Dufaure ; *Le portefeuille* de M^{me} Dupin de Chenonceaux ; les Trudaine. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Ogier de Gombaud ; scories d'anciennes forges à Montguyon, Mont-lieu, Montandre ; croix hosannière à Cognac ; membres saintongeais du parle-ment de Bordeaux ; origine du mot *Fouras*. — BIBLIOGRAPHIE : QU-XA.

AVIS ET NOUVELLES

La société des *Archives* a admis comme membres :

MM.

François Audiart, étudiant en droit à Nancy (Meurthe-et-Mo-selle), présenté par M. Louis Audiart ;

Gustave Bonnichon, garde général des forêts en disponibilité à Chevigny par Decize (Nièvre), présenté par M. Louis Audiart ;

Victor Chevalier, docteur-médecin, conseiller général, à Saint-Aignan, présenté par M. Louis Audiart ;

L. Coquemard, libraire, rue du Marché, 9 et 11, à Angoulême, présenté par M. Louis Audiat ;

Georges Dières-Monplaisir, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, à La Tremblade, présenté par M. Lételié ;

A. Goujet, archiviste de la Gironde, à Bordeaux, présenté par M. Louis Audiat ;

Maréchal, officier d'académie, sous-préfet de Jonzac, présenté par M. Louis Audiat ;

L'abbé Adolphe Mondon, curé à Chazelles (Charente), présenté par M. Louis Audiat ;

Jean-Benjamin Raby, propriétaire à Gondeville, par Saint-Même les Carrières (Charente), présenté par M. Louis Audiat ;

Tarnaud, conseiller général, maire de Montguyon, présenté par M. Louis Audiat.

Compte-rendu du *Bulletin* d'avril : Le *Polybiblion* de juillet, p. 91, qui signale en outre *Dampierre-sur-Boutonne* et *Touffaire* ;

Du *Bulletin* de juillet : *La Charente-Inférieure* du 30, qui signale particulièrement les articles sur le préhistorique, par M. Maufras et M. Pineau ; l'excursion aux Bouchauds et à Jarnac-Bassac par M. Musset, qui « a semé, comme en se jouant, le sel attique et la belle et bonne science archéologique » ; à Montguyon, par M. E. P. ; *l'Epidémie en Saintonge*, par M. Braud ; le compte-rendu de *l'Histoire de la réformation à Bordeaux*, par M. D. A. ; *l'Ode à saint Eutrope* et *l'Anguille de Pons* ; puis le *Phare des Charentes* du 6 août ; *l'Ere nouvelle* du 7 août ; les *Tablettes* du 9 ; *l'Echo de Jonzac* du 10 ; le *Progrès* du 13.

Ont reproduit des articles : le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 14 juillet, *Une Epidémie en Saintonge*, de M. l'abbé Braud ; *l'Ere Nouvelle* du 30, *l'Anguille de Pons* ; la *Revue poitevine et saintongeaise* du 15 août, *l'Hôpital neuf de Pons*.

La *Revue poitevine et saintongeaise* du 15 juin signale dans les numéros de janvier et de février : *La presse périodique* en 1781, *Dampierre-sur-Boutonne*, des « notes inédites fort curieuses sur les céramistes saintongais », une « remarquable étude de M. Maufras sur la poterie du Peu-Richard » ; *Touffaire*, par M. Rondeau, « étude remplie de curieux détails sur les mœurs de l'ancien régime, émaillée de mots fort jolis et quelques fois malicieux » ; notes pour l'histoire des pèlerinages en Saintonge et en Aunis, sur les découvertes archéologiques, etc. ; et dans le n° du 15 août, presque tous les articles de notre numéro de juillet.

Le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, 15 août, signale dans le *Bulletin* d'avril, l'article de M. M. de Saint-M. sur la conversion du duc de Montausier ; et de M. P. de Lacroix sur Montesquiou, Condé et la bataille de Jarnac ; dans le n° de juillet, l'article sur Thomas d'Escorbiac.

Nous prions les membres de la société, même ceux de Paris ou des autres villes, de vouloir bien nous autoriser à leur adresser respectivement leur volume par la poste ou par colis postal. Cette mesure, déjà appliquée aux sociétaires demeurant loin de nos correspondants, devrait être généralisée le plus possible. Tout le monde y gagnerait : le sociétaire en recevant régulièrement son volume, et nous en gagnant du temps et en évitant les omissions. L'augmentation de frais est minime ; mais ce mode d'expédition ne sera appliqué que sur demande écrite.

Quelques personnes ont refusé les traites de 13 fr. 35 c. ou 13 fr. 50 c. du trésorier, croyant à une erreur de sa part. Voici le décompte de ces sommes : cotisation 12 fr., frais de recouvrement 50 centimes, port du volume en colis postal 85 centimes, ou 1 fr. par la poste.

Les sociétaires qui ont l'habitude d'envoyer au trésorier leur cotisation au commencement de l'année et qui reçoivent leur volume par colis postal ou par la poste, sont priées d'ajouter le prix de l'affranchissement que nous avançons.

Beaucoup de plaintes nous arrivent de la part de nos abonnés à qui les numéros du *Bulletin* ne parviennent pas régulièrement. Or, chaque livraison est très exactement expédiée à chacun des membres de la société dans les trois ou quatre premiers jours du trimestre. Passé ce délai, c'est à la poste qu'ils doivent adresser leurs réclamations.

Nous prions nos confrères qui ne font pas collection du *Bulletin* de vouloir bien nous envoyer les numéros qui leur seraient inutiles. Ces numéros dépareillés serviront à compléter des exemplaires.

Nous rachèterions volontiers les exemplaires de certains volumes épuisés.

La *Revue Lyonnaise* (t. VII, juin 1884), a publié un article, *Le congrès des sociétés savantes*, que l'auteur, M. Henri Stein, a tiré à part (Lyon, imp. Pitrat, in-8°, 16 p.). Il y a des considérations fort justes sur le rôle des sociétés savantes, et des critiques non moins justes sur leurs travaux. Il est certain que, malgré les grands services qu'elles rendent en général, elles sont loin de réaliser ce qu'on peut attendre d'elles et ce qu'elles pourraient donner. Souvent c'est l'organisation qui est défectueuse, le programme trop vaste et mal choisi, la direction qui manque ; c'est aussi leur multiplicité trop grande et la stérile abondance de leurs mémoires ; le plus souvent elles sont des coteries mesquines où, sous couleur de sciences ou d'art, l'on s'occupe presque exclusivement à se gourmer et à gourmer ses adversaires, à satisfaire ses inimitiés personnelles. On prend

un nom comme étiquette, c'est-à-dire un président ; il ne sert que d'enseigne. A son ombre on s'agite, on se trémousse, ou l'on dort. De temps en temps on imprime un certain nombre de phrases creuses ou erronées, décorées du titre de mémoire, où il est traité de tout sous prétexte de quelque chose, et qui vous classe d'emblée parmi les savants du cru, etc.

Toutes ces critiques que l'auteur résume d'après deux brochures allemandes de MM. G. Haag et G. Bassert, ne l'empêchent pas de reconnaître les mérites et les travaux d'un certain nombre de sociétés.

Les sociétés savantes de France, dit-il, « peuvent se diviser en trois catégories. Les premières ont vécu : nées au siècle dernier, elle voient leur agonie prochaine, et leur passé plus ou moins glorieux les soutiendra jusqu'au dernier jour ; elles s'intitulent encore académies, et veulent ambitieusement jouer un rôle qui leur sied fort mal ; enfin elles restent muettes ou peu s'en faut ; que d'autres feraient bien d'imiter leur silence prudent ! Les secondes ont trente, quarante ou cinquante ans d'existence ; elles seraient dans leur pleine maturité, si des infirmités de tout genre n'étaient venues trop prématurément paralyser leurs inutiles efforts ; vieilles avant l'âge, elles végètent sans trop songer au lendemain de peur de succomber, parce que le lendemain est trop voisin de la chute dernière ; cette classe est la plus nombreuse sans contredit. Enfin les troisièmes sont les jeunes recrues de la science historique ; d'un bond, dès leur entrée dans la lice, elles ont conquis un rang honorable où elles pourront se maintenir longtemps ; l'avenir est à elles, parce qu'elles seules comprennent le rôle d'une société savante dans le sens vrai du mot. Ici, l'impuissance de la vieillesse ; là, l'insouciance de l'âge mûr ; enfin, l'enthousiasme de la jeunesse.

« Je ne voudrais pas faire de personnalités, et malgré tout je voudrais appuyer mon dire sur des preuves tangibles. Ne suffit-il pas d'ouvrir un volume des *Mémoires de l'Académie d'Aix* (Bouches-du-Rhône), pour se convaincre du premier point ? Dans la seconde catégorie je rangerais volontiers la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*. Enfin la jeune association qui paraît remplir, à mon sens, les meilleures conditions d'avenir et de prospérité, serait la *Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. »

M. Stein signale encore la voie où est entrée la société des antiquaires de l'Ouest en publiant l'*Inventaire des archives communales de Poitiers* (1882), et « l'excellente publication » de notre confrère M. Alfred Richard, *Inventaire analytique des archives du château de La Barre* (2 vol. in-8°, 1868). Il aurait pu ajouter les *Archives historiques du Poitou*, qui rendent de si grands services par l'impression des cartulaires et autres longs documents poitevins.

Pour nous, qui reproduisons les attaques ou les injures d'autre part, nous transcrivons avec plaisir ces lignes pleines d'un sympathique encouragement d'un auteur et d'une Revue

que nous ne connaissons pas, et ces éloges plus désintéressés.

Par décision du 26 juillet, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux arts, sur le rapport du comité des travaux historiques, a accordé à la société des *Archives* une somme de 500 fr. « à titre d'encouragement pour ses travaux. »

Dans sa séance du 20 août, le conseil général de la Charente-Inférieure a voté une subvention de 300 fr. à la Société.

Il a aussi alloué les sommes suivantes : société des sciences naturelles de La Rochelle, 300 fr.; société de géographie de Rochefort, 300 fr.; commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, 300 fr.; et des subventions de 500 fr. à MM. Nadeau, Pagnoux, Barbottin, Lenoir, élèves de l'école des beaux arts.

Dans sa séance du 19 août le conseil général de la Charente-Inférieure a voté à l'unanimité une somme de 3,500 fr. pour le buste de Jules Dufaure, qui sera exécuté par M. Barrias.

Le prix d'histoire et de géographie offert par la société des *Archives* au collège de Saintes a été obtenu, cette année, par le jeune Fernand Aubain.

L'académie des beaux arts, dans sa séance du 26 juillet, a décerné le 2^e grand prix de Rome pour la gravure en taille-douce et en médailles à M. Joseph Barbotin, né à l'île de Ré, le 25 août 1861, élève de MM. Bouguereau, Français, Hanne-douche et Tony Robert-Fleury.

M. Lenoir, de l'école des beaux arts, élève de M. Bouguereau, a obtenu la médaille au concours trimestriel de l'école.

On nous demande où en est le déblaiement des arènes de Saintes. Pendant deux années le comité des monuments historiques a alloué deux sommes de dix mille francs. Cette année, une somme semblable aurait été accordée. Mais la ville, qui s'est engagée à faire enlever les terres, ne le fait pas, et l'état attend qu'elle le fasse. Cette situation est fâcheuse, parce qu'abord les parties des arènes qu'on a découvertes se dégradent, que les terres amoncelées peu à peu redescendent à leur ancienne place pour combler les trous creusés, et qu'enfin, si l'on tarde trop, les fonds destinés à l'amphithéâtre de Saintes, s'en iront ailleurs où ils sont instamment demandés. Il est donc urgent que la municipalité avise et continue ce qui a été si bien commencé.

A Rochefort en réparant le haut de la fontaine élevée en 1751 sur la place Colbert, on a eu soin de faire disparaître une jolie inscription attribuée à Dulaurens, médecin et maire de Rochefort, qui décorait le monument du côté de la place :

LOETA DIV VARIOS ERRABAM NYMPHA PER AGROS.
LETIOR IN VESTRIS MÆNIBUS ECCE FLUO.

Nous demandons que ce distique soit rétabli.

Le 3 juillet, à Saintes, dit le *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux*, du 31, un coup de foudre a produit un effet mécanique remarquable sur un arbre qui a été divisé en une foule de fragments dispersés aux alentours. M. Xamheu a signalé ce fait à l'Académie des sciences, et saisi cette occasion de protester contre l'habitude que l'on a dans les campagnes de la Saintonge de sonner les cloches de l'église pendant un orage.

Le 30 avril a été vendu à l'hôtel Drouot, une importante collection de manuscrits autographes de Tallemant des Réaux, né à La Rochelle en 1619. Les deux volumes, in-4, sont formés de pièces composées ou seulement recueillies et transcrites par Tallemant des Réaux, dont les autographes sont de toute rareté, et probablement destinées à compléter les *Historiettes*, ou à rédiger les mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche, mémoires qu'il ne réussit pas à terminer. Ces manuscrits étaient passés des mains de la famille Trudaine entre celles de M. Monmerqué. Ils ont été acquis par M. Charavay qui les offre aux amateurs au prix de 1.000 fr.

A la vente à Londres de la célèbre collection Andrews Fountaine, qui a eu lieu à la fin de juin, ont été adjugés pour 1,365 livres sterling (34.125 francs) la magnifique aiguière de Bernard Palissy, dite aiguière de Briot, qui passe pour avoir été dessinée par Benvenuto Cellini; pour 840 (21,000 fr.) deux aiguières de Palissy; pour même somme, la Diane assise sur un cerf, plat de Palissy; un flambeau en forme de colonne corinthienne, 16,015; et la fameuse vasque ovale considérée comme son œuvre le plus remarquable, 26,513 fr. Pour 71.875 fr. le flambeau de faïence d'Oiron dite de Henri II; et le biberon, 26,513. Le plat de Léonard Limosin, représentant le banquet de Dieu, auxquels assistaient sous des figures allégoriques Henri II, roi de France, Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, le connétable Anne de Montmorency, mis sur table à 52.500 fr. a été poussé jusqu'à 183.750 fr. L'aiguière de Jean Courtois, a été adjugée 61,375 fr. La coupe de Limoges, de Pierre Raymond, 13,075 fr; le pendant, numéro 143, 15.750 fr. Le plat rond de Léonard Limosin, représentant Psyché et l'Amour, 9,713 fr. Le plat de Penicaud, le Festin des Dieux, 19,163 fr.

M. Louis Delavaud, de Rochefort, avocat à Paris, a été nommé chevalier de Saint-Jacques de Portugal.

Le 27 juin, sur la présentation de l'illustre archéologue M. de

Rosse, le père de La Croix a été élu à l'unanimité correspondant de l'académie romaine pontificale d'archéologie.

Parmi les sociétés savantes et les particuliers qui ont répondu à l'appel de la *Société française d'archéologie* et donné des fonds pour conserver les magnifiques ruines gallo-romaines de Sanxay, nous trouvons outre la *Société des Archives* (100 fr.), la *Société des antiquaires de l'Ouest* (320 fr.), des *archives du Poitou* (200 fr.), *d'agriculture et belles lettres de Poitiers* (150 fr.), *de statistique des Deux-Sèvres* (100 fr.), *littéraire de La Rochelle*, etc., en tout 34 sociétés parmi lesquelles ne figurent pas les sociétés archéologiques de la Charente et de la Charente-Inférieure, total 3.485 fr. Parmi les particuliers citons : MM. Louis Audiat, à Saintes (5 fr.); Bourcy, à Poitiers (20 fr.); Jules Brunaud, à Saintes (10 fr.); Braud, à Archiac (30 fr.); Clouzot, à Niort (20 fr.); le baron Eschasseriaux (100 fr.); le marquis de Cumont, à La Roussière (50 fr.); Paul de Fleury, à Angoulême (10 fr.); l'abbé Jacques, à Surgères (10 fr.); Th. Léaut, à Niort, (10 fr.); le docteur Leclerc, à Rouillac (10 fr.); Camille Michaud, à Tonnay-Charente (3 fr.); Jules Pellisson, à Cognac (20 fr.); Rabec, à Cognac (5 fr.); Alfred Richard, à Poitiers (10 fr.); Paul Rouillet, à Jarnac-Charente (5 fr.); Philippe Rondeau, à Poitiers (10 fr.); tous membres de la société des *Archives*; puis à Niort, MM. Berthelé (100 fr.); Arnauld et Breuillac; Emile Forget, à Gourville (25 fr.); Chauvet, à Ruffec (50 fr.); Gonther, à Dorgeville, par Rouillac (10 fr.). etc., en tout 169 particuliers, qui ont donné 4.077 fr.

Avec ce numéro d'octobre, nous adressons aux membres de la société le titre, couverture et tables du iv^e volume du *Bulletin*. Ainsi seront complets les tomes I, III et IV; le second qui s'arrête à la feuille 19, p. 304, sera continué dans le fascicule de janvier.

L'ouvrage annoncé dans notre dernier numéro, *La Rochelle historique et monumentale*, a paru. Prix pour les souscripteurs : 50 fr. Deux de nos confrères, M. Councau, secrétaire de la société des amis des arts, et M. Musset, bibliothécaire de la ville, ont préparé avec beaucoup de zèle et de soin ce splendide ouvrage consacré à La Rochelle. Le texte, d'un érudit rochelais, J.-B.-E. Jourdan, est formé d'articles divers sur les rues, les monuments religieux et civils, les maisons, le port, les tours de la ville de Guiton, écrits avec une érudition solide et un peu minutieuse. Les planches sont de MM. Varin, Cattelain et Couneau. Voir compte-rendu dans l'*Echo rochelais* du 11 septembre, qui, après les éloges mérités, fait une très large part aux critiques, et *La Charente-Inférieure* du 13 qui vante, sans restriction « cette magistrale publication », le texte et sa merveilleuse exactitude », les planches qui luttent « d'exactitude avec

le texte » et l'initiative « du courageux éditeur, M. E. Couneau, qui a signé quelques excellentes eaux-fortes. »

A propos de l'ouvrage de M. Georges Picot sur le dépôt légal, la *Revue poitevine et saintongeaise* se plaint que les publications des deux provinces en particulier n'arrivent pas à leur destination et restent en route « dans les mains de quelque bibliophile passionné qui trouve le moyen de se fournir de livres sous bourse délier. » « Le Poitou et la Saintonge, dit-elle, ne sont représentés à la bibliothèque nationale que d'une façon fort incomplète. » C'est très vrai; on peut affirmer que le tiers à peine des imprimés de la Charente-Inférieure lui parvient. La collection des publications de la société des *Archives* y a des lacunes; pourtant notre imprimeur fait très exactement son double dépôt légal, et nous envoyons toujours plusieurs exemplaires au ministère de l'instruction publique. Un auteur nous racontait qu'il avait un jour rencontré dans les bureaux d'une sous-préfecture un exemplaire d'un ouvrage tiré à très petit nombre et que l'administration de la bibliothèque nationale avait inutilement réclamé. « Nous prions, ajoute la *Revue*, l'administration de nos divers départements de veiller à ce que le dépôt légal soit, nous ne disons pas fait exactement, mais transmis consciencieusement. » Et le moyen serait facile: exiger que l'imprimeur envoie directement et en franchise à l'administration générale de la bibliothèque nationale la note des ouvrages déposés. M. Léopold Delisle, si zélé, saura bien faire arriver jusqu'à lui les publications qui seraient tentées de s'égarer.

Nos confrères, M. Eugène Giraudias, notaire à La Mothe-Saint-Héray (Deux-Sèvres), conseiller municipal et conseiller d'arrondissement, et M. Henri Caillon, percepteur, ont été nommés trésorier et secrétaire de la commission chargée d'ériger à La Mothe le buste de l'abbé Jacques Jallet, né à La Mothe, en 1732, curé de Chérigné, canton de Brioux, député du clergé aux états généraux de 1789, nommé évêque constitutionnel des Deux-Sèvres, mort en 1791. Voir pour sa biographie, *L'église et la révolution à Niort*, p. 10-30, par M. le vicomte de Lastic Saint-Jal (Niort, 1870, in-8). Ce buste en bronze, reproduction du buste en marbre du sculpteur Mabile, qui figure dans la salle restaurée du jeu de paume à Versailles, a été mis à la disposition de la commune par le ministre de l'instruction publique sur la demande de M. Antonin Proust, député des Deux-Sèvres. Il a été inauguré le 7 septembre. A cette occasion, M. Gustave Tardy a publié (Niort, Clouzot, 1884, in-8°, 26 p.) une sympathique *Notice sur l'abbé J. Jallet*. Jallet, prêtre assermenté, figure avec deux autres curés du Poitou, Le Cesve et Ballard, dans le célèbre tableau de David, le Serment du jeu de paume, et la *Notice* nous les représente là portant la main sur le cœur « en émoignage de sincérité » oubliant sans doute que les ecclésiastiques juraient en portant la main *ad pectus*.

CONFÉRENCES : A Rochefort, le 2 août, sous les auspices de la société de géographie : *Les Français à Madagascar*, par M. Georges Renaud; — sur le phylloxéra, à Saintes, le 1^{er} septembre, par M. L. Maillard.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société de géographie de Rochefort; — séance du 25 juillet 1894: M. Vincent énumère les nouvelles géographiques; le secrétaire général communique la correspondance; M. d'Aviau de Piolant lit un rapport sur le congrès des sociétés savantes de l'ouest à Poitiers, et, sur la demande du président, raconte une promenade qu'il a fait récemment dans les ruines de Pompéi. M. Jardin lit une étude intéressante sur la littérature tahitienne. M. le lieutenant Bellot communique une étude très applaudie sur l'adoption d'un premier méridien.

Commission des arts : séance du 31 juillet : Lecture, par M. l'abbé Caudéran et par M. le docteur Vigen, du récit de l'excursion à Montguyon (Voir notre dernier numéro); par M. l'abbé Cazaugade, d'un mémoire sur la Soute, rivière qui passe à Jazennes; par M. H. de Tilly, de la condamnation de deux gentilshommes qui avaient rossé un homme dans l'église de Sainte-Gemme, avec description et histoire de cette église; par M. Jouan, d'une lettre de M. Marcel Pellisson sur des objets préhistoriques; M. Duret décrit l'église de Nuaille, canton d'Aunay, et un membre le château de Taillebourg tel qu'il existait jadis, en commençant par la phrase connue : « C'était par une belle matinée de printemps; les fleurs, les oiseaux... » continuant par la bataille de saint Louis, et se terminant par : « Rabelais, né près de Chinon, en 1483, fut d'abord élevé chez les bénédictins de Seuillé, puis... »

Société des sciences naturelles de La Rochelle; séance du 12 juin : Rapport de M. Beltrémieux sur les excursions faites au Port des Barques, à Piedmond et à La Roche-Courbon. — Séance du 18 juillet : Lectures diverses par MM. Condamy, Lusson et Meyer; analyse par M. Beltrémieux de deux notes de M. Cotteau sur les échinides.

NÉCROLOGIE

La société a une nouvelle perte à déplorer. Le 22 juillet est décédé, à Saint-Aignan, âgé de 58 ans, Adrien Chevalier, officier d'académie, docteur en médecine d'abord à Royan, puis à Saint-Aignan en 1853, maire de Saint-Aignan depuis 1863, conseiller d'arrondissement en 1857, conseiller général de la Charente-Inférieure depuis 1866, suppléant du juge de paix depuis 1871, président du comice agricole, d'une famille originaire de La Tremblade, « Toujours affable, bienveillant et d'un abord facile, dit le *Journal de Marennes* du 27 juillet, il était profondément aimé dans son canton et sincèrement estimé de tous ceux qui avaient noué des relations avec lui. Aussi n'est-ce pas exagérer que de porter à deux mille au moins le nombre de per-

sonnes formant le convoi funèbre. » Dix discours ont été prononcés sur sa tombe: par M. Garnier, maire de Royan, conseiller général, au nom du conseil général; par M. Robert, notaire et adjoint à Saint-Aignan, au nom des habitants de la commune; par M. Vivier, procureur de la république à Marennes, qui a fait connaître le défunt comme suppléant du juge de paix (Voir le *Journal de Marennes* du 27, qui reproduit ces trois discours); par M. Bordage, pasteur à Saujon; Dupon, au nom de la commission départementale; Mesnard, sous-préfet de Marennes; Merle, inspecteur des enfants assistés; le docteur Moreau, de La Rochelle; Perdrigeat, juge de paix, et Maillard, conseiller d'arrondissement.

Le 26 juin est mort à Royan Eugène Mazure, né le 17 mars 1819 à Saint-Jean d'Angély, élève du petit séminaire de Pons, du grand séminaire de La Rochelle; prêtre le 19 juin 1842, quelques mois après, directeur de la division ecclésiastique à Pons, et en même temps desservant de Bougnaud, vicaire de Saint-Sauveur à La Rochelle le 10 octobre 1847, curé de Lagord le 10 septembre 1850, de Saint-Porchaire le 28 mai 1853, curé-doyen de Royan le 28 novembre 1858, chanoine honoraire de La Rochelle en 1861, de Reims le 9 octobre 1868. C'est lui qui a bâti, non sans difficulté et sans opposition, la nouvelle église de Royan (1), consacrée en 1878 par Ferdinand Donnet, archevêque de Bordeaux, et pour laquelle il a publié une brochure in-12 de 18 pages. (Royan, imp. Billaud), *La nouvelle église de Royan*. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de

(1) On lit sur un des registres de l'enquête *de commodo et incommodo* : « Je souhaiterais fort, s'il en est temps encore, que le style roman ou à plein ceintre fut préféré au style ogival ou gothique, bien moins solide et beaucoup plus coûteux. A ces raisons générales il s'en ajoute ici une locale: il semble qu'il appartienne à Royan de sauver, de ressusciter, en les agrandissant un peu, les bijoux d'églises de Talmont et de Médis. En outre, l'architecture romane dispense de clochers prétentieux, de ces flèches aventureuses, qui poussent en haut, non pas nos prières, comme les romanciers le disent, mais bien plutôt nos rivalités d'influence et d'apparence, nos vanités. Que serait-ce, d'ailleurs, pour se rapprocher du ciel matériellement (idée peu pieuse) qu'une élévation de quelques mètres sur une terre où les plus hautes montagnes sont comme les petits grains qui chagrinent la peau d'une orange? J'espère qu'on nous épargnera la dépense et le bruit d'un trop grand nombre de cloches, qui, selon Boileau lui-même,

Pour honorer les morts font mourir les vivants.

» Je termine par un vœu plus important, qui aura la sympathie de toutes les âmes véritablement chrétiennes: c'est qu'à l'exemple de plusieurs monuments religieux de l'Alsace et de l'Allemagne, un édifice dédié au Dieu de tous, ouvert à tous et payé par tous, soit aussi un lieu de culte pour tous, quel que soit le nom ou la date de leur union morale et religieuse. A l'administration de régler les heures. A l'adoration sincère du DIEU UNIQUE, de se tolérer et de se concilier par le contact même de ces diverses nuances!...

9

» Royan, 18 — 66.

5

» P. JONAIN,

» Membre de l'*Alliance religieuse universelle*.

cœur. Il a écrit des poésies lues surtout aux réunions de l'association amicale de Pons (Voir *Moniteur de Saintes* du 3 juillet et *Bulletin religieux* des 5 et 12).

Le 29 juillet, est décédé à Rochefort, où il était né le 26 avril 1856, Auguste-Alfred Garceaud, fils d'Alexandre et de Marie Pioche. Simple ouvrier typographe, il travaillait en diverses villes, occupant ses loisirs à écrire sur le pays qu'il habitait momentanément. Un discours a été prononcé sur sa tombe par M. Gachinard, au nom de la société typographique de Rochefort (*Phare* du 31 et du 1^{er} août). Il a collaboré au *Phare littéraire* de Royan, à la *Chronique charentaise* de Saint-Jean d'Angély, à l'*Echo* de Parthenay et à d'autres journaux de la contrée; il a publié *Aubépines et lilas*, poésies (1876); *Excursions dans l'arrondissement de Marennes* (1877) dans le *Journal de Marenne*; *Feuilles mortes* (1878); *Fleurs de printemps* (1879); l'*Oublié*, comédie en un acte et en vers; *La Charente* (1881); deux romans : *Monsieur le baron*, avec la collaboration de M. Henri Mériot, et *La conquête du bonheur*, qui ont paru en feuilletons dans l'*Intérêt public* (Voir *Echo rochelais* du 30).

Le 9 janvier 1883, est mort, à Autun, Léon Tremplier, né à Marennes le 6 novembre 1844, rédacteur en chef de l'*Autunois*, membre de la société éduenne; d'abord soldat, décoré de la médaille militaire, il fit partie, pendant trois ans, d'une mission administrative en Cochinchine, où il contracta les germes d'une phthisie qui l'a enlevé à 39 ans. Il avait été rédacteur de l'*Akhbar*, de la *Patrie*, de la *Nation*. Voir dans les *Mémoires de la Société éduenne*, t. XII, p. 461, une note fort élogieuse de M. Bulliot.

ARCHÉOLOGIE

LA PIERRE-FOLLE DE MONTGUYON. — Dans son intéressant et spirituel compte-rendu d'une excursion à Montguyon, *Bulletin*, V, 25), M. E. P. dit, en parlant du dolmen appelé la Pierre-Folle : « D'où vient ce morceau de grès ? et, s'il n'est pas né là, quelle est la force inconnue qui l'y a conduit ? » Qu'il me permette de hasarder une réponse à sa question; peut-être me sera-t-il donné de satisfaire sa légitime curiosité. D'abord d'où vient le morceau de grès qui compose la table du monument (1) ? Ce grès appartient à l'une des assises tertiaires de la Saintonge.

(1) Le dolmen de Montguyon a été décrit par Daniel Massiou, *Histoire de la Saintonge*, I, 45; par Chaudruc de Crazannes, *Bulletin monumental*, I, 55; par Gautier, *Statistique de la Charente-Inférieure*, I, 37; par Lesson, *Ere celtique en Saintonge*, 243; par Rainguet, *Etude sur l'arrondissement de Jonzac*, 274, et surtout par Duteil; aucun de ces auteurs n'a traité ce point spécial.

Précisément, à peu de distance de Montguyon, au lieu dit Coustolle, en la commune de Saint-Martin d'Ary, par exemple, on en trouve des blocs de même nature à la surface du sol, ressemblant à des blocs erratiques, mais qui, pourtant, sont bien en place. Ils ont été formés par la destruction des parties sableuses de l'assise géologique à laquelle ils appartenaient et qui les unissaient les uns aux autres. C'est donc, au maximum, à quelques kilomètres seulement de l'endroit où s'élève la Pierre-Folle qu'il faut voir le lieu d'extraction des principaux matériaux qui composent ce dolmen.

En second lieu, quelle est la force qui a transporté là ces énormes pierres ? Il est certain qu'à première vue, le transport de ces pierres si grosses et si lourdes jusqu'à l'endroit où devait s'élever la chambre sépulcrale, paraît être une opération difficile, gigantesque même, étant donnés les moyens si primitifs et si faibles de l'âge de la pierre ; mais en y réfléchissant, on arrive à présumer que ce travail, avec les mêmes moyens, serait encore possible de nos jours, et que, par suite, il l'était d'autant plus dans l'antiquité, où la pratique, le savoir faire et la persévérance étaient certainement beaucoup plus grands qu'aujourd'hui, où tout est fait avec des machines qui simplifient et accélèrent les travaux.

Quant aux moyens d'exécution, il ne fallait que des coins de bois, des leviers, des rouleaux de bois, des massues, des cordes de cuir, de longues poutres et probablement aussi des bêtes de somme, toutes choses connues et employées à l'époque de la pierre polie. A l'aide des coins, des massues, des leviers, on était à même de soulever la pierre, d'abord par un bout, puis par l'autre, et de poser en dessous des poutres fonctionnant à l'instar des rails ou ornières ; dès que la pierre reposait sur ces poutres on a pu, par le même procédé, la soulever de nouveau et introduire des rouleaux entre la pierre et les poutres, afin de donner au mouvement plus de facilité ; puis on passait autour de la pierre de grosses et longues cordes en cuir qu'il était facile de faire tirer par un grand nombre d'hommes et par des bœufs ; pour éviter le recul et se reposer, on devait faire usage des coins. Les rouleaux employés qui restaient derrière pouvaient de nouveau être introduits sous la partie de devant ; les poutres une fois franchies pouvaient aussi être reposées en avant. Et ainsi, sous les efforts des hommes et des animaux attelés aux cordes, la pierre roulait et finissait par franchir souvent un espace considérable.

Tel devait être à peu près le mode de transport employé par les peuples de ces temps reculés ; de vieilles légendes confirment ce que je viens de dire, en nous montrant les hommes et les bœufs attelés à d'énormes rochers pour les transporter à de grandes distances, et, ce qui augmente encore la probabilité de notre explication, ce sont les récits de beaucoup de voyageurs autorisés nous racontant que certaines peuplades sauvages, qui construisent également des monuments mégalithiques, n'ont

d'autre moyen de transport que des rouleaux en bois et des cordes auxquelles ils s'attellent en grand nombre. E. M.

STATION PRÉHISTORIQUE A JONZAC. — Nous avons dit un mot, dans le numéro de juillet (*Bulletin*, V, 15), des silex taillés qui venaient d'être découverts près de Jonzac. L'*Homme*, journal illustré des sciences anthropologiques, dans son numéro du 25 juin, écrit : « Il y a quelques jours, M. Médéric Arnaud, propriétaire des carrières de Bellevue, a trouvé, aux pieds de rochers élevés, situés entre Jonzac et Ortebize (Charente-Inférieure), au lieu dit la Grotte, un assez grand nombre de lames en silex, d'éclats et de nuclei associés à quelques os brisés. Les lames, dont quelques unes sont assez grandes, ne portent aucunes retouches; il en est de même des éclats, et, chose assez curieuse, les grattoirs sont défaut. Les deux seules pièces un peu intéressantes et qui permettent de déterminer l'âge de ces silex, ont été trouvées par un ami de M. Arnaud, M. le docteur Gauron, de Jonzac. La première est un burin magdalénien d'assez grande taille; la seconde est une corne entière d'un saiga cervicapra. Le nom de l'endroit, la Grotte, est significatif; aussi suis-je persuadé que le jour où on enlèvera les deux ou trois énormes blocs de rochers qui se sont effondrés et aux pieds desquels étaient les silex, on trouvera la caverne qui a donné son nom à cet endroit et dedans tout le mobilier des peuplades magdaléniennes. E. MAUFRAS. »

LA VALLÉE. — M. le docteur Réjou a trouvé une hache en silex dans le souterrain-refuge dont a parlé le *Bulletin*, IV, 61.

LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE POITIERS. (1)

- A M. Louis Audiat, président de la société des *Archives*.

Au village de chez ... près Jonzac, le 10 juillet 1884.

Cher président, vous m'aviez prié de me rendre au congrès scientifique convoqué à Poitiers par la société des antiquaires de l'Ouest à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation; vous m'aviez recommandé de tout voir et de tout entendre, pour vous écrire ensuite un compte fidèle de mes impressions, à l'intention de ceux de nos confrères qui, comme vous même, seraient empêchés d'assister à quelques unes ou à toutes les séances de ce congrès. Ayant accepté, je devais m'efforcer de répondre à votre confiance. Aussi le mardi matin, 1^{er} juillet, j'arrivais à Poitiers; et à peine installé dans une des

(1) Voir le *Journal de la Vienne* des 3, 4, 6, 7 et 9 juillet qui publie les procès-verbaux des séances et des comptes-rendus, la *Charente-Inférieure* du 20 septembre et suivants.

meilleures auberges, où l'on croisait à chaque instant de graves et savantes figures, j'accourais au lieu du rendez-vous, devant de quelques moments l'heure indiquée.

C'est à l'hôtel même de la société des antiquaires de l'Ouest, rue des Grandes-Ecoles, que nous étions priés de nous réunir; car cette société, dont les commencements ont été si modestes il y a cinquante ans, est devenue assez riche, grâce à des souscriptions généreuses et au dévouement de ses membres, pour se payer un hôtel. Là sont installées sa riche bibliothèque et ses collections. Or, il se trouve précisément que ces vieux bâtiments ont été construits pour recevoir l'ancienne et célèbre université de Poitiers qui les a occupés jusqu'à la révolution. La bibliothèque de la société, où elle a coutume de se réunir et où devait siéger le congrès, n'est autre que l'antique *librairie* de l'université. Nous étions donc en plein pays de science. Je dis nous: car les membres du congrès arrivaient de toutes parts; et un peu avant midi et demi, l'heure fixée, il y avait près de cent personnes dans la salle, dont un grand nombre de la société des antiquaires de l'Ouest, et beaucoup d'étrangers.

Le hasard m'avait placé près de l'un de nos hôtes, un vieil érudit, habitué de tous les congrès, dont l'obligeance me renseigna bientôt sur le personnel savant qui nous entourait.

Il me montra successivement M. Léon Palustre et M. de Laurière, l'un président et l'autre secrétaire général de la société française d'archéologie; M. Mazard, de Paris, ancien bibliothécaire du musée de Saint-Germain; M. Berthele, le jeune et très savant archiviste des Deux-Sèvres; M. le chanoine Arbellot, le plus éminent archéologue du Limousin; M. Chauvet, président de la société archéologique d'Angoulême; M. Roubet, président de celle du Nivernais, un de ces hommes passionnés pour la science qui consacrent à leurs études de prédilection leur fortune et leurs loisirs; M. François Saint-Maur, ancien magistrat; dom François Chamard qui soutient si dignement l'illustration méritée des bénédictins; M. l'abbé Drochon, M. le comte de Chasteigner, de la société des antiquaires de l'Ouest; M. de Chergé, un de ses membres les plus anciens; M. Charles Tranchant, autrefois conseiller d'état, une de ses lumières. A ce moment, j'aperçus notre confrère et ami Georges Musset. J'allai lui serrer la main et je revins à ma place.

Midi et demi venait de sonner; le bureau de la société monte à l'estrade, et le président de l'année, M. Adrien Bonvallet, s'apprête à ouvrir le congrès. Je ne connaissais M. Bonvallet que de vue, pour l'avoir rencontré quelquefois dans la Charente-Inférieure. Mais grâce à mon obligé voisin, je fus bien vite au courant. « Voilà, me dit-il, un président modèle. Il joint à une érudition aussi vaste que sûre un réel talent d'écrivain, et ses travaux sont déjà fort appréciés. La société n'aura qu'à s'applaudir de l'avoir à sa tête dans une circonstance aussi solennelle où un tel président peut rendre bien des services: car M. Bonvallet possède à un haut degré l'art de diriger les hommes par la

persuasion, de ménager les amours propres, et de montrer dans les difficiles négociations qui sont du ressort de sa charge, la bienveillance unie à la fermeté. Il est très discret, et je ne saurai rien par lui ; mais je suis convaincu que pendant le congrès, il aura plus d'une occasion d'exercer ses mérites de conciliateur. Dès que les hommes se réunissent, les petites passions se font jour, et vous le savez, mon jeune confrère, ajouta-t-il en souriant :

Pour être un antiquaire on en est pas moins homme.

— *Genus irritabile vatum*, répondis-je, pour ne pas être en reste de littérature à l'égard de mon interlocuteur. — Mais, continua-t-il, puisque nous avons quelques moments encore, laissez-moi vous présenter ceux qui entourent le président. A sa droite est M. Lecointre-Dupont, le seul des fondateurs de la société qui soit encore vivant. Il était alors bien jeune : les autres sont morts avant l'âge ; nous le posséderons longtemps encore. Il est naturellement le héros du jour ; on parlera de lui beaucoup ; on vantera son savoir, sa modestie, ses richesses, sa bienfaisance et sa bienveillance ; on répètera qu'on l'aime et qu'on le vénère. Demeurez persuadé que le bien qu'on dira de lui ne sera point au-dessus de la vérité. A la gauche du président est le vice-président, qui lui succèdera l'année prochaine ; M. le colonel Babinet est fils de l'illustre astronome : c'est un soldat, un savant et un homme du monde. On lui doit récemment le beau travail sur la bataille de Poitiers-Maupertuis qui a paru dans nos derniers bulletins. Près de lui est M. Bélisaire Lcdain, archéologue des plus sérieux, qui jouera certainement un rôle important dans le congrès. »

Le bureau étant installé et le silence établi, le président déclare le congrès ouvert et se lève. Il souhaite la bienvenue aux savants accourus de tous les points de l'Ouest et de plus loin encore pour répondre à l'appel de la société qui les reçoit aujourd'hui : « Je salue en vous, dit-il, le groupe imposant des savants de notre région, de ces associations qui, sous quelque dénomination qu'elles apparaissent, société d'histoire, d'archéologie, d'archives, de géographie, de statistique, d'agriculture, arts et belles lettres, contribue chaque jour, et chacune en sa sphère, à la diffusion de la science, à la propagation de la vérité... »

Ce discours, concis et très bien écrit, répondait parfaitement à l'idée que mon voisin m'avait donné de son auteur ; et comme je m'étonnais que M. Bonvallet eût trouvé le secret de dire tant de choses en si peu de mots : « C'est qu'il n'est point avocat », me dit-il. J'évitai d'approuver, même par un sourire, de peur de blesser quelqu'un dans cette ville de Poitiers, pleine d'avocats.

La parole fut alors donnée au secrétaire général du congrès pour indiquer l'ordre des travaux, la composition et le fonc-

tionnement des bureaux. « Ecoutez-bien celui-là, me dit mon voisin: c'est M. de La Marsonnière qui vous est au moins connu de réputation; si vous ne le connaissez pas autrement, son portrait peut se faire en deux mots: c'est un grand charmeur. Qu'il parle ou qu'il écrive, on ne peut se détacher de lui.—Hélas! à qui le dites-vous? Ces jours derniers, pour fuir la chaleur, j'étais allé m'étendre dans ma prairie, au bord de la Seugne; et là, *lentus in umbrâ*, j'ouvris son *Drameau logis de la Lycorne*. Il me captiva tellement que je le lus d'un trait. A la dernière page, le soir était venu; mon esprit était plein de souvenirs littéraires, mais j'emportais un rhumatisme. » Après les explications de M. de La Marsonnière, M. Lecointre-Dupont fut acclamé comme président général du congrès; on forma les bureaux et l'on commença les explorations par visiter les divers musées.

Le P. de La Croix nous attendait dans celui de la société, situé à l'étage inférieur, dans une partie de l'ancienne grande salle de l'université. Il l'a établi, classé et étiqueté, après l'avoir enrichi d'une foule d'objets de grande valeur trouvés dans ses fouilles. Le musée lapidaire est au rez-de-chaussée, dans l'ancienne chapelle. On peut le visiter seul et à son aise, grâce à un excellent catalogue, dressé sur les meilleurs modèles, par M. Ledain. Puis on s'est rendu au musée de la ville, au palais de justice et à deux églises, Saint-Porchaire et Saint-Hilaire.

Dès huit heures du soir, les deux sections d'histoire et d'archéologie se réunissaient chacune dans leur salle. Notre société des *Archives* a fait parler d'elle dans l'une et dans l'autre. Dans la section d'histoire on a lu, en l'absence de M. Dangibeaud, son intéressant travail sur *Une psalette au XVII^e siècle*. Dans la section d'archéologie, M. Georges Musset a, pour ainsi dire, ouvert le feu par son *Mémoire sur les anciennes églises de Saintes*, dont aucune, suivant lui, n'est antérieure au XI^e siècle. Après sa lecture on a discuté; et notre confrère a vaillamment défendu sa thèse, qui n'a plus été contestée. Il a pris ensuite une part très active à la discussion d'une des questions les plus graves qui aient été soumises aux délibérations du congrès, celle de la conservation des monuments historiques. On a émis à ce propos beaucoup d'idées; à certain moment, le débat a été vif. M. Léon Palustre, auquel on ne reprochera jamais de défendre mollement ses convictions, en a, sur ce point, de très arrêtées. D'après lui, il faut commencer par réformer la commission même des monuments historiques où l'on a mis trop d'architectes. C'est son *delenda Carthago*. Les architectes, voilà l'ennemi: ce sont, au réel comme au figuré, des vendeurs qu'il faut chasser du temple: car dès qu'ils touchent à une vieille église pour la restaurer, on constate chez eux l'absence de ces deux choses sans lesquelles on n'est pas plus un honnête maçon qu'un bon architecte, la science et la conscience. C'était dur, mais, après examen, on a reconnu que c'était vrai. Cependant le congrès n'a rien décidé ce soir-là; à une séance ultérieure

il a rédigé la formule adoucie d'un vœu en ce sens, qui sera transmis à qui de droit.

Le lendemain matin, mercredi, quel plaisir j'éprouvai, mon cher président, en vous rencontrant, ainsi que notre confrère, M. Duret, parmi ceux qui se rendaient à l'*hypogée martyrium*, cette belle découverte du P. de La Croix, moins tapageuse dans le monde que les ruines de Sanxay, mais plus précieuse, par ses inscriptions, pour les savants qui se plaisent à déchiffrer des énigmes ! Inutile de dire avec quel empressement et quelle science l'inventeur nous a fait les honneurs de son trésor. On y passa toute la matinée. Après déjeuner on partit pour Nouaillé, où l'on devait visiter la magnifique église de l'abbaye et les autres restes du puissant monastère. Vous étiez encore des nôtres ainsi que Duret ; et j'avoue que l'intrépide curiosité de ce dernier, sous un ciel de feu, faisait mon admiration. Toujours spirituel et gai, j'allais dire toujours jeune, bravant la chaleur comme la longueur des chemins, rien ne l'arrête : il est vraiment sans peur. Que n'est-il aussi sans reproche ?

La fatigue du jour ne vous a pas empêché vous-même de présider, le soir, la section d'archéologie. Vous avez pu juger, par les applaudissements qui ont accueilli votre discours, du plaisir qu'il a causé. Un éloge délicat de la société des antiquaires de l'Ouest, un compliment à son vénéré fondateur, une juste appréciation des congrès au point de vue des bienfaits qui en résultent pour la science et des liens de confraternité qui s'y nouent, tout cela bien pensé, bien amené et bien dit, constituait ce que le procès-verbal a nommé justement « une improvisation brillante. » C'était l'heureux prélude d'une séance pleine d'intérêt et des mieux remplies. La discussion s'est ouverte à propos d'un savant mémoire de M. l'abbé Arbellot, sur *Les cavaliers au portail des églises dans la région de l'Ouest*, sujet que vous avez déjà traité vous-même et aussi M. Musset. Doit-on voir dans ces cavaliers des images de Constantin ou des personnages symboliques ? Les uns sont pour, les autres contre. Nos confrères Duret et Georges Musset ont pris une large part à la discussion à laquelle se sont mêlés aussi les membres les plus autorisés de la savante société poitevine : M. de Chasteignier, M. de Chergé, M. Ledain, puis M. Lair et M. Palustre. Il a été conclu qu'il ne fallait pas trop généraliser, quant à présent ; que ce qui était vrai pour un monument pouvait ne pas être vrai pour un autre. Après cela M. Chauvet a parlé du tumulus avec char qu'il a trouvé récemment à Grosguignon, et M. Georges Musset a décrit les sépultures exhumées par lui à Châtelailлон et à Angoulins. Enfin, nous avons eu le plaisir de revoir à Poitiers M. Gonthier, l'hôte aimable et savant près duquel nous avons passé, le 8 mai dernier, une si agréable journée, et de l'entendre développer, devant le congrès attentif, les phases successives de sa découverte du théâtre romain des Bouchauds.

Après deux jours vraiment surchargés, il était nécessaire de se reposer un peu ; mais on s'est reposé comme des savants, en

visitant Sanxay. Presque tous nos confrères connaissent ces curieuses ruines ; je n'en dirai rien. L'excursion fut charmante. M. Lecointre-Dupont offrit aux membres du congrès un excellent déjeuner dans les salles d'une école libre dont il a doté le pays, et l'on but joyeusement aux deux héros de la journée, notre vénérable amphitryon et le P. de La Croix.

Le vendredi matin, les deux sections se réunirent en une seule sous la présidence de M. l'abbé A-bellot qui avait à ses côtés comme assesseur, M. Duret. Une grave question était à l'ordre du jour : *De l'importance historique des minutes des notaires et des moyens à prendre pour assurer leur conservation et faciliter leur examen.* Sur le premier point, l'importance historique, parfaitement exposée dans un travail de notre confrère, M. Charles Dangibeaud, il y a eu accord complet. Mais sur le second point, relatif aux voies et moyens de conservation, le désaccord n'a pas été moins complet. On a fini par se rallier à un vœu dont la formule a été donnée par M. Tranchant, pour appeler sur ce point l'attention du gouvernement. Ce vœu sera transmis à MM. les ministres de l'instruction publique et de la justice qui s'empresseront, je n'en doute pas, de l'enterrer dans leurs cartons.

L'espace me manque pour vous parler d'autres lectures fort intéressantes sur Alcuin et sur la Mélusine, qui ont achevé de remplir la matinée, et j'arrive à la séance publique par laquelle a fini ce quatrième jour.

Cette séance était impatiemment attendue ; aussi, bien avant 8 heures, la grande salle des fêtes de l'hôtel de ville était remplie. Une foule de dames élégantes, avides de voir, de se faire voir et d'entendre, occupaient les premiers rangs. L'estrade était adossée à la grande verrière où Eléonore d'Aquitaine est représentée, donnant aux habitants de Poitiers leur charte de commune. On eût dit qu'elle présidait l'assemblée. Vu du bureau, le coup d'œil était ravissant. Malheureusement cette salle des fêtes est tout-à-fait impropre aux lectures ; la voix de l'orateur se perd dans les profondeurs de l'escalier qui lui fait face, et, pour se faire entendre, il faut un organe jeune, puissant et sonore.

Aussi les deux premiers orateurs, M. Lecointre-Dupont et le vénérable abbé Auber, ont-ils été écoutés sans qu'on parvint à les entendre. On le regrettait d'autant plus que l'on devinait la valeur de ce qu'on perdait. C'était pitié de voir tendus en pure perte tant de fines oreilles et de jolis visages. Mais après une heure de supplice, quels soupirs de soulagement quand on vit Georges Musset monter à l'estrade ! Je vous ai promis d'être sincère : eh bien ! je dois vous dire qu'avant même qu'il eût parlé, sa tournure élégante et son visage à la fois martial et doux, lui avaient rendu sympathique la partie la plus impressionnable de l'auditoire. Dès qu'il parla, il conquist tous les suffrages. Son sujet était habilement choisi. Représentant, près d'une société déjà vieille de 50 ans, une société toute jeune, il

venait raconter les légendes dont on berce l'enfance, les loups-garous, les ganipotes, les farfadets, les fées ; et rattachant ces agréables récits à la science, il montrait que ces antiques légendes existent particulièrement en Saintonge, dans les localités où l'on reconnaît aujourd'hui des stations préhistoriques. N'y aurait-il pas là, a-t-il ajouté comme conclusion, la réminiscence de ces animaux étranges, presque fantastiques, dont on retrouve les débris fossiles, et dont quelques types pouvaient subsister encore au moment où apparurent les premiers hommes ? Les vifs applaudissements qui ont récompensé M. Musset, ont également accueilli une lecture faite avec beaucoup de verve par M. d'Aviau de Piolant, sur une magnifique maison du xvi^e siècle, sise à La Rochelle, rue des Augustins, maison déjà illustrée par la pointe de M. de Rochebrune dans de magnifiques eaux-fortes, et popularisée par les photographies de M. Cognacq. (1).

A la Saintonge et à l'Aunis reviennent en somme tous les honneurs de cette belle soirée. On en parlait beaucoup, le lendemain matin, en se rendant à Chauvigny. C'était notre dernière excursion où nous avions la bonne fortune d'avoir pour guide un membre éminent de la société des antiquaires de l'Ouest, M. Charles Tranchant. Il est né à Chauvigny, dont il s'est fait l'historien ; c'est sa ville : on voit qu'elle est à lui par la tendresse qu'il lui porte et par les sympathies qui l'y entourent. Après la visite aux églises et aux vieux châteaux, j'eus l'honneur d'être admis dans sa demeure, où j'admirai de remarquables dessins des chapiteaux de l'église Saint-Pierre de Chauvigny, d'us au crayon de M^{me} Tranchant, et des bustes et groupes en terre cuite, supérieurement modelés par l'une de ses filles. Je sortis convaincu que ces dames auraient bientôt un nom parmi les femmes du monde admirées comme artistes, si leurs œuvres étaient seulement entrevues par des personnes moins discrètes que moi.

Tout congrès doit finir par un banquet. Suivant cette règle, nous nous réunîmes ce même soir, samedi 5 juillet, à l'hôtel de France.

Devant la table bieu servie
Nous étions quatre-vingts dîneurs,

(1) Une note publiée par les *Tablettes* du 17 juillet, reproduite par l'*Echo Rochelais* du 26. *Le congrès archéologique de Poitiers*, cite parmi ceux qui ont pris la parole : M. Allard, de Parthenay, sur la conservation des minutes des notaires ; M. Ch. Dangibeaud, de Saintes, qui « avait envoyé une étude du même genre et surtout un mémoire curieux sur la psalette de sa ville natale au xvii^e siècle » — M. Dangibeaud est né à Orléans ; — M. Georges Musset qui « n'a pas manqué de prendre plusieurs fois la parole » et qui « a vivement intéressé en parlant des légendes saintongeaises et aunisiennes dans leurs rapports avec les monuments mégalithiques du pays » ; M. Lecointre-Dupont, M. l'abbé Auber, M. Barbier, M. Palustre, surtout M. le vicomte d'Aviau de Piolant, et....c'est tout. Notre correspondant, qui n'est pas de la commission des arts, a eu plus de mémoire ou plus de justice.

N. DE L. R.

tous heureux de nous revoir encore. Le président des antiquaires, M. Bonvallet, porta aux sociétés savantes de la région, un toast auquel il fut répondu par M. Léon Palustre. D'autres toasts succédèrent, et bientôt la prose fit place à la poésie. A ce moment, je m'approchai de notre confrère Duret et me penchant à son oreille : « Oh ! Duret, vous mangez, j'en suis fort aise ; et vous mangez comme quatre : mais lorsqu'on a comme vous de l'esprit comme dix, est-il permis de rester muet en telle circonstance ? Vous, qui trouvez des vers charmants pour toutes les fêtes, vous n'en avez point pour celle-ci, et vous laissez la muse poitevine parler seule, alors que, par votre voix, celle de Saintonge lui répondrait si bien ! Vous seul ne semblez pas vous douter du préjudice que vous nous causez. Que du moins ce reproche éveille vos remords, et ne recommencez plus. »

On se sépara fort tard. Musset et moi, qui partions dans la nuit même, nous nous promenâmes jusqu'à l'heure du train en fumant des cigares exquis que nous avait offerts l'ordonnateur de la fête. Nous parlâmes du congrès, de sa réussite, de l'amabilité des savants Poitevins, et du rôle important joué, dans cette solennité, par notre société des *Archives*.

« Adieu, dis-je à mon compagnon en le quittant à Niort ; je retourne à mes prairies de la Seugne : si j'entends, penché sur la rive, la clochette de l'anguille de Pons, je vous prévenirai aussitôt, pour que nous la pêchions ensemble. »

Et maintenant, cher président, si ce compte-rendu fidèle est fait suivant vos désirs, sachez que je me tiens à votre disposition pour suivre le futur congrès par lequel la société des antiquaires de l'Ouest célébrera, dans cinquante ans, son centenaire. On en a déjà parlé : les fêtes, assure-t-on, seront superbes. Si votre confiance m'est continuée, je vous promets d'y assister, à condition toutefois que vous présiderez encore une des séances et que notre confrère Duret y dira des vers.

Agréez, etc.

LOUIS DE S.

Membre de la Société des *Archives*.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Auf der Hohe. (Sur la hauteur). Internationale revue herausgegeben von Leopold v. Sacher-Masoch (t. II, février 1882) contient, p. 207-219 : *Der Topfer von Saintes* (Le potier de Saintes), par A.-B. Hanschmann, de Waldenbourg, petite déclamation sans portée qui commence par raconter l'entrevue apocryphe de Henri III avec Palissy à la Bastille, et avec des phrases empruntées à ses devanciers français prouve que maître Bernard est l'ancêtre de Bacon qui lui a pris beaucoup d'idées pour son *Instauratio magna*, et aussi de Jordano Bruno, Vanini, Galilée.

L'auteur nous annonce un ouvrage complet sur Palissy. Es-

pérons qu'il y mettra quelque chose de lui, ce que ne laisse pas espérer le verbiage de son article trop peu sérieux.

Bulletin de la société de statistique de Niort, (n^o 4-6, avril-juin 1884) contient, p. 493-523, de M. Joseph Berthelé, archiviste des Deux-Sèvres, *La date de l'église de Parthenay-le-Vieux*, mémoire lu et fort applaudi au congrès de Poitiers (juillet 1884), où l'auteur prouve l'influence de l'architecture auvergnate en Saintonge et en Poitou. Les relations de ces deux provinces avec l'Auvergne étaient fréquentes aux ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles. D'abord les comtes d'Auvergne relevaient des comtes de Poitou. Les abbayes du duché d'Aquitaine avaient des communications constantes avec les abbayes d'Auvergne et spécialement La Chaise-Dieu. Guillaume VII, principal bienfaiteur de La Chaise-Dieu, fonda (1073) le prieuré de Sainte-Gemme en Saintonge et le soumit à La Chaise-Dieu gouvernée alors par l'abbé Durand qui reçut d'Hugues de Lusignan l'église de Fontenay. Raynaud, moine de La Chaise-Dieu, fut nommé abbé de Saint-Cyprien de Poitiers. Seguin, successeur de Durand, assiste (1081) au concile de Saintes et signe la charte en faveur de Saint-Eutrope. En 1084, Robert de Pons et Elisabeth, son épouse, donnent l'église de Thezac à l'abbaye de La Chaise-Dieu, qui y établit un prieuré, etc. L'auteur signale comme trait caractéristique des deux architectures les voûtes en quart de cercle. L'influence auvergnate se remarque à Sainte-Gemme, bâtie par trois moines qu'y envoya l'abbé de La Chaise-Dieu « ad edificandum locum ipsum S. Gemme. Les piliers des grandes arcades sont garnis dans les collatéraux de pieds droits, formés de deux colonnes superposées de grosseur inégale, s'élevant jusqu'à la hauteur des reins de la voûte de la grande nef. En face, sur les murs latéraux de l'édifice se détachent des pilastres, montant aujourd'hui jusqu'au sommet, mais ayant dû être moins élevés primitivement, ainsi qu'en témoigne la surélévation qui a été faite de ces murs. Ce dernier travail est incontestable ; il a été fait assez maladroitement et n'est pas d'aplomb sur le reste du mur. On ne l'a pas rattaché au parement extérieur ancien, et s'il n'est pas destiné, comme les voûtes de 1870, à s'écrouler un jour ou l'autre, il est assez penché vers l'intérieur de l'édifice pour qu'il soit facile d'y reconnaître une addition à la construction primitive. Etant donné d'une part un pied droit montant jusqu'aux reins de la voûte de la grande nef, de l'autre un mur garni de pilastres s'élevant à une hauteur moindre, il est évident que les voûtes qui recouvraient les bas côtés n'étaient ni en berceau ni d'arêtes ; ce ne pouvait être que des voûtes en quart d'arêtes portées sur des doubleaux également en quart de cercle. C'est le procédé des tribunes auvergnates contre-boutant la voûte centrale. »

L'architecte de Saint-Eutrope fut Benoît, dont le manuscrit de Saint-Cybard vante l'habileté, « senior quidam novi operis conditor et peritus, Benedictus nomine, artifex, » qui déjà vieux,

« senior », ne fut pas, par suite des relations de la Saintonge avec les provinces du centre, sans connaître l'épaulement par les demi-berceaux. Et quand les moines auvergnats Seguin et Guy vinrent à Saintes en 1081, il ne dut pas manquer de les consulter. Peut-être apprit-il par ces moyens la supériorité de la voûte en demi-berceau sur la voûte en berceau complet.

« Ce qui a subsisté à Thezac et à Fontdouce ne peut donner lieu pour nous à aucune remarque. » A Thezac « les murs latéraux qui formaient la nef principale jusqu'au transept ont été abattus et vendus par les démolisseurs du siècle dernier. » A Fontdouce il ne reste sur pied que la salle capitulaire. Ce mémoire important a été tiré à part (Saint-Maixent, impr. Reversé, 1884, in-8°, 29 pages).

Citons encore *Notes pour servir à l'histoire de l'abbaye des Alleuds*, par M. Beauchet-Filleau, qui nomme parmi les abbés : ix. Pierre d'Abzac de La Douzo (1463), moine de Saint-Jean d'Angély, plus tard archevêque de Narbonne ; x. Henri d'Abzac de La Douze (1465-1508), aussi moine de Saint-Jean ; xiii. Nicolas de Montaigne, écuyer, seigneur de La Vallée, Le Treuil-Chollet, inconnu au *Gallia*, à Dutemps, et ainsi qualifié dans un acte de Gautier, notaire à Chef-Boutonne, le 9 juillet 1639 ; xxiii. Pierre-François de Graves, chanoine et vicaire général de Saintes, nommé avant le 12 novembre 1760, puis évêque, comte de Valence ; xxiv. Gabriel de Villedon (1788).

Pour Nicolas de Montaigne j'oserais faire quelques remarques que le savant auteur me permettra bien et qu'excusera sans doute aussi notre confrère, M. Charles Dangibeaud, qui a un peu embrouillé la question tout en donnant des documents précieux. « Il était, dit M. Beauchet-Filleau, frère, croyons-nous, de Michel de Montaigne », et il se demande : « Serait-ce le même que l'on trouve en 1651 avec le seul titre de prieur d'Archingeay et s'était-il, avant cette époque, démis de son abbaye ? Toujours est-il que le nom de l'abbé estomis dans un bail du 28 mai 1645, par lequel Pierre de Pons, prieur, afferme la moitié des terrages... » Puis il met après Nicolas de Montaigne, Henry de Béthune, qui fut évêque de Maillezais, et mourut archevêque de Bordeaux en 1680, puis Isaac Hubert, théologal de Paris, évêque comte de Vabres, mort en 1668.

Nicolas de Montaigne, déjà abbé des Alleuds en 1637, deux ans avant la date donnée par M. Beauchet-Filleau — car le 3 mars, il charge François Lesmarie, prieur de Monsanson, de prendre possession pour lui —, était fils de Raymond de Montaigne, lieutenant général au présidial de Saintes, député du tiers aux états généraux de 1614, abbé de Sablonceaux, mort évêque de Bayonne en 1637 après lui avoir en vain résigné son évêché. Raymond de Montaigne était cousin issu de germain de l'auteur des *Essais*; son fils ne pouvait être son frère. Voir le chapitre *Raymond de Montaigne, correspondant de Nicolas Pasquier*, p. 263 dans *Nicolas Pasquier* (Paris, Didier, 1876, in-8°). Or Nicolas de Montaigne, abbé des Alleuds en 1637, ne l'est

plus le 23 juillet 1648, où il est dit « ci-devant pourvu de l'abbaye des Alleuds », et où Isaac Abert ou Habert, mais non pas Hubert, est pourvu de l'abbaye. Il n'y a donc pas de place entre Nicolas de Montaigne et Isaac Habert pour Henri de Béthune. De plus, le 9 octobre 1656, on trouve Nicolas de Montaigne, seigneur de La Vallée, abbé des Alleuds et prieur d'Archingeay. Est-ce le même que le précédent ? M. Charles Dangibeaud (*Raymond de Montaigne* ; Paris, Baur, 1881) l'a cru ; Nicolas de Montaigne, fils de l'évêque de Bayonne, dit-il p. 21, « fut homme d'église jusqu'au moment où le pape l'ayant relevé de ses vœux (1674), il épousa Louise-Hélène de Suberville (1682 ?) dont il eut une fille. » Séduit par le prénom de Nicolas, mais repoussé par les dates, j'avais demandé si le Nicolas, fils de Raymond, et le Nicolas, mari de Louise de Suberville, pouvaient n'être qu'un même Nicolas. Le doute n'est plus possible avec les pièces mêmes que vient de publier notre confrère. En effet, le pape Clément X, par une bulle donnée à Sainte-Marie-Majeure (1674), annule la dignité de sous-diacre conférée à Nicolas de Montaigne, de la ville et du diocèse de Saintes. Or, un Nicolas de Montaigne, seigneur-baron de Puycherie, seigneur de Montmaur, de Caumont, de Saint-Marcel, de Corbiac, épousa, vers 1682, Louise-Hélène de Suberville, dite veuve en 1693, sœur de Henri de Suberville, chanoine de Saintes, et nièce de Jean de Suberville, aussi chanoine, qui lui avait, par contrat de mariage, promis 500 livres de rente annuelle. Je suis convaincu qu'on ne se fait relever de ses vœux que pour user de sa liberté, et que le sous-diacre Montaigne avait bien songé un peu au sacrement de mariage en renonçant à celui de l'ordre. L'identité des deux personnages me paraît donc établie. Mais le fils de Raymond est-il réellement l'époux de mademoiselle de Suberville ? Prieur dès 1626, président désigné en 1627, c'est-à-dire âgé alors de 25 ou 26 ans, c'est donc à 73 ans qu'il aurait renoncé à l'état ecclésiastique, qu'il se serait fait relever de ses vœux (1), et à 75 ans qu'il aurait eu une fille, Marie-Louise, qui, l'an 1702, épousa Jean-Mathias Riquet, baron de Bonrepos et du canal du Languedoc, président à mortier au parlement de Toulouse (2), décédé en mai 1714, fils de Pierre-Paul Riquet. Enfin il serait mort à 93 ou 94 ans. Il n'y a rien en tout cela d'absolument impossible ; mais c'est très peu probable. De plus, en 1637, quand Raymond de Montaigne résigne son évêché de Bayonne à son fils, Nicolas de Montaigne est dit simplement clerc tonsuré. S'il avait dû se lier définitivement, c'était ou jamais le moment. On

(1) Notons en outre que le fils de Raymond est qualifié seigneur de La Vallée, du Treuil-Chollet en Archingeay, mais non de Puycherie, de Montmaur, de Caumont, etc.

(2) Veuf déjà de Claire de Cambolas, puis de Marie-Madeleine de Broglie, il eut de Marie-Louise de Montaigne Jean-Gabriel-Amable-Alexandre Riquet, seigneur de Bonrepos, marquis de Lavalette, procureur général au parlement de Toulouse.

ne le voit sous-diacre qu'en 1674. Trop tôt ou trop tard. En outre, il est abbé des Alleuds en 1637; en 1648 il ne l'est plus; on le dit « ci-devant pourvu de l'abbaye des Alleux. » Un arrêt du parlement de Paris (23 avril 1643) l'avait condamné à payer au sieur de Saint-Hermand une somme de 300 livres de capital. Saint-Hermand fit saisir entre les mains d'Isaac Habert, chanoine et théologal de Paris, pourvu de ladite abbaye, 1500 livres pour la pension que M. de Montaigne s'était réservée, et après avoir liquidé les dépens, dommages et intérêts, montant, avec la somme principale, à 8,181 livres 10 sols, Nicolas de Montaigne consent (23 juillet 1648, acte de Limouzin, notaire à Saintes), à ce que Saint-Hermand se fasse payer sur les arrérages des pensions qui sont entre les mains de Fontaine, fermier. (Dangibeaud, *Raymond de Montaigne*, p. 65).

Mais en 1656 on le retrouve abbé des Alleuds. Le 29 juillet 1648, il est prieur d'Archingeay, et comme tel présente un vicaire perpétuel. Trois ans après, le 26 mars 1651, il donne procuration pour prendre possession du prieuré d'Archingeay. Il est donc impossible que ce soit le même personnage. Enfin, le 18 février 1650, par devant Marot, notaire royal à Poitiers, François de Brilhac, un des anciens religieux de l'abbaye royale de Saint-Denis en France, pourvu par le pape Innocent X du prieuré simple de Saint-Savinien, donne procuration de se présenter devant l'évêque de Saintes, et de prendre possession de ce prieuré « vacant par la mort du sieur de Montaigne, dernier possesseur titulaire. »

Il ne peut y avoir de doutes sur le dernier possesseur, c'était Nicolas de Montaigne, clerc tonsuré du diocèse de Saintes, en faveur duquel Bertrand de Soliols, prêtre du diocèse de Bordeaux, avait, le 31 août 1637, résigné Saint-Savinien moyennant 300 livres de pension payable à Bordeaux. Il faut donc diviser ces deux Montaigne, tous deux prénommés Nicolas, tous deux abbés des Alleuds et prieurs d'Archingeay, tous deux dans les ordres, mais qui n'ont eu ces deux bénéfices que successivement; qui étaient, l'un minoré seulement, l'autre sous-diacre; qui habitaient l'un La Vallée, l'autre le Treuil-Chollet; qui mouraient, l'un en 1649, l'autre en 1694, après s'être marié vers 1682. Et M. Dangibeaud, qui d'après un acte qu'il cite, dit le premier mort en 1649, a tort de le marier en 1682, après l'avoir fait relever de ses vœux qu'il n'avait pas prononcés.

Enfin Raymond de Montaigne lui-même, abbé de Sablonceaux, président de la sénéchaussée de Saintonge, évêque de Bayonne, fut aussi, et avant son fils, abbé des Alleuds: le 12 août 1630, il donne à Pierre Humeau, chanoine de Saintes, procuration pour obtenir de l'évêque de Poitiers des lettres qui lui confirment sa nomination comme abbé des Alleuds et pour prêter serment. Le 20 septembre 1633, Raymond de Montaigne, « abbé des Alleuds », et les religieux, dans un acte sous-seing privé, passé en l'abbaye des Alleuds, en présence de Pierre de Puiguyon et de Senné, transigent pour terminer un procès mu devant le

présidial de Poitiers pour raison de l'augmentation des pensions et les réparations des bâtiments. César de Puiguyon, prieur, aura 400 livres de pension; Ythier Petit, aumônier, etc. C'est Raymond très probablement qui résigna cette abbaye au suivant, Nicolas de Montaigne, son fils.

Il faut donc rétablir ainsi la chronologie de ces abbés :

xii. Raymond de Montaigne, 1630-1633, mort évêque de Bayonne.

xiii. Nicolas de Montaigne, qui donne, le 3 mars 1637, procuration pour prendre possession et mourut en 1649.

xiv. Isaac Habert, 1648, mort évêque en 1668.

xv. Nicolas de Montaigne II, 1656.

Où placer Henri de Béthune? S'il a eu réellement les Alleuds, il faut le mettre avant Raymond de Montaigne qui lui succéda sur le siège de Bayonne.

En tout cas, voilà trois abbés inconnus au *Gallia*.

LOUIS AUDIAT.

Bulletin de la société du protestantisme du 15 août contient de M. D. Charruaud: *Le chevalier Jean Daniel de Belrieu de La Grâce*, article qui raconte une aventure arrivée, le 22 février 1755, au pasteur Jean-Louis Gibert, condamné à la potence pour avoir baptisé l'enfant d'un nommé Syntier, à Pons, et résisté à la maréchaussée, puis exécuté en effigie. L'intendant Jean Bailon et l'ortet, curé de Pons, dans son récit publié par Crottet, *Histoire des églises réformées de Pons*, p. 166, prétendent que les inculpés avaient tiré sur les cavaliers, tandis que la relation d'Etienne Gibert, celle de La Rochelle et les papiers de famille consultés par l'auteur, ne disent pas un mot de ce fait. C'est ce mémoire de La Rochelle, communiqué par M. de Richemond, qui a donné lieu à cette note.

Bulletin du comité des travaux historiques, section d'archéologie, 1884, n° 3, p. 193, contient de M. Gaullicur, *Notice sur les phares de Cordouan*. Cordouan eut, successivement ou simultanément, quatre phares; le premier fut construit par Charlemagne au xi^e siècle. Dans une donation (1092), faite par Elie, seigneur de Didonne, à l'église de la Grande-Sauve, et passée dans le château de Royan, figure Etienne, abbé et ermite de l'île de Cordouan. Des ermites étaient chargés d'entretenir nuit et jour un fanal destiné à préserver d'une mort certaine les mariniers ou les pêcheurs forcés de franchir les passes redoutables de l'entrée de la Gironde, et aussi d'avertir les populations de l'approche des barbares. Le second des quatre phares fut construit de 1361 à 1376, par le prince de Galles, gouverneur de Guienne. Il était élevé d'environ 60 pieds et de forme polygonale. Les ermites qui le desservaient jouissaient de revenus assez importants, comme les greffes de Saintes, de Montandre et de Talmont-sur-Gironde; et de plus ils percevaient un droit sur les navires qui chargeaient du vin aux ports de Bordeaux,

de Blaye, de Bourg et de Libourne, dix sols tournois par chaque navire, environ 3 fr. 60 au taux actuel de l'argent. En 1562, le nombre des navires sortant de Bordeaux fut de 2,556, et peu d'années après, par suite des guerres de religion, de 351 seulement. Le troisième phare fut l'œuvre d'un jeune ingénieur et architecte parisien, Louis de Foix, d'une famille originaire du Foix, qui avait déjà été employé comme architecte à la construction du palais de l'Escurial (1563), avait inventé une machine hydraulique pour distribuer l'eau du Tage dans la ville de Tolède, construit le pont de Pirmil à Nantes, détourné les eaux de l'Adour à Bayonne, etc. Le 2 mars 1584, dans l'hôtel du maréchal de Matignon, en présence de Michel de Montaigne, maire de Bordeaux, de Nesmond, président au parlement de Guienne, Louis de Foix s'engagea à construire sur l'ilot de Cordouan un phare beaucoup plus élevé que les précédents, et qui ne fut achevé qu'en 1610, 26 ans après, par François Beaucher. En 1727, une lanterne de fer fut substituée à celle de pierre que le feu avait calcinée. Vers la fin du siècle dernier, Joseph Teulée, ingénieur en chef des bâtiments civils de la marine au port de Rochefort, exhaussa la tour, inventa les réflecteurs paraboliques, et éleva le foyer à 60 mètres au-dessus du niveau des plus hautes mers. Enfin, en 1823, Auguste-Jean Fresnel substitua le système lenticulaire dont il était l'inventeur, à l'ancien mode d'éclairage. Voir aussi l'opuscule de M. Tamizey de Laroque, *Louis de Foix et la tour de Cordouan*, à qui M. Ernest Gaullieur emprunte beaucoup, et aussi plus bas, p. 92.

Collection de manuscrits.... relatifs à la Nouvelle France, publiés par M. J. Blanchet, secrétaire de la province de Québec. (Québec, imp. Coté, 1883, in-4, 637 p.) Le *Bulletin*, IV, 344, a déjà signalé cette importante publication. Nous y remarquons plusieurs mémoires dans lesquels les voyages et les ouvrages de Champlain sont souvent cités; liste des officiers de l'expédition partie pour l'Amérique, datée de La Rochelle 16 avril 1542, savoir: « Jean-François de La Roque, seigneur de Roberval, lieutenant-général; sieur de Saine-Terre, son lieutenant; sieur de l'Epinay, son enseigne; Jean Alphonce, son maistre pilote; Gerinecourt, son capitaine de vaisseau; » — 1603, p. 40-51, articles proposés au roi et remontrances de Pierre du Gua de Mons et autres pièces pour les découvertes de l'Acadie; — 7 mai 1620, lettre du roi à Champlain pour lui dire « qu'ayant reçu le commandement », qu'il a reçu du « duc de Montmorency, admiral en France et vice-roy en la Nouvelle France, j'ay bien voulu vous escrire cette lettre pour vous assurer que j'auray bien agréable les services que vous me rendrez en cette occasion... »; — 2 février 1621, lettre de M. de Montmorency à Champlain; il a choisi les sieurs de Caen, oncle et neveu, l'un son marchand, l'autre son capitaine de mer, pour lui venir en aide; — 1629, liste des associés en la compagnie de la Nouvelle

France, Samuel Champlain, écuyer, capitaine pour le roi en la marine; Etienne Pavillon, conseiller du roi et trésorier provincial des guerres en Saintonge...; — 1635, 15 août. Lettre de Champlain donnant des détails sur le pays autour de Québec; — 1670, p. 196, lettre du roi au capitaine Gabaret pour lui ordonner de prendre ou couler bas les vaisseaux anglais; — 1676, p. 245, mémoire de M. de La Chesnaye sur le Canada: «... Jacques Cartier... fit (au cap Breton) un voyage avec des Saintongeois, ce qui n'empeschoit pas plusieurs aultres bastimens de venir à la queste des castors, Dieppois, Bretons, Rochelois, les uns avec passeport, les aultres en fraude et piratrie, surtout ces derniers... Cependant je croys, pour l'avoir ouy dire, que les terres des nouvelles descouvertes furent donnees depuis à M. Chabot et à M. Vantadour chez qui se trouva avoir grand accès un certain gentilhomme Saintongeois, nommé M. de Champlain, qui pour avoir pratiqué ceulx de son pais qui avoient navigué avec Cartier et luy avoir donné l'envye de voir ce dont il avoit seulement ouy parler. C'estoit un homme propre pour un pareil dessein, un grand courage, de la sagesse, du bon sens, de la piété, de la justice et une grande expérience, un corps robuste qui le rendoit infatigable et capable de résister à la faim, au froid et au chaud. Ce jeune homme sollicita donc l'employe de venir au Canada et il l'obtint... Il repassa en France, rendit compte de son voyage et fust si charmé des terres, du climat et du bien qui viendroit d'un établissement fixe qu'il persuada à sa femme (Hélène Boulay, fille de Nicolas, secrétaire de la chambre du roi) de passer avec luy... Après un séjour de quelques années au Canada, elle rentra en France, et demanda, dix ans après le décès de son mari, place dans une maison d'ursulines à Paris. Elle mourut à Meaux, en 1654, après avoir passé près de dix ans en religion sous le nom de sœur Saint-Augustin. Le commerce se fesoit alors par les Rochelois qui fournissoient quelques victuailles audit sieur Champlain, homme sans intérêt et d'honneur à se contenter de peu... » La Rochelle fournit de grosses sommes. Embarquement à La Rochelle; — 1682, lettres patentes du roi en faveur de Clerbaud, Berger, marchands à La Rochelle, Gabriel Gautier, bourgeois de Paris, qui ont formé une compagnie pour un établissement de pêche sur les côtes d'Acadie; — 1685, 13 août, lettre du ministre au sieur Arnould, intendat à La Rochelle, pour l'engager à exciter « les marchands de La Rochelle, qui envoient en la ditte côte (de Saint-Domingue) de porter ces sortes de marchandises (qui servent à l'équipement et au radoub des vaisseaux) et vous pouvez les assurer qu'ils en trouveroient facilement le débit »; — 1687, armement à Rochefort de la frégate *La Friponne* sous le commandement du sieur de Beauregard. Il est souvent aussi question de Callières, de Lauzon, de Vaudreuil, etc. Notons quelques fautes de lecture: p. 24, Sébastien Murester pour Munster; p. 80, Ruze, marquis Dessiat, pour Ruzé, marquis d'Effiat, et aussi l'ab-

sence de notes relatives aux noms propres et l'omission des lettres 1618-1634 et mémoires de Champlain sur la découverte de la Nouvelle France, l'établissement et la situation du Canada publiés dans le tome VIII des *Archives*, et qui ont leur importance. (Voir aussi plus bas, page 95). D.

Documents sur la ville de Royan et la tour de Cordouan, 1622-1789, recueillis par Gustave Labat (Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1884, in-4, 40 pages, avec le plan de la conche de Royan en 1726 et une vue de Cordouan, dessinée par l'auteur. Cette plaquette (tirée à cent exemplaires), œuvre d'un véritable bibliophile, contient: *La prise de la ville de Royan* (1622) d'après l'opuscule imprimé à Poitiers cette année même (4 pages); *Mémoire sur le port de Royan*, par M. de Bitry, ingénieur en chef (1726), « d'autant plus intéressant qu'on se préoccupe maintenant de faire à peu de chose près un travail dont il était déjà question il y a plus d'un siècle et demi. » Bitry demandait seulement cent mille francs « pour mettre plus de cent bastimens à couvert des gros temps », éviter les inconvénients du Verdon, et recevoir « toute l'année des frégates légères qui donneroient la chasse aux vaisseaux ennemis »; Lettres de M. J. Teulère, ingénieur de la tour de Cordouan (1789), « contenant des détails d'architecture sur les travaux exécutés au phare, aux églises de Saint-Sulpice de Royan et du Verdon », et sur les événements politiques; *Notice* du même sur Cordouan, avec des notes sur les personnalités et les lieux cités, où nous signalerons quelques erreurs: « le baron de Matha » qui figure au siège de Royan, n'était pas d'une branche de la maison de Montberon en Angoumois, mais bien de la maison de Bourdeilles; « le sieur de Saint-Surin » était alors Henri de La Motte-Fouqué, et non un Bretinauld. Henri vendit, en 1630, Saint-Seurin à Jean Bretinauld, sieur de Plassay, son beau-père, dont les descendants le possèdent encore. Voir plus haut, page 89.

Die Kirchliche und politische Wirksamkeit des legaten Raimund Peraudi, par Jean Schneider. (L'action ecclésiastique et politique du légat Raymond Péraudi, 1486-1505). Halle, Max Niemeyer, 1882, in-8, 126 pages. Raymond Péraud, que Hans, p. 279, appelle Raymond Bertrand, né à Saint-Germain de Marancennes, fut, dit le *Répertoire des travaux historiques*, t. IV, numéro 5221, « confié de bonne heure aux Augustins(?) de Saintes, qui l'envoyèrent à l'université de Paris. Arrivé à Rome, il acquit bientôt une position importante. Envoyé en France, sous Sixte IV (1477), il fut nommé aumônier du roi par Louis XI. Après la mort de ce roi, il retourna à Rome et devint évêque de Gurk en Carinthie, et cardinal en 1493; il mourut en 1505, évêque de Saintes. L'auteur nous raconte son activité comme légat du pape principalement en Allemagne et dans les Flandres. Ce travail est fondé sur l'étude de documents inédits. »

L'auteur, M. Jean Schneider, d'après des sources multiples, a minutieusement raconté la vie de celui que Trithème appelait « un

homme de la vie la plus pure et la plus irréprochable, » et qui n'eut jamais que deux choses en vue, la réforme de l'église et la croisade contre les Turcs. Né en 1435 à Surgères, mis chez les augustins de Saint-Gilles de Surgères, envoyé à Paris y continuer ses études au collège de Navarre, docteur en théologie, Péraud revint probablement à Surgères où il fut prieur selon Ciaconus. Envoyé à Rome dans l'intérêt de son couvent, il s'y fit remarquer. Sous Paul II il occupa une position au palais pontifical, et surtout sous Sixte IV. Sixte IV avait accordé (1476) une indulgence plénière à ceux qui contribueraient à la reconstruction de l'église de Saint-Pierre de Saintes (Voir t. X, p. 56 et suiv. des *Archives historiques de Saintonge*, qui a reproduit par l'héliogravure ces importants documents), Péraud fit tous ses efforts pour répandre ces indulgences ; en récompense de son zèle, il eut l'archidiaconé d'Aunis. Louis XI le fit son aumônier. En 1481, il conduisit une ambassade à Rome où il entra le 8 mars, et il fut reçu par les cardinaux. L'ambassade apportait 300,000 ducats ramassés par Péraud pour la guerre contre les Turcs. C'est probablement après la mort du roi que le pape Innocent VIII le nomma protonotaire apostolique. Le 20 avril 1487, il fit un éloquent appel contre les Turcs et imposa des décimes sur les ecclésiastiques, mesure qui suscita de vives réclamations en Allemagne. Péraud reçut la mission d'adoucir l'empereur Frédéric et réussit à le ramener à de meilleurs sentiments. Il avait assisté à la diète de Spire en 1486 ; à Salzbouurg il y avait division dans le chapitre, où il mit un peu d'ordre, et se rendit à la diète de Nuremberg. L'empereur l'envoya à Rome pour obtenir la punition d'un membre du clergé coupable ; ce que le pape autorisa. Au commencement de 1488, Péraud publie l'indulgence dans l'évêché de Mayence. Frédéric le nomme procureur et orateur pour les affaires de l'empire à la curie romaine. Péraud y défendit les intérêts de l'empire. Dans la seconde moitié de l'année 1488, le pape le chargea d'être le médiateur entre Charles VIII, et en 1506 entre Louis XII et Maximilien. On le voit ensuite prendre parti chaudement pour le roi de France, favoriser son expédition en Italie, parce qu'il comptait sur lui pour la guerre contre les Turcs. Le docte écrivain qui a consulté tous les livres et puisé à toutes les sources, énumère en détails toutes ses missions, tous ses voyages, toutes ses ambassades. Péraud est le médiateur des princes, le soutien de la papauté, le défenseur de l'église. Il veut réconcilier les princes chrétiens entre eux pour les lancer contre les musulmans. Il veut réformer les membres du clergé et l'auteur le pose nettement comme un précurseur de Luther. Il serait trop long d'analyser ici cet ouvrage que M. Eckstein a bien voulu, avec beaucoup d'obligeance, résumer pour moi. On trouvera un sommaire de la vie de Péraud dans l'*Epigraphie santone*, p. 123, et dans Arcère, I, 296. Nous ferons pourtant remarquer que le couvent des augustins n'a existé ni à Surgères ni à Saintes. M. Schneider pense qu'il connut Louis XI parce que Rome l'avait chargé

d'une mission près de lui. Or, il ne faut pas oublier qu'en 1473, Louis XI séjourna à Surgères où Péraud était prieur de Saint-Gilles. C'est plus probablement là qu'il connut le roi à qui sans doute il fut présenté par deux Rochelais, Pierre Doriole, chancelier de France, et Jean Méricion, son conseiller intime. L'auteur, qui cite de très nombreuses références, a oublié les écrivains locaux : Arcère, *Histoire de La Rochelle*, et Cholet, *Saint-Germain de Marencennes*, où se trouve beaucoup sur Péraud, évêque de Saintes, chanoine de Poitiers et cardinal de Gurck. En outre, Péraud a laissé des écrits, des mémoires sur ses légations, des lettres à Reuchlin, des harangues. Nous eussions désiré des appréciations ou des extraits. Quoiqu'il en soit, le petit livre de M. Schneider a fait beaucoup pour la gloire de notre compatriote, et on ne pourra rien écrire sur Péraud sans l'avoir lu.

LOUIS AUDIAT.

Echo rochelais des 6 et 16 août publie *Voyage autour d'une maison de la renaissance à La Rochelle*, lu, le 4 juillet, par M. le vicomte d'Aviau de Piolant au congrès archéologique de Poitiers. L'auteur, qui traitait un sujet fort connu, s'est contenté de transcrire une lettre de M. Octave de Rochebrune qui a décrit et gravé ledit monument, extraite d'un article de M. E. Jourdan, *La maison de Henri II*, publié dans la *Revue de l'Aunis*, numéro 5, 1^{er} décembre 1863. Il y a ajouté quelques mots sur la renaissance, puis sur les faïences d'Oiron d'après Benjamin Fillon, et sur un céramiste moderne, M. Jouneau, à Parthenay, qui n'a pourtant pas décoré la maison de Henri II. Ce mémoire a été ainsi apprécié dans un article des *Tablettes*, qu'a reproduit l'*Echo* du 26 juillet, et qui rendait compte des séances du congrès de Poitiers : « Disons surtout que le bouquet de la soirée a été offert par M. le vicomte d'Aviau de Piolant. Rien de fin, de spirituel, de délicat, comme son voyage autour de la maison d'Henri II ou de Diane de Poitiers à La Rochelle. A l'exemple des fées d'autrefois, l'orateur nous a transportés instantanément en Orient, à Constantinople, en Italie, à Chambord, à Saint-Michel, à Avignon, sans oublier le chef-lieu de notre département. Il nous a même, en passant, fait visiter à Parthenay les ateliers d'un céramiste d'un grand talent et de beaucoup d'avenir, M. Jouneau. Avec un style qui sait revêtir d'une forme toujours élégante un fonds riche et varié, M. de Piolant a vite captivé l'attention un peu fatiguée de l'immense assemblée. Comment analyser son travail, vrai mosaïque composée avec tant de goût ? A côté d'anecdotes piquantes que d'aperçus profonds sur l'art et ses manifestations ! De vifs applaudissements ont, à maintes reprises, interrompu notre excellent ami, qui s'est révélé une fois de plus écrivain distingué et orateur disert. » Pour écrire de ce style, il faut être M. Vallée, ou M. de Piolant lui-même.

Ere nouvelle, de Cognac, du 5 juin, contient un article sur

Paizay-Naudouin, canton de Ruffec (Charente) où est situé le château de Saveille. En 1641, le 19 février, Jeanne de La Rochefaton, héritière de Saveille, épousa Armand Nompar de Caumont, duc de La Force, maréchal de France, dont une fille Charlotte, morte en 1666, fut mariée en 1653 à Henri de La Tour, vicomte de Turenne. Saveille échut aux Prévost-Sansac. En 1713, le 16 février, Henri, marquis de Bourdeille, prit pour femme Suzanne Prévost-Sansac de Touchimbert, dame de Saveille. Saveille fut acquis, en 1788, par Jean-Jacques, comte de Bourdeille, lieutenant-colonel du régiment Dauphin cavalerie.

Franzoesische studien de Kœrting et Kochwitz, t. III, contient : Die südwestlichen. Dialecten der langue d'oïl. Poitou, Aunis, Saintonge und Angoumois.

Grandes (Les) scènes historiques du XVI^e siècle, par Tortorel et Perissin (Paris, Fischbacher, 1884, in-fol.) contiennent entre autres : n° 33. « La rencontre des deux armées françaises entre Cognac et Châteauneuf, le 13 mars 1569 ; » notice par M. L. Tanon ; n° 30. « Le siège de Saint-Jean d'Angély par le roy, du 14 octobre au 2 décembre 1569 ; » texte par M. Charles Molinier.

Harper's New Monthly Magazine, n° 381, febr. 1882, p. 446, contient *Le roman des explorateurs espagnols et français*, où nous lisons ce qui suit : (1) « Samuel de Champlain fonda Québec et Montréal, découvrit le beau lac qui porte son nom et les grands lacs Ontario et Huron ; il fut, pendant trente-deux ans, le principal promoteur de la colonisation canadienne et le chef des pionniers de la Nouvelle France ; c'était un héros que tout peuple se ferait un plaisir de vénérer. Sur le grand livre d'or de la chevalerie française, il y a peu de noms brillant d'un éclat plus vif ou plus pur. Dans son caractère, il y a bien des traits qui rappellent les types les plus glorieux du chevalier du moyen âge, un Godefroy ou un saint Louis ; cependant il faut y ajouter cette ardente curiosité scientifique qui, de nos jours, animait un Baker ou un Livingstone. Sa piété et sa probité égalaient son courage et sa persévérance dans les épreuves ; et ces

(1) Samuel de Champlain, founder of Quebec and Montreal, discoverer of the beautiful lake which bears his name, and of the great lakes Ontario and Huron, for thirty-two years the mainstay and dependence of Canadian colonization, and foremost among the pioneers of New France, was a hero to whom any people might delight to do reverence. On the long honor-roll of French chivalry there are few names that shine with a brighter or purer lustre. In his character there was much that reminds one of the highest type of mediæval knight of a Godfrey or a Saint Louis ; yet combined with this was that keen scientific curiosity which in our own day animates a Baker or a Livingstone. His piety and probity were equal to his courage and endurance, and these qualities were united with a tact which made him the idol of Indians and white men alike...

qualités étaient unies à un tact qui en faisait l'idole des Indiens aussi bien que des hommes blancs.

» Champlain ne fut pas seulement le fondateur de la colonie canadienne; mais il lui imprima la plupart des traits principaux de sa politique intérieure et extérieure. Peut-être serait-il plus correct de dire que ces traits étaient déterminés par la position de la colonie et les circonstances où se trouvait la société française; il n'en est pas moins vrai qu'ils prirent un caractère permanent pendant la vie de Champlain et conformément à ses vues. Cette curieuse combinaison d'entreprises mercantiles et de propagande religieuse, la robe noire du jésuite frôlant continuellement le marchand de peaux de castor, la tentative de reproduire sur ce sol peu favorable les institutions féodales déjà condamnées dans l'ancien monde; la politique de la fraternisation avec les Indiens et la participation aux querelles incessantes entre les tribus, et la tendance à l'agrandissement sur une grande échelle, poursuivi par le moyen d'explorations étendues, et par des alliances habiles avec l'établissement systématique de postes militaires bien choisis, toutes ces particularités qui donnent aux premiers temps de l'histoire du Canada un intérêt si rare et si séduisant, lui furent distinctement imprimées entre l'époque de la fondation de Québec et la mort de Champlain au jour de Noël 1635. » Voir plus haut, p. 91 E.

Indépendant de la Charente-Inférieure du 7 août publie le discours prononcé à la distribution des prix du collège de Saintes, le 4 août, par M. Lauze, professeur d'histoire, sur Agrippa d'Aubigné, né à Saint-Maury, près de Pons. L'orateur a traité son sujet aux applaudissements de tous. « C'est pour nous, a-t-il dit, et nous le répétons après lui, un heureux signe des temps, plein de nobles et grandes espérances, que ces recherches persévérantes que l'on fait aujourd'hui pour arracher à la poussière dans laquelle ils sont restés trop longtemps enfouis, les écrivains du moyen âge et du xvi^e siècle. » — Du 4 septembre : « Deux grands hommes de Saintonge, Bernard Palissy, enfant adoptif de Saintes, et Agrippa d'Aubigné, saintongais de naissance, » où l'auteur, M. Paul Boutin, fait naître « à Asnières », qui est près de Saint-Jean d'Angély, d'Aubigné, qui est né à Saint-Maury, en la commune de Pons, et à « Cozes Jules Dufaure, » né à Saujon.

Inventaire des archives départementales de la Haute-Vienne, série D, par M. Alfred Leroux. Cet inventaire, comme celui des *Archives hospitalières*, est précédé d'une excellente introduction de LXX pages, méthode que nous voudrions voir suivie par tous les archivistes, contient, n^o 154, ce passage extrait du journal d'un membre (procureur ou syndic) du collège des jésuites de Limoges : « Parti du collège avec le R. P. recteur, le samedi 20 septembre 1692; couché ledit jour à Massignac; le lendemain, jour de saint dimanche et saint Mathieu,

21 dudit [mois], couché à Angoulême, où nous avons trouvé le R. P. provincial...; mercredi 24, arrivé sur les deux heures après-midi à La Rochelle; veu l'ouvrage à cornes à la porte Saint-Nicolas et autres fortifications qui renferment ladite ville; le judy 25, parti de La Rochelle sur les neuf heures du matin pour Clavète, où nos pères faisoient les huit jours: chétif lieu; nous y disnâmes, soupâmes et couchâmes ce jour-là; le lendemain, vendredi 26, après avoir disné, nous en partîmes, environ une heure après-midi, et fumes coucher à Rochefort. à l'enseigne du *Dauphin*. Veü à Rochefort beaucoup de navires de guerre; entré dans le galion d'Espagne de 70 pièces de canon; dans l'*Intrépide*, de 90 pièces; dans le *Victorieux*, de 100 pièces; mesuré ce dernier qui a, depuis la gallère qui est au dernier [au derrière] jusques au beaupré, 57 grands pas. On bâtissoit au dit lieu l'*Ambitieux*, à 100 pièces, dans lequel je suis entré; le *Magnifique*, aussi de 100 pièces; le *Fort*, de 60 pièces. Veü de plus quantité de canons de fonte et de fer, plusieurs mortiers, grand nombre de bombes et de boulets.... » Ils rentrent à Limoges par Cognac et Angoulême vers le 5 octobre.

Itinéraire général. De la Loire à la Gironde. Poitou et Saintonge, par Paul Joanne (Paris, Hachette, 1884, in-12, 259 p., 3 cartes et 5 plans). La réputation des Guides-Joanne n'est plus à faire. Aussi nous contenterons nous de signaler le nouveau volume que la librairie Hachette vient de consacrer à notre province. Un livre de ce genre, où les noms, les dates, les faits fourmillent, est toujours à corriger; il n'arrive à la perfection qu'après des éditions successives. Indiquons quelques inexactitudes. A Rochefort, p. 83, Colbert de Terron, non de Terroc; patrie du « conventionnel Cochon Duvivier », qui, chirurgien en chef du port, fut destitué sous la terreur et fit seulement, en 1802, partie du corps législatif; parmi les « monuments dignes de mention, l'église Saint-Louis »; on peut y ajouter avec plus de raison l'église Notre-Dame au faubourg. A La Rochelle, Guiton et son poignard apocryphe « changé, dit-on, — voilà un dit-on à propos — en une épée d'honneur offerte à l'amiral Duperré; dans l'église Saint-Louis, « belle statue tombale d'un évêque de La Rochelle, » ajoutez: « Monseigneur Landriot; à Moëze, p. 109, « monument de la renaissance supportant une pyramide que couronnait une croix hosannière; c'est le monument lui-même qui est une croix hosannière; les eaux de la Rouillasse, et non Bouillasse; on cite « aux environs de Soubise deux dolmens dans les bois de Laussay »; lisez *La Sauzaye*, et plus bas: « Sur le territoire de Beugay se trouvent deux dolmens »; ce sont les mêmes; p. 111, à gauche de Corme-Ecluse, « le château de Didonne et à 3 kil. Semussac, château du xvi^e siècle. » Le château de Didonne (xviii^e siècle) est dans la commune de Semussac; p. 117, Pire-Longe « paraît avoir été un trophée militaire, un mausolée ou un monument itinéraire dédié à

Mercure »; la dernière hypothèse est plus vraie; c'était un monument consacré aux *lares compitales*; Sablonceaux, abbaye de bénédictins, lisez *augustins*; p. 49, Saintes: « saint Eutrope y prêche le christianisme, vers 250 » ou plutôt au 1^{er} siècle; « le capitole romain, transformé en citadelle »; y avait-il un capitole? « Dans une maison particulière, le Coteau, se trouvent des restes d'un hypogée antique ou d'un tombeau; » les constructions romaines du Coteau n'ont jamais servi de sépulture; c'était très probablement une dépendance des arènes; la cathédrale « remaniée à la fin du xiv^e siècle et au milieu du xvii^e, est de la seconde moitié du xv^e, avec des reconstructions partielles aux xvii^e et xviii^e siècles, après les ravages des protestants; « ancien hôtel-de-ville, élégant? édifice de la renaissance », c'est-à-dire bâti au xviii^e siècle, « surmonté d'une grosse tourelle dans laquelle s'ouvre la porte (xvi^e siècle) de la bibliothèque (30,000 volumes) », c'est-à-dire environ 22,000; « curieux manuscrits, lettres autographes des Valois », qui existaient, et encore? avant l'incendie de 1871; « 7,000 médailles grecques, phéniciennes, gauloises, romaines et françaises, » dont beaucoup manquent à l'appel si elles ont jamais existé; « Saintes possède des fonderies de fer et de cuivre, des fabriques de bougies... » singulières exagérations, etc.

Limoges d'après ses anciens plans, par Paul Ducourtieux (Limoges, Ducourtieux, 1884, in-8, 191 pages et 4 plans), ouvrage à servir de modèle, où, p. 12-22, à propos du plan de Limoges (vers 1680) par Antoine Jouvin, de Rochefort, trésorier de France à Limoges, l'auteur fait une courte biographie de cet ingénieur, inconnu à la *Biographie saintongeaise* de Rainguet, dont n'a pas parlé M. Louis Delavaud dans ses *Géographes Saintongeais*, et qui peut-être n'était pas de Rochefort-sur-mer.

Marins (Les) de la république et de l'empire, 1793-1815, par Paul Lecène (Paris, librairie des publications illustrées, rue des Saints-Pères, 45; 1884, in-8, 328 p.) C'est le récit très intéressant des guerres maritimes de la république et de l'empire, dans lequel l'auteur a fort habilement encadré la biographie des marins qui s'y sont distingués, avec leurs portraits. Citons particulièrement le chapitre ix: « L'amiral de La Touche-Tréville, commandant de la flotille de Boulogne » (Louis-René-Madeleine Le Vassor, comte de La Touche-Tréville, né à Rochefort en 1745 (Voir *Bulletin*, IV, 306); le chapitre xi: « Bataille de Trafalgar; le capitaine Lucas... » (Jean-Jacques-Etienne Lucas, né à Marennes en 1764, mousse à 14 ans, capitaine commandant le *Redoutable* à Trafalgar); ch. xiv, les croisières de l'empire et le capitaine plus tard amiral Duperré (Victor Guy, né à La Rochelle en 1775, vice-amiral en 1826, commandant en 1830 la flotte de l'expédition contre Alger, ministre de la marine, mort en 1846); ch. xii, « Les brûlots de l'île d'Aix »; ch. ii, « 1794,

bataille de prairial an II, *Le Vengeur* », où figurent les deux cousins germains, Jean-François Renaudin, né le 13 juillet 1750 au Gua, et Mathieu-Cyprien Renaudin, né à Saint-Denis d'Oleron le 27 mars 1757, Jean-François dont le nom reste attaché au *Vengeur*. L'auteur met en note: « Un comité local s'est formé au Gua au mois d'août 1881 pour élever une statue à Renaudin. Une souscription, — lisez l'érection — a été autorisée par décret du président de la république », décret, ajouterons-nous, presque immédiatement rapporté sur la proposition du ministre de la marine. Renaudin, en effet, avait fait un très beau rapport sur la lutte héroïque du *Vengeur*; on le trouvera dans l'ouvrage, p. 254, et il vaut mieux « que les amplifications oratoires de Barère à la tribune de la convention, que les vers de Lebrun et de M.-J. Chénier »; mais il avait eu ce tort de quitter un des premiers son bâtiment qu'il ne devait abandonner que le dernier. On lira en outre avec intérêt, p. 287, le rapport de Lucas sur le combat de Trafalgar et celui, p. 303, du capitaine Duperré sur la belle campagne de 1809-1810.

Mémoires de l'académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens (1883, 5^e série, t. X) contient, p. 393-418, *M. Dufaure*, éloge de l'avocat et du jurisconsulte, par M. Gustave Dubois, avocat. L'auteur a mis cette *Etude sur M. Dufaure* dans une élégante brochure (in-18, 42 p.; Amiens, impr. T. Jeunet). Nous y lisons, p. 9, cette anecdote charmante: « Il n'était pas besoin que le devoir professionnel lui rendit le désintéressement obligatoire; cependant, sa première défense, celle d'un accusé devant le conseil de guerre, lui apporte des honoraires que la désignation d'office ne l'empêcha point de recevoir avec un empressement singulier; mais quel censeur sévère pourrait le lui reprocher? Le soldat acquitté lui remit, dans sa munificence, une mèche de cheveux de sa fiancée! Heureusement, ce premier client fut suivi de beaucoup d'autres moins riches d'amour, sans doute, mais plus capables de donner à leur reconnaissance un aspect moins vaporeux. »

Miracula S. Martialis anno 1388 patrata, ab auctore cœvo conscripta, nunc primum edita studio et opera V. V. Francisci Arbellot, canonici Lemovicensis (excerptum ex *Analectis Bollandianis* Bruxellis, 1882, in-8°, 38 pages). Nous avons cité, (*Bulletin*, IV, 129, un extrait de cet opuscule relatif à des pèlerins de La Rochelle au tombeau de saint Martial, enchaînés par les Anglais du fort de Chalusset et délivrés par l'intercession du saint. Notons encore, p. 13, des pèlerins qui, après une visite à Saint-Eutrope de Saintes, « sanctum Dei discipulum Eutropium », et se rendant au tombeau de saint Martial, furent volés à Saint-Junien et retrouvèrent leur argent après avoir invoqué le saint.

Notices et documents publiés par la société de l'histoire de France à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fonda-

tion. (Paris, Henri Loones, 1884, in-8°, Lvi-464 pages). A citer, p. 375, *Une lettre* (mars 1620) de Philippe Fortin de La Hoguette, seigneur de Chamouillac, par M. P. Tamizey de Larroque, qui avait déjà publié de lui une lettre, t. VI, p. 460 des *Archives*, et qui annonce une étude biographique complète.

Pierre de Paschal, historiographe du roi (1522-1565), par Paul Bonnefon. (Bordeaux, Chollet, 1883, petit in-4°, 71 p.), étude biographique et littéraire très bien faite d'un personnage assez ignoré, où se trouve à la fin un fragment de l'histoire inédite, *Petri Paschalii historiarum fragmenta*, où est racontée la fameuse sédition des Pitaux en Saintonge (1545), si durement châtiée par le connétable Anne de Montmorency : « Sunt in Olarinensi, Alvertea et Rea insulis atque aliis multis in locis orae Santonum maritimæ salinæ multæ... Ea seditio dicitur fuisse ad Jurigniacum non longe ab urbe Angolisma quodam in vico facta... Rupella, quod est oppidum in Santonibus maritimum et Satangeliacum etiam oppidum satis munitum sola quieverunt... »

Portefeuille (Le) de madame Dupin, dame de Chenonceaux... publié par le comte Gaston de Villeneuve-Guibert (Paris, Calmann-Lévy, 1884, in-8°, iii-596 pages : 7 fr. 50). M^{me} Dupin, Louise-Marie-Madeleine Fontaine, se rattache par plusieurs côtés à la Saintonge. Son fils, Armand-Jacques Dupin de Chenonceaux, fut marié à Julie-Sophie de Rochechouart, fille de Marie Christine de Machault, qui descendait du poète Jacques Favereau, de Cognac, petit-fils d'Etienne Pasquier, l'auteur des *Recherches de la France*. (Voir *Nicolas Pasquier*, par M. Louis Audiat, p. 129), et la belle-fille d'Armand-Jacques, Jeanne-Sophie de Saint-Roman, veuve de Claude-Sophie Dupin de Rochefort, épousa le chancelier Pasquier. C'est du beau-fils de M^{me} Dupin, Dupin de Francueil, marié en secondes noccs à Aurore de Saxe, veuve du comte de Horn, fille légitimée du maréchal de Saxe, que descend Aurore Dupin, baronne du Devant, M^{me} Georges Sand. En outre, la troisième sœur de M^{me} Dupin, Françoise-Thérèse Fontaine, avait épousé Nicolas Vallet de La Touche, dont vinrent : Armand Vallet de Villeneuve, marié (9 février 1768) à sa cousine, Suzanne-Madeleine Dupin de Francueil, qui eut : 1° René, qui, de son union avec Apolline de Guibert, fille du général, eut : a Emma, devenue comtesse de La Roche-Aymon ; b Septime, comte de Villeneuve-Guibert, père de l'auteur de ce volume ; René, à la mort de Louise Fontaine-Dupin (20 novembre 1799) hérita — M. Bonhomme dit à tort qu'il l'acheta — du château de Chenonceaux, où il habita avec sa nombreuse famille jusqu'à sa mort (1863), et qui fut vendu, l'année suivante, à M. Pelouze, beau-frère de M. Wilson, gendre du président de la république ; 2° Auguste, baron de Villeneuve, qui hérita de la terre de Rochefort, près du Blanc, possédée aujourd'hui par son petit-fils, le baron Paul de Villeneuve. Or ce Nicolas Vallet de Le Touche, frère de Pierre Val-

let de Salignac, dont le fils, seigneur de Mons en Royan, vota à Saintes avec la noblesse en 1789, avait acheté (octobre 1744) la moitié de la terre de Marennes (*Bulletin*, IV, 246). C'est son arrière-petit-fils, M. le comte Gaston de Villeneuve-Guibert, qui édite le portefeuille de son aieule. Après avoir lu le petit volume de notre compatriote, M. Honoré Bonhomme, *Grandes dames et pécheresses* (*Bulletin*, IV, 137), on lira avec fruit la notice sur M^{me} Dupin qui précède.

Le *Portefeuille* de M^{me} Dupin contient ses lettres et œuvres inédites, des lettres de l'abbé de Saint-Pierre, de Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu, Mably, Mairan, de Sainte-Aulaire, de Tressan, M^{me} de Tencin, l'abbé d'Olivet, d'Argenson, le duc de Richelieu, M^{me} du Bocage, Rulhière, Lécât, l'abbé de Baradat, Mably, Cideville, Bitaubé, et de quelques anonymes, etc. Un beau portrait de M^{me} Dupin, d'après Nattier, et des fac-simile d'autographes ornent ce magnifique volume, dont on voit l'intérêt par ce simple énoncé. Ajoutons que chaque correspondant a sa notice, courte et substantielle.

Prieurs (Les) claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux et de Saint-Pierre de La Réole, par Ant. de Lantenay (Bordeaux, 1884, in-8°, 191 p.), où on lit, p. 24-32, une note sur Gérard des Alleux, né et bénédictin à Corbie, introducteur de la réforme de Saint-Vanne (1619), profès en 1620, prieur de Saint-Faron de Meaux, de Saint-Jean d'Angély, envoyé à Bordeaux pour y introduire la réforme, abbé de Saint-Augustin de Limoges, de Saint-Allyre de Clermont, prieur de Bonne-Nouvelle de Rouen, où il mourut en 1647; page 39, sur Jean-Bernard Audebert, né en 1680, à Bellac, cellier à Saint-Jean d'Angély; p. 90, Gilles Chouart, prieur de Saint-Jean d'Angély en 1708-1711; p. 134, François-Victor Chavaille de Fougères, prieur de Saint-Etienne de Bassac en 1751-54; p. 162, Michel Rougier, qui enseigna la théologie à Saint-Jean d'Angély.

Recueil de la commission des arts du 1^{er} juillet. M., l'abbé Vallée, pour continuer à entretenir de vieilles querelles qu'on croyait enfin terminées, et une déplorable zizanie qu'il a suscitée entre gens faits pour s'entendre, publie une lettre où sont signalées « les attaques injurieuses et déloyales » du *Bulletin* du 1^{er} janvier 1884, gros mots qui, dans un *Recueil* où l'on nous a traités de « quadrupède encorné » et de « bureau de tolérance, » paraissent singuliers. Que M. Vallée fasse de son recueil un pastiche de notre *Bulletin*, nous pille et nous copie, c'est son affaire; qu'il laisse imprimer que la société des *Archives* doit son existence à sa commission, « car c'est sous son patronage qu'elle s'est fondée, » et autres bourdes de cette force-là, c'est drôle (1). Mais ne dépasse-t-il pas un peu

(1) Voyez pourtant comment se propagent les erreurs. La commission des arts, pour le plaisir des badauds, en publie sur notre compte des plus réjouissantes; nous ne les relevons pas; elles passent de là dans des ouvrages sérieux. Ainsi

les bornes de la plaisanterie quand il veut faire croire que le *Bulletin* a été « injurieux et déloyal » parce qu'il a rappelé à l'exactitude et au scrupule de la vérité un « professeur de musique » qui fait de l'archéologie sans le savoir et enseigne l'histoire avant de l'apprendre ? M. l'abbé Vallée, croyons-nous, ferait mieux de laisser tranquilles et la société et son président et son bureau ; — *Station préhistorique de Thenac*, par M. le baron Eschasseriaux ; — *Sur les doubles titulaires ou patrons de nos églises*, où M. l'abbé Caudéran nous apprend que souvent nos églises ont changé leurs patrons, ce qui fait que le peuple continue à fêter l'ancien et le curé le nouveau. Il cite un fait de 1656 et ajoute : « comme l'atteste l'abbé d'Angeac (1603-1612), cité par Rainguet, » ce n'est pas Rainguet qui a commis la faute ; — cinq lettres sans intérêt adressées à René de Saint-Légier, seigneur d'Orignac et de Boisrond ; — *Varia* où nous retrouvons les notes archéologiques publiées dans nos numéros d'avril et de juillet sur Champagne, Romegoux, Varzay, le culte de saint Eutrope à Bordeaux et à Callen ; en outre, notes sur une lettre des Baudéan à Marennes, sur des fragments de plats à Saint-Georges des Coteaux, sur Charles-Pierre Normand de La Tranchade, décédé le 3 mai 1884 ; sur l'époque de l'établissement des dominicains à Pons, que M. l'abbé Valleeau fixe, d'après M. Musset, à une date antérieure à 1286 ; enfin une lettre de M. Louis Planty, sur le nom de son logis : *Les quatre portes*, drolerie un peu forte, même pour M. l'abbé Vallée.

Revue de la société littéraire... de l'Ain (Bourg, mai-juin 1884) reproduit l'*Histoire de la conquête des pays de Bresse et de Savoye par le roy très chrestien*. (Paris, 1601, in-12, 150 p.), par Lancelot du Voysin de La Popelinière.

Revue poitevine et saintongeaise du 15 juin, contient : *Les artistes poitevins et saintongeais au salon de 1884*, parmi lesquels nous trouvons MM. Bouguereau ; Jean Geoffroy, de Marennes ; Hippolyte Lucas, de Rochefort ; Emmanuel Genty, de Dampierre-sur-Boutonne qu'illustre M. Noguès ; Louis

la *Revue poitevine* croit vraiment que nous avons traité quelqu'un d'aliboron : « M. Drilhon pense que le fait de désigner quelqu'un sous le nom d'aliboron constitue une injure et une attaque personnelle. » M. Drilhon a raison. Le mal est que personne ne s'est permis ici des allusions de mauvais goût ou des expressions de bas étage. Voici la phrase où le mot a été prononcé : « Lecture d'une note sur un fer à cheval qui, selon la conclusion, a bien pu appartenir à un cheval, peut-être à un bœuf, sans doute à un mulet, plus vraisemblablement à un aliboron quelconque qui cheminait dans les rues de la vieille cité, » dit le *Courrier des deux Charentes*. » Le plaisant de l'affaire, c'est que le passage est emprunté à l'inventeur lui-même du fer à cheval de mulet qui, vantant dans un journal « sa bonne fortune » et les « aperçus intéressants » présentés par lui à cette occasion, concluait : « Ce fer de forme exigüe pourrait n'avoir pas servi à un cheval, mais à un aliboron quelconque qui cheminait dans les rues de la vieille cité. » Et M. Drilhon dira, et M. Vallée imprimera que le *Bulletin* a traité un docte savant d'aliboron. C'est pour le coup qu'on peut parler de loyauté.

Dubois, de Saujon ; M^{lle} Fauty Lescure, de La Rochelle ; Furcy - Delavault, de Saint - Genis ; Georges Brillouin, de Saint-Jean d'Angély ; Auguin, de Rochefort ; Paul Coquand, de Surgères ; Gallard Lepinay, d'Aunay ; — compte rendu des séances et publications des sociétés savantes de la région, société des *Archives de la Saintonge et du Poitou*, des antiquaires de l'Ouest, de statistique, de la commission des arts dont les séances « ne sont plus guère remplies que par des discussions personnelles ; il y a même des séances générales extraordinaires organisées pour juger la querelle ; » — du 15 juillet, une excursion en Angoumois (les Bouchauds, Chassenon et La Terne) faite en compagnie du P. de La Croix, par M. Léon Dumuys, travail fort intéressant et plein d'humour ; — du 15 août : Le congrès des antiquaires de l'Ouest, compte-rendu sommaire, mais très complet, où l'on cite les lectures de MM. Dangibeaud (La psalette de Saintes, les minutes des notaires) et Musset (Mémoire sur les plus anciennes églises de Saintes), « Saintes ne possède plus aucun édifice en petit appareil ; si l'on en juge par un dessin de Masse, il en existait encore un au xvii^e siècle, Saint-Saloine, mais il a été détruit depuis » ; une foule de notes biographiques et archéologiques, et le *Vandalisme en Poitou*, où MM. Valette et Berthelé critiquent fort vivement les prétendues restaurations d'un architecte, M. Loué, qui n'entend pas qu'on le blâme, surtout quand il a tort.

Trudaines (Les), par Ernest Choullier (Arcis-sur-Aube, L. Frémont, 1884, in-8°, 59 p.), monographie complète et intéressante de la famille Trudaine, célèbre au xviii^e siècle, par ses charges et par d'illustres amitiés : Voltaire, Delille, Chénier. Les deux derniers de la famille, chantés par André Chénier, Charles-Louis Trudaine de Montigny, né à Paris, époux (14 juin 1789) de Marie-Josèphe-Louise Micault de Courbeton, et Charles-Michel Trudaine de La Sablière, tous deux morts sur l'échafaud révolutionnaire le 8 thermidor an II, étaient seigneurs de Laleu et de La Jarrie en Aunis, ce que l'auteur a oublié de mentionner, et votèrent, par procuration, à l'assemblée de La Rochelle pour les états généraux. Ils tenaient ces terres de leur bisaïeule Renée-Madeleine de Rambouillet de La Sablière, qualifiée dame de la vicomté de Fronsac, Coudun, La Jarrie, Laleu, Saint-Maurice et autres lieux, sur son épitaphe du 20 novembre 1746.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

N° 19, t. I^{er}, 81, 106, 140, 216, 288, 350, 384 ; t. IV, 399. *Le nom patronymique de l'académicien Jean-Ogier de Gombaud.*
— Nous avons, dans le *Bulletin* d'avril 1884, constaté que

Jean-Ogier de Gombaudo, né à Saint-Just de Lussac, près Marennes, était de la famille des Gombaudo du présidial de Saintes et du parlement de Bordeaux. Dans son *Annuaire de la noblesse* pour 1884, p. 286, M. Borel d'Hauterive, qui fait l'*Armorial de l'académie française*, écrit une notice assez insignifiante sur notre compatriote, sans avoir même consulté la biographie si complète de Gombaudo, par M. René Kerviler, et lui attribue d'azur à quatre pals d'argent, d'après, dit-il, les armes « données à l'academicien par le Nobiliaire de Languedoc, de M. Brémont », qui a fait un Nobiliaire toulousain, où il parle d'un seul Gombaudo, capitoul en 1472, sans indiquer son blason. Rien, absolument rien, ne prouve qu'il faut donner à notre Gombaudo les armes des Gombaudo de Toulouse.

N° 239, t. IV, 45, 89, 151, 251. *Débris d'anciennes forges dans les cantons de Montguyon, Montandre, Montlieu.* — Le fer, par ses usages multiples, est incontestablement le plus précieux de tous les métaux. Malgré cela, l'histoire des origines de cet utile auxiliaire est presque entièrement à faire, et nous ne devons pas trop nous en étonner : car le silex et le bronze se conservent indéfiniment dans la terre, tandis que le fer est presque toujours assez rapidement dévoré par la rouille; et puis l'usage du fer date des premiers temps sur lesquels l'histoire ne projette qu'une lumière tellement faible et indécise qu'elle égare plus souvent qu'elle ne guide. Il est donc extrêmement intéressant de recueillir tous les éléments susceptibles d'augmenter nos connaissances sur les origines de la sidérurgie; aussi le *Bulletin de la société des archives* a fait une œuvre très utile en appelant l'attention des chercheurs sur ces amas de scories disséminés sur plusieurs points du département, d'autant plus que ces amas, comme beaucoup d'autres vestiges des temps anciens, auront bientôt disparu sous l'impitoyable massue du cantonnier.

D'où viennent ces scories? Sont-elles un produit naturel comme les laves volcaniques? Sont-elles simplement le résidu de quelques antiques forges?

Jé crois qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de bien grandes connaissances géologiques pour affirmer qu'elles ne sont pas un produit volcanique; un simple coup d'œil sur la carte géologique du département suffit. Aussi suis-je étonné que Camille Duteil, qui a fait preuve d'une certaine érudition dans plusieurs circonstances, ait pu émettre une telle hypothèse. (Voir la description du dolmen de Pierre-Folle).

Mais considérant que les plus importants amas de scories sont situés dans les landes et forêts de l'arrondissement de Jonzac, et que ces landes et forêts sont sujettes à des incendies considérables, on s'est demandé, avec une certaine apparence de raison, si ces scories ne seraient pas tout simplement le produit de la fusion du minerai contenu dans le sol de ces contrées, déterminée par ces incendies. Un examen attentif ne

permet pas non plus d'accepter cette hypothèse ; ces amoncellements de scories ne s'étendent, en effet, que sur des surfaces généralement assez restreintes et forment, avec des cendres et du charbon, de petites buttes comparables à des tumulus : il est évident qu'il en serait autrement si nous étions en présence des traces laissées par ces incendies.

Il ne nous reste donc plus que la dernière hypothèse, collo qui considère ces scories comme des résidus de forges.

Au point de vue géologique, le département peut être divisé en trois grandes zones se dirigeant du nord-ouest au sud-est ; la première comprend à peu près les territoires de La Rochelle, Surgères, Saint-Jean d'Angély et Matha ; elle est formée de terrain jurassique. La deuxième occupe les territoires de Rochefort, Saint-Savinien, Saintes, Burie, Royan, Mortagne et Mirambeau, et est formée de terrain crétacé. Enfin la troisième, composée de terrain tertiaire, comprend une bande de terrain assez accidentée allant de Saint-Bonnet à Saint-Aigulin et se prolongeant dans la Gironde. Ces terrains tertiaires ont été formés par voie de sédiment sous les eaux d'une vaste mer qui s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'aux montagnes du centre de la France ; on trouve des lambeaux isolés de ces sédiments dans les Deux-Sèvres, dans l'Aunis, à Taugon-la-Ronde, à Niort, à Courçon, à Benon, à Lagord, à Saint-Xandre, etc., puis à Saint-Saturnin du Bois, où ils se présentent sous forme de sables ferrugineux. Plusieurs se rencontrent encore dans les environs de Pons et de Jonzac, puis près de Cozes ; il y a enfin le plus important de tous, celui qui commence à Saint-Bonnet, ainsi que je l'ai dit plus haut ; sa composition minéralogique est extrêmement utile à connaître pour résoudre la question qui nous occupe ; la voici :

1° Des veines de cailloux quartzeux comme à Bussac ; 2° des bancs de grès blancs lustrés comme aux carrières de Laurenné, près Montlieu ; 3° des grès vitreux très serrés comme au Courtiou, près de Montandre ; 4° des grès grossiers, riches en minerais de fer comme à Corignac ; 5° des argiles vertes, blanches, grises et rouges ; 6° des sables feldspathiques riches en modules de fer hydroxydé ; 7° des argiles à lignites, comme au Ménard, près de Clérac, riches en fer sulfuré.

Cette énumération des principaux éléments constitutifs de ces terrains tertiaires permet d'apprécier à peu près dans quelle proportion le minerai de fer entre dans leur composition, et nous explique pourquoi tous les amoncellements de scories signalés jusqu'à ce jour sont situés sur cette zone. Les plus connus sont ceux de Jussas, de Loupiat et de Fourcade, dans la commune de Fouilloux ; de Plantublat, commune de Bédénac ; de Baillon, commune de Neuviq ; de Garéchaud, commune de Lagarde, et du Bassinet, commune de Bourses-Martron ; ce dernier forme une butte tellement considérable que c'est sur son sommet qu'est bâti le village du Bassinet.

Mais la présence seule d'un minerai plus ou moins riche

n'aurait certainement pas suffi pour donner naissance à ces premières forges et déterminer le choix de leur emplacement ; il fallait surtout une abondante quantité de combustible. Au ^{xvii}^e siècle on consommait encore de 5 à 6 quintaux de charbon pour produire 1 quintal de fonte et encore 3 ou 4 quintaux pour convertir cette fonte en fer forgé ; en 1850, ces deux opérations ensemble ne consommaient plus que de 2 1/2 à 3 quintaux, et aujourd'hui il y a une forte réduction. Les premiers fourneaux ont certainement employé plus de combustible que ceux du ^{xvii}^e siècle ; aussi leur emplacement est-il toujours dans des contrées forestières : nos dépôts de scories sont dans ce cas. Ces observations peuvent s'appliquer en partie aux argiles réfractaires qui étaient employées à la construction des fourneaux ; or, nous venons de voir que ces argiles abondaient dans notre zone tertiaire.

Ainsi tous les éléments nécessaires au travail du fer étaient réunis en abondance suffisante sur ce territoire aujourd'hui si riche en scories. Ces faits sont déjà, selon moi, de fortes présomptions en faveur de notre hypothèse. D'autres nous sont fournies par des traditions un peu vagues, il est vrai, mais dont on trouve plus d'une trace ; ainsi l'on croit dans le pays que le nom de la commune du Fouilloux vient des fouilles qu'on y pratiqua pour l'extraction du minerai, et cette appellation paraît être antérieure à 1402 (1) ; de plus, certaines localités riches en scories portent, depuis des temps fort reculés, le nom de Forges ; un village de la commune de Sainte-Colombe est en effet mentionné avec ce nom *ad forgiat*, dans le cartulaire de Baignes, à la fin du ^{xi}^e siècle. Enfin, M. Baudouin, directeur du laboratoire de chimie agricole de Cognac, a bien voulu étudier la composition de plusieurs échantillons de ces scories, et dans toutes il a retrouvé les divers éléments qui constituent de véritables scories de forges.

Toutes ces présomptions ne nous seraient que d'un bien faible secours, si elles ne trouvaient leur confirmation dans les découvertes de M. Victor Braud, percepteur à Archiac, et de M. Hillairet de Boisferon. Ayant habité longtemps l'arrondissement de Jonzac, M. Braud a fait des recherches, et a été assez heureux pour trouver deux fragments de laitiers, dont l'un contenait encore du minerai fondu. Notre autre confrère, M. de Boisferon, nous apprend aussi (*Bulletin* de janvier 1884, iv, p. 316) qu'il a vu des fourneaux primitifs en argile sur le bord du ruisseau la Cluzenne, dans la commune de Martron, et il ajoute qu'il en existe peut-être encore ; s'il en était ainsi, notre confrère rendrait un vrai service à la science en les décrivant avec soin.

En présence de ces faits il est impossible de douter plus long-

(1) Je dois ce renseignement et plusieurs autres à notre confrère M. le docteur Charles Vigen ; qu'il reçoive ici l'expression de tous mes remerciements.

temps, et nous devons admettre que ces amas de scories sont les restes d'antiques forges. Du reste, de semblables traces se rencontrent partout où le minerai de fer et les forêts étaient associés. Dans le Jura Bernois, la haute Alsace, les cantons de Bâle, de Soleure et de Neuchâtel on en compte plus de deux cents ; dans l'Aveyron, l'Indre-et-Loire, la Vienne, la Sarthe, la Bretagne, et plus près de nous, en Périgord, on a également signalé d'antiques vestiges du travail du fer. Partout où ces scories se rencontrent en assez grande abondance, elles portent le nom expressif de mar de fer que, par corruption et selon les contrées, on change en mâ de fer ou mâchefer.

Un infatigable chercheur, M. Quiquerez, a remonté pièce à pièce la métallurgie de nos ancêtres du Jura Bernois, et les fourneaux qu'il nous montre peuvent parfaitement nous donner une idée de ce qu'étaient ceux dont nous retrouvons les restes dans notre département. Ces fourneaux, nous dit-il, étaient construits en pierres ou en terre et tapissés intérieurement d'une forte couche d'argile réfractaire; ils ne différaient entre eux que par les dimensions ; le soufflet y était inconnu et tout se passait par le fait du tirage naturel que l'on favorisait au moyen d'une petite cheminée placée au sommet du fourneau.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est absolument impossible d'assigner une date précise à ces forges ; tout ce que l'on peut dire avec quelque certitude, c'est qu'elles sont au moins gallo-romaines, mais que, très probablement, il en est parmi elles d'une antiquité beaucoup plus reculée. Notre histoire locale n'en parle nulle part, et la première mention que nous en puissions découvrir dans les auteurs anciens est une phrase, bien vague assurément, des *Commentaires* de César, où il est permis de voir une allusion à l'exploitation du minerai de fer dans notre région ; elle est ainsi conçue : « L'ennemi tenta plusieurs sorties, creusa des mines sous les terrasses et sous les mantelets, travail auquel les Aquitains sont fort adroits, parce qu'ils ont chez eux beaucoup de mines. » Ailleurs, César s'étonne de voir la flotte des peuples de l'ouest de la Gaule mieux outillée que celle des Romains. « Les bancs des rameurs, dit-il, étaient fixés par des chevilles de fer, les ancres étaient attachées par des chaînes de fer, tandis que les Romains se servaient encore de câbles. » De son côté Tite-Live nous apprend que, lors de la conquête des Gaules, les Gaulois étaient armés de longues épées de fer à double tranchant. Diodore de Sicile nous parle de leurs lances et de leurs cottes de maille en fer ; enfin Polybe nous dit que, dès la première invasion de l'Italie, les Gaulois avaient des armes de fer. Il est évident que ces peuples, chez qui l'usage du fer était si général et si répandu, ont dû chercher à utiliser le minerai qu'ils trouvaient chez eux et dont l'extraction était facile.

La connaissance du minerai est, du reste, fort ancienne ; bien avant que la science de l'homme lui eut permis de tirer le métal pur des minerais, ceux-ci, quoique bruts, avaient attiré

son attention et lui étaient déjà d'une certaine utilité. Dès les temps quaternaires, l'homme de la pierre taillée se servait de pyrite et autres minerais comme de briquets pour produire le feu. Mais à quelle époque remonte l'usage du fer et les premiers essais de sa fabrication ? D'une manière générale, on peut dire que plus on s'approche de l'orient, plus l'origine de la sidérurgie semble se perdre dans le passé. Ainsi, environ 3,000 ans avant Jésus-Christ, l'Egypte était dans toute la splendeur de sa civilisation et connaissait depuis longtemps l'usage de ce métal. Dans les ruines de Ninive on a découvert un grand nombre d'objets en fer, tels que pics, pioches, chaînes, etc. Les Phéniciens, dont les flottes couvraient les mers, se servaient aussi du fer. Dans toute l'Europe occidentale l'usage du fer est d'une époque moins reculée; le bronze succédant à la pierre s'est maintenu plus longtemps; néanmoins les Gaulois connaissaient le fer et s'en servaient bien avant l'apparition sur leur sol des armées romaines, ainsi que nous l'avons vu. Et Mariette-Bey a trouvé à Karnak une inscription commentée par M. de Rougé, qui nous apprend la victoire remportée sous le règne de Ménéphthah, fils de Ramsès II, sur les peuples de la mer qui avaient envahi l'Egypte. Dans l'énumération de ces peuples, nous voyons les Sicules et les Turskas, qu'on identifie avec les Etrusques et les peuples du sud de la Gaule; ces peuples avaient donc déjà une marine assez puissante pour faire des expéditions et entrer en lutte avec les Egyptiens; aussi est-il naturel de penser qu'ils étaient en possession du fer. Du reste, il est admis aujourd'hui que la sidérurgie a pris naissance dans toute cette partie de l'Europe à l'époque étrusque.

Ainsi beaucoup des amas de scories que l'on trouve dans notre département datent probablement de la fin de l'époque gauloise ou même de l'époque gallo-romaine; mais il peut très bien se faire qu'il y en ait de beaucoup plus anciennes; et il est permis de penser que des recherches actives et intelligentes jetteraient quelque lumière sur les origines de la métallurgie du fer dans notre pays.

EMILE MAUFRAS.

N° 241, t. IV, 45, 91. *Les croix hosannières en Saintonge.* — Outre les croix hosannières déjà énumérées, il faut citer celle qui existait au xv^e siècle à Cognac; elle nous est révélée par une pièce de 1494. Dans l'inventaire des papiers de la succession de Jean Philipier, rédigé en 1622, se trouvait un acte dont le notaire donne ainsi le résumé : « Acquisition par Mathurin Fouque, boucher, de cent sols de rante sur une maison, mouvant du prieuré de Gondeville, sise devant la grand'croix ozanière à Cognac, 19 décembre 1494, signé Tachard. » CH. D.

N° 266, t. IV, 172, 253; V. 52. *Les membres du parlement de Bordeaux d'origine saintongaise.* — On peut consulter, mais avec précaution, à cause des erreurs de noms qui s'y rencontrent, les notices de Rabar et du Sault dans le *Nobiliaire de*

Guyenne, par O'Gilvy. Notre *Bulletin* a publié différents travaux sur les du Bourg. Les généalogies des Farnoux et des Gillibert, de Saintes, celle des Maron, de Pons; d'autres, comme celle des Blanc, de la côte de Marennes, ne se trouvent nulle part. J'en ai rassemblé des fragments notables, mais qui ne se relient pas entre eux suffisamment à mon gré. Au nombre des familles parlementaires de Bordeaux, originaires de la Saintonge, on peut citer encore les Michel du Plessis. L'un d'eux a eu la bonne fortune d'inspirer le ciseau du célèbre sculpteur Lemoine; son buste est l'une des œuvres les plus remarquables du musée de Bordeaux. Mes notes sur ces Michel concernent Guillaume (1630), Pierre (1701), qui fit enregistrer ses armoiries à l'armorial de 1696, et Jean-Baptiste (1750). M^{me} Duplessis, liée avec Montesquieu, s'y rattachait-elle? Qu'en sait « ung Bourdelois? »
LA MORINERIE.

N° 296, t. IV, p. 59. *Etymologie du nom de Fouras*. — Il a été répondu indirectement à cette question de l'étymologie de *Fouras* dans le *Bulletin*, t. III, p. 204, à propos du dicton : « As-tu vu la lune de Fouras? » Le *Gallia* lui-même l'indique implicitement, II, col. 1055 : « Ecclesia sancti Gaudentii de Folloraso, *Fouras*, quod seculares homines usualiter turpi nomine vocant, sita juxta mare prope castellum quod vulgari nomine nuncupatur *Currasium*. » N'est-il pas clair que le mot *Currasium* — prononcez *Courasium* — est une altération de *Furrasium*, *Fourasium*, ou bien que la langue vulgaire a fait du latin *Courasium* le mot français *Fouras*? C'est le fort appelé *Courasium* ou *Fourasium* qui a donné son nom de Fouras à l'église et à la paroisse. Plus tard on a traduit *Fouras* par *Follum rasmus* au lieu de *Fourrasium*. Dans le t. XII des *Archives*, p. 130, acte de 1314, on lit : « Castellania de *Forrasio* »; p. 147, acte de 1315, « castellania de *Fourraz* »; et p. 213, acte de 1320 : « Johanne de Ruppelforti seu de *Foras*. » On voit donc que le *Folloraso* est une plaisanterie moderne.

QUESTIONS

N° 298. Pourrait-on donner des renseignements exacts et détaillés sur le tumulus dit le Terrier de Brenner — *Brennus*, dit Rainguet, *Etudes sur Jonzac*, p. 310 — commune de Corignac, canton de Montandre, et signalé par Gauthier dans la *Statistique du département*, II, 284, et par Johanne dans sa *Géographie*? Gauthier, dans sa *Statistique de la Charente-Inférieure*, parle seulement, II, 284, d'aqueduc et d'édicule romains.

N° 299. Pourrait-on donner quelques renseignements sur les objets préhistoriques trouvés dans la commune de Léoville, canton de Jonzac?
E. M.

N° 300. Pourrait-on dire s'il y a des textes anciens portant le nom de *Peu-Richard*? Quand l'endroit ainsi désigné a-t-il reçu ce nom?

C. D.

N° 301. Une liste intéressante à avoir serait celle des personnes décapitées en 1794. Existe-t-elle?

N. P.

N° 302. Un prêtre constitutionnel vendéen, nommé René-Claude-Michel Borel-Miracle, réfugié à Cognac en 1793, épousa, très vraisemblablement dans le courant de la même année, une Jeanne-Bénigne Loiseau. Je désirerais savoir d'où était cette famille Loiseau, quand et où fut célébré le mariage. Le même individu, qui exerçait la profession d'huissier, quitta Cognac vers 1812. Sait-on ce qu'il est devenu?

J. P.

N° 303. D'Aubigné raconte que le roi, « ayant mis tous les siens sur les dents, faisoit chercher des chiens et des chevaux pour commencer une chasse, et quand ses chevaux n'en pouvoient plus, (il) forçoit une *sandrille* à pied. » Qu'est-ce qu'une *sandrille*? Le mot est-il saintongeais? Si oui, un pratiquant le patois du pays me désignera peut-être l'animal. LA M.

N° 304. Dans la liste donnée par le *Bulletin*, V, 40, des *Géographes saintongeais et poitevins*, de M. Delavaud, on en voit figurer qui ne sont pas des géographes dans le sens ordinaire du mot et d'autres qui n'appartiennent point par leur naissance à la Saintonge et au Poitou. Je n'ai pas lu l'article d'où la mention est tirée, et il se peut que sa lecture me fasse revenir sur cette observation. Quoi qu'il en soit, ma question porte sur un saintongeais. Au nombre des *Géographes* on indique « de La Clide, qui a été, en 1671, l'un des fondateurs de la colonie de Bourbon. » Je serais désireux de connaître les circonstances du fait intéressant relevé par M. Delavaud. La Clide, comme marin et comme huguenot, mérite d'être étudié de près. J'ai déjà recueilli sur lui un certain nombre de documents qui permettraient un essai de biographie.

LA MORINERIE.

N° 305. Je possède un recueil intitulé : « *Nouveau choix de pièces ou théâtre comique de province, contenant plusieurs opéras comiques représentés sur différens théâtres de province, sur des airs connus*. » A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Guissard, libraire, quai de Gèvres : A l'Ange gardien M. DCC. LVIII, » in-12. Dans ce recueil on trouve : *Les apprêts de noces représentés sur le théâtre de La Rochelle*. En connaît-on l'auteur?

LA MORINERIE.

N° 306. Le nom de l'antiquaire saintongeais Bourignon (Voir *Bulletin*, III, 25) est une corruption de *Bourguignon*. Quel est, en réalité, son véritable nom, et d'où venait-il?

T.

N° 307. J'ai lu dans un journal de la Charente-Inférieure — et je n'ai pas besoin de dire avec stupéfaction — la phrase suivante, sans compter beaucoup d'autres du même genre, qu'une ignorance invétérée peut seule écrire après tous les progrès de la science moderne : « Il y avait le droit de cuissage et de jambage. Lorsque Jacques, le pauvre Jacques, se mariait, il ne devait point coucher avec sa femme la première nuit de ses noces. C'était son seigneur et maître qui devait avoir les prémices de la mariée. Si ce seigneur était un prêtre, il n'avait que le droit de jambage, le droit de mettre la jambe dans le lit de la mariée... Et le droit de tuer qu'avait le seigneur, droit qui était tarifié !... » Je ne demande pas qu'on me prouve que ces assertions sont fantaisistes, ce serait faire injure à mes lecteurs, mais je demande si l'on a en Saintonge quelques traces du droit de *maritatgium*, qui était tout autre que ce que croit et prétend l'auteur.

B.

BIBLIOGRAPHIE

QUEUX DE SAINT-HILAIRE (le marquis de). *Notice sur la vie et les œuvres d'Aristote Valaoritis*. Paris, E. Thorin, 1883, in-18, xci pages. (En tête des *Poèmes patriotiques d'Aristote Valaoritis*, traduits par J. Blancard, dans la *Collection de poèmes néo-helléniques*, traduits en français sous la direction de M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire).

RÉGELSPERGER (G.). *Mollusques terrestres et d'eau douce, recueillis aux environs de Rochefort-sur-Mer*. Paris, imp. Chaux, in-8, 1883, 7 p. (*Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de La Rochelle, 1883*).

REVEILLAUD (Eugène). *Histoire du Canada et des Canadiens français*. 1884, in-8, 543 p.

RIVEAU (Charles). *L'exposition de Rochefort, section scientifique et scolaire*. Bordeaux, imp. Gounouilhoul, 1883, in-18, 32 p. (Extrait du *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux*).

RONDEAU (Philippe). *Un grand ingénieur au XVIII^e siècle. Touffaire*. Pons, imp. Noël Texier, 1884, in-8, 19 p. (Extrait du *Bulletin de la société des archives*, avril 1884).

SAINTES (A. E. de). *Amélie ou les petites études de la nature*. Limoges, E. Ardant, in-12, 1883.

— *Les délassements de ma fille*. Limoges, *idem*.

— *Michaël, le jeune chevrier du Mont-Perdu*. *Id.*, in-8, 152 p.

— *Le père La Pensée ou les guerres de l'empire*. *Id.*, in-12, 144 p.

— *Nécessité du travail ou l'enfant abandonné*. *Id.*, in-8, 143 pages.

— *Les enfants de la Savoie ou les quatre petits Savoyards.* Id., in-12, 144 p.

— *Les contes d'une mère ou les récits moraux.* Id., in-8, 119 pages.

— *Les deux orphelins vertueux, histoire dédiée à la jeunesse.* Id., 144 p.

Saint Eutrope, premier évêque de Saintes, son culte à Castanet-le-Haut, sa vie et sa mort, en forme de panégyrique. Montpellier, Calas; Beziers, Bénézech-Roques, 1884. in-12, 62 p.

Séance publique de 1883 de l'académie des belles lettres, sciences et arts de La Rochelle. La Rochelle, imp. Siret, 1884, in-8, 73 p.

Société de Saint-Vincent de Paul. Conférence de Cognac. Assemblée générale du 12 décembre 1883, Cognac, imp. de Gustave Béraud, 1884, in-12, 18 p.

TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe). *Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans. Lettres inédites, écrites de Marseille et de Paris à Peiresc.* Orléans, H. Herluison, 1883, in-8, 29 p.

— *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax.* Paris, imp. Louis Hugonis, 1883, in-8, 64 p.

— *Voyage à Jérusalem de Philippe de Voisins, seigneur de Montaut (1490).* Paris, Champion, 1883, in-8, 60 p. (Extrait des *Archives historiques de la Gascogne*, 3^e fascicule).

— *La Messaline de Bordeaux.* Bordeaux, P. Chollet, 1884, in-8, 15 p. (Extrait des *Mémoires de la société archéologique de Bordeaux*).

— *Note sur le poète lectourois Lacarry.* Auch, imp. Foix, 1884, in-8, 4 p. (Extrait de la *Revue de Gascogne*).

— *Récit de la conversion d'un ministre de Gontaud (1629).* Bordeaux, Chollet, 1884, in-8, 15 p. (Extrait de la *Revue de l'Agenais*).

THOMAS (M^r Léon). *Lettre pastorale de monseigneur l'archevêque de Rouen à l'occasion de la prise de possession de son siège métropolitain et de son entrée dans son diocèse.* Paris, P. Levé, imprimeur de l'archevêché, 1884, in-4, 29 p.

THURNINGER. *Notice sur le port de La Repentie.* Paris, imp. nationale, 3 janvier 1884, in-4, 15 p. (*Ports maritimes de la France*).

UNE GRANDE DAME RUSSE. *Les conséquences d'une faute.* Paris, Calmann-Lévy (imprimé par Noël Texier, à Pons), 1883, in-18 de xxiv-341 pages. Prix : 3 fr. 50.

XAMBEU (François). *Histoire du collège de Saint-Sever (Landes).* Dax, imp. J. Justère, 1884, in-8, 56 p. (Extrait en partie du *Bulletin de la société de Borda*, à Dax).

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1885. — PROCÈS-VERBAUX. — AVIS ET NOUVELLES : Faits littéraires et artistiques. — **NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES :** Le Fâ, Fenioux, Aunay, Pons; dolmen à Saint-Trojan. — **SOCIÉTÉS SAVANTES :** Congrès de Blois; programme du congrès de la Sorbonne. — **NÉCROLOGIE :** L'abbé Cousin, Pierre Jônain, Eugène Pelletan. — **LIVRES ET PÉRIODIQUES :** Civil et La Ramée, qu'on ne peut tuer; Le Charpentier de Longchamps; le Canada; conférences de Saint-Brice; Agrippa d'Aubigné; un ambassadeur de Louis XI inconnu, Fichet, recteur de l'université; exploration archéologique de la Charente; les Lusignans de l'Agenais; Jean de Vivonne-Pisany; Ravallac et son château; lettres de Ruffec et de La Chapelle; les Trudaines; saint Malo, évêque d'Aléth, en Saintonge. — **QUESTIONS ET RÉPONSES :** La lune de Fouras; anciennes forges à Montguyon, Montlieu, Montandre; culte de saint Eutrope en dehors de la Saintonge; les colliberts du Poitou; nom ancien du Peu-Richard; nom de l'antiquaire Bourignon; le droit du seigneur en Saintonge. — **BIBLIOGRAPHIE :** AL-DU.

PROCÈS-VERBAUX

Séance du bureau du 11 décembre 1884.

Admission de nouveaux membres.

Etat des impressions du volume et du *Bulletin*.

La prochaine séance annuelle et publique aura lieu à Jonzac au mois de février prochain.

La société des antiquaires de France demande l'expression d'un vœu afin qu'une mesure soit prise par le gouvernement pour la conservation des monuments historiques tant en France qu'en Algérie et en Tunisie. La société s'empresse de donner son adhésion, qui sera transmise à qui de droit.

AVIS ET NOUVELLES

Dans sa dernière séance la société a admis comme membres :
MM.

Arnaud, docteur en médecine à Montandre, présenté par M. Louis Audiat;

Edouard Darcy, docteur en médecine au Maine de Vaux, par Etaules, présenté par M. André Lételié;

Alexis Durand, conducteur des ponts et chaussées à Rochefort, présenté par M. Georges Inquimbert;

Charles Duret, juge d'instruction à Jonzac, présenté par M. Louis Audiat;

Gustave Guiberteau, avoué à Jonzac, présenté par M. Gaboriau;

Philippe Lauze, professeur au collège de Saintes, présenté par M. Louis Audiat;

Georges Louvel, chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne, officier de l'instruction publique, sous-préfet de Saintes, présenté par M. Louis Audiat;

Léandre Mesnard, capitaine au 114^e régiment de ligne à Saint-Denis, présenté par M. André Lételié.

Paul Quinaud, pharmacien à Jonzac, présenté par M. Gaboriau.

Ont rendu compte du t. xii, le *Progrès*, du 5 octobre, qui signale « l'accueil flatteur et mérité que le monde savant, que le public tout entier, fait aux publications de la Société; — du *Bulletin* de juillet, le *Polybiblion* d'octobre, p. 377; — du *Bulletin* d'octobre : le *Phare des Charentes*, du 10 octobre, qui mentionne particulièrement les articles sur le congrès de Poitiers, les Montaigne aux Alleuds, les anciennes forges de Montandre et Montlieu, et la Pierre-Folle de Montguyon; l'*Écho Rochelais*, du 18, qui cite en particulier la Pierre-Folle de Montguyon, le compte-rendu du congrès de Poitiers, « très littéraire, très spirituel et très savant »; la *Charente-Inférieure*, du 18, qui mentionne surtout les publications étrangères sur Champlain et Raymond Péraud, le congrès de Poitiers, « spirituellement écrit, plein d'allusions fines et délicates », les notes sur l'abbaye des Alleuds, etc.; l'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély et l'*Écho de Jonzac*, du 19; l'*Ere nouvelle*, du 23, qui signale « un savant article de M. Em. Maufras, l'écrivain mégalithique si connu, sur les débris d'anciennes forges »; les pages consacrées au congrès de Poitiers, « appréciations judicieuses, récit limpide et pétillant d'esprit »; le *Journal de Marennes*; la *Revue poitevine*, du 15 octobre, p. 270, qui cite « un intéressant et très spirituel compte-rendu du congrès archéologique de Poitiers ».

l'article sur le dolmen de Montguyon, des additions aux notes de M. Beauchet-Filleau sur l'abbaye des Alleuds.

Ont reproduit des articles : Le *Progrès*, du 10 octobre (Les arènes de Saintes); le *Bulletin de la société historique du Périgord*, xi, 5^e livraison, p. 338 (le culte de saint Eutrope à Latière dans la Double, près Sainte-Aulaye); l'*Indépendant*, du 11 novembre (compte-rendu du congrès archéologique); l'*Echo rochelais*, du 15 (*idem*); l'*Echo de Jonzac*, du 15 (la Pierre-Folle de Montguyon).

Le *Journal de la Vienne* (Poitiers, 14 décembre) a publié, sous le titre *Souvenir du congrès archéologique de Poitiers*, une très originale analyse, avec longs fragments, de notre compte-rendu, « dont il serait, dit-il, dommage, de ne pas donner, par quelques extraits, une idée » à ses lecteurs; et il termine ainsi : « Ce compte-rendu de M. Louis de S. lui a gagné notre sympathie, si bien que nous avons prié un de nos amis qui habite Jonzac, de le voir de notre part; on nous a répondu qu'il y était inconnu. Nous allons continuer nos recherches, mais en les dirigeant cette fois, non pas sur les bords de la Sévigne, mais sur les rives du Clain. Quand nous aurons le nom, nos lecteurs pourront être assurés que nous ne le dirons pas... ». Puisque le nom de notre aimable et savant reporter intrigue si fort le journaliste de la Vienne, qui paraît, du reste, un homme de bon ton, nous pouvons, non pas le lui révéler à cause du secret professionnel, mais le mettre sur la voie en lui disant qu'il commence par *Philippe* et finit par *Rondeau*.

Plusieurs de nos correspondants se plaignent d'avoir encore en dépôt, même depuis deux ans, des volumes destinés à nos souscripteurs. Nous prions donc les membres de la Société de vouloir bien, sans retard, faire retirer les volumes auxquels ils ont droit. Les cotisations de 1885 seront mises en recouvrement au commencement de janvier.

Etat des impressions : Tome XIII des *Archives*, feuilles tirées 2-14; ce volume pourra être livré aux souscripteurs à la fin de février; il représente l'année 1885; — *Bulletin*, t. II, feuilles 20 et 21, qui sont envoyées avec le présent numéro.

La prochaine séance annuelle aura lieu à Jonzac le 7 février. Les membres qui désirent y faire quelques lectures doivent en donner avis au président le plus tôt possible et lui adresser leur manuscrit à la mi-janvier.

Dans sa séance du 27 juin, l'académie des inscriptions et belles lettres a décerné une 4^e mention honorable (concours des antiquités nationales) à notre confrère et collaborateur, M. Paul Guérin, archiviste aux archives nationales, pour son *Re-*

cueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France, dont nous avons donné l'analyse, t. v, p. 29, et III, 281, après leur publication dans les Archives historiques du Poitou, t. XI (1831) et XIII (1883).

Dans sa séance publique annuelle du 28 novembre, l'académie française a décerné un prix de mille francs sur la fondation Archon-Desperouses, à notre confrère et collaborateur, M. Philippe Tamizey de Larroque, correspondant de l'institut, pour son édition si remarquable de *Jean Chapelain*. Voir *Bulletin* v, 392.

La réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne aura lieu comme les années précédentes dans la semaine de pâques. Ceux des membres de la Société qui auraient des communications à y faire doivent les adresser au président avant le 1^{er} mars; à cette époque aussi doivent se faire inscrire ceux qui désirent la représenter à cette réunion. Il leur est accordé une réduction de 50 % sur le prix des places.

Le 27 novembre 1880, M. Jean-Louis-Paul-Alfred Fillion, né le 28 décembre 1848, à Chevanceau (Charente-Inférieure), y demeurant, a été autorisé à ajouter à son nom celui de Roux et à s'appeler à l'avenir Fillion-Roux.

Le 16 juillet 1881, M. Aimé-Victor Olivier, ingénieur civil, né à Lyon, le 10 juillet 1840, demeurant à Marseille, ancien maire de Marennes, s'est pourvu auprès du garde des sceaux à l'effet d'ajouter à son nom celui de Sanderval et de se nommer légalement à l'avenir Olivier de Sanderval.

Même demande, le 22 septembre 1882, de M. Jean-Emile-Victor Voisin, né à Montlieu le 2 mars 1855, demeurant à Bordeaux, d'ajouter à son nom celui de Roux et de s'appeler Voisin-Roux. Accordée, le 23 juin 1883, par un décret inséré, le 27 juillet, au *Bulletin des lois*.

M. Vuillaume (Jean-André-Edmond Kerckove), né le 23 février 1831, à Rochefort (Charente-Inférieure), demeurant à Paris, et ses enfants, Adolphe-Marie-André, Marie-Antoinette-Victorine et Pierre-Marie-Edmond-Alphonse, nés tous trois à Bordeaux et demeurant à Paris, se sont pourvus, le 22 août 1883, devant le garde des sceaux, afin d'obtenir l'autorisation d'ajouter à leur nom celui de *de Kerckove*, nom de leur mère et aïeule paternelle, et de s'appeler à l'avenir *Vuillaume de Kerckove*.

Par arrêté du 4 décembre, M. le maire de Saintes a nommé conservateur du musée moderne, M. Charles Dangibeaud. M. Louis Audiat reste chargé du musée archéologique.

Le conseil municipal de Saintes a voté pour 1885 une somme de 200 fr. destinée aux musées de la ville.

Le *Mouvement*, journal républicain quotidien, a publié son premier numéro le 17 octobre à Rochefort, imp. Tessier. Ce journal remplace le *Rochefortais*.

M. Arthur Bouneault, l'un des entrepreneurs des travaux de restauration de l'hôtel de ville de Niort, a exécuté une série de seize dessins d'architecture dont la *Revue poitevine* nous donne la liste dans sa livraison de septembre, et où nous trouvons : Portail de l'église de Magné près de Niort; renaissance; — Château de Dampierre-sur-Boutonne; vue générale avec restitution des lucarnes du second étage; détail des caissons du plafond et de la galerie extérieure, dessins qui seront présentés au salon de 1885; — Château d'Olbreuse près Mauzé; cheminée Louis XV.

Dans l'*Inventaire du musée d'antiquités de la ville d'Angers* dont M. Godard-Faultrier vient (1884) de publier la 2^e édition, nous trouvons : n^o 347, sceau de La Rochelle, du xiii^e siècle; 390, sceau de Bernard, évêque de Saintes (1147), dont le musée de la société des Archives possède une empreinte; n^o 3022, portraits gravés de Henri et Louis de La Trémoille.

D'après le *Bulletin des bibliothèques et des archives*, 1^{er} numéro, 1884, p. 35, « la bibliothèque de La Rochelle s'est enrichie, en 1883 de 1173 volumes, dont 169 par achat, parmi lesquels quelques classiques et éditions du xvi^e siècle; 1004 volumes proviennent de divers dons; le plus important est celui qui a été fait par M. Meyer, courtier maritime à La Rochelle; de la riche bibliothèque médicale du docteur Rodolphe Meyer, décédé dans cette ville; cette bibliothèque se compose de 729 volumes. Les entrées de l'année 1883 portent à 2,134, non compris les suites et les périodiques, le chiffre des ouvrages entrés depuis 1879 à la bibliothèque de La Rochelle, soit à peu près le septième du chiffre total, qui est de 14,708 ouvrages; à quoi il faut ajouter l'entrée de 87 ouvrages manuscrits sur les 330 que cet établissement possède. La bibliothèque s'est accrue, notamment en 1883, de 4,000 pièces environ, formant 10 volumes qui proviennent des minutes de Bertin, notaire à Avy, près Pons, dans le second quart du xvii^e siècle. »

Rappelons que le bibliothécaire de La Rochelle est, depuis 1879, M. Georges Musset, et c'est tout dire. Ajoutons qu'il est bien secondé par la municipalité, qui ne refuse de l'argent ni pour les achats, ni pour l'agrandissement de la bibliothèque, et qui vient encore d'acheter (40,000 francs) une maison pour loger son bibliothécaire et les livres dont il augmente si rapidement le dépôt à lui confié.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

L'inscription de la fontaine de la place Colbert, à Rochefort, qui avait un instant disparu pendant les réparations, a été rétablie, avant même la publication de notre numéro d'octobre qui le demandait. « Le distique, disent les *Tablettes* du 11 octobre, attribué à Dulaurens, et qui pourrait bien être l'œuvre du vénérable Baril, a été remis en place au fronton du monument, dont la restauration s'achève très lentement, mais avec soin. »

Notre pauvre tour de Pons finira par disparaître. Après en avoir dégradé l'intérieur, on va maintenant l'orner d'un escalier de pierres posé à l'extérieur, lourd et massif. X.

Nous avons entendu dire qu'il y avait à Saintes une commission officielle chargée de veiller à la conservation des monuments historiques. Quand c'était l'abbé Lacurie qui la dirigeait, elle s'en occupait encore ; depuis que c'est M. l'abbé Vallée, elle s'efforce de démolir... la société des archives, qui, pourtant ne s'en porte pas plus mal. Si le donjon de Pons en pouvait dire autant !

P. S. — Le ministre de l'instruction publique a prescrit de suspendre les travaux commencés à la tour de Pons.

Dernières nouvelles. — Les travaux continuent.

Dans la commune de Barzan, au moulin du Fâ, dont le nom indique un temple ou sacellum (Voir *Bulletin*, III, 38), notre confrère, M. Eutrope Jouan, a découvert des substructions romaines et un fort beau chapiteau de colonne.

A Saintes, en creusant les tranchées nécessaires pour l'établissement des fondations d'une maison, au-dessus de la société vinicole, on a trouvé une petite pièce de monnaie en or de Sévère Libyus (461-465) : N. SEVERVS PF AVG, tête diadémée de l'empereur à droite, en profil ; revers, C. VICTORIA AVCC; à l'exergue, CONOB (ou COMOB), Victoire tenant une croix. CH. D.

La curieuse église de Fenioux, révélée par le regretté Paul Abadie, qui en a dessiné les belles sculptures du portail pour les reproduire dans la basilique de Montmartre, « est toujours dans le plus piteux état de délabrement, » et la *Revue poitevine* demande « un bon mouvement » de « messieurs du ministère des cultes. » Elle et on ne se doutent pas qu'il y a, dans la Charente-Inférieure, une commission créée pour veiller sur les monuments historiques. Nous savons que M. Ballu, qui a si bien refait Esnandes, est désigné, par la direction des beaux arts, pour s'occuper enfin de Fenioux.

Dans la liste des édifices bâtis ou restaurés par Paul Abadie, la *Revue poitevine* (p. 292, 15 novembre) cite l'église d'Aunay (1854-1856), arrondissement de Saint-Jean d'Angély, et transcrit

les détails suivants de M. l'abbé Jullion, curé-doyen du Château d'Oleron, jadis curé d'Aunay : « Tous ces travaux se sont faits sous la haute direction de M. Abadie; mais il les a très peu suivis. Il n'a paru qu'une seule fois pendant la restauration et seulement quelques heures. Le dallage autour de l'édifice, dallage destiné à préserver les fondations de l'humidité, a été fait avec des pierres tombales. L'exhaussement du sol de la nef a été fait sous la surveillance d'un malheureux agent-voyer qui se disait autorisé en cela, comme en tout, par M. Abadie. Certains raccords aux chapiteaux, aux colonnes, à la tour, etc., ont été faits dans les mêmes conditions. En somme, M. Abadie a tout dirigé de loin et trop laissé faire l'agent-voyer susdit et de mauvais maçons. On a employé là 24,000 fr. qui auraient dû produire de plus heureux résultats. »

A ce propos, la même *Revue* demande : Pourquoi laisse-t-on dans un coin du cimetière les débris de la grande statue équestre qui décorait autrefois le portail de l'église? Est-ce qu'il n'y aurait pas, soit dans l'église, soit ailleurs, un endroit convenable où l'on pourrait déposer ce très intéressant morceau de sculpture, que les archéologues visitant Aunay ne réussissent pas toujours à retrouver au milieu des buissons où il git abandonné?

DOLMEN A SAINT-TROJAN. — En septembre dernier, un cultivateur de la commune de Saint-Trojan, dans l'île d'Oleron, me raconta qu'au printemps de cette année, en plantant de la vigne, la barre avait rencontré en plein sable, sur le bord de la dune, une pierre d'assez forte dimension. Surpris de trouver le roc dans ces parages, on s'arma de pelles et de pioches; et en un clin d'œil, une dalle brute, longue de 1 m. 80 environ, large de 0,50 à 0,60, épaisse de 0,20 à 0,30, apparut. Cette dalle sonnait creux; l'idée de quelque cachette s'imposait. On essaya de soulever la pierre; vains efforts! il fallut la briser et l'on aurait trouvé dessous des ossements, des débris de crâne. Le trésor manquant, on rejeta les pierres brisées dans le trou; celui-ci fut comblé, et la plantation s'acheva.

Tel fut son récit. Il en fallait moins pour éveiller ma curiosité. J'obtins l'autorisation de reprendre ces fouilles, et dans la même semaine elles étaient pratiquées.

Il s'agissait d'un monument inusité, complexe, d'une destination difficile à interpréter, sûrement néolithique néanmoins, et, qu'à une époque impossible à déterminer, la dune, dans sa marche en avant, avait recouvert de deux ou trois pieds de sable, semblable à ces villages qui, même depuis les temps historiques, ont été ensevelis dans les sables mouvants.

Qu'on se représente un énorme bloc de calcaire qui a 2 mètres 20 dans son grand diamètre, 1.40 dans le plus petit, 0.80 d'épaisseur et plus de 6 m. de circuit. Couché obliquement dans l'argile verte qui, bien avant l'envahissement des dunes, a comblé la baie où il a été érigé, par suite de ces affaissements

du sol dont j'ai parlé ailleurs qui a livré à la mer une si grande partie de la contrée, ce monolithe a dû primitivement reposer sur les quatre pierres trouvées auprès. Je dis « a dû » : parce que ces pierres sont tellement petites, — trois sont à peine de forts moëllons en forme de coin, la quatrième est une pierre plate de 0.40 à 0.50 de côté, celle-ci parfaitement verticale, — qu'on ne saurait les appeler des piliers, à moins que l'on ne veuille y voir des piliers d'attente, de simples supports, destinés à soutenir la pièce maîtresse, rendue à pied-d'œuvre, d'un dolmen projeté. Sous cette pierre brisée, apparaissent comme d'anciens supports renversés du petit bout de la dalle, dont la grosse extrémité repose sur un coin du monolithe principal. Le tout m'a paru constituer un petit dolmen contenant encore au moment de la première fouille, quelques ossements malheureusement dispersés.

Enfin, une trentaine de petits menhirs, expression peut-être un peu ambitieuse, car ce sont à peine de forts moëllons, généralement aplatis, forment un cercle autour de ce double dolmen.

Dans le sable et l'argile où ont sombré ces ruines, un nombre infini de miettes de poterie noire à grains de quartz, deux ou trois fragments plus importants, une vingtaine d'éclats de silex et une fort belle hache polie, tous objets recueillis dans la couche sus et sous jacente au cromlech, sont les seuls objets que j'aie rencontrés. Tous ces restes sont contemporains de la station d'Ors, qui n'en est pas située à plus de 3 kil. à vol d'oiseau, et que j'ai décrite dans le *Bulletin*, v, 18.

En somme, ruine néolithique ensevelie sous une double couche d'alluvion marine puis de sable, non loin d'un dolmen de type ordinaire et d'un second dolmen en auge, ruine découvrant à nos regards un grand dolmen inachevé, un plus petit complet, avec sa sépulture, et, autour des deux, chose rare dans notre région, M. Maufras l'a attesté (Voir *Congrès de La Rochelle*), un cromlech, de même rudimentaire. Il est regrettable que les sables étendus au loin alentour, nous privent à jamais des trouvailles dont ce monument annonce le voisinage.

J'ai jugé bon de faire connaître aux lecteurs du *Bulletin* des Archives cette découverte, qui est un exemple de plus qu'à ces époques reculées, si l'architecture n'était point encore née, cependant les hommes qui remuaient ces blocs géants savaient les grouper diversement et qu'il est peut-être plus difficile de rencontrer deux monuments mégalithiques identiques que dans un de nos cimetières deux tombes semblables.

Docteur E. PINEAU.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Au congrès de l'association française pour l'avancement des sciences, à Blois, en août dernier, plusieurs de nos compatriotes ont lu des mémoires :

M. Rateau, de Royan, ingénieur des mines, sur certaines parties de la science mathématique ; M. Thurninger, ancien ingénieur à Saintes, sur le nouveau port de La Palice ; M. Morice, de Saintes, médecin à Blois, sur une question de médecine ; M. Xambeu, ancien professeur au collège de Saintes, sur le rôle de la potasse dans les terres à vignes des Charentes ; M. Grimaux, de Rochefort, professeur à l'institut agronomique, sur différentes questions de chimie ; M. le docteur Duploux, de Rochefort, sur plusieurs opérations chirurgicales ; M. Chauvet, sur la pisciculture ; M. le docteur Pineau, sur les fouilles du dolmen d'Ors (Charente-Inférieure), mémoire que nous avons publié dans notre dernier numéro, v, 8 ; M. le docteur Drouineau, de La Rochelle, notes d'hygiène sur les hôpitaux départementaux et communaux ; M. Boisselier, de Rochefort, notes sur la géologie ; M. le docteur Maurre, de Rochefort, sur le régime alimentaire dans les pays chauds ; M. Fermond, de La Rochefoucauld, tableaux et cartes préhistoriques de la Tardoire (Charente).

Je ne fais partie que de la société des *Archives*, ce qui ne m'empêche pas de suivre attentivement les travaux de la commission des arts et monuments, et j'ai souvent constaté qu'il y aurait avantage à réunir en une seule ces deux sociétés, qui font exactement la même chose.

Au lieu d'avoir deux publications pour l'alimentation de l'une desquelles on est souvent obligé de faire des emprunts à la chronique locale ou à des questions qui n'ont aucun rapport avec l'archéologie, on en aurait une seule moins volumineuse peut-être, mais à coup sûr plus substantielle, et l'on n'en serait pas obligé de lire une seconde fois dans l'une ce qu'on a lu trois mois plus tôt dans l'autre. Puis on aurait un budget plus considérable, des dépenses d'impression moins grandes, et l'on arriverait ainsi à mettre, chaque année, une somme d'argent de côté, qu'on pourrait employer très utilement à des fouilles et recherches.

Il me semble que tout cela serait beaucoup plus profitable à la science que d'user de l'encre et du papier à se faire de mauvais compliments en style souvent d'un goût douteux. Sur le terrain essentiellement neutre de la science, laissons donc de côté tout ce qui, ailleurs, peut nous diviser ; suivons en cela l'exemple qui nous est donné par toutes les grandes associations scientifiques. Dans ce but, je ne crains pas de faire ici appel à toutes les bonnes volontés, afin que, d'ici peu, cette fusion si désirable soit un fait accompli.

E. M.

Notre confrère émet un vœu qui est le désir de tous les hommes sensés, et que, pour notre part, nous avons souvent exprimé, depuis qu'une société dite d'archéologie s'est mise à publier des aveux et dénombrements, des censifs, des pièces

d'histoire, des documents d'archives, voire les biographies des magistrats de Saintes morts depuis vingt ans, et devenait ainsi une succursale à prix réduit de la société des Archives. Sans chercher ici si une fusion est désirable ou possible, nous estimerions fort utile une entente où chacun pourrait conserver son autonomie et ses cadres. On éviterait au moins cet antagonisme fâcheux que nous avons prévu et annoncé lorsque la commission, sortant de ses attributions officielles, a renoncé à s'occuper des monuments, son but, pour nous copier. Mais M. M. a-t-il consulté M. V. et obtenu l'assentiment de M. X, dont l'intérêt personnel s'ingénie à perpétuer la discorde? Sa cause serait gagnée s'il ne lui fallait que l'adhésion des gens sages et désintéressés.

LA RÉDACTION.

NÉCROLOGIE.

En novembre est mort, à l'âge de 48 ans, curé dans le diocèse de Bordeaux, où il était depuis quelques mois, Eugène Cousin, né à Salles-d'Angle, canton de Segonzac, arr. de Cognac, le 10 août 1836, successivement professeur au petit séminaire de Richemond, près de Cognac, curé de Saint-Mesme-les-Carrières, puis de Merpins. Il a publié, en 1882, *Histoire de Cognac, Jarnac, Segonzac...* compilation sans valeur, et, en 1884, *Un petit marquisat rural*, opuscule qui lui attira plus de désagréments que de gloire. Le 23 novembre, M. Planat, maire de Cognac, a prononcé son éloge en plantant un arbre de la liberté à Merpins.

Le 4 novembre 1884, est mort, à Royan, Pierre-Abraham Jônain, officier d'académie, né à Gemozac le 31 juillet 1799; il fut, comme il nous l'apprend lui-même dans une série d'acrostiches bizarrement intitulées : *Les kikajons de Jônas* (1875), élève, en 1811, de Jean-Louis Damar du Romain, professeur à Pons; en 1813, élève de seconde au collège de Saintes; en 1815, du cours de philosophie à Bordeaux; en 1817-1819 de droit; il fut reçu bachelier en droit à Poitiers, et, en 1819, fut professeur (1819-1822) au collège de Saint-Yrieix la Perche, puis à Bordeaux, puis, en 1830, au collège de Civray, puis à l'institution Lemet, à Mortagne-sur-Gironde, et ailleurs; quitta l'enseignement en 1857, se retira à Epargnes dans la propriété de sa femme, puis, à la mort de celle-ci (1862), à Royan, où il continua à donner des leçons et à publier des ouvrages.

M. Victor Billaud a fait sa biographie à la suite des *Kikajons*; et M. Marchadier, sous le pseudonyme de Pierre Lagarenne, dans le *Courrier littéraire de l'Ouest* (1^{re} année, 14 juin, 1^{er} et 15 juillet 1880), lui a consacré une étude complète, très élogieuse, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Jônain a publié : *Fables poétiques*, 1823, 72 pages, récompensées d'une médaille d'or par l'académie de Limoges; *Tétralogue*

electoral, 1831, 14 pages; *Articles divers*, 1844; *Épître à Burdigala*, à propos du livre sur les *Bordelais* en 1845, des réponses à ce livre et de beaucoup d'autres brochures, 1845, 8 pages; *Proposition d'un canal navigable par la Seudre, de Saujon à Chadenier et de Chadenier à Mortagne-sur-Gironde*, 1854, 12 pages; *Fables de Babrius*, traduites en vers français, 1846; *Essai de grammaire universelle, héli-pasigraphie*, 1835 et 1859, 2^e édition, 98 p. (Voir *Compte-rendu...* par M. Ch. Sedail, 1861, in-8; 11 p.); *Botanique pour tous*, 1855, 12 p.); *les rivières de France*, par Papire Masson (la Garonne), traduction, 1855; *A ma femme*, 1857, 4 pages; *l'Amitié*, 1858, 1 page; *La chanson de Roland*, traduite en vers, 1861; *l'Evangile universel ou les paroles de Jésus-Christ*, 1862, 66 pages; *Suzac et Valérie*, 1863, 36 pages; *Les pêcheurs de Théocrite*, traduction en vers, 1863; *Légendes de Pontaillac*, 1864, 11 pages; *Notice populaire sur Bernard Palissy, suivie d'un aperçu de ses écrits et de ses santonismes, et d'une complainte sur sa vie*, 1864, 48 p.; *Italiam. Ad L. Carpopinum*, vers latins, 1865, 4 pages; *Outre-tombe*, 1866, 4 pages; *Histoire de France en couplets*, 1869; *Dictionnaire du patois saintongeais*, 1869, 432 pages, dont la publication avait été commencée en 1850, dans l'*Union républicaine*, de Saintes; *Médallons acrostiches en l'honneur des principaux écrivains*, 1869, 40 pages; *Prométhée d'Eschyle*, traduit en vers, 1869; *La Seudre par un riverain*, 1872, 61 p.; *Deux fariboles*, 1872, 14 pages; *Odyssée*, traduction en vers; le premier chant a paru en 1872; *Kikajons de Jónas*, 1875, 31 pages; *Notice historique sur la commune de Gemozac*, par un indigène, reproduction interpolée des *Mémoires* du curé Pouzaud, 1876, 142 pages; *Brises santones*, en collaboration avec M. Victor Billaud, 1876, 158 pages; *Mappemonde grammaticale ou grammaire graphique universelle*, 1876; *Edifice civil et politique de la France*, 1877; *Auffrédi*, 1877, 15 pages; *Trilogie des vivants. Centenaire du 3 juillet 1878. Décès de J.-J. Rousseau*, dialogue entre Voltaire, Rousseau et Franklin, 1878, 8 pages; *Le martyr cévérol, Roland*, 1878; *L'école rurale. Belles exemples recueillies par un vieil instituteur*, Royan, 1880, in-18, 64 p.; *Pontaillac*, 8 p.; *Porte-feuille d'un penseur*, 3 pages; une multitude d'articles littéraires ou politiques dans les journaux, et des manuscrits qui feraient plus de vingt volumes. D'après cette liste à peu près complète, on voit que, sauf les mathématiques, Jónain — Jonas, comme il aimait à s'appeler — a tout abordé, même la musique; il y a « des méthodes de lui aussi régulières que touchantes dans leur simplicité. » Voir, dans l'*Indépendant* du 13 novembre, le discours prononcé sur sa tombe par M. Frédéric Garnier, maire de Royan. D'autres discours ont aussi été prononcés par M. le pasteur Torclut, M. Louis Rhodanet et M. Garnier, de Saintes, qui a montré en lui « l'ardent défenseur des droits du peuple; il fut, dans l'*Indépendant* de Saintes, avec Victor Vallein, le véritable organisateur de la république en Saintonge; » puis l'*Echo rochelais* du

19 novembre, qui montre surtout Jónain se croyant victime du clergé ; aussi (*Bulletin*, v, 74) son dire dans l'enquête pour la construction de l'église de Royan. Il a voulu qu'on libellât ainsi sa lettre de faire part : « *Spes et ultra !* Au revoir, en cité de Dieu universel et père de tous ! P. J. — Les familles X et Z ont l'honneur de vous faire part de la perte sensible qu'elles viennent d'éprouver en la personne de leur oncle et grand-oncle, le citoyen Pierre Jónain, né à Gemozac le 13 thermidor an vii (31 juillet 1799), professeur de langue et de littérature, officier d'académie, de religion déiste-laique-républicaine, de culte protestant libéral, de conviction intime qu'il n'y a point de mort, qu'il revivra en quelque forme meilleure et dans le souvenir de ses élèves, concitoyens et amis... Honorer le peuple, aimer la France, adorer Dieu. P. J. » Ces dernières légendes sous forme de triangle.

Le 14 décembre, est décédé à Paris, questeur du sénat, Pierre-Clément-Eugène Pelletan, né le 29 octobre 1813, au village du Maine-Bertrand, commune de Saint-Palais-sur-mer, arrondissement de Marennes. Elevé à Royan où son père était notaire et juge de paix, et, ses études terminées au collège de Poitiers il alla, en octobre 1833, suivre à Paris les cours de droit, ou plutôt de philosophie, d'histoire, de littérature à la Sorbonne et au collège de France. Il visita à pied la Belgique, l'Allemagne et l'Italie où il resta près d'une année. Il était secrétaire de Lamartine au moment de la révolution de 1848 ; il se présenta à la députation à Rochefort contre Baroche, qui fut élu. Il fonda avec Lamartine et La Guéronnière, en 1849, le *Bien public*, qui cessa de paraître après l'élection du 10 décembre ; avec MM. Glais-Bizoin, Lavertujon et Hérold, *La tribune*, hebdomadaire, dont il fut le rédacteur en chef. En 1863, il fut élu député dans la 9^e circonscription de Paris : et, son élection ayant été annulée pour vice de forme, il fut réélu, le 10 décembre 1864, par 15,115 voix sur 24,620 votants et de nouveau en 1869, par 24,410 voix, sur 33,433 votants. Au 4 septembre 1870, il fit partie du gouvernement de la défense nationale, et fut nommé membre de l'assemblée nationale dans les Bouches du Rhône, le 8 février 1871, par 63,531 voix, et sénateur le 30 janvier 1876, par 96 voix sur 173 électeurs ; vice-président du sénat en 1879, il échangea son siège, contre les fonctions de questeur, et fut nommé sénateur inamovible le 24 juin dernier.

Il a publié : *La lampe éteinte* (1840, in-8, 2 vol.) ouvrage qu'il a regretté plus tard ; *Histoire du brahmanisme* (1846), continuée par M. Maury, dans l'*Histoire universelle des religions* ; *Histoire des trois journées de février 1848* (1848, in-8) ; *Les dogmes, le clergé et l'état* (1848), in-8, en collaboration avec Hennequin et Morvonnais ; *Profession de foi du XIX^e siècle* (1855, in-8 ; 2^e édition en 1857 ; 3^e, 1864, in-12), série d'articles parus dans la *Presse* ; *Vie de Condorcet* dans le *Plutarque français* (1854) ; *Heures de travail* 1854, in-8, 2 vol.), recueil d'articles

publiés ça et là en divers temps ; *Le pasteur du désert* (1852, in-12 et 1876, in-18), espèce de biographie romanesque de son aïeul, le pasteur Jarousseau ; *Le monde marche, lettres* (parues dans la Presse) à *un homme tombé*, Lamartine (1857, in-18, 6^e édition en 1881), dans lesquelles il soutient la perfectibilité indéfinie ; *Les rois philosophes* (1848 et 1867, in-8), où il montre l'alliance immorale des rois et des philosophes au XVIII^e siècle ; *Les droits de l'homme* (1858 et 1867, in-8) ; *Qu'allons nous faire ? Conférence de Zurich* (1859, in-8) ; *Décadence de la monarchie française* (1860, in-32, 3^e édit. en 1862, in-8) ; *Une étoile filante* (1860, in-8), attaque violente contre Béranger ; *La naissance d'une ville* (1861, in-8), consacré à Royan ; *La comédie italienne* 1862, in-8 ; *La tragédie italienne*, (1862, in-8) ; *Le droit de parler* (1862, in-8) ; *La nouvelle Babylone* (1863, in-8), revue satirique des mœurs modernes ; *Adresse au roi Coton* (1863, in-8) ; *Le crime* (1863, in-8) ; *Le 31 mai* (1863, in-8) ; *Les fêtes de l'intelligence* (1863, in-8) ; *La charte du foyer* (1864, in-8) ; *Le termites* (1864, in-8) ; *Discours d'un député* (1864, in-8) ; *La famille, La mère* (1865, in-8) ; *Qui perd gagne* (1864, in-8) ; *Nouvelles heures de travail* (1870, in-18) ; *Lettre sur la liberté de la presse* préface de l'ouvrage de M. Ed. Laferrière. *La censure* (1867 et 1868, in-12) ; *La femme au XIX^e siècle* (1869 et 1870, in-8) ; *Lamartine, sa vie et ses œuvres* (1869, in-8) ; *Le travail au XIX^e siècle* (1869, in-12) ; *Les uns et les autres* (1873, in-8) ; *Le 4 septembre devant l'enquête* (1874, in-18) ; *Elisée, voyage d'un homme à la recherche de lui-même* (1877, in-18) ; *Un roi philosophe, le grand Frédéric* (1878, in-18) ; *Le programme républicain. La magistrature* (1881, in-8) ; *Le programme républicain. La révision* (1882, in-18) ; *Dieu est-il mort* (1883, in-18). Il a en outre collaboré à la *Nouvelle Minerve*, revue hebdomadaire fondée par Sarrans ; à la *Presse* (1839), au *Bien public*, de nouveau à la *Presse* (1850-1851) ; au *Siècle* après le 2 décembre (1853-1855), à l'*Estafette*, une troisième fois (1855) à la *Presse*, puis entre temps à la *France littéraire* (1837), à l'*Artiste*, à la *Revue des deux mondes*, sous le nom de *La Genevais*, à la *Revue indépendante*, la *Revue de Paris*, l'*Indépendant de la Charente-Inférieure*, l'*Avenir*, le *Dix neuvième siècle*, le *Courrier de Paris* où il a donné le *Salon de 1857*, le *Courrier du dimanche* où un article sur la liberté comme en Autriche, lui valut trois mois de prison et une amende pour le paiement de laquelle le fisc saisit et mit en vente sa bibliothèque dont le premier volume, acheté par le duc d'Aumale, paya amende et frais. Eugène Pelletan après une vie de travail est mort pauvre. Son fils, M. Camille Pelletan, ancien élève de l'école des chartes, est rédacteur en chef du journal *La justice*.

PROGRAMME DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
À LA SORBONNE, EN 1885

I. — Section d'histoire et de philologie. — 1^o Mode d'élec-

tion et étendue des pouvoirs des députés aux états provinciaux. — 2° Les villes neuves, les bastides, les sauvetats et autres fondations analogues à partir du XII^e siècle. — 3° Recherche des documents d'après lesquels on peut déterminer les modifications successives du servage. — 4° Origine, étendue, régime et formes d'aliénation des biens communaux au moyen âge. — 5° Origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers. — 6° Origine, importance et durée des anciennes foires. — 7° Anciens livres de raison et de comptes et journaux de famille. — 8° Etat de l'instruction primaire et secondaire avant 1789. — 9° Liturgies locales antérieures au XVII^e siècle. — 10° Origine et règlements des confréries et charités antérieures au XVII^e siècle. — 11° Etude des anciens calendriers. — 12° Indiquer les modifications que les recherches les plus récentes permettent d'introduire dans le tableau des constitutions communales tracé par M. Augustin Thierry. — 13° Des livres qui ont servi à l'enseignement du grec en France depuis la renaissance jusqu'au XVIII^e siècle. — 14° Rôle des maîtres écrivains dans l'instruction populaire et la rédaction des actes. — 15° Etude des documents antérieurs à la révolution pouvant fournir des renseignements sur le chiffre de la population dans une ancienne circonscription civile ou ecclésiastique.

II. — *Section d'archéologie.* — 1° Quelles sont les contrées de la Gaule où ont été signalés des cimetières à incinération remontant à une époque antérieure à la conquête romaine ? Quels sont les caractères distinctifs de ces cimetières ? — 2° Dresser la liste, faire la description et rechercher l'origine des œuvres d'art hellénique, des inscriptions et des marbres grecs, qui existent dans les collections publiques ou privées des divers départements. Distinguer ceux de ces monuments qui sont de provenance locale de ceux qui ont été importés dans les temps modernes. — 3° Etudier les plus récentes théories qui ont pu être émises sur l'origine des basiliques chrétiennes. Décrire les plus anciennes basiliques que l'on connaisse en dehors de l'Italie, en particulier celles de l'Afrique romaine. — 4° Signaler les nouvelles découvertes de bornes milliaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé des voies romaines en Gaule ou en Afrique. — 5° Grouper les renseignements que les noms de lieux-dits peuvent fournir à l'archéologie et à la géographie antique. — 6° Signaler les édifices antiques de l'Afrique tels que arcs de triomphe, temples, théâtres, cirques, portes de ville, tombeaux monumentaux, aqueducs, ponts, etc., et dresser le plan des ruines romaines les plus intéressantes. — 7° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romaine en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.). — 8° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux différents siè-

cles du moyen-âge. En donner des statistiques, signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date. — 9° Signaler les constructions rurales élevées par les abbayes, telles que granges, moulins, étables, colombiers. En donner, autant que possible, les coupes et plans. — 10° Etudier les tissus anciens, les tapisseries et les broderies qui existent dans les trésors des églises, dans les anciens hôpitaux, dans les musées et dans les collections particulières. — 11° Signaler les actes notariés du XV^e au XVI^e siècle, contenant des renseignements sur la biographie des artistes, et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés. — 12° Etudier les produits des principaux centres de fabrication de l'orfèvrerie en France pendant le moyen âge, et signaler les caractères qui permettent de les distinguer.

III. — *Section des sciences économiques et sociales.* — 1° La division de la propriété en France. — 2° L'aménagement et la conservation des forêts en France, avant et après 1827. — 3° La législation et le régime des routes et chemins en France, aux XVIII^e et XIX^e siècles. — 4° Etudier, au point de vue de leur valeur comparative, les divers documents qui peuvent être utilisés pour l'évaluation des populations de l'ancienne France (évaluation en feux dans les recensements dressés par les officiers des élections ou les agents des seigneurs, évaluation en communians dans les pouillés et les registres des visites pastorales, etc...). — 5° Etudier, sur un point déterminé ou dans une industrie particulière, le salaire et les conditions des ouvriers, sous l'ancien régime et dans la France contemporaine. — 6° De la propriété en pays musulman. — 7° Etudier la situation légale des sociétés commerciales françaises à l'étranger et des sociétés étrangères en France. — 8° Des modifications à introduire dans la législation en vue d'autoriser ou de régulariser la preuve du décès d'une personne disparue, dont la mort ne peut pas être constatée par un acte régulier de l'état civil. — 9° L'enseignement secondaire spécial, ses caractères distincts, son utilité sociale et ses relations avec les autres ordres d'enseignement.

IV. — *Sections de sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques.* — 1° Etude du mistral. — 2° Observations de tremblements de terre avec les enregistreurs. — 3° Eclairs de chaleur : fréquence des orages dans la même journée. — 4° Etude des phénomènes périodiques de la végétation. 5° De quelle utilité peuvent être, au point de vue de la prévision du temps, les renseignements fournis par les observations magnétiques et électriques ? — 6° Recherches sur la présence de la vapeur d'eau dans l'air par les observations astronomiques et spectroscopiques. — 7° Comparaison des climats du midi et du sud-ouest de la France. — 8° Des causes qui semblent pré-

sider à la diminution générale des eaux dans le nord de l'Afrique et à un changement du climat.

V. — *Section de sciences naturelles et de sciences géographiques.* — 1° Etude du mode de distribution topographique de chacune des espèces animales qui habitent une partie de notre littoral. Marquer sur une carte à grande échelle (par exemple sur les feuilles séparées du Pilote français), les points où chacune de ces espèces a été trouvée et indiquer par des signes de convention si elle y est très commune, assez commune ou rare. — 2° Etude détaillée de la France fluviale dans des régions bien déterminées. Marquer sur une carte les localités fréquentées par chaque espèce de poisson, de crustacé et de mollusque; indiquer si elle est sédentaire ou voyageuse; et, dans ce dernier cas, les époques d'arrivée et de départ. Noter aussi l'époque de la ponte. — 3° Etudier les phénomènes périodiques de la végétation, aux époques d'arrivée et de départ des oiseaux de passage, à la date de l'apparition des principales espèces d'insectes qui nuisent à l'agriculture et à d'autres faits du même ordre. — 4° Etudier les relations qui peuvent exister entre les variétés de diverses espèces zoologiques ou botaniques et les conditions dans lesquelles les représentants de ces espèces vivent (altitude, sécheresse ou humidité, etc., etc.) — 5° Etudier au point de vue de l'anthropologie les différentes populations qui, depuis les temps les plus reculés, ont occupé, en totalité ou en partie, une région déterminée de la France. — 6° Etudier les changements qui, depuis les temps historiques, ont été effectués dans la configuration du sol d'une localité par l'action de la mer, par la formation d'alluvions, par l'action des vents ou par toute autre cause naturelle. — 7° Indication sommaire des anciennes cartes possédées par les différentes sociétés de géographie, par des établissements publics ou par des particuliers. — 8° Etudier l'influence de la chaîne des Cévennes dans les limites apportées à la propagation vers le Nord des espèces végétales et animales de la région méditerranéenne. — 9° Discuter la question de l'acclimatation en France du ver à soie, de l'ailante (*attacus cynthia vera*, G. Men.) et des autres espèces séricigènes. — 10° Particularités anatomiques et morphologiques qui caractérisent la flore des différentes régions botaniques en Barbarie. — 11° Causes de la mortalité dans les troupeaux indigènes (Algérie). — 12° Etude microscopique des roches sédimentaires et non sédimentaires au point de vue agronomique. — 13° Examiner et discuter l'influence qu'exercent sur la conservation des insectes les températures hivernales et leur durée plus ou moins longue. — 14° Etude des phénomènes périodiques de la végétation, dates du bourgeonnement, de la floraison et de la maturité.

—
Une circulaire du directeur des beaux-arts (5 novembre) annonce une réunion des délégués des sociétés des beaux arts en

1885, à Paris, pendant la semaine de pâques. Il rappelle quels sont les travaux qui doivent surtout occuper les sociétés savantes : « C'est à compléter l'histoire de notre art national qu'elles doivent être fières de concourir par la mise au jour des pièces d'archives, comptes, marchés, autographes, etc., que les érudits des départements peuvent découvrir dans leurs patientes recherches... »

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes, du 30 août, reproduit par l'*Echo rochelais*, du 14 septembre, raconte, par la plume du général Ambert, l'histoire de *François Civil*, huguenot fanatique, qui, en 1562, au siège de Rouen par le duc de Guise, fut blessé mortellement, enterré dans une grande fosse avec nombre de cadavres, découvert après deux jours par un serviteur fidèle qui prend le corps, le porte dans une grange sur une botte de paille, puis, le jour venu, le plonge pour le nettoyer du sang et de la boue dans l'eau bouillante où le défunt ressuscite; la ville prise, des soldats le précipitent par une fenêtre; il tombe sur un fumier, y reste trois jours; son serviteur le retrouve, le soigne, le ramène à la vie; et voyant là un miracle, Civil devint très dévot catholique. De Thou, qui fait ce récit, ajoute que, quarante ans après, il vivait encore et se portait fort bien. Mais cette histoire vaut-elle celle que le secrétaire du duc d'Espernon, Guillaume Girard, grand archidiacre d'Angoulême, de la famille des Girard du Demaine, dit M. Amédée Callandreau, nous a transmise dans son *Histoire de la vie du duc d'Espernon*, p. 376 (édit. de 1730), et qui se passa au siège de Royan en 1622? « On y remarqua, comme c'est l'ordinaire, des blessures si étranges que la guérison, surpassant toutes les règles de la médecine, les fit tenir pour miraculeuses. Un soldat des gardes du duc, nommé Faure, reçut un coup de pieu dans le ventre qui avoit entrée et issuë, et dont l'ouverture étoit plus grande que n'est le fond d'un chapeau. Les chirurgiens ne pouvoient croire, quand les boyaux n'en seroient pas offensez, que la nature fût capable de réparer une si grande brèche; elle le fit pourtant, et avec tant d'adresse qu'il n'en ressentit aucune incommodité. Un autre, de même condition, nommée La Ramée, et de même lieu (car ils étoient tout deux de Saint-Jean d'Angély), receut une mousquetade qui lui entroit par la bouche et lui sortoit à la nuque du col; il en guérit aussi bien que son compagnon, et leurs blessures extravagantes ayant esté rapportées au roy, sa majesté les retira à son service, disant que c'étoient des hommes qui ne devoient plus mourir : néanmoins ils ont depuis fini leur vie. »

Bulletin de la société archéologique de la Charente, 1883, 5^e série, t. vi (Angoulême, Coquemard, 1884, in-8, L-234 p.), contient : Procès-verbaux de 1883; Inauguration du buste de G. Babinet de Rencogne, dont il est impossible de reconnaître les traits dans une assez mauvaise lithographie; Notes sur le Peu-Richard et sur le tumulus du Gros-Guignon, par M. Chauvet; Siège du château de Villebois en 1589, par M. P. de Fleury; Notice sur la baronnie de Champagne-Mouton, par M. Rempnoux-Duvignaud; Exploration archéologique, canton d'Aigre, par M. Lièvre, notes plein d'intérêt qui se trouvent dans le volume dont nous parlons plus bas, p. 135; Un régiment municipal d'Angoulême infanterie au xvii^e siècle, et le dernier comte de Jarnac (Charles-Rosalie de Rohan-Chabot) et son château, par M. Emile Biais, qui transcrit une correspondance intéressante, mais qui n'a pas l'air de connaître plusieurs détails très curieux qu'a publiés déjà sur plusieurs personnages de son récit M. Philippe Delamain (*Bulletin de la société des Archives*, iv, 155), notamment l'acte du second mariage du comte avec M^{lle} Smith, qu'il semble croire inédit. Nous reviendrons sur le travail de M. Biais.

Charente-Inférieure (La), de La Rochelle, des 1^{er} et 8 octobre, contient, Louis Le Charpentier de Longchamps, né à Saint-André de Ruffec en 1736, mort à La Rochelle le 2 octobre 1818, marié le 8 novembre 1772 à Marie Chauvet, veuve de Pierre Vizard-Dumoulin, morte le 4 novembre 1798, puis le 7 pluviôse an x à Julie Boutet; licencié en droit de la faculté de Paris, il se fit inscrire comme avocat au parlement de Paris le 5 septembre 1766; membre agrégé de l'académie de La Rochelle le 5 février 1772 et titulaire le 12 mai 1773, second bibliothécaire le 8 mars 1782, en remplacement de l'abbé Gervaud, et premier à la mort d'Arcère; il fut incarcéré à Brouage par arrêté du comité révolutionnaire de La Rochelle le 5 fructidor an ii, et mis en liberté le 27; le 2 germinal an v, il fut nommé électeur par l'assemblée primaire de La Rochelle, et bibliothécaire public le 1^{er} décembre 1810, à la place de Gaudin; il testa le 12 juin 1813. Il a écrit de nombreux ouvrages dont notre confrère, M. Léopold Mercier, a trouvé la collection dans un coffre à La Courbe de Périgny, en avril 1884. Il a imprimé à La Rochelle, en 1807, *Hyppisyle*, épisode extrait de *La Thébàïde* de Stace. Les *Biographies* ne parlent presque pas de lui. Il avait un frère, Pierre Le Charpentier de Longchamps, né à Saint-Maurice près de La Rochelle en 1740, qui a laissé un assez grand nombre d'ouvrages indiqués dans tous les dictionnaires.

Collection de documents... relatifs à la Nouvelle-France, t. ii, 1884, xvii-579 p. (Voir *Bulletin*, v, 90). Nous signalons dans cette importante publication les pièces suivantes : 1691. Ins-

truction au sieur du Tast (?), commandant le *Hazardeux*, armé à Rochefort pour porter des munitions au Canada ; il agira de concert avec M. d'Iberville, chargé de l'attaque du fort Nelson ; — 1692, 12 mars. Lettre du ministre à Begon relative à un nommé Nicolas, pilote, qui est revenu de Boston ; — 1693, 18 mars. Lettres du ministre à Begon lui annonçant l'arrivée à La Rochelle des sauvages abenaquis, et lui recommandant de leur donner 20 à 25 écus pour acheter à La Rochelle les petites choses dont ils peuvent avoir besoin. Dans le cas où le vaisseau destiné à l'Acadie ne serait pas encore parti, il faut y embarquer les deux sauvages qui doivent être à La Rochelle ; — 1693, 10 avril. Le même au même ; il est fâcheux que les sauvages soient restés malades en route ; — 1694, 13 janvier. Lettre à Begon. Le roi a ordonné de faire sortir du château d'Angoulême le sieur Nelson, anglais, qui y était enfermé, sous caution fournie par un marchand de La Rochelle ; — 1699, 18 mars. Lettre de M. de Villebon relative à la frégate le *Newport*, commandée par M. de Courbon Saint-Léger ; — beaucoup de lettres à Begon, l'intendant de La Rochelle, au marquis de Vaudreuil, au chevalier de Caillières, à Sérigny, à Lemoyne d'Iberville, etc. C. D.

Conférences de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis, par le vicomte Guy de Bremond d'Ars (Paris, V. Palmé, 1884, in-8, 32 p.) Une question posée par le *Bulletin des Archives*, à l'occasion des conférences de Saint-Brice entre le roi de Navarre et Catherine de Médicis, en 1586, a attiré l'attention sur ce point intéressant de notre histoire locale, et nous a valu un excellent article publié dans la livraison d'octobre 1884 de la *Revue des questions historiques*, par M. Guy de Bremond d'Ars. L'auteur étudie à fond ces négociations dans lesquelles la reine Catherine essaya pour la dernière fois de mettre en œuvre toutes les ressources de son esprit si fécond en intrigues ; il emprunte les principales données de son récit à la *Lettre d'un gentilhomme français sur le voyage de la reine*, reproduite dans les *Mémoires de la ligue*. Les *Mémoires* du duc de Nevers, qui nous fournissent sur cette entrevue des détails très circonstanciés, inspirent à M. de Bremond une invincible défiance, et elle est jusque à un certain point justifiée : car, dans une précédente étude, à propos d'une correspondance échangée entre le duc de Nevers et le cardinal de Bourbon, en 1585, il a surpris Gomberville, le rédacteur de ces *Mémoires*, en flagrant délit d'inexactitude, pour ne rien dire de plus ; nous croyons cependant que ce serait exagérer que de considérer ces mémoires comme absolument et entièrement apocryphes. La lettre à Henry III notamment, dans laquelle Nevers rend compte de ses démarches personnelles auprès du roi de Navarre, a un grand cachet de vraisemblance, et elle est citée par les historiens les plus sérieux. Ce serait, d'après M. de Bremond, une pièce fausse, « tant à cause de sa date qu'à cause de sa rédaction de tout

point insolite. » Nous trouvons ce jugement un peu sévère ; car nous ne sommes point ici en présence d'une démonstration péremptoire, comme celle employée au sujet des lettres dont nous avons parlé plus haut. Les *Mémoires* de Nevers pourraient donc être apocryphes pour une très grande part, tout en contenant certaines parties authentiques. Dans tous les cas ce serait un travail fort intéressant de déterminer sur quel canevas Gomberville a pu broder les inventions historiques qu'il présente, il faut bien le dire, avec une certaine habileté. Enfin la part active prise aux négociations de Saint-Brice par le duc de Nevers se trouve justifiée par la haute récompense que lui accorda Henry III en l'appelant, au mois d'avril 1587, au gouvernement de la Picardie.

Un point important étudié par l'auteur, est l'opposition formelle faite par le roi à la rupture du mariage de sa sœur Marguerite et d'Henry de Navarre. Davila, généralement bien informé lorsqu'il s'agit des faits et gestes de la reine Catherine, prétend qu'entre autres propositions, on devait faire entrevoir à Henry de Bourbon la perspective d'une union avec Christine de Lorraine qui accompagnait la reine mère. La lettre d'Henry III (fonds de Brionne, 214, fol. 152) ne laisse aucun doute sur les sentiments avec lesquels le roi aurait accueilli un semblable projet; nous croyons cependant que dans l'entourage de la reine cette question dut être agitée, et que la présence de Christine accrédita le bruit dont Davila s'est fait l'écho. Henry de Navarre semble avoir connu lui-même le dessein qu'on prêtait à sa belle-mère, quand, à la question qu'elle lui adressait en ces termes : « Enfin, faites-moi connaître ce que vous voulez, » il répondait en jetant les yeux sur les dames qui l'accompagnaient : « Rien, madame, de ce que vous pouvez m'offrir ici : » Certains historiens ont voulu transformer cette réponse en un grossier sarcasme; nous y voyons bien plutôt une allusion au secret espoir qu'il supposait nourri par la reine. Sans cela il faudrait admettre, chez un des princes les plus spirituels de son temps, l'oubli des convenances les plus vulgaires.

En s'avancant jusqu'au milieu des lignes de l'armée huguenote, Catherine de Médicis fit preuve, comme le reconnaît M. de Bremond, d'une énergie vraiment virile; il aurait pu ajouter que cette détermination n'était pas exempte de danger; d'Aubigné nous apprend, en effet, qu'il fut un instant question, parmi les chefs protestants, de la retenir prisonnière, elle et sa suite, et qu'un capitaine catholique offrit même de fournir une occasion pour la rupture de la trêve. « Le roy de Navarre, appuyé de fort peu des siens, empescha ce coup; » il ajoute, avec son cynisme habituel : « De quoy il s'est peut-estre repenty despuis. »

Nous aurions désiré un peu plus de détails en ce qui concerne les conférences elles-mêmes; mais toutes les démarches qui les ont précédées ou suivies sont rapportées avec une grande sûreté d'analyse d'après les registres du fonds de Brionne et les lettres missives d'Henry IV. Ces négociations, dans lesquelles

les parties en présence n'apportaient ni sincérité ni bonne foi, ont été fort justement appréciées par l'auteur qui, en somme, nous offre une étude aussi consciencieuse pour le fonds qu'élégante dans la forme; nous lui demandons, en terminant, la permission de relever une légère erreur de détail. Le pont sur la Charente dont la construction d'abord décidée fut ensuite abandonnée, n'avait pas pour but de rendre plus facile la communication entre Cognac et Saint-Brice, il devait être le théâtre même de l'entrevue, la Charente, d'après les conditions de la trêve, ayant été indiquée comme limite des cantonnements respectifs des deux armées. (Voir plus bas, page 139). D. A.

Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné par Paul Morillot (Paris, Hachette, 1884, in-8, 64 p.) Ce discours sur d'Aubigné a obtenu, le 20 mars, le prix d'éloquence décerné par l'académie française. Dans la première partie l'auteur, professeur au lycée de Dijon, esquisse rapidement la vie morale de son personnage, c'est-à-dire le huguenot ardent, dévoué, dévoré de foi et de prosélytisme, et aussi d'intolérance. Dans la seconde il apprécie l'écrivain, rend pleine justice à la vigueur satirique des *Tragiques* trop obscurs, et à l'*Histoire universelle* mal composée, mais exacte et assez impartiale, quoiqu'elle soit encore une œuvre de combat en faveur des réformés. Nous citons avec grand plaisir dans ces 64 pages qui se lisent avec le plus vif intérêt, mais où il n'y a pas un fait nouveau pour l'histoire, — l'auteur a voulu seulement faire un discours sur d'Aubigné — la conclusion qui nous paraît bien résumer le personnage et ses travaux : « Tel est d'Aubigné; l'homme et l'écrivain, sans être parfaits, ont des parties admirables. Calviniste, il a eu la foi ardente des élus. Sa longue vie de quatre-vingts ans a été dévouée à la cause de Dieu, sans que jamais une hésitation, un doute, l'appât d'un avantage présent soit venu déconcerter cette invincible conviction. Il a tout sacrifié à cet intérêt suprême, son sang, sa fortune, son bonheur; il a eu la fidélité obstinée d'un chevalier, il en a eu aussi l'aveuglement; il a aimé Dieu et la France d'un amour plus violent qu'éclairé; il n'a jamais été un politique ni un habile; il a haï trop fortement ses ennemis, et n'a pas toujours assez ménagé ses amis; l'âge et les malheurs, loin d'adoucir sa fougue, ont rendu son humeur plus grondeuse et sa franchise plus rude; il a eu de l'orgueil, mais il l'a presque toujours placé dans les grandes et belles choses; enfin, il a su rester debout jusqu'à sa mort, comme un soldat et un apôtre. Poète et historien, il a eu l'imagination, la force et l'originalité des plus grands écrivains, sans en avoir le goût exquis, la sobriété ni la précision; il a écrit beaucoup de pages admirables, sans laisser un seul chef-d'œuvre incontesté; il ravit le lecteur d'enthousiasme, ou bien il le rebute; jamais il ne le séduit à moitié. En un mot, rien n'est médiocre dans d'Aubigné. Il est le représentant d'une grande et forte race, aujourd'hui dispa-

rue ; il est le dernier de ces hommes de fer qui ont tant combattu pour nous laisser une religion et une patrie ; nous devons aujourd'hui les vénérer et retremper nos âmes dans leur courage, sans renoncer pourtant à cette vertu qu'ils n'ont pas connue et qui console nos âges moins croyants, la tolérance. »

—
Ere nouvelle, de Cognac, des 5, 12, 22 juin ; 3 et 10 juillet ; 10, 24 août ; 11 et 24 septembre ; 2, 9, 16, 23 octobre ; 9, 27 novembre, le château de Cognac sous les prédécesseurs des Valois, par M. P. L. ; — du 21 août, *Le Solençon, histoire locale*.

—
Etude sur une négociation diplomatique de Louis XI, roi de France, par S. Moufflet. (Marseille, typ. Blanc et Bernard, 1884, in-8°, 182 p.) La bibliothèque de Saintes, détruite par le feu dans la nuit du 11 novembre 1871, contenait entre autres manuscrits : « *Guillermi Ficheti, Parisiensis theologi doctoris, in ea legatione quam cogendi generalis ecclesie consilii causa pro Ludovico, illustrissimo Francorum rege, apud illustrissimum Mediolani ducem et alios quosdam Italie principes feliciter gessit, habite orationes sequuntur*. Stanislas Moufflet, principal du collège de Saintes, mort à Menton le 2 octobre 1883 (Voir *Bulletin*, iv, 265), proviseur honoraire, qui faisait partie de la commission chargée de mettre la bibliothèque en ordre et d'en dresser le catalogue, trouva ce manuscrit et le copia. Il est décédé au moment où il se disposait à le publier avec le commentaire et l'étude qui le devait accompagner. Sa veuve et ses enfants ont considéré comme un devoir sacré d'exécuter le dessein formé, et nous livrent aujourd'hui cet ouvrage. L'auteur a prouvé que Guillaume Fichet, recteur de l'université, avait été réellement chargé d'une mission secrète de Louis XI auprès du duc de Milan, mission complètement inconnue des historiens. Quant aux harangues qu'il croit authentiques, il suffit de lire dix lignes de ce latin pour se convaincre que jamais ambassadeur en mission ne s'est exprimé ainsi. C'est un pur exercice de rhétorique, une déclamation d'école, où l'élève ne craint même pas d'étaler son ignorance, puisque, entre autres, il nous montre Innocent II, à la nouvelle de la prise de Jérusalem par les Turcs, convoquant un concile à Clermont, armant toute la chrétienté et délivrant Jérusalem, Alexandrie et la Grèce, puis, après lui, Urbain II présidant le concile de Tours et préparant une semblable croisade. N'insistons pas, ce n'est pas ici le lieu. Remercions plutôt les pieux éditeurs de ce volume ; ils ont sauvé un manuscrit qu'on croyait brûlé et qui, s'il ne donne pas le texte vrai des négociations, nous les révèle d'abord et ensuite nous en indique la substance, grâce surtout aux lettres tirées des archives de Milan que l'auteur a jointes à sa brochure. Moufflet avait écrit un autre mémoire beaucoup plus intéressant pour nous, *l'Histoire du collège de Saintes* ; il avait aussi songé à l'imprimer. Ses anciens élèves, qui gardent un si

bon souvenir de lui, le retrouveraient là avec plus de plaisir encore.

Exploration archéologique du département de la Charente, t. 1, par A.-F. Lièvre. Cantons de Saint-Amant de Boixe, Mansle et Aigre. (Angoulême, Coquemard, 1884, in-8, 262 p., très nombreuses planches). « Explorer le département de la Charente commune par commune, faire une enquête sur ce que le passé a pu y laisser à voir et à étudier, » tel est le but que l'auteur s'est proposé. Plut à Dieu que partout pareil travail fût entrepris ! Dans la Charente-Inférieure, personne n'a encore essayé de reprendre la *Statistique* de Gautier et les *Fastes* de Lesson, de les corriger et d'y ajouter les découvertes que la science a faites depuis plus de cinquante ans. Quelques monographies ont été publiées ; mais il n'y a pas de travail d'ensemble. Nous empruntons au premier volume de l'œuvre de M. Lièvre les renseignements qui concernent les paroisses autrefois comprises dans la Saintonge :

« Le Fouilloux, devenu commanderie de Malte, fut rattaché à Beauvais-sur-Matha, l'une des quatre chambres priorales du grand prieuré d'Aquitaine » ; Montignac, qui dépendit du comté de Saintonge ; Saint-Amant de Boixe, appartenant à la sénéchaussée de Saintonge et relevant du siège de Saint-Jean d'Angély. Le 24 novembre 1568, une bulle autorise la vente de 50,000 écus de rente de biens ecclésiastiques ; les diocèses de Poitiers, Luçon, Maillezais, Saintes et Angoulême furent exemptés, « à causes des guerres qui y étaient très fortes. » L'abbaye fut taxée à six écus de rente, et à 144 écus une fois payés ; mais, le 20 novembre 1577, les religieux en obtinrent la remise en considération « des grandes ruines et pertes advenues à l'occasion des troubles qui ont eu cours en ce pays et du passage des gens de guerre revenant dernièrement de Brouage » ; Tourriers, dont le châtelain avait la haute justice, était de la juridiction de Saint-Jean d'Angély, et, par conséquent, du comté de Saintonge ; Vars ressortissait à Saint-Jean d'Angély. En 1398, Aymeri de Rochechouart, seigneur de Mortemart, sénéchal de Saintonge, avait confié la garde du château à Guillaume d'Olivet qui, le 16 décembre, se démit de cette charge, en reconnaissant, par devant le garde du scel établi aux contrats à Saint-Jean d'Angély, que « le droit dudit évêque (d'Angoulême) est de mettre et instituer capitaine audit lieu et forteresse toutes fois que mestier est ; » Cellefroin, enclave de la Saintonge avec trois paroisses voisines, qui, en 1769, put conserver son église abbatiale, grâce à M. Usse, ingénieur en chef de la généralité de La Rochelle. A propos de Charmé et de Sermanicomagus, M. Lièvre étudie la position d'Aunay sur la voie romaine de Poitiers à Saintes (p. 217) et sur la table de Peutinger. En 1117, Pierre, évêque de Saintes, mit fin à une contestation en abandonnant à l'abbaye de Saint-Cybard l'église de « Verziles » ou Verdille.

Ce très important volume, orné de gravures, lithographies, héliogravures, dont quelques unes sont fort remarquables, est le premier d'une série qui en comprendra sept ou huit. Souhaitons que M. Lièvre mène bientôt à bonne fin une si louable entreprise, qui lui fait le plus grand honneur à lui et aussi à la société archéologique d'Angoulême, honorée par de tels travaux.

D.

Lectures littéraires et morales, tirées des meilleurs écrivains, en prose et en vers, par A. Pressard, professeur au lycée Louis-le-Grand, professeur d'histoire à l'association philotechnique, officier de l'instruction publique (Paris, Hachette, 1884, petit in-16). Dans ce petit livre, mis entre les mains d'enfants de huit ans, composé d'emprunts faits aux classiques et même à MM. A. Theuriet, François Coppée, F. Manuel, Déroulède, Sully Prudhomme et Béranger, on remarque quelques morceaux signés modestement d'un X, derrière lequel l'auteur semble se cacher. Un de ceux-ci est consacré à B. Palissy et débute par ces mots : « Au quinzième siècle vivait en Saintonge un simple et obscur artisan, Bernard Palissy, natif de l'Agenois. » Il est cependant admis par tous les historiens que B. Palissy est né en 1510 et vivait à Saintes au milieu du xvi^e siècle. On y apprend aussi que la Saintonge ne forme que la partie sud du département de la Charente-Inférieure.

C.

Lusignans (Les) du Poitou et de l'Agenais, par M. Jules de Bourrousse de Laffore (Agen, imp. veuve Lamy, 1882, in-8, 88 p.) Après de minutieuses recherches et dignes d'un érudit tel que le président de la société des lettres, sciences et arts d'Agen, M. Jules de Bourrousse de Laffore conclut que les Lusignans du Poitou, de la Saintonge par conséquent, sont les mêmes que ceux de l'Agenais, établis en Agenais depuis la fin du xii^e siècle, où ils ont donné à leurs châteaux leur nom et celui de leur château patrimonial du Poitou ; ils ont contracté des alliances avec les Lusignan de Saint-Gelais, qui les ont reconnus comme issus de leur race. Il n'y a peut-être pas la preuve qui enlève tous les doutes ; il y a un ensemble de preuves qui peuvent équivaloir à l'absolue certitude, et l'on peut admettre avec l'auteur l'identité de race.

Père (Le) de M^{me} de Rambouillet, Jean de Vivonne... (Voir p. 158). Le *Bulletin* a plus d'une fois déjà parlé de ce livre avant sa publication. Il intéresse fort la Saintonge et doublement l'auteur ; M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars, quoiqu'il ne soit pas saintongeais de naissance, appartient à une des plus anciennes familles de cette province, et on ne doit pas s'étonner de le voir, tout jeune, manier si habilement la plume. Son aieul, le comte Pierre de Bremond d'Ars, qui a légué un riche médailler à la ville de Saintes, député aux états généraux de

1789, était un grand ami de l'histoire locale, et avait recueilli de très nombreux documents. Son père fut un peintre amateur fort distingué. Deux de ses proches ont écrit plusieurs ouvrages ; l'un est à la tête de la société archéologique de Nantes, et par ses articles, *Jean de Vivonne*, dans le *Mémorial de l'Ouest* des 31 août, 4 et 7 septembre 1849, lui a donné l'idée de ce livre ; l'autre préside la société de M. l'abbé Vallée. Du côté maternel, son grand père, M. de Mongis, un homme des plus aimables et des plus spirituels, a traduit Dante avec un rare talent, et, par sa grand mère, il est arrière petit-neveu de Bossuet et de Buffon. On ne s'étonnerait pas de lui voir de l'encre dans les veines. Mais le jeune historien a aussi du sang de son héros, qui fut un soldat plein de bravoure, un ambassadeur un peu brusque, sinon brutal, qui mettait la main à l'épée quand sa parole avait échoué ; il écrit avec vivacité, avec entrain, avec des néologismes et un peu trop de fougue de style pour un ouvrage historique, la biographie d'un des siens, *domestica facta*, Jean de Vivonne, marquis de Pisany, fils d'Arthur de Vivonne et de Catherine de Bremond-Balanzac.

Ce livre est tout plein de senteurs saintongeaises. Vivonne, en effet, n'est pas une de ces célébrités locales qui n'ont de rapport avec un département que le hasard de la naissance. Si on ne sait pas bien où il est né, — c'est très probablement au château de Pisany, — on sait quels liens étroits l'attachaient à notre province, et l'auteur a tenu à ne laisser dans l'ombre aucun de ces petits faits locaux. Voici le château de Pisany qui conserve encore ses douves et son pont, ses appartements qui servent de greniers ou de chais ; voici Balanzac, d'aspect plus grand et plus architectural. Jean de Vivonne, baron de Saint-Gouard en Poitou, marquis de Pisany en Saintonge, fut, ne pouvant avoir l'abbaye de Sablonceaux que lui enleva le duc de Biron, abbé de Valence en Poitou, quoiqu'on ne trouve point son nom ni sa place dans la liste du *Gallia*, parce qu'il en toucha seulement les revenus à titre d'économe ; il fut capitaine gouverneur du château de Saintes et sénéchal de Saintonge, comme l'ont montré les *Documents sur la ville de Saintes* ; gouverneur du prince de Condé, fils de celui que sa femme Charlotte de La Trémoille empoisonna si peu courtoisement à Saint-Jean d'Angély après l'avoir épousé malgré sa mère. Et s'il mourut à Saint-Maur des Fossés, auprès de son élève, il voulut, par son testament publié par les *Archives*, t. xi, être enterré dans l'église Saint-Pierre de Saintes.

Nous n'analyserons pas ses ambassades à Rome et en Espagne ; l'auteur s'est fort bien acquitté de ce soin d'après les dépêches de Pisany, les mémoires ou les ouvrages contemporains. Pisany était un ambassadeur peu commode, très chatouilleux sur le point d'honneur et la dignité de la France, toujours besogneux, se ruinant pour son maître qui le payait en lui donnant le cordon du Saint-Esprit et un titre de marquisat pour ses terres, par manque d'argent se trouvant parfois dans des

positions comiques, un bon serviteur, dévoué, discret, ponctuel, obéissant, qui fit quelque tapage et peu de bruit, sans grandes vues, servant d'ailleurs des maîtres un peu effacés, Charles IX et Henri III, et qui allait, quand Henri IV fut vraiment roi, laisser place aux d'Ossat et aux du Perron. Il a eu pour ami de Thou, qui lui a donné une place dans ses *Mémoires*, et il a la bonne fortune de rencontrer, après trois cents ans, un jeune historien qui s'est épris de son caractère et l'a traité avec une révérence toute filiale. Mais après le père, Jean de Vivonne, reste la fille, M^{me} de Rambouillet; reste la petite-fille, la belle Julie d'Angennes, avec son époux l'austère Montausier. M. Guy de Bremond est bien capable de continuer la filiation; la suite sera plus intéressante, sans cesser d'être encore saintongeaise. Aguerri par ce premier essai, où'il a fait preuve de talent et d'une bonne méthode historique, malgré quelques lapsus inévitables et un style parfois trop juvénile, travail où il n'avait point de concurrent, puisque Pisany n'avait jamais été biographié, il osera aborder un sujet où il rencontrera des lumières plus nombreuses, mais aussi des devanciers qu'il faudra surpasser.

Ravaillac. La maison où naquit le régicide. La tannière des Ravaillard dans la gorge de Baune-les-Messieurs. Le château du diable, par M. Amédée Callandreau, notaire à Cognac. (Paris, Alph. Picard, 1884, in-8, 189 p.) Plusieurs érudits angoumoisins, Castaigne, Rencogne, surtout Gigon et récemment M. Paul de Fleury, se sont occupés de l'assassin de Henri IV; son lieu de naissance, son château, sa famille, sa vie, sa descendance ont fait l'objet de plusieurs études. M. Amédée Callandreau, s'appuyant sur les faits prouvés par ses devanciers, est arrivé, après de très longues et minutieuses recherches, à la certitude sur un très grand nombre de points. Ravaillac est né à Angoulême et sa maison, qu'a parfaitement déterminée l'auteur, a été rasée par arrêt du parlement; son père, Jean Ravaillac, greffier du corps de ville, puis praticien, avait été réduit à la misère et vivait en compagnie, l'an 1610, à Magnac-sur-Touvre, séparé de sa femme qu'il avait accablé de mauvais traitements. Son fils aîné, Geoffroy, avait fait tous les métiers, et s'était vu condamner maintes fois pour vols, coups, et même assassinat. François, lui, cerveau malade, avait été maître d'école. Jamais, ni lui ni aucun des siens, n'a possédé le château de Touvre. Mais tout près de Magnac et de Touvre, dans la paroisse de Puymoyen, des cousins germains du régicide, les Ravaillac de Montjon, habitaient un château que le peuple baptisa aussitôt château du diable, en même temps qu'il transportait au château de Touvre le nom de Ravaillac, selon l'explication de M. Callandreau : « A Touvre, Ravaillac est substitué au diable; à Rochefort, il est substitué par lui; » mais il aurait bien dû rechercher la date de cette substitution;

il y a tant de châteaux du diable en France dont l'appellation remonte au-delà du xvii^e siècle!

Notre confrère a très bien fouillé son sujet et il a suivi de près, jour par jour, François Ravailiac, depuis le moment où l'idée de sauver le catholicisme en France, au besoin par la mort du roi, hanta son imagination déréglée; c'était un halluciné et un fanatique. Quant à ses complices, il n'y en a point. Nous ne pouvons insister sur cette minutieuse étude, accompagnée de dessins, de signatures et du portrait de Ravailiac. On y trouvera d'abondants détails généalogiques sur les familles qui, de près ou de loin, tenaient au Ravailiac : les Lecomte, les Chauvet, les Redon de Pranzac, les Girard du Demaine, les Belliard de Villevert, de Tournebourg, les Robin, etc. M. Callandreau a poussé si loin ses investigations qu'il a fini par déterrer, dans le Dauphiné, une famille de petits cultivateurs du nom de *Ravaillard*, terminaison locale du mot *Ravailiac*, qui descendent de Geoffroy, frère de François le régicide. Les autres parents avaient changé leur nom en celui de Montgeon ou Montjon. A ces Montjon appartenait l'auteur de *l'Alphabet de l'art militaire* (1616), réédité en 1875 par notre confrère, M. Anatole de Bremond d'Ars.

Recueil de la commission des arts du 1^{er} octobre, paru le 8, contient, de M. l'abbé Caudéran, la fin d'un mémoire *Sur les doubles titulaires ou patrons de nos églises*; cinq *Lettres* de Catherine de Médicis pour proposer l'entrevue de Saint-Brice, pièces communiquées par M. Guy de Bremond d'Ars (Voir plus haut, p. 131) et dont M. Jules Pellisson avait donné l'analyse dans le *Bulletin* d'octobre 1881, t. III, p. 185; *Excursion archéologique* (Voir *Bulletin*, v, 25 et 75), où M. le docteur Vigen et M. l'abbé Caudéran font l'histoire des paroisses traversées par la route de Mirambeau à Saint-Aigulin, et donnent la généalogie des seigneurs de Montguyon, déjà imprimée par Rainguet, d'après Anselme, Courcelles et autres. Une carte routière, avec la ligne du chemin de fer de Pons à Coutras, accompagne ce mémoire.

Revue de Gascogne, xxv, 373 p. (juillet-août 1884), contient : Lettre (28 janvier 1575) du duc de Montpensier (Louis de Bourbon) à M. de Ruffec (Philippe de Volvire), gouverneur en Angoumois. (Du camp de Lusignan)... « Si, attendant votre retour du voyage que vous allez faire du cousté de Barbezieux, il (M. de La Chapelle) cognoist avoir moien de reprendre le chasteau de Seurre, je lui mande qu'il s'ayde des dits canons et gens de pied, et, ce faict, qu'il fasse marcher le tout à Cognac... » — De M. de Ruffec à M. de La Chapelle (Angéac, 25 janvier 1575), il lui envoie la lettre précédente avec des réflexions : « Le Seurre est remis en l'obéissance du roy; » et lui donne rendez-vous à Cognac pour s'entendre; — du duc de Montpensier à La Chapelle (du camp de Poitiers, janvier 1575?) relative aux quatre

canons et dix compagnies de gens de pied envoyés à M. de Ruffec. Le capitaine du Ferrière a fait du désordre à Benon : il va y remédier. Voir la *Revue*, xiv, 301, 505, et *Bulletin*, iv, 239 et 310). — Le numéro de septembre-octobre contient : *Lettres inédites* de Jean de Lauzières La Chapelle, publiées par M. J. de Carsalade du Pont. Le 1^{er} février 1575, il mande à M. de Ruffec : « ... Je vous veux bien dire que le chemin que j'ay entendu que le canon tient qui est vers Mata, vous y treuverez les reistres qui y ont séjourné troys sepmaines; et me semble que le meilleur seroict qu'il passat par Roillat (Rouillac), Jarnac et Cougnac, et pont de Jibersart (Javrezac), qu'est le chemin de Xaintes tout le long de l'eau, là où se treuveront comodité de vivres; car dessa il n'en y a aucune, ny je n'en puis donner, qui sera l'endroict. (*Formules*)... Il est nécessaire que vous faictes porter vivres pour les reitres pour quaitre jours, ou autrement il y a dangier de quelques inconveniens pour les raisons que je vous diray... » Ruffec écrit à La Chapelle, « du camp de Jarnac le 1^{er} février 1575 : ... Je vous fais venir par eau quelques pouldres et bouletz d'Angoulesme et fais lever cinquante pionniers en la chastellanye de Coignac, parce qu'il n'y en a pas un avec nostre artillerye. S'il vous plaisoit en faire lever autres cinquante vers Xaintes sans aucuns habillemens, je lui feray donner par jour cinq ou six soulz, comme nous adviserons le chemin que me mandez debvoir tenir l'artillerye... » Le 19 février, il écrit encore, « du camp de Puisany (Pisany) : ... La munition que m'avez envoyée est venue bien à propos, et suys d'advis que celle qui est à Taillebourg soit distribuée aux régimens de monsieur de Serriou (Roger de Sarrieu) comme ils passeront l'eau audit lieu et qu'ilz viendront loger à Nievil (Nieul) et Saint-Georges, afin qu'ils nous puissent joindre au premier logis que nous ferons après celui de ce jour. Je ne doubte point que les ennemys ne facent ce qu'ilz peuvent pour rassembler leurs forces pour opposer à nostre entreprise; mais je ne voy point qu'ilz ayent assez de fons pour oser entreprendre aucune chose sur nous. Je suys très mary de vostre maladie, et me semble que vous ferez bien d'envoyer quérir ung clistère à Xaintes et le prendre aujourd'huy, que nous ne faisons pas grande journée, et demain que vous prenez quelque apôsème ou autre chose légère, ce que vous pouvez bien faire : car il nous faudra séjourner... »

Revue des autographes, octobre 1884 (19^e année; Paris, Charavay), mentionne, « de Henri 1^{er} de Bourbon, prince de Condé, illustre guerrier protestant, compagnon de Henri IV, mort empoisonné à Saint-Jean d'Angély en 1588 », une « lettre signée avec la souscription autographe à M. de Lansac, gouverneur de Brouage et des îles de Saintonge. La Rochelle, 6 mars 1578. Il lui recommande M. de Bryac et se plaint qu'on lui retient à Brouage un navire chargé de sel; il regrette dans cette affaire

la conduite de M. de Larmavaille (?), capitaine de Brouage, qui aura pour résultat d'indisposer les gens de l'île de Ré et ceux d'Oleron. » Prix : 25 francs.

Revue poitevine et saintongeaise du 15 septembre contient, de M. A. Lételié : *La mer et les huîtres à Niort*, pour faire suite aux *Huîtres dans les sociétés savantes*, et où l'auteur prouve que les dépôts d'huîtres trouvés à Niort, comme ceux qui ont été constatés à Saintes et à Jarnac, montrent, non pas la présence de la mer à Saintes, à Jonzac, à Niort pendant l'époque gallo-romaine, mais le goût des Romains pour ce délicieux mollusque. Voir *Bulletin des Archives*, t. iv, 63, 136, 144, 188, 309, où cette question a été plus d'une fois traitée, mais avec moins de détails et de conclusions ; — *Jean de Vivonne et le corsaire Barberousse*, court épisode en une page détachée du livre de M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars sur Jean de Vivonne-Pisany ; — des nouvelles, comptes-rendus, etc., et encore une lettre en charabias de M. l'architecte Loué, qui traite le français et les monuments historiques de la même façon ; — P. 223, cite l'inscription d'une pierre d'autel du monastère de La Puye, dans la Vienne (1636), posée par la prieure « sœur Marie de Belciel, » c'est-à-dire Marie de Belcier, plus tard abbesse dans le diocèse de Sens (l'archevêque d'alors, Octave de Bellegarde, était son oncle), fille de Louis de Belcier, baron de Cozes en Saintonge, et de Charlotte Goumard, dame d'Echillais. Marie de Belcier était sœur de Jeanne de Belcier, prieure des ursulines à Loudun, au moment de l'affaire d'Urbain Grandier. Voir *Bulletin des Archives*, I, 190. — Du 15 octobre : *Un poète saintongeais, vainqueur de Voltaire, l'abbé Juilhard du Jarry*, par notre confrère, M. Louis Delavaud, notice lue à la séance publique (30 janvier 1884) de la société des Archives. Laurent Juilhard, né au Jarry, village indécis entre les paroisses de Busac et de Fontcouverte, près de Saintes, fut prieur dudit Jarry, annexe de Notre-Dame d'Embreuil, paroisse de Grézac, ordre de Grammont ; prédicateur d'un certain mérite, lauréat de l'académie française en 1679, il lutta encore en 1744, à l'âge de 65 ans, et eut la malchance de l'emporter sur Voltaire par un poème : *Le vœu de Louis XIII*, qui débutait ainsi :

Enfin le jour paraît où le saint tabernacle
D'ornements enrichis nous offre un beau spectacle.

« *La Revue poitevine et saintongeaise*, disait le *Bulletin critique* du 15 septembre, n'a pas tardé à prendre un rang des plus distingués parmi les périodiques de ce genre... La chronique, très étendue et tenue au courant de toutes les nouvelles scientifiques qui intéressent la contrée, offre le plus grand intérêt... En six mois, cet excellent recueil s'est fait place au soleil ; il n'y a plus de vœu à faire pour sa prospérité, il est arrivé. » Le peu

que nous en extrayons peut cependant montrer combien cette appréciation est juste.

Trudaine (Les). A propos des Trudaine, seigneurs de La Leu et de La Jarrie en Aunis, dont a parlé notre dernier numéro (*Bulletin*, v, 103), M. Ernest Choullier, l'auteur d'une monographie des Trudaine, nous envoie copie d'un passage du partage administratif des biens des frères Trudaine en l'an iv, tiré des archives du château de Montigny-Lencoup, canton de Donnemarie, arrondissement de Provins (Seine-et-Marne) :

« Etat au vrai du revenu de toutes les propriétés foncières appartenant à la citoyenne Trudaine, ensemble de celles dépendant de la succession de son mari...

» Département de la Charente-Inférieure :

» Le domaine de La Leu était affermé.	1,400 liv.
» Celui de La Jarrie.	500
» Les près de Cirey.	800

2,700 liv.

« Ce revenu, susceptible de la réduction résultant des impositions, est totalement anéanti depuis la guerre de Vendée et les ravages qui en ont été la suite, en sorte que le revenu de cette propriété ne peut être encore tiré ici que pour mémoire.

» En évaluant au denier vingt, le revenu de l'ensemble des propriétés sis dans les départements de la Seine, Seine-et-Marne, Allier, Nord et Charente-Inférieure, forme, toutes charges déduites, un capital de 1,127,855 livres. »

Vie inédite de saint Malo, [évêque d'Aleth, 510-621?] écrite au ix^e siècle par Bili, [évêque de Vannes et martyr], publiée avec notes et prolégomènes par le R. P. François Plaine, o. s. b. *Autre vie de saint Malo*, écrite au ix^e siècle par un anonyme, publiée avec notes et observations par Arthur de La Borderie, correspondant de l'institut. (Rennes, librairie bretonne de J. Plihon, (1884, in-8, 176 p.) Saint Malo, Macoux, Macoult (Maclovius, Magutus, Macutus, Machutes), honoré partout en Europe et même ailleurs : à Rome, en Bretagne (25 églises ou chapelles), dans l'île de France (5), en Belgique (5), en Normandie (7), Picardie et Artois (5), Champagne (1), Orléanais et Nivernais (2), Touraine, Maine et Anjou (3), dans la Grande Bretagne, les îles Canaries, en Poitou (5), non compris La Folie-Saint-Gelais, sur le Clain, avec pèlerinage pour les enfants *macouins*, c'est-à-dire noués, et une inscription de 1485 en l'honneur du saint et de saint Eutrope (Voir *Epigraphie santone*, p. 77); en Saintonge: Ars, canton de Cognac; Thezac, canton de Saujon; Colombiers, canton de Pons; Lugon, près de Nancras, ancien prieuré à la nomination des jésuites de Limoges; et à Saint-Jean d'Angély, où l'abbaye prétendait, à tort, posséder sa tête; à Saintes où s'élevait une église contenant son tombeau, saint Malo n'avait été biographié d'une façon un peu complète que

par Du Saussay (*Martyrologe*, 15 nov., p. 884), par Sigebert de Gemblours, dans Surius (15 novembre), par un anonyme dans Mabilion (*Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, 1^{er} siècle, p. 2-222) et par un autre dans *Floriacensis vetus bibliotheca* du P. Jean du Bois (1605) p. 485-515. Dom François Plaine, bénédictin de Solesmes, a découvert une vie du saint au British Museum, *Codex Londinensis*, et une autre à Oxford, *Codex Bodleianus*, abrégés d'une vie plus développée écrite au ix^e siècle par « Bili, diacre de l'église d'Aleth », très probablement cet évêque de Vannes (890-910) « qui eut la gloire de contribuer à faire reporter à Aleth le corps de saint Malo jusque là conservé à Saintes, et termina ensuite sa vie par le martyre sous le glaive des Normands (23 juin 915?) ». M. Arthur de La Borderie a de son côté trouvé à la bibliothèque nationale, à Paris (ms. latin, n° 12404, fol. 247-250), une autre vie différente de celle de Bili par un anonyme du ix^e siècle; ces vies ont été écrites d'après une grande vie de saint Malo contemporaine du saint. A ces deux textes l'éditeur a joint une relation originale de la translation du corps de saint Malo de Saintes à Aleth.

A dire vrai, ces documents divers, sauf le dernier, contiennent un peu ce qu'avaient publié déjà Vincent de Beauvais (*Speculum historiale*, liv. 21, n° 97), dom Morice Lobineau (*Preuves de l'histoire de Bretagne*, 1, 191, et les autres. M. de La Borderie assure même que le manuscrit 12,404 est la source commune des vies du saint les plus connues, Sigebert, Mabilion et Du Bois, reproduites par tous les hagiographes; mais au moins on a un texte authentique et qui fait autorité. Aussi bien ces documents servent à déterminer certains points, certaines dates jusque là douteux, ou même ignorés. Nous n'écrirons pas ici la vie de saint Macoult puisqu'elle a été écrite tant de fois et qu'on la trouve partout. L'abbé Théodore Graslier, analysant un mémoire de Brillouin, l'a publiée dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes*, 2 et 9 novembre 1872, t. ix, p. 207 et 218), et l'abbé Briand (*Hist. de l'église santone*, 1, 180) d'après dom Lobineau. Mais nous pouvons en tirer quelques faits nouveaux et voir ce qu'elle contient d'intéressant pour la Saintonge.

Malo, né dans la Grande-Bretagne, au pays de Gwent, dont le chef-lieu répondait à la ville actuelle de Chepstow, vers 510-520, ordonné prêtre vers 540-550, après sept années de pérégrinations, souvent merveilleuses, sur l'Océan, passe en Armorique (550-569), aborde à l'île de Césambre, plus tard au rocher d'Aaron qui devait devenir Saint-Malo, et s'étant attiré par sa piété et ses miracles une grande réputation, est choisi pour évêque d'Aleth où il siègea sept ans (575-615?). Persécuté (600?), il va visiter saint Columban à Luxeuil vers 607, revient à Aleth, et persécuté de nouveau quitte cette terre ingrate et se dirige vers l'Aquitaine. Il arrive en Saintonge, « pagum Santonicum », à une île appelée Agenis, « ad insulam quæ vocatur Agenis », mot peut-être mal lu pour « insula Aquensis, Ayensis », dérivé d'Aia,

Agia, Aias, Ais, l'île d'Aix, où il y avait des moines qui l'accueillent (Aix fut, en effet, un prieuré de bénédictins), et lui apprennent que l'évêque du pays est Léonce. Léonce se trouvait alors dans une île nommée *Eura, Evra*, Aire, ou peut-être Evre, îlot et rocher près de Marennes, qui pouvait au vi^e siècle être plus grand qu'aujourd'hui, à une époque où l'île d'Oleron était presque jointe au continent. Il y va — Sigebert dit que c'est plus tard dans une tournée pastorale où il accompagnait saint Léonce —, passe avec lui quelques jours dans un endroit appelé *Brea* et possédant deux églises, « *in villam quæ dicitur Brea* », sans doute *Broue*, « *geminas continens basilicas* », où il guérit, en lui appliquant une feuille de lierre bénite, une jeune fille mordue par un serpent, « *chelidra* », — la fille du gouverneur de Saintes, « *comitis Sanctonici pagi* », dit une autre relation, ce qui mettrait près de Saintes ce *Brea*, qui ne peut pas être La Brée, commune de Segonzac (Charente) comme le croit M. de La Borderie, ni La Brée en la commune de Saint-Georges d'Oleron, puisqu'il n'y a jamais eu là les deux églises constatées à Broue (Saint-Pierre et Saint-Eutrope), — et ressuscite un enfant tombé dans un puits. Léonce l'envoie dans le village de *Trogolaius*, « *in villa quæ dicitur Trogolaius* », où, ses miracles attirant la foule, il demande à l'évêque un lieu plus retiré; celui-ci lui désigne Nancras, « *Nancraris* ». Les fidèles d'Aleth, pleins de repentir, viennent le prier de retourner chez eux. Il y consent avec l'assentiment de Léonce, en promettant de revenir à Saintes. Après avoir rétabli la paix à Aleth, il reprend sa route vers l'Aquitaine. Léonce était alors à « *Arcambiata* », — Archambray, écrit le P. Albert Legrand; *Archambiacum*, Archambray, selon Mabillon (*Ann. Bened.*, lib. vi, xxii); Archambri, selon le père Longueval (*Hist. de l'église gallicane*, livre vi, année 557), mot que Briand (ô amour des étymologies ! a (t. II, 202) décomposé ainsi : *Arch-en-Brie*, localité inconnue en Saintonge, et traduit par « Brie-sous-Archiac, *Braia apud Arcum* ; ce que voyant, et oubliant que *Braia apud Arcum* n'est dans aucun texte, que c'est une invention de Briand, M. l'abbé Vallée cherche un arc pour y placer son Brie et le trouve dans Brie, fief et terrier entre Saintes et Saint-Georges des Coteaux, près des arcs (ancien nom des arènes, encore usité dans le peuple), c'est-à-dire à Saint-Macoux. Léonce accueille Macoux qui, fort vieux, ne tarde pas à mourir; il lui donne la sépulture dans un lieu dit *Pardina*, situé en dehors des murs de Saintes, « *extra muros Sanctonica civitatis, in loco qui dicitur Pardina* »; ce qui prouve que, contrairement à l'opinion de M. de Tilly, Saint-Macoux n'aurait pas été d'abord le *Braia apud Arcum*. Toutes ces questions topographiques, qui ne sont pas d'une importance capitale, parceque les noms ont été probablement altérés par les copistes ou mal orthographiés par des écrivains étrangers au pays, nous en laissons la discussion aux savants qui déjà ont essayé de les éclaircir et qui ne manqueront pas de placer tous ces endroits à Fontcouverte, où il y a aussi des arcs, pour faire plaisir au curé du lieu.

Enfin la *Translation* du corps de saint Malo de Saintes à Aleth (vers 895) raconte comment, pour recouvrer ses biens dont il avait été injustement dépouillé, un jeune gentilhomme, Maenobred, s'engagea à rapporter le corps de Malo, vint à Saintes, gagna la confiance des moines, jeûna et pria pendant trois jours pour obtenir du ciel le succès de son pieux larcin, et enfin ouvrit le tombeau, prit le corps et s'en revint tout joyeux en Bretagne où les reliques furent accueillies avec grande pompe et grande démonstration d'allégresse. Il paraît toutefois qu'il ne prit pas tout : car la chronique nous apprend que, pour le soustraire aux ravages des Normands, on transporta le bras de saint Macoux au château de Merpins près de Cognac, et la paroisse voisine Ars prit peut-être à cette occasion le vocable du saint : « En l'église Saint-Macoul fu seveliz li tresors soz l'auter et onc Normanz mau ni fit... Li bras saint Macou fut portez au chasteau de Merpins qui est sora Chareante. » Une partie de ce bras passa à l'abbaye de Saint-Jean d'Angély qui la donna à l'abbaye de Montierneuf de Poitiers, comme le prouve un acte du 26 mars 1466 dans Briand, I, 207.

L'église de Saint-Macoux, dont les fondations sont encore visibles au faubourg de ce nom, ruinée dans les guerres des Anglais, fut définitivement rasée par les protestants en 1568 : « J'ay veu, écrit le chanoine Tabourin, cité dans *Saint-Pierre de Saintes*, p. 37, j'ay veu aultresfois, et avant que l'église de Saint-Macoul feust mize par terre, que, le jeudy d'après pasques, l'on alloit en procession audit lieu de Saint-Macoul y dire la grande messe. Comme aussi l'on va en procession la vigille et jour de saint Macoul, savoir : la vigille après vespres dites à Saint-Pierre, là où on y va dire aussy vespres : et le jour de la feste, l'on y va dire la grande messe; pour lesquelles processions faire le prier du dit lieu doit au chapitre et aux choristes douze livres; » fol. 256; et ailleurs, fol. 217 : « Le jeudy d'après pasques, l'on alloit en procession à Saint-Macoul et y disoit on la grande messe et n'i avoit point de sermon commé à Saint-Eutrope, l'abaye des dames, et Saint-Vivien; mais à présent on n'i va plus (depuis 1568), parcequ'il n'y a point d'église, et d'ailleurs que la porte Esguierre, par où l'on sortoit de la ville pour aller au dit lieu de Saint-Macoul, est condamnée et les chemins tous rompuz et gastez. »

Le titre subsista, et une pièce publiée dans le t. III, page 176 des *Archives*, nous montre, en 1741, le prier de Saint-Eutrope, René d'Aubourg, aussi prier de Saint-Macoux et de Saint-Georges des Coteaux, son annexe, prenant possession « au lieu où autrefois étoit l'église » de Saint-Macoux, devant « une grosse pierre de la longueur de six à sept pieds et trois à quatre de largeur, sur laquelle » on « célébroit autrefois la sainte messe, et une autre pierre éloignée de celle-là d'environ trente à quarante pieds qu'on nous a dit estre le bénitier, et autour de quoi est un lieu abandonné qu'on nomme encore à présent les simetières de Saint-Macoul, où il y a quelque tombés et une

croix de pierre...» Le 12 juillet 1746, Jean de Lacroix, docteur en théologie, chanoine de l'église royale de Saint-Thomas du Louvre, à Paris, prieur commendataire et seigneur des mêmes prieurés, les afferma à Morisson, couvreur, et Verdeau, marchand de Saint-Eutrope, trois cent cinquante francs par an.

Dans le court chapitre, *Iconographie de saint Malo*, p. 28, dom Plaine cite seulement 4 représentations de l'évêque. Ajoutons-y la fort belle gravure de Thomas de Leu, qui a servi à M. Hucher, du Mans, pour peindre en 1876 un vitrail que M. Cazabant, curé de Saint-Eutrope, a fait placer dans son église en souvenir de la paroisse supprimée de Saint-Macoux. Sur cette gravure, Malo debout en habits épiscopaux, crosse et mitre, tient de la main gauche un calice où se voit une hostie qu'il bénit de la droite. Ses pieds reposent sur un dauphin ou une baleine; deux personnages à genoux prient. C'est une scène de la légende, *De celebratione missæ super cetum*, où l'annaliste raconte que, le jour de pâques, le vaisseau ayant poussé loin du port Malo et ses compagnons, ils se désespéraient de ne pas entendre la messe, lorsque tout-à-coup apparut une île; on y aborde; Malo commence la messe; soudain, à l'*agnus Dei*, l'île tremble; ses compagnons épouvantés courent à leur barque; le prêtre veut achever le sacrifice, et, l'île engloutie, une baleine se place sous ses pieds et le va déposer à son vaisseau. Au-dessous de l'image je lis: « S. Machvtvs sive Maclovius, episcopus Aletiensis in Britannia minore, Brendani primum in Scotia post Leontii Santonum in Gallia episcopi discipulus, floruit circa an 566. Celebris est eius memoria Gemblaci. Suindrectæ et alibi apud Belgas. » L. A.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

N^o 196, III, 177, 205. *La lune de Fouras* (Voir aussi n^o 296, V, 109, *Étymologie du nom de Fouras*). — Cette appellation vient de ce que l'ingénieur chargé de construire le fort de Fouras, dont les plans émanaient de l'illustre Vauban, avait établi ce que l'on nomme en langage de fortification une « lune », dont les merveilleuses dispositions faisaient, ont fait et font encore l'admiration de tous les connaisseurs. V. B.

N^o 239, t. IV, 45, 89, 151, 251; t. V, p. 104. *Débris d'anciennes forges dans les cantons de Montguyon, Montandre, Montlieu*. — Dans le compte-rendu d'une excursion à Montguyon (*Recueil de la commission des arts*, 1^{er} octobre 1884; VII, 405), MM. le docteur Vigen et l'abbé Caudéran se sont, eux aussi, occupés

des débris de forges qu'on rencontre sur le territoire des cantons de Moutguyon, Montandre et Montlieu, et ont parlé surtout des scories de Garéchaud, à La Garde-Montlieu. Ils ont émis là certaines idées que je crois erronées, et ont signalé des faits sur lesquels il faudrait de plus amples preuves. D'abord ils voient, « dans les champs de Garéchaud et les landes voisines, des bancs épais de *protoxyde de fer hydraté*, empâtant sables et graviers, *alios* du Médoc, *tuf* des Landes ; ailleurs encore le fer se montre en globules épars, *fer pisolithique*, *fer oligiste*, parfois en *géodes*. » Or le dépôt de Garéchaud ne saurait être confondu avec l'*alios* du Médoc : ce sont deux formations d'époques bien différentes ; le terrain de Garéchaud est tertiaire moyen, tandis que l'*alios* du Médoc est tout au plus quaternaire. En second lieu, le *fer oligiste* a-t-il été réellement constaté dans ce dépôt ? J'ai tout lieu de croire qu'il y a là une erreur de détermination. Plus loin : « On peut dire qu'à une époque géologique, très probablement quaternaire, tout le bassin sous-pyrénéen fut recouvert par une immense nappe d'eau ferrugineuse, sorte de lac immense parsemé d'îles et de plateaux boisés. Le fer apporté dans ce lac par les rivières descendant des montagnes d'Auvergne, alors en ignition, représente réellement un élément volcanique, non pas à l'état de *lave*, mais de *pouzzolane* ou de cendre lavée par les grandes eaux pluviales. » Tout cela est, à mon avis, absolument inexact. Nous ne sommes point là en présence d'une formation quaternaire, mais bien d'un terrain miocène, comme je l'ai dit plus haut ; puis cette nappe d'eau ferrugineuse, qui aurait couvert le bassin sous-pyrénéen à l'époque quaternaire, a-t-elle existé ? une telle hypothèse semble en contradiction avec les données les plus certaines de la science. Enfin que viennent faire là les laves et pouzzolanes d'Auvergne ? Elles me rappellent les champignons qu'on nous montrait, il y a quelques mois, dans les dépôts de la vallée de la Soute ; notre brave collègue nous en a donné une description vraiment charmante ; mais on ne doit pas ainsi abuser des mers, des volcans et des champignons : car tout cela est dangereux. Aussi, de même que le champignon en question n'était autre chose qu'un spongiaire fossile connu, classé et nommé depuis longtemps, de même la formation des dépôts tertiaires qui nous occupent a été expliquée depuis bien des années déjà par deux illustres maîtres, Dufrenoy et Elie de Beaumont. Ces grands géologues nous enseignent que tous ces dépôts tertiaires du sud et du sud-ouest ont été formés presque sur place et aux dépens des roches qui existent dans leur voisinage : ainsi les galets qu'ils comprennent sont calcaires au pied des Pyrénées, formés d'arkose et de quartz au pied des collines de la Vendée, enfin composés de granite graphique et autres roches anciennes du Périgord, dans les environs de Moutguyon. C'est ce qui fait comprendre pourquoi leur composition et leurs formes varient suivant les localités et pourquoi les couches ne se continuent pas sur une grande longueur. Tout s'explique de cette façon,

et l'on n'est pas obligé d'aller prendre les laves et pouzzolanes de ces bons auvergnats.

Page 408, l'auteur signale des « silex taillés » sur la colline de Pinsonneau. Je serais très content de savoir à quels types appartenaient ces silex et à quelle époque ils remontent ?

Il faut avouer qu'une mauvaise réputation est quelque chose de bien terrible ! Depuis quinze ans et plus qu'on a surabondamment prouvé que les dolmens n'étaient point des autels, mais bien des sépultures, des savants sont encore tentés d'accuser ces malheureux druides d'en avoir fait des autels pour y égorger des femmes et des enfants, et se demandent, p. 408, s'il faut voir dans la Pierre-Folle de Montguyon « un tombeau de l'époque néolithique ou bien un autel élevé par les druides ? » Il est même des personnes qui, avec le plus grand sérieux du monde, vous feront voir l'endroit où reposait la tête de la victime et par où le sang s'écoulait. Pauvres druides !!! Laissons, messieurs de la commission des arts, laissons aux bonnes femmes ces contes bleus.

A la fin du compte-rendu, MM. Vigen et Caudéran ne font que signaler la collection de l'abbé Richard ; il y aurait cependant intérêt, tant pour la science que pour l'honneur du vénérable hydrogéologue, à faire connaître en détail ce musée. L'abbé Richard avait beaucoup voyagé ; par suite il avait pu réunir non seulement des collections précieuses, mais aussi des notes et observations. A sa mort, on espérait donc trouver d'importants manuscrits ; tout le monde le disait, et tous les journaux l'avaient annoncé ; malheureusement cette attente a été déçue complètement ; ce qui a produit une impression très fâcheuse, qu'il serait facile d'effacer en faisant ressortir toute l'importance des collections qu'il a léguées au séminaire de Montlieu. Nous souhaitons donc que M. Vigen, ou M. Caudéran, ou quelque autre savant, décrive cet important musée.

E. MAUFRAS.

N° 251, IV, 93, 161, 249 ; V, 49. *Pèlerinages et culte de Saint-Eutrope*. — D'après Hiérosme Lopes (*L'église Saint-André de Bordeaux*, réédition de M. l'abbé Callen, 1882), t. 1^{er}, p. 192, l'église Saint-André de Bordeaux possédait des reliques de saint Eutrope. A l'est de la place Pey-Berland, était une église appelée tour à tour Notre-Dame de la Flotte, Saint-Eutrope et chapelle des Irlandais. V. Piganeau, Soc. arch. de Bordeaux, vi, 173 ; récit de la translation de Saint-Eutrope, *Chronique de Cruseau*, t. 1^{er}, p. 303, et le propre du diocèse de Bordeaux.

Dans *Notice sommaire sur Chauvigny de Poitou et ses monuments* (Paris, imp. Rougier, 1884, in-18, 212 p.), M. Charles Tranchant, p. 125, mentionne une chapellenie de Saint-Eutrope en l'église de Saint-Léger de Chauvigny. Elle était à la présentation du curé.

Favars, commune du canton de Tulle dans la Corrèze, a deux chapelles, l'une dédiée à la sainte Vierge, l'autre à saint Eu-

trope. Sa fête paroissiale est Saint-Eutrope, qui se célèbre le premier dimanche de mai, c'est-à-dire le premier dimanche qui suit le 30 avril, fête du saint. « On y vient de plusieurs points du département, dit M. Charles Melon de Pradou (*Bulletin de la société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, juillet-septembre 1884, p. 476), pour assister aux offices de la procession, pour y puiser de l'eau à la fontaine miraculeuse de saint Martial, à laquelle on attribue une vertu surnaturelle pour guérir la maladie dite les *na-oudzo*, infirmités qui arrivent aux enfants. Pour les en guérir, on quête pour eux l'argent d'une messe et puis on porte cet argent et l'enfant devant tel ou tel saint. »

Dans la Dordogne existent des pèlerinages de saint Eutrope à Lanquais, canton de Lalinde, arrondissement de Bergerac, à Payzac, canton de La Nouaille, arrondissement de Nontron. Les églises suivantes l'ont pour patron : Sainte-Marie de Chignac, canton de Saint-Pierre de Chignac, arrondissement de Périgueux ; Carlux, chef-lieu de canton ; Archignac, canton de Salignac ; Meyrals, canton de Saint-Cyprien, arrondissement de Sarlat ; Saint-Aquilin, canton de Neuvic, arrondissement de Ribérac. Il est encore honoré à Teillots, canton de Hautefort, arrondissement de Périgueux ; à Lusignac, canton de Verteillac, arrondissement de Sarlat ; à Maureus, canton de Villamblais, arrondissement de Bergerac.

Dans la Charente-Inférieure, Blameré, *Blosmeriacum*, commune de Puyravault, canton de Surgères, arrondissement de Rochefort, avait une chapelle dédiée à saint Eutrope ; il n'en reste qu'un imperceptible vestige. Au milieu du xiv^e siècle, dans un document de 1402 on trouve : Saint-Eutrope de Marencennes, Sancti Eutropii de Marancenais, relevant de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély. Nous pensons, dit l'abbé Cholet (*Saint-Germain de Marencennes*, p. 6), que Saint-Eutrope est devenu Saint-Nicolas : car alors il y aurait eu trois églises à Surgères.

Dans l'église de Javarzay, canton de Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), existait une chapelle dédiée à saint Eutrope. On lit, en effet, dans les registres paroissiaux cette note transcrite par M. Beauchet-Filleau (*Recherches historiques sur Chef-Boutonne*, p. 171) : « Le 13 juin 1653, enterré maistre Daniel Grassin, régent de Chef-Boutonne, âgé de soixante-quatorze ans, en l'église de Javarzay, devant le lieu où était l'autel Saint-Eutrope, que ses enfans feront rebastir et orner. »

Une brochure, *Saint Eutrope, premier évêque de Saintes ; son culte à Castanet-le-Haut* (Voir *Bulletin*, v. p. 112), nous apprend qu'à Castanet, canton de Saint-Gervais (Hérault), le culte de l'apôtre de la Saintonge est encore florissant. Au milieu d'un tas d'énormes roches, non loin de Castanet-le-Haut, à plus de 800 mètres d'altitude, s'élève, en l'honneur de saint Eutrope, une chapelle rustique. Au-dessus de l'autel est placé un buste de saint Eutrope, sculpté avec assez d'art. Une source, attribuée aux prières du saint, coule à côté de la chapelle. Un peu plus

bas existe la grotte, dans laquelle saint Eutrope se retirait, dit-on. Au fond de la grotte est une espèce de long trou où l'on croit reconnaître l'empreinte de ses bras et de ses mains, et qui lui servait probablement de couche. Dès les temps les plus reculés, le culte de saint Eutrope est en honneur à Castanet. Maintenant encore la tradition se continue ; tous les ans, le 30 avril, les habitants, non seulement de Castanet, mais encore de toutes les paroisses voisines, se rendent, croix, bannière et drapeau en tête, au sanctuaire, quoique inaccessible : des messes nombreuses y sont dites, messes d'actions de grâces pour les guérisons déjà obtenues, ou messes de demandes. Les habitants, en effet, ont une confiance extrême en saint Eutrope, et l'invoquent surtout lorsque leurs enfants sont lents à marcher ; les malades sont portés à la chapelle et plongés dans l'eau de la source. Plusieurs fois déjà des guérisons ont donné raison à cette confiance.

Dans l'Eure, au Breuil-Benoist, commune de Marcilly-sur-Eure, canton de Saint-André, arrondissement d'Evreux, sont les ruines d'une abbaye du XII^e siècle. L'église possède une chasse de saint Eutrope, du XVI^e siècle. L'origine du culte de l'apôtre saintongeais dans cette paroisse est ainsi exposée dans les *Recherches historiques sur l'abbaye du Breuil-Benoist, au diocèse d'Evreux* (Paris, Didot, 1847, in-8) : « A côté de ce premier acte des religieux du Breuil, constaté avec toute l'authenticité des plus sûrs monuments de l'histoire, les vieilles légendes viennent déposer le tribut de leurs merveilleux récits. S'il s'y trouve la trace d'un fait réel, très altéré, ce fait doit se rapporter aux temps de la première croisade, en 1147, dix années après la fondation de notre abbaye. Voici ce que racontent les légendaires : Guillaume de Marcilly, fils du fondateur, part pour la croisade, et a le malheur de tomber aux mains des Turcs. Dans l'affreuse pensée de passer le reste de ses jours prisonnier de ces infidèles, il s'adresse dévotement à Dieu et cherche sa liberté dans la foi. Bientôt, par une inspiration divine, il se fait placer secrètement dans une caisse de bois hermétiquement fermée, qui, sous un prétexte quelconque, est expédiée au-delà des mers, apportée en France jusque dans l'église de Saint-Eutrope, à Xaintes. Là s'opère le dénouement du miracle. Le chevalier Guillaume sort vivant de cette bière d'un nouveau genre, qu'il veut emporter avec lui au Breuil, comme souvenir reconnaissant d'un si grand bienfait (1). Mais les moines de Saint-Eu-

(1) BROLIUM BENEDICTI. Hæc abbatia, nuncupatur Brolium Benedicti, gallice Breuil-Benoist, sub honore B. Virginis Mariæ Deiparæ et S. Joannis Baptistæ erecta, in Parochia de Marsiliaco, Diocesi Ebroicensis, Ordinis vero Cisterciensis, Vallis-Cernay filia, Congregationis Saviniacensis, in Neustria. Fundatur ad Anduram fluvium, circa ann. 1137, a Fulcone patre, Guillelmo filio, Philippo, Guidone, Petro et aliis eorum successoribus, Marsiliaci toperchis, quorum aliqui in Basilica Broliana jacent, in primis memoratur Guillelmus, in sacello a se ex voto adificato, pro stupenda liberationis et Turcarum manibus assertionem;

trop, témoins de l'éclatant miracle accompli dans leur église, y gardent, malgré le seigneur de Marcilly, l'objet qui doit en conserver la mémoire. Les religieux du Breuil intentent alors à ceux de Saint-Eutrope un procès qui menaçait d'être interminable, si le pape, en laissant le coffre miraculeux aux moines de Saintes, n'avait pas ordonné que ceux-ci remettraient en dédommagement aux moines du Breuil un os de l'épaule de saint Eutrope, qui devint et resta au Breuil l'objet d'une grande vénération (*Gallia christiana*, *Neustria pia*, Trigand, Le Brasseur, Souchet, etc.). Cette relique était exposée le 30 avril, jour de saint Eutrope, et l'affluence des populations voisines, que la dévotion attirait ce jour-là à l'abbaye, obligeait à prolonger la fête le lendemain, 1^{er} mai ; d'où l'usage de venir, de tous les environs, à la fête du Breuil, le premier dimanche de ce mois. »

Dans la Seine-Inférieure, d'après une note de M. l'abbé Paul du Vauroux, une seule paroisse est dédiée à saint Eutrope, Pierreville-en-Caux, commune et canton de Bacqueville, arrondissement de Dieppe. Il y a une confrérie qui date de 1660, sous l'épiscopat de Rouxel de Médavy, et qui fut confirmée, en 1730, par un autre archevêque de Rouen, le cardinal Nicolas de Saulx-Tavannes.

LOUIS A.

N^o 294, t. V, p. 59. *Les colliberts du Poitou*. — La question des colliberts a été souvent traitée. Notre confrère, M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, en a fait le sujet d'un discours présidentiel à la séance solennelle de la société des antiquaires de l'Ouest, le 7 janvier 1876, et l'on peut lire son important mémoire, p. 3-45 du t. xxxix des *Mémoires* de la société (1876). Le *collibertus* de Plaute est l'« affranchi d'un même maître » ; celui du chroniqueur Pierre de Maillezais (ix^e siècle) est une espèce de serf, que d'autres, M. Francisque Michel par exemple, ont cru appartenir à une race maudite. M. Richard, après une étude approfondie des chartes des cartulaires, y compris celui de Sainte-Marie de Saintes, arrive à cette conclusion : « Le collibert était l'ancien colon et peut-être le serf privilégié passé des mains du fisc ou de l'église dans celle des seigneurs laïques aux ix^e et x^e siècles, et qui, privé de liberté, jouissait du moins du droit de posséder la terre, et, en principe, de n'être

suis enim precibus a Deo obtinuit (quemadmodum monumenta cœnobii) ut arca lignea clausus, in S. Eutropii Sanctonensis Ecclesiam deferretur ; ubi illa adhuc superstes miraculi fidem servat. Deinde, cum libertatis vindicem eam a Sanctonensibus religiosis exposceret, ac renuerent, adversus eos controversiam movit, quam decretum Pontificis diremit, hac ratione ut Sanctonensibus monachis arca cederet, et Briolensibus cœnobitis Eutropi martyris unum os concederent : quod etiam nunc ibidem maxima populorum frequentia, die festivitatis ejusdem sancti, venerat. Hæc passim membranæ, quæ in notis ad D. Bernardi, primi Tironensis abbatis, vitam leguntur. Porro idem Guillelmus Marsiliacensis obiit longævus, ann. 1200, sepultus in eadem ecclesia, cum tumuli inscriptione. » *Neustria pia*, 1633, p. 786.

astreint envers son maître qu'au paiement de redevances déterminées. » On lira ce travail : il est définitif, et nous y renvoyons les curieux. L.

N° 300, t. V, p. 110. *Le Peu-Richard dans les textes anciens.* — Le nom de *Peurichard* figure dans les titres antérieurs à la seconde moitié du XVIII^e siècle, et cette appellation est encore conservée dans le langage des vieillards. La métairie de ce nom n'a été bâtie que vers 1740, et la maisonnette du mamelon en 1814 ; un acte d'acquisition par M. de Tenac, de François Texier et Samuel Cochonneau, passé à Saintes, le 4 décembre 1703, devant M^e Prouteau, notaire royal, parle, au sujet d'une déclaration de fiefs, d'un chemin « se randant le long du fief des *Peurichards* et qui se rand à un chemin quy va dudit lieu de Thenacq aux arennés ». Je possède d'autres actes antérieurs où l'on retrouve le mot au singulier. La transformation s'est faite par les notaires, qui ont d'abord écrit *Pui Richard* et *Puy Richard* à la fin. E.

— Jusque vers la moitié du XVIII^e siècle, le Peu-Richard, dans les confrontations, s'appelle *Peu-Paban*. C'est seulement à partir des environs de 1750 que l'on trouve le nom sous lequel ce mamelon est aujourd'hui connu. Ch. D.

N° 303, t. V, p. 110. *La sandrille que le roi « forçoit à pied ».* — Ce nom est donné par les gens de la campagne à un petit oiseau, dont j'ignore l'appellation scientifique qui a la tête noire et le reste du corps jaune et blanc. Cet oiseau, plus petit que le moineau, est un grand destructeur de chenilles ; il fait son nid dans des trous de muraille ou d'arbre, et produit huit ou dix petits par couvée ; il est du pays, et n'appartient pas à la catégorie des oiseaux de passage. E.

— La *cendrille*, et non *sandrille*, comme l'écrit Agrippa d'Aubigné, est le nom vulgaire de la mésange, ainsi nommée *cendrille* à cause de son plumage couleur de cendre, comme le *moineau*, semblable à la robe brune du moine. B.

N° 305, V, 110. *Auteur d'une pièce de théâtre.* — Le *Nouveau choix de pièces ou théâtre comique de province* dont parle M. de La Morinerie, v, 110, est de Toussaint-Gaspard Taconnet, comme l'indique Quérard (*Dictionnaire des ouvrages anonymes*, III, col. 493, éd. de 1874).

N° 306, t. V, p. 110. *Le véritable nom de l'antiquaire saintongeais Bourignon.* — Accusé d'avoir changé par vanité son nom de *Bourquignon* en celui moins commun de *Bourignon*, notre François-Marie Bourignon, prétendit (Voir *Bulletin des Archives*, III, 25) que ce nom était bien celui de ses ancêtres et qu'il était ainsi écrit sur les registres de Cognac où

d'ailleurs il ne se rencontre ni de Bourignon ni de Bourguignon; or la famille de l'antiquaire saintongeais, professeur au collège de Saintes, Bourignon, semble s'être établie à Saintes, vers le milieu du xvii^e siècle. François-Marie était l'aîné des quatre enfants de Jean Bourguignon, perruquier (Acte du 17 janvier 1781, dans les minutes de Maillet). Ses autres frères et sœur se nommaient Marie, Jean et Xavier. En remontant, on trouve les contrats de mariage de : 1^o Pierre Bourguignon, garçon peigneur, veuf de Marie Moreau, fils de Jean, aussi peigneur et de Catherine Petit, avec Suzanne Sauvignon. Une sœur du futur, Marguerite, est présente au contrat (1744, 26 janvier; minutes de Papin); 2^o Pierre Bourguignon, journalier, fils de Jean. (1738, 24 novembre; minutes de Marsay). Enfin en 1669, 7 mai, Louise Duhamel, dépositaire à l'abbaye, passe contract avec Isaac Bergerat, dit Bourguignon, cordonnier, pour que celui-ci prenne en apprentissage Jean Savelier, dit Hagetmeau, domestique à l'abbaye (Minutes de Cassoulet). Il y a lieu de croire que cet Isaac Bergerat est la souche des Bourignon de Saintes.

Ch. D.

N^o 307, V, 141. *Le droit du seigneur en Saintonge.* — M. B. a raison : il ne faut pas songer à rectifier les innombrables erreurs contenues dans l'article dont il parle, défi porté à la science et à l'intelligence des lecteurs. L'auteur, qui raconte comme faits historiques tous les romans écrits sur l'homme au masque de fer, ainsi nommé parce que le masque était de velours noir, et sur les Pitaux de Saintonge et d'Angoumois, qui prend pour une oubliette aux Epaux, commune de Meursac, un réservoir de vi-vres, comme il s'en trouve dans tous les vieux châteaux, qui fait mourir à la Bastille Fouquet décédé à Pignerol, qui croit qu'Aubriot fut le « constructeur de cette horrible prison » — lisez forteresse, bâtie par les habitants pour la défense de Paris et devenue prison d'état — et qu'il y fut enfermé le premier, (Aubriot fut enfermé quelque temps dans les prisons de l'évêché), etc., nous donne la mesure de son savoir ou de sa bonne foi. Il faut donc considérer comme une bourde destinée à des oreilles imbéciles ou prévenues l'assertion qu'avant 1789 tout roturier était condamné à laisser sa femme passer la première nuit de ses noces chez le seigneur laïc de l'endroit et le seigneur clerc passer sa jambe seulement dans le lit de la jeune mariée. On ne peut pas se moquer plus effrontément du monde.

La question de droit du seigneur a été traitée par un journaliste saintongeais qui a eu un moment de vogue sous le second empire; Victor Vallein, en réponse au livre de Louis Veuillot, *Le droit du seigneur au moyen âge*, (Paris, Vivès, 1854), a publié (in-18, 297 p.; Saintes, imp. de Zacharie Lacroix, 1859), « *Le moyen-âge ou aperçu de la condition des populations particulièrement dans les xi^e, xii^e et xiii^e siècle*, » volume sans critique et sans érudition, composé d'articles du journal *l'Indépendant*,

et qui peut donner de cette époque une idée aussi juste que donneront de notre temps les écrits des nihilistes, socialistes, mutualistes, communistes ou communalistes. Victor Vallein a exposé (p. 197-298) *Les droits du seigneur*, et lui qui a (p. 117-154) raconté l'histoire de la ville de Saintes au point de vue misérable et calamiteux, n'a pas dit un mot du droit du seigneur en Saintonge. Certainement s'il en eût trouvé trace dans notre province, il n'eut pas manqué de citer le fait.

Bien plus, Vallein n'a reproduit que des on-dit, phrases vagues, copiées dans les encyclopédies modernes, et donné, pour preuves d'usages des XI^e et XII^e siècles, les affirmations d'auteurs du XIX^e. Comme il eut ri s'il eut deviné qu'on devait un jour, dix ans après sa mort, faire de même à son égard, et qu'une société savante et saintongaise le citerait lui comme témoignage de l'existence d'un monument romain ! Son chapitre se termine par une singulière concession : il y avait des seigneurs qui abusaient des femmes de leurs tenanciers, comme il y a des bourgeois qui abusent de leurs servantes et des femmes de leurs colons ; mais jamais l'église, « aucune loi de l'état, aucun arrêt des parlements, n'a reconnu et admis ce prétendu droit du seigneur » ; il aurait pu ajouter : « aucune coutume. » Donc il n'y avait pas de droit. Qu'est ce qu'un droit qui n'est pas reconnu par l'état, l'église, la magistrature ou l'usage ? le droit que s'arrogent les libertins, les coupeurs de bourse et les détrousseurs de grand chemin, Cartouche et Mandrin. C'était bien la peine de parler du droit et de faire une dissertation sur un abus, si abus il y a.

Veut-on du reste avoir une idée très exacte de la question et savoir ce qu'était au fond ce droit du seigneur ? il faut lire un mémoire de M. Anatole de Barthélemy, *Le droit du seigneur*, dans la *Revue des questions historiques* (1^{er} numéro, 1886, p. 95-123). Dans ces pages pleines d'érudition et de bon sens, qui réfutent aussi l'ouvrage de M. Jules Delpit, *Réponse d'un campagnard à un Parisien ou réfutation du livre de M. Veuillot sur le droit du seigneur* (Paris, Dumoulin, 1857), notre savant confrère définit ce qu'on entendait par *maritalgium*, droit en argent perçu par le seigneur pour la permission donnée à son serf ou sa serve de se marier, ou par le clergé pour tolérer que les nouveaux époux ne s'abstinsent pas la première nuit de leurs noces comme le recommandait l'Écriture Sainte, ou redevance due par le vassal qui mariait sa fille avec un étranger, ou contribution levée sur le repas de noces, chanson, fleur, visite, ou encore part qui revenait aux compagnons des époux dans les réjouissances nuptiales, vin, viande, gâteaux. Puis il met au défi qu'on lui cite, avant le XVI^e siècle, une seule ligne qui donne au mot *maritalgium* et ses quasi synonymes *marchetta*, *culagium*, etc., le sens odieux qu'on lui prête, et un texte authentique où la clause se trouve indiquée. Et il conclut : « Le droit du seigneur, c'est-à-dire la prétention de la part d'un seigneur à exiger la première nuit de sa sujette nouvelle-

ment mariée, n'a existé à aucune époque et nulle part en vertu d'une loi ou de la coutume. La menace d'exercer cette prétention illégale a été employée à de très rares exceptions pour extorquer aux vassaux une redevance quelquefois onéreuse..... L'abus de la force et de l'intimidation pour favoriser le libertinage est de tous les temps et de tous les pays. Ces abus existaient sous la féodalité lorsqu'un seigneur, par menace ou autrement s'emparait de sa sujette ; mais ce seigneur usait de violence et non pas d'un privilège. Ces abus existaient sous la monarchie, lorsque, pour obtenir une faveur, pour éviter une disgrâce à son mari, une femme sacrifiait son honneur ; mais l'arbitraire et la corruption ne constituaient pas un droit. Ces abus existaient après la ruine de la féodalité et de la monarchie, lorsque, sous la promesse quelquefois fallacieuse de disgrâce d'un père, d'un frère ou d'un époux, une fille, une sœur, une femme, cédait aux propositions d'un proconsul terroriste ; mais la brutalité et l'arbitraire ne donnent ni droit ni privilège. Que dirait-on, à notre époque, si, en présence de la proportion toujours croissante des attentats contre la propriété, attentats que la loi ne peut pas toujours réprimer, quelqu'un venait dire sérieusement que certains individus ont « le droit du voleur ? »

Tout récemment, dans un article du *Correspondant* du 25 octobre 1884, *Les classes populaires au XIII^e siècle*, M. Lecoy de La Marche, si compétent dans ces questions, donne pour père à cette erreur grossière, à cette traduction obscène du mot *foris maritatum*, l'avocat Laurière (1702). Il affirme que dans les innombrables textes anciens, aveux, dénombrements, contrats, lettres de rémission, dans les fabliaux même si gaulois, dans les mémoires et chroniques, nulle part il n'en a trouvé la mention. Un seul texte, deux à la rigueur, paraissait constater un abus dans la province de Béarn, placée dans une situation particulière entre la législation française et la législation espagnole. Encore faut-il y voir une clause comminatoire, comme nos aïeux, joyeux compères, aimaient à en imaginer : « Tu paieras cette somme ou bien... », une formule imprécatoire si fréquente dans les chartes : « Si je n'exécute pas la convention, que j'aie le sort de Dathan et d'Abiron... », une alternative inacceptable, comme cet homme d'Orthez (1337) qui s'engageait à ne plus jouer, et en cas de faute, de payer une amende ou se précipiter du haut du pont d'Orthez dans la rivière.

En outre, comme dans la hiérarchie féodale chacun était en même temps seigneur et vassal, comme les roturiers avaient aussi droit du *maritatum*, il faudrait généraliser et dire que toutes les unions conjugales ont été violées. L'abus aurait été universel ; et l'on n'en trouverait pas trace ! Pas un seul document ne parle d'un fait accompli. Saint Louis, qui a fait une guerre si acharnée à tous les abus féodaux, n'a pas essayé d'extirper cette souillure ! L'église, les papes, les conciles, défenseurs si ardents du lien matrimonial, se seraient tus ! Les avocats, dans les innombrables pièces de procédure qui nous restent, n'ont pas dit un mot !

Les prédicateurs, qui flétrissent, en les exagérant souvent, les vices et les travers de leur époque, qui ont tonné contre les rapines, les violences, les débauches des grands et des petits, avec une liberté de langage qui nous scandalise, n'ont pas stigmatisé ce genre d'adultère légal, si commun, presque universel ! « Non, à aucun point de vue, le droit du seigneur n'a été possible ; il ne s'est jamais implanté sur une terre chrétienne ; il n'a jamais régné à côté du culte de la Vierge et du fils de la Vierge ; et personne ne pourra plus désormais soutenir raisonnablement que nous avons tous à rougir de nos arrière-grand'mères. »

Pour ce qui concerne nos provinces de Saintonge et d'Aunis aucun texte n'a été signalé qui de près ou de loin fasse mention du droit du seigneur. Reléguons donc ce mot dans les anas et dans les couplets de vaudeville. A.

QUESTIONS

N° 308. — Plusieurs écrivains saintongeais ont raconté l'anecdote assez peu édifiante de ce seigneur de Mauzé qui, appelé pour juger près de Pont-Labbé un différend entre l'abbesse de Saintes et Hugues Benoist, et trouvant Agnès de Barbezieux à son goût, se jette sur elle et devant le public lui fit subir les derniers outrages. Pourrait-on me dire sur quel témoignage ils s'appuient pour raconter un fait aussi peu vraisemblable ? M.

N° 309. — Il y aurait intérêt à faire une liste des chevaliers du Saint-Esprit appartenant à la Saintonge. A part Jean de Vivonne, Antoine de Pons, le duc de Montausier, y en a-t-il d'autres ? P.

BIBLIOGRAPHIE

ALI QUIS. *Le scandale de la rue d'Alger*, à Cognac. Cognac, tous les libraires ; Angoulême, imp. Roussaud, 1884, in-32, 16 pages. Prix : 10 cent.

Almanach des campagnes pour 1885. Département de la Charente-Inférieure. Paris, imp. Goupy, 24 septembre 1884, in-16, 138 pages.

Almanach d'Aunis et Saintonge pour 1884. La Rochelle, imp. Siret, 1884, in-12, 47 pages.

Almanach d'Aunis et Saintonge pour 1885. La Rochelle, imp. Siret, 1885, in-18, Prix : 10 centimes.

ARNAUD (Henri), capitaine de frégate en retraite. *Aurores*

boréales. *Lumière zodiacale. Causes probables de ces phénomènes.* Saintes, imp. Hus, 1884, in-18, 16 p. (Extrait du *Courrier des deux Charentes*).

Asile Emilie, maison d'orphelines protestantes à Avallon, commune d'Arvert; XXIX^e rapport. Marennes, imp. Florentin-Blanchard, 1884, in-8, 47 p.

AUDIAT (Louis). *Une commune de la Charente-Inférieure. Dampierre-sur-Boutonne. Eglise et château, avec eau-forte de M. Charles Dangibeaud.* Paris, Picard, 1884, in-8, 31 p.

— *Abbaye de Notre-Dame de Saintes. Histoire et documents publiés par M. Louis Audiat.* Paris, Picard, 1884, in-8, 100 pages.

Aux électeurs habitants de la commune de Fouras. Rochefort, imp. Thèze, 1884, in-8, 7 p.

Bains de mer. Royan-guide. Marennes et Royan, Florentin-Blanchard, 1884, in-32, 98 p.

BENON, avocat stagiaire. *Histoire du barreau français...* Bordeaux, imp. Durand, 1883, in-8, 101 p.

BISSEUIL, député. *Proposition de loi relative à une nouvelle répartition de la contribution foncière applicable aux propriétés non bâties.* Paris, imp. Quantin, 1884, in-4, 68 p.

BOILEVIN (Edouard), négociant à Saintes. *Sur le recouvrement postal des effets de commerce.* Paris, imp. Chaix, 4 août 1884, in-8, 3 p. (Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Rouen, 1883).

BONNEAU (H.). *Notice sur le port d'Ars.* Paris, imp. nationale, 3 janvier 1884, in-4, 14 p.

— *Notice sur le port de La Flotte. Id., 15 p.*

— *Notice sur le port de Loix. Id., 13 p.*

— *Notice sur le port de Rivedoux. Id., 14 p.*

— *Notice sur le port de Saint-Martin. Id., 17 p.*

— *Notice sur l'île de Ré. Id., 28 p.* (Ministère des travaux publics. *Ports maritimes de la France*).

BOURRU (le docteur Henri). *Distribution géographique des grandes épidémies pestilentielles, leurs dangers actuels, moyens de s'en garantir.* Nantes, imp. Mellinet, 3 avril 1883, in-8. (Voir *Bulletin*, iv, 308).

— *Géographie des épidémies de fièvre jaune, moyens de s'en garantir.* Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1883, in-8, 18 p.

BREMOND D'ARS (le comte Anatole de). *Allocution. Société archéologique de Nantes. Installation du bureau triennal.* Nantes, imp. Bourgeois, 1884, in-18, 31 p. Le discours du président, élu à la place de M. le vicomte Jules de La Laurencie, cite la

devise de la société des Archives : **SERVARE, VULGARE**, et nommé avec éloge plusieurs de nos confrères : MM. Anatole de Barthélemy, Philippe Tamizey de Larroque, « qui aurait pu répondre à l'orgueilleux défi de La Mirandole et tenir tête aux encyclopédistes »; René Kerviller, « un savant si en renom », le marquis de Granges de Surgères, « un parfait connaisseur et un excellent critique en fait d'art ancien », Louis Audiat, qui « a entrepris des fouilles très curieuses parmi les vestiges de ces vieux adorateurs des muses... » M. de La Laurentie et M. de Bremond, tous deux Saintongeais, aiment à rappeler certains souvenirs de la Saintonge : Charles-Eutrope de La Laurencie, évêque de Nantes (1784-1792), né à Villeneuve-la-Comtesse; Nicolas Pasquier, seigneur de Balanzac et de Mainxe; André Mage de Fieffelin, etc.

BREMOND d'ARS (le vicomte Guy de). *Le père de madame de Rambouillet. Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades près de Philippe II et à la cour de Rome*, d'après des documents inédits. Paris, Plon, 1884, in-8, iv-396 p. (Voir page 136 et compte-rendu dans les *Tablettes de Rochefort* du 8 novembre; *Ere nouvelle de Cognac* du 13; *Charente-Inférieure* du 19; *Moniteur de Saintes* du 20; *Bulletin religieux de La Rochelle* du 22; *Gazette de Royan* du 23).

— *Les conférences de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis (1586-1587)*. Paris, Palmé, 1884, in-8, 32 p. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, octobre 1884. Voir plus haut, page 131).

BREUCQ (Auguste), né au Château d'Oleron. *Recherches sur les causes des hydropisies dans le diabète sucré*, thèse pour le doctorat en médecine. Paris, imp. l'arent, 1881, in-8, 62 p.

* BROCHARD (le docteur), professeur libre d'hygiène et des maladies des nourrissons à l'école pratique de la faculté de médecine de Paris. *Guide des enfants aux bains de mer*, 9^e édition, publiée par le docteur Brochard fils. Paris, Baillière, 1884, in-32, viii-56 p. Prix : 60 cent.

— *Guide pratique de la jeune mère...* 3^e édition, revue par le docteur Brochard fils. Lyon, Vitte et Perrusel, 1884, in-18, xx-236 pages.

BRUN (P.-Ant.), professeur de rhétorique à Cognac. *Etude sur Diderot*. Conférence faite à l'hôtel-de-ville le 11 novembre 1884. Saintes, imp. Loychon et Ribéraud, 1884, in-18, 30 p.

BRUNAUD (Paul). *Contributions à la flore mycologique de l'ouest. Description des Ascomycètes... trouvés dans les environs de Saintes*. [La Rochelle, typ. Mareschal, 1883], in-8, 8 p. (Extrait des *Annales de la société des sciences naturelles de La Rochelle*).

— *Idem. Helvéllacées trouvées dans les environs de Saintes*. Caen, typ. Le Blanc-Hardel, 1883, in-8, 10 p. (Extrait du

Bulletin de la société linnéenne de Normandie, 3^e série, vii^e volume).

— *Idem. Mélanconiées... Idem*, 25 p. (*Id.*, vi^e vol.)

— *Id. Périsporiacées... Id.*, 21 p. (vii^e vol.)

— *Id. Trémellinées... Id.*, 10 p. (*Id.*)

CAILLÉ (Adolphe). *A propos du monument de Belfort*. Fontenay-le-Comte, typ. L.-P. Gouraud, 1884, in-8, 8 p.

— *Ce qu'il convient de penser des prétendus services du colonel Denfert à Belfort*. Melle, imp. Ed. Lacuve, 1888 in-8, 8 p.

CALLANDREAU. *Ravaillac*. (Voir plus haut, page 138).

CARRIÈRE (F.), délégué du comité central d'études et de vigilance de la Charente-Inférieure. *Rapport sur les vignes américaines du Gard et de l'Hérault en 1883*. Royan, imp. Billaud, 1884, in-8, 26 p.

Catalogue de la bibliothèque communale et scolaire de la ville de Pons. Pons, imp. Noël Texier, 1884, in-8, 24 p.

CHAMPLAIN (Samuel de). *Voyages of Samuel de Champlain*. Translated by Charles Pomeroy Otis, with historial illustrations and a memoir by the Rev. Edmond F. Slafter, vol. III, 1611-1618. *The publications of the Prince Society*. Boston, 1882, in-4, vi-240 pages. — « Le 3^e volume de la traduction anglaise de Champlain contient l'ouvrage paru en 1613 sous le titre de : *Les Voyages du sieur de Champlain, Xaintongeais, capitaine ordinaire pour le roy*, etc. Paris, Jean Berjon (1613), et la relation publiée en 1619 : *Voyages et découvertes faites en la Nouvelle France, depuis l'année 1615 jusques à la fin de l'année 1618 par le sieur de Champlain, capitaine ordinaire pour le roy en la mer du Ponant*. Paris, Collét, 1619. La traduction est accompagnée de notes, de la reproduction héliotypique des gravures et des cartes de l'édition originale, et d'un index des noms propres. »

Comité central d'études et de vigilance du département de la Charente-Inférieure (Phylloxéra). *Bulletin* n^o 16. Saintes, imp. Gay, décembre 1883, in-8, 102 p.

Compte-rendu des travaux de la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, pendant l'année 1882. n^o 19. La Rochelle, imp. Mareschal, 1884, in-8, 225 p.

COTTEAU (G.). *Echinides jurassiques, crétacés, éocènes du sud-ouest de la France*. La Rochelle, typ. Mareschal, 1883, in-8, 209 p. et xii planches. (Extrait des *Annales de la société des sciences naturelles de La Rochelle*).

COUSIN (l'abbé). *Un petit marquisat rural, ou la commune de Merpins vers la fin du XIX^e siècle, suivi d'un appendice sur plusieurs communes limitrophes*. Cognac, B. Nogués, 1884, in-8, 43 pages.

DANGIBEAUD (Charles). *Etudes historiques. Notes sur les potiers, faïenciers et verriers de la Saintonge avec gravures.* Saintes, imp. Hus, 1884, in-8, 75 p.

DELAUVAUD (Louis). *Rochefort en 1672 et 1673. Correspondance de la cour avec les intendants.* Pons, imp. Noël Texier, 1883, in-8. (Extrait du t. xi des *Archives de la Saintonge*).

— *Journal des deux voyages à Siam de Du Quesne-Guitton, 1686-1691*, manuscrit inédit de la bibliothèque de la marine à Rochefort, publié et annoté par Louis Delavaud. Paris. Challamel, 1883, in-8, 12 p. (Extrait n° 7 du *Bulletin de la société académique indo-chinoise*, t. II, novembre 1882).

— *Richard Cortambert.* Rochefort, imp. Thèze, 1884, in-8, 4 p. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie*).

— *Une ancienne colonie française à Saint-Domingue.* Rochefort, imp. Thèze, 1884, in-8, 11 p. (Extrait, *ibid.*)

— *Etudes sur les colonies espagnoles. Bornéo.* Toulouse, imp. générale du Sud-Ouest, 1884, in-8, 25 p.

DELÉTANT (Auguste). *Œuvres diverses en vers et en prose, 2^e partie.* La Rochelle, imp. Siret, 1883, in-18, 132 p.

— *La clef d'or, comédie en un acte et en prose.* La Rochelle-imp. Siret, 1883.

DERAMEY (Jules Pipy-), prêtre, docteur en Sorbonne. *Trois jours à Berlin.* Paris, Ghio, 15 juillet 1884, in-8, VIII-143 p. Prix : 2 francs. (L'auteur a été curé de Nieul-les-Saintes).

— *Guerre franco-allemande (1870-71). Notes et souvenirs d'un curé de la banlieue de Paris...* Paris, librairie de la galerie d'Orléans, 1884, in-8, XV-119 p. — Ces deux ouvrages sont précédés de comptes-rendus élogieux extraits du *Rappel*, de *La France*, du *Soir*, de *La Presse*, du *Siècle*, de l'*Anti-Prussien*. L'auteur y parle des événements dont il a été témoin dans sa cure du Pin pendant l'invasion allemande.

DUDON (l'abbé Joseph). *Sainte-Quitterie du Mas et sa crypte.* Aire, typ. L. Debez, 1883, in-8, 31 p. — On trouve quelques pages sur la vie de sainte Quitterie, patronne de Vanzac, canton de Montandre.

DUPLOUY, professeur de clinique chirurgicale, médecin en chef de la marine. *De l'anesthésie chirurgicale.* Rochefort, imp. Thèze, 1884, in-8, 19 p.

DUTOIR (Camille). *Paysages saintongeais. Souvenirs de Saint-Jean d'Angély.* Saint-Étienne, imp. Jules Berland, 1884, in-8, 36 p. Prix : 1 franc.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

SOMMAIRE du numéro d'avril 1885. — **PROCÈS-VERBAUX.** — **AVIS ET NOUVELLES :** Membres nouveaux ; situation de la société ; comptes-rendus ; excursion ; séances ; distinctions honorifiques ; expositions ; livres nouveaux ; conférences ; sociétés savantes ; *erratum*, etc. — **NÉCROLOGIE :** Bouyer, Duchesne, Gaucherel, Leclerc, Gallard-Lépinay, Maisonneuve, Rioublanc. — **VARIÉTÉS :** François de Grave, chanoine de Saintes. — **ARCHÉOLOGIE :** Objets préhistoriques à Marignac et à Coutras ; faïence saintongaise ; sceau de P. Renaut à Sainte-Mesme ; d'Aimeric de Vaux à Champagne ; de Richemont à Gemozac ; médailles du congrès de Poitiers ; épitaphe d'un légionnaire romain à Aunay ; les statues équestres au portail des églises ; comme quoi les Saintongais ont déplacé la Charente et non pas l'arc de triomphe. — **LIVRES ET PÉRIODIQUES :** La Tour du Pin, Antoine de Bourbon, Coucis, le pape Clément V en Poitou ; Etienne de La Garde, évêque de Saintes ; le changement du niveau du sol en Aunis et en Saintonge ; tremblements de terre en Saintonge depuis 1312 ; un bandit de Clion-Jonzac en 1345 ; sauvage canadien à La Tremblade en 1669 ; Eléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Brunswick-Zell ; les nummulites planulata de Saint-Pallais ; Rohan et les protestants sous Louis XIII ; Agrippa d'Aubigné ; Louis de Bassompierre ; le baron Richard, Turgot et Reverseaux, etc. — **QUESTIONS ET RÉPONSES :** La lune de Fouras ; croix hosannière à Pérignac ; membres du parlement de Bordeaux d'origine saintongaise ; la cendrille de Henri IV ; le droit du seigneur ; l'entrevue de Bertrand de Got et de Philippe le Bel à Saint-Jean d'Angély ; l'abbesse de Saintes outragée par Guillaume de Mauzé à Pont-l'Abbé. — **BIBLIOGRAPHIE :** E-LU.

PROCÈS-VERBAUX

Séance générale du 14 février 1885.

La séance est ouverte à 4 heures, à Jonzac, dans la salle du théâtre, mise à la disposition de la société par M. le maire.

M. le président annonce la mort de M. le major Gaucherel, de M. le colonel Duchesne et de M. Adolphe Bouyer.

Admission de nouveaux membres.

Lecture d'une lettre du ministre de l'instruction publique relative aux réunions des sociétés savantes, à la Sorbonne, à Pâques. Sont délégués pour y assister : MM. Audiat, Babinot, Beincix, Dangibeaud, Marchand et Texier.

Le trésorier expose la situation financière de la société qui se résume ainsi : actif, 15,828 f. 87 ; passif, 5,049 f. 15 ; excédant, 10,779 f. 72. (Voir plus bas, page 162).

Le président expose la situation de la société qui compte 429 membres, et va publier son XIII^e volume de documents et imprime le V^e volume du *Bulletin*.

Le président prie chacun des membres de donner son avis sur la marche de la société, d'exposer ses idées, ses désirs, les modifications qu'il y aurait à faire, etc. Plusieurs membres se plaignent de ne pas recevoir régulièrement le *Bulletin* ; quatre n'ont pas reçu le numéro de janvier. Le président répond qu'il est sûr que tous les numéros sont très exactement expédiés ; que d'autres plaintes sont venues d'ailleurs ; on va mettre une plus forte bande pour éviter la perte de certains numéros. Il prie, selon l'avis inséré au *Bulletin*, qu'on lui fasse connaître, dans les cinq ou six premiers jours du trimestre, la livraison qui ne serait pas parvenue au destinataire.

L'ordre du jour de la séance publique est réglé.

Séance publique du 14 février à Jonzac.

La séance est ouverte à huit heures dans la salle du théâtre.

M. le président remercie les membres de la société de leur empressement à assister à la réunion et du bienveillant accueil fait aux membres étrangers.

M. Patron, avocat à Jonzac, lit un mémoire sur l'histoire de Jonzac.

M. le président lit une pièce de poésie de M. Edmond Maguier, intitulée : *Le combat de Montandre*.

M. Bouraud, avocat à Jonzac, lit un mémoire envoyé par M. d'Aussy, sur Galliot de Genouillac.

M. Charles Dangibeaud présente une étude littéraire sur les choses curieuses pour l'arrondissement de Jonzac, que l'on rencontre dans les volumes des *Archives*.

M. Bouraud lit un mémoire sur Fileaudeau, personnage légendaire de Jonzac.

M. Audiat, président, termine en racontant en quelques mots l'origine de la famille des d'Aubigné à Archiac et à Brie.

La séance est levée à dix heures un quart.

Séance du bureau du 9 mars.

Admission de nouveaux membres.

Lecture du procès-verbal de la séance publique. Le président se félicite du cordial accueil de nos confrères de Jonzac.

L'excursion de cette année est fixée au 7 mai prochain pour La Rochefoucauld, qui offre un château monumental, et tout

près des grottes fort curieuses, les unes au point de vue naturel, les autres au point de vue préhistorique.

On examine s'il y a lieu de délivrer, moyennant une somme déterminée, un diplôme pour les membres de la société qui ledésireraient ; le bureau se prononce pour la négative, parce que, si l'on ne voulait pas se contenter d'un papier banal, un diplôme présentant un caractère artistique coûterait fort cher et que la vente ne couvrirait pas les frais.

AVIS ET NOUVELLES

Dans les dernières séances ont été admis comme membres :

MM.

Albert Anfrun, docteur en médecine, à Saint-Pierre d'Oleron, présenté par M. A. Lételié ;

Arnold Bardon, notaire à Jonzac, présenté par M. Guiberteau ;

Daniel Bellet, rédacteur au ministère des travaux publics, présenté par M. Louis Audiat ;

Charles-Sévère Bérard, percepteur à Montlieu, présenté par M. A.-V. Braud ;

Georges Bussière, procureur de la république à Rochefort, présenté par M. Louis Audiat ;

Emery-Desbrousses, docteur en médecine à Jonzac, présenté par M. Patron ;

André Filhol, avocat à Jonzac, présenté par M. Charles Duret ;

Maurice Martineau, à Saintes, présenté par M. Louis Audiat ;

François Miramont, conservateur des hypothèques à Saintes, présenté par M. Audiat ;

Sixte-Guillaume Normand-Dufié, O *, docteur en médecine et en chirurgie, conseiller général du canton d'Aunay, à Saint-Jean d'Angély, présenté par M. Saudeau ;

Aristide Pascal, avocat à Saintes, présenté par M. Louis Audiat ;

Jean-Baptiste Marchat, entrepreneur de travaux publics, à Saint-Jean d'Angély, présenté par M. Joseph Marchat ;

Philippe Tapernoux, rédacteur en chef de l'*Indépendant*, à Saintes, présenté par M. Louis Audiat.

Situation financière de la société au 1^{er} février 1885 :

Actif :

Capital placé.	9,438 fr. 55
Subventions	799 90
Rachat.	100 »
Intérêts, cotisations, ventes.	5,490 42

15,828 fr. 87

Passif :

Impressions	4,186 fr. 25	
Gravures	443	75
Souscription pour Sanxay	100	»
Copies	44	30
Frais d'affranchissement	211	05
Frais divers	63	80
		5,049 fr. 15
Excédant		
		10,779 fr. 72

La société a délégué, pour la représenter à la 22^e réunion des sociétés savantes à la Sorbonne: MM. Audiat, Babinot, Beineix, Marchand et Noël Texier. Il leur est accordé une remise de 50 % sur les chemins de fer.

La prochaine excursion archéologique aura lieu, le jeudi 7 mai, à La Rochefoucauld. On visitera l'église et le château, les grottes de Rencogne et les cavernes préhistoriques de Rochebertier, etc. Départ de Saintes à 6 h. 30 ou à 8 h. 35; départ d'Angoulême à 11 h. 13: déjeuner à La Rochefoucauld à midi 1/4; départ de La Rochefoucauld à 7 h. 48 pour Angoulême, Cognac, Saintes, La Rochelle, Jonzac. Les personnes qui désirent prendre part à l'excursion sont priées d'en donner avis au président avant le 25 avril, terme de rigueur.

La société a publié 13 volumes de documents inédits, et les tomes I, III, IV complets de son *Bulletin*; le t. II, en cours de publication, compte déjà 22 feuilles, soit 352 pages; le t. V, avec le présent numéro, a 15 feuilles, soit 240 pages.

Avec le nombre des membres de la société s'accroît aussi l'importance de nos publications. Le *Bulletin* qui, à l'origine, n'était que d'une feuille (16 pages) par trimestre, a, dans ce numéro d'avril, 6 feuilles, soit 96 pages. Peu à peu nous pourrions faire paraître des travaux qui attendent depuis bien longtemps et dont quelques uns sont imprimés depuis près de deux ans.

Vingt et un de nos confrères ont pris part à la composition de la livraison d'avril.

Le XIII^e volume des *Archives* qui paraîtra le 20 avril, contient: *Faye en Saintonge* (1215-1368), par M. Denys d'Aussy, p. 17-68; *Eléonore Desmier d'Olbreuse* (1675-1729), par M. le vicomte Horric de Beaucaire, page 69-180 (Voir ci-après, page 211); *Lettres du comte de Comminges*, ambassadeur en Portugal (1657-1659), par M. Ph. Tamizey de Larroque, p. 181-208; *Fénelon en Saintonge et la révocation de l'édit de Nantes* (1685-1688), par M. André Lételié, p. 202-370; *Crazannes en Sain*

tonge (1312-1789), par M. Denys d'Aussy, p. 335-370; *Saint Vincent de Paul et sa congrégation à Saintes et à Rochefort* (1642-1789), par M. Louis Audiat, p. 371-472; les tables par M. Hippolyte de Tilly. Il y a quelques pièces de MM. de Tilly, Jules Pellisson. Ce volume contient, en outre, deux eaux-fortes: vue du château de Crazannes, par M. Dangibeaud, et portrait d'Eléonore Desmier d'Olbreuze.

Ce tome XIII des *Archives* sera expédié directement comme colis postal aux souscripteurs qui ont demandé et payé ce mode d'envoi. Pour les autres, qui le prennent chez un de nos correspondants, un bon contenu dans la présente livraison du *Bulletin* leur permettra de le faire prendre :

Chez M. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82, à Paris, pour les sociétaires de Paris ;

Pour ceux qui habitent Bordeaux, chez M. Ferret, libraire, cours de l'Intendance, à Bordeaux ;

Pour ceux de Cognac, chez M. Callandreau, notaire ;

Pour ceux d'Angoulême, chez M. Coquemard, libraire ;

Pour ceux de Jonzac, chez M. Camus, négociant, à Jonzac ;

Pour ceux de La Rochelle, chez M. Musset, bibliothécaire ;

Pour ceux de Marennes, chez M. Florentin, libraire ;

Pour ceux de Pons, chez M. Noël Texier, imprimeur à Pons ;

Pour ceux des Deux-Sèvres, chez M. Clouzot, libraire, à Niort ;

Pour ceux de Rochefort, chez M. Allègre, ancien notaire, à Rochefort ;

Pour ceux de Saint-Jean d'Angély, chez M. Saudau ;

Pour l'arrondissement de Saintes, chez M. Audiat, bibliothécaire, à Saintes.

Le *Répertoire des travaux historiques*, tome II, supplément, mentionne le tome X de la société des *Archives* ; « outre les publications de textes, il y a plusieurs tables fort bien faites et qui témoignent du soin tout particulier que la société apporte à ses travaux. Il y a une première table alphabétique des noms de lieux et de personnes du X^e volume ; puis une autre chronologique des documents publiés dans les tomes VI à X, qui embrasse les années comprises entre 1105 et 1790. Ces deux répertoires sont dus à M. Hippolyte de Tilly. » Il mentionne les documents et ajoute : « Ces pièces sont fréquemment et soigneusement annotées. On les a en outre accompagnées de quelques reproductions de sceaux et de deux chartes en héliogravure, lettres d'indulgence de 1490 pour les croisades contre les Turcs, et de 1486 pour la reconstruction de la cathédrale de Saintes. »

Ont rendu compte du XII^e volume : *La Revue des questions historiques* de janvier, article de M. Tamizey de Larroque, reproduit par *l'Indépendant* du 24 février, qui cite « la notice substantielle » dont M. Guérin a fait précéder les *Documents extraits*

des registres du trésor des chartes, et montre l'importance de ces documents; l'*Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Saintes*; « les travailleurs se réjouiront de voir M. Audiat leur donner le texte complet de dom Joseph-Marie Boudet, bénédictin de Saint-Jean d'Angély; la *Fronde à Cognac*, par M. Jules Pellisson, ouvrage que l'on doit rapprocher de la *Fronde en Saintonge*, de M. Audiat » et dans lequel il indique, « parmi les documents publiés et richement annotés par le zélé bibliothécaire de Cognac, les *Plaintes des habitants de Pons à propos des maux de la fronde*, » et termine ainsi : « Le volume que nous venons d'examiner ne démentira nullement cette appréciation de M. Henri Stein, dans sa piquante brochure intitulée : *Le congrès des sociétés savantes* : « La jeune association » qui paraît remplir, à mon sens, les meilleures conditions d'avenir et de prospérité, serait la société des *Archives historiques de la Saintonge*; » — Le *Rappel charentais* du 13 mars, article de M. Ed. Maguier, reproduit par le *Républicain* du 15.

Ont rendu compte du *Bulletin* de janvier 1885 : l'*Indépendant* de Saintes du 20 janvier; il félicite « les modestes savants qui se sont voués à cette entreprise et continuent leur œuvre avec une franchise et une loyauté à toute épreuve, distribuant à chacun, toujours avec la même impartialité, les louanges et le blâme; » — le *Progrès* du 25, article signé « Un Poitevin »; il déclare que, « parmi les bulletins et revues qui viennent chaque mois ou chaque trimestre apporter au travailleur les nouvelles de l'érudition, le tenir au courant des découvertes de l'archéologie, lui signaler les livres nouveaux, il en est peu qui soient mieux les bienvenus que le *Bulletin* de la société des archives de Saintonge; il en est peu qu'on lise avec plus de fruit et plus de plaisir, » et que le *Bulletin* est, « de tous les recueils trimestriels de sociétés savantes, le plus intéressant, le plus riche en renseignements de toutes sortes, le plus vivant et le plus digne d'être loué et imité. » Après avoir cité un très grand nombre d'articles, il termine ainsi : « Trente bulletins de cette nature en France, et le mouvement d'érudition de notre pays serait renouvelé; » article reproduit par la *Seudre* du 15; — l'*Echo rochelais* du 1^{er} février, qui signale le vœu de M. E. M.; les articles nécrologiques; conférences de Saint-Brice; Jean de Vivonne; vie de saint Macoux; les pèlerinages et le culte de saint Eutrope et le droit du seigneur en Saintonge; — l'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély du 5; — l'*Ère nouvelle* du 19 et du 26; — Le *livre* du 10 février, p. 103, note la nécrologie de l'abbé Cousin; — la *Revue poitevine et saintongeaise* du 15 février, signale nos articles sur Vivonne, d'Aubigné, Marie de Belcier, les conférences de Saint-Brice, l'exploration de la Charente, le culte de saint Eutrope, « un très piquant » mémoire sur les droits du seigneur, et le « très remarquable travail de M. Denys d'Aussy sur Crazannes. »

Ont publié des articles : la *Seudre*, le *Journal de Marennes* du 11 janvier et le *Phare des Charentes* du 22 (dolmen à Saint-

Trojan); l'*Ere nouvelle* du 22 (les Ravallac à Angoulême); l'*Union conservatrice* du 22 (églises de Fenieux et d'Aunay); l'*Echo rochelais* du 4 février (droit du seigneur en Saintonge); l'*Echo saintongeais* du 12 (deux Angériens au siège de Royan).

Le *Bulletin du protestantisme* du 15 janvier signale dans notre *Bulletin*, t. v, p. 27, la peste à Escoyeux, en 1652; plus le compte-rendu rectificatif de l'*Histoire de la réformation à Bordeaux*; dans le numéro du 15 février, il mentionne les deux articles nécrologiques de Jônain et de Pelletan.

Le *Bulletin de la société archéologique du Vendômois* (t. xxiii, 1884), signale, p. 15, dans le *Bulletin* d'octobre 1884, « l'important travail, *Epoque néolithique dans le bassin de la Charente*, par M. Maufras », et « un autre article, signé M.-A., qui met spirituellement en garde les collectionneurs contre les ruses des faussaires et les produits de l'atelier *néolithique* d'Etray »; p. 130, les découvertes archéologiques du *Bulletin* d'avril 1884, surtout celui de M. Maufras sur la poterie préhistorique du Peu-Richard, puis la note sur Claude de Bourdeille, abbé de Vendôme; et il analyse la biographie de Toufaire.

Ont rendu compte de la séance de Jonzac: L'*Echo de Jonzac* du 22; il mentionne « une appréciation pleine de tact et d'esprit », et « une causerie historique » du président, « qui près d'une heure a tenu l'auditoire sous le charme de sa parole »; une « intéressante étude historique sur l'arrondissement » par M. Patron, « l'éloquent avocat du bareau de Jonzac », qui « manie avec autant de succès la plume que la parole »; un mémoire sur Galliot de Genouillac, par M. d'Aussy; une pièce de vers de M. Maguier, *Le combat de Montandre*, lu par M. Audiat, qui, interprète et poète, « ont communiqué à l'auditoire l'enthousiasme qu'on n'éprouve généralement que par les œuvres des grands maîtres »; la note sur Filaudeau par M. Bouraud, « qui a vivement intéressé le public Jonzacais »; la notice sur les modes d'autrefois, par M. Dangibeaud, « qui a fait preuve d'une grande érudition et s'est montré un littérateur distingué » et « a obtenu un véritable succès »; article reproduit par le *Rappel charentais* du 25, qui publie *Le combat de Montandre* (1402) par M. Edmond Maguier, publié aussi dans l'*Echo de Jonzac* du 1^{er} mars; — L'*Indépendant* du 28 février constate l'accueil « courtois, sympathique, empressé » qu'ont reçu à Jonzac les membres de la société. « Un banquet splendide avait été offert par le comité de Jonzac aux membres étrangers. » Il cite les lectures de M. Patron, « récit éloquent »; de M. d'Aussy qui « possède toutes les qualités de l'historien, sobriété, vivacité, éloquence »; de M. Dangibeaud, qui « avec un art infini a montré tout ce qu'on pouvait trouver d'intéressant » dans nos volumes; de M. Bouraud qui avec son personnage légendaire Filaudeau « a fort intéressé tous les habitants de Jonzac »; les causeries

de M. Audiat, « très amusantes »; les strophes de M. Maguier, « à la fois historiques et patriotiques », qui « ont enthousiasmé l'auditoire; — *La Revue poilevine et saintongeaise* du 15. »

A la séance publique annuelle de la société des antiquaires de l'ouest, le 4 janvier, M. de La Marsonnière, secrétaire général, a parlé avec éloge de plusieurs travaux de nos confrères: « *Pierre Toufaire*, de Rochefort, livre charmant, où M. Rondeau s'est surpassé en bonne grâce et en verve spirituelle; l'étude de M. Musset sur les anciens monuments de la Saintonge fort goûtée de son auditoire »; *Une psalette au XVII^e siècle*, à Saintes, et un mémoire sur les mesures à prendre pour assurer la conservation et faciliter l'examen des anciennes minutes notariales, par M. Dangibeaud; une conférence du P. de La Croix sur Sanxay, « écoutée avec l'intérêt qui s'attache à la découverte et à la parole du savant archéologue. » Puis: « M. Louis Audiat présidait la section d'archéologie. La réputation du président de la société des archives de la Saintonge était déjà faite, parmi nous, comme savant. Mais pour ceux qui n'avaient point encore entendu sa parole, l'éloquente improvisation par laquelle il ouvrit la séance était toute une révélation. Nous n'avons cessé d'être sous le charme de ce discours aussi gracieux par sa courtoisie et aussi distingué par sa forme, qu'élevé par les idées... M. Georges Musset a rendu compte de ses explorations à Chatellaillon et à Angoulins. Il vous a particulièrement intéressés par sa description du vieux cimetière de Saint-Romuald où s'étagent, par couches, les sarcophages, les sépultures à briques romaines, les silos et amas de débris domestiques. Puis tout autour de ce cimetière, semés ça et là, dans les sables avoisinants, des sépultures avec vases en verre de l'époque gallo-romaine... Il prit ensuite la parole pour nous entretenir des légendes de l'Aunis et de la Saintonge, et particulièrement de celles qui se rapportent aux mégalithes et aux stations préhistoriques. Sur son avis nous prendrons désormais au sérieux les contes de fées, de géants, d'ogres, de farfadets et de loups-garous, qui, s'ils charment et bercent l'enfance, savent également éclairer et instruire les archéologues. Il s'est, en effet, attaché à prouver, par de nombreux exemples, que la plupart des lieux distingués par ces légendes recèlent des stations préhistoriques. »

Par arrêt du ministre de l'instruction publique, notre confrère, M. Frédéric Garnier, maire de Royan, conseiller général, a été nommé officier d'académie.

Dans sa séance du 3 janvier, l'académie des beaux arts a nommé président notre confrère M. Bouguereau, qui en cette qualité présidera cette année la séance générale des cinq classes de l'institut. Il a été élu président du jury de peinture pour l'exposition de 1885.

Nos confrères, M. le marquis Elie de Dampierre a été en février réélu président de la société des agriculteurs de France, et M. Léaud nommé (12 février) conservateur des beaux-arts au musée de Niort.

Par arrêté du 21 janvier sur la proposition de l'académie de médecine, le ministre du commerce a décerné des récompenses aux personnes qui se sont distinguées par leurs travaux sur les épidémies pendant l'année 1883. Nous trouvons : Rappel de médaille d'argent à notre confrère M. le docteur Anfrun, au Château d'Oleron, pour son rapport sur les épidémies de l'arrondissement de Marennes. Il avait obtenu une médaille d'argent en 1880.

Au concours ouvert par la société de géographie de Rochefort entre les instituteurs du département, ont obtenu une médaille d'argent : M. Mageau à Saint-Médard, canton de La Jarrie; une médaille de bronze, M. Lévêque, à Villexavier, canton de Jonzac; et M. Souc, à Saint-Sauvan, canton de Burie. Ce sont les mêmes trois lauréats du concours de l'an dernier.

Au concours ouvert au ministère des affaires étrangères, le 19 janvier dernier, pour l'admission dans les carrières diplomatiques et consulaires, sur 36 candidats présentes et huit seulement nommés attachés, notre confrère M. Louis Delavaud, docteur en droit, licencié es lettres, avocat à la cour d'appel de Paris, a été classé avec le numéro 1.

Il vient de se fonder à Nantes une ligue agricole de l'Ouest comprenant la Charente-Inférieure. Notre confrère M. Anatole de Bremond a été élu vice-président.

Dans sa séance du 11 février, le conseil municipal de Royan, sur la proposition du maire, M. Frédéric Garnier, a voté à l'unanimité une statue à Eugène Pelletan, et mis une somme de 5,000 francs à la disposition d'une commission.

Le 25 avril prochain, s'ouvrira, à l'hôtel de ville de Saintes, une exposition de tableaux, aquarelles, émaux et gravures, à laquelle ont été convoqués tous les artistes originaires de la Charente-Inférieure, ou habitant le département, ou bien ayant reproduit des sites de Saintonge et Aunis, ainsi qu'un grand nombre de peintres de la région et de Paris. Tous les exposants auront justifié d'une double réception de leurs œuvres aux salons de Paris. Le comité d'organisation a introduit cette clause dans son règlement pour éviter la formation, toujours difficile en province, d'un jury d'examen, et aussi pour n'offrir aux visiteurs qu'une réunion d'œuvres réellement artistiques. On y trouvera aussi une exposition de bronzes, d'émaux modernes, et une vitrine remplie des faïences de M. Jouveau, de Parthenay. Cette exposition est due au zèle de M. Dangibeaud.

La ville d'Angoulême prépare pour le mois de mai, à l'occasion du concours régional, une exposition des beaux arts. La société archéologique imprime le catalogue de son musée.

D'après le *Bulletin des bibliothèques et des archives*, n° 3, voici le chiffre des sommes allouées par les municipalités au personnel et au matériel des bibliothèques publiques : Cognac (bibliothèque de création récente, 6 à 7 mille volumes); personnel 600 fr.; matériel 500 fr.; Saintes (22 mille volumes), personnel 1000; matériel 500, porté à 800 pour 1885; Rochefort, 1600 et 1200; Angoulême, 1500 et 800; Niort, 2800 et 1100; La Rochelle 2100 (logement) et 2200; Poitiers 5000 et 2000.

Il y avait en 1879, dans la Charente-Inférieure, 240 bibliothèques scolaires.

M. Eugène-Fernand Magnan, né à La Rochelle le 5 mai 1856, lieutenant au 18^e régiment d'artillerie à Toulouse, se pourvoit devant le garde des sceaux pour être autorisé à ajouter à son nom patronymique celui de *De Bornier*.

Il ne faut pas, dit l'*Annuaire de la noblesse* de 1884, p. 369, confondre le port de la couronne comtale, permis au premier venu, noble ou roturier, avec le titre même de comte, usurpation punie par la loi du 28 mai 1858; et il raconte que « M^{lle} Eugénie-Appollina de La G..., rejeton d'une excellente famille noble de Saintonge », qu'il nomme en toutes lettres et qui, d'après M. de La Morinerie, p. 108, doit être d'un âge raisonnable, » avait acheté des bronzes d'une assez grande valeur; et par suite de circonstances malheureuses, elle n'avait pu ni solder le marchand ni lui rendre ses fournitures. Elle fut poursuivie en police correctionnelle sur la plainte de son vendeur, qui prétendait ne lui avoir livré des bronzes que trompé par la haute naissance de son acheteur, dont la couronne comtale brillait sur ses bijoux et ses effets de toilette. En vain elle objecta que, si on lui avait donné souvent le titre de comtesse, elle ne l'avait jamais pris et signé dans aucun acte authentique. Le tribunal civil de première instance de la Seine l'a condamnée à trois mois de prison; et sur son appel, la cour a confirmé le jugement dans son audience du 7 janvier 1884. »

Le 7 mars, a eu lieu, au théâtre de Rochefort, la première représentation d'une revue en 5 actes et 6 tableaux de M. J.-B. Giraud, *Tout Rochefort y passera*.

Vient de paraître, *Un château de Saintonge*, Crazannes, par M. Denys d'Aussy avec eau-forte de M. Charles Dangibeaud.

M. Robin, libraire à La Rochelle, a édité en janvier l'*Almanach annuaire de la Charente-Inférieure* pour 1885; contenant les fonctionnaires, maires, adjoints, conseillers municipaux de toutes les communes, commerçants, agriculteurs et principaux

habitants. M. de Richemond prépare l'*Annuaire statistique et administratif de la Charente-Inférieure* pour 1885.

Le 3 janvier, a paru le 1^{er} numéro, daté de novembre 1884, des *Annales* de l'œuvre des séminaires de La Rochelle et Saintes, paraissant tous les deux mois sous le patronage de saint Eutrope martyr. Directeur, M. l'abbé Gendre, chanoine honoraire, aumônier de la Providence, à Saintes. Prix : 1 fr. 20 par an.

Après Bordeaux, Poitiers, Auch et Saintes, Saint-Brieuc a voulu avoir sa publication archivée. En octobre 1884, a paru le 1^{er} numéro (in-8, 32 pages, librairie Guyon) de la *Revue des archives historiques des Côtes du Nord*, paraissant tous les mois, au prix de 6 francs par an.

On annonce la prochaine publication à Nantes de la *Revue historique de l'Ouest* (livraison tous les deux mois ; par an, 12 fr.), destinée à éditer des textes et des études sur l'histoire et la noblesse de la Bretagne et des provinces limitrophes, sous la direction de M. Gaston de Carné, avec la collaboration de MM. Anatole de Bremond, Monti de Rezé, Kerviler, de Granges de Surgères, Louis de La Rochebrochard, Anatole de Barthélemy, etc., pour ne citer que les membres de la Société.

Sous presse : *La Charente-Inférieure avant l'histoire*, par M. Musset, in-8° de 150 p. avec carte et catalogue du musée paléoéthnologique de La Rochelle.

A l'exposition internationale de blanc et noir (dessins et gravures), ouverte à Paris le 14 mars, ont pris part : MM. Antoine Duplais-Destouches, à Fouras, né à Aurillac : *Etude aux environs de Fouras* (dessin à la mine de plomb) ; — Jean Geoffroy, *Souvenirs d'Auvergne* (dessin) ; — Pierre Huas, portraits (dessins) ; — Charles Pitard, né à Rochefort, *Portrait de Gambetta* ; — Louis-Ernest Lessieux, *La porte du jugement à l'Alhambra de Grenade* ; *Souvenir du généralife à Grenade* (fusains).

A l'exposition rétrospective de 1882 au palais de l'Industrie, M. Claudin, libraire à Paris, avait, dit la *Bibliothèque de l'école des chartes*, xlv, 702, envoyé un manuscrit de Juvénal qui avait été offert au chancelier Pierre Doriolle, de La Rochelle. Ce personnage était représenté dans une miniature en tête du volume ; et en outre il y a une pièce de vers latins, composée de telle sorte qu'en prenant l'initiale de chaque vers, on obtenait les mots : *Pierre Doriolle, chancelier de France*.

Le *Catalogue d'une importante collection de curiosités autographiques.....* dont la vente a eu lieu le 18 mars à Paris (Paris, Charavay, 1885, in-8°, 32 p.), indique, n° 81, une pièce sur vélin (12 novembre 1526), « quittance de frère Pierre, humble abbé de Notre-Dame de La Grâce-Dieu, de l'ordre de Cîteaux, au receveur de Saintonge pour la rente qui lui est due sur le grand fief du roi en Aunis ».

Les *Analecta juris pontificii* de juin 1884 (col. 741, 742) : lettre écrite par la sacrée congrégation des évêques et réguliers au sujet d'une seconde visite demandée en 1725 pour la réforme du monastère de Notre-Dame, à Saintes.

Le *Catalogue* (10 novembre 1884) de livres, estampes et autographes de Henri Menu, libraire à Paris, indique le portrait de « Robert de Gautès, seigneur de Fontaine, gouverneur de Saintes, gravé en 1786, d'après Lautelure (10 fr.) » ; — « Grandes et effroyables merveilles veues le 1^{er} jour de juin, près la ville d'Authun, en le duché de Bourgogne, de la caverne aux Fées... le tout veu par Mie de Gaulhdière, gentilhomme... traduit par le sieur de Ravières, angoumoisain ». Rouen, 1582, in-8 (réimpression, 4 fr.). « Comment les habitans de La Rochelle et de Saint-Jean d'Angély sont tourmentez et meurtris de serpens et autres bestes vénimeuses et, pour en estre guaris, se sont vouez à monsieur S. Sébastien, près de Nantes en Bretagne ». A Paris, vers 1620 ; réimpression, 2 fr. 50) ; — « Récit véritable des processions générales faictes en la ville de Pons en Xaintonge au mois d'aoust dernier, ensemble la conversion de cinquante-huit de la religion prétendue réformée par les prédications des révérends pères récollets dudit Pons, faictes aux prières des quarantes heures pour sa majesté, par la permission de monseigneur l'évesque de Saintes. A Paris, chez Nicolas Alexandre, et imprimé sur la copie imprimée à Saintes par J. Bichon », 1633 (réimpression, 3 fr.) — « Déclaration de Henry-Marc de Gouffier, marquis de Bonivet, seigneur de Crèvecœur, faicte au consistoire de La Rochelle par monsieur le marquis de Bonivet, en présence des pasteurs et anciens de la ville, et encore des sieurs Violette et Thevenot, pasteurs des églises de Marans et de Benet, le mercredi 3 d'aoust 1616 ; et depuis a esté faite mesme protestation par ledit sieur marquis, le dimanche 7 dudit mois, après le presche du matin, au grand temple. A La Rochelle, en présence de toute l'église de La Rochelle, jouxte la coppie imprimée à Maillé, par Jean Moussat, imprimeur et libraire », 1616 ; (réimpression, 2 fr. 50).

CONFÉRENCES. — A La Rochelle, le 5 novembre, à l'occasion du synode, dans le temple, conférence, par M. le pasteur Audra, d'Angers, sur Philippe du Plessis-Mornay ; le 22 décembre, M. le docteur Morache, médecin principal de première classe, sur Pékin et le nord de la Chine ; — à Saintes, le 9 novembre, le téléphone, la microphonie, la lampe électrique et le phonographe d'Edison, par M. Lacombe ; — à Saujon, le 9, l'*Éducation dans la famille*, par M. Tapernoux, rédacteur en chef de l'*Indépendant* ; — à Cognac, le 11, *Diderot*, par M. Brun, professeur de rhétorique au collège ; le 25, l'*Armée nationale*, par M. Paul Bert, député, discours prononcé, le 23, à Bordeaux ; — à Rochefort, le 6 décembre, à la société de géographie, *Rochefort-sur-Mer*, par M. Charles Delavault, pharmacien inspecteur de la marine ; à Royan, le 13, l'*Alsace-Lorraine*, par M.

Tapernoux; — le 3 janvier, par M. Patron, avocat, à Jonzac, *La littérature au XIX^e siècle et ses caractères généraux*; — le 18 février, *Molière et le Tartuffe*, par M. Gaussorgues; — le 11 janvier, à Montandre, par M. Dupon, conseiller général, *Les malheurs de la France depuis Louis XIV et leurs causes*; — le 4 février, à Barbezieux, par M. Bertrand, supériorité de l'Europe grâce à la religion réformée, conférence répétée à Saintes, le 25, sous ce titre : « En finirons-nous avec l'ultramontanisme? » — le 30 novembre 1884, à Jonzac, le 7 février 1885, à Rochefort, le 15, à Marennes, le 22, à La Tremblade, le 24, à Saint-Pierre d'Oleron, et le 26, au Château, *La ligue des patriotes*, par M. le docteur Charles Moinet; — le 22 décembre, à Saint-Martin de Ré, par M. Arthur Thouar, sur ses voyages de Santiago, du Chili, à l'Assomption; — le 27, à Rochefort, par M. Thouar, sur son voyage à la recherche des restes de la mission Crevaux; — à Royan le 8 mars, à Saujon le 15, *Le bon vieux temps*, par M. Miraben; — le 28, à Cognac, *Béranger*, par M. Brun; — le 28, à La Rochelle, *De la solidarité de La Rochelle et de Rochefort*, par M. Moinet; — le 29 mars, à Cozes, *Le vaisseau Le Vengeur*, par le même.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — La section littéraire de l'académie de La Rochelle, dans sa séance du 19 novembre, a nommé : Président, M. Alphonse Menut; vice-président, M. Louis-Eugène Meyer; secrétaire, M. Georges Musset; trésorier, M. Léopold Mercier. Lectures : *Eloge d'Arcère* et *Lettre sur les spectacles*, de Louis Le Charpentier de Longchamps, d'après les manuscrits découverts par M. Mercier; *Il y a cent ans; une séance de l'académie de La Rochelle*, par M. Louis de Richemond; *Observations sur le glossaire de l'Aunis* de M. L.-E. Meyer, par M. Paul Cassagneaud; — séance du 14 janvier: *Nos grands pères à l'académie* et *Notice nécrologique sur Paul Romieux* par M. de Richemond.

La section des sciences naturelles de La Rochelle, dans sa séance du 9 octobre, a entendu diverses lectures : excursion botanique, géologique, à La Roche-Courbon, à l'île Madame, par MM. Doin, Termonia, Beltrémieux; observations botaniques dans la Gironde, par M. Foucaud; sur la flore du Var, par M. Termonia. La section décide qu'elle imprimera *La flore de la France*, par M. Foucaud; — le 11 décembre, élections pour 1885: Président, M. Edouard Beltrémieux; vice-présidents, MM. L.-G. Meyer et Lusson; secrétaire, M. L. de Richemond; secrétaire-adjoint, M. Alf. Vivier; trésorier, M. Cassagneaud.

La société de géographie de La Rochelle a élu pour 1885: Président, M. Ed. Beltrémieux; vice-présidents, MM. L.-E. Meyer et Coutant; secrétaires, MM. L. Dupuy et de Richemond; trésorier, M. Germain; conservateur du musée paléothnologique, M. G. Musset.

Le 20 décembre, l'académie de La Rochelle, toutes sections réunies, a tenu sa séance publique annuelle, sous la présidence

de M. le docteur Barthe, président de la société de médecine. Ont été entendus : discours et rapport du président ; l'hygiène et les microbes, par M. le docteur G. Drouinaud ; le règne animal dans le langage populaire, par M. Musset ; le froid et le chaud sur les animaux, les végétaux et les minéraux, par M. F. Lussou ; les Français et les Anglais en Egypte, par M. L. Dupuy.

Société de géographie à Rochefort ; séance du 28 novembre. Des éruptions volcaniques en Italie, par M. Ritt ; Le jardin d'acclimatation d'Orotava, par M. de Folin ; Des changements de niveau du sol en Aunis, par M. Polony, qui prouve que le sol de notre pays est en voie d'abaissement progressif (Voir plus bas, page 205) ; — séance du 24 décembre, ont été élus : Président, M. Maisonneuve, directeur du service de santé ; vice-président, M. Polony, directeur des travaux hydrauliques, et Mal-lat, colonel d'artillerie de marine ; secrétaires, MM. Favre, le docteur Thèze, et Th. Giraud ; archivistes, MM. le docteur Billé et Doin, inspecteur des écoles primaires ; trésorier, M. Texier, économe de l'hospice civil et du collège ; — du 26 décembre : excursion au Vignemale, par M. Régelsperger ; — du 23 janvier : de Reykjans au Snœfell-Sokull (Islande), par M. le docteur A. Thèze ; — séance solennelle du 21 février : allocution du président sortant, M. l'amiral Juin ; réponse du président en exercice, M. Maisonneuve ; compte-rendu des travaux de la société, par M. le docteur Bourru ; distribution des prix créés par la société pour les instituteurs et les élèves des écoles communales ; Pékin et ses habitants, par M. Morache, professeur à la faculté de médecine de Bordeaux, ancien médecin de l'ambassade française à Pékin ; projections à la lumière oxyhydrique.

Dans sa séance du 27 décembre, la société d'agriculture, belles lettres de Rochefort, a nommé pour 1885 : Président, M. Pacaud ; vice-président, M. Berthus de Langlade fils ; secrétaire, M. Faux ; secrétaire-adjoint, M. Bignonneau ; trésorier, M. Ernest Lesueur ; archiviste, M. Auriol-Roy-Bry.

Le 30 octobre, à la séance trimestrielle, la commission des arts a réélu, pour son bureau et son comité, les mêmes membres qui étaient ci-devant en exercice. Ont été lus : Notice sur Notre-Dame de Nuailé, par M. Duret ; Recherches sur le Fâ et Tal-mont, par M. Jouan ; Les pêcheries de la Seugne, par M. l'abbé Cazaugade ; Découverte d'anciens vases à Saintes, par M. l'abbé Vallée ; — séance du 29 janvier : Lectures par M. l'abbé Val-leau de deux pièces relatives à une peste à Pons, et par M. l'abbé Cazaugade d'un mémoire sur les scories ferrugineuses des cantons de Montlieu, Montandre et Montguyon, en réponse à l'article de M. Maufras dans le *Bulletin* de janvier, t. v, p. 146.

Le 19 août, à la séance annuelle de la société d'émulation de la Vendée, M. Barbaud a lu une notice sur Frédéric de La Tour du Pin-Gouvernet, guillotiné en 1793. Voir plus bas p. 201.

ERRATUM. — *Bulletin* IV, p. 272, ligne 2^e, lire : « Confolens,

6 cantons, 6 communes, 3,042 habitants ; p. 319, ligne 7 de la note 1, lire ainsi : « Marie-Anne Rondeau, fille d'Isaac Rondeau, avocat » ; p. 320, 34^e ligne : Tard, lisez Tardy ; t. V, p. 55, ligne 34 : *Saintes en 1803*, lire : 1863 ; p. 56, ligne 5 : 1865, lire : 1857 ; ligne 25 : *Collier d'or*, lire : *Collier de fer* ; ligne 34, *Le comédien d'Angoulême*, lire : *Les comédiens* ; ligne 39, *Salandi*, lire : *Salandri* ; ligne 41, *Marcasino*, lire : *Marcasino* ; p. 57, dernière ligne, *décide*, lire : *dérider* ; p. 58, ligne 19, *Francetti*, lire : *Francette* ; ligne 20, *M^{me} Le Crespent*, lire : *L. Crespent* ; page 83, ligne 6 de la note, *né à Orléans*, lire à *Chartres* ; t. V, p. 129, 24^e ligne, Guillaume Girard n'a jamais été d'église ; c'est son frère Claude, qui a été grand archidiacre d'Angoulême ; p. 149, ligne 21, *Verteillac*, arrondissement de Ribérac ; ligne 22, *Villamblard* et non *Villamblais*.

NÉCROLOGIE.

La Société a trois nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 26 décembre, est mort à Paris, où il était fixé depuis vingt ans, Jacques-Marie-Adolphe Bouyer, né à Burie le 3 juillet 1842, fils de Jean-Baptiste-Théodore Bouyer et de Louise-Clara Lezay. Entré à l'école des chartes en 1861, il passa, le 11 janvier 1864, sa thèse, dont le sujet était *Essai sur la topographie de la Saintonge du VI^e au XIII^e siècle* (507-1204), et obtint, avec le n^o 2, le diplôme d'archiviste paléographe en même temps que MM. Richard, aujourd'hui archiviste de la Vienne, Harold de Fontenay, François de Saint-Mauris. Nommé bibliothécaire-archiviste à Niort, il ne resta que très peu de jours dans cette ville et revint à Paris.

Adolphe Bouyer encouragea beaucoup la création de la société des *Archives* et fit partie du comité de publication. « La part qu'il prit dans l'élaboration de certains articles du règlement constitutif de la société, dit le *Courrier de La Rochelle*, ne fut pas sans effet sur la puissance vitale dont cette société a fait preuve. » Il a publié plusieurs pièces dans les deux premiers volumes dont il a fait les tables, et dans le 3^e. Son excessive modestie l'a toujours empêché de publier même des textes, lui qui connaissait si bien les sources de l'histoire de la Saintonge. C'est ce que constate le journal susdit : « Doué d'une grande mémoire, d'une sévérité inflexible dans l'application des principes de la critique, ayant l'esprit scientifique au suprême degré, Bouyer était appelé à rendre de grands services à la science historique. Malheureusement la sévérité même de ses principes l'empêcha de produire comme il aurait dû le faire. Plus dur et plus sévère encore pour lui-même que pour les autres, il ne voulait rien publier qui ne fut parfait. Aussi attendait-il toujours pour livrer ses travaux à la publicité, et préférerait se taire que de rechercher avec un peu de bruit et d'intrigue des triomphes faciles. Mais il a rendu des services considéra-

bles à notre histoire régionale en sauvant de la destruction des quantités énormes de livres, de plaquettes, de documents enfouis dans les librairies de Paris, de la province ou de l'étranger, où sa grande science et un flair particulier aux chercheurs savaient les lui faire découvrir, au milieu de documents d'un intérêt souvent tout autre. Ce n'est pas tout, et c'est en cela que notre ville lui devra une profonde reconnaissance ; il a tenu à sauver de la disparition et de la destruction ce qu'il avait réuni avec tant de peine et de sacrifice. Par un testament olographe du 24 décembre, il a légué à la ville de La Rochelle, où il avait retrouvé une vieille amitié de l'école, la totalité de ses précieuses collections, assurant ainsi à son pays la conservation de monuments précieux pour l'histoire, et à son nom, ce titre de bienfaiteur qui résiste aux révolutions et que la reconnaissance de notre ville saura conserver à sa mémoire. » M. Musset, son ami, à qui certainement Bouyer a pensé en léguant sa bibliothèque à La Rochelle, va faire l'inventaire de ces richesses, imprimés et manuscrits, qui ne pouvaient tomber en meilleures mains.

II. — Le 11 janvier, est mort à Saintes Lambert-Emile Gauchere, officier de la légion d'honneur, major d'infanterie en retraite, né à Paris le 12 février 1813, frère de Léon Gauchere, le graveur et dessinateur bien connu, fils de Claude-Lambert Gauchere et d'Anne Rideau. Elève à l'école polytechnique du 15 novembre 1832 au 31 décembre 1834, de l'école d'application d'état major du 1^{er} janvier au 15 avril 1835, sous-lieutenant le 20 avril 1836 au 51^e régiment de ligne, lieutenant au même régiment le 6 avril 1840, puis à l'école Saint-Cyr, le 5 janvier 1844, comme répétiteur de topographie, capitaine le 22 décembre 1845, sous-directeur des études le 24 décembre 1850, il fut nommé, le 14 mars 1859, chef de bataillon au 31^e régiment d'infanterie de ligne. Une infirmité précoce l'obligea à entrer dans le service des places ; il fut nommé major de place à Lille en 1860 et, en 1861, commandant de place à Saint-Martin de Ré. Chevalier de la légion d'honneur par décret du 30 décembre 1857, il fut promu officier le 2 novembre 1872. Il prit sa retraite en 1873, après 40 ans de services et se retira à Saintes où, le 11 octobre 1847, il avait épousé M^{lle} Marguerite-Louise Lavialle, fille du vice-président du tribunal de Saintes, et il y a vécu douze ans entouré du respect général.

Un des premiers il se fit inscrire parmi les membres de la société des *Archives*. C'est lui qui a organisé notre collection de signatures autographes et de cachets de nos célébrités locales, dessinant, copiant, reproduisant avec le plus grand empressement et un soin tout particulier. Il photographia deux cents portraits des personnages célèbres de la Saintonge et de l'Aunis, anciens et modernes, qu'il offrit au conseil municipal pour la bibliothèque. Il a réuni aussi un grand nombre de vues, paysages, monuments dont, il illustrait ses exemplaires

d'Arcère, de Massiou, Lacurie, Kemmerer, Briand, Rainguet, seul genre de travail que lui permettait sa santé. En dernier lieu il avait dessiné les blasons des familles de Saintonge et d'Aunis contenus dans l'*Armorial* manuscrit de d'Hozier, travail que la mort ne lui a pas permis d'achever. « M. Gaucherel, dit l'*Indépendant* du 15 janvier, est de ceux dont la vie toute d'honneur et de travail peut être proposée en exemple. »

Le président de la société des *Archives*, au nom de la société, a payé un tribut de regrets à l'excellent homme et au dévoué collaborateur. « Si, dit-il, autour de ce cercueil étaient réunis aujourd'hui tous ceux que Emile Gaucherel avait eus pour élèves dans cette noble et grande école de Saint-Cyr, quel concert d'éloges retentirait à vos oreilles ! Comme vous entendriez louer ce maître, qui, à la rigueur de la discipline, savait allier la douce fermeté de l'ami ; toujours juste, toujours impartial et bon ! Ils vous diraient et leur estime et leurs regrets, et l'un d'eux prendrait la parole ; ce serait peut-être le général Philebert, que Saintes n'a pas oublié ; lui, qui a si dignement célébré le général Marguerite, aurait éloquemment loué le major Gaucherel, ce vieux maître qu'il entourait de tant de respect. Il n'est pas là ; ne vous étonnez donc pas si j'ose élever la voix. Je ne puis apprécier la carrière militaire du commandant Gaucherel, mais vous me permettrez de dire adieu à un ami et à un collaborateur... » Puis rappelant ses états de service : « Il fut nommé professeur de topographie à l'école Saint-Cyr. La tâche était difficile ; mais son talent était à la hauteur de la tâche. Le temps n'est plus où la vaillance, la *furia francese* suffisait à remporter des victoires. Aujourd'hui à un ennemi tenace, énergique, patient, savant, il faut opposer toutes les ressources de la science moderne et de l'expérience, sans oublier toutefois, messieurs, la valeur native, la bravoure héréditaire, l'élan français. Il passa là dix ans comme répétiteur ou sous-directeur des études, et s'y est livré à des travaux importants qui servent encore aujourd'hui. Il y a formé des générations d'officiers braves et instruits qui maintenant occupent les plus hauts grades dans l'armée... Il était à Saint-Martin de Ré en 1870. Quand sonna le clairon d'appel, quand, souvenir désastreux, on entendit sur le sol sacré de la patrie retentir le pas lourd et pesant de l'allemand vainqueur et sans pitié, son cœur tressaillit. D'autres, ses camarades, ses élèves, avaient la chance de s'en aller là-bas et de mourir sur un champ de bataille ; lui, restait, impuissant, dans une obscure forteresse, loin du théâtre de la guerre, humilié. Ces douleurs patriotiques que d'autres avec vous, mon commandant, ont ressenties alors, Dieu vous les a comptées. Et d'ailleurs beaucoup de ces officiers qui mouraient si vaillamment à Gravelotte, à Saint-Privat, à Reischaffen, sur les bords de la Loire et sous les murs de Paris ou du Mans, n'était-ce pas vous, mon commandant, qui les aviez formés ! Vous leur aviez enseigné l'amour du devoir et de la patrie, le dévouement poussé jusqu'au sacrifice de la vie. »

III. — Le 19 janvier, est décédé à Rochefort, à l'âge de 72 ans, François Duchêne, officier de la légion d'honneur, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, « un excellent homme, disent les *Tablettes* du 12, que son mariage (avec M^{lle} Marie-Euphrosine Fornier-Duplan), ses longs services dans l'infanterie de marine et l'affection dévouée qu'il portait à la ville de Rochefort, avaient fait notre concitoyen. Sa vie fut celle d'un soldat, et sa fin a été celle d'un chrétien. »

Le 30 janvier, est mort à Challignac, canton de Barbezieux, chez son fils M. le docteur Evariste Rioublanc, à l'âge de 84 ans, Hercule Rioublanc, né à La Rochelle. D'abord maître d'études dans une institution de La Rochelle, journaliste et rédacteur en chef de l'*Echo rochelais*, puis en 1860 imprimeur, il fonda le *Nouvelliste* qui succédait au *Phare de La Rochelle*; il reprit la direction de l'*Echo* et se retira du journalisme dans un âge avancé, vers 1874. « Esprit charmant et littéraire, Hercule Rioublanc a laissé des poésies fort estimées, des chroniques artistiques du meilleur goût ». En 1846, il fit le *Prologue en vers pour l'inauguration du théâtre de La Rochelle* (construit par M. Brossard, architecte, qui l'a suivi de quelques jours seulement dans la tombe); La Rochelle, Boutet, 1846, in-8°, 16 pages, qui lui valut au théâtre une véritable ovation; il y a des notes historiques sur le théâtre et les poètes dramatiques nés à La Rochelle. Il a publié: *Nouvelle biographie de M^{or} Landriot, archevêque de Reims*, avec un portrait photographié, La Rochelle, Deslandes, 186 p., in-18; *Souvenirs d'un vieux colon de l'île Maurice*, La Rochelle, Boutet, 1840, in-8°; *Histoire du concile provincial tenu à La Rochelle en 1883*, La Rochelle, Boutet, « 1853. Le talent et le caractère de notre regretté confrère, dit l'*Echo rochelais* du 1^{er} février, étaient très appréciés à La Rochelle. Il mettait un grand bon sens au service de ses convictions monarchiques et religieuses. Ses concitoyens l'appelèrent au conseil municipal; et les délibérations du temps gardent la trace de son dévouement aux intérêts de la cité. »

Le 1^{er} février, est décédé, à La Rochelle où il était né, Daniel-Julien Leclerc, âgé de 81 ans, époux de N. Charlet, officier de la légion d'honneur depuis 1856, inspecteur général des ponts-et-chaussées depuis 1862. En 1865, il avait été candidat à la députation pour la circonscription de Rochefort-Marennes contre M. Paul Bethmont, qui fut élu au second tour de scrutin; il a fait aussi partie du conseil municipal de La Rochelle. Le deuil était conduit par son fils, aujourd'hui colonel, directeur de l'artillerie à Lyon, et par son gendre, M. Ernest de Beaucé, ingénieur en chef des travaux maritimes à La Rochelle.

Au commencement de mars, est décédé Charles-Paul-Emanuel Gallard-Lépinay, né à Aunay le 23 mai 1822, peintre de marine.

Le 22 mars, est décédé à Rochefort, le docteur Auguste-Alfred-Camille Maisonneuve, officier de la légion d'honneur et de l'instruction publique, directeur du service de santé à Rochefort depuis le 1^{er} septembre 1879, né le 12 août 1822, président de la société de géographie, etc. Notre confrère, M. le docteur Bourru, a prononcé sur sa tombe un discours plein d'émotion.

VARIÉTÉS

FRANÇOIS DE GRAVE, CHANOINE DE SAINTES

Dans ses *Notes pour l'histoire de l'abbaye des Alleuds* (Voir *Bulletin*, V, 89), M. Beauchet-Filleau cite parmi les abbés : « Pierre-François de Graves, chanoine et vicaire général de Saintes, nommé avant le 12 novembre 1760, puis évêque comte de Valence. » Il faut ajouter que François de Graves était aussi abbé de Chastres, près de Cognac. Parmi un assez grand nombre de ses lettres, que je possède, en voici une qui précise un peu plus la date de sa nomination à l'abbaye des Alleuds ;

« A monsieur de Jarnac de Gardépée, à Cognac.

» Je viens d'avoir, mon cher monsieur, la nouvelle abbaye dont on vous a parlé ; elle se nome les Alleuds, diocèse de Poitiers ; elle ne me vaudra que 3,500 livres ; mais elle n'est pas loin de Saintes, et je garde mon ancienne. Je n'ay pas voulu m'en defaire ; et en vérité, vous êtes antré dans ma résolution ; je reçois avec reconnoissance votre compliment ; je pars dans huit jours ; je passeray par Poitiers et par Bordeaux avant d'arriver à.... [Saintes?] ; ainsi je ne pourray pas y arriver avant la fin de septembre. J'ay l'honneur d'être, avec l'attachement le plus sincère, mon cher monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» L'ABBÉ DE GRAVE.

» Paris, ce 8^{me} août 60.

» M. de Broglie pousse toujours devant luy l'ennemi ; nous sommes à cinq ou six lieux au de là de Cassel ; je ne sçay rien de nouveau. »

Le cachet de cire rouge fermant la lettre porte : *Ecartelé aux 1^{er} et 4^e d'argent à 3 fasces ondées d'azur, aux 2^e et 3^e d'or à 5 merlettes de sable ; l'Armorial de Rietstap donne : Ecartelé aux 1 et 4 d'azur à 3 fasces ondées d'argent ; aux 2 et 3 d'or à cinq merlettes de sable, surmontées d'une tête de géant percée d'une lance ; et à tort : car l'Armorial de 1696 donne comme plus haut.*

MAURICE DE JARNAC-GARDEPÉE.

Fiacre-François de Grave, d'une famille du Languedoc, dont Saint-Allais, *Nobiliaire universel de France*, ix, 35, a publié la généalogie, était né, le 8 janvier 1724, de Charles de Grave, seigneur de Durefort, et de Henriette Le Vasseur. Il fut chanoine et grand vicaire de Saintes, visiteur de l'abbaye à Saintes, député à l'assemblée générale du clergé de France en 1760, abbé de Chastres, près Cognac (1752 à 1772), des Alleuds (1760-

1788), sacré évêque de Valence le 28 avril 1772, et décédé à Paris en 1788, non en 1778, comme dit M. l'abbé Laferrière. Il s'appelait *Fiacre-François* et non pas *Pierre-François*, comme l'écrit M. Beauchet-Filleau; il fut parrain de la cloche de Saint-Palais de Saintes, sur laquelle on lit : J'AY ÉTÉ NOMMÉE EMMANUEL-MARIE XAVIÈRE PAR DAME MADAME MAGDELEINE DE BAUDEAN DE PARABÈRE, ABBESSE DE SAINTES, ET PAR MESSIRE FRANÇOIS-FIACRE DE GRAVE, ABBÉ, CHANOINE ET VICAIRES-GÉNÉRAL DE SAINTES. Son neveu, Pierre-Marie, marquis de Grave, fut ministre de la guerre, lieutenant-général et pair de France en 1816. Voir Courcelles, *Hist. des pairs*, t. ix, p. 91, *Notice des pairs*.
L. A.

ARCHÉOLOGIE.

I

MARIGNAC. — M. Carré, propriétaire à Usseau, commune de Marignac, canton de Pons, a découvert, en creusant un vivier, non loin du village du Pont d'Usseau, les ossements d'un cheval avec ses fers, une pointe de javeline en fer, longue de 14 centimètres, et quelques menus objets qui étaient la parure des harnais très probablement. — M.

COUTRAS. — En septembre dernier, j'ai trouvé à Coutras dans des graviers provenant du dragage de la rivière, au-dessous du moulin, quelques silex taillés, peu nombreux à la vérité et rudimentaires, mais qui sont un indice que des recherches dirigées sur les pentes d'alentour et d'amont ne seraient sans doute pas infructueuses. — G. P.

FAIENCE. — Le 16 février, à Saintes, dans une vente, un grand légumier en faïence de Saintes, de forme ovale, rappelant celle de l'orfèvrerie de l'époque Louis XV, décorée en bleu, a été adjugé au prix de 80 francs. La pièce est rare, d'une conservation parfaite et d'une exécution très soignée. Beaucoup de personnes l'avaient prise pour du Rouen. On sait que Sazerac et Crouzat se sont précisément inspirés du décor rouennais, et même que Crouzat envoyait jusqu'en Normandie les produits de sa faïencerie. Les amateurs commencent du reste à rechercher les faïences de Saintonge du siècle dernier.

« SAINT-LAURENT (ILE DE RÉ). — En pratiquant des fouilles dans cette ancienne abbaye des moines de Cîteaux, dit la commission des arts, on a découvert, à trois mètres sous terre, plusieurs pierres sépulcrales, dont l'une est destinée, dit-on, au musée archéologique de La Rochelle. Cette pierre, du xv^e ou du xvi^e siècle, porte tout à l'entour une inscription. » Dans l'île de Ré, il n'existe pas d'abbaye de Saint-Laurent, mais bien une abbaye de Notre-Dame des Chastelliers en la commune de La Flotte; la pierre tombale est du xiii^e siècle (1290), non pas du xv^e encore moins du xvi^e; cette découverte, annoncée comme récente, date de 1875 et le *Recueil* l'a déjà et plus longuement racontée

dans son t. III, p. 24 (1877). A part cela, la nouvelle est très exacte. C'est en 1875, qu'un cultivateur de La Flotte, Mouilleron, a decouvert cette dalle, accompagnée de deux autres sans caractères; il les a fait transporter dans la cour de sa maison à La Flotte, où elles sont restées là dix ans. M. de Richemond dans la *Revue des sociétés savantes* (6^e série, IV, 285; juillet-septembre 1876) a publié alors une note sur cette trouvaille avec l'inscription en vers :

Iste fuit qui non meruit poena cruciari...

La dalle a été achetée 50 francs par M. Couneau et transportée, en janvier 1885, au musée de La Rochelle.

SCEAU D'AIMERIC DE VAUX. — J'ai vu à Champagne, en Périgord, sur la lisière de l'Angoumois, la matrice en bronze du sceau d'Aimeric de Vaux, chevalier. Le sceau, dont j'ai pris l'empreinte, est rond et date du commencement du XIV^e siècle. Autour d'un écusson représentant une bande, on lit en lettres capitales gothiques :

† AIMERICI DE : VAVS MIL.

De ce nom étaient les seigneurs de Rouffiac, en Angoumois, qui ont possédé en Saintonge la châtellenie de Varaize au XV^e siècle. Courcelles qui mentionne, comme auteur de cette famille, Hugues, seigneur de Vaux, vivant vers 1290, leur attribue pour armoiries : *d'or, à trois merlettes de sable*. Suivant d'autres, ils portaient : *de gueules, semé de fleurs de lys d'argent, à la bande de même*; ceci, au semé près, se rapproche du sceau d'Aimeric.

LA MORINERIE.

MÉDAILLES DE POITIERS. — A l'occasion du congrès de Poitiers, trois médailles ont été frappées : l'une en l'honneur de M. Leconte-Dupont, président d'honneur, l'un des cinq fondateurs survivants de la société des antiquaires en 1834 ; l'autre en mé-



moire du congrès. Voici la description de cette dernière : Droit : armes de la ville de Poitiers : *d'or, au lion grimpant de sable*,

à la bordure de même chargée de douze besants d'or, au chef cousu de France; l'écu sommé de l'affreuse couronne murale, ce qu'il y a de plus anti-héraldique. En exergue: « 50^e anniversaire de la société des antiquaires de l'ouest. Congrès de 1884. »



Au revers : dans le champ les noms des sociétés qui ont adhéré au congrès; citons : la société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques, les sociétés d'agriculture et de géographie de Rochefort, la commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, la société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, sociétés historiques et archéologiques de la Charente, du Périgord et du Limousin, etc. C'est à l'obligeance de M. Lecoindre-Dupont que nous devons la communication de ces médailles.

SCEAU A SAINTE-MESME. — Au village de Chavagne, commune de Sainte-Mesme, arrondissement de Saint-Jean d'Angély, un contre-sceau de cuivre du xiv^e siècle a été trouvé chez M^{me} Gouineau, qui le possède. Il est rond, de deux centimètres de diamètre, et présente un agneau tenant d'une patte la croix avec oriflamme. En légends si s: p: RNANT: CLICI: c'est-à-dire *signum* ou *sigillum secreti P[et]ri Renaut clerici*. D^r D.

LE SCEAU DE RICHEMONT. — En 1878, dans un champ appartenant à M. Vergnes, près du village de Chez-Chauvin, commune de Cravans, canton de Gemozac, on a trouvé un sceau de bronze de cinq centimètres de diamètre, que possède M. Cattelain, de Gemozac, et dont il nous a offert une empreinte. Ce sceau armorié montre un écu à l'aigle éployée, sommé de deux clefs en sautoir et entouré de deux branches de feuillages. En exergue : SEEL. DE. LA. CHASTELLANIE. DE. RICHEMONT.

Il y a plusieurs Richemont en France: Richemont, à 19 kilomètres de Metz; Richemont dans la Seine-Inférieure, à 20 kil. de Neufchâtel, sans compter deux ou trois petits Richemont, hameaux de 15 à 30 habitants, dans la Manche, le Limousin ou le Périgord. Ce sceau, trouvé dans le pays, doit être celui d'un Richemont du pays, et assez important pour former une châtellenie. Je ne vois que Richemont, commune du canton et à

kilomètres de Cognac. La châtellenie de Richemont était située partie en Saintonge et partie en Angoumois. Elle était, pour la première, tenue à hommage du chapitre de la cathédrale Saint-Pierre de Saintes, ce qui explique les deux clefs posées en sautoir. La seconde partie devait relever du château de Cognac.

Le plus ancien possesseur connu de cette terre de Richemont est Seguin, fils de Seguin d'Authon, qui accompagna le roi Louis le Jeune à la croisade de 1147. Il eut pour successeurs les seigneurs de Chazotte, notamment Jean de Puyrigault, qui vivait en 1463, puis Gilles de Puyrigault, son fils (1496). Au xvi^e siècle, la terre de Richemont appartenait à la famille de Lestang. Je ne trouve, dans l'*Armorial de La Rochelle*, que les armes des Lestang de Rulles, près Sigogne, qui portaient : *d'azur, à deux poissons d'argent* ; le copiste a écrit même *poissons d'azur*, ce qui est une erreur. Dans l'ouvrage de M. de La Morinerie, *La noblesse de Saintonge et d'Aunis en 1789*, je ne vois que les La Laurencie, p. 323, les Beauchamp, les Dussault et les Bremond d'Ars, qui portent dans leurs armes un aigle d'or ou d'argent. Cependant on ne les trouve à aucune époque à la terre de Richemont.

Le 10 janvier 1610, Benjamin de Lestang vendit Richemont à Pierre Jarrousseau, président de l'élection de Cognac, moyennant 43,000 livres. Jarrousseau avait épousé Anne Audouin et en eut deux enfants : Marie, née à Cognac en 1624, et Jacques, né dans la même ville en 1627. On pense que ce fut Jarrousseau qui fit bâtir le château actuel de Richemont, entre 1624 et 1634. Jacques Jarrousseau, son fils, aliéna la terre de Richemont en faveur de Guy Chabot de Saint-Gelais, et ce dernier la céda ensuite à Pierre Fillastre (1). Celui-ci laissa une fille nommée Jeanne, qui porta Richemont en dot à Guy Dexmier, son mari. Mais Jeanne Fillastre n'ayant pas eu d'enfant, ses biens échurent à Adrien et Daniel du Renclos, ses neveux. Timothée-Adrien du Renclos, fils de l'un d'eux, et Marie Dubois, sa femme, vendirent Richemont à Jean Moucheteau, secrétaire du roi, président en l'élection de Cognac, qui en rendit hommage devant les trésoriers de France de la généralité de La Rochelle, le 21 août 1716. Moucheteau laissa en mourant une fille unique, Marie-Louise-Madeleine, qui hérita de tous ses biens. En 1749, elle épousa Jean Fé de Ségeville, seigneur de La Font, président et lieutenant général au siège royal de Cognac. Ils en étaient encore possesseurs un peu avant 1789.

Le sceau de la châtellenie de Richemont, paraissant dater du

(1) *Fillastre* se trouve écrit indifféremment dans les anciens titres avec un ou plusieurs *l*. On ne sait si le Fillastre de Richemont était parent de deux prélats de ce nom, nés dans la province du Maine au quinzième siècle, et mentionnés dans la *Biographie générale* de Didot, xvii, col. 187 et 188. Voir l'*Annuaire de la généralité de Tours, élection du Mans*. Les Fillastre d'Angers portaient de *gueules à la rencontre de cerf d'or à la bordure dentelée de même*, d'après le manuscrit 703 de la bibliothèque d'Angers.

xvii^e siècle, doit porter les armes soit de Jarroussseau, soit de Pierre Fillastre, qui fut parrain de la cloche avec Marie Favereau, de Cognac, vers 1660 Je ne crois pas qu'on puisse l'attribuer à l'époque des Du Renclos ni de Moucheteau. Je ne connais les armes ni des uns ni des autres. Néanmoins, j'incline pour celles des Fillastre.

Marie Favereau, marraine avec Pierre Fillastre, seigneur de Richemont, était née vers 1631 ; elle fut mariée en 1654 à Louis Chasteau, sieur de Puyraimont en Richemont, receveur des consignations et des saisies réelles à Cognac. Louis Chasteau est décédé à Cognac, le 27 décembre 1706.

Il faut ajouter que les de Rye, en Franche-Comté, marquis de Varambon, comtes de La Roche, Varax, Buzançois, Villers-Sexel, seigneurs de Montaigu, Richemont, etc. (Anselme, II, 212), portaient d'azur à l'aigle d'or. Mais quels rapports ont-ils avec notre Richemont, et comment leur sceau se trouverait-il en Saintonge ?

P. DE LACROIX.

II.

ÉPITAPHE D'UN SOLDAT ROMAIN A AUNAY. — Au mois de février, des ouvriers faisant un chemin derrière l'église d'Aunay, arrondissement de Saint-Jean d'Angély, ont rencontré, à 60 centimètres de profondeur, une pierre posée horizontalement, et malheureusement cassée par le milieu. Notre confrère, M. Louis Giraudias, nous en adresse un croquis. On y lit, en fort beaux caractères, qui sont probablement du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, ce fragment d'inscription dont l'importance n'échappera à personne :

L. FVRIVS. L. F. ANI
CREM. MILES. LEG.
XIIIIC //////////////

L[VCIVS]. FVRIVS. L[VCII]. F[ILIVS]. ANI[ENSIS]. CREM[ONAE]. MILES. LEG[IONIS]. XIII (quartæ decimæ).

C'est-à-dire : *LUCIUS FURIUS. FILS DE LUCIUS. DE LA TRIBU DE L'ANIO, DE CREMONE, SOLDAT DE LA XIV^e LEGION...*

Si M. le maire d'Aunay, qui fait chercher le reste de la pierre, est assez heureux pour le trouver, on y lira certainement ces mots : GEMINÆ, ANNO... STIP... H. S. E., qui doivent terminer l'épithaphe : « double (légion), âgé de... années de service .. est inhumé ici. »

En effet, deux pierres tombales, déterrées, elles aussi, dans l'ancien cimetière d'Aunay en 1859, et transportée au musée de

Saintes, sont, l'une surtout, absolument semblables à celle qui vient d'être mise au jour. L'*Epigraphie santone*, p. 46 et 47, les a reproduites par la gravure. La seconde porte : « Lucius Autius, fils de Lucius, de la tribu d'Anio, de Fréjus, soldat de la XIV^e légion gemina, âgé de 37 ans, après 15 ans de services, est inhumé ici. » L. AVTIVS. L. F. ANI. FOR. IVLI. MIL. LEG. XIII. GEM. ANNO XXXV. STIP. XV. H. S. E. Malgré l'autorité de la commission des arts qui, selon qu'elle le rappelle dans son dernier numéro, a traduit, t. 1, p. 58 « ANI. FOR. IVLI par ANI[mi] FOR[tissimi] IVLI. » très brave soldat de Jules, je persiste à interpréter ANI par ANIENSIS, de l'Anio ; aux raisons données s'ajoute le fait récent, ANI. CREM., qui ne peut plus se traduire par animi, même en y joignant CREMONENSIS ou fortissimi.

Voilà donc enterrés, dans le cimetière d'Aunay, deux soldats, Autius et Furius, l'un de Fréjus, l'autre de Crémone, deux villes qui avaient le droit de cité et étaient ainsi affiliées à l'une des 32 tribus de Rome, l'Anio, tous deux appartenant à la quatorzième légion gemina. Cette légion a tenu aussi garnison à Mayence, à Vienne, en Autriche, à Vérone, à Hermanstad en Hongrie, où elle a laissé ses morts, comme l'attestent les pierres tombales. M. Camille Jullian, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, la montre fixée en Pannonie au III^e siècle, après avoir combattu en Bretagne et Germanie (*Note sur un inscription de Bordeaux*, p. 10).

« Un autre soldat de la même légion, dont l'épithaphe a été retrouvée à Mayence, dit la *Revue poitevine et saintongeaise* du 15 mars, était aussi originaire de Crémone. Tous ces hommes faisaient partie d'une levée faite en Cisalpine et dans le sud de la Narbonnaise. Mais ce qu'il importe de trouver, c'est la raison pour laquelle ils ont été envoyés à Aunay ; et c'est ce que M. Héron de Villefosse se propose de rechercher. » Il nous racontera probablement cela dans les *Mémoires* de la société des antiquaires de France, à laquelle il a communiqué cette inscription dans la séance du 11 mars.

Il faut rapprocher de l'inscription tumulaire de Lucius Furius celle qu'avait lue dom Fonteneau, d'après ce passage de sa *Description des voies romaines en Poitou*, dans le tome II, p. 89, des *Mémoires* de la société des antiquaires de l'ouest : « En faisant la route de Saintes à Poitiers, et me trouvant près d'Aunay, frontière de Poitou et de Saintonge, à une distance d'environ 150 pas de la vieille église du lieu, je vis, à côté du nouveau chemin tracé en cet endroit sur l'ancien, une pierre bien taillée, rectangulaire, large de deux pieds et demi, rompue dans sa longueur en diagonale d'environ trois pieds, sur laquelle restaient gravés en grands caractères romains, et dans un cadre en relief, les mots suivants : L. FURIUS L. FANI-MILL... Cette pierre était peut-être une des pierres milliaires destinées à désigner mille pas, que les Romains étaient dans l'usage de placer de mille en mille sur les voies militaires, en partant d'une colonne principale placée au milieu de la cité de laquelle

on commençait à compter par mille la distance jusqu'aux cités voisines. La pierre d'Aunay nous fait voir qu'en Poitou les Romains mesuraient les chemins non par *lieues*, mais par *milles*, mesure qui contenait 750 toises de Paris. Le nom de L. FURIUS qui y est gravé désigne peut-être celui qui eut la commission de faire planter cette pierre et toutes les autres sur la route de Saintes à Poitiers. Il est à présumer que ce Furius était de la famille d'un L. Furius CN : F. dont Samuel Veyrel rapporte une médaille dans ses *Antiquités*, p. 25. »

Ne semble-t-il pas évident que ce que le savant bénédictin avait pris pour une borne milliaire était une épitaphe ? J'avais déjà (*Epigraphie santone*, p. 53) émis cette idée ; aujourd'hui, on peut affirmer hardiment que l'inscription qu'avait vue dom Fonteneau est celle qu'on vient de découvrir ; le lieu et le texte le prouvent nettement.

LOUIS AUDIAT.

III.

LES STATUES ÉQUESTRES AU PORTAIL DES ÉGLISES (1).

Depuis bien longtemps les statues équestres qu'on remarque au portail de certaines églises, particulièrement dans l'ouest de la France, intriguent les archéologues ; et déjà elles ont donné lieu à de nombreux travaux. Quels sont les congrès où il n'en a pas été question ? Quel est le savant qui n'a pas dit son mot sur elles ? Fillon, Lacurie, Massiou, Michon, Grasilier, Prosper Mérimée, Charles de Chancel, Venutti, Charles de Chergé, Rondier, Henri Lambron, les chanoines Jourdain et Duval, Marvaud, de Longuemar, Didron, de Caumont, puis MM. l'abbé Auber, Augier de La Jallet, Bélisaire Ledain, Félix de Verneilh, Anatole de Montaiglon, Lecointre-Dupont, Emile Biais, Emile Lièvre, Clément de Ris, Georges Musset, Louis Audiat, enfin l'abbé Arbellot ont émis leurs opinions, et bien souvent contradictoires, dans les revues, dans des livres, dans des brochures, dans les congrès, dans les sociétés savantes, à Poitiers, à Saintes, à Fontenay, à Angoulême, à Angers, à Lille, à Limoges, à la Sorbonne.

Peiresc a décrit une mosaïque de Riez où le même sujet est représenté avec deux vers léonins relatifs au baptême de Constantin. M. Mowat, qui cite ce fait, mentionne aussi la statue équestre de Luxeuil, et verrait là l'origine des cavaliers du portail de nos églises.

Ces petits monuments, d'un âge indéterminé, sont sculptés surtout en Aquitaine. Il y en a, ou il y en a eu, au portail de l'abbaye de Saintes, sur un chapiteau de l'église de Chadenac, près de Pons, dans l'arcade centrale de l'église d'Aunay, à Surgères, dans la Charente-Inférieure ; dans la Charente, à Châteauneuf, à Aubeterre, sur une peinture murale de l'église du

(1) *Mémoires sur les statues équestres de Constantin placées dans les églises de l'ouest de la France*, par l'abbé Arbellot, chanoine de Limoges... (Limoges, Ducourtioux, 1885, in-8, 34 pages).

Temple, près de Blanzac, et sur un chapiteau de l'église de La Feuillade, canton de Montbron; dans le Poitou, sur l'église Notre-Dame la Grande de Poitiers, Saint-Nicolas de Civray, Notre-Dame de La Coudre de Parthenay, Airvault, Parthenay-le-Vieux, Mauzé, au sommet d'un porche latéral de Saint-Hilaire de Melle; dans la Vendée, à Foussais et à Benet; puis à Sainte-Croix de Bordeaux, dans un mur de Saint-Etienne-le-Vieux de Caen, et sur un chapiteau de l'église d'Autun.

Un cavalier écrase sous son cheval un pauvre diable, voilà l'idée; mais le type n'est pas uniforme. Ici le cavalier est coiffé d'une toque, là d'un casque, ailleurs d'une couronne; il porte une épée ou un faucon au poing; il est vêtu d'une toge et d'un manteau, ou enveloppé d'une armure complète, cuirasse et cotte de mailles. L'être humain est un homme, parfois un enfant; il est renversé, accroupi, ou roule à terre; ou bien encore il n'existe point, comme à Civray, ainsi que l'affirme Ch. de Chergé. Parfois, comme à Bordeaux, on voit un troisième personnage, une femme. L'interprétation est aussi variée que le groupe. A Bordeaux, c'est Pépin écrasant Waïfre; à Limoges et à Poitiers, Constantin vainqueur d'Arius (Arbellot, première manière); à Saintes, Geoffroy Martel, fondateur de l'abbaye de Saintes (Daniel Massiou et Scipion Lacurie); qu Constantin (Théodore Grasilier et Georges Musset); à Civray, à Château-neuf, Charlemagne; puis le Christ vainqueur du monde ou du démon; le christianisme triomphant, qui foule aux pieds le paganisme détruit (Longuemar); le cavalier céleste qui terrassa Héliodore (Jourdain, Duval); ou le cavalier de l'apocalypse; saint Martin (Didron); saint Georges (Augier de La Jallet); le fondateur de l'église (Michon, Rondier, de Chergé, Marvaud), à cause du costume féodal, cotte de mailles, robe tombant à plis sur le flanc, qui rappellent les sceaux équestres du moyen âge.

Or, chacun, défendant sa thèse, ruinait celle du voisin. On repoussait le cavalier de l'apocalypse parce qu'il n'a pas dans nos sculptures l'arc que lui donne l'Ecriture, et que saint Jean le montre toujours avec trois autres; l'extermination d'Héliodore, parce que le cheval a l'allure paisible d'une haquenée; le fondateur d'églises parce que le moyen âge excluait du tympan des portails tout sujet profane; la défaite de l'arianisme par Constantin, parce que Constantin ne l'avait déjà pas tant combattu; saint Martin, parce qu'il n'avait pas le nimbe, que le vaincu n'avait rien d'un mendiant, et que le thaumaturge n'a pas l'air du tout de vouloir couper son manteau; saint Georges, parce que le dragon légendaire manque; Jésus-Christ, parce qu'il n'a ni le nimbe crucifère ni aucun des attributs du Sauveur; le christianisme triomphant, parce que l'idée d'un pareil symbolisme n'a pu se présenter à un artiste de l'an 1200; ce n'est pas Constantin, parce que des traditions racontent que c'est Charlemagne; ce n'est pas Charlemagne, parce que des textes prouvent que c'est Constantin.

* *

La question en était là quand Théodore Grasillier a vu, dans le cartulaire de l'abbaye de Saintes, un Guillaume David qui donne (entre 1134 et 1161) cinq sous pour le luminaire du monastère, à condition d'être enterré sous le Constantin de Rome, qui est à droite de l'église, « ut sub Constantino de Roma, qui locus est ad dexteram partem ecclesiæ, tumularetur. » J'ai discuté ce texte (*Les cavaliers au portail des églises*; Angers, 1872, in-8, 27 pages), et traité la question générale des statues équestres. Mon mémoire « qui ne manque pas d'érudition, dit M. Arbellot, manque de conclusion, « parce que sans doute ma conclusion, dont je ne démords pas encore, était qu'en présence de tant de divergences d'opinions et de différences d'attributs, il ne fallait pas conclure. M. Georges Musset (*Revue archéologique*, décembre 1873) a combattu mes idées, et, ajoute M. Arbellot, « réfuté solidement les arguments ou plutôt les doutes de M. Audiat. » Pour lui, « le personnage, sous lequel Guillaume David demandait à être inhumé, était Constantin de Rome, c'est-à-dire Constantin le Grand, et non tel ou tel autre Constantin. Or ce personnage était à la droite de l'église; et c'est là que l'on constate les traces indélébiles d'un cavalier et les dispositions prises dès l'origine pour le recevoir. » Selon l'abbé Michon, « la charte citée prouve uniquement que, dans la Saintonge ou à Saintes même, l'opinion était que la statue équestre représentait Constantin, ou seulement que c'était l'opinion ou du bienfaiteur ou du clerc qui rédigeait la charte. » Puis M. Arbellot lui-même a lu qu'à Limoges, sur une fontaine appelée par le vulgaire fontaine du Chevalet, s'élevait un cavalier terrassant un individu, et des textes du XIII^e au XVII^e siècle qui nommaient la fontaine Constantin. En effet, la colonne était surmontée d'une statuette en bronze jusqu'en 1638, de plomb jusqu'en 1760; la première, enlevée par le duc de Ventadour, Charles de Lévis, gouverneur du Limousin, était un cavalier au pas, nu tête, avec cotte d'armes et longs cheveux, bras droit étendu; la seconde, volée par des rôdeurs de nuit, était un cavalier au cheval cabré, vaste manteau, couronne en tête, épée en main.

Que signifiait ce groupe? Un chroniqueur du XVI^e siècle n'est pas embarrassé: Un gouverneur d'Aquitaine, Gallus Anavialanus, s'était révolté, et « avait usurpé sur les églises de la contrée le patrimoine de sainte Valérie; » il « fut, par ledit Constantin, empereur, vaincu et prostré par terre; et lui fit passer son cheval sur la teste audit Anavialanus. » M. l'abbé Arbellot rejette complètement cette explication un peu trop arbitraire. Selon lui, ce n'est pas Constantin, vainqueur d'Anavialanus, que les Limousins ont figuré sur la fontaine de la rue des Combes; c'est Constantin vainqueur du paganisme. J'avoue ne pas bien comprendre comment Limoges voulant représenter la victoire du catholicisme l'a fait sur une fontaine plutôt qu'au portail de Saint-Martial, ou de la cathédrale, ou de Saint-Michel.

*
*

Le docte et vénérable président de la société historique du Limousin, avec une grande loyauté, a exposé toutes les opinions, reproduit toutes les objections, cité tous les textes. Que n'a-t-il aussi bien mis sous nos yeux toutes les représentations du cavalier ! O'était un très utile complément de son mémoire. Il nous donne bien le cavalier de Parthenay-le-vieux, et les deux statuettes, bronze et plomb, de la fontaine de Limoges. On regrettera toujours les autres, qui eussent fourni les moyens de juger. *Non licet omnibus adire Corinthum* ; tout le monde ne peut courir de Bordeaux à Caen, ou d'Autun à Saintes pour constater du visu l'existence d'un cavalier où la place qu'il a dû occuper. La photographie ou l'héliogravure n'ont pas été inventées pour autre chose.

Notre tort, et mon aimable contradicteur mérite, je crois, le même reproche, est de généraliser avec trop de facilité. Voilà un fait, deux, trois au besoin ; vite une théorie. Un texte est rencontré, deux, peut-être trois ; il n'en faut pas davantage ; formulons une règle ; quelques phénomènes nous suffisent à déduire la loi. Or, combien de ces statues se ressemblent ? à combien peut-on attribuer les mêmes caractères ? Combien sont dans la même position ? De combien peut-on dire que c'est Charlemagne ou que c'est Constantin ?

Si l'on écarte du débat Autun, Caen, Bordeaux, dont les types, de l'aveu unanime, sont différents ; Civray, où il n'y a qu'un cavalier et pas d'homme écrasé, et où d'ailleurs la tradition voyait Charlemagne ; Saintes, où sa présence n'est révélée que par des martelures dans lesquelles on peut voir ce qu'on voudra ; La Feuillade, Chadenac, où c'est une pure décoration de chapiteaux ; le Temple à Blanzac, où il y a le groupe habituel, puis un chevalier s'appêtant à combattre un dragon, près d'une femme couronnée, représentation de Persée délivrant Andromède ou bien de saint Georges ; Aunay, où la tête porte une couronne à quatre feuilles ; Parthenay-le-Vieux, où la main tient un faucon, circonstance qui, selon l'expression modérée de M. l'abbé Arbellot, « ont inspiré des doutes » ; Châteauneuf, où la tradition affirme que c'est Charlemagne ; la cathédrale d'Angoulême, où les deux statues équestres ont été mises par Abadie, que reste-t-il ? quelques églises où l'on a vu des statues équestres sans les décrire et qu'on pourrait appeler anonymes : Notre-Dame de La Coudre, Airvault, Mauzé, Foussais, Benet. Or, en calculant bien, on compte six monuments importants qui ont un nom : trois, Bordeaux, Châteauneuf et Civray, invoquent Charlemagne ; trois, Saintes, Aubeterre et Poitiers, Constantin. J'oublie Limoges qui n'est pas un moment religieux et doit rester en dehors de la discussion. Je le demande ; est-on en droit de dire : Les cavaliers au portail des églises d'Aquitaine sont des Constantin, comme le veut M. Arbellot, plutôt que des Charlemagne ?

La reconnaissance, dit-on, a mis Constantin au portail des temples ; reconnaissance en tous cas, bien locale et bien mesquine. Combien de ces monuments cite-t-on qui aient ce Constantin ! Quatre en France, y compris la fontaine de Limoges. Et dans la France où se trouvent ces trois églises ? En Saintonge et en Poitou ; voilà un témoignage de gratitude bien restreint et bien limité. Est-ce à dire que Pictons et Santons, à peu près seuls des chrétiens, aient eu la mémoire du cœur ? « La statue équestre en bronze doré figure sous le portique de l'église de Latran qu'il avait fondée », écrit l'auteur. Le fait est naturel. Il ajoute : « C'est la même pensée de reconnaissance qui a fait placer sa statue triomphante sur la façade ou dans les arcades latérales des églises de l'ouest. » Et pourquoi des églises de l'ouest plutôt que de l'est et du nord ? Comme je m'expliquerais mieux Charlemagne, ce grand bâtisseur d'églises, qui a dû avoir dans nos contrées, sur nos monuments religieux du *xi^e* et du *xii^e* siècle, une autre influence que le souvenir déjà plus lointain de Constantin !

* *

Quelle est l'iconographie du premier empereur chrétien que quelques matyrologues d'Occident et les Grecs honorent comme saint ? « Un cheval de cuivre doré et sa stature dessus séante dorée, la main dextre estendue », telle est la statue de Latran à Rome d'après un texte de 1495 cité par M. Arbellot, p. 33. Adam de Prémontré, au *xii^e* siècle, le dépeignait ainsi : « Portant sur la tête un diadème d'or, tenant d'une main un glaive sorti du fourreau, de l'autre un spectre d'or, et couvert d'un manteau de pourpre. » Voit-on là quelque chose qui ressemble à nos images ? Adam de Prémontré, si enthousiaste pour Constantin, ne connaissait donc pas toutes ces églises qui l'auraient représenté foulant aux pieds de son coursier un malheureux vaincu ? et à Rome, on le figurait sans ce détail caractéristique ! Sans doute nos artistes du moyen âge n'ont pas conservé la couleur locale et ont montré des personnages anciens sous des costumes modernes. Mais les types sont fixés dès l'origine et immuables. Oui, la vierge a un manteau fleurdelysé et une couronne ; elle est assise ou debout, avec ou sans le lys ; elle a le teint noir ou blanc, l'air souriant ou affligé. C'est toujours la Vierge. Le Christ est vêtu d'un jupon et d'une toque, tantôt d'une couronne et d'une ceinture, tantôt d'une robe ; c'est toujours le Christ ; le père éternel est figuré en empereur ou en pape ; mais c'est toujours le père éternel ; la colombe, le Saint-Esprit. Voit-on saint Pierre sans ses clefs, saint Paul sans son glaive ? Comment expliquer un empereur romain sans couronne ?

Remarquons bien que ce cavalier terrassant un homme, est un type très répandu sur les monnaies et sur les monuments romains. On le constate sur des médailles de Néron Claude

Drusus Germanicus, de Septime Sévère et Geta, de Probus, de Néron, d'Antonin, de Constantin, de Constance II, de Valens, etc., puis sur des **stèles**, sur des tombeaux, sur des colonnes.

En 1870, à Portieux, canton de Charnes, arrondissement de Mirecourt (Vosges), on a trouvé dans le lit de la Moselle un groupe équestre qui a le plus grand rapport avec nos statues. La *Revue archéologique* (t. XL, p. 112-291 et XLI, p. 104) en a donné la description et la gravure. Un cavalier barbu, trapu, brachycéphale, dit M. Félix Voulot, a le buste couvert d'une **lorica collante** ; son cheval, vrai cheval de guerre, aux formes puissantes, appuie ses deux pieds de devant sur une espèce de monstre, bouche entrouverte, mâchoires frémissantes, profil de race nègre. Le colosse a le dos couvert d'écaillés et se termine en reptiles. A Hommert, canton de Sarrebourg (Meurthe), même représentation, à part le cavalier qui est à peu près nu. A Grand, canton de Neufchâteau (Vosges), même posture tranquille et triomphante, malgré les reptiles qui essaient de mordre le talon du cavalier. Un groupe de même nature a été exhumé récemment dans un canton solitaire d'une forêt à six kilomètres nord d'Hagueneau. Les piliers-colonnes supportant un groupe équestre ont été, dans une partie de la Gaule romaine, une variété des colonnes votives en usage (*Idem*, p. 296). M. Auguste Prost, dans son article *Monument de Merten*, (*Revue archéologique*, t. xxxvii, p. 1 et 65, 1879), mentionne dix-neuf spécimens de cette représentation, tous trouvés dans la région de la Sarre, un cavalier foulant un anguipède ; un vingtième est signalé dans l'Auvergne ; et la colonne de Cussy, dans la Côte-d'Or, devait être surmontée d'un groupe semblable ; l'auteur n'hésite pas à y voir, comme sur les monnaies, un monument triomphal, souvenir d'une victoire. Est-ce que la fontaine de Limoges ne serait pas une réminiscence de ces groupes ?

Ne faudrait-il pas dans toutes nos statues équestres écrasant un être, monstre humain, enfant ou homme, voir, comme le pensait Prosper Mérimée, un ornement antique, copié par les sculpteurs du moyen âge ? Le populaire aura nommé ces cavaliers, ici Charlemagne, là Constantin. Je connais une sainte Rose de Lima que le bon peuple d'Agudelle invoque sous le nom de saint Eutrope le gros, parce que dans une chapelle voisine est saint Eutrope le maigre, le méhaingre, le supplicié, le martyr.

Et puis, quand à l'aide de textes nombreux et décisifs, et non plus seulement rapportant une tradition plus ou moins fidèle, vous aurez démontré qu'il faut bien voir là Constantin, il restera quelques points à éclaircir ; il restera à expliquer les différences d'attributs qui ne sont pas seulement des variations de costumes. Comment le même personnage peut-il être représenté en robe ou en cuirasse, avec une toque ou une couronne,

portant un glaive ou un faucon ~~ou ne portant rien~~, indifféremment ! Et comment a-t-on pu sculpter un empereur sans diadème ! Il restera à expliquer la localisation de ce Constantin. Constantin n'a pas seulement triomphé du paganisme en Saintonge, et en Poitou Il en a triomphé aussi à Bordeaux, à Caen, à Autun, où il y a aussi des statues équestres qui ne sont pas les siennes, et aussi dans le reste de la France, en Italie, en Espagne, en Orient. Sont-ce les Saintongeais seuls qui ont inventé l'idée de symboliser en Constantin le triomphe de l'évangile sur la synagogue ? Il restera encore à savoir comment ces statues équestres sont plaquées et semblent n'avoir pas fait partie de la construction primitive, tellement que celle d'Aunay ait pu tomber ou être arrachée sans endommager la pierre de la façade.

Pourquoi ont-elles été l'objet d'une destruction particulière, on pourrait dire systématique ? Les sculptures de l'abbaye sont intactes ; le cavalier, si cavalier il y a eu, a été si complètement martelé qu'il faut bien de l'imagination pour en distinguer les traces. Je parle au présent ; mais il est bien entendu que, depuis 1874 où ce monument historique classé a été, sur les instances du conseil municipal de Saintes, livré par le ministère de l'instruction publique au ministère de la guerre pour devenir une caserne, les pierres mêmes, qui portaient ou étaient censées porter le cavalier ont disparu. Dans cette baie-arcade s'ouvre une large fenêtre.

Ah ! si M. l'abbé Arbellot, qui sait tant, et qui a si bien étudié ce sujet archéologique après tant d'autres, pouvait répondre à ces questions !

Le savant chanoine de Limoges, qui a prétendu (p. 18) que mes « objections sceptiques » de jadis « étaient présentées avec esprit mais ne concluaient rien, » me permettra-t-il de dire que, après la lecture de son important travail, un peu diffus, je crois devoir persévérer dans mon incrédulité première, mon scepticisme primitif. J'ai exposé mes doutes ; le lecteur appréciera. Et peut-être jugera-t-il avec le congrès de Poitiers, où dernièrement M. Arbellot développait sa thèse, que la solution du problème était encore à chercher, c'est-à-dire qu'il est impossible de voir partout le seul Constantin, au cas même où on le verrait en certains endroits (1). C'était la conclusion de mon premier mémoire en 1872, *Les cavaliers au portail des églises*,

(1) Après un discours de M. Audiat, M. l'abbé Arbellot a donné lecture de son travail sur les cavaliers sculptés aux portails de certaines églises de l'ouest. Les conclusions absolues sur la signification de ces statues, dans lesquelles il voit la constante représentation de l'empereur Constantin, donnèrent lieu à une longue discussion où étaient émises des opinions diverses. M. Ledain tenait pour le symbolisme ; MM. de Chergé, de Chasteigner, Palustre, Musset, Duret et Babinet, moins absolus, admettaient qu'en certains cas M. l'abbé Arbellot pouvait avoir raison, mais qu'en certains autres il était impossible de ne pas recon-

ce sera encore la conclusion de mon second, en attendant une solution plus affirmative, qu'il ne faut pas désespérer de trouver.

Louis AUDIAT.

IV.

COMME QUOI LES SAINTONGEAIS ONT DÉPLACÉ LA CHARENTE ET NON PAS L'ARC DE TRIOMPHE.

En ce temps-là, les Santons qui n'étaient pas encore devenus Saintonguais, avaient une grande ville, Mediolanum ; et ils s'en étaient allés en Italie pour en fonder une plus grande encore, Milan. Et ils « pratiquaient de nombreuses industries, entre autres celle du fer, dont ils avaient d'importantes fabriques ; » (1) et « ils se livraient aussi à la navigation ; » et ils avaient un port ; mais ils n'avaient pas su encore se bâtir des maisons et des remparts. Et ils habitaient des huttes comme celles de nos charbonniers ; et « nul édifice, dominant ces demeures rustiques et se détachant sur l'azur du ciel, n'avertissait les voyageurs qu'en ce lieu une ville considérable s'endormait chaque soir au bruit monotone des eaux de la Charente. » (2) Et quand la cohorte romaine « vint prendre garnison dans la ville, elle poussa un long cri d'admiration à la vue du merveilleux panorama qui se déroula devant elle. » Et les vieux légionnaires tressaillirent à l'aspect de ces « nombreuses collines couvertes d'habitations gauloises élevées sans art au centre d'un paysage enchanteur, et dont les huttes de nos charbonniers peuvent donner une idée », de « cette forteresse s'élevant au centre de la

naître que les cavaliers ainsi placés ne représentent point l'image de Constantin. *Procès-verbaux du congrès de Poitiers ; séance du 2 juillet 1884.*

M. A. de La Marsonnière, dans un remarquable compte-rendu des travaux du congrès, s'exprime ainsi : « M. l'abbé Arbellot, délégué de la société archéologique du Limousin qu'il préside, prenait la parole pour lire son grand travail sur les cavaliers sculptés aux portails de certaines églises de l'Ouest. Dans ce mémoire, savamment élaboré, M. l'abbé Arbellot émet, en termes absolus, cette opinion que toutes les statues équestres ainsi placées étaient la représentation de l'empereur Constantin. Il est certain que plusieurs textes, et notamment une charte du XII^e siècle se rapportant à Notre-Dame de Saintes, donnent raison à M. l'abbé Arbellot. Mais, de ces faits particuliers, faut-il conclure à la généralisation de sa thèse ? C'est ce qui est contestable, et ce que n'a point admis le congrès qui, tout en reconnaissant que les conclusions de M. Arbellot s'imposent en certains cas éclairés par les textes, s'est refusé à les appliquer à certains autres où le cavalier ne paraît pouvoir être considéré que comme représentant le fondateur, ou comme ayant un caractère symbolique. »

(1) Voir *Mediolanum Santonum* dans le *Grand almanach de Saintes* pour 1885, p. 29.

(2) Nous avons déjà lu ces phrases ailleurs, dans un recueil d'une société où cette science-là était bien à sa place, *Mediolanum Santonum* ; on y montrait aussi « l'antique cité santone, mollement assise sur les bords de la Charente, et s'endormant, chaque soir, au bruit monotone des flots de l'Océan, apporté par la brise saturée des émanations salines du golfe santonique. » Il n'y a de changé dans les deux mémoires que la signature, et aussi l'Océan qu'a remplacé la Charente, qui remplaçait elle-même la Seugne.

cité » : car « nul édifice ne dominait ces demeures rustiques. » Et ils célébraient « Rome retrouvée au loin sur les rivages perdus de l'océan ; et toute l'armée se prit d'un grand amour pour cette Mediolanum qui, par sa configuration, lui rappelait la patrie absente. » Et Julien l'apostat, avec son compagnon de voyage, Ammien Marcellin, vers 360, vint la visiter, plein d'admiration, lui aussi, sans doute pour y prier au tombeau de saint Eutrope. Et alors les Santons n'avaient qu'une méchante petite rivière, la rivière de Courcoury, qui passait à la Bertonnière, rue Saint-Maur, rue du Collège, rue aux Herbes, Grande Rue, rue Basse, au quai des Frères, et allait jusqu'à la société vinicole pour se jeter là dans la Charente. Et la Charente qui venait de Chéronac, coulait là-bas dans le faubourg Saint-Palais. Et les Santons se dirent : « Laisserons-nous ces faubourgeois posséder un fleuve, et nous n'aurons-nous que la Seugne ? Et pourquoi Saintes ne serait-elle pas « un port de mer ? » Et ils répondirent : « En effet, pourquoi Saintes ne serait-elle pas un port de mer ? » Et prenant tous les débris de l'oppidum gallo-romain, ruiné par les Visigoths, par les Francks, puis par les Northmands de 850 à 880, ils les allèrent jeter peu à peu dans le lit de la Seugne. Et la Seugne, voyant ainsi son lit comblé, fut bien forcée d'en sortir, et de courir chercher un sol plus hospitalier, et de couler où elle est maintenant. Et creusant un large fossé, ils firent venir aussi la Charente ; et les terres du fossé les embarrassant, ils creusèrent un grand trou pour les y mettre. Et alors il n'y eut plus une rivière et un fleuve, mais un seul et unique fleuve ; « et les bateaux d'un plus fort tonnage purent ainsi remonter jusque devant la ville... »

Ainsi chantait sur le mode lyrique l'hierophante qui nous révélait avec tant d'assurance les secrets des siècles écoulés, qui nous initiait aux mystères de la nature et de l'art, et nous résolvait en cantiques les plus ardues problèmes de la science.

Quelle foi ajouter à ce pindarisme ? Celle qu'on voudra. Ce n'est pas nous qui montrerons tout ce qu'il y a de contradictoire et de faux dans ces lignes, sans compter ce que nous ne citons pas. Mais il y a un point intéressant à étudier ; et nous voudrions bien, puisque l'occasion s'en présente, essayer de le fixer.

La Charente, depuis l'époque de la conquête, a-t-elle toujours eu le même cours devant la ville de Saintes ? Est-il certain qu'elle n'a jamais changé de lit ? La question n'est pas nouvelle ; elle a été longuement discutée au congrès archéologique de Saintes, en 1844. Or Arcisse de Caumont proposa, à la séance du 20 juin, et fut adopté cette résolution : « Le congrès pense que la Charente a toujours passé dans le lit actuel, que le confluent de la Seugne a toujours été en amont à Courcoury, et qu'il a pu exister un cours d'eau purement secondaire

au pont à Millon. » Cette décision est déjà d'un certain poids dans le débat ; et, si jamais il ne faut jurer sur la parole du maître, si, en archéologie surtout, il est bon de contrôler des idées, des systèmes ou des faits même qui datent de 40 ans, c'est-à-dire d'une époque où cette science était encore un peu dans les limbes, on doit, avant de les combattre, s'armer de toutes pièces et ne pas affirmer le contraire sans preuves.

Deux arguments principaux sont présentés pour ruiner la théorie de la fixité du lit de la Charente : un fait, confirmé par un document, et un texte parfaitement authentique.

Il est certain qu'un cours d'eau, autre que la Charente, passait au faubourg des Dames, puis, en aval de la ville de Saintes, se joignait à ce fleuve. L'aspect des lieux l'indique, la tradition le constate, le nom de rue Amillon est encore là, qui témoigne de l'existence d'un pont, partant d'un cours d'eau, l'un supposant assez généralement l'autre ; enfin, une pièce du 8 avril 1579 raconte que là « aultresfois l'eau souloit escouler et les gabarres passer. » Mais peu à peu le lit s'était obstrué ; l'abbesse avait bâti là plusieurs maisons ; et dans les inondations annuelles l'eau, ne trouvant plus cette issue, envahissait le faubourg. L'échevinage décida donc que l'on ferait « parler à ladite dame abbesse par M. Charles Farnoux, échevin », pour aviser (*Etudes et documents relatifs à la ville de Saintes*, p. 302). Mais l'abbé Lacurie (*Monographie de Saintes*, 1863), avait déjà dit tout cela : « L'emplacement occupé par la ville moderne était un marais noyé sous les eaux de la Seugne qui le traversait. La Charente, se détournant un peu sur la droite, à la hauteur de Courcoury, à six kilomètres de Mediolanum, coupait la prairie de Saint-Sorlin et du Maine, traversait l'emplacement occupé aujourd'hui par le faubourg Saint-Palais, et venait baigner les murs de Mediolanum et recevoir la Seugne vis-à-vis le point, où l'on a bâti, depuis, l'ancien séminaire, servant aujourd'hui d'hôpital de la marine, formant (c'est la Charente et non le séminaire) avec la Seugne, entre le capitole (?) et un pagus (?), remplacé par le faubourg Saint-Palais, une île de plusieurs centaines de mètres de longueur... » Et l'*Epigraphie santone*, page 10, a complaisamment, trop complaisamment, accepté l'opinion du maître : « Par suite de bouleversements et d'inondations les deux fleuves changèrent de lit. La Seugne se jeta dans la Charente six kilomètres plus tôt. » J'en fais bien mon *mea culpa*.

Lacurie, répétait La Sauvagère, qui (p. 46, *Recueil d'antiquités dans les Gaules*) s'exprimait ainsi dès 1770 : « Ce n'était point la Charente qui passait où elle coule aujourd'hui en prolongeant la ville de Saintes, mais la rivière de Seugne ; ces deux rivières se joignoient à l'autel qui étoit placé auprès de l'arc de triomphe. » La Sauvagère attribuait ces déviations aux inondations très fréquentes. « La Charente, qui cernoit le faubourg des Dames, alors une isle, s'est jettée totalement dans la Seugne, où elle a fixé son cours... Cet ancien lit de la Charente

est connu de tous les habitants; on en aperçoit encore la trace dans la prairie; et il falloit, il n'y a pas longtemps, un pont pour sortir du fauxbourg vers la campagne, que l'on nommoit le pont Amillon. » Et l'auteur désigne « l'endroit où l'autel étoit élevé, *ad confluentem*. » C'est même lui qui a donné naissance à la légende si souvent répétée depuis, tant une théorie fausse pénètre facilement dans les esprits.

Bourignon copia La Sauvagère. « Les rivières qui se réunissaient auprès de l'autel, dit-il (*Recherches topographiques*, p. 82), étaient la Seugne et la Charente; le lit qu'occupait cette dernière dans ces temps reculés se voit encore le long du chemin du Maine; mais, depuis cette époque, les fréquents débordements de la Charente ont fait changer le cours de la Seugne qui s'est jetée dans le lit de l'autre, à une lieue au-dessus de Saintes. » On voit comme tous ces savants aiment à se trouver d'accord; et certainement c'est avoir l'esprit mal fait, le caractère revêche, l'humeur batailleuse ou la contradiction chevillée au corps, que de n'être pas de l'avis de tant et de si éminents prédécesseurs. Ah! qu'il est bien plus doux de glisser doucement dans l'ornière et de se laisser aller au courant de l'eau, quand même ce serait la Charente qui vous emporterait mollement dans la Seugne.

Un ingénieur, Forestier, avait déjà réfuté, et victorieusement, ces affirmations qu'on fait revivre sans nouveaux frais d'imagination. En homme du métier, il prétendait (page 154 des *Séances du congrès archéologique tenu en 1844*) sans nier d'ailleurs l'existence « d'un petit cours d'eau s'alimentant des eaux même du fleuve, » que le pont Amillon ne prouvait nullement le passage là du principal bras de la Charente (ses adversaires y faisait passer la Charente tout entière): car, disait-il, tous les jours on construit des arches pour faciliter l'écoulement des eaux supérieures en cas d'inondation; sans les arches du pont Amillon la voie romaine « serait devenue la jetée d'un vaste étang. » L'examen des terrains lui fournissait la preuve que jamais la Charente n'avait passé au milieu de la vallée; en amont, en aval, la similitude est parfaite: berges plus élevées que le reste de la vallée, sinuosités partout les mêmes, même position au pied du coteau. « Si la rivière avait jamais occupé le talweg de la rivière, elle y serait naturellement restée. Si elle l'a abandonnée, ce ne peut-être que forcée et contrainte par la main de l'homme. » Or nulle trace de travaux exécutés pour supprimer l'ancien lit, « aux points indiqués pour la séparation et la réunion des eaux. » Et après avoir, à l'objection tirée des cailloux trouvés dans le prétendu lit abandonné, répondu qu'on en rencontrait dans tous les champs voisins, il concluait: « Le lit actuel de la Charente n'a pas eu d'autre direction que celle que nous lui voyons aujourd'hui, et le pont Amillon n'a pu être construit que pour l'écoulement des eaux de la vallée sous la voie romaine, ou tout au plus d'un cours d'eau secondaire. »

Forestier raisonnait en praticien et non en amateur ; il traitait un sujet sur le terrain avec des faits, non avec des rêves. Et il raillait doucement « cette manie des antiquaires de vouloir toujours sur le plus petit vestige antique rebâtir tout un monde. »

Ici on ne rebâtit pas tout un monde, mais on bouleverse une partie de la ville de Saintes et sa topographie ; on met à droite ce qui était à gauche, on transplante les rivières, on fait voyager les fleuves, comme si c'étaient des arcs de triomphe, tout cela parce qu'on a découvert, il y a quelques mois, ici un pont et là trois arches dont tous les archéologues locaux ont parlé depuis cent ans, que Lacurie a signalés, que Forestier a constatés, que La Sauvagère a décrits, que Bourignon a rappelés. Art admirable de trouver ce qui n'était point perdu !

*
*

Ainsi les restes de ponts, et les textes qui les mentionnent, attestent bien qu'il y a eu deux cours d'eau ; ils ne prouvent nullement que ce soit la Charente et la Seugne, ni que ce soit la Charente qui ait passé à Saint-Palais et la Seugne à Saintes. De plus, l'examen géologique des terrains, la disposition des lieux, montrent que jamais aucun travail n'a été fait pour forcer la Charente et la Seugne à troquer réciproquement leur lit, à se déplacer, ou bien, après avoir vécu séparées pendant des siècles, à se réunir tout à coup pour être désormais confondues. Pourtant quelqu'un sait l'époque exacte de cette réunion. C'est après les invasions des Normands qui avaient achevé la ruine de « Mediolanum ». Les habitants reconstruisirent leurs foyers ; « le lit de la Seugne fut reporté au lieu où coule maintenant la Charente », et ils « reportèrent d'aval en amont le confluent de la Seugne et de la Charente ». Pour des gens dont les maisons avaient été plusieurs fois brûlées, il faut reconnaître qu'ils étaient un peu pressés de se livrer à d'aussi grands travaux.

A des affirmations en l'air opposons des réalités. Sans parler de l'enceinte gallo-romaine que mentionnait Ausone au iv^e siècle (Cur me propinquum Xantonum mœnibus declinas ?) et les actes de saint Eutrope (undique muris antiquis optime septam), il est certain qu'au ix^e siècle, époque où les Saintongeais auraient éloigné la Seugne du milieu de leur ville pour pouvoir se défendre, des remparts, abri plus sûr, les entouraient de toutes parts. Ces fortifications, dont il reste des traces visibles à l'œil nu et dont on suit les lignes et sur le terrain et sur les anciens plans, dataient du v^e ou vi^e siècle, comme celles de toutes les villes de la Gaule, de Cologno à Poitiers. Alors les citadins, effrayés de l'approche des barbares, s'étaient hâtés d'élever de solides murailles ; et comme le temps pressait, qu'il eût été trop lent d'extraire tout le moëllon de la carrière, on prit les pierres des monuments romains, colonnes, chapiteaux, bornes, cippes funéraires. Tout cela fut jeté pêle-mêle dans les fondations où on le retrouve de

temps en temps, et où les archéologues de l'avenir sont assurés d'une ample réserve. Et voilà comment au ix^e siècle la Seugne coulait à pleins bords dans les rues de Saintes, y passait sous des ponts et trouait les remparts de la cité. Ce n'était plus Milan, mais Venise.

* *

A côté du texte de 1579 qui parle du cours d'eau portant gabarres au pont Amillon, plaçons un autre texte d'un siècle antérieur. Le dénombrement de l'abbesse Jeanne de Villars (*Archives de la Saintonge*, iv, p. 478) nomme aussi le « pont Ameillon », et « le chemin qui va dudit pont Ameillon vers la rivière ». Puis plaçons auprès de celui-là un autre texte encore plus vieux ; ils s'éclaireront mutuellement. C'est ainsi qu'on doit agir ; il n'est pas bon que l'homme soit seul, ni, quand on a deux textes, de passer complètement sous silence celui qui gêne votre système. Or, dans les délibérations de l'échevinage du 8 avril 1579, relative au pont du faubourg, il est question de l'abbesse de Saintes ? Pourquoi l'abbesse de Saintes ? Qu'avait-elle à démêler avec ce prétendu lit de la Charente ? C'est que c'était une abbesse de Saintes qui l'avait creusé. Le lit de la rivière lui appartient, et c'est à elle qu'on s'adresse pour le nettoyer. Il n'y a, pour s'en assurer, qu'à consulter le cartulaire de Notre-Dame.

« Le faubourg Saint-Pallais, écrit l'abbé Théodore Grasilier, t. I^{er}, p. xxxvi, avait également son enceinte dont le canal de dérivation de la Charente, creusé par les premières abbesses, formait le fossé, appelé la douhe dans les notes marginales du cartulaire de Saintes et dans le dénombrement de Jeanne de Villars. Les eaux de ce canal venaient de Saint-Sornin du Coudret, et mettaient en mouvement les moulins construits par Hersende sur le pont Ameillon. Le nom de ce pont est resté à la rue qui y conduisait. »

Cette phrase aurait dû inspirer quelques doutes sur le déplacement de la Charente au x^e siècle et quelques scrupules au sujet de ce creusement de la Seugne par les habitants, au moment où l'abbesse creusait, elle de son côté, un autre lit à la Charente.

La charte LIV^e de l'abbaye de Saintes (1079-1099) parle, p. 55, d'un canal qui avait été creusé sur la terre de l'Epineuil et qui arrivait auprès du cimetière de Saint-Pallais. L'abbesse Hersende y avait établi deux moulins. Une dame, nommée Marie, la plus riche propriétaire des environs, attaqua l'abbesse parce que c'était sur sa terre de l'Epineuil que le canal avait été creusé pour faire couler l'eau aux moulins : « in cujus nomine Spinolio terra fuit alveus defossus, per quem ad molendina aquarum deflueret cursus. » La fille de la bonne dame finit par transiger ; elle céda à l'abbaye tout le terrain, fossé et talus, que lui avait pris l'abbesse. L'abbé de Saint-Jean d'Angély, les moines de Saint-Macoux et Itier de Barbezieux, sur les terres desquels le canal avait aussi été creusé, firent de même ; enfin

Guillaume de Freheland donna, au-dessous des moulins, tout ce que lui avaient enlevé de terrain le canal et le remblais, « de pratis tantum concessit quantum et agger et aquarum cursus occupaverit ».

L'accord ci-dessus n'a qu'une date approximative. Mais le nom d'Hersende, troisième abbesse, qui siégea de 1079 à 1099, est un point de repère. Elle avait fait reconstruire deux moulins sur le cours d'eau du Maine, ce qui prouve que le canal existait depuis quelque temps déjà. Le canal de dérivation devait dater certainement de 1060 à 1070.

Une autre charte de 1080 (xxxvii, p. 43) parle aussi du canal qui mène les eaux aux moulins nouvellement construits par l'abbesse Hersende : « Pars alvei per quem fit decursus aque ad molendina quæ sunt in pago suo ab Hersendi abbatissa noviter constructa. » Et ce canal n'est autre chose qu'un bras de la Charente : « In alveo Carentonis fluvii. » Il n'en coûtait pas beaucoup de dire le cours ou le lit de la Seugne, si c'eût été la Seugne. Comment expliquer ce fait authentiquement prouvé ? L'abbesse de Sainte-Marie, vers 1070, pour créer un fossé autour des murs fortifiés de son monastère et aussi pour amener l'eau à son moulin, creuse, à Saint-Sorlin, un canal qui passe à l'Epineuil et au pont Amillon. Et c'est à ce moment que les habitants de Saintes ont l'idée lumineuse de lui enlever le fleuve où elle abreuvait son canal et ses douves, et de creuser, eux, un grand fossé qui contiendra Seudre et Charente !

*
*
*

Le dernier et suprême argument, c'est l'inscription de l'arc de triomphe où l'on lit très bien : AD CONFLUENTEM. Ce texte, en effet, est grave et gravé ; il est authentique ; il est sur un monument public ; il n'a pas menti ; s'il a parlé d'un confluent, c'est qu'il y avait un confluent. Et l'on est parti de là pour trouver ce confluent. Ce n'était pas d'une difficulté insurmontable : il est tout près, à quelques kilomètres en amont de Saintes, une rivière qui se jette dans un fleuve. On les séparera et l'on reportera plus loin leur point de jonction, sous les murs même de la ville. Et comme l'inscription parle aussi d'un autel, La Sauvagère, sur son plan de Saintes, figurera un autel romain au confluent de deux cours d'eau.

Il n'y qu'un malheur, c'est que l'arc de triomphe — lequel n'est pas un arc de triomphe — ne dit pas un mot de la Seugne et de la Charente ; le confluent dont il parle est à Lyon. L'auteur, qui connaît si pertinemment son « Mediolanum Santonum, » a confondu ici la Seugne avec la Saône et la Charente avec le Rhône, bévue dont pourtant l'avaient averti Mahudel dès 1715 et l'*Épigraphie santone* en 1870. Il aurait pu même lire dans Strabon, IV, iii, 2 : « Un temple, par un accord commun de tous les Gaulois, fut consacré à César Auguste ; il s'élève, dans cette ville de Lyon, au-dessus du confluent des deux fleuves. Il y a aussi un autel très remarquable

portant l'inscription des soixante cités... » et tout récemment (1885) dans la *Géographie de la Gaule romaine* de M. Ernest Desjardins, t. III, p. 186, le chapitre, *L'ARA ROMÆ ET AUGUSTI de Lyon et le CONCILIUM GALLIARUM*, qui montre un Carnute (Chartres), un Lemovice (Limoges), un Tricasse (Troyes), un Cadurque (Cahors), un Viducasse (Normandie), tous prêtres de Rome et d'Auguste au confluent... qui ne peut être celui de la Saône et de la Charente.

Mais quand on sait tant et de si belles choses que tout le monde ignore, on peut bien ignorer ces détails infimes que tout le monde sait ; *De minimis non curat prætor* ; un antiquaire n'est pas chargé de connaître la géographie. Qui sait, d'ailleurs ? Comme la cohorte Romaine qui retrouvait Rome dans « *Mediolanum Santonum* » et les sept collines de la ville éternelle sur les côteaux de Saint-Eutrope, de Saint-Macoux et de Saint-Vivien, (elle voyait double), de même l'empereur Julien se promenant à Saintes avec son fidèle Ammien Marcellin, a bien pu prendre Saintes pour Lyon et y voir le grand collège de prêtres établi là près de l'autel de Rome et d'Auguste, au confluent du Rhône et de la Saône.

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute dans Saintes.

* *

Nous nous garderons bien d'examiner par le menu toutes les autres assertions de l'auteur ; c'est de la fantaisie. Pourquoi, au IX^e siècle, donne-t-il à Saintes le nom de *Mediolanum*, qui avait déjà disparu au IV^e ? Ammien Marcellin dit *Santones*. Pourquoi, parlant des villes fondées par les Santons, nomme-t-il Milan, et ne nomme-t-il pas aussi Evreux (*Mediolanum Eburovicum*), Châteaumeillant (*Mediolanum Biturigum*), puis Ternhill et Meyland en Angleterre, Meteln en Hanovre, Meix, chef-lieu de canton du département du Rhône, et qui, tous, ont été appelés *Mediolanum* ? Pourquoi parle-t-il des *Incolismenses* au I^{er} siècle, qui n'ont été connus qu'à la fin du IV^e ? Pourquoi n'accorde-t-il aux Gaulois, avant César, que des huttes, eux qui avaient, dès lors, des écoles fréquentées, Autun, par exemple, célèbre par ses monuments et le nombre des étudiants, « *pulcherrimo opere et studiorum frequentia celebres et illustres* » ? Pourquoi... ?

Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais.

* *

Il est regrettable qu'on traite avec tant de saps-gêne l'histoire et les lecteurs. Se taire ; quand on ne sait rien, est pourtant bien facile ; et il est si commode de ne dire que ce qu'on sait. Une plus grande sévérité s'impose quand on écrit dans des recueils destinés ou à des illettrés ou à des enfants. Si l'on doit le plus grand respect à l'enfance, on ne doit pas moins d'égards à l'ignorance, cette autre enfance. *Res sacra miser*. C'est une chose sacrée que cette intelligence encore fermée, naïve, avide, qui veut connaître, qui désire s'instruire. Lui jeter, dans un

ouvrage populaire (1), des notions fausses, qu'on sait fausses, pour le plaisir aisé d'étaler à des yeux ébahis une érudition de contrebande, une science factice, ce n'est pas faire une œuvre loyale. « Il faut, disait, il n'y a pas longtemps, un de nos confrères, il faut de l'honnêteté, même en histoire. »

Louis AUDIAT.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Annuaire de la société d'émulation de la Vendée (1884) cite : parmi les médecins, chirurgiens, pharmaciens et apothicaires de Monchamps avant la révolution (p. 192), Charles-René Girard de Villars, « agrégé au collège royal de médecine de La Rochelle » (acte de mariage du 10 juillet 1731) et (dans l'acte de sépulture de son épouse, Marie Deladouespe), « médecin du roy et de l'académie royale des belles lettres de La Rochelle » ; p. 199 (21 novembre 1633), l'inhumation « au chœur de l'église de céans de vénérable messire Pierre Davoine, prestre, curé d'Angoulin et archeprestre d'Aulnis » ; (1788, 11 septembre) la bénédiction de la chapelle du château du Parc-Soubise, « en présence de messire Louis Maillard de Bellair, ancien curé du Bourg en Xaintonge, instituteur de messieurs Chabot ; » p. 211 : Un commandant en chef des provinces d'Aunis, Poitou et Saintonge, en 1788, Jean-Frédéric de La Tour-du-Pin-Gouvernet, comte de Paulin, lieutenant général des armées du roi, en 1788 commandant des provinces d'Aunis, Poitou et Saintonge, dont M. Eugène Louis raconte très sommairement la carrière et reproduit du tome XII des *Archives* les lettres qui le félicitent de sa nomination au commandement de ces provinces. Voir sur lui une note complète dans la *Revue d'Aquitaine* du 1^{er} mai 1876, *Une fondation d'hôpital*, par M. Louis Audiat. G.

Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, par le baron Alphonse de Ruble (t. III, Paris, Labitte, in-8, 1885, 391 p.) Ce troisième volume (Voir, pour le 1^{er}, *Bulletin*, III, 358, et pour le second, IV, 27) s'étend de la mort (5 décembre 1560) de François II et de l'avènement de Charles IX à la fin de 1561. On y voit les luttes pour la régence, où Catherine de Médicis se hâtant prit d'abord le titre de tutrice et peu à peu l'autorité ; avec Antoine

(1) Est-ce une spécialité des almanachs de dénaturer ainsi l'histoire ? Voici l'*Almanach de maître Jacques* pour 1885, si bien rédigé quand c'était l'*Almanach de Jacques Bujault* ; il nous fait l'*Histoire d'un village*, « Beausoleil, situé dans l'ancien Poitou, non loin de la Saintonge, » lequel, « en l'année 1230, appartenait à Hugues-Gilles-Henri-Edgard de La Guerluchère, seigneur de Valfleard, Beausoleil, Rimbraud, Sèchebec, Mouillevent et autres lieux... » Mais ici au moins dès cette phrase nous voyons que l'auteur a voulu rire, et que le château, dont il donne du reste une gravure, est bâti en l'air, « dans l'ancien Poitou, non loin de la Saintonge. »

de Bourbon pour lieutenant général du royaume ; les discussions des états d'Orléans ; les intrigues des princes, Antoine de Bourbon, duc de Guise, les Chastillon, qui aboutissent au célèbre triumvirat (6 avril 1561) ; le départ si touchant de Marie Stuart pour l'Ecosse ; les états de Pontoise, les incidents dramatiques du fameux colloque de Poissy ; l'activité de Jeanne d'Albret, son appui ouvertement prêté à la réforme, ses soins pour endoctriner le jeune roi Charles IX ; pendant ce temps la conduite plus que légère d'Antoine de Bourbon, ses tergiversations ; les négociations du roi de Navarre avec l'Espagne ; l'émeute à Beauvais contre le cardinal Odet de Chastillon qui faisait prêcher la réforme, etc. ; tout cela remplit ce beau volume qu'on lit avec l'intérêt d'un roman. M. le baron de Ruble a consulté tous les documents, puisé à toutes les sources ; et avec un art admirable, de toutes ces pièces, lettres des ambassadeurs, chroniques des nouvellistes, il fait un récit vif, rapide, attachant. Comme dans les précédents volumes, les documents transcrits sont nombreux et importants. Citons, p. 333, la lettre (28 février 1561) du roi de Navarre à Charles de Coucis, sieur de Burie, lieutenant du roi en Guyenne, pour l'assemblée des états provinciaux à Bordeaux et à Angoulême ; p. 368, du même au même, pour lui ordonner de se mettre en campagne contre les séditeux ; le roi ne veut pas molester les gens de la religion qui n'ont pas pris les armes, et il n'en veut qu'aux rebelles.

Archives historiques du département de la Gironde (t. xxiii, 1883, in-4, xxiv-600 p.) contiennent, p. 299, sous le titre *Inventaire des titres* qui se trouvent au trésor de l'archevêché de Bordeaux, des notes à l'aide desquels on suit jour par jour, en 1305, l'archevêque de Bordeaux dans sa visite pastorale au diocèse de Poitiers. (Voir plus bas, page 230). On lit, p. 340 : « Le n° 237 porte que sa dicte sainteté seroit allé en l'abbaye Saint-Séverin où il auroit presché la parole de Dieu, couché en ville avecq son train, et le lendemain, jour de samedy, l'abbé et couvent du dict lieu avoir recogneu que l'archevesque de Bourdaulx avoit double procuration audict monastère. » J'ignore pourquoi l'éditeur du document, M. Jacques Boucherie, qui a commis plusieurs erreurs dans l'attribution des noms de lieu, a remplacé Saint-Séverin par Saint-Sauvant La Plaine, canton de Lusignan, qui n'a jamais été une abbaye ; il s'agit de Saint-Séverin, abbaye aujourd'hui dans la commune de ce nom, canton de Loulay, arrondissement de Saint-Jean d'Angély, jadis diocèse de Poitiers. La même pièce dit, p. 342 : « Le 244 porte que Pierre Agrini de Chalais, du diocèse de Xaintes, s'est recogneu estre homme lige dudict seigneur archevesque de Bourdeaux, luy avoir faict hommage pour raison des fiefs qu'il tenoit de luy en sa seigneurie et destroit du chasteau de Chalais et ailleurs ; » et p. 241 : « Le 240 porte que Guillaume, seigneur d'Ambleville, du diocèse de Xaintes, a recogneu estre home-lige du seigneur

archevesque et église de Bourdeaux, fait le serment de fidélité à révérent père en Dieu, Arnaud, par la grâce de Dieu, archevesque de Bordeaux, le 10 janvier dudit an 1307 pour raison de son repaire et chasteau d'Ambleville, et pour toutes les autres choses que ses prédécesseurs avoyent possédé du dict archevesque de Bourdeaux, et auroit promis donner par escript son dénombrement de tout ce que tenoit de luy; » page 524, la nomination au pape par le roi (26 novembre 1646) de Jacques Raoul, « cy-devant évesque de Xaintes !... à l'évêché de Maillezais, vacant par la résignation ou démission pure et simple que messire Henry de Béthune, dernier titulaire et paisible possesseur d'icelluy, en a faicte, à la charge toutesfois de la somme de deux mille livres de pension que ledit sieur de Béthune s'est réservée à prendre par chacun an, sa vie durant, sur les fruitz et revenus dudict évesché, franche et quitte de toutes décimes et autres charges ordinaires et extraordinaires » ; — Brevet (26 novembre 1646) par lequel le roi présente Henri de Béthune nommé (21 novembre 1646) archevêque de Bordeaux, « à notre très saint père le pape, pour estre pourveu de l'abbaye de Mauléon, ordre de Saint-Augustin; diocèse de Maillezais, à présent vacante par la simple démission que messire François de Nesmond, dernier abbé commendataire et paisible possesseur d'icelle, en a faicte, à la charge néanmoins de la somme de mil livres de pension en faveur et profit de messire Louis de Bas-sompierre, » nommé évêque de Saintes ; — Brevet (4 décembre 1646) par lequel, vu la résignation faite de l'évêché de Maillezais par Henri de Béthune, nommé à l'archevêché de Bordeaux, vacant par la mort d'Escoubleau de Sourdis, le roi, ayant présenté à sa sainteté « Jacques Raoul pour remplir ledit évesché de Maillezais, et considérant qu'il importe grandement, tant pour le service et la gloire de Dieu et le salut des âmes de ses sujets, dont sa majesté est obligée de prendre soin pour le bien du public et du service de sa majesté, qu'en attendant l'expédition des bulles et provisions dudict évesché de Maillezais en faveur dudict sieur Raoul, ce diocèse ne demeure pas despourveu d'un évesque; veu même qu'en plusieurs lieux d'iceluy il y a un grand nombre de gens sèparez de la créance de l'église universelle; » — Page 534, lettres patentes de Henri IV (8 novembre 1594), annonçant aux trésoriers généraux de la Guienne que, par l'arrêt du 10 septembre 1563, le roi a donné à Louis de Foix, ingénieur, la somme de 36,000 écus pour les ouvrages faits dans la construction de la tour de Cordouan, pour ses voyages, plus la somme de cinquante mille écus pour l'achèvement de cette œuvre, suivant le modèle déposé à l'hôtel de ville de Bordeaux, lesquelles sommes payables en trois années, à la charge que ledit de Foix aura terminé son œuvre dans ce temps, d'après un contrat passé avec lui; le subside de Royan et le convoi établi à Bordeaux sont abolis; il sera levé un nouveau subside sur les marchandises « passans et descendans au lieu dudict Bordeaux » par M^e Henry de Lanssade, qui sera

chargé de payer ledit de Foix ; délibération des trésoriers généraux de Guienne, avril 1595, sur le même sujet. A.-B.

Bibliothèque de l'école des chartes, tome XLV (1884), contient p. 152, la suite du *Catalogue du fonds Bourré à la bibliothèque nationale* (Voir *Bulletin*, v, 32). Notons-y : n° 626, lettre (1469) de Louis XI ratifiant l'érection faite par son frère, le duc de Guienne, au profit de Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, des terres et seigneuries de Marans, l'île de Rhé, Queue de Vache, le Plon, l'Aleu, l'Ourmeu, Fourras, Esnande, en comté de Marans, L. 67; n° 627, requête (1469) de Jean de Daillon, sieur du Lude, Pierre d'Oriole, Gilbert de La Fayette, Guillaume de Cerisay, au roi Louis XI, pour obtenir la moitié de la confiscation des personnes dénoncées par Jehannot de Havas, à l'exception de MM. de Nemours et d'Armagnac, et pour faire nommer Guillaume de Cerisay receveur des deniers de ladite confiscation, M 34. (En 1469, à la suite de la révolte du comte d'Armagnac, dans laquelle le duc de Nemours avait été compromis, lui aussi, leurs biens à tous deux furent confisqués); n° 675, échange (8 décembre 1470) consenti par Marguerite d'Amboise, femme de Louis de La Trémoille, et autorisée par lui, de ses seigneuries de Marans et de l'île de Rhé, contre les seigneuries de Vierzon ou d'Issoudun, à son choix et à celui de ses héritiers, L. 29, 30; n° 743, lettre (3 mai 1472, Cognac) d'Yvon du Fou à Louis XI annonçant la capitulation de Cognac, où commandait le sire d'Archiac, qu'il lui envoie sous bonne garde, et sollicitant pour celui-ci l'indulgence royale; il lui annonce en même temps le supplice prochain, à Bordeaux, de l'abbé de Saint-Jean. (Une lettre missive de Louis XI, en date du 7 mai 1472, témoigne qu'il ne vit pas de bon œil l'indulgence dont Yvon du Fou avait fait preuve pour le sire d'Archiac, compromis dans les menées du duc de Guienne); n° 753, serment prêté par Paillard d'Urfé, Loys de Sorbier, M. de Dampierre (François de Clermont), etc., sur le chef de saint Eutrope; n° 758, (1472), « ce que monsieur le sénéchal de Xaintonge avoit de monsieur de Guienne; » n° 786, mandement (octobre 1472, Amboise), de Louis XI à Noël Le Barge, trésorier des guerres, de payer à Jean le Tondeur, son canonnier, 116 livres 7 s. 6 d. tournois, à compte sur les 126 livres tournois qui lui sont dues pour le transport d'artillerie en Saintonge; n° 795, mandement (16 décembre 1472, Le Puy-Belliard) de Louis XI aux généraux des finances de faire payer par Jehan Briçonnet, receveur général des finances, à Patrix Foucart, sénéchal de Saintonge, 1000 livres tournois par an que lui donnait le feu duc de Guienne, en sa qualité de chambellan; n° 799, requête (1472) du sénéchal de Saintonge pour être maintenu en jouissance des 100 francs de gages que lui donnait le duc de Guienne pour la garde du château de Saint-Jean d'Angély, et d'une autre somme de 100 fr. pour son lieutenant; n° 882, lettre missive (6 mars 1475, Surgères) d'Antoinette de Beaumont à Bourré, pour obtenir la res-

titution des blés qu'elle faisait mener à Saintes, « et comme il n'y a pas dans ses terres le quart du peuple qui ayt blé pour demye la provision, qu'ilz ne baillent que la moitié du taux à quoy ils ont esté tauxé » ; n° 886, lettre (lundi 13 mars 1475, Tonnay-Charente) de Jean Faure à Bourré, pour lui annoncer que les villes d'Angoulême, Tonnay-Charente, Saintes, ne lui ont pas fourni les blés qu'elles lui avaient promis, et pour le transport desquels il avait frété deux bâtiments à Marennes, en vue d'approvisionner Bordeaux; n° 887, lettre (13 mars 1475) du sire de Rochechouart à Bourré, pour obtenir le retrait de l'exemption de son péage de Tonnay-Charente en faveur des marchands qui expédiaient des blés à Bordeaux, « veu que cette exemption ne vient au prouffit du roy, ne de ceulx de Bordeaux, mais vient au prouffit d'aucuns marchans particuliers » ; n° 888, lettre (6 avril 1475, Barbezieux) de Marguerite de La Rochette, châtelaine de Barbezieux, à Bourré, pour obtenir une réduction sur les 60 tonneaux de blé, imposés à sa seigneurie, pour l'approvisionnement de Bordeaux; n° 890 (11 avril 1475, Saint-Jean d'Angély) lettre de à sur le ravitaillement de Bordeaux et Bayonne en blé, en prévision d'une descente des Anglais; n° 891, lettre (12 avril 1475, Niort) de Jean Rousseau à Jean Demoulin, seigneur de Rochefort, et à Arnaut Gaillart sur les approvisionnements de blé à destination de la Guienne; n° 892, lettre (17 avril 1475, Saint-Jean d'Angély) des habitants de Saint-Jean d'Angély à ceux de Bayonne sur les envois de blé à faire dans cette dernière ville, où l'on craignait une descente des Anglais; n° 902, lettre (11 mai 1475, Parthenay) de Demoulin et Rousseau à l'évêque d'Aire, à Bourré, à d'Escuilly et à l'avocat du roi en Saintonge, annonçant que les habitants de Parthenay, alléguant une défense de Dunois, ont refusé de livrer du blé; que néanmoins il leur a été imposé 200 charges de seigle, à destination du port de Coulons, et que les noms des plus récalcitrants ont été pris; n° 953, « estat (2 janvier 1479, Cléry) par extimacion de la récepte de l'isle de Ré, pour ung an, commençant le xiii^e jour de décembre l'an mil cccc soixante-dix-huyt, et finissant l'an révolu mil cccc soixante-dix-neuf. » G. B.

Bulletin de la société de géographie de Rochefort (vi, n° 1, juillet-septembre 1884) contient une lettre où notre confrère M. Polony, directeur des travaux hydrauliques, traite la question *Du changement du niveau du sol en Aunis et en Saintonge*. Après avoir rappelé les travaux de M. Chévremont pour la Normandie et la Bretagne, ceux de M. Bouquet de La Grye, de M. Quénaut pour les environs de Coutance, et de M. Delforterie pour les environs de la pointe de Grave et Cordouan, il ajoute : « Tous concluent à l'existence d'un abaissement progressif très lent et encore actuel des côtes ouest de la France. On parle de deux à trois mètres par siècle. Je trouverais ce chiffre un peu trop fort pour être probable, s'il s'agissait de l'appliquer aux

environs de Rochefort, aux côtes de Saintonge et d'Aunis ; mais s'il me fallait me prononcer sur le sens du mouvement actuel, je le ferais certainement en faveur de l'abaissement. S'il n'existe aucune preuve matérielle, aucun point de repère historique, une foule de circonstance impliquant la probabilité, par leur orientation commune, m'inspirent une conviction au moins aussi fondée qu'un témoignage d'une apparence plus éclatante.» Puis M. Polony entre dans des considérations marégraphiques et autres qui ne lui donnent que de faibles arguments en faveur de sa manière de voir. Et pourtant il est dans le vrai quand il dit que les côtes aunisiennes et saintongeaises ont subi un mouvement très lent d'affaissement, et ce point de repère historique, cette preuve matérielle du fait, qu'il cherche et ne trouve pas, je vais les indiquer.

La paléonthologie ou préhistoire, sœur puinée de la géologie, doit beaucoup à sa sœur aînée : car bien souvent elle est obligée de lui demander le secours de ses lumières ; mais parfois aussi c'est l'inverse qui a lieu, et nous sommes précisément en présence de l'un de ces cas, où la géologie est très heureuse de trouver la préhistoire pour lui donner des indications et des preuves.

A Er-Lanic, petit flot situé dans la mer du Morbihan, M. le docteur de Closmadeuc (1) a signalé deux cromlechs circulaires, situés l'un à côté de l'autre et formant dans leur ensemble un 8. Le cromlech supérieur est partie sur le sol à sec de l'ilot et partie sous l'eau. Le cromlech inférieur est presque totalement engagé sous l'eau de la mer. Leur explorateur fait remarquer avec raison que ce monument n'a pu être construit dans des données pareilles.

De son côté, M. Gaillard (2) a fouillé, au Port-Blanc, deux dolmens situés sur le sommet d'un mamelon qui domine la mer. Lors des mauvais temps, la vague, s'élevant jusque sur ce mamelon, a ruiné ces dolmens. Or il est évident que les constructeurs de ces monuments ne sont pas allés les édifier à la portée des fureurs de la vague ; par suite le Port-Blanc, à la fin de l'époque de la pierre polie, devait être à l'abri des flots.

Au mois de juin 1884, M. Mortillet (3) a fait, avec les auditeurs de son cours d'anthropologie, une excursion à Thinic, près de Saint-Pierre de Quiberon. Thinic est un rocher sur lequel se trouvent des sépultures de l'époque de la pierre polie ; à basse mer on y accède à pied sec ; à haute mer il forme une île ; les tombes sont largement entamées par la vague ; or il est évident que les populations qui se donnaient la peine d'ensevelir leurs morts dans des monuments aussi considérables que ceux

(1) Voir *Matériaux pour l'hist. préhist. de l'homme*, 1882, p. 409 et s.

(2 et 3) Voir *L'Homme*, journal des sciences anthropologiques, juillet 1884, p. 421.

que nous connaissons, ne les auraient pas volontairement exposés à être déterrés par la mer.

Comme conclusion on est forcé d'admettre que ce n'est qu'à près la fin de l'époque de la pierre polie que la mer a envahi les côtes de la Bretagne : car ses monuments sont de la fin de cette époque.

En est-il de même pour nos côtes aunisiennes et saintongeaises ? Oui, certainement ; et M. Pineau, de l'île d'Oleron, nous en fournit la preuve. En effet (1), il a découvert et exploré une station néolithique située sur la côte d'Ors et dont une partie est constamment baignée par la mer. On y trouve le charbon des foyers, les os calcinés, les débris de toutes sortes et en telle abondance qu'il n'est pas douteux que le séjour en cet endroit des populations néolithiques a été long. Au milieu de cette station se trouvait un dolmen qui porte les traces évidentes d'une action prolongée de la mer. A cette époque donc le sol était plus élevé que de nos jours et à l'abri des eaux.

M. de Closmadeuc et M. de Mortillet, entrant à ce sujet dans des considérations qu'il serait trop long d'énoncer ici, ont établi que le mouvement d'affaissement du sol a dû commencer à la fin de l'époque néolithique ou très peu après, c'est-à-dire il y a environ 3,000 ans. Et ce que ces savants disent pour la Bretagne nous pouvons bien certainement le dire pour nos côtes, les faits invoqués se produisant d'un côté comme de l'autre.

Nous voilà donc renseignés par la préhistoire ; le mouvement d'affaissement entrevu par les géologues est réel, et nous savons depuis quand il a commencé ; nous savons aussi qu'il a continué après l'occupation romaine : car des monuments gallo romains se trouvent actuellement fortement endommagés par les flots. Mais se fait-il encore sentir ? Je ne le crois pas ; et M. Pineau, qui s'est beaucoup occupé de cette question, va plus loin et pense qu'il se produit un mouvement de relèvement en sens inverse. Il y a quelques mois j'ai visité Ors avec lui ; il m'a fait part de toutes ses observations, et j'avoue qu'il m'a entièrement convaincu.

E. MAUFRAS.

La même livraison contient, p. 54, des notes sur les *Tremblements de terre en Aunis et en Saintonge*, par MM. Polony et Biteau, qui constatent, très souvent d'après les volumes des *Archives*, des secousses : 26 octobre 1568, 9 avril 1593, 9 novembre 1593, 12 décembre 1598, 16 juin 1600, 28 juillet et 24 août 1605, 11 octobre 1606, 11 août 1619, 16 février 1639, 30 juillet 1648, 18 et 25 février 1700, 16 décembre 1703, 10 janvier 1704, juillet 1704, 15 septembre 1706, septembre 1711, mai 1735, 16 février 1736, 3 février 1756, 30 avril 1776, 2 mai 1780, 27

(1) Voir *Matériaux pour l'hist. primit. de l'homme*, année 1879, et *Bulletin des archives de Saintonge*, juillet 1884, v^e vol., p. 18.

juillet 1791, 1850, 23 septembre 1866, 26 juillet 1882, 4 juin 1884, 6 février 1885.

En voici un de plus et le plus ancien; il est cité au 12 novembre 1312 par les *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, p. 144: « Anno Domini millesimo ccc^{mo} duodecimo, in crastino beati Martini hymalis, videlicet duodecimo die novembris, fuit terræ motus circa mediam noctem, luna existente plena, per totam diocesim Xanctonensem, et fuit cum sono horribili et valido tremore; ego qui scripsi audiui, quia eram in diocesi predicta. » Le mouvement du sol qu'avait ressenti le chroniqueur lui-même est le plus ancien de nos contrées. Il y en avait eu un autre, un peu auparavant, à Limoges, le 3 mars 1215. A.

Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques, (du ministère de l'instruction publique) section d'archéologie, 1884, n° 4, raconte (auteur M. Maurice Faucon) que, à l'abbaye de La Chaise-Dieu en Auvergne, dont relevait le prieuré de Sainte-Gemme en Saintonge, le tombeau du pape Clément VI (Pierre Rogier) avait, entre autres statues de ses parents, celle de l'évêque de Saintes, Etienne de La Garde, que l'abbé Grasilier, *Notice biographique sur les évêques de Saintes*, dit « d'une famille noble du Limousin, qui a fourni à l'église un patriarche de Jérusalem (?), un évêque de Lodève et autres prélats. » M. Faucon ajoute, p. 421 « : Etienne de La Garde, oncle de Guillaume de La Garde, fut promu à l'archevêché d'Arles (1350) après son passage à l'évêché de Saintes (1342-1350). Les bénédictins n'ont pas essayé d'identifier cet évêque de Saintes, *Stephanus de Gardia*, qu'ils appellent, *Etienne de Gard*, avec l'archevêque d'Arles. L'abbé Briand, auteur d'une *Histoire de l'église de Saintes*, s'en rapporte à la *Gallia*, et ne semble pas supposer qu'Etienne de Gard, disparaissant de Saintes vers 1350, ait été transféré à un autre siège. Cette identification me semble pourtant à peu près certaine, d'autant qu'on ne sait pas du tout ce qu'était Etienne de Gard avant son avènement au siège d'Arles (Voyez Baluze, I, 988). Etienne de La Garde était cousin de Clément VI; il avait deux frères, Bernard, seigneur de Pélissanne, et le cardinal Géraud de La Garde, mort en 1343. (Baluze, *ibid.*, I, 852). » Il eut pour successeur à Arles, en 1360, son neveu, Guillaume de La Garde, qui fut légat à Naples pour couronner roi Louis de Tarente, époux de Jeanne I^{re}. L'abbé Grasilier dit à tort que le pape Clément VII (1373) fit cardinal Etienne de La Garde, mort en 1360, et qui n'a jamais été cardinal même sous Clément VI, son cousin.

Bulletin du protestantisme du 15 janvier, sous ce titre: *Ephémérides de l'année de la révocation de l'édit de Nantes*, par M. le pasteur Franck Puaux, cite ces quelques faits: 2 janvier, Arnou, intendant de La Rochelle, s'étant servi de Marie Bonnaud pour faire arrêter les pasteurs de cette église, le par-

lement de Paris, les trouvant innocents, les fait transférer (2 janvier) de la Conciergerie à la Bastille, comme prisonniers d'état, pour n'avoir pas à les juger; 10 janvier, Arnou, à Châteauneuf: « Il faut ôter aux hérétiques leur crédit et leur montrer plus d'avantages à être catholiques... (Archives nationales TT 259); » 18 janvier, le parlement de Paris ordonne la démolition du temple de La Rochelle; une cloche, enlevée à une église catholique, est fouettée, rebaptisée et donnée à Saint-Barthélemy.

Chronique normande du XIV^e siècle, publiée par A. et E. Molinier (in-8, 1882), contient p. 223, interrogatoire et jugement (1345, 16-28 mai) d'Arnaud Foucaut, aventurier à la solde des Anglais, « né de la paroisse de Cliont, en la chastellenie de Pont en Xaintonge, détenu es prisons de Sainte-Geneveve. » On voit, dit l'éditeur, que « c'est l'interrogatoire et le jugement par la Tournelle d'un aventurier, français d'origine, que des démêlés avec la justice royale avaient fait entrer au service du roi d'Angleterre. On y trouve racontées ses aventures avec force détails pittoresques; et vraiment, malgré ses réticences, il en avoua assez pour mériter deux fois la corde que le parlement ne sut pas lui refuser. C'est comme la contre-partie des récits de Froissart, un exemple de la manière dont se recrutaient les armées d'alors. Arnaut Foucaut avait vingt-trois ans quand ce malencontreux arrêt mit fin à ses exploits; il y avait huit ans qu'il faisait ce beau métier; on voit que le sujet promettait. Le 16 mai 1345, après avoir fait serment, il confessa qu'à l'âge de 14 ou 15 ans, ayant été battu « en venant de l'eschole » par un certain Pierre Garda, il tua Garda Garda, frère de Pierre; poursuivi par les gens du roi, il s'enfuit à Montandre où il se mit à la solde de « Guillaume Raymon de Garrenague, chevetaine pour le roy d'Angleterre. » La place fut prise par Mouton de Blainville et Savary de Vivonne, capitaines du roi de France en Saintonge, et il lui fut accordé de retourner chez lui; mais « il trouva à Jonzach, Guillaume Garda et Hélies Garda, amis charnex du dessus dit Garda... qui le navrèrent. » Arrêté en « la paroisse de Rusinach, » il sortit du pays sur l'ordre du sénéchal, et alla à Bordeaux « en l'ostel de Jean Coulon », sous les ordres duquel il entra comme homme d'armes dans la compagnie du sénéchal de Gascogne pour le roi d'Angleterre. Il prit part, avec 50 ou 60 autres « souldiers », à une expédition contre Bourg près du bec d'Ambèze, « quar... un chanoine leur avoit promis de rendre ladite ville »; ils passèrent tous par une fenêtre de l'abbaye « à laquel la mer bat », repoussèrent les gens de la ville qui voulaient entrer au chastel, dont l'abbaye fait partie, et s'emparèrent du capitaine Jehan de Montlion; on fit grand butin, et « il qui parle demourast par l'espace de ix semaines pour garder le chastel. » Il retourna à Bordeaux, où il se mit dans la compagnie du seigneur de Pommiers qui alla ravager la Saintonge, puis dans celle de sénéchal de Gascogne

qui pillà le château de Blanssac... Le 23 mai 1345, « en la tour-nelle de Sainte-Geneviève ou Mont de Paris, » il affirma par serment que la confession ci-dessus était vraie, et dit en outre que « au pais de Gasquoigne plusieurs balliz ne se portoient pas deuement.... et què plusieurs villes et chasteauls se tour-neroient par devers » le roi à la première occasion. Le 24 mai, « sus les quarreaux on Chastellet », il confessa, que l'année dernière, « entre aoust et vendanges, » un nommé Bernart Jourdain de Fois l'emmena avec d'autres compagnons piller le prieuré de Saint-George de Ressé; « là firent grand roberie; » il eut pour sa part « xx florins à l'escu... Si fu jugez li diz Arnauz par les dessus diz seigneurs... comme traistres en crime de lèse majesté, robeur, pilleur, murtrier et larron, à avoir la teste copée es haies et premier trayné et puis menez et penduz au gibet. Et ainsi fut fait le samedi ensuivant, après la feste du saint sacrement » (28 mai 1345). — P. 97, le 8 avril 1351, Friquet de Fricamps s'empare du fort d'Ambleville et d'une autre place sur la Charente. Le roi Jean nomme le maréchal de Nesle capitaine général en Poitou et en Saintonge. Le maréchal vient attaquer les Anglais et les Gascons, qui ravageaient le pays et « les encontra une lieue par delà Saintes à une chapelle que on nomme Saint-George. » Les retards de Gui de Nesle permettent aux garnisons anglaises de Tonnay-Charente et de Taillebourg d'arriver sur le champ de bataille. « Là furent François déconfiz; » sont pris : le maréchal de Nesle, Regnaut de Pons, etc. Les débris de l'armée se retirent à Saintes. — P. 99, en juillet 1351, les Français commencent le siège de Saint-Jean d'Angély; « on mit bastides, et dedans yceuls bastides, ordonna le roy Jehan grant foison de gens d'armes; » le roi vient en personne; les assiégés obtiennent une trêve de 40 jours, au bout de laquelle ils sont forcés de se rendre. G. B.

Collection de manuscrits... relatifs à la Nouvelle France, t. III, 1884. Cette très importante publication, dont nous avons déjà parlé, v, 90 et 130, se continue avec une rapidité et un intérêt remarquables. Le 3^e volume contient des pièces de 1714 à 1754; entre autres, des lettres et rapports de Begon, Vaudreuil, des Herbiers, La Galissonnière, etc. Il y est encore question des sauvages Abenakis; on a vu, v, 131, que le ministre recommandait à l'intendant Begon de bien soigner les deux qui devaient être envoyés à La Rochelle en 1694. La ville de La Rochelle n'avait pas le privilège de posséder seule ces hôtes du Canada. Nous extrayons l'acte qui suit des registres paroissiaux de La Tremblade, déposés à la mairie d'Arvert : « Le 3^e jour du mois de mars 1669, a esté baptisé en l'église de Saint-Sébastien de La Tremblade, par moy sousigné, un certain sauvage amené de l'isle de Saint-Pierre en Canada, par M^e Michel Pasquinet, du lieu de La Tremblade; lequel dit sauvage a dit estre fils d'un nommé Tresbide, auquel nous avons donné le nom de Jacques. A esté parrain M^e Jacques Giraudeau et sa merinne demoiselle

Anne Merieau. » Ce Jacques Giraudeau doit être le père de Jean Giraudeau, lieutenant de Job Forant en 1686, dont il est question t. XIII des *Archives*, page 254. A. L.

De Ruffec à Niort en chemin de fer. Notes de voyage par M. H. Beauchet-Filleau (Ruffec, Picat, 1885, in-18, 160 p.). Quel excellent guide que M. Beauchet-Filleau ! On ne peut que gagner en bonne et savante compagnie. Il n'est si petite localité qui n'ait ses souvenirs, sinon son histoire. Pour notre guide, la ligne de fer n'est qu'une indication ; il la quitte souvent, et il fait bien, pour parcourir les lieux qui offrent un intérêt. Nous recommandons ce petit ouvrage à ceux qui, par nécessité, voyageront sur cette ligne peu fréquentée de Niort à Ruffec par Melle.

Eléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Brunswick-Zell (1665-1729), par M. le vicomte Horric de Beaucaire. — La singulière destinée que celle d'Eléonore Desmier d'Olbreuze ! Issue d'une maison ancienne et noble du Poitou, mais pauvre, quoique comptant de belles alliances, Chabot de Jarnac, d'Harcourt-Beauvais, prince d'Epinay, ducs d'Elbœuf, Saulx-Tavannes, Rohan, elle parvint à mettre sur les trônes d'Angleterre et d'Allemagne son petit-fils Georges II et sa petite-fille Sophie-Dorothée. Son histoire est célèbre, et les mémoires du temps, les correspondances particulières ou diplomatiques s'en sont entretenus souvent. Eléonore d'Olbreuze (Olbreuze, paroisse d'Usseau, élection de Saint-Jean d'Angély, dépendait de la baronnie de Mauzé qui relevait de l'Aunis, et pour le spirituel du Poitou) appartenait à une famille encore répandue en Poitou, en Angoumois, et dont les rameaux, Desmier de Chenon, Desmier du Roc, Desmier de Saint-Simon et d'Archiac, Desmier du Breuil, etc., ont poussé un peu partout ; et comme ces Desmier se sont alliés à toutes les familles du Poitou, Saintonge et Angoumois, Poussart, Mathefelon, Acarie, Gaillard de Saint-Dizant, Fonsèques, Surgères, Clermont-Surgères, Chasteigner, La Rochefoucault, Archiac, Mauléon Allemaigne, Prevost de Gagemont, Nicolas de Voutron, Lestang, Liniers, Chergé, de Laage, du Fay, Thibault de La Carte, Montalembert, Chivvres, des Francs, du Chilleau, etc., il résulte que la plupart des familles de notre région se peuvent dire — à une dose infinitésimale, il est vrai — alliées aux maisons régnantes d'Angleterre et d'Allemagne. Une biographie de M^{lle} d'Olbreuze, outre l'intérêt général, excite encore l'attention de la province qui la réclame comme compatriote. Ne nous étonnons pas si, dans ces dernières années, on s'est beaucoup occupé d'elle en Saintonge et en Poitou.

M. Paul Marchegay, dans l'*Annuaire de la société d'émulation de la Vendée* (1864), tirage à part sous ce titre : *Recherches historiques sur le département de la Vendée*, mettait au jour

un fragment des *Mémoires*, publiés depuis par M. Edouard de Barthélemy (Genève, Fick, 1876), de Charlotte-Amélie de La Trémoille, comtesse d'Altembourg, qui donnait sur les débuts d'Eléonore quelques renseignements certains : « Elle n'était pas fort belle, mais agréable de corps et d'esprit, fort pauvre, de bonne noblesse du pays d'Aunis ». Et en 1875, M. Louis de La Rochebrochard insérait dans le t. iv des *Archives du Poitou* des lettres fort intéressantes d'elle à plusieurs membres de sa famille. Puis est venu M. Louis Delavault qui, dans l'*Avenir*, de Surgères, a raconté très sommairement, mais avec charme, sa vie (*Les femmes célèbres de la Saintonge*: Eléonore Desmier d'Olbreuze; in-12, s. l., ni n., ni d., 17 pages). C'était le commencement.

M. le vicomte Horric de Beaucaire tient à la Saintonge et à l'Angoumois par sa famille, et à la littérature par deux au moins de ses aïeux paternel et maternel : Louis-François de Graslen, économiste célèbre au xviii^e siècle, et le baron de Ballainvilliers, grand chancelier de l'ordre du Saint-Esprit, ministre d'état et traducteur d'Horace. Il a voulu consacrer sa plume à une Saintongeaise et non des moins illustres. Son séjour en Allemagne et sa position lui rendaient possibles les longues et difficiles recherches. Il a fouillé les bibliothèques et les archives, consulté les imprimés et les manuscrits, et puisé partout dans les archives royales de Hanovre et au ministère des affaires étrangères de Paris, aux archives de l'état prussien à Berlin, et aux archives de Londres. Ce qu'il a trouvé de documents curieux est étonnant. Les lettres particulières et diplomatiques, les contrats, les inventaires, les rapports des agents de Louis XIV et de Georges II, la correspondance du roi de Prusse à propos de la terre d'Olbreuze, les billets de parents et d'amis, l'acte de confiscation et puis le *don* de la terre par le roi de Prusse à son cousin Alexandre Prévot de Gagemont moyennant 40 mille écus, une biographie même avec quelques mots de Leibnitz., tout cela, il nous le livre abondamment.

Les notes sont nombreuses et fort bonnes ; chacun des mots est soigneusement éclairé ; c'était indispensable parmi cette foule de grands, de parents, d'agents, d'intermédiaires qui passent dans ces pages. Dirai-je que la narration est claire, vive, rapide ? On suit avec intérêt les péripéties de cette existence si agitée. Eléonore, fille d'honneur de la duchesse de La Trémoille, puis de la princesse de Tarénte, vit à Cassel le duc de Brunswick, Georges-Guillaume, dont elle dit en riant « que si jamais elle était capable de faire une folie, ce serait pour l'amour de lui ». Fit-elle la folie ? Une liaison commença (1665), à laquelle on a donné par euphémisme le nom d'union morganatique. Le mariage eut lieu en 1676. Une fille était née (1666), Sophie-Dorothée qui épousa en 1682, malgré son dégoût, son cousin Georges-Louis, qui la prenait malgré lui. « Ah ! disait-elle, j'envie le sort d'une marquise de France ; elle est moins malheureuse que la princesse de Brunswick-Hanovre ». Puis une

belle nuit (1694), le comte de Kœnigsmarck disparut sans qu'on ait pu retrouver ses traces ; les biographies disent qu'il fut jeté dans un four allumé ; et la princesse, accusée de l'avoir aimé, fut enfermée pour sa vie dans la forteresse d'Ahlden, où elle mourut en 1726 après 32 ans de captivité, son mari étant roi d'Angleterre.

Il faut entendre M. de Beaucaire narrer par le détail tous ces incidents, petits et grands, montrer les intrigues, la haine qui entouraient la duchesse de Zell, cette demoiselle du Poitou, « l'Olbreuze », comme s'exprimait sa belle-sœur, et les démarches de Louis XIV pour gagner le duc. Il y a des conversations vraiment curieuses, et des trames dont l'auteur tient habilement les fils.

Nous n'insistons pas. Par ses nombreux et riches documents il a donné le moyen de rectifier tous les historiens qui se sont occupés d'Eléonore, révélé un coin de ces cours d'Allemagne au xvii^e siècle, et raconté fort élégamment une vie qui demandait un chercheur heureux, un diplomate adroit et pénétrant, un habile écrivain. (Voir compte-rendu dans *Le Livre* du 10 mars). Aussi cet ouvrage obtient-il un fort grand succès en Allemagne et en Angleterre. L. A.

A propos d'Eléonore d'Olbreuze, il ne sera pas sans intérêt de transcrire ici un extrait de l'abrégé de la vie du marquis de Torcy par la marquise d'Ancezune, sa fille, d'après un manuscrit, fonds français 10668 de la bibliothèque nationale ; on y verra quelle était la cour de Zell en 1685 :

« A l'âge de seize ans, M. de Torcy, ayant fini toutes ses études vint en entreprendre, sous les yeux de M. son père, d'un autre genre... Don Alphonse, roi de Portugal, venait de mourir, et don Pedro, son frère, avoit succédé à son royaume, qu'il gouvernoit sous le titre de régent depuis le mois de mars 1668. M. de Croissy proposa son fils pour aller faire compliment au roi de Portugal de la part du roi. M. de Torcy partit pour Lisbonne au commencement de l'année 1684. Les vents contraires l'ayant retenu assez longtemps à La Rochelle, il profita de ce délai pour aller visiter Rochefort, et partit enfin le 9 de mars... Il partit de Lisbonne au mois de novembre ou de décembre. Il alla en voiture de Lisbonne à Madrid. La suite des mémoires contient des portraits fort bien faits de tout ce qui composoit alors le conseil d'Espagne. Il revint en France au mois de mars 1685 ; et dès le mois d'avril suivant, le roi l'envoya encore, dans la qualité d'envoyé extraordinaire, faire des compliments au roi de Danemark sur la mort de la reine sa mère. Il fut obligé de s'arrêter longtemps à Hambourg pour attendre ce qui seroit réglé pour le cérémonial.

« M. de Torcy s'étoit détourné en chemin pour passer à la cour de Zell, qui étoit alors à Bruchausen, maison de chasse à dix-huit lieues de Zell. La cour de ce prince étoit pour lors une

des plus agréables cours d'Allemagne, et une de celles où les Français étoient les mieux reçus. On n'y entendait parler presque point d'autre langue que la française ; et presque tous les officiers du prince étoient Français. M. de Torcy fut logé au château avec tous ceux qui l'accompagnoient ; et on le pressa fort d'y rester jusqu'au retour du roi de Danemark, qui étoit pour lors en voyage. La duchesse de Zell étoit une princesse de beaucoup d'esprit, fort zélée pour la religion calviniste qu'elle professoit ; mais ses discours étoient pleins de circonspection. Le duc et elle parlèrent du roi avec toute l'admiration et le respect qui lui étoient dus, quoique la différence de la religion change quelquefois de sentiments, surtout dans un temps où celle que l'on suit est persécutée (1). La princesse de Zell avoit aussi beaucoup d'esprit et d'agrément. C'est, comme je crois, celle qui avoit épousé le duc d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Georges I^{er}, et qui a passé sa malheureuse vie enfermée dans un château, sur des soupçons fort légers pris pour le comte de Konismark, qu'on fit disparaître brusquement et dont la fin fut tragique.

« M. de Torcy demeura cinq jours à Bruchausen, et vint de là à Hambourg, qui n'en est pas à une grande distance, puisqu'il ne mit qu'un jour et une nuit à faire sa route ».

M. de Beaucaire a donné dans son livre un beau portrait de la duchesse de Zell, qui est aussi gravé dans le tome XIII des *Archives*. M. Thomas Arnauldet, bibliothécaire de la ville de Niort, a bien voulu nous en signaler un autre contenu dans un livre imprimé in-8° à Amsterdam, en 1696, chez Henri Desbordes, et dédié à la duchesse. Ce livre est intitulé : « *De la mort*, par Guillaume Scherlock, docteur en théologie, doyen de Saint-Paul, maître du Temple et chapelain ordinaire de sa majesté, traduit de l'anglais par David Mazel, ministre du Saint-Evangile ».

L. DELAUAUD.

Etudes historiques sur la révolution en Périgord, par M. Georges Bussière (Bordeaux, Chollet, in-8, 2 vol., 1877-1885). — La première partie de cet ouvrage comprend : *La bourgeoisie périgourdine ; agriculteurs, économistes et paysans périgour-dins en 1789* ; la seconde, *Le mouvement électoral en 1789*. C'est

(1) Les dragons avaient été mis chez madame d'Olbreuze, belle-sœur de la duchesse, en septembre 1685. (LIÈVRE, *Histoire des protestants du Poitou*, 1860, t. III, p. 56, 170). Madame d'Olbreuze (Marie-Sylvie de Sainte-Hermine) était cousine germaine de madame de Maintenon ; son frère Philippe, chevalier de Sainte-Hermine, fut emprisonné à la Bastille en 1686, pour cause de religion ; le gouverneur Besmaux lui permit d'y recevoir la visite de sa sœur. (Bibl. nat. ms. Claircmbault, 888. f° 126. Voir ma notice sur *Éléonore d'Olbreuze* ; Surgères, 1880, p. 16.) Nous n'avons pas besoin de rappeler qu'un livre, plein d'agrément et d'érudition, vient d'être consacré à Éléonore d'Olbreuze, par notre confrère de la société des *Archives*, M. le vicomte de Beaucaire, secrétaire de l'ambassade de France à Berlin.

la méthode de M. Hippolyte Taine : avant d'aborder 1790, il faut voir 1789 ; on ne comprend ni 1791 ni 1793, si l'on ne s'est pas rendu compte des années qui ont précédé, des mœurs, des habitudes, de la situation des populations. Le tableau que M. Georges Bussière trace du Périgord est des plus intéressants ; tout y est : agriculture, impôts, commerce des vins, routes et chemins, taille et métayers, pommes de terre et vers à soie, le tabac, la houille, nobles et paysans, bourgeoisie féodale, etc. Un chapitre est du haut comique, où il représente le maire nommé, mis en quarantaine par les consuls élus, lutte épique de la municipalité contre son chef imposé ! Les consuls cassent les arrêts du parlement de Bordeaux ; le maire tient bon ; il ne céda que lorsqu'il eut rencontré des consuls plus malléables, ce qui lui permit, son âge aidant, de se retirer sans trop céder. Fait singulier, les habitants étaient seigneurs de Périgueux ; et les maire et consuls s'intitulaient « seigneurs haut justiciers, comtes, barons, gouverneurs, lieutenants du roy, juges civils, criminels et de police des ville, cité, faux-bourgs, banlieue et juridiction de Périgueux ». Comme partout la commune s'était transformée en oligarchie ; puis les charges municipales furent transformées en offices ; c'était le reste de l'indépendance locale qui disparaissait. Aussi comprend-on le mouvement en 1788, où de toutes parts chaque province réclamait des états particuliers pour se débarrasser des intendants et recouvrer ses franchises primitives. Il est utile de comparer ce qui se fit alors en Périgord où l'on ne voulait pas dépendre de Bordeaux avec ce qui se passa en Saintonge, où La Rochelle refusa de s'unir à Saintes, Marennes même et Saint-Jean d'Angély voulant former un état à part. (*Les états provinciaux de Saintonge*). Ces assemblées, sans résultat, préparèrent les réformes dont on voit le désir dans les cahiers de 1789. L'auteur a soigneusement résumé sous certains titres généraux les vœux des trois ordres, dont les principales idées se retrouvent d'ailleurs un peu partout. M. Georges Bussière a publié dans ces deux volumes une bonne introduction à l'étude de la révolution en Périgord ; son récit est vif, animé ; il fait revivre ces personnages, tiers, noblesse, clergé, dont quelques uns méritent en effet plus qu'une mention sommaire, et cite une foule de noms qui appartiennent aussi à notre province. Nous ne pouvons que souhaiter vivement l'achèvement de l'entreprise ; le vestibule est fort beau ; il est temps de pénétrer dans l'édifice. L.

Inventaire des manuscrits de la bibliothèque nationale. Fonds de Cluni, par Léopold Delisle (Paris, Champion, 1884, in-8, xxv, 413 p.) cite : N° 150, mémoires sur les rapports des abbayes de Cluni et de Saint-Jean d'Angély, du temps de saint Louis (Ms 11832, pièce 16) ; N° 158, une charte de Ramnulf, évêque de Saintes, pour l'abbaye de Baignes, 1097 ; N° 160, charte d'Adémar, évêque de Saintes, du 18 juin 1182, portant confirmation d'une charte de Bernard, évêque de Saintes, du

22 septembre 1149 ; N° 302, charte d'Hélie, abbé de Saint-Jean d'Angély, du 2 novembre 1217 ; N° 174, procuration donnée par Charles, cardinal de Lorraine, pour aliéner la maison de Cluni, sise à Lyon, et la terre de Saint-Médard près La Rochelle, du 13 mai 1564 ; N° 208, lettres d'abbés, de prieurs ou de doyens, appartenant à l'ordre de Cluni, pour s'excuser de ne pouvoir assister aux chapitres généraux (1263-1561) : « Domus de Conzaco, dyocesis Xanctonensis, 1346 ; et prioratus sancti Eutropii prope et extra muros Xantonenses, 1517 ».

C.

Journal d'histoire naturelle de Bordeaux (31 décembre 1884) contient de M. E. P., *Les cycas du jardin botanique de la marine à Rochefort* ; du 28 février, *Notice stratigraphique sur le dépôt tertiaire de Saint-Palais près Royan*, par M. G. Vasseur, qui conclut : « Les nummulites *planulata*, si abondantes à la base calcaire de Saint-Palais, ne sont pas en place ; mais elles proviennent d'une assise de grès calcarifère verdâtre dont les débris et les fossiles ont été remaniés et roulés par les eaux, qui ont apporté le sédiment calcaire ; 2° Le dépôt gréseux, dont nous retrouvons ici les vestiges, représente incontestablement, dans le bassin de la Gironde, l'horizon des sables de Guise, c'est-à-dire le niveau le plus élevé de l'éocène inférieur ; 3° Pour ce motif, le calcaire de Saint-Palais ne saurait être placé dans la série tertiaire au-dessous de la base du calcaire grossier. Comme il renferme d'autre part les fossiles caractéristiques à cet étage, il est donc naturel de le considérer comme un équivalent de la partie la plus inférieure de la formation marine de Blaye ».

Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII, par Henry de La Garde (Paris, Plon, 1884, in-8). — Nous avions l'espoir, en ouvrant le volume publié par M. Henry de La Garde, d'y voir la figure de l'illustre partisan se détacher d'un cadre heureusement formé de tout ce que les travaux de la critique moderne ont ajouté aux récits des historiens des siècles passés. Depuis quelques années, en effet, on a beaucoup écrit sur le duc de Rohan et les dernières luttes du parti protestant ; de nombreux documents, tirés soit des archives nationales, soit des archives locales des villes du midi, ont été produits, et jettent un jour tout nouveau sur cette période si intéressante du règne de Louis XIII, qui commence à son avènement au trône et se termine à la paix d'Alais en 1629. Notre attente a été trompée ; M. de La Garde, plus soucieux de plaire à son lecteur que de l'instruire, se préoccupe peu de secouer la poussière des archives ; il s'en tient aux faits acquis ou réputés tels ; aussi peut-on dire de son œuvre qu'elle est une longue paraphrase des mémoires d'Henry de Rohan. Ce n'est point qu'on ait à lui reprocher de se laisser égarer par le préjugé religieux ; il juge au contraire avec sévérité les exorbitantes prétentions des protestants ; mais il cède trop visiblement à sa prédilection pour le

héros de son choix, et il éprouve pour lui l'admiration passionnée de l'artiste qui cherche à effacer jusqu'aux moindres défauts de son modèle. L'histoire n'est pas régie cependant par les mêmes règles que l'éloge ou le panégyrique ; et puisque M. de La Garde entend nous donner une *Histoire des protestants sous Louis XIII*, on est en droit de lui demander pourquoi il la commence au siège de Montauban en 1621. C'est tout au plus s'il consacre quelques pages à l'exposition des causes qui amenèrent la prise d'armes des huguenots. De cette exposition devait cependant ressortir le fait capital que l'auteur laisse dans l'ombre : la guerre n'était ni juste, ni nécessaire. En étudiant plus à fond les dix années qui se sont écoulées de la mort d'Henri IV au siège de Montauban, il aurait vu, qu'à part quelques ministres fanatiques, les chefs les plus accrédités du parti protestant étaient formellement opposés à la révolte. Un seul homme la désire et la prépare avec une inébranlable tenacité, c'est Henry de Rohan ; et lorsque, par suite de circonstances qu'il n'a pu prévoir, elle éclate subitement, il recule, épouvanté de son isolement ; il voudrait apaiser les passions qu'il a excitées jusqu'au paroxysme ; il est trop tard ; il ne peut plus choisir qu'entre la lutte sans espoir ou le déshonneur ! Comme le dit M. de La Garde, « un chef dans de pareilles conditions est toujours forcé d'obéir ». Sans doute dans ses campagnes, qui rappelèrent les plus mauvais jours des anciennes guerres civiles, Rohan déploya tous les talents d'un habile capitaine ; il fut même homme politique et sut maîtriser ces synodes tumultueux, dont il avait naguère enflammé l'ardeur et qu'il appelait alors des « assemblées de loups » ; mais son orgueil imposa toujours silence à sa conscience ; et dans les pages qu'il nous a laissées, pas une ne décèle un sentiment de regret pour tant de sang inutilement répandu. Quelle amère déception, cependant, ne dut-il pas éprouver quand il vit échouer misérablement tous ses efforts pour ranimer l'enthousiasme religieux des populations du Vivarais et des Cévennes ? « C'est la sécheresse même du culte protestant, dit M. de La Garde, qu'il faut accuser du froid accueil fait à de semblables démonstrations ». Mais cinquante ans plus tard, ces mêmes populations, alors qu'elles verront la liberté de leur conscience sérieusement menacée, se lèveront en masse ; et à leur tête, un garçon boulanger tiendra en échec un maréchal de France. Si alors elles demeurèrent sourdes à la voix de Rohan, c'est qu'elles avaient conscience que, dans les visées du protecteur des églises, la politique avait plus de part que l'intérêt religieux.

Une triste page dans la vie de Rohan, c'est son traité avec l'Espagne. M. de La Garde n'hésite pas à l'en disculper ; il allègue les alliances antérieurement contractées par les protestants et Henri IV avec l'Angleterre : quant à ce dernier, il agissait comme souverain et il n'y a point d'assimilation possible entre les secours que lui fournit la reine Elisabeth pour combattre la ligue et ceux que demandait Rohan au roi d'Es-

pagne, ennemi déclaré de son pays. Si les protestants trouvèrent un appui en Angleterre, au moins avaient-ils pour prétexte l'identité des intérêts religieux, la défense de la foi commune ; mais avec l'Espagne, rien de semblable. Il y avait enfin, dans ce traité du 3 mai 1629, un article dont M. de La Garde ne dit mot, et qui prévoyait le cas où Rohan et ses partisans pourraient conquérir leur indépendance au prix d'un démembrement de la patrie. Nous le répétons, c'est là, dans la vie de Rohan, une tache dont on lavera difficilement sa mémoire.

M. de La Garde qui s'occupe surtout des guerres du Languedoc, traite incidemment les événements qui eurent pour théâtre l'Aunis et la Saintonge, et qui nous intéresseraient plus spécialement. Il émet cependant, à l'occasion du siège de La Rochelle, une assertion qui aurait besoin d'être appuyée de preuves plus sérieuses : il s'agit de la retraite subite de la flotte anglaise au mois de mai 1628, « étrange et mystérieuse détermination, dit-il, dont l'histoire est impuissante à débrouiller la cause ». Cette cause cependant lui a été révélée par une brochure du siècle dernier qui peut bien, comme il le dit, être une rareté bibliographique, sans avoir pour cela une valeur historique reconnue, même en l'appuyant sur l'autorité de Voltaire. D'après cette brochure, attribuée au maréchal de Tessé, Dembigh, lors de sa retraite, aurait obéi aux ordres secrets de son beau-frère, Buckingham, séduit lui-même par une lettre que lui aurait adressée la reine Anne d'Autriche. Pour nous, nous ne voyons rien de mystérieux dans la résolution prise par Dembigh ; il se trouvait en présence d'une flotte supérieure en forces à la sienne, en face de la digue terminée, couverte par l'estacade, et des deux rives occupées par l'armée royale et défendues par de formidables batteries. Peut-être se laissa-t-il décourager trop vite ; mais les efforts vainement tentés au mois de septembre suivant par l'amiral Lindsay, qui tira cinq mille coups de canon sans pouvoir arriver à forcer l'estacade, prouvent suffisamment que, si la prudence de Dembigh fut exagérée, elle peut cependant s'expliquer tout naturellement sans qu'on aille en chercher les motifs dans la chronique galante du temps.

Quand nous aurons ajouté que l'ouvrage de M. de La Garde se lit avec facilité, qu'il est élégamment écrit, et que les opérations militaires y sont rapportées avec cette précision qui décèle un homme du métier, nous n'aurons dit que l'exacte vérité ; mais nous n'en persistons pas moins à croire que l'histoire d'Henry de Rohan est encore à écrire. D. A.

Lettres inédites du roi Henri IV, du 16 mars au 28 octobre 1604, publiées par Eugène Halphen (Paris, Champion, 1883, in-8, 105 p.). Il y est question d'assassins fortifiés dans le prieuré de Ruffec, du procès entre l'évêque de Vabres et Saint-Geniez, du renvoi du procès entre le sieur de La Chaise et le sieur d'Ambleville, du sénéchal d'Angoulême au sénéchal de Poitiers, etc.

Mémoires de l'académie nationale des sciences, arts et belles lettres de Caen. — Le volume de 1884 contient de M. Henri-Ch. Monod, préfet du Calvados, *La jeunesse d'Agrippa d'Aubigné*, où, contre l'avis unanime, amis et ennemis, les uns assurant, les autres plaidant les circonstances atténuantes, tous affirmant « que le rude écuyer du roi de Navarre, plus tard gouverneur de Maillezaïs, et mieux que cela, auteur des *Tragiques* et de l'*Histoire universelle*, eut, dans sa jeunesse, des mœurs plus que légères », l'auteur s'efforce de prouver, « en étudiant sa vie privée et particulièrement l'histoire de ses amours, » qu'Agrippa eut une vie irréprochable au point de vue des mœurs ; de 19 à 22 ans, sa vie est remplie par son amour platonique pour Diane Salvati, qui nous a valu *Le printemps* ; de 28 à 50, par son amour pour sa femme Suzanne de Lezai ; dans l'intervalle « s'il se mêle aux plaisirs de la jeunesse de son temps, rien n'indique que ce soit au détriment des principes que lui avait inculqués son éducation huguenote ». Ce mémoire a été publié à part.

Mémoires de la société archéologique du midi de la France, t. XIII, 2^e livraison, contient, p. 253, *Eglise de Foix*, où nous lisons que Louis de Bassompierre, évêque de Saintes, pourvu de l'abbaye de Saint-Volusien de Foix en 1658, « abandonna les revenus de l'abbaye à son évêque, qui fit reconstruire la voûte en 1675 et releva le maître-autel pour lequel il donna sa chapelle d'argent. » Pierre de Caulet et l'abbé de Bassompierre posèrent sur le chœur et la nef, en 1675, la voûte que l'on voit aujourd'hui.

Recueil de la commission des arts du 7 février (antidaté du 1^{er} janvier), contient une délibération du 29 janvier qui conclut à suspendre les travaux d'un escalier autour de la tour de Pons, approuvés par le préfet, commencés depuis plus de six mois et presque achevés ; une allocution du doyen d'âge pour demander la célébration des « noces d'argent » de la commission ; compte-rendu du président, du trésorier ; procès-verbaux du secrétaire ; note sur l'église de Nuailly par M. Duret ; l'église et la résidence épiscopale de Fontcouverte ; lettre (1580) des habitants de Pons au roi de Navarre, relative à une sauvegarde ; lettre des mêmes au même (1581) sur le même sujet, déjà publiée en 1882 (Voir *Recueil*, VI, 206), mais avec le changement de date 1585, et de quelques mots ; ce qui ne suffit pas pour en faire une lettre nouvelle ; *Vie de saint Macoux*, par M. H. de Tilly, qui est arrivé aux mêmes conclusions que notre dernier *Bulletin*, p. 142 ; il n'est par conséquent plus aussi sûr que *Archambiata* soit identique à *Braia apud arcum*, comme il l'avait prétendu il y a six mois (*Recueil*, VII, 334). Si notre aimable confrère veut encore trouver un *Braia* et un *Arcum*, pourquoi ne prend-il pas celui que lui indique une charte de 1189 (dans Massiou, *Histoire de la Saintonge*, II, 106) relative aux moines de La Grâce-

Dieu de Benon: « Prata de Audilet a molendino quod vocatur de Bria usque molendinum quod vulgo dicitur de Arcum — cella...? » c'est-à-dire : « Les prairies d'Audilet qui s'étendent depuis le moulin de Brie jusqu'à un autre moulin appelé l'Arceau de Brie » ? — En tête, le *Recueil* insère, avec grand luxe de typographie, cet avis : « Le *Recueil* ne répondra plus aux attaques du *Bulletin*, » variante de la formule : « Le sieur V. prévient le public qu'il ne paiera pas les dettes de sa femme. »

Revue archéologique (3^e série, t. iv, 1884) contient, p. 7, *Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue* par M. Gaidoz, mémoire à lire en consultant notre *Bulletin*, I, p. 91, où est gravée la tête grossière d'une idole gauloise portant sur le front une roue. Elle appartient à notre confrère, M. de Thézac.

Revue historique (janvier-février 1885) contient de M. le pasteur Franck Puaux, *Dernière requête des protestants à Louis XIV* (janvier 1685), où dans des notes nous lisons qu'en 1598, le Poitou comptait 50 églises réformées et la Saintonge 51; que « l'une des plus importantes églises de Saintonge, Marennes, fut interdite sur le simple soupçon que des catholiques avaient pénétré dans le temple; Loquet et Boybelleau, pasteurs de cette église, subirent sept mois de prison dans les cachots de La Réole; et bien, que nulle contravention ne pût être relevée contre eux, ils n'en furent pas moins bannis du royaume; » que, le 21 mars 1693, l'intendant Begon recommande de Rochefort au roi Marie Bonnaud, dont l'intendant Arnou « s'est utilement servi pendant les années 1684 et 1685 pour trouver des preuves de faits suffisants pour parvenir à la démolition des temples; et c'est par son moyen que celui de La Rochelle et plusieurs autres ont été détruits avant le mois d'octobre 1685; » que les protestants de l'Aunis se plaignaient des violences de Carnavalet, gouverneur de Brouage, d'après une supplique aux archives nationales, TT 247.V. plus haut, p. 208.

Revue poitevine et saintongeaise, contient (15 novembre et 15 décembre) *L'œuvre d'un forestier poitevin*, M. le comte de Vasselot de Régné, inspecteur des forêts à Royan, à Poitiers, aujourd'hui, superintendant des forêts au cap de Bonne-Espérance, né à Saint-Maixent, le 4 août 1837, élève à l'institution de Pons, à l'école forestière de Nancy, garde général au Mans (1858), à Saint-Béat dans les Pyrénées, Arnay-le-Duc en Bourgogne, à Marennes, etc., biographie exacte et appréciation élogieuse et très juste des travaux admirables exécutés à La Coubre, arrondissement de Marennes, et ailleurs; l'autre est M. André Lételié; — n° du 15 décembre, note sur les restaurations de l'église d'Esnandes; — du 15 janvier, notes sur les découvertes du père Camille de La Croix à Antigny (Vienne); les inscriptions romaines de Sanxay; nécrologie humoristique

de Jônain ; — du 15 février, de Niort à Ruffec et de Ruffec à Angoulême, excursion archéologique par M. Berthelé.

Souvenirs d'un nonagénaire. Mémoires de François Yves Besnard publiés par Célestin Port (Paris, Champion, 2 volumes in-8, 1884). Yves Besnard (1752-1842), tour à tour prêtre, agriculteur, manufacturier, président de l'administration municipale du Mans, président de l'administration départementale de la Sarthe, par conséquent préfet, évêque une heure, etc., écrit ses « souvenirs d'un nonagénaire », où nous trouvons quelques personnages dont les noms appartiennent à la Saintonge, Garnier de Saintes et le préfet Richard : « A notre arrivée, le soir, à l'auberge du *Lion d'or* tenue alors par M^{me} Richard, dont un fils, le borgne (1), a été depuis député et préfet, tout se mit en mouvement pour recevoir des voyageurs en pareil équipage; et M^{me} Richard vint elle-même nous présenter la carte au moment du départ; elle se montait à 40 fr. Grande surprise de M. et M^{me} du Lau; mais l'hôtesse, prenant à son tour le haut ton leur dit : « Vous n'avez demandé qu'une soupe, une omelette « et deux pigeonneaux avec une salade; vous eussiez demandé « deux services en volaille que vous les eussiez eu »... On eut beau dire, menacer et se fâcher; elle ne voulut pas rabatre un sol de son mémoire, qu'il fallut payer. Il est vrai que l'hôtesse avait conçu pour moi une certaine affection, puisqu'elle en était venu à me tutoyer, faveur qu'elle n'accordait qu'à ceux de ses hôtes qu'elle affectionnait, quel que fût leur âge ou leur rang dans le monde, comme celui de noble, prêtre, et même évêque : car elle en usait ainsi avec l'évêque d'Angers, M. Grasse, qui, loin de s'en formaliser, s'en amusait beaucoup. »

Cette mère qui tutoie des évêques explique, peut-être, l'exception de la loi contre les régicides que fit la restauration en faveur de Richard maintenu préfet après les cent jours, ou mieux peut-être encore les services rendus par le conventionnel Richard à la future duchesse d'Angoulême, services qui lui valurent une pension de Louis XVIII. P.

Turgot et ses doctrines, par Alfred Neymarck (Paris, Guillaumin, 1885, in-8, 2 vol.) L'auteur, qui avait consacré deux volumes à Colbert en 1877, en consacre aujourd'hui deux à Turgot, qui eut fait du Colbert sous Louis XIV, comme Colbert eut fait du Turgot sous Louis XIV. C'est une étude complète sur

(1) Joseph-Charles Richard, avocat, procureur de la commune de La Flèche, puis député à l'assemblée législative et à la convention où il vota la mort du roi, compagnon de Chandieu dans la Vendée, nommé en 1800 préfet de la Haute-Garonne, de 1806 à 1814 préfet de la Charente-Inférieure, en mars 1815 préfet du Calvados, et de nouveau préfet de la Charente-Inférieure en 1816, conseiller municipal de Saintes, où il est mort le 17 août 1834, à l'âge de 73 ans. Voir, page 111, *Documents sur la ville de Saintes*.

l'homme, sur l'économiste, l'administrateur, l'écrivain. Il y a peu de documents nouveaux sur le personnage, et je ne trouve pas même trace d'un article de M. Nourrisson dans le *Correspondant* du 25 août 1882. *L'état civil de Turgot*, qui montre que, si Turgot ne s'est pas marié malgré son goût vif pour le mariage, c'est que très probablement il était engagé dans les ordres, puisqu'il est qualifié sous-diacre sur les registres de la Sorbonne. Mais M. Alfred Neymarck a admirablement résumé et la vie et les doctrines de Turgot, dans ces deux volumes qu'on lit avec le plus vif intérêt, encore que parfois la discussion des théories semblerait devoir allanguir le récit. Il y a tout un chapitre curieux sur Turgot, homme de lettres, qui, novateur en littérature comme en finances, voulait des vers métriques en français et essayait de faire approuver à Voltaire ce système de versification appliqué à Virgile. J'aurais bien désiré trouver dans cet ouvrage quelques mots sur la grande route de Clermont à Saintes par Angoulême et Limoges, qu'acheva Reversaux, intendant de La Rochelle, qui faisait en même temps celle de Rochefort à Périgueux par Saint-Aignan, Saujon, Cozes, Mirambeau, Montandre, Montlieu, Montguyon. On y verra du moins l'opposition de La Rochelle contre l'ouverture d'un port marchand à Rochefort. Turgot voulait perfectionner la navigation de la Charente au-dessous d'Angoulême, et rendre cette rivière navigable dans toute l'étendue de l'Angoumois, ce qui mettait l'Angoumois et le Limousin en communications directes avec les colonies. Les fermiers généraux s'y opposaient, parce qu'ils seraient obligés d'établir de nouveaux bureaux de régie. Turgot montrait que l'intérêt général devait faire taire l'intérêt particulier; que de plus la concurrence était avantageuse. « Les efforts de Turgot échouèrent, malgré l'évidence des principes qu'il soutenait si fortement; le port de Rochefort resta fermé jusqu'au jour où l'intendant parvint au ministère. »

L.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

N° 196, III, 177, 205; V, 146. *La lune de Fouras*. — Bien avant la mode des bains de mer, Fouras était connu dans toute la région par sa lune, aussi légendaire que celle de Landerneau en Bretagne (1); et quand une personne revenait de cette localité,

(1) Jusqu'à présent personne n'a pu me donner quelque renseignement précis sur la lune de Landerneau. Quelle que soit cette légende, n'est-il pas curieux de voir ces deux petites villes, toutes deux voisines d'un grand port de guerre, (l'une est à 3 lieues de Rochefort; l'autre à 6 lieues de Brest), être le sujet des mêmes plaisanteries et la risée de tout un pays?

on ne manquait jamais de lui demander sur un ton légèrement railleur :

As-tu vu la lune, mon gars ?
As-tu vu la lune de Fouras ?

Qu'est-ce donc que la lune de Fouras ? Les Fourasins d'aujourd'hui ayant pour la plupart laissé tomber dans l'oubli la tradition locale, tous les auteurs qui ont écrit sur Fouras ne se sont nullement donné la peine de la rechercher, et n'ont fourni sur sa lune que des explications plus ou moins fantaisistes. Selon les uns, c'est la figure humaine que l'on voit en haut de la coupole de l'escalier de la tour ; selon les autres, cette plaisanterie aurait tiré son origine de la forme en demi-lune des bastions du fort ; et en résumé personne n'a raconté l'ancienne légende.

On sait qu'une ordonnance royale, en date du 31 juillet 1636, avait prescrit dans tout le royaume la démolition des châteaux-forts ne servant pas à la défense des frontières ; ce fut l'anéantissement de cette vieille noblesse féodale, toujours belliqueuse, l'ennemie jurée du cardinal de Richelieu.

Vu sa situation importante à l'entrée de la Charente, le château de Fouras fut épargné, restauré, et devint forteresse d'état placée sous les ordres d'un commandant gouverneur.

En 1673, furent commencées d'après les plans de l'illustre Vauban toutes les fortifications qui entourent le donjon du moyen âge (1). C'était au moment de notre lutte avec la Hollande. On savait que l'amiral Tromp, commandant de la flotte ennemie, avait l'intention d'aller brûler les vaisseaux réfugiés à Rochefort et d'anéantir ce port naissant en comblant la Charente ; aussi garnissait-on toutes les côtes de la province de formidables lignes de défense. C'est alors que furent bâtis les forts l'Aiguille, la Pointe autrement dit Vasou, et toutes les autres redoutes de Fouras.

L'effectif de la garnison du château de Fouras, dont le gouverneur était à cette époque noble et illustre Pierre de Massiac de Sainte-Colombe, écuyer, chevalier de l'ordre du Portugal, l'effectif de la garnison, dis-je, fut augmenté d'une compagnie de canonnières ; et un vaste camp retranché fut établi au fort du logis du Treuil-Bussac, sous les ordres du major Barthélemy de Massiac, écuyer, chevalier de l'ordre du Portugal, frère du gouverneur.

Quand la flotte hollandaise parut dans les eaux du pays d'Aunis (4 juillet 1674), toutes les mesures étaient donc prises

(1) Ainsi dépossédé de son donjon, le seigneur châtelain de Fouras fit construire sur la place qu'on appelle vulgairement le Port une simple maison seigneuriale avec servitudes et four banal. La plupart de ces bâtiments existent encore.

pour mettre la Charente à l'abri d'un coup de main. Prévenu sans doute de ces formidables dispositions, l'amiral Tromp aimait mieux renoncer à ses projets de débarquement que d'essuyer le feu de toutes ces batteries; et sa flotte mouillée en rade de l'île de Ré ne tarda pas à disparaître dans la direction de Noirmoutiers.

Lorsque la paix avec la Hollande fut signée (1679), les travaux des fortifications de Fouras n'en continuèrent pas moins; et nous croyons qu'ils ne furent terminés qu'au milieu du XVIII^e siècle. La partie la plus difficile à construire fut cette longue muraille crénelée, couronnée de briques, flanquée à l'ouest d'une demi-lune, qu'à chaque marée les flots venaient saper. Des pans de murs entiers s'écroulèrent; et plusieurs fois des ouvriers maçons furent tués par ces éboulements. Les registres paroissiaux nous ont conservé les noms de ces malheureux : Jacques Allard, âgé de 45 ans, inhumé le dimanche 3 juillet 1689; Adam Cambret, de la paroisse du Thou, âgé de 45 ans, et enfin Léonard Bonayra, du village de Fourneau, paroisse de Vidaliac (1) en la Marche, âgé de 35 à 36 ans, entermé le 18 août 1692.

L'entrepreneur des travaux était alors maître Jacques Giraud (2), et plusieurs ingénieurs résidaient à Fouras; c'étaient Louis Morel, ingénieur ordinaire; Gourdin, et Nicolas Duvi vier, ingénieurs du roi.

Dès lors Fouras fut une place importante.

Des archives particulières et les registres paroissiaux nous ont permis de retrouver les noms des gouverneurs de la citadelle depuis 1673 jusqu'à l'époque où elle fut désarmée. Cette liste présente sans doute quelques lacunes; nous espérons que nos recherches futures nous permettront de les combler.

Pour revenir à notre question : Qu'est-ce que la lune de Fouras? examinons les différentes hypothèses qui ont été émises. La première version, celle qui voit une image de la lune dans la figure humaine sculptée sur la clef de voûte de la coupole de l'escalier de la tour, ne nous paraît guère admissible. A mon humble avis, cette figure n'est qu'une simple fantaisie décorative que l'on retrouve sur tous les modillons de l'époque romane, byzantine et ogivale, et il est peu vraisemblable que la remarque d'un seul individu ait pu être répétée au point de devenir populaire dans toute une région. D'ailleurs cette hypothèse n'a aucun rapport avec la tradition locale.

Quant aux personnes qui prétendent que la lune légendaire de Fouras tire son origine de la forme en demi-lune des bastions du fort, il est évident qu'elles confondent la demi-lune, avec les tourelles placées aux angles des bastions. La demi-lune, en effet, est un ouvrage de fortification composé de deux faces,

(1) Vidallat, Creuse, arrondissement de Bourgueuf, canton de Pontarion.

(2) Inhumé à Fouras, le 28 novembre 1704. Les travaux furent repris par Jean Auffour.

construit en avant d'une courtine pour la couvrir. Cet ouvrage connu dans le commencement sous le nom de *ravelin* était fort petit ; Vauban lui donna plus d'étendue, et arrondit l'angle formé par les deux faces, qui était d'abord rectiligne. Il n'y a donc à Fouras qu'une construction de ce genre ; c'est cette demi-tour crénelée, avec échauguette, qui flanque à l'ouest, du côté de la mer, les courtines revêtues de maçonnerie, autrement dit les remparts de la première enceinte.

Or, à l'époque où cette demi-lune venait d'être terminée, Vauban qui l'avait dessinée, était le héros du jour. Après avoir rendu la France invulnérable aux coups des coalitions européennes, il venait de faire tomber la Belgique et la ville de Luxembourg au pouvoir des Français, et le roi, pour le récompenser de ses immenses services, l'avait élevé à la dignité de maréchal de France. Dans tous les salons on ne parlait que de lui et des perfectionnements qu'il avait apportés dans l'art de fortifier et d'assiéger les places ; chacun disait son mot sur les courtines, les bastions et les demi-lunes ; tout le monde voulait voir ces merveilleuses dispositions.

Dans notre province il y avait alors fort peu de villes fortifiées d'après les plans de l'illustre ingénieur ; et le port de guerre lui-même, Rochefort, n'avait qu'un simple mur d'enceinte. Nous pouvons donc supposer qu'on allait jusqu'à Fouras visiter les formidables travaux de défense dont nous avons parlé plus haut. Les gens un peu connaisseurs vantaient surtout les savantes combinaisons de la demi-lune, et cette expression nouvelle fut sans doute pour les ignorants l'occasion de curieuses bévues, le sujet de conversations comiques dans le genre de celles que Molière, qui s'est si bien moqué des ridicules de son temps, fait tenir à ces deux types amusants de Mascarille et de Jodelet (*Les précieuses ridicules*, scène xii) :

« M. : Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis, au siège d'Arras ? »

« J. : Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'était bien une lune tout entière ! »

Et quand des badauds de cette sorte, nullement initiés aux termes militaires, se rendaient à Fouras pour voir la lune qu'ils réclamaient à grands cris, c'était pour les soldats de la garnison une occasion de rire un peu de leur ignorance et de leur faire grimper les 120 marches de l'escalier à vis du donjon. Arrivés sur la plate-forme, comme les pauvres diables de visiteurs, encore tout essoufflés par leur pénible ascension, cherchaient en vain cette chose dont on parlait tant, on finissait par leur montrer avec un malin sourire la fameuse demi-lune de Vauban, où brillaient au soleil quatre gros canons de bronze.

Telle est sans aucun doute la *lune* de Fouras, celle qui a dû tout d'abord tant exciter la curiosité de nos pères.

Resterait maintenant à expliquer la plaisanterie légendaire de la lune dont la tradition locale nous donne une tout autre origine. A quelques mètres de la demi-lune, tout en haut des

remparts, s'élèvent, sur six mâchicoulis surplombant la mer, des cabinets pour la garnison, mesurant deux mètres de largeur sur cinq de longueur. Jadis la vase de la Charente n'avait pas encore envahi comme aujourd'hui toute cette partie de la côte, et l'on faisait aisément, lorsque la mer était basse, le tour de la forteresse en suivant le bas des remparts et des rochers de la coue (1). C'était même la promenade habituelle de tous les étrangers. Un jour que des visiteurs exécutaient cette petite excursion, un soudard de la forteresse eut une idée bizarre ; tandis que tout le monde admirait la hauteur des remparts et les belles proportions de l'œuvre de Vauban, il montra, par l'ouverture du siège suspendu au-dessus de la tête des promeneurs, cette face... que l'on nomme vulgairement la lune. La légende ne dit pas comment fut accueillie cette inconvenante exhibition ; mais il paraît que les soldats s'ébaudirent fort et trouvèrent cette plaisanterie tellement de leur goût qu'à l'avenir ils ne manquèrent jamais de faire voir la lune dès qu'ils remarquaient quelqu'un aux pieds des remparts. Bientôt cette gauloiserie fut connue de tout le monde ; et comme les étrangers qui venaient à Fouras étaient presque toujours victimes de cette grosse farce, on riait pas mal de leur aventure en leur posant cette question devenue proverbiale :

As-tu vu la lune, mon gars ?
As-tu vu la lune de Fouras ? (2)

On fit même une chanson ; et je me souviens que les vieilles gens du pays la chantaient encore, il y a quelques années, aux repas des noces ou aux festins des vendanges. Ce seul couplet est resté dans notre mémoire :

Désirez-vous apercevoir la lune ?
Dans une tour on vous mène à l'instant.
Mais prenez garde... On peut en voir plus d'une
En regardant d'en bas du monument.

Ainsi prit naissance ce dicton relativement moderne et si populaire en Saintonge.

Aujourd'hui bien peu de Fourasins se rappellent cet épisode de la lune ; chacun répète le dicton sans en connaître l'allusion ; et tout fait supposer que cette plaisanterie légendaire sera complètement oubliée dans quelques années : car depuis longtemps il n'y a plus de garnison dans le fort. Ses épaisses murailles ne sauraient résister à la puissante artillerie de nos jours ; il est même considéré comme inutile avec les formidables travaux de défense de l'île d'Aix et de l'île Madame ; et ses batteries sont

(1) Autrefois le port de Fouras se trouvait sur la plage des bains et l'on voyait, il y a une quinzaine d'années, les traces d'une jetée s'avancant à 100 mètres environ dans la mer. Aujourd'hui tout a disparu sous la vase ; mais on dit encore, quand on parle de cette partie de la côte, le Bas du Port.

(2) A Paris et ailleurs, ce second vers se chante ainsi : « Si tu ne l'as pas vue, la voilà. » Et la lune qu'on montre n'est pas celle de Fouras.

désarmées. Aussi est-ce avec un profond sentiment de tristesse que le promeneur visite ce vieux monument autrefois si animé et maintenant si désert. Les casernes, les casemates, les corps de garde sont vides. Plus personne que le portier-consigne, le garde de batteries et la vigie du sémaphore. Les douves sont transformées en jardins potagers ; des troupeaux broutent l'herbe qui pousse dru sur les bastions abandonnés ; et la fameuse demi-lune de Vauban est elle-même envahie par les rosiers, les grenadiers et les figuiers sauvages. Tel est l'aspect de la vieille forteresse, qui passait pour imprenable il y a seulement un siècle !

Cependant, fièrement assise sur sa falaise, elle est encore superbe de couleur et de lignes. Vue de la mer surtout, sa silhouette est vraiment pittoresque et majestueuse : ce ne sont que tourelles, ponts-levis, remparts et bastions savamment étagés ; et au-dessus de tout cet enchevêtrement de murailles au ciment rouge, aux pierres dorées par le soleil, émerge la haute tour crénelée, l'antique donjon du sire de Maumont, avec ses fenêtres à croisillons de pierres, dominant la contrée à plus de 20 kilomètres à la ronde. On n'a pas idée de la beauté de ce paysage lorsque cette partie de la falaise est éclairée par les reflets du soleil couchant. Ainsi que me le disait un soir le grand paysagiste russe, mon ami Jean d'Alhlein, on se croirait transporté en plein Orient, aux pieds de quelque château-fort de Rhodes ou de Raguse ! Mais c'est en vain que l'on cherche l'ombre d'une sentinelle, que l'imagination pourrait vous montrer bardée de fer, armée d'une longue hallebarde ou d'une pesante arquebuse ; tout est silencieux dans la vieille citadelle ; et c'est à peine si l'on aperçoit quelques gros canons, braqués sur l'immensité de l'horizon, derniers vestiges de sa splendeur militaire à jamais passée.

DUPLAIX DESTOUCHES.

N° 241, t. IV, p. 45 et 91, et t. V, p. 108. *Les croix hosannières en Saintonge.* — On a cité les croix hosannières de Moëze, de Chermignac, de Lemung et de Cognac. Il y en a une à Pérignac, canton de Pons, située au midi du bourg, à l'angle formé par les deux routes de Pons et de Jonzac ; elle donne son nom à cette extrémité du bourg, et mérite de fixer l'attention. Elle est élevée sur un monticule en forme de calvaire dont le diamètre est, à la base, de 10 mètres 50, et de 7 mètres à la plate-forme. On y monte par sept marches circulaires. Elle est plantée sur un socle formé de trois marches en hémicycle, fort usées. A la procession du dimanche des rameaux, on montait sur ces marches pour embrasser la colonne et mettre un morceau de rameau sur le tablier en pierre adossé à la croix du côté opposé ; ici devait être déposé le missel qui servait à chanter l'évangile de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Cette pierre en forme d'autel mesure 1 mètre 30 de longueur et 50 centimètres de largeur ; sur le devant elle est ornée d'une corniche architravée, sans frise ; sa hauteur est d'un mètre 05. La colonne

de la croix aux angles arrondis est assez élancée. Elle est élevée de 12 pieds. La tête n'est pas en rapport avec le reste : il est à supposer que le sommet arraché ou tombé aura été remplacé par un autre. A l'intersection des bras de la croix, à la place du Christ, on a représenté un soleil.

On a établi un mur à l'est sur la route de Jonzac, sans doute avec une bonne intention, afin de préserver les marches du calvaire ; cette construction produit un effet disgracieux en interceptant la ligne circulaire.

A. C.

N° 266, t. IV, p. 172, 253 ; V, 52, 108. *Membres du parlement de Bordeaux d'origine saintongaise.* — M. de La Morinerie n'aurait fort obligé en joignant à sa demande quelques notes sur les familles parlementaires originaires de la Saintonge, dont il cite les noms. Parmi celles-ci, se trouve la famille Michel-Duplessis, ou Duplessis-Michel. Cette dernière est originaire de Lorraine ; elle apparaît en Guyenne avec Guillaume Michel, sieur du Plessis, architecte, qui éleva l'église Notre-Dame de Bordeaux. Il eut un fils, Pierre, conseiller au parlement en 1693, mort le 11 avril 1708, qui eut deux enfants : Claude et Jean-Baptiste, tous deux devenus conseillers au parlement. Claude épousa, le 16 juin 1724, Jeanne-Marie-Françoise Chazot, fille de messire Claude Chazot, écuyer, seigneur de Boiredon, gentilhomme de la grande vénerie du roi, et receveur général des fermes de la province de Guyenne ; elle mourut, le 18 novembre 1782, âgée d'environ 80 ans. C'est elle qui fut l'amie de Montesquieu. Il existe à la bibliothèque de Bordeaux un grand nombre de lettres très curieuses écrites par elle à sa fille, madame de Cursol. La famille Duplessis existait encore au commencement du siècle, représentée par deux filles.

UNG BOURDELOIS.

N° 287, t. IV, p. 413. *Représentations anciennes de la cène.* — Une représentation bien remarquable de l'institution de l'eucharistie se trouve au portail de l'abbaye de Saintes (XII^e siècle). Les *Séances générales tenues en 1844 (à Saintes) par la société française pour la conservation des monuments historiques*, p. 68, et l'*Art en Saintonge* (1879), p. 13, en donnent la description et la gravure. Sur l'archivolte de la baie, — arcade de droite, le Christ, couronné du nimbe cruciforme, est assis avec les douze apôtres nimbés. Chacun a devant soi une petite table, disposition exigée par la difficulté de les ranger tous à une même table. Jésus, sous sa main gauche, tient un poisson, emblème du Christ. De la droite, il en offre un morceau à un apôtre qui ouvre la bouche, mais qui, figure hideuse, main cachée sous la table, corps contourné, montre qu'il voudrait bien être loin. C'est Judas.

« A la suite sont trois apôtres : le premier tient en l'air une coupe pleine de raisins ; le second présente au troisième, malheureusement mutilé, une coupe dans laquelle les raisins ne figurent plus : première image de la transubstantiation.

« A la gauche de Jésus-Christ sont rangés les huit autres apôtres ayant chacun deux pains. Le premier apôtre seul en lève un en l'air et le montre aux spectateurs ; on y voit, gravée en relief la main du Tout-Puissant, dont la vertu vient de changer la substance de ce pain : deuxième image du miracle exprimé déjà par la différence du contenu des deux coupes. Les apôtres qui suivent ont l'air, les uns, de rompre les pains ; les autres les tiennent à la main et regardent leurs voisins avec stupéfaction ; un seul, personnifiant sans doute l'église grecque, coupe les pains sacrés avec un couteau.

« Deux diables, aux figures grimaçantes, et un animal monstrueux terminent l'archivolte de ce côté ; leur attitude montre assez le déplaisir que leur cause la vue du banquet divin.

« De l'autre côté de l'archivolte, à la droite de Jésus-Christ et à la suite des quatre apôtres, deux personnages tout nus, évidemment Adam et Eve, assistent avec étonnement à l'institution de l'eucharistie ; dans leur admiration, ils lèvent les bras au ciel ; au-dessous d'eux, sur le retour de l'archivolte, se trouvent deux enfants, représentants de leur postérité. J'ignore s'il existe d'autres sculptures montrant ainsi nos premiers parents parmi ceux qui ont eu connaissance du miracle de l'eucharistie ; mais ce qui tendrait à prouver que c'était, anciennement, une croyance générale dans l'église, c'est que Raphaël a fait, lui aussi, figurer Adam dans sa célèbre fresque de la dispute du saint sacrement, parmi ceux qui ont cru à la présence réelle. »

N° 303, t. V, p. 110, 153. *La sandrille*. — La réponse ne me satisfait que médiocrement. Il faut trouver autre chose qu'une mésange. Je me refuse à croire que notre diable de Béarnais, le roi Henri, forçait une mésange à la course. La sandrille doit être une bête à poil et non à plumes.

LA M.

— M. La M. n'a pas indiqué où se trouve le passage d'Aubigné relatif à la sandrille. Je crois, sans avoir vu le contexte, que l'écrivain parle ironiquement. *Cendrille*, en effet, d'après le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de d'Orbigny, est le nom vulgaire de plusieurs espèces de passereaux. *Sandrille* n'est pas indiqué.

W.

N° 307, t. V, t. III, 153. *Le droit du seigneur en Saintonge*. — Un livre très curieux et très intéressant, aujourd'hui devenu fort rare, mérite d'être consulté au sujet des droits du seigneur : il est dû à Jules Michelet, l'historien si populaire. Il parut en 1837, et a pour titre : *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel par M. Michelet, professeur à l'école normale, chef de la section historique du royaume* (Paris, 1837). Son opinion sur le *maritagium* est bonne à citer : « Ce droit fondé au moyen âge sur la nécessité d'assurer au seigneur un vassal fidèle et capable de servir le fief, n'apparaît dans l'antiquité que comme un caprice odieux

de la tyrannie ». Il considère le *maritagium* comme « droit du seigneur de marier l'héritière ou de lui vendre l'autorisation de se choisir un époux » (p. 258). UNG BOURGDELOIS.

N° 254, t. IV, p. 93 et 164. *L'entrevue de Bertrand de Got et de Philippe le Bel à Saint-Jean d'Angély*. — Le tome, xxiii des *Archives historiques du département de la Gironde* vient apporter une pièce importante au débat qui s'agit au sujet de l'entrevue de l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, et du roi de France, Philippe le Bel, à Saint-Jean d'Angély. On sait què, d'après Villani, Philippe le Bel, avant de faire élire pape Bertrand de Got, avait obtenu de lui la promesse d'abolir l'ordre des Templiers, de transporter le saint siège à Avignon et de condamner la mémoire de Boniface VIII ; et ce pacte simoniaque aurait été conclu en Saintonge, à l'abbaye de Fontdouce, disent les uns (1), au prieuré de La Fayolle, disent les autres. Or le t. xxiii des *Archives de la Gironde* publie, p. 299, « l'Inventaire des titres qui se trouvent au trésor de l'archevêché de Bordeaux ». On a donné à ce document le nom de procès-verbal de visite, et à tort ; c'est « un recueil de notes informes, très abrégées, très souvent transcrites d'après d'anciennes analyses, sans ordre et sans motif apparent », mais à l'aide desquelles on suit presque jour par jour le voyage du primat d'Aquitaine en 1305 dans le diocèse de Poitiers. En janvier il est dans l'arrondissement de Châtellerault et dans celui de Montmorillon ; en février, dans l'arrondissement de Parthenay ; en mars, dans ceux de Thouars, de Chollet, de La Roche-sur-Yon et des Sables ; en avril, dans celui de Fontenay et des Sables ; en mai, dans celui de Bressuire et de Châtellerault. L'archevêque, élu pape le 5 mai 1305, est informé de son élection le 23 juin à Lusignan, est, le 24, à Notre-Dame de Celles (chef-lieu de canton de l'arrondissement de Melle) où il reste deux jours. Le 27, il se rend à l'abbaye de Saint-Séverin (canton d'Aunay, Charente-Inférieure).

Il est impossible de voir Bertrand de Got en Saintonge pendant les mois antérieurs à son élection. Que devient donc l'entrevue si souvent racontée à La Fayolle près de Saint-Jean d'Angély ou à l'abbaye de Fontdouce près de Burie ? Dans tout le cours de sa visite pastorale l'archevêque n'a pas mis le pied en Saintonge.

L'entrevue a-t-elle eu lieu ? On n'a pas eu de peine à en démontrer l'in vraisemblance d'abord et ensuite l'impossibilité.

(1) Fontdouce n'a plus aujourd'hui que des ruines, un souvenir de mort et de vengeance : là fut décidée l'abolition de l'ordre des Templiers. MARVAUD, *Études historiques sur l'Angoumois*, p. 139.

(2) Guillonnet de Merville, *Recherches topographiques et historiques sur la ville de Saint-Jean d'Angély*, p. 269; Massiou, *Histoire de la Saintonge*, III, 4; Gautier, *Statistique de la Charente-Inférieure*, II, 194.

D'après les historiens, Bertrand de Got, ennemi de Philippe le Bel, reçoit à Bordeaux du roi un message pour une entrevue très secrète. Le prélat désigne le bois d'Essouvert dépendant de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély. « Ils se rendirent donc clandestinement et sans suite à La Fayolle ». Un roi et un archevêque qui, en ces temps, voyageaient seuls sur les grandes routes infestées de brigands ! L'archevêque qui désigne La Fayolle dont il ne connaissait probablement pas l'existence ! et qui va sans défiance se jeter dans les mains de son ennemi, d'un roi qui avait traité, comme on sait, l'évêque de Pamiers, Bernard Saisset, légat du pape, et le pape lui-même à Anagni ! La Fayolle, simple dépendance de l'abbaye, n'avait peut-être pas de logement pour un roi et un archevêque. (Voir pour tous ces détails une note du président Duret dans l'*Histoire de l'église santone*, I, 427). Il y a ensuite l'alibi. Nous ne pouvons revenir sur ce sujet déjà traité dans le *Bulletin*, IV, 164 ; nous avons prouvé, avec les plus sérieux érudits, que l'entrevue n'avait pas eu lieu. Ce document confirme tout ce qui a été dit sur ce sujet.

Il est cependant un point à éclaircir. Pourquoi les écrivains saintongeais ont-ils fixé le lieu de l'entrevue à La Fayolle, village de la commune de Saint-Denis-du-Pin, *vulgo* du Pin-Saint-Denis ? Sur quoi se sont-ils fondés ? Sur un passage de Villani, l'inventeur de l'entrevue, qui la met dans une forêt appartenant à une abbaye des environs de Saint-Jean d'Angély, « in una foresta, a una badia, nella contrada di S. Giovane Angelini », indication peu précise, assez vague pourtant pour permettre toutes les suppositions possibles. La Fayolle n'a jamais été abbaye. Hippolyte d'Aussy a raconté que, dans son enfance, il avait entendu dire que c'était à La Fayolle ; et voilà les autorités qu'on allègue !

Mais cette tradition où est-elle ? Depuis quand existe-t-elle ? Guillonnet de Merville et Hippolyte d'Aussy en parlent ; les autres écrivains angériens l'ignorent complètement ; elle est inconnue avant eux ; et sans eux personne probablement n'eut songé à la citer. Elle ne repose sur rien. Pourtant, ce mot de La Fayolle n'a pas été prononcé au hasard.

Voici ce que je crois l'origine de la légende : Bertrand de Got, en effet, séjourna, le 8 juin 1305, dans le cours de sa visite pastorale, au prieuré de Saint-Denis ; puis il alla au prieuré de Ligugé, puis à l'abbaye du Pin. Il y a deux endroits, Saint-Denis et le Pin qu'il a visités, précisément à l'époque où Villani fixe son entrevue avec le roi de France. Or il n'en fallait pas davantage pour qu'un savant local vit là Saint-Denis et le Pin ; et comme il fallait une abbaye et une forêt, on prit La Fayolle qui dépendait de l'abbaye des bénédictins de Saint-Jean et était situé près du bois d'Essouvert. Malheureusement il s'agit, dans l'itinéraire, de Saint-Denis-en-Vaux, aujourd'hui Vaux, canton de Leigné-sur-Usseau, arrondissement de Châtellerault, et du Pin, hameau de la commune de Béruges, canton de Vouillé, arron-

dissement de Poitiers. Voilà comment se forment les traditions.

L. A.

N° 308, t. V, p. 156. *L'abbesse de Saintes, Agnès de Barbezieux, outragée à La Chaume près Pont-l'Abbé, par Guillaume de Mauzé.* — Il suffit qu'un écrivain invente, dénature, raconte un fait, faux ou vrai, pour qu'aussitôt il soit copié sans examen, tant est grande la confiance. L'anecdote de ce seigneur, grossier et brutal, qui fait violence à l'abbesse de Saintes en public, et pour châtement de son attentat en est quitte pour aller en Palestine, a été répandue par des auteurs divers, dont quelques uns méritent une certaine créance, Massiou, Grasilier, Lesson, Vallein. Est-elle vraie? Guillaume de Mauzé a-t-il outragé près de Pont-l'Abbé Agnès de Barbezieux qui assistait à un arpentement? Il y a douze ans, le *Courrier des deux Charentes* (17 et 21 novembre 1872) a répondu à cette question. Nous ne ferons donc à peu près que résumer ici la discussion.

Daniel Massiou, en son *Histoire de la Saintonge*, t. 1, p. 519, le premier, a raconté cette histoire qu'il a intitulée : « Brutalité de Willelm de Mauzé envers l'abbesse de Saintes ». D'après lui, le seigneur de Mauzé, « maître d'hôtel du roi », — sénéchal de Poitou », dit l'abbé Théodore Grasilier, qui l'ignore, — procédant près de Pont-l'Abbé à l'arpentement d'un terrain appartenant à l'abbesse de Saintes, et « qu'un châtelain des bords de la Seudre — qu'en sait-il? — appelé Hugues Benoist, seigneur de La Chaume, avait envahi, se » jette sur l'abbesse, la renverse et lui fait violence, à la face de tout le monde, pendant qu'un homme de l'abbaye, nommé Arnould Faraon, arpenteait le champ pour en déterminer les limites : « Willelm, emporté par un mouvement de passion brutale, se jeta sur l'abbesse, la renversa d'une façon honteuse et la couvrit de confusion, malgré les efforts d'Arnold Faraon qui était accouru pour la défendre. » — Et l'historien au bas de la page 520 transcrit le passage de la charte 88 du cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Saintes, où se trouve raconté le fait : « Hugo Benedictus, dominus de Chauma, invaserat quandam partem terrae B. Mariae ad Pontolabium, unde conquesta sum Willelmo de Mausiaco, regis dapifero. Qui Willelmus, data die mihi et Hugoni, venit in Chaumam, et ut terram percalcere facerem præcipit. Sed dum famulus meus, Arnoldus Farao, percalcum faceret, præfatus Willelmus, vesaniæ stimulis agitatus, me in terram turpissime prostratam multis conviciis lacessivit, et prædictum Arnoldum ab amplexu meo evulsit ». (*Cartulaire de Saintes*, n° 37).

René-Primevère Lesson n'a pas compris autrement. Seulement (*Fastes historiques*, 1843, II, p. 23) il s'exprime tout crûment : « En 1147, le seigneur de La Chaume, nommé Hugues Benoît, s'empara d'une portion d'un terrain située près de Pont-l'Abbé, et appartenant aux dames de Sainte-Marie de Saintes. Agnès de Barbezieux, abbesse, faisait mesurer le terrain sous ses yeux, en présence de Willelm de Mauzé, lorsque Hugues se jeta sur l'abbesse et essaya de la violer. Il fut con-

damné à aller en Terre-Sainte expier sa coupable tentative et donna le tiers des revenus de ses salines du Guâ comme amende. » Ici les personnages changent : dans Massiou et dans le texte, c'est Guillaume qui commet le crime ; dans Lesson, c'est Hugues Benoît.

Le fait a servi à Victor Vallein d'argument pour son réquisitoire contre le moyen âge. Il dit (*Le moyen-âge*, 1856, in-18, p. 151) : « Un autre seigneur... avait été appelé par Agnès de Barbezieux pour juger un différend élevé entre elle et un nommé Hugues Benoist, qui avait envahi un terrain situé près du bourg de Pont-Labbé. Au moment où Arnold Faraon arpentait le champ, Vilhem de Mauzé... mais laissons parler ici Agnès de Barbezieux elle-même : « Dum famulus... » Vallein n'a pas osé transcrire lui-même cette obscénité et il l'a laissé raconter au latin qui brave l'honnêteté. Il s'écrie : « Ce sont pourtant les prôneurs du moyen-âge qui viennent nous parler de l'immoralité de notre siècle ! » Il ajoute que « pour expier ce crime, Vilhem de Mauzé se croisa pour la Palestine... demanda pardon à Dieu et à la Vierge de l'insulte faite... et donna le tiers des revenus de ses salines du Gua, situées près du canal de la Seudre. » Evidemment il copie Massiou mot à mot.

L'abbé Grasilier est venu à son tour, et dans son *Cartulaire de l'abbaye*, I, p. IV, il nous fait le même récit de « Guillaume de Mauzé, sénéchal de Poitou. Ce dernier, dit-il, avant son départ avait à réparer un outrage commis par lui sur la personne de l'abbesse de Saintes, Agnès de Barbezieux, dans un accès de passion brutale, un jour qu'il surveillait avec elle une opération d'arpentage aux environs de Pont-l'Abbé. »

On le voit : il n'y a pas de fait plus avéré, plus certain. Quatre auteurs le narrent, l'un après l'autre ; le premier même cite le texte latin, et le dernier en a dû faire une étude particulière, puisqu'il l'éditait.

Il faut le dire. L'acte de Guillaume de Mauzé à l'égard d'une abbesse, — que Grasilier, d'après Labbe, fait fille de Guy-Geoffroy, comte de Poitou, duc d'Aquitaine, tante de la reine Eléonore, ce qui est impossible (1) —, nous avait toujours paru étrange. Dans ce temps-là, on pouvait bien ne pas plus se gêner qu'aujourd'hui, et, s'il n'y avait pas comme à présent dans notre département une demi-douzaine d'attentats à la pudeur par session d'assises, il devait s'en commettre quelques uns. Mais les circonstances et les personnes me choquaient. Quoi ! voilà

(1) Grasilier, t. I, p. IX, a fait Agnès de Barbezieux fille de Guy-Geoffroy dit Guillaume VIII, duc de Guyenne, comte de Poitou : et tante d'Eléonore d'Aquitaine. Il y a une erreur évidente : Eléonore, femme de Louis VII, étant fille de Guillaume X, devait avoir pour grand'tante Agnès de Barbezieux, ou bien Agnès de Barbezieux, que le P. Labbe, appelle Agnès de Poitiers, était fille et non sœur de Guillaume IX, selon la remarque du P. Anselme, II, 520. Il est vrai qu'ailleurs, t. I, p. III, Grasilier la dit grand'tante.

un sénéchal, personnage important et d'âge sérieux, qui se livre à d'aussi coupables violences ! l'abbesse n'est pas des plus jeunes ; nommée en 1134, elle devait avoir au moins 30 ans, en 1134 : on ne pouvait confier alors le gouvernement d'un si important monastère à des mains inexpérimentées ; en 1147, date de la croisade, elle aurait donc été âgée de 43 ans. D'autre part, la scène se passe en plein champ, devant peut-être cent personnes. Car il s'agit d'une descente de justice. Les parties sont là, et avec elles la foule accourue pour voir l'abbesse de Saintes et le sénéchal, deux des plus grands personnages de la contrée ; et ni Agnès de Barbezieux, ni Guillaume de Mauzé ne sont venus seuls ; leur escorte est nombreuse, leur suite considérable, et c'est dans ces circonstances que le sénéchal se rend coupable d'une tentative de viol ! Puis, c'est la victime elle-même qui, dans un document public prend bien soin de consigner sa honte dans tous ses détails ! l'in vraisemblance sautait aux yeux.

Enfin personne n'a arrêté l'audacieux ; il y avait là Hugues Benoît, partie dans le procès, Arnaud Faron et sans doute le cortège de l'abbesse et du sénéchal, des notaires peut-être, des serviteurs certainement et les curieux. Nul autre que Faron n'a essayé de repousser Guillaume de Mauzé ! C'est incompréhensible, inadmissible.

Léopold Delayant dans son *Histoire du département de la Charente-Inférieure* (1872), page 85, avait eu des soupçons ; il parle seulement « d'un outrage personnel envers l'abbesse, » mot vague sous lequel on peut aussi entendre le viol.

Disons-le bien vite. Daniel Massiou a fait un contre-sens en traduisant le latin de la charte. Cette faute en a amené d'autres, conséquences logiques de la première. Ainsi, le texte porte que Guillaume de Mauzé sur le point de partir pour le lointain voyage de la Palestine, d'où du reste il ne revint pas, et voulant, selon l'usage, mettre ordre à ses affaires spirituelles et temporelles, vint à Saintes ; et là, en présence de tout le couvent réuni, il se reconnut coupable, et, pour pénitence, donna à l'abbaye le tiers du péage du Gua, « de mihi illatis injuriis se culpabilem reddidit, tertiam partem peathgii de Gado dedit beatæ Mariæ. » Franchement c'était pour rien ; commettre un crime tel et si scandaleusement, et sur une vierge consacrée à Dieu ! sur sinon la fille du duc d'Aquitaine, tante d'une reine de France, au moins sur une personne d'une des plus hautes familles ; puis accomplir le pèlerinage de Jérusalem, ce que tout le monde alors faisait, sans pour cela avoir préalablement violé une abbesse de 43 à 48 ans, *coram populo*, et donner le tiers du péage du Gua, où certes même alors ne devaient pas passer deux mille personnes par jour, c'était une bien faible compensation. Le pape ne l'a pas excommunié, le roi n'a pas saisi et confisqué ses biens, l'évêque exigé une amende honorable solennelle, une pénitence publique ; aucun chevalier n'a vengé l'honneur de sa fille ou de sa sœur ! oui l'impudique

sacrilège en était quitte à bon compte. Massiou l'a compris ; donc il a imposé comme expiation la périlleuse et fatigante visite au tombeau du Christ, et comme réparation le don du tiers des revenus de ses salines du Gua, ce qui était plus que le tiers du bac sur la Seudre; Lesson même dit tous ses biens. « Revenu à lui et tout confus d'une pareille énormité, le baron fit vœu d'aller en pèlerinage à Jérusalem pour expier son crime. Mais avant son départ, il vint dans l'église de Sainte-Marie; et, en présence du chevalier David et de tout le convent réuni, il demanda pardon à Dieu et à la Vierge de l'insulte qu'il avait faite à madame l'abbesse; en réparation de quoi, il donna au monastère le tiers des revenus de ses salines du Gua, situées près du canal de la Seudre. »

Mais le texte qu'il transcrit au bas de la page ne parle pas de cela. Le voici : « Quapropter volens ire in Jerusalem ac suam recognoscens injuriam, venit in chorum B. Mariæ Xantonensis, ibique, in præsentia Villelmi David militis et omnium dominarum, se Deo et matri suæ de mihi illatis injuriis culpabilem reddidit, et ad judicium penitentiae tertiam partem peccati sui de Gado dedit B. Mariæ et perpetuo habendam concessit, etc. » (*Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Saintes*, folio 37). « C'est pourquoy, voulant aller à Jérusalem et reconnaissant son tort, il vint dans le chœur de Sainte-Marie. »

Or, comment Massiou est-il parvenu à croire à cette énormité. Comment l'a-t-il fait croire, je ne dis plus à Lesson, à Vallein qui s'en rapportent, mais à Grasilier qui a transcrit et lu le texte, qui a du étudier la pièce et être mis en garde contre les assertions de l'historien ?

Massiou a mal compris un mot, *conviciis*; de plus il a interverti deux membres de phrases, et supprimé des mots, partant complètement changé le sens du morceau. Le latin dit : « Præfatus Willelmus, vesaniæ stimulis agitatus, prædictum Arnaudum ab amplexu meo evulsit et me in terram turpissime prostratam multis conviciis laceravit, et illum insuper redimere fecit. » Massiou, lui, écrit : « Præfatus Willelmus, vesaniæ stimulis agitatus, me in terram turpissime prostratam multis conviciis laceravit et prædictum Arnaudum ab amplexu meo evulsit. »

C'est tout. On ne trouve donc point la fin « et illum insuper redimere fecit; et en outre il lui imposa une amende. » De plus il n'arracha Arnaud des bras de l'abbesse qu'après l'attentat commis. Dans le texte c'est le contraire; Guillaume arracha d'abord Arnaud des bras de l'abbesse, et ensuite il l'outragea. On voit comment, par une entorse à un texte, on parvient à lui faire raconter ce qu'on veut. Or, si l'on peut se tromper, faire un contre-sens, on doit toujours citer rigoureusement et entièrement.

Quel est donc le sens de cette charte ? Il est bien simple et bien clair, pourvu que l'on suive l'ordre des idées et qu'on traduise les mots. D'abord, où Grasilier, où Massiou ont-ils vu cet

« accès de passion brutale ? » Dans leur imagination ; car le texte dit simplement que le sénéchal était hors de lui, « *vesaniæ stimulis agitatus*. » Or, on peut être hors de soi pour bien des raisons : la colère, par exemple, jette la raison hors des gonds, et dans la colère, on frappe, on bat, on renverse, on outrage. Ne serait-ce pas ici le cas de Guillaume de Mauzé ? De plus, est-ce que jamais le mot *conviciis*, a signifié le viol de Lesson ? *Convitium*, c'est le bruit, la clameur, les reproches, les injures, les outrages en parole. Pour autre chose, la charte aurait mis *stupro fœdavit* et non *conviciis lacessivit*. Quesi l'on trouve fortes les expressions *vesaniæ*, *turpissime*, et *conviciis lacessivit*, on se rappellera que c'est une plaignante qui parle. Le titre de la charte, en effet, dit simplement « *injuriam fecisse*. »

L'ordre des idées achèvera la démonstration. Hugues Benoît, seigneur de La Chaume, près de Pont-l'Abbé, s'est emparé d'une partie de terre appartenant au monastère de Sainte-Marie de Saintes. L'abbesse demande justice au sénéchal, Guillaume de Mauzé. Ce magistrat assigne les parties, *data die mihi et Hugoni*. On se rend, au jour dit, sur les lieux, à La Chaume. Là, Guillaume fait arpenter le terrain. Quel incident survient-il ? on ne le dit pas. Deux plaideurs en présence ne restent pas toujours calmes. Des paroles aigres furent peut-être échangées. Il y a lieu de penser que les gens de l'abbesse chargés de l'opération tâchaient de la faire à son profit, ce qui irrita le sénéchal. Toujours est-il que, pendant qu'Arnaud Faraon, serviteur d'Agnès de Barbezieux, *famulus meus Arnaldus Farao*, arpentait, *percalcum faceret*, Guillaume fut saisi d'une colère qui le mit hors de lui, *vesaniæ stimulis agitatus*. Il se jette sur Faraon qui avait peut-être été insolent, tort que la plaignante se garde bien de déclarer, qui s'obstinait peut-être à ne pas faire impartialement l'arpentage ; il l'arrache des bras de l'abbesse qui voulait le protéger, *Arnaldum ab amplexu meo evulsit*. Il y a lutte ; madame de Saintes est renversée indignement, *turpissime prostratam*, et Guillaume de Mauzé la traite de tous noms, l'accable d'injures, l'appelle voleuse, et le reste, *multis conviciis lacessivit* ; et de plus il fit payer une amende à Faraon, *illum insuper redimere fecit* (1). (Voir le *Cartulaire de Saintes*, p. 80). Rien de plus net et de plus naturel ; Massiou n'a pu donner une autre signification à ce fait très simple qu'en transposant deux membres de phrases et qu'en traduisant à faux. Une ligne de son écriture suffit à pendre un homme. Avec des procédés pareils on fait dire à un auteur pis que pendre. Et la foule suit, *servum pecus*, et saute le fossé. C'est si doux de copier de confiance un texte qu'il faudrait vérifier !

L. A.

(1) Je traduis, d'après le texte imprimé, *redimere*, puisque le texte manuscrit est brûlé, sans me dissimuler que ce mot peu latin ne m'offre pas un sens satisfaisant. J'aimerais mieux : « et il le fit recommencer. »

QUESTIONS

N° 310. — *La famille Tison ou Tizon d'Argens* — Peut-on me donner quelques renseignements sur cette famille à laquelle appartenait la mère de Jacques Benoist de Lagebaston, premier président au parlement de Bordeaux de 1555 à 1583 ? On prétend qu'il était le fils du duc d'Angoulême qui fut plus tard François I; on attribue cela à sa ressemblance avec le roi et à la protection dont il fut l'objet. UNG BOURGDELOIS.

N° 311. — Dans le *Bulletin des Archives*, t. II, page 33, l'auteur d'un compte-rendu du nouveau *Propre du diocèse* exprime ses *desiderata* sur plusieurs points, notamment au sujet de saint Ausone, évêque d'Angoulême, frère de saint Ausone de Mortagne. Ausone avait un frère de ce nom. (Voir grands et petits Bollandistes, Ribadencira, etc.). Mais est-il prouvé : 1° Qu'il fut canonisé ; 2° qu'il fut évêque d'Angoulême ? Je voudrais savoir sur quoi l'on fonde ces affirmations. Y.

N° 312. — Le chevalier de Courcelles, généalogiste du roi, a publié, t. II de l'*Histoire généalogique et héraldique des pairs de France*, une généalogie des Beaupoil de Saint-Aulaire, et page LII de cette généalogie, ce qui regarde la branche de Saint-Rémy, en Saintonge, « dont la jonction, dit-il, n'est pas prouvée. » Cette filiation de la branche de Saint-Rémy va seulement de 1555 à 1754. On désirerait savoir de plus amples détails ; si, par exemple, les Beaupoil de Saint-Rémy se rattachent aux Beaupoil du Périgord ; s'ils ont encore des représentants ; si la filiation existe de nos jours, etc. M. DE B.

BIBLIOGRAPHIE

EGGER (Marc). *Deux extrêmes, souvenirs de Saintonge et de Savoie*. Montpellier, imp. Hamelin, 1884, in-8, 10 pages. (Extrait de la *Revue du monde latin*, du 25 juin).

ESCHASSERIAUX (le baron Eugène). *Epoque néolithique*. (Voir p. 387 du t. IV).

FUSTER (Charles). *L'âme pensive*, Royan, imp. Billaud ; Paris, Ghio, 1884. Prix : 3 fr.

GAULLIEUR (Ernest). *Notices sur les phares de Cordouan*. Paris, imp. nationale, 3 octobre 1884, in-8, 11 pages. (Extrait du *Bulletin* du comité des travaux historiques ; archéologie ; n° 3 de 1884. Voir *Bulletin des Archives*, v, 89).

GONZALES (E.). *La fiancée de la mer*. Paris, Dentu, 1884, in-16, 320 pages.

Grand almanach de Saintes, pour 1885. Saintes, imp. Hus, 1884, in-18, 144 p. Prix : 20 centimes. — Il contient *Notices bio-*

graphiques : Dominique du Bourg, maire de Saintes ; Come Béchét, jurisconsulte ; Guillaume Le Blanc, avocat, Paul-Gustave Bonnain, sous-préfet, et, sous le titre *Mediolanum Santonum*, une plaisanterie qui n'a pas même le mérite d'être drôle (Voir plus haut page 193).

GUILLAUD (le docteur F.-A.). *La région botanique du sud-ouest*. Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1884, in-8, 14 p.

— *Les bruyères d'hiver du sud-ouest*. Idem ; in-12, 15 p.

— *Les graines d'Amérique à la côte du golfe de Gascogne*. Idem. (Extrait du *Journal d'histoire naturelle de Bordeaux*).

— *Recherches sur l'hibiscus ou ketmie rose du sud-ouest*. Idem ; 14 p. (Id.).

— *Naturalisation et culture des eucalyptus dans le sud-ouest*. Idem ; 24 p. (Id.).

HORRIC DE BEUCAIRE (le vicomte). *Eléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Brunswick-Zell (1675-1729)*. Documents. Pons, imp. Noël Texier, 1885, in-8, 116 p. (Extrait du t. XIII des *Archives historiques de la Saintonge*). (Voir plus haut, page 211).

— *Une mésalliance dans la maison de Brunswick (1665-1725)*. *Eléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Zell*. Paris, Oudin, 1884, in-8, 317 p. avec portrait (Voir plus haut, p. 211).

JOANNE (Adolphe). *Itinéraire général de la France ; de la Loire à la Gironde. Poitou et Saintonge*. Paris, Hachette, 1884, in-16, 3 cartes et 5 plans. Prix : 7 fr. 50.

— *Géographie du département de la Charente-Inférieure*. 4^e édition. Idem, in-12, 64 pages. Prix : 1 fr.

JOUSSAUME (le docteur Félix), ancien président de la société zoologique de France. *Du choléra, traitements nouveaux, guérison*. Paris, A. Delagrave, 1884, in-18, 11-110 p.

— *Coquilles de la familles des marginelles*. *Monographie*. Fontainebleau, imp. E. Bourges, 1875, in-8, 115 p. (Extrait de la *Revue et magasin de zoologie*).

— *Excursion malacologique à travers l'exposition de 1878*. Paris, imp. A. Lucan, 1878, in-8, 15 p. (Extrait du *Bulletin de la société zoologique*).

LA BERTONNIÈRE (de). *Lilas blanc*. Paris, Tolmer, 11 septembre 1884, in-8, 16 p. (L'auteur est M. Arthur Marchat, de Saintes, avocat à Paris).

LA GARDE (Henry de). *Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII*. Paris, Plon, 1884, in-8. Prix : 6 fr. (Voir plus haut, p. 216).

LALESQUE aîné (le docteur A.), ancien conseiller général de la Gironde. *Coup d'œil rétrospectif sur les dunes mobiles du golfe de Gascogne*. Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1884, in-8, 45 p. — L'auteur conteste à l'ingénieur Nicolas Brémontier la gloire d'avoir fixé les dunes de Gascogne pour l'attribuer à un bourgeois de La Teste, Pierre Peychon jeune, et prouve qu'en effet Peychon a fait des essais heureux avant Brémontier, avec lequel il était fort lié.

LANDRIOT, obispo de La Rochela y Saintes. *La mujer fuerte segun el teste de la sagrada Escritura, conferencias, traducidas por J.-A. M., dedicadas à las señoras de la congregacion del sagrado corazon de Jesus*. Paris, Roger et Chernoviz, 1884, in-18 Jésus, 336 p.

LA POPELINIÈRE (de). *L'histoire de la conquête des pays de Bresse et de Savoye par le roy très-chrestien*. Bourg en Bresse, Martin-Bottier, 1884, in-8, 36 p. (Extrait à 50 exemplaires de la *Revue littéraire et historique de l'Ain*).

LEDAIN (Bélisaire). *Notice historique et archéologique sur l'abbaye de Saint-Jouin de Marnes*. Poitiers, imp. Tolmer, 1884, in-8, 88 p. (Extrait du t. VI des *Mémoires de la société des antiquaires de l'Ouest*, 1883). — Il y est question (p. 19) de saint Martin, solitaire de Saintonge, disciple de saint Martin de Tours; p. 26, du domaine de Branziacum, en Saintonge, restitué à l'abbaye d'Enson par Landri, comte de cette province.

LEFÈVRE (l'abbé Théodore). *Saint Léger, évêque d'Autun; son martyre; sa première sépulture à Lucheux*. Traditions locales et souvenirs historiques qui s'y rattachent. Arras, imp. Richard Courtin, 1884, in-8, 13 p. — Cet opuscule montre que saint Léger, patron de plusieurs églises dans le diocèse de La Rochelle et Saintes, martyrisé dans le bois de Sarcing, près de l'antique forêt de Lucheux, canton de Doullens (Somme), a été inhumé près de là, très probablement à Lucheux même.

LEGRAND (Paul), curé de Pranzac. *Notes pour servir à un armorial et histoire de l'Angoumois*. Angoulême, imp. Roussaud, 1884, in-8, 43 p. (Extrait de la *Semaine religieuse*). — Ce sont des extraits des registres de la paroisse de Rancogne (1649-1789), où nous trouvons les noms des d'Abzac, de Ruffrey, de Toyon, d'Argence, de Turpin, de Moncourrier, (Jean de Moncourrier, écuyer, sieur de La Chapelle, paroisse de Saint-Dizant en Saintonge, épouse, le 2 juin 1689, Jeanne d'Abzac, etc.) Mais il n'y a pas un mot pour un armorial. Ce dépouillement des registres paroissiaux devrait être fait partout, et M. l'abbé Legrand a donné un exemple qu'il serait bon et facile d'imiter.

Le Réveil agricole des Charentes, organe du laboratoire public de chimie agricole et industrielle de Cognac, comprenant :

agriculture, arboriculture, chimie agricole, horticulture, météorologie, viticulture, zootechnie, etc. Paraissant le 6 de chaque mois. N° 1, 6 mai 1884, in-8, 16 pages et annonces diverses. Cognac, imp. Vincent; au laboratoire public de chimie agricole et industrielle. Abonnement annuel : 4 francs. Un numéro, 30 cent.

LE SUEUR (Charles), étudiant en médecine. *Le miasumifuge, filtre à air portatif, breveté s. g. d. g., le 23 avril 1883*; sa description; énumération et description des miasmes chimiques, causes de toutes nos maladies; traité de thérapeutique pour prévenir, enrayeur, supprimer toutes nos maladies. Paris, imp. Davy; l'auteur, 48, boulevard du Port-Royal; 4 septembre 1884, in-18, 177 pages. Prix : 2 fr. (Voir t. iv, p. 415).

LÉTELIE (André). *La mer et les huîtres à Niort*. Melle, imp. Lacuve, 1884, in-8, 8 p. (Extrait de la *Revue poitevine et saintongaise* du 15 septembre 1884). Cet opuscule fait suite aux *Huîtres dans les sociétés savantes* de M. Berthelé.

— *Les petites sœurs des pauvres à l'asile de Tasdon près La Rochelle*. La Rochelle, imp. F. Dubois, 1884, in-8, 20 pages (Extrait du *Mellois* et de l'*Echo Rochelais*).

— *L'œuvre d'un forestier poitevin. M. le comte de Vasselot de Régné, inspecteur des forêts*. Melle, imp. Lacuve, 1884, in-8, 20 p. (Extrait de la *Revue poitevine* des 15 novembre et 15 décembre 1884).

— *Fénelon en Saintonge et la révocation de l'édit de Nantes*. Paris, A. Picard, 1885, in-8, 126 p. (Extrait des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. xiii).

LIEUTIER (Nelly). *Le livre rouge*. Paris, Blériot et Gautier, 1884, in-18, 244 p.

— *La journée de Catherine*. Paris, Picard-Bernheim, 22 avril 1884, in-18, 70 p. Prix : 50 centimes.

— *Un jour de pluie, suivi de l'Histoire de l'oncle César*. Idem, 66 p.

LORiot (l'abbé Th.). *Sainte Soline ou les premiers martyrs de l'église de Chartres*. Chartres, imp. Garnier, 1884, in-18, 280 p. Prix : 2 fr. 50. — Cet ouvrage, écrit d'après *Fabiola*, dans le but d'intéresser et d'édifier, met en scène une sainte, patronne d'une église du diocèse de La Rochelle, Sainte-Soulle, canton de La Jarrie, arrondissement de La Rochelle. L'auteur a transcrit en tête de son livre la légende de la sainte d'après le bréviaire de Chartres.

LUSSAUD (Maurice), médecin de la marine, docteur en médecine. *Essai sur les tumeurs malignes du voile du palais*. Rochefort, imp. Thèze, 1884, in-4, 56 p.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1885. — PROCÈS-VERBAL. — AVIS ET NOUVELLES : comptes-rendus, distinctions honorifiques, livres nouveaux, sociétés savantes, conférences. — NÉCROLOGIE : C. Gauron, E. Cantin, H. de Tilly, Lorit, Guillaud, vicomte de Beaucorps, Seguinand, Jeannaud, Monnier, baron Hulot, Fievet. — EXPOSITIONS ARTISTIQUES, à Saintes, à Angoulême, à Paris. — EXCURSIONS SCIENTIFIQUES à Esnandes, à La Rochefoucauld. — VARIÉTÉS : D'où vient à Tallemant le nom de *Des Réaux* ; M^{me} de La Brangelie et le cheval de M. de La Bleretie. — ARCHÉOLOGIE : Sépultures préhistoriques au Douhet, château de Jonzac, tour de Pons, épitaphe d'un légionnaire à Aunay, sceau à Saint-Maurice de Laurantanne ; les cavaliers au portail des églises. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : Robinet, évêque de la Charente-Inférieure ; *Dialecte du Poitou*, Arnis, Saintonge et Angoumois ; Le martyrium de Poitiers ; les *Origines de la France contemporaine*, etc. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Conférences de Saint-Brice ; le droit du seigneur ; liste des chevaliers du Saint-Esprit en Aunis et en Saintonge ; Saint Aptone d'Angoulême et saint Ausone de Mortagne ; les Beaupoil de Saint-Aulaire et de Saint-Rémy. — BIBLIOGRAPHIE : MA-PO.

PROCÈS-VERBAUX

Séancé du bureau du 8 juin 1885.

Le président annonce la mort de M. Hippolyte Le Gardeur de Tilly, vice-président de la société, et de MM. Gauron et Cantin ; il fait, en quelques mots, leur éloge.

Le bureau décide que, pour donner un témoignage à son regrette vice-président, il assistera en corps à ses obsèques et qu'une couronne sera offerte au nom de la société des *Archives*. Le président est chargé de dire quelques mots d'adieu. Il invitera les membres à assister aux funérailles.

Admission de nouveaux membres.

AVIS ET NOUVELLES

Dans sa dernière séance, la Société a admis comme membres :
MM.

Camille Arnold, sculpteur, à Saintes, présenté par M. Louis Audiat;

L'abbé E. Bellemer, ancien professeur au collège de Blaye, à Blaye, présenté par M. Louis Audiat;

Charles Camus, employé au greffe du tribunal civil à Saint-Jean d'Angély, présenté par M. Louis Audiat;

Le comte Albert de Circourt, à Paris, présenté par M. Louis Audiat;

O'Neill, rue de Bouthiers, à Cognac, présenté par M. Callandreau;

Jules Petit, banquier, à Saint-Fort-sur-Gironde, présenté par M. Bouhard;

Prévotière, au camp de Sainte-Sévère, par Jarnac, présenté par M. Frédéric Baron;

L'abbé Jules Suard, précepteur, au château de La Chaise, par Montbron (Charente), présenté par M. Louis Audiat;

Louis Soupé, ancien instituteur, à Cognac, présenté par M. Louis Audiat;

H. Toutant, docteur en médecine et en chirurgie, conseiller général à Marans, présenté par M. Louis Audiat.

Ont rendu compte du *Bulletin* d'avril : Le *Progrès* du 8, reproduit, le 16, par l'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély, qui s'exprime ainsi : « Il serait difficile, croyons-nous, de trouver en province un *Bulletin* aussi complet, aussi soigné que celui offert par la société des *Archives*. Les articles de cette savante revue, tous frappés au coin de l'érudition la plus solide, sont dignes des chercheurs qui, depuis longtemps et toujours avec le même succès, entassent avec ordre des matériaux précieux...; » — Le *Matin charentais* du 9, qui analyse *Les cavaliers au portail des églises*, et félicite les travailleurs « qui passent leur temps à recueillir des textes épars, à interroger les monuments, à étudier les traditions locales, afin de présenter sous leur vrai jour les sources de l'histoire... C'est le but que poursuit avec d'heureux résultats la société des *Archives*... » — Le *Rappel charentais* du 26, article de M. Ed. M..., qui signale les mémoires : Les statues équestres, le lit de la Charente, changement du niveau du sol dans notre région, par M. Maufras, la lune de Fouras, par « M. Antoine Duplaix-Des-touches, un artiste et un écrivain de bonne race qui manie avec habileté le fusain et la plume, » et ajoute : « Le *Bulletin* admet les découvertes de toutes sortes, les récits d'excursions, les comptes-rendus de livres et de périodiques, et même les discussions où, à propos de choses graves, on plaisante agréablement, spirituellement, on fait parfois de fortes piqures qui

dégonflent les faux savants bouffis de vanité. Le *Bulletin* d'avril est encore supérieur à ses devanciers ; que de verve et d'esprit dans ses 96 pages ! L'érudition semblait jadis bien morose et bien ennuyeuse. Mais tout progresse et se transforme. La lecture d'une étude historique est aujourd'hui plus attrayante que celle d'un roman. » Il exprime, en terminant, le désir de voir le *Bulletin* trimestriel devenir mensuel ; — *L'Indépendant de la Charente-Inférieure*, de Saintes, du 2 mai, qui trouve « charmant, délicieux le numéro d'avril, » signale le déplacement de la Charente, les cavaliers, l'abbesse de Saintes, l'entrevue de Bertrand de Got avec Philippe-le-Bel, la lune de Fouras, Fouras qui partage le privilège d'avoir une lune avec « Lunel, dont les habitants s'en vont pêcher la lune, et Alais, dont les indigènes montrent dans la lune Bernard, le potier, et son fagot de genêts ; » et il termine ainsi : « Chaque fois que je parcours les pages du *Bulletin*, je ne puis m'empêcher de former un vœu, mais un vœu bien sincère : Je souhaiterais que tous les pères de famille le missent entre les mains de leurs enfants pour servir à l'histoire de notre douce France ; » — *L'Ere nouvelle*, de Cognac, du 10 mai, qui félicite la société « fondée sur de larges bases, » de n'être pas, comme tant d'autres, une école d'admiration mutuelle, réservant à un petit nombre d'élus de faciles triomphes académiques, » et le *Bulletin*, « œuvre actuelle et vivante, qui tient ses nombreux lecteurs au courant du mouvement intellectuel général et plus particulièrement de tout ce qui concerne les provinces d'Aunis et de Saintonge. Prenez le dernier numéro, vous serez confondu de l'énorme quantité d'indications et de renseignements contenus dans ces quelques pages. Quelle somme de travail et de lectures représente la moindre de ces notes si précieuses pour le chercheur ! Pas une revue, pas un livre nouveau qui n'ait été interrogé, lorsque, de près ou de loin, ils s'occupent de l'histoire locale... », et cite particulièrement *l'Histoire d'un château de Saintonge* « modèle de monographie » par M. d'Aussy ; *Agnès de Barbezieux*, les statues équestres, « le mémoire tendant à prouver que la Charente n'a jamais quitté son lit et n'a pas eu, aux siècles passés, l'humeur vagabonde qu'on lui a trop légèrement prêtée ; » *La lune de Fouras*... ; — *La Charente-Inférieure* du 27 mai, qui signale les articles sur François de Graves, l'épithaphe d'Aunay, les statues équestres, et le déplacement de la Charente, où « jamais partie si belle n'avait été offerte à un critique pour fustiger « un téméraire auteur » et pour redresser éloquentement une erreur historique, » puis le niveau du sol en Aunis, Eléonore Desmier d'Olbreuze, le duc de Rohan, enfin la lune de Fouras, légende discutée par M. Duplaix-Destouches « en maître et avec esprit. »

—
Le *Journal de la Vienne* (24 juin), contient de M. Louis de S., *Eléonore Desmier d'Olbreuze*, compte-rendu très spirituel des pièces publiées sous ce titre dans le XIII^e vol. des *Archives*.
—

Ont reproduit des articles : l'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély, du 16 avril, *Épithaphe d'un soldat romain à Aunay* et le *Sceau de Sainte-Mesme* ; l'*Echo rochelais* du 25, *Guillaume de Mauzé et l'abbesse de Saintes* ; l'*Echo* de Jonzac du 26, *Un bandit de Clion-Jonzac en 1345* ; les *Tablettes* de Rochefort du 30, *La lune de Fouras* ; l'*Ere nouvelle* du 7 mai, *Le sceau de Richemond* et *La lune de Fouras*, et 14 mai, *Le prince de Condé et Montesquiou à la bataille de Jarnac*, de M. P. de Lacroix ; *Le Mellois* du 15 février, *Le droit du seigneur en Saintonge*. Le *Livre* du 10 mai a donné le sommaire du xiii^e volume et celui du *Bulletin* d'avril ; le *Bulletin* de la Diana d'avril signale p. 81, *Un château de Saintonge*, par M. d'Aussy ; le *Journal d'histoire naturelle* de Bordeaux du 30, les travaux de MM. Maufrais, Pineau, Polony, « établissant d'une façon péremptoire, cette fois, que les rivages de cette région se sont affaïssés à partir de l'époque néolithique ; actuellement ils se relèvent. »

Ont rendu compte de l'excursion du 7 mai à La Rochefoucauld et à Rancogne, le *Matin charentais* du 9, reproduit par l'*Ere nouvelle* du 21 ; il signale le toast porté aux travailleurs de la Société par le président « avec une délicatesse charmante qui dénote sa grande affabilité, » et « puisqu'il s'agit d'un compte rendu destiné à notre Charente, les gracieux compliments à M. Callandreau pour son remarquable travail sur Ravallac ; » l'église « avec son portail du xiii^e siècle, sa belle flèche octogonale, sa rosace du xvi^e siècle... le cloître de l'ancien couvent des carmes « occupé aujourd'hui par le collège, » dont M. le principal nous fait les honneurs... « le château, cette remarquable construction en grande partie du xv^e et du xvi^e siècle » ; le musée d'objets préhistoriques recueillis dans les grottes de Rochebertier par M. Frémond ; l'église Saint-Pierre et l'église Saint-Florent ; puis le château de Rancogne dont le propriétaire, M. de Barbarin, nous fait gracieusement la description ; les grottes naturelles de Rancogne où le spectacle est charmant de « toutes ces bougies, ces torches qui défilent dans les dédales, qu'on voit briller au travers d'une infractuosité de rocher, disparaître et venir se réunir dans les salles ; » — le *Progrès de la Charente-inférieure* du 13, qui constate que « le programme s'est accompli sans la moindre lacune et avec une ponctualité qui fait le plus grand honneur à l'organisateur de l'expédition. Dans quelques mots charmants, M. Audiat remercie, avec un tact exquis, chacun de ceux qui, des points les plus éloignés des deux départements, se sont empressés de répondre à son appel... On visite les collections de M. Fermond, un savant modeste qui, depuis quarante ans, explore les grottes si riches de la vallée de la Tardoire, ces silex dont plus d'un ferait l'orgueil du musée de Saint-Germain... un admirable cloître du xv^e siècle ; comme ensemble et comme conservation, on ne saurait le comparer qu'au fameux cloître roman de Nieul-sur-l'Autise... ; »

le château qui rappelle « l'élégante architecture adoptée par le Primatice à Fontainebleau et surtout à Chambord ; la chapelle est admirable et l'escalier une véritable merveille. » A Rancogne, « M. de Barbarin nous fait, avec la plus exquise courtoisie, les honneurs de son château, et nous montre de délicieuses miniatures. » Dans les grottes, « au-dessus de nos têtes sont suspendus d'énormes stalactites auxquels le reflet de nos lumières arrache quelques scintillements. Tout à coup s'allument des feux de bengale ; sous leurs flammes rouges et bleues les rochers prennent l'aspect les plus fantastiques : ce sont les forges embrasées de Vulcain ou les glaciers de la mer polaire ; rien ne saurait donner l'idée du grandiose d'un pareil spectacle. Trois hourrahs formidables, arrachés par l'enthousiasme, sont poussés en l'honneur du président des Archives. » A Rochebertier « gracieux accueil de M. l'abbé Suard, occupé à fouiller des foyers préhistoriques à l'entrée de grottes ayant servi aux hommes de l'âge de pierre..... Le train de 7 h. 48 ramène à toute vapeur vers la Saintonge nos excursionnistes ravis de la journée et jurant bien... qu'on les y reprendrait encore ; » — Le *Charentais* d'Angoulême du 13 : « Dans une allocution pleine d'esprit et d'affectueuse familiarité, M. Audiat fit le dénombrement des excursionnistes et sut, tout en ménageant leur modestie, adresser à chacun d'eux quelques éloges mérités.... ; » puis on visite « la magnifique collection paléo-ethnologique, formée avec tant de soin et de travail par M. Fermond... » le château « où la vue du grand escalier, les galeries si belles de la renaissance et le vieux donjon féodal firent éclater des témoignages nombreux d'admiration... la curieuse grotte préhistorique du Placard, explorée avec tant de succès par MM. Fermond et de Maret, » et où « la société fut reçue par M. l'abbé Suard, explorateur actuel de cette station qui en fit gracieusement les honneurs ; » — L'*Indépendant* du 14, qui note et « le toast porté par M. Audiat, organisateur du voyage, tant aux membres présents et absents qu'aux habitants de la ville », et le cloître du collège, et le château, et Rancogne, où « nous marchons pendant une heure tantôt dans des couloirs bas et étroits, tantôt dans d'immenses salles ornées de stalactites, dans l'une des quelles nous entendons à une profondeur mystérieuse couler avec bruit un ruisseau. Nos bougies et nos feux de bengale produisent un effet magique ; les voûtes retentissent des cris... » — La *Charente-Inférieure* du 20 ; l'*Echo saintongeais* du 21 ; le *Journal de Marennes* du 24 ; le *Mellois* du 31.

La médaille d'honneur du salon de 1884 a été décernée, le 28 mai, par les artistes médaillés à notre confrère M. William Bouguereau, de La Rochelle, membre de l'institut. Il a été, en outre, élu président de l'association des artistes peintres, sculpteurs, etc., en remplacement de du Sommerard. Le 23 juin, il a présidé la réunion annuelle des anciens élèves de Pons.

A l'exposition de blanc et noir, notre confrère, M. Louis-Ernest Lessieux, de Rochefort, a obtenu une médaille d'argent de deuxième classe.

Dans sa séance publique annuelle du 8 mai, l'académie de médecine a décerné à M. le docteur Gabriel Regnier, de Surgères, une mention honorable pour son mémoire *Mélancolie simple*.

L'académie française a décerné sur le prix Vitet 1,500 fr. à notre compatriote, M. André Lemoyne, de Saint-Jean d'Angély, pour ses poésies, et sur les 17,000 fr. de la fondation Montyon, ouvrages utiles aux mœurs, un des quatre prix de 2,000 fr. à l'ouvrage *Jean de Vivonne*, par M. le vicomte Guy de Bremond d'Ars, dont le *Bulletin*, v. 136, a rendu compte, et dont un de nos plus distingués confrères disait : « J'avais tant lu d'éloges de celivre que j'hésitais à le lire, me défilant de cette unanimité de louanges. Je l'ai pris et j'en suis ravi. » En outre sur le prix Montbigne (3,000 fr.), l'académie a décerné 1,200 fr. à M. Honoré Bonhomme, né à La Tremblade en 1811, auteur de plusieurs ouvrages sur le XVIII^e siècle. Nos compatriotes continuent à tenir bien leur place dans les concours de l'institut.

A l'exposition régionale d'Angoulême, M. Noël Texier, imprimeur à Pons, a obtenu pour ses travaux typographiques, entre autres pour l'impression des volumes des *Archives*, une médaille d'argent, proclamée le 21 juin à la distribution solennelle des récompenses.

Le 16 mai, a été inauguré sur la place du Marché-Neuf, à Angoulême, la statue en bronze (2 mètres 30) du docteur Jean Bouillaud, né à Garat (Charente) le 16 septembre 1796, mort à Paris le 29 octobre 1881, membre de l'académie de médecine (1825), de l'institut (1868), professeur à la faculté de médecine de Paris (1831), député de la Charente (1812), commandeur de la légion d'honneur (1867), auteur de nombreux ouvrages de médecine. Cette statue, œuvre de M. Verlet, un angoumoisien, qui a reçu à cette occasion les palmes d'officier d'académie, a été érigée par un comité dont notre confrère, M. le docteur Leclerc, de Rouillac, était vice-président. Voir pour les détails et pour les discours l'*Ere nouvelle*, de Cognac, du 21 mai.

Dans sa séance du 14 mai, la société des sciences naturelles de La Rochelle, a, sur les propositions de M. A. Vivier, décidé à l'unanimité l'érection d'un monument à la mémoire de René-Antoine Ferchault de Réaumur, l'illustre savant, né à La Rochelle en 1683, et confié à une commission le soin de préparer la souscription qui sera présentée à tous les corps savants de l'Europe.

Le conseil municipal de Marennes a décidé qu'il serait fait un catalogue complet de la bibliothèque léguée à la ville par Dubois-Meynardie.

L'annonce des fêtes qui ont eu lieu à Saintes du 29 mai au 7 juin a été faite « en style Louis XIII, comme les costumes des hérauts d'armes » qui la faisaient : « Grant liesse, braves gens de Xaintes ! grant liesse. Oyez, oyez et moult esbaudissez-vous, bonnes gens de Xaintes. A vous tous, grans et menus d'icelle ville, damoiselles, bourgeois et aultres, ainsy qu'à vous passans, survenans et ruraux, plaise sçavoir qu'à ce jourd'hui commencent dans la bonne ville de Xaintes moult grandes et mirifiques festes... » On aura bien de la peine à nous faire prendre cela pour la langue de Corneille et de Malherbe. Si c'était celle de Rabelais !

Le Catalogue... de curiosités autographiques (Paris, Charavay, 1855, in-8°, 48 p.), dont la vente a eu lieu le 27 mai, indique, n° 247 : « Mandement du trésorier Jean Bureau, grand maître de l'artillerie, receveur de La Rochelle, de solder le clerc Crouart, qui a apporté à Saint-Jean d'Angély les comptes de l'ex-receveur Sauvestre. Pièce sur vélin ; Saint-Jean d'Angély, 10 juillet 1449. »

En souscription (10 fr., — payables à la réception de l'ouvrage, — chez l'auteur, rue de Taillebourg, 33, à Saint-Jean d'Angély, et chez les libraires de la ville), *Saint-Jean d'Angély* d'après les archives de l'échevinage et les sources directes de son histoire, par L.-C. Saudau, chargé du classement des archives de Saint-Jean ; 1 vol. grand in-8° de 4 à 500 pages.

Va paraître, *Histoire de la ville de Blaye* depuis sa fondation par les Romains jusqu'à la captivité de la duchesse de Berry, par M. l'abbé Bellemmer, 1 vol. in-8 d'environ 450 pages ; prix, 10 fr. Le prix est de 7 fr. 50 pour les personnes qui souscriront dès maintenant chez l'auteur, à Blaye.

Le 7 juin, a paru, à Cognac, chez M. Vincent, imprimeur : « *L'écho cognacais*, organe littéraire, théâtral, des intérêts artistiques et d'annonces », hebdomadaire ; 6 francs.

L'académie nationale de Bordeaux décernera le prix d'éloquence : 500 fr., fondé par la ville, et une médaille d'or à l'auteur du meilleur travail sur ce sujet : « *Eloge de La Boétie*. » Les manuscrits, de 40 à 80 pages in-8°, lui devront parvenir avant le 31 décembre 1885 (1).

(1) Pour compléter cette chronique, nous extrayons du *Recueil* de la commission des arts, numéro d'avril, quelques nouvelles qui intéresseront nos lecteurs : « M. Noguès prépare avec soin (cette fois) la monographie de Saint-Séverin. De

Hippolyte de Tilly, vice-président de la société des *Archives de Saintonge*, qui vient de mourir, a offert à la bibliothèque de Saintes, sa ville natale, les nombreux papiers qu'un neveu de Fénelon, Léon de Beaumont, sous-précepteur du duc de Bourgogne, chanoine de Cambrai, puis évêque de Saintes, avait recueillis ou transcrits sur l'histoire de la Saintonge et les familles de cette province. (1) Ces documents, où les érudits locaux ont déjà puisé, seront mis sous quelques jours à la disposition du public. D'après une note d'Hippolyte de Tilly, il y a là une correspondance de Bourdeille-Brantôme avec Charles IX; de La Mothe-Fénelon, ambassadeur de Charles IX et de Henri III en Angleterre; des lettres de Catherine de Médicis, Marie Stuart, Henri IV, Louis XIV; un grand nombre de pièces relatives à Cosnac, Mortagne, Saint-Seurin, Talmont, Didonne, Royan,

nouveaux documents lui permettront de rendre son travail *plus complet*. »

M. Laurent est depuis deux ans propriétaire de la maison où se trouve l'inscription de François Thévenin, chanoine de Saintes, publiée dans l'*Epigraphie saintone*, p. 222.

« Les 102 monnaies communiquées en 1881 à la commission par M. l'abbé Braud, lui ont été remises ces jours derniers. »

« Nous espérons que M. Jonan voudra bien nous donner quelques spécimens de silex, » qu'il a trouvés à Barzan.

« Le président de la commission des arts n'a pas reçu » une lettre à lui adressée par un sieur B... : « le *Bulletin* des antiquaires de France, paru en décembre, ne lui est pas parvenu. » Enfin une livraison du *Répertoire des travaux historiques* du 29 février 1884, n'a pas su trouver le domicile du président; nous attendons encore. « Or, il arrive que le président de la société des Archives est exactement dans le même cas. Il n'a reçu ni la lettre du sieur B..., ni le *Bulletin* des antiquaires qui ne paraîtra qu'en juillet, ni une livraison du *Répertoire* qui lui a été adressée par le ministre; en outre, il attend encore une dépêche télégraphique de Royan en route depuis le 26 août 1878.

(1) Nous reproduisons la lettre écrite à M. Louis Audiat, au lendemain de l'incendie de la bibliothèque de Saintes, lettre dictée autant par un cœur généreux que par un esprit distingué.

Pessines, le 17 novembre 1871.

« Monsieur et cher bibliothécaire, l'incendie de la bibliothèque de Saintes m'a causé une profonde tristesse. En présence de cette catastrophe, je ne puis que m'associer à la douleur de tous et à la vôtre en particulier. Plus qu'aucun autre, en effet, vous comprenez l'étendue du malheur qui vient de frapper le pays entier. Mais vous ne vous laisserez pas abattre par une si terrible épreuve. Grâce à votre énergie et à votre amour de la science, nous aurons bientôt, je l'espère, une nouvelle bibliothèque. Pour seconder vos généreux efforts, et pour réparer un peu ce désastre, je viens offrir à ma ville natale la collection des manuscrits de M^r Léon de Beaumont, évêque de Saintes (1718-1744). Elle se compose de pièces extraites, au commencement du XVIII^e siècle, des archives de l'évêché de Saintes; les chartiers des anciennes abbayes et châtellenies de Saintonge en ont aussi fourni une grande partie. Ce recueil considérable de titres, que j'ai réussi à coordonner et à classer avec le bienveillant concours de M. l'abbé Grasilier, présente une série de documents, la plupart inédits, d'une certaine importance pour l'histoire locale... Ces pièces, malgré leur intérêt, ne remplaceront jamais nos archives municipales et tant d'autres précieux manuscrits que les flammes ont anéantis; je suis cependant heureux de pouvoir les offrir, comme témoignage de mon profond attachement à ma ville natale, et comme adoucissement à l'amertume de vos regrets... H. DE TILLY. »

Mornac, Saujon, etc., d'autres concernant les principales familles de la Saintonge. Ces documents, héritage de famille, iront à la bibliothèque de Saintes retrouver ce qui reste de la bibliothèque de Fénelon, détruite par l'incendie de 1871 avec l'hôtel de ville, et qui avait été léguée aux prêtres de la mission par Léon de Beaumont.

CONGRÈS DE LA SORBONNE. — A la 23^e réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne, nos provinces d'Aunis, Saintonge et Angoumois ont peu fait parler d'elles, contrairement à l'usage; et elles n'étaient que très faiblement représentées. Nous appelons sur ce point l'attention de nos collaborateurs, qui, dans les sessions précédentes, ont su si bien tenir leur place.

A la section d'archéologie, séance du 8 avril, notre confrère, le P. Camille de la Croix, a communiqué une nombreuse suite de dessins représentant des couvercles de sépultures provenant des cimetières de Civaux, d'Antigny, de Rom et autres localités du Poitou. Il rappelle, raconte le *Journal officiel* du 9, les fouilles faites au siècle dernier et au commencement de ce siècle à Civaux. Elles avaient fourni un assez grand nombre de tombes sur lesquelles on avait relevé un petit nombre d'inscriptions. La plupart avaient des couvercles ornés de larges bandeaux d'une disposition très caractéristique. Les tombes d'Antigny sont beaucoup plus remarquables. Leurs couvercles sont décorés d'une ornementation très riche et vraiment élégante. Les inscriptions qui se lisent sur quelques uns de ces monuments, présentent tous les caractères de l'épigraphie mérovingienne. C'est donc aux septième et huitième siècles qu'il faut attribuer ces tombes; quelques unes cependant peuvent être un peu plus modernes; mais aucune ne saurait être postérieure à l'époque carlovingienne.

A la séance du 9, M. Henri Luguët, de l'île d'Oleron, conseiller général de la Charente-Inférieure, professeur à la faculté de Clermont, a lu un travail sur une fontaine en faïence, semblable à un clocher d'église, qu'a publiée Benjamin Fillon dans son *Art de terre*; elle est, dit le *Journal officiel* du 10, recouverte d'un émail jaspé, analogue à celui qui fut employé par Bernard Palissy. Il est très légitime d'attribuer cette fontaine au grand artiste: car elle porte sur une cartouche la devise des Gouffiers. *Hic terminus haret*, et dans les fouilles faites à Saintes sur l'emplacement de la maison habitée par Bernard Palissy, on a retrouvé des moules portant l'empreinte des Termes qui complètent la devise. Le même délégué présente en outre une statuette en bronze trouvée dans la Saintonge. Elle figure un petit personnage dans une pose assez mouvementée; mais il est très difficile de préciser sa date et de savoir sa destination.

A la section des beaux arts, notre confrère, M. Jules Castagnary, conseiller d'état, membre du comité des sociétés des

beaux arts des départements et du comité des monuments historiques, a présidé la séance du 10 avril. Il a prononcé un fort beau discours, reproduit par le *Journal officiel* du 11, où, après un coup d'œil sur l'art français trop dédaigné, que Labruyère traitait de barbare (et Fénelon aussi) et que notre siècle a eu la gloire d'apprécier, et après avoir vanté la création des nombreux musées dont il fait remonter l'honneur à la convention qui, peut-être, n'aurait pas eu besoin de décréter musée la réunion des objets réunis à grand prix par Alexandre Lenoir si l'assemblée nationale ne les eut proscrits des églises et des palais où ils étaient bien à leurs places, M. Castagnary critique fort justement la disposition illogique et défectueuse du musée du Louvre, où notre admirable école française est disséminée comme à plaisir, sans chronologie ni logique, dans des salles souvent incommodes au public, ou même désastreuses aux toiles, et demande que toute l'école française réunie puisse être un sujet d'étude et un noble motif d'orgueil pour la nation : « Tel est le thème que M. Castagnary a développé avec une véritable éloquence. » Après une aussi vive revendication du droit de l'art, le directeur des beaux arts a répondu que l'administration allait s'occuper d'un nouveau classement qui donnerait pleine satisfaction à l'orateur.

—
CONFÉRENCES.—Le 6 avril, à Cravans, *Les arbres de la liberté*; le 9 à Saint-Jean d'Angély; le 19 à Gemozac, *La ligue des patriotes*; le 7 mai, à La Jarrie, *L'union fait la force*; le 10 mai à Saint-Porchaire, *République ou monarchie*; le 30 mai à Rochefort, *Les comités républicains*, le tout par M. le docteur Moinet; le 25 avril, à La Rochelle, *La ligue des patriotes*, par M. Deloncle; le 8 mai à Rochefort, *Voyage au pays des Bénédictins*, par M. Georges Revoil; le 6 juin, *l'Australie*, par M. Bourdill; le 7, à Marans, et le 12 à Rochefort *La situation de la démocratie en France*, par M. Réveillaud; le 8 à Rochefort, le 9 à La Rochelle, *Voyage de découvertes aux pays lointains*, par M. Edgard La Selve; le 10 et le 11, à La Tremblade, à l'occasion du synode de la 6^e circonscription, par M. L.-S. Bertrand et E. Réveillaud; le 18 et le 19 à Marennes, *Au-delà du cimetière et Les avertissements perdus*, par M. Bertrand; le 18 à Saintes, et le 21 à Tonnay-Charente, *Les résultats acquis et les réformes nécessaires*, par M. Réveillaud, rédacteur en chef du *Signal*, journal de Versailles.

NÉCROLOGIE

La Société a trois nouvelles pertes à déplorer.

1. Le 12 avril, est décédé à Saintes, Jean-Eugène Cantin, professeur au collège de Saint-Jean d'Angély, auparavant à Barbezieux, après avoir quelques années exercé la médecine à Champigny-le-Sec (Vienné), né à Luçon en 1837 de Jean Cantin et de Modeste David, époux d'Anne-Marie-Coralie Hus. M.

Lèques, un de ses collègues à Saint-Jean, a prononcé sur sa tombe quelques mots qu'a reproduit le *Moniteur de Saintes* du 16 : « Cantin n'avait que des amis. Il le devait à l'aménité de son caractère, à cette disposition naturelle à obliger dont plus d'un parmi nous a pu faire l'expérience. A ces qualités si appréciées de ses collègues, il joignait toutes celles du professeur. »

II. Le 25 avril, est décédé à Jonzac, Camille Gauron, né en 1839, docteur en médecine, président du cercle littéraire, que tout Jonzac a accompagné à sa dernière demeure, déplorant une fin si prématurée et regrettant un homme si bon, qui, riche, habile praticien, ne se servait de ses richesses et de son habileté que pour faire le bien. L'*Echo* de Jonzac, du 3 mai, lui a consacré un article plein de cœur, et a reproduit le discours prononcé sur la tombe par M. le docteur Barbot : « Gauron était avant tout un médecin non moins instruit que modeste ; chez lui l'érudition se doublait de l'affabilité d'un cœur loyal et bon. Il y a 19 ans, il est venu se joindre à nous, et dès le début, il a partagé ses moments entre la famille honorable dans laquelle il était entré et les soins constants à sa clientèle. Sa clientèle ! elle se composait principalement des pauvres de la ville. Possesseur d'un grande fortune, il se consacrait presque uniquement au soulagement des malades indigents. Avec quel tact, quelle discrétion, quel dévouement il le faisait ! Un sage, dégagé des préoccupations aussi intéressées qu'illusoirs et s'élevant jusqu'aux hauteurs sublimes de la philosophie médicale, a dit : « La médecine est une science appliquée qui guérit quelquefois, soulage souvent, console toujours. » Cette maxime, Gauron en avait fait sa devise, et il la mettait en pratique dans des visites journalières aux malheureux qu'étreignaient les angoisses de la maladie... »

III. Le 7 juin, est décédé au Chantreau, commune de Pessines, canton de Saintes, Marie-Hippolyte Le Gardeur de Tilly, d'une vieille famille normande établie en Saintonge et au Canada, né à Saintes, le 9 juin 1825, d'Alexandre Le Gardeur de Tilly, chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la légion d'honneur, capitaine de frégate en retraite, et d'Hélène de Turpin de Jouhé, marié, le 28 octobre 1850, à Joséphine-Elisabeth Roussel de La Myvais, fille de Pierre-Georges-Louis-Armand Roussel, directeur de l'enseignement en retraite, décédé à Saintes, et de Marie-Madeleine-Laurentine d'Aiguières, maire de Pessines depuis 1870, vice-président de la société des Archives et de la commission des arts. Ses obsèques, qui ont eu lieu à Pessines le 11, ont été une véritable manifestation de la douleur publique. On se ferait difficilement une idée de la consternation qu'a causée dans la contrée la nouvelle de cette mort et du chagrin véritable de cette population qu'il s'était attachée par des bienfaits et de tous genres. C'était un spectacle émou-

vant de voir tous les visages attristés, des hommes, des vieillards essuyer furtivement leurs larmes, et les femmes, les enfants sangloter. Les conseillers municipaux avaient tenu à honneur de porter le cercueil de leur maire et les couronnes qu'on lui avaient envoyées. Le curé de Varzay, dont dépend Pessines, M. l'abbé Abba, s'est fait, à l'église, l'interprète éloquent des regrets de tous, et a montré ce que chacun des habitants de la commune perdait en lui.

M. Georges Vallcin, maire de Chermignac, a, comme conseiller d'arrondissement, surtout apprécié et en fort bons termes l'administrateur exact, consciencieux, dévoué, intelligent. M. P. Augustin, de Pessines, instituteur à Thors et filleul du défunt, a, dans quelques paroles pleines de sentiment, payé au nom de ses concitoyens et en son nom personnel un tribut de reconnaissance à l'homme bienfaisant. Le président de la commission des arts, qui avait aussi apporté une couronne, s'était fait, pour le discours, remplacer par un délégué qui a pris pour texte ce mot, allusion au nom de *Le Gardeur* et à la croix du blason : *Le Gardeur a gardé la croix pendant toute sa vie, et la croix gardera Le Gardeur pendant toute l'éternité.* Le *Moniteur de Saintes* du 14 a reproduit le discours de M. Vallcin, celui du membre de la commission des arts et le commencement de celui du président de la société des Archives, que nous publions en entier :

» En déposant, au nom de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, sur cette tombe trop tôt ouverte cette couronne que le bureau de la société, hélas ! ce qui reste du bureau, a voulu offrir et apporter lui-même à son cher et regretté vice-président, je dois adresser un public hommage de reconnaissance à un collaborateur infatigable et dévoué, et aussi, permettez-moi d'ajouter, l'adieu suprême à un ami de près de trente ans.

» Hippolyte de Tilly a été un des fondateurs de la société, dont il fut d'abord secrétaire (1874) dont il est devenu vice-président (1884) ; un de ses premiers ouvriers, il a constamment travaillé pour elle ; déjà atteint par la maladie qui nous l'a si promptement ravi, ils s'en occupaient encore, et sa main tremblante avait commencé pour elle une page qu'il n'a point achevée. Aussi nous ne sommes que justes en lui attribuant une large part dans le succès croissant et la prospérité de notre œuvre. Nos travaux, parfois arides, n'ont rien qui passionne la foule, rien qui provoque les bravos du public ; ils passent sans même parfois attirer le regard de ceux dont la mission est de les signaler, sinon de les faire apprécier. Entreprise toute d'abnégation, on y consacre son temps et son talent, on y met le meilleur de son âme et de sa vie, et cela sans arrière-pensée de gloire, même de réputation ou de renommée ; mais on a la satisfaction intime du devoir accompli, la conviction de l'utilité de ce labeur ingrat, la conscience de son importance et la certitude qu'on sert ces

deux nobles et saintes causes, la justice et la vérité. *Vitam impendere vero*. Un but si élevé, ce programme, sans fausse promesse, avec son austérité, devait plaire à l'esprit droit d'Hippolyte de Tilly, à son désir d'accroître encore ses connaissances. Il s'y dévoua. Son savoir vaste, son érudition vraie, une mémoire sûre, sa méthode rigoureuse dans les recherches le rendaient éminemment propre à ce genre de travaux. Que de courses nous avons faites à travers la Saintonge pour recueillir un document, relever une inscription, copier des pièces. Que de journées nous avons passées à vérifier un mot, une date de minime importance dont il doutait ! tant il poussait loin l'amour de la vérité, le scrupule de l'exactitude ! Dans cette tâche difficile et ardue, il prit pour lui la partie la moins attrayante et la plus pénible. Combien nous lui en étions reconnaissants ! Dernièrement, l'organe du ministère de l'instruction publique lui décernait les éloges les mieux mérités. Nous lui devons toutes nos tables sauf deux, des articles nombreux dans le *Bulletin* qu'il a rédigé plusieurs années et des pièces insérées dans les volumes. Il a publié en outre, çà et là, toujours anonymes ou quasi anonymes, des notes de circonstances, des articles nécrologiques, des comptes-rendus de fêtes religieuses que sa science des faits, un charme particulier de diction, sauvaient de la banalité, de courts mémoires fort appréciés des amateurs d'histoire locale, qui ne se plaignaient que de leur rareté.

» Toutefois ce serait mal apprécier Hippolyte de Tilly que de faire de lui un écrivain de métier, un auteur voué uniquement aux exercices de l'esprit. Ils y livrait, avec quel succès, vous le savez ! Mais ces pages qu'on goûtait si fort, il les fallait arracher à sa modestie et à une excessive déliance de soi-même. Jamais il n'a écrit pour écrire. Quand, il y a vingt-cinq ans, pour la première fois, je le saisis, il prit une plume, c'était pour céder à des sollicitations et faire plaisir à un ami ; et depuis il n'a jamais imprimé une ligne qui ne lui eût été demandée. Ses écrits étaient surtout des actes de condescendance. « Quand Dieu créa le cœur de l'homme, a dit le plus grand orateur de la chaire française, il y mit premièrement la bonté. » A qui pourrait mieux s'appliquer cette parole ? La bonté, voilà le trait caractéristique de notre cher défunt ; oui, il était vraiment de la race des doux et des pacifiques qui conquièrent plus que les violents. C'est sa bonté, son dévouement, plus encore que son intelligence qui l'avait rendu dans la contrée si populaire au bon sens du mot. Propriétaire rural, il s'était installé dans l'héritage paternel qu'il cultivait lui-même, dans ce modeste logis du Chantreau, dont toutes les infortunes, à dix lieues, connaissaient la route. Il y a vécu avec une compagne aussi charitable que lui, en contact journalier avec les paysans dont il était le conseiller, l'avocat, le juge de paix, le bienfaiteur, l'ami, le père. Et quand, en 1870, la mairie de Pessines devint vacante par l'âge et la retraite de M. Delany, c'est lui qui y fut nommé ; et les braves gens de Pessines l'ont toujours depuis élu maire à l'unanimité. C'était le patron anti-

que au milieu de ses clients ; et ses clients, c'étaient tous ceux qui, au loin ou auprès, à Pessines et à Nieul, à Varzay et à Saintes, à Corme ou à La Clisse avaient besoin de lui. Ce gentilhomme de vieille roche, ce descendant d'une famille qui s'est distinguée par les armes, ce petit-fils d'amiraux était au service de ses voisins, des petits, des humbles, en un mot — car pourquoi faire des distinctions qu'il n'a jamais faites? — au service de tous. On accourait de loin pour lui demander une démarche, une intervention, une décision. Que de procès il a évités, que de différends réglés, que d'adversaires réconciliés, que de paix remise dans les familles ! S'il y avait urgence, il partait, n'importe l'heure, la saison, le temps, sans s'occuper de lui, de ses affaires qui passaient toujours après celles des autres. Ah ! je ne sais si ces courses multipliées, cette activité dépensée sans compter, cette prodigalité de soi-même, n'ont pas contribué à abrégé une existence si précieuse.

» Les pauvres de Saintes connaissaient sa charité et j'en vois qui sont venus lui apporter une prière en échange des secours, qu'hélas ! ils ne recevront plus de lui. La ville elle-même a éprouvé sa générosité. Le lendemain de l'incendie de la bibliothèque, il m'écrivait pour lui offrir les manuscrits si importants et si précieux du neveu de Fénelon, Léon de Beaumont.

» Mais les habitants de Pessines ont surtout raison d'entourer ce cercueil de leurs regrets et de leur douleur. Ils étaient pour lui cette famille que Dieu lui avait refusée. Il les connaissait tous par leur nom, leurs besoins, leurs désirs. Il protégeait leurs enfants, leur donnait un métier, leur ouvrait une carrière, les suivait au régiment et les aidait dans la vie d'un secours, d'un avis, d'une consolation. Je vois sur tous les visages une affliction profonde, plus profonde encore dans les cœurs, et des pleurs dans tous les yeux. Il est des obsèques plus fastueuses, en est-il de plus touchantes ? Ce silence morne est le plus éloquent des regrets : c'est qu'il n'y a ici que des amis, amis frappés d'un coup qu'on était loin de prévoir il y a un mois, amis à qui tous il avait fait don de quelque chose de soi, largesses de la bourse ou du cœur. Encore cette foule, si nombreuse que l'église ne l'a pu contenir, serait bien plus considérable encore si avaient pu se trouver ici avec nous tous ceux qui lui devaient quelque chose. Et comme il s'étonnerait de cette affluence ! Il ne s'est jamais douté combien il était aimé. Ce chrétien sans ostentation, ce catholique servent était respecté de ceux même qui ne partageaient pas sa croyance, parce qu'ils sentaient en lui la sincérité, que ses actes étaient conformes à sa foi, et qu'il était généreux et tolérant. Sa piété vive n'avait rien de morose ou de chagrin. Il aimait à rire ; et sa franche et communicative gaieté trouvait de l'écho parce qu'elle partait d'une âme simple et affectueuse et que sa plaisanterie n'avait rien d'amer ou de blessant.

« Nous ne vous entendrons plus, ami. Aujourd'hui, pour la dernière fois, j'ai passé derrière vous, sous ces allées ombreuses où nous sommes passés si souvent côte à côte, où nous pro-

longions ces longues causeries qui finissaient toujours trop tôt pour moi. Et vous ne me parliez pas. Dans ces combats de chaque jour dont la vie est faite, *militia est vita hominis super terram*, en ce moment surtout, où, frappé de deuils successifs, j'ai encore à pleurer votre mort, j'ai besoin de courage et de consolation ; c'est la seule fois que vous restez sourd à mon appel. Pendant que nous lutterons encore, vous reposerez tranquille, ayant dignement accompli votre tâche. Dormez, ami, dans cet humble enclos, parmi les vôtres, à l'ombre de cette croix que vous avez relevée et de cette église que vous avez si intelligemment restaurée. Les habitants de cette commune se rappelleront longtemps votre souriante physionomie ; ils raconteront les services, que vous avez rendus, au moins ceux qui sont connus : car combien d'actes de générosité et de libéralité seront éternellement cachés ! et ils diront à leurs enfants : c'était un homme de bien. Heureux qui peut mériter une telle oraison funèbre et qui s'est rendu digne d'un tel souvenir ! S'il ne vous a pas été donné de voir ici bas se réaliser toutes vos espérances, du moins votre foi religieuse, qui n'a pas eu de défaillance, n'aura pas de déception ; déjà vous en avez reçu la récompense. Vous avez cru, et vous êtes parti avec les consolations de ceux qui croient, pieusement embaumé dans l'encens de l'église, les prières des fidèles et les larmes de vos amis. »

Hippolyte de Tilly n'a publié à part qu'une notice, *L'abbé de Montalembert de Cers* (Saintes, Hus, 1879, in-12, 15 p.), extraite du *Courrier des deux Charentes*. La première phrase semble être écrite pour lui : « Il est de ces hommes dont l'existence modeste et cachée ne se révèle au grand jour, avec tout l'éclat de leurs œuvres, que lorsque Dieu les a rappelés à lui. »

Voici quelques extraits des articles nécrologiques publiés sur H. de Tilly : *Echo rochelais* du 10 : « Vice-président de la commission des arts, il apportait à la direction de cette corporation de savants un esprit pacificateur très apprécié. Vice-président de la société des *Archives*, on lui doit ces tables onomastiques qui décèlent de sa part les habitudes patientes et laborieuses d'un bénédictin... » *Le Progrès de la Charente-Inférieure* du 10 : « Il était en politique comme dans la vie privée l'honnête homme par excellence. Aussi sa mort met-elle en deuil la commune entière de Pessines dans laquelle il ne comptait que des amis, des administrés pleins de déférence, des concitoyens tout dévoués à sa personne. D'autres que nous, feront l'éloge qu'il convient de son profond savoir, de ses grandes connaissances, de l'ardeur qu'il apportait dans ses recherches historiques ; ils diront la part qui lui revient dans l'organisation des sociétés qui ont leur siège dans notre ville et dont le succès dans le monde littéraire et scientifique fait honneur à notre vieille cité santone..... » *Les Tablettes de Rochefort*, du 11 : « En lui nous perdons un homme d'une érudition profonde et d'une modestie qui n'avait d'égale que son réel mérite. On lui doit une foule d'articles. » *Le Moniteur de Saintes* du 11 : « Entouré

de l'estime générale, il ne comptait que des amis. Ses administrés perdent en lui un chef conciliant, serviable et respecté, ses amis personnels un homme aux relations sûres, empreintes de ce caractère de loyauté et de dévouement qui le personnifiaient... La mort de cet homme de bien, de ce savant, est une grande perte pour notre ville et pour le département... » Le *Bulletin religieux* du 20 loue très sincèrement ses sentiments de piété et de charité, vante délicatement l'aménité de son caractère, mais lui attribue dans l'érection de l'antique basilique de Saint-Pierre de Saintes un rôle que le modeste défunt ignorait lui-même.

Le 18 mars, est décédé à l'hôpital Saint-Louis de La Rochelle, où il s'était retiré, en 1874, Théodore-Germain Lorit, né à Loix, le 3 septembre 1808, ordonné prêtre le 13 juin 1835, vicaire d'Ars en Ré, curé d'Archingeay, de Saint-Mard, de Saint-Clément et de Beurley. (*Bulletin religieux* du 21 mars).

Le 27 mars, est décédé à Saint-Fort sur Gironde, Louis Guillaud, né à Saujon le 25 août 1837, élève au petit séminaire de Montlieu en 1853, vicaire de Marans, de Notre-Dame de La Rochelle, curé de Péré, de Saint-Martial de Mirambeau, de Semillac, de Saint-Fort. Voir *Bulletin religieux* du 4 avril.

Le 12 avril, est décédé à Orléans, Octave-Marie, vicomte de Beaucorps, né le 6 janvier 1810 au château de Paransay, commune de Bernay, canton de Loulay, membre du conseil municipal de Genouillé. Fils de Henri-Charles-Marie, comte de Beaucorps, seigneur de Paransay, chevalier de Malte et de Saint-Louis, qui est décédé à Paransay en 1850, et d'Anne-Louise du Vergier de La Rochejacquelein, morte à Paransay, en 1852, sœur des généraux vendéens, mariée en 1804, il descendait de Geoffroy de Beaucorps, seigneur de Beaucorps et des Landes en Bretagne, qui figure au combat des Trente en 1351, et appartenait ainsi à une famille ancienne qui a formé plusieurs branches : Beaucorps de Guillonville, Beaucorps de L'Épineuil, Beaucorps-Créquy. Il avait épousé le 26 mars 1835, à Orléans, Olympe-Elisabeth Boucher de Molandon, descendante du trésorier général qui, en 1429, eut l'honneur de recevoir Jeanne d'Arc en son hôtel, et était ainsi le beau-frère de M. Rémi Boucher de Molandon, à qui ses nombreux et importants travaux d'histoire et d'archéologie, un culte héréditaire pour la pucelle, valaient, l'autre jour en Sorbonne (décret du 10 avril), la croix de la légion d'honneur, aux applaudissements des délégués des sociétés savantes de Paris et de la province. Il laisse deux fils : notre excellent confrère, M. Maxime de Beaucorps, ancien élève de l'école des chartes, né à Orléans en 1840, marié à M^{lle} Thérèse de Beauregard, et Adalbert de Beaucorps, chevalier de la légion d'honneur, capitaine au 5^e de ligne, et une fille mariée au comte de Troguindy..... Gentilhomme accompli, dit le

Journal du Loiret, royaliste et chrétien fervent, le vicomte de Beaucorps se consacra, avec sa digne compagne, aux œuvres charitables et utiles et à l'éducation de ses enfants. Dieu bénit ses efforts : il laisse après lui deux fils dignes de son nom. L'invasion de 1870 le trouva prêt à tous les sacrifices, et ne pouvant, près de son second fils, défendre son pays par les armes, il le servit avec son aîné en soignant nos prisonniers et nos blessés avec un infatigable dévouement. Sous le voile d'une rare modestie, il cachait une grande élévation de sentiments et de hautes vertus. La bonté de son cœur lui a valu le rare privilège d'être aimé de tous ceux qui l'ont connu et de laisser d'universels regrets. » Les *Tablettes* de Rochefort du 18 avril ajoutent : « Dans la Charente-Inférieure comme dans le Loiret, M. de Beaucorps était estimé de tous. Dès que la nouvelle de sa mort est arrivée au château du Fief et à Genouvillé, toute la population s'est rendue à la messe célébrée pour le repos de l'âme du défunt. Le conseil municipal, dont fait partie M. Maxime de Beaucorps, était au grand complet, et l'église pleine comme aux jours des solennités. » Voir pour les Beaucorps *Etudes et documents sur la ville de Saintes*, p. 104 et suivantes.

Le 13, est décédé à Préguillac Edouard Seguinaud, né le 18 juillet 1834 près de Mortagne-sur-Gironde, élève, puis maître au petit séminaire de Montlieu, curé de Préguillac depuis 1873. Voir le *Bulletin religieux* du 18 avril.

Le 21, est décédé l'abbé Jeannaud, curé de Croix-Chapeau, âgé de 58 ans, après 34 ans de sacerdoce.

Le 23, est décédé à Corme-Ecluse, où il était curé depuis 37 ans, Pierre Monnier, né à La Falgouse, diocèse de Mende, le 18 décembre 1811, vicaire de Marans le 29 avril 1836 et curé de Corme-Ecluse le 3 janvier 1841. Voir sa notice dans le *Bulletin religieux* du diocèse de La Rochelle du 2 mai, qui raconte cette anecdote : Pierre Monnier voulait aller évangéliser les peuples barbares, et décida quinze de ses camarades à l'accompagner. La pieuse caravane allait partir pour le désert. Le père de Bussi les arrête : « Vous voulez vous dévouer au salut des âmes chez les peuples infidèles. Je connais, sans aller aussi loin, une contrée où votre zèle pourra se déployer à l'aise. Allez donc dans la Charente-Inférieure. » Ils y allèrent et y restèrent.

Le 26, est décédé subitement à Saint-Jean d'Angély le baron Pierre-Gustave Hulot, officier de la légion d'honneur, chef d'escadron d'état-major en retraite, né en 1818 à Donchery, département des Ardennes, fils du baron Etienne Hulot, grand officier de la légion d'honneur, général de division, et de Gabrielle Guiot. fixé à Saint-Jean d'Angély par son mariage avec Gabrielle Levallois. Il était frère de M. Etienne-Gabriel-Oscar Hulot, of-

ficier de la légion d'honneur, lieutenant-colonel en retraite. Notre confrère, M. Léon Duret, a dit un suprême adieu à son ami et, dans un langage ému, s'est fait l'interprète des regrets de toute la population. « La vie du regretté défunt a été, dit l'*Echo rochelais* du 2 mai, consacrée tout entière aux devoirs de la famille, au culte de l'amitié, au service du pays. » Son père, alors chef d'escadron au 7^e régiment de chasseurs à cheval, avait été créé baron de l'empire; et l'*Armorial* de Simon, 1, 44, enregistra ses armes : *Coupé, le premier parti de sable au dextrochère brassardé d'argent, moucant du flanc dextre, et de gueules au signe de baron tiré de l'armée; au deuxième d'azur au griffon couché d'argent, soutenu d'or, la dextre posée sur un boulet d'or.*

Le 29, est décédé à Arces, Charles Fiévet, né en 1819, élève du grand séminaire de La Rochelle, ordonné prêtre en 1846, vicaire de Saint-Jean d'Angély et de Saint-Martin de Rè, cure d'Arces en 1861. Voir son éloge dans le *Bulletin religieux* du 16 mai.

EXCURSIONS SCIENTIFIQUES

EXCURSION A LA ROCHEFOUCAULD

Le 7 mai, sous la direction de son président M. Louis Audiat, la société des Archives historiques de la Saintonge, a fait dans la Charente, son excursion annuelle. Venus de Saintes, de Rochefort, de Pons, de Jarnac, de Gemozac, de Cognac, etc., vingt-cinq excursionnistes arrivaient à midi à La Rochefoucauld où plusieurs notabilités de l'endroit les attendaient.

Après un excellent déjeuner assaisonné de verve, d'entrain et aussi de fine champagne due à la prévoyante amabilité de MM. Guillet et Baron, terminé par une spirituelle allocution du président, on se hâte d'aller visiter les monuments de cette riante petite ville. Située dans une vallée qu'encadrent des collines verdoyantes, dominée par le donjon de son château, baignée par la petite rivière la Tardoire, La Rochefoucauld offre aux regards un aspect des plus pittoresques. Nous visitons d'abord l'église paroissiale à la flèche octogonale d'un bel effet, puis les cloîtres de l'ancien couvent des carmes construit par Guy VII, baron de La Rochefoucauld, et aujourd'hui occupé par le collège communal, dont le principal veut bien nous faire les honneurs. M. Fermont, un de ces courageux pionniers des sciences préhistoriques, nous montre ensuite ses collections avec une amabilité charmante. Fruit de trente années d'un labeur assidu et intelligent, ce petit musée renferme des richesses inappréciables. Les temps quaternaires, et surtout les époques solutréennes et magdaléniennes, y sont représentées par de nombreux instruments en silex et en os d'un travail achevé.

Tous nous avons pu admirer ces curieux bâtons de commandement fabriqués avec des bois de renne et ornés de sculptures bizarres, ces pointes de sagaies à double biseau, ces longues et fines aiguilles en os, dont le mode de fabrication nous a été clairement indiqué par toute une série d'objets fort curieux. Sur plusieurs os longs on voit, en effet, de longues et fines esquilles à moitié détachées, quelques unes même le sont tout à fait, et sous la même vitrine nous avons remarqué un morceau de grès à grains fins portant deux rainures, avec lequel on polissait et appointait l'aiguille.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette collection, c'est qu'elle est absolument locale ; tout a été trouvé par M. Fermont dans les environs de La Rochefoucauld et notamment à Rochebertier, au Placard, à Villehonneur. Je suis certain d'être l'interprète de tous en lui adressant ici de nouveau l'expression de nos plus vifs remerciements pour l'accueil qu'il nous a fait, et de notre admiration pour ses longues et patientes recherches.

Lentement et comme à regret on sort de chez M. Fermont pour aller visiter le principal monument de l'endroit. Sur le rocher qui domine la ville et la rivière s'élève le château auquel la localité doit son nom ; c'est certainement un des plus beaux de France. Réédifié en partie au xvi^e siècle, sur l'emplacement d'une forteresse du moyen âge dont il ne reste plus que la tour carrée, ce superbe édifice fut commencé par François II de La Rochefoucauld dont il porte l'F entrelacé de l'A, initiale d'Anne de Polignac, sa femme, monogramme qu'on a pris à tort pour celui d'A. Fontan dont l'abbé Michon a fait sans raison l'architecte du château. L'artiste inconnu qui a dirigé la construction de ce monument a semé à profusion les plus beaux ornements de la renaissance dans ce magnifique manoir que possède encore l'illustre famille de La Rochefoucauld. De la terrasse on jouit d'un ravissant coup d'œil : aux pieds, c'est la Tardoire décrivant ses gracieux méandres à travers la ville puis au milieu de prairies verdoyantes ; plus loin ce sont des coteaux variés de terres arables et de cultures, coupés par de nombreux bouquets d'arbres. Chacun parcourt avec curiosité les vastes appartements, cherchant à se rendre compte des moindres détails. L'escalier monumental de cent huit marches est surtout remarquable ; c'est un chef-d'œuvre que les connaisseurs ne peuvent se lasser d'admirer ; la façade sud est aussi l'objet de l'examen le plus attentif ; tout y est gracieux et d'un goût exquis.

Mais il faut se hâter : car le temps marche avec une rapidité extrême ; trois heures sonnent déjà, et bien des choses restent à voir.

En nous rendant à l'hôtel où des voitures nous attendent, nous jetons un rapide coup d'œil sur les ruines de l'église Saint-Florent et sur l'abside romane de l'église Saint-Pierre de la basse ville. Puis on monte en voiture ; le plus grand nombre

est entassé dans et sur une des rares survivantes de ces lourdes diligences qui ont fait la transition entre les malles-postes et les chemins de fer.

Après un trajet d'une demi-heure nous arrivons à Rencogne. M. de Barbarin avec une exquise courtoisie nous fait les honneurs de son château dont il nous fait remarquer les parties les plus anciennes et les plus intéressantes. On se dirige ensuite vers les grottes de Rencogne qui comptent parmi les plus célèbres de France.

Dans les pays calcaires, il arrive parfois que les eaux s'amasent en quantité suffisante pour former de véritables rivières au cours souterrain. Avec le temps, ces eaux usent la roche et finissent par se creuser un large boyau d'écoulement ; à leur issue sont les cavernes. Le plus souvent les cavernes sont seules assez vastes pour que l'on puisse y pénétrer, mais quelquefois comme à Rencogne, sur presque tout son parcours le boyau atteint des dimensions considérables. La Sorgues de Vaucluse est de ces rivières cachées la plus renommée de France et sans doute la plus belle. La Poik d'Adelsberg en Carniole est non moins remarquable : car on la voit entrer dans la montagne par un immense portail, puis sortir à huit ou dix kilomètres plus loin. Que ces rivières viennent à tarir soit totalement, soit suffisamment pour laisser pénétrer dans leur passage souterrain, et l'on aura des grottes semblables à celles de Rencogne. Puis l'eau qui suintera des parois tombera par gouttelettes de la voûte, déposera des stalactites et des stalagmites, c'est-à-dire des concrétions de carbonate de chaux. C'est à ce suintement continu de l'eau chargée de calcaire que beaucoup de cavernes doivent leur décoration souvent féerique de colonnades et de statues aux formes bizarres.

Par crainte de la boue qui se trouve accumulée en certains endroits dans les grottes, les uns tournent leurs manteaux à l'envers, d'autres prennent une blouse ; il en est même qui endossent le vêtement que dans leur gravité les Anglais appellent *l'inexprimable* et que nos Saintongeais nomment tout simplement un *blanchet*. « Risum teneatis, amici. » Quand on est savant, est-il convenable de rire ainsi ? Amis de la gaité, soyez sans inquiétude ; je vois bien que l'esprit de nos ancêtres les Gaulois n'est point perdu parmi nous ; les fils sont toujours dignes de leurs pères.

Bientôt, guide en tête, bougies et torches à la main, on s'avance sous les tortueuses galeries. Après quelques instants d'un parcours assez pénible, on arrive dans de vastes salles ; des voûtes élevées descendent mille pendentifs aux formes variées ; sur les côtés s'élèvent en colonnades des massifs de rochers fouillés en tous sens, où l'imagination populaire se plaît à trouver des ressemblances ici avec les orgues de nos basiliques, là avec la tête d'un grand homme ; ailleurs c'est la chaire de nos églises. Cette longue file de visiteurs armés de torches et de bougies aux pâles clartés, parcourant ces salles,

ces galeries, donnaient à tout l'ensemble un air vraiment lugubre ; on aurait dit des conspirateurs domandant au sein de la terre un lieu sûr pour tramer leurs complots, ou, souvenir plus touchant, nos glorieux ancêtres descendant les obscurs couloirs des catacombes pour se rendre à l'office divin. Puis des feux de Bengale, allumés de distance en distance pendant que nous sortions, nous permirent d'entrevoir une dernière fois à travers leurs flammes aux vives couleurs, les fantômes de pierre qui peuplent ces profondes retraites.

La journée s'avancait ; et pourtant le programme n'était pas encore épuisé : il nous restait à aller à Rochebertier voir les fouilles que M. l'abbé Suard a entreprises avec une louable ardeur, à l'endroit même où un autre ecclésiastique d'illustre mémoire, l'abbé Bourgeois, a fait, il y a quelques années, d'importantes découvertes.

Rochebertier est à environ mille à douze cent mètres de Ren-cogne ; mais la capricieuse Tardoire, qui bien souvent n'a pas beaucoup d'eau, était ce jour là débordée et nous fermait la route ; aussi nous fallut-il franchir de notre pas le plus accéléré près de trois kilomètres, pendant qu'on préparait nos voitures. En passant, le guide nous fait remarquer l'endroit charmant où fut jadis une fonderie, aujourd'hui avantageusement remplacée par celle de Ruelle, dont, le matin, nous avons aperçu les hautes cheminées.

M. l'abbé Suard nous attendait au milieu de ses travailleurs ; avec une courtoisie pleine d'affabilité il nous fait voir les tranchées montrant la succession des horizons moustériens, solutréens et magdaléniens ; nouvelle confirmation de la chronologie préhistorique.

Mais malgré l'amabilité de M. Suard et l'intérêt de ses fouilles, il fallait sérieusement songer au retour ; nous n'avions que le temps de regagner La Rochefoucauld. On court, on se précipite, on harcelle cochers et chevaux ; enfin on se serre les mains, on se dit au revoir, et l'on monte dans le train, emportant le plus délicieux souvenir d'une journée admirablement remplie. Tout avait contribué du reste à la rendre agréable : le ciel qui la veille n'avait cessé de verser des torrents de pluie nous avait favorisés d'un rayon de soleil ; le zèle des organisateurs avait tout prévu ; et La Rochefoucauld avaient bien voulu nous faire l'accueil le plus sympathique. E. MAUFRAS.

EXCURSION A ESNANDES

L'excursion de la commission des arts a été, cette année, particulièrement intéressante. Le programme, moins chargé qu'à l'ordinaire, a pu être exécuté de point en point, sans trop de hâte et de fatigue. Le 23 avril au matin, 25 personnes ont visité, à La Rochelle, sous la direction de MM. Couneau, Musset, Menut, de Richemond, l'hôtel de ville dans ses détails, la bi-

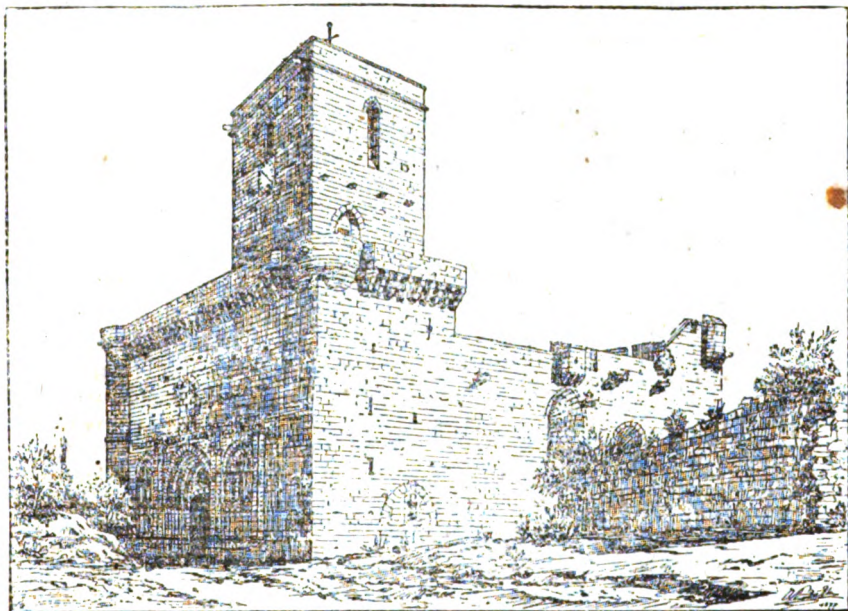
bliothèque, les musées de peinture et d'archéologie; et le soir, les musées d'ethnologie, d'histoire naturelle, etc. Chacun a pu se rendre compte des merveilleux résultats auxquels peuvent arriver des sociétés, même restreintes quant au nombre des membres participants et des ressources, mais poursuivant avec persévérance une idée, marchant constamment vers un but bien défini. Les musées de La Rochelle, quoiqu'ils aient pris naissance il y a quarante ans à peine, sont très riches, somptueusement installés, mis en ordre parfait. Ce beau résultat est dû à l'initiative de quelques personnes secondées par une population soucieuse de conserver les souvenirs des temps passés et aussi par une administration municipale qui a toujours tenu à cœur d'accroître le nombre et l'étendue de ses collections. Nous admirons et nous envions une si florissante prospérité.

Le but de l'excursion était Esnandes, dont la restauration a été habilement conduite par M. Massiou, architecte, sur les plans de M. Albert Ballu. Cette église fortifiée présente un spécimen très rare et des plus curieux des constructions militaires du moyen âge. Elle affecte la forme d'un vaste parallépipède couronné par des machicoulis surmontés de créneaux, percés de meurtrières en croix. Un chemin de ronde règne tout autour, s'élevant, du côté est, au moyen de quelques marches. Enfin un chemin couvert, pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, sur le côté couchant, permet de passer d'un côté à l'autre. Un clocher carré surmonte l'édifice. Bâti au fond d'une immense baie, dominant une vaste étendue de terrain, le monument a été souvent remanié. Commencé vers la fin du ^{xiii}^e siècle, comme l'indiquent les détails de sculpture du portail, et des métopes ou des modillons, et l'agencement de la façade, il a subi au ^{xiv}^e la transformation qu'il a toujours conservée depuis. Tandis que l'intérieur gardait son caractère religieux, l'extérieur prenait l'aspect d'une forteresse.

La Gazette des beaux arts (t. xvi, p. 87, 1877), a donné une vue de l'église d'Esnandes, d'après un dessin de M. Ballu. Nous la reproduisons; elle suppléera avantageusement à une description technique. M. Lancelot, dans *La Rochelle*, a publié deux eaux-fortes : paysage d'Esnandes et façade de l'église; enfin dans les *Fastes historiques*, de Lesson, t. II, les planches 81, 85, 86, 87, « dessin d'Auguin, autogr. par Gousset, lithogr. de M^{me} Garnier, à Rochefort, 1845, » reproduisent l'église et ses diverses parties, avant toute restauration.

M. Ballu s'est contenté de restaurer sobrement le portail flanqué de deux portes aveugles, servant autrefois de niches, dans l'une desquelles on remarque encore la statue d'un personnage debout. Seule l'arcade à lobes ajoutée au portail ne s'harmonise pas avec le reste. Il a rétabli les créneaux sur la faite des murailles et quelques sculptures. L'intérieur, dans lequel on voit des ouvrages du ^{xv}^e et du ^{xvii}^e siècles, n'est pas encore achevé. Une tribune adossée au mur du côté est, qui tient toute la largeur de l'église, doit être réédifiée. Une des décou-

vertes à signaler, et non des moins curieuses, qui ont été faites au cours des travaux, ce sont les deux immenses fenêtres, côté nord, murées à une époque inconnue; elles ont été remises en leur état primitif. Sur l'autel on remarque un grand tableau,



du reste détestable, qui porte l'inscription suivante :

« MESSIRE PIERRE D'HERE, CH^{re} RG^{re} DE LA S^t-TRINITÉ, CURÉ ET PR^{er} COMPAGNON DE CETTE PAROISSE ET M^{re} ELIE PINET, FABRIQUEUR, ON FAIT FAIRE LES PRESENTS TABLEAUX L'AN 1716. DE CHANTELOUB INV ET PEIN A LA ROCHELLE. »

En revenant, les excursionnistes ont visité Marsilly, et lu sur la porte du presbytère ces mots : I.H.S. ERIT MIHI DOMINVS IN REFVGIVM ET LAPIS ISTE IN SIGNVM. 1726. Une autre maison du bourg porte d'autres inscriptions que l'*Epigraphie santone* a reproduites, p. 192 et 194 :

ICI BAS N'AVONS VN MANOIR ÉTERNEL MAIS EN CERCHONS VN TOVT PERPÉTVEL, etc. C.

Le 19 avril, excursion de la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure à Saint-Laurent de la Prée et Fouras; le 17 mai, à Taillebourg et à Saint-Jean; le 2 juin, à l'île de Ré; le 14 à Châtel-Aillon et au Mareuillers.

EXPOSITIONS ARTISTIQUES

A SAINTES

Le 25 avril dernier, dans les salles de l'hôtel de ville de Saintes, a été ouverte l'exposition artistique organisée par la société des amis des arts de Saintes. L'idée est heureuse; et, quoique le résultat obtenu soit relativement modeste, les effets seront très certainement avantageux pour l'avenir. Depuis quelques années, les grandes villes de France ont créé des expositions qui ont pour but non seulement de répandre le goût des arts, mais encore de mettre les artistes en contact direct avec les amateurs, évitant ainsi, en partie, l'intermédiaire toujours onéreux du marchand de tableaux. Si les artistes ont sensiblement augmenté, le nombre des amateurs a subi la même progression; et l'on voit bien plus qu'autrefois les œuvres d'art dans les maisons particulières.

Nous allons, très succinctement, signaler les œuvres qui nous ont le plus frappé pendant une visite que nous avons faite dans les salons de l'hôtel de ville. On nous a dit, et nous hésitons presque à le croire, que les Saintais s'étaient presque désintéressés de cette exposition et que très peu d'entre eux sont allés la visiter. Il faut regretter cette détermination des habitants de la ville, parce qu'en résumé la cité ne peut que gagner à ce que cette première expérience se renouvelle périodiquement. En effet, non seulement cela attire toujours les étrangers, mais en outre l'aspect des jolies choses répand le goût de la peinture et le développe assurément.

On a dit avant nous que les honneurs du salon saintais doivent être réservés à Louis-Augustin Auguin, né à Rochefort, et qui habite actuellement Bordeaux. Cet artiste expose huit toiles, toutes très remarquables, comme tout ce qui sort de son pinceau. Les numéros 10, 11, 12, 13, 14 et 15 sont des œuvres indiquant la première manière de faire du peintre, tandis que les numéros 16 et 17, *Une matinée d'été* et *Un soir à la plage de Biscarosse*, révèlent le talent de leur auteur sous une nouvelle face constatée depuis plusieurs années au salon, à Paris. L'année dernière, son *Jour d'été à la grande côte du golfe de Gascogne*, acquis tout récemment par le musée de Bordeaux, contenait à un haut degré la manifestation du talent de son auteur. Celui de cette année, *La conche de Saint-Georges de Didonne*, est dans la même note. De nos deux tableaux de Saintes, nous dirons qu'il est impossible de rendre avec plus

de vérité et de poésie la beauté de la mer, la profondeur de la perspective et la limpidité du ciel. Nous nous demandons depuis longtemps comment il se fait que M. Auguin n'ait encore obtenu que des médailles à Paris, alors que tant de gens qui ne le valent pas sont chevaliers et même officiers de la légion d'honneur. Espérons que le ministère réparera prochainement, quoiqu'un peu tardivement, l'injustice dont Auguin a été la victime résignée.

M^{me} Annaly, née à Bordeaux. *Plaine de joncs en fleurs*. Les premiers plans laissent à désirer, mais les lointains sont habilement traités et l'ensemble est bien éclairé.

William Bouguereau, né à La Rochelle. Il est impossible de juger du talent de ce membre de l'institut par les deux portraits qui, seuls, sont exposés. Ils remontent, paraît-il, à 1845 et ne sont pas signés. Au surplus, la réputation de ce maître n'est plus à faire.

Louis-Georges Brillouin, né à Saint-Jean d'Angély. N° 43 ; suivant le catalogue, il s'agit de *Cinq-Mars et Granchamp attendant l'audience du roy*. Ce tableau, qui a figuré à l'exposition de Niort en 1882, était intitulé l'*Antichambre*. Les personnages sont bien dessinés, mais la peinture est terne et l'on peut dire qu'elle semble être de la vieille école. N° 44, *Plaine de Saintonge*, est un paysage bien préférable au tableau précédent, convenablement éclairé par un rayon de soleil.

Charles Beauvrie, né à Lyon. N° 45, joli paysage intitulé : *Vallée d'Optéros*.

Louis Bercy a exposé trois jolis petits tableaux représentant des oiseaux, bien vrais de reproduction.

Paul-Emile Berthon. N° 30, *Berges fleuries au bord de la Seine*, paysage agréable à l'œil et ayant une bonne perspective ; il a figuré à l'exposition de Niort.

Bonnin de Frayssac, né à Fontenay-le-Comte, amateur qui étudie et reproduit les types vendéens, mais dont la peinture est plate et monotone.

André Brouillet, né à Charroux (Vienno), nous montre deux tableaux ou plutôt deux simples esquisses : *Un intérieur d'étable et la place d'Elkantara à Constantine*. Il serait impossible de juger du mérite de l'artiste par ces études qui ont dû être prises par lui au cours de ses voyages et qui ne sont en réalité que des souvenirs. Ses tableaux annuels du salon lui ont déjà fait obtenir une certaine réputation et le classent au nombre des jeunes artistes de valeur et d'avenir, ainsi, du reste, que le prouvent la mention honorable obtenue à Paris et la médaille de 3^e classe qui lui a été décernée, l'année dernière, pour son tableau, *L'exorcisme, musiciens arabes chassant le djinn du corps d'un enfant*.

Léon Cail, né à Lille. N° 55, *Jeune mère*. Ce jeune artiste excelle dans les scènes d'intérieur et les petits détails. Cette toile est une des moins bonnes que nous ayons vues de lui.

Octave de Champeaux. De ses trois tableaux, *Le trois-mâts*

L'Océan en chargement à Tonnay-Charente, est le seul vraiment digne d'attention. Il faut croire que M. de Champeaux a une prédilection particulière pour les quais de Tonnay-Charente, puisqu'en 1883 il exposait à Rochefort le quai de Tonnay-Charente et qu'au salon de cette année, à Paris, il a un tableau portant le même nom.

Combe-Velluet. Le peintre de Niort a envoyé deux tableaux à l'huile et trois aquarelles. Ces tableaux n'ont rien d'extraordinaire, étant donné qu'il peint bien et que souvent il fait mieux. Quant à ses aquarelles, le n° 73, *Vue prise à Serreuil, près Niort*, nous paraît la meilleure des trois. L'atmosphère grise est très jolie et donne une bonne impression de l'hiver. L'air circule entre la ligne d'arbres, et le ciel est exact.

Nous ne parlerons que pour ordre d'un tableau de fleurs de Courbet parce que cette œuvre n'est aucunement en rapport, avec la réputation faite à ce peintre, qui a su donner, avant sa mort, tant de retentissement à son nom désormais célèbre à plus d'un titre.

Philibert-Léon Couturier. Deux jolis petits tableaux de basse-cour, qui ont été justement appréciés puisqu'ils portent la mention : *Vendu*.

Louis Darey. Ce saintais d'occasion a prouvé à ses compatriotes, par les trois tableaux qu'il a envoyés, qu'il ne manquait pas d'un certain talent ; cependant il y a une différence sensible entre le n° 79 et les deux autres.

Eugène Fromentin, né à La Rochelle. Le musée de cette ville a prêté une toile, *Un rendez-vous de chasse en Algérie*, où l'on admire toutes les qualités du maître.

Furey de Lavault, né à Saint-Genis (Charente-Inférieure), conservateur du musée de La Rochelle. M. Furey de Lavault expose trois tableaux : L'un représente des fleurs, l'autre des fruits et le troisième est une étude du port de La Rochelle. La spécialité de M. de Lavault est de reproduire les fleurs d'une façon remarquable. Quant au port de La Rochelle, c'est une simple étude, insuffisamment terminée.

Iwil, né à Paris. *La plage de Granville à marée basse* est une bonne petite toile, inférieure à ce que l'artiste est dans l'habitude de produire.

M^{lle} Elisabeth Mathé, née à Niort, a envoyé trois tableaux : *La vieille marchande de marrons* a une figure bien étudiée ; mais l'ensemble est d'une couleur trop sombre et qui n'est point agréable à l'œil.

François Pierdon, né à Moulins. *Un ruisseau en Saintonge*. Suivant son habitude, ce peintre, qui est en outre un graveur très distingué, a fait un bon tableau qui perd un peu d'être mal placé avec un éclairage insuffisant.

Paul Rossert est surtout un aquarelliste qui, tous les ans, est admis en cette qualité au salon. Sa *Fantaisie* est très agréable à voir, quoiqu'elle soit bien mal placée et encore plus mal éclairée.

M^{me} Marie-Amélie Viteau, qui est presque une Saintaise par son mariage, nous a mis à même d'admirer deux très jolis tableaux de fleurs.

M. Charles Bunel, architecte à La Rochelle, a envoyé la façade de l'hôtel de ville de Saint-Jean d'Angély et des tombeaux pris en Egypte. Ce sont deux choses fort agréables à voir et d'un dessin très soigné.

M^{me} Clémence Molliet, de Bordeaux, est représentée par un chemin en automne qui est un beau paysage, très vrai d'aspect et largement traité.

Louis-Ernest Lessieux, né à La Rochelle, professeur de dessin à Rochefort, présente trois admirables fusains, comme il sait les faire. La médaille d'argent qu'il a obtenue à l'exposition internationale de blanc et de noir est une nouvelle consécration de son talent; elle démontre qu'il est le digne élève de Lalanne.

Il reste encore plusieurs autres œuvres dignes d'intérêt; mais le temps et l'espace nous ont manqué pour les apprécier ici. Et l'exposition a été fermée le 14 juin. Nous ne pouvons que désirer une chose, c'est que l'essai tenté se renouvelle, et qu'encourager les auteurs de cette exposition à persévérer dans la voie heureuse où les suivront les amateurs, les curieux d'art et les hommes d'études.

T. L.

Plusieurs des tableaux exposés à Saintes ont été vendus. Parmi les acquisitions faites nous citerons : les deux *Plages de Biscarosse* (soir et matin), de M. Auguin; *Le Coleau* (environ de Taillebourg), du même; les *Fleurs* et les *Fruits*, de M. Furey de Lavault, de La Rochelle; les *Abricots* de M. Turner; les fusains de M. Lessieux; les aquarelles de MM. Béthune et Fontan; les tableaux de MM. Couturier, Charton, Gardanne (*Femmes de l'île de Ré*); de M^{me} M. Pétiet, dont le *Repos du modèle* reste au musée de Saintes. Les eaux-fortes de M. Gaucherel représentant une vue d'ensemble de l'aqueduc de Fontcouverte, ont obtenu un vrai succès; toutes les épreuves ont été vendues.

ANGOULÊME

A l'occasion du concours régional, la ville d'Angoulême a organisé un concours spécial réservé à l'industrie et aux arts décoratifs. Le salon de peinture, composé exclusivement d'artistes angoumoisins, était un des plus médiocres qu'il soit possible de voir; à part quelques bustes, le reste ne valait pas la peine qu'on s'y arrêtât. Les arts décoratifs, comprenaient une section de produits céramiques, d'autant plus intéressante qu'elle révèle une certaine renaissance de l'art de terre dans la Charente. Nous mettons à part les émaux sur faïence de M. Jounéau, de Parthenay, et les porcelaines de Limoges. L'école de Jarnac, due, comme on sait, à l'initiative d'Adrien Dubouché, avait exposé une série de porcelaines décorées dans ses ateliers par les élèves de M^{me} Benoit; l'exécution laisse, sans doute, fort

à désirer ; mais il convient d'encourager une entreprise trop récente encore pour avoir pu donner déjà de bons résultats. On peut espérer que par la pratique les élèves acquerront une habileté de main assez grande pour trouver de meilleurs décors, des tons plus agréables, et transporter sur la porcelaine les qualités que l'on remarque dans leurs aquarelles faites d'après nature.

M. Lassuze a relevé les anciens fours d'Angoulême. Actuellement il se borne à copier les vieilles faïences de Rouen à la corne, et les vieux décors d'Angoulême. Il pourrait faire mieux, chercher un type plus original et plus neuf ; et nous émettons des vœux pour la complète réussite de sa tentative. A Mansle, un petit chef-lieu de canton, M. Renoleau orne ses plats de poissons, de grenouilles et de reptiles, à la manière de Palissy dont il se montre l'émule. Ses émaux sont malheureusement trop imparfaits. Il convient de citer les noms de MM. Simon, Polakowski et C^{ie}, qui apportent dans la préparation de leur terre un soin au-dessus de tout éloge, Dumoulin, à Angoulême, Furlaud, Chardemite. En résumé, cette exposition met en lumière, une véritable renaissance des arts plastiques dans la Charente, qui ne saurait laisser indifférents les véritables amis de la céramique. Mais nous avons constaté une fois de plus, avec le plus vif regret, que la Charente-Inférieure a complètement abandonné cette branche d'industrie dans laquelle Saintes, Brizambourg et La Chapelle des Pots acquirent autrefois une renommée européenne. Personne dans notre département ne cultive plus la céramique artistique, et pourtant quelle contrée fournirait plus abondamment tous les éléments nécessaires au faïencier ?

Nous signalerons, en finissant, à nos confrères de la Charente, les beaux plâtres de M. Brugiotti, estampages ou moulages de sculptures empruntées aux édifices de leur département. A juste titre les membres du jury ont exprimé un vœu spécial pour la formation à Angoulême d'un musée de moulages. Pendant que l'on a sous la main un artiste aussi entendu que M. Brugiotti, il est urgent d'en profiter et de créer une collection de l'art décoratif architectural angoumois. La société d'archéologie et la commission du musée rendront ainsi un véritable service à la science et aux curieux.

CH. D.

NOS ARTISTES AU SALON DE 1885

PEINTURE. — L.-A. Auguin : *Belle journée d'automne, conche de Saint-Georges (Saintonge)* ; — William Bouguereau : *L'adoration des mages, — des bergers (dyptique)* ; *Biblis* ; — Gabriel Boutet, né à La Rochelle : *La fête à Montrouge* ; — L.-G. Brillouin : *Le soir, campagne romaine ; chevaux de labour dans les plaines de Saintonge* ; — Paul Coquand : *Fin novembre, vallée d'Auge* ; — M^{lle} Fanty-Lescure : *Fleurs de mai* ; — A.-T. Furcy de Lavault : *La Charente près Angoulême*

le soir; passe-roses et hortensias; — Em. Genty : *Portrait de M^{me} la générale S...*; — J. Geoffroy : *Pour la France! revue des bataillons scolaires, 14 juillet 1884; le lavabo à l'école maternelle*; — Pierre Huas : *Portrait de M. le général F...*; — M^{lle} Hélène de Lajallet : *Fleurs*; — G. Larocque : *Pendant que le piqueur trinque*; — M.-F.-H. Lucas : *Printemps sacré*; — M^{lle} Louise-Marie-Françoise Ollivier, de Rochefort : *Tête d'enfant*; — G. Rouillet : *Effet de lune, côtes de Bretagne*.

DESSIN. — M^{me} A. Allard : *Souvenir de quarantaine à Fontarabie (fusain)*; — L.-G. Brillouin : *Têtes d'étude; le sollicitateur*; — M^{me} Elise-Marie Dumas, née à Rochefort-sur-Mer : *Portrait de ma fille (miniature)*; — Roger-Guillaume-Edouard Foucault, né à Pons : *Vue du château de Pierrefonds (aquarelle)*; — J. Geoffroy : *La mort du petit vagabond (fusain)*; — G. Rouillet : *De Saint-Malo à Dinan (trois aquarelles)*.

ARCHITECTURE. — A.-J. Moyneau : *Eglise d'Echillais (façade, abside, façades latérales, coupes. plan)*.

M. Sydney Arbouin, né à Cognac, a envoyé au salon : *Matinée d'automne*; — M. Henri Billotte : *Les tours du port à La Rochelle*; — M. Oct. de Champeaux : *Le quai de Tonnay-Charente*; — M. Louis Darey, demeurant à Saintes : *Melon et raisins*; — M. Pierre-Adolphe Varin, des gravures représentant les différentes fontaines de la vieille Rochelle; — M. Dubouchet, le portrait de Regnault de Saint-Jean d'Angély d'après Gérard pour la chalcographie du Louvre.

Voir, pour l'appréciation de la plupart de ces artistes, *La Charente-Inférieure* des 16 mai et 10 juin, articles signés : Pierre SOUBIZE, et *l'Illustration*, le *Figaro-Salon*, le *Paris-Salon* d'Enault, le *Salon*, collection des maîtres modernes.

Le *Catalogue illustré*, de Dumas, reproduit les tableaux de MM. Auguin, Bouguereau, Brillouin, Geoffroy, Rouillet.

VARIÉTÉS

I

D'OU EST VENU A GÉDEON TALLEMANT, L'AUTEUR DES *HISTORNETTES*,
LE NOM DE *DES RÉAUX* ?

Nous avions espéré que le *Recueil* de la commission des arts, qui a traité la question (numéro du 1^{er} avril, page 93), nous en apporterait la solution. M. d'Yves voudra bien nous excuser de dire dès l'abord que sa réponse ne prouve rien. Mais ajoutons bien vite, pour ne pas exciter sa jalousie, que nous n'apporterons davantage aucune réponse satisfaisante. Toutefois, comme M. d'Yves paraît ignorer une partie de ce qui a été écrit sur la question, et que, d'autre part, il a laissé échapper, bien invo-

lointainement sans doute, quelques inexactitudes (nous espérons que ce terme adouci ne portera pas ombrage à sa susceptibilité d'écrivain), nous nous permettrons de relever ces inexactitudes et de faire connaître des faits que beaucoup de ceux qui se sont occupés de ce sujet ne doivent d'ailleurs pas ignorer.

1° Il est bien entendu qu'il y a à Aytré une maison ou un château appelé des Rouhaux, des Rouaulx ou des Réaulx. Il est aussi certain que Louis XIII habitait Aytré, et dans Aytré la seigneurie des Réaux, du moins pendant les quatre mois qui s'écoulèrent entre le moment de son arrivée et celui où il confia à Richelieu la direction du siège. Nous savons qu'à son retour, ce fut à Laleu, dans le quartier de Bassompierre, qu'il établit son quartier général.

Nous ne croyons pas que Louis XIII ait pu, pendant ses quatre mois de séjour à Aytré, changer d'habitation, parce qu'Héroard, son médecin, nous eût sans doute fait connaître un changement de cette nature rentrant dans le genre d'événements dont ce chroniqueur (?) conservait le souvenir.

La difficulté git justement, à en croire les différents chroniqueurs, dans le fait de savoir où était le manoir des Rouaulx.

Si M. d'Yves avait parcouru le tome II des *Ephémérides de La Rochelle*, comme il a fait le tome I^{er}, il aurait constaté que l'érudite et circonspect Jourdan sait à l'occasion douter de lui-même, malgré le soin qu'il prend pour éviter l'erreur : « De nombreux renseignements, dit-il, me portent aussi à penser que ce n'est pas le domaine de M. Seignette, comme je l'avais cru, mais que c'est celui de M. Becker qui était l'ancien manoir de cette importante seigneurie. » (Jourdan, *Ephémérides*, tome II, 12 octobre 1627, page 432.) En effet c'est, non pas à Varaise, mais sous les magnifiques arbres de la propriété Becker, aujourd'hui au comte Léonce de Villedon de Courçon, que la tradition fait reposer Louis XIII au milieu des seigneurs de sa cour. Nous verrons tout à l'heure que Jourdan a eu tort de changer d'idée.

2° « Il est probable, nous dit encore M. d'Yves, que c'est en sa qualité d'ainé que Gédéon posséda les Réaux. » D'abord, Gédéon n'était pas l'ainé, à moins que M. d'Yves ne considère comme un aîné le premier enfant d'un second lit. Pierre, son père, avait, en effet, de son premier mariage avec Elisabeth Bidault : 1° Pierre, banquier, maître d'hôtel du roi ; 2° Paul, seigneur de Lussac, et 3° une fille, épouse d'un d'Angennes, seigneur de La Grossetière ; puis de Marie Rambouillet, sa seconde femme : 4° Gédéon, 5° l'abbé François, de l'académie française. 6° Henri, 7° N... et 8° Marie, épouse de Henri Le Massués ; total huit, Gédéon le 4^{me}. Puis ce fut justement l'ainé qui prit, avec le titre qui y était attaché, la terre dont son père portait le nom, le *Boisneau*. Quant à la terre des Réaux, il n'en est nullement question ; et nous verrons à l'instant qu'il y a peut-être de bonnes raisons pour cela.

3° Comment cette famille originaire de Tournay, c'est

toujours M. d'Yves qui parle, établie depuis peu à La Rochelle, aurait-elle acquis des fiefs dans la haute Saintonge, tandis que les gentilshommes rochelais (noblesse de cloche) possédaient tous leurs domaines seigneuriaux dans la banlieue de La Rochelle? — M. d'Yves voudra bien reconnaître l'inanité de pareilles questions. Est-il bien nécessaire d'y répondre? Est-il besoin de faire passer sous les yeux du lecteur la liste de toutes les terres que les gentilshommes rochelais possédaient, qui dans le Poitou, qui dans l'Angoumois ou la Saintonge? Puis l'auteur oublie que Pierre Tallemant passa la presque totalité de sa vie à Bordeaux ou à Paris. Ce n'est donc pas un argument de cette sorte qui établirait que Gédéon Tallemant n'a pas pris son nom de la paroisse de Réaux en Saintonge.

En dirons-nous autant de cette affirmation erronée qui fait de tous les gentilshommes rochelais de la noblesse de cloche? M. d'Yves aurait pu y ajouter la noblesse de robe puisqu'il y avait à La Rochelle un présidial, l'amirauté, la monnaie, les trésoriers de France, etc., et sans contredit aussi la noblesse d'épée : les chevaliers et les écuyers ne font point défaut à La Rochelle, et l'on y trouve les noms connus des Savary de Rochefort, des Matha, des Montfort, des Aymery, des de Faye, des Du Bourg, des Mauzé, des Pontart, des Bernon, des Béchet, des Bureau, etc., qui, tous, ne doivent pas leurs titres de noblesse à l'échevinage de notre ville. Rien de tout cela en somme n'importe dans la question. Il faut raisonner avec des faits et non avec des hypothèses, et dire où était placée cette terre des Réaux.

Quelque membre de la famille de Tallemant a-t-il porté le titre ou le surnom de Réaux? Tallemant l'a-t-il porté toute sa vie, et à quel titre? Peut-il y avoir un lien entre ce nom des Réaux et la châtellenie des Réaux ou des Rouaux à Aytré? En cela, se résume toute la question.

Où était placé le château des Rouaux ou des Réaux, chef-lieu de la seigneurie de ce nom? Jourdan avait hésité, puisque, dans le tome 1^{er} des *Ephémérides*, il le place dans le château Seignette, et au tome 2^e, dans la maison Becker, actuellement de Villedon. Jourdan n'aurait pas autant hésité s'il avait eu recours à une carte des terres de la banlieue de La Rochelle remontant à 1733 qu'il possédait dans ses archives; les Rouault sont indiqués là-même où s'élève le château Seignette, entre le bourg d'Aytré et l'ancienne seigneurie de Ronflac; c'est la même habitation où Callot fait descendre Louis XIII, et encore la même que Cassini désigne sous le nom de château. C'est ce qu'on peut conclure aussi des termes d'un titre du xvii^e siècle, appartenant aux archives de Saint-Marsault.

La terre et le château des Rouault ont vraisemblablement pris leur nom de la famille des Rouault, qui a compté au nombre de ses membres le maréchal de France Joachim Rouault, l'un des libérateurs, au xv^e siècle, du territoire occupé par les Anglais,

et qui fut, en 1452, connétable de Bordeaux (1) ; mais c'est antérieurement au maréchal que la terre prit le nom, quoi qu'en dise Amos Barbot, qui fait de Joachim un connétable de La Rochelle en 1452.

Dans le terrier de la principauté de Châtelailon de 1450 à 1459 (2), nous lisons en effet, à l'occasion des gardes dues à la baronnie, « les hoirs feu messire André Rouault, chevalier, Jehan Rouault, son nepveu, sur les féages que eulx et les héritiers feu messire Tristan Betis Rouaux, qui furent Jehan Lespaigneul (3). » Jean Rouault, seigneur de Boismenart, était précisément le père du maréchal ; il était né vers 1380, et des titres constatent qu'il avait transigé avec le sire d'Amboise, vicomte de Thouars, pour des terres situées en Aunis. André Rouault, son oncle, était le frère de son père Gilles, tige de la branche de La Rousselière. Quant à Tristan, il eût été d'une autre branche, puisqu'Anselme ne le fait figurer dans la généalogie que comme cousin de Jeanne Rouault, épouse de Pierre du Plessis, chevalier, dont il fait les enfants ses héritiers pour partie dans son testament de 1390.

Le nom des Rouaux a subi les vicissitudes habituelles aux noms propres. On trouve : en 1502, seigneurie du Rouault (Archives des notaires), en 1512-1571, Rouhaul ; 1537-41, Rouaul, Rouaux et Rouaulx ; 1597, des Rouhaults ; 1694-1698, Rouhaux et Réaux ; le moulin de la seigneurie en a pris le nom, ainsi que le platin appelé actuellement platin d'Aytré, situé entre la pointe du Ché et celle de l'Eguille-Saugon. Cette terre relevait, pour la presque totalité, de La Salle d'Aytré et pour l'autre d'Aytré. Elle fut démembrée de La Salle d'Aytré, ainsi que le constate Arcère, tome 1, p. 151, en faveur de Pierre Guillemain qui obtint, en 1654, des lettres patentes portant érection en châtellenie de la seigneurie d'Aytré, fief des Réaux et de la paroisse de La Salle aliénée.

Il résulte de cela que les féages des Rouault étaient dans la famille depuis les auteurs communs d'André et de Tristan, c'est-à-dire depuis au moins le commencement du xiv^e siècle, 150 ans avant le maréchal, et qu'ils venaient d'un Jean Lespaigneul. Le terrier de Châtelailon nous apprend, en 1478, que les possesseurs des féages sont devenus les hoirs de Jean et André. Puis François Rouault (4) vend son héritage à Méry Rondeau et Jehan Portier. Par contrat passé devant Rivière, le 10 dé-

(1) Voir Anselme, *Hist. des grands officiers*, t. vii, p. 95 ; Amos Barbot, etc.

(2) Archives de M. le comte de Saint-Marsaut de Châtelailon.

(3) Nous avons Jean Lespagnol qui, en 1360, prête comme membre du corps de ville serment au roi d'Angleterre ; en 1377, celui-ci ou un homonyme était maire de La Rochelle ; il ne vivait plus en 1394 ; il avait un fils qui portait le même nom. Jean Lespagnol, en 1367, est qualifié sieur de Bergues et de Courson (*Ms. Bruneau, bibliothèque de La Rochelle*).

(4) Nous ne trouvons pas dans Anselme de François Rouhault, mais une Française, épouse de Louis, seigneur des Brosses.

cembre 1588, Jean et Pierre Portier partageaient leurs biens, et une part en venait, nous ne savons comment, à Anne Bouhereau, épouse d'Hélie Babouet, marchand et bourgeois de La Rochelle. La fille de Méry Rondeau, Léonor Rondeau, épousait Jean Pierres, écuyer, lieutenant général et juge présidial civil et criminel (fin du xvii^e siècle), qui se qualifie seigneur de La Jarne, du fief Béraudin et des Rouhaux.

Nous trouvons ce titre aussi porté par Jean, baptisé le 6 décembre 1564, avocat, époux de Jeanne Salbert, et par Alexandre de Haraneder, maire de La Rochelle en 1599, époux d'une fille de Jean Pierres. Puis Jean de Haraneder, Jean Pierres ne paraissant pas avoir eu d'enfants, vend la seigneurie à Pierre Guillemin qui portait, au commencement du xvii^e siècle, le titre de sieur des Rouhaux, du fief Coutret, de La Salle d'Aytré, de La Repentic. Un de ses fils, Samuel, écuyer, né le 13 juin 1591, est sieur des Rouhaux. Un autre fils, Pierre, né en 1606 et vivant en 1658 eut lui-même un fils nommé Pierre, né le 22 juillet 1636; tous portent les titres de seigneurs d'Aytré, des Réaux et de La Salle d'Aytré en partie (1).

Est-ce à dire que nous connaissions tous les seigneurs des Rouhaux? Non. Que sont devenues les parts des Babouet et des Portier? Nous n'en savons rien. En est-il venu quelque parcelle à la famille Tallemant par les Thévenin? Nous l'ignorons, et nous n'avons jamais rien rencontré qui puisse nous en instruire. Rappelons, en outre, ce fait, que Louise Thévenin, aïeule de Tallemant, était nièce de cette Jeanne Thévenin qui avait épousé un Jean Rondeau, écuyer, sieur des Rouaulx, dont elle était veuve en 1556, et que son frère Jacques était seigneur, entre autres terres, du Fief-Gautier d'Aytré.

Dans tout cela nous ne voyons pas de lien entre Tallemant des Réaux et notre seigneurie d'Aytré. La seule supposition possible, c'est que Louise Thévenin eût apporté à François Tallemant quelque manoir ou tenure de la terre des Rouaulx, et provenant de sa tante Jeanne Thévenin, épouse de Jean Rondeau, sieur des Rouaulx, et d'où Gédéon aurait pris dès son enfance un simple surnom.

Car, n'en déplaise à M. d'Yves, le titre des Réaux ne fut d'abord pour Gédéon qu'un surnom. Il en trouvera la preuve à la page 27 du tome 1^{er} des *Historiettes*, (Paris, Delage, 1840, in-12), où Monmerqué nous rappelle que Tallemant acheta, vers 1650, la terre du Plessis-Rideau, située dans le val de la Loire, en Touraine (elle n'était pas dans la banlieue de La Rochelle, celle-ci), et obtint des lettres patentes lui permettant de changer ce nom de Plessis-Rideau en celui de des Réaux, nom sous lequel le sieur Tallemant « a fait remontrer que depuis l'enfance il a esté congneu. » Nouvelle preuve que Tallemant

(1) Cf. pour ces filiations, archives de Saint-Marsault, archives des notaires de La Rochelle, mss. Jourdan à la bibliothèque de La Rochelle.

des Réaux n'était pas seigneur des Réaux en Aunis. Et depuis lors Tallemant a pu s'appeler régulièrement *sieur des Réaux*.

Malgré nos recherches, le lecteur ne sera donc pas plus avancé qu'au moment où le *Recueil* de la commission des arts posait la question ? Mais à la suite du *Recueil* d'avril il était bien nécessaire de mettre le lecteur en garde contre les assertions de M. d'Yves, à savoir : Que Tallemant était seigneur des Réaux à Aytré ! qu'il devait cette terre à sa qualité d'ainé ! qu'il n'y avait à La Rochelle que de la noblesse de cloche ! et que cette noblesse ne pouvait avoir des terres dans un pays aussi lointain que la Saintonge !

Eh bien, malgré tout, la question de Réaux en Saintonge ne me semble pas absolument tranchée. Tallemant sans aucun doute est né à La Rochelle ; son acte de baptême le prouve. Aucun doute non plus après la déclaration de l'intéressé que Réaux ne soit qu'un surnom.

Mais une chose à laquelle personne n'a pris garde, c'est que Paul Tallemant, le frère germain de Gédéon, fut seigneur de Lussac. Or serait-ce Lussac près Jonzac que Pierre Tallemant aurait acheté pendant son séjour à Bordeaux ? Et alors ce château de Réaux n'est plus si loin de là qu'il eût pu être l'origine du nom de Tallemant. Nouvelle question que nous prions, à notre tour, les chercheurs de la Saintonge d'élucider.

G. MUSSET.

La réfutation qu'on vient de lire est victorieuse ; mais notre excellent confrère nous invite à étudier un autre point ; je réponds à son désir.

Ce qu'il a démontré pour Les Rouhaults, nous pouvons le faire pour Lussac. M. de La Morinerie, dans son opuscule (1858) *Lussac en Saintonge*, a compté treize Lussac, Lussat ou Lussas ; et il y en a plus de vingt. Mais le Lussac, paroisse de Saintonge, n'a jamais été le Lussac dont Paul Tallemant portait le nom : car notre consciencieux confrère donne la liste des seigneurs de Lussac reproduite par Damien Rainguet, p. 204, *Études sur Jonzac* ; or, de 1530 à 1613, ce sont les Le Fourestier ; de 1614 à 1782, les Arnoul ; de Tallemant, point.

M. Georges Musset me permettra-t-il d'ajouter un mot ? J'irai plus loin que lui et j'affirmerai nettement que Les Réaux, dont Gédéon Tallemant porta le nom dès son bas âge, n'existent pas.

Réaux n'est pas le nom d'un lieu, d'un fief, d'une propriété. Et ceux qui voudront chercher encore en Aunis, en Saintonge ou ailleurs, une localité ainsi nommée, me paraîtraient ressembler fort à Damien Rainguet qui croyait bonnement que *Quint*, cinquième (Charles Quint, Sixte Quint) était un nom de terre : « Jean-Zacharie de Lafaurie, écrit-il très sérieusement, p. 66 des *Études sur Jonzac*, était, dit-on, seigneur du Quint en la paroisse de Neuillac. Ce lieu nous est présentement inconnu. » Ce qui me fait croire à un nom en l'air (Voir *Bulletin des Archives*, I, 282), c'est que Tallemant, vers 1650, ayant, moyen-

nant cent quinze mille livres, acheté de François de La Béraudière, marquis de l'Isle-Rouche et de Françoise de Machecoul, sa femme, la terre du Plessis-Rideau située en Touraine, sur les confins de l'Anjou, paroisse de Chouzé, selon la remarque de M. Musset, obtint (juin 1653) des lettres patentes qui lui permirent de changer le nom de Plessis-Rideau en celui de des Réaux. Ces lettres disent que Tallemant « depuis l'enfance a esté congneu soubz le dit nom des Réaux, » Or, si les Réaux eussent été une terre, Gédéon eut-il sollicité pour qu'on donnât ce nom à sa nouvelle propriété ? Quelle utilité de déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul ? Mais des Réaux était un surnom, comme l'a dit M. Musset ; Gédéon a voulu que ce surnom reposât sur quelque chose de réel ; et ne pouvant plus à 34 ans, connu sous le nom Des Réaux, prendre le nom de sa propriété du Plessis-Rideau, c'est sa propriété qui prit son nom des Réaux. Si les Réaux eussent existé les lettres patentes n'eussent pas manqué de le dire. N'était-ce pas l'usage alors dans les familles bourgeois, qui n'avaient pas de fiefs comme les familles nobles, de prendre pour se distinguer un surnom tiré d'une dépendance de la maison patrimoniale : du Puy, de la Cour, du Jardin, du Pré ? Donc il ne faut pas plus chercher en quelle province étaient les Réaux de Tallemant qu'il ne faut demander en quelles paroisses se trouvaient situés le Voltaire d'Arouet, l'Eglantine de Fabre, l'Alembert de Jean-le-Rond, le Cerceau d'Androuet (cerceau, enseigne qui pendait à sa maison), le Clos de Charles Pineau, auteur des *Mémoires*, ou les Préaux de Nicolas Boileau.

LOUIS AUDIAT.

II.

MADAME DE LA BRANGELIE

ET LE CHEVAL DE MONSIEUR DE LA BLERETIE.

La dame est d'Angoumois, confins de la Saintonge, le gentilhomme est du Périgord, confins de l'Angoumois, et le cheval ? peut-être bien du Limousin, confins du Périgord. Le logis de La Brangelie en la paroisse de Vanxins et celui de La Bleretie en la paroisse de Ponteyraud sont à proximité l'un de l'autre ; ils se relient plus intimement par d'aimables rapports de voisinage. Jeune et d'humeur facile, le châtelain de La Bleretie, — Robert de Laage — prête son argent et son cheval. Ce cheval, on en glose volontiers à La Brangelie : c'est une rosse ! on l'emprunte tout de même, dans les cas urgents, et, pour comble, on s'en sert avec une indiscretion vraiment comique.

A emprunter ce pauvre animal, qu'elle a transpercé de pointes malicieuses, la dame de La Brangelie, — Louise Pasquier — une petite fille du grand écrivain des *Recherches de la France*, éprouve assurément quelque embarras ; mais elle sait s'en tirer par un petit billet de tournure assez drôle. Son orthographe eut

pu faire sourire parfois l'illustre grand père : il est vrai que dans le monde on n'y regardait pas de si près à l'époque. Voici le billet, ponctuation et certaines lettres régularisées, pour faciliter la lecture.

« Monsieur, sy vous sésies bien, vous me resevries de la prière que je vous fais de me prester vostre cheval. Ayant heu sy mauvaise opinion de luy que je crois que il ne me pouroit pas conduire seulemant jusque à Angoulaine, vous mobligeré pourtant de me le prester et de me crere, monsieur, votre tres humble servante.

L. PASQUIER.

« Jaseureray en ce lieu M^{lle} de La Bleretie et de Fonbelle que je suis leur tres humble servante. »

La suscription: *A Monsieur, monsieur de La Bleretie.*

Cachet de cire rouge totalement brisé.

Vite le harnais aux épaules du cheva!, aux flancs la carriole, et fouette cocher. En route ! Eh quoi ? la malheureuse bête qui n'est pas en état d'aller « seulement jusque à Angoulaine », voilà qu'on la mène jusqu'à Poitiers ! De La Brangelie à Poitiers, distance : 45 lieues. J'ignore le temps que l'on mit à les franchir. Mais la dame n'est pas au terme de son voyage et le coursier de La Bleretie au bout de ses peines.

A Poitiers, — ceci me surprend bien un peu — impossibilité de changer de cheval... et lui alors de continuer... jusqu'à Paris. De Poitiers à Paris, 80 lieues !

Je ne cherche pas à savoir ce que monsieur de La Bleretie a pensé de cette équipée ; je le crois galant homme sans limites ; et puis l'obligeante voisine lui a promis de s'occuper de ses intérêts ; d'ailleurs s'il eut quelque peu de mauvaise humeur, elle dût promptement s'apaiser au reçu de cette lettre :

« Monsieur, Je vous demande pardon d'avoir amené vostre cheval plus avant que je ne croyois. Estant à Poitiers, je ne seu treuver de chevos ; je creu que vous ne trouverries pas mauvais que je man servise et que je luy fise voir Paris atelé a ung carrose. Il en sera toute sa vie plus glorieux. Je vous le ranvois, et vous en remercie bien fort. Sy je vous puis servir en contrechange, je le feray de tres bon coeur. Je ne vous puis rien encore mandé de se que vous savez : je nay pas encore peu parler a personne. Je ne suis pas encore logée. Je crois que au jourduy nous hiron logé pres M. Favereau, et vous escriray bientost se qui se peut. Pour des nouvelle, je nan say point, sy non que je mannuie fort et que lon met forse argent a Paris et que lon faict fort mauvaise chere ; voyla tout. Je vous suis et à M^{lle} de La Bleretie et de Fonbelle, monsieur, vostre tres humble servante.

L. PASQUIER.

« De Paris se 29 de may 1635. »

En haut Louise Pasquier ajoute :

« Depuis ma lettre escrite, nous avons trouvé logis en la rue Perdue, a la corne de cerf, pres la plase Mobert. »

En bas, et partie dans la marge, d'une autre main, est écrit :

« Je suis vostre serviteur tres humble. Je né pas fait travailler a

vostre abillement encore, mais ce sera au premier jour. « Je vous remercie fort de vos prests, et suis vostre tres humble serviteur :

BRANGELIE. »

La suscription porte : *Monsieur monsieur de La Bleretie*.

Un fragment du cachet de cire rouge permet de distinguer deux des trois annelets des Joumard.

Fort bien ! voilà un cheval désormais très fier : il a vu Paris « atelé a ung carose ! » mais aussi très fourbu : il a 125 lieues dans le ventre ! et on le renvoie tout simplement. Comment donc s'est effectué le retour ? Pas de la même manière que l'aller, je présume. Pauvre bête ! venue au monde 250 ans plus tard on aurait pu l'expédier dans un fourgon : « En gare, à Ribérac. »

« Belle, sage, honnête, grande de corps et d'esprit » était Louise Pasquier, au dire de son aieul ; « assaisonnant d'une gaité de visage la gravité modeste de ses mœurs, » d'après les conseils de son père, un lettré aussi celui-là : Nicolas Pasquier, seigneur de Mainxe, lieutenant général au siège royal de Cognac et maître des requêtes de l'hôtel. Elle avait pour mère Suzanne de Brémond, dame de Balanzac, et depuis plusieurs années était veuve d'Antoine Achard-Joumard, seigneur de La Brangelie et de Legé, maréchal de camp des armées du roi. C'est l'un de ses fils qui a écrit le mot de souvenir placé au bas de sa lettre.

Ce voyage qui exerça si amplement les jarrets du cheval de La Bleretie se trouvait être un voyage d'affaires. Tous les membres de la famille s'étaient donné rendez-vous à Paris, et dans le quartier des Pasquier proche Saint-Severin et Saint-Nicolas du Chardonnet. La rue Perdu, — aujourd'hui rue Maître Albert, — où Louise Pasquier avait pris domicile, aboutissait, par les Grands Degrés, au quai de la Tournelle. Sur le quai se trouvait la maison d'Etienne Pasquier, occupée vraisemblablement par le cousin Jacques Favereau, conseiller à la cour des aides, encore un lettré, à qui l'on attribuait contre « Le gouvernement de son Eminence » la cruelle satire de *La Milliade*.

LA MORINERIE.

ARCHÉOLOGIE

SÉPULTURE PRÉHISTORIQUE AU DOUHET. — On vient de découvrir au Douhet, canton de Saintes, une sépulture préhistorique qui aurait pu être d'un certain intérêt, si le sieur Grassiot (Voir sur Grassiot, *Bulletin*, iv, 190) n'avait immédiatement mis la main dessus pour la transformer en une boîte magique d'où il fait sortir ce que son imagination peut inventer.

Cette sépulture se composait d'une petite chambre sépulcrale formée de pierres plates de 0 m. 75 sur 0 m. 25 environ, et mesurant 2 m. 40 de long sur 1 m. 20 de large. Le squelette qu'elle contenait était couché, la tête au nord-ouest, les pieds au

sud-est. Avec ces ossements on a trouvé une hache polie et dix ou onze petites pierres vertes, polies, ovales, et percées à leurs deux extrémités, puis plusieurs autres pierres de même nature triangulaires, trouées à chacun des angles. Ce sont là des perles et pendeloques qu'il n'est point étonnant de rencontrer dans une tombe, pas plus qu'il n'est surprenant d'y trouver une hache : car on sait que dans l'antiquité on déposait toujours dans le tombeau les armes et les bijoux du défunt.

Il est assez difficile d'assigner une date à ce monument qui est probablement plus récent qu'il ne le paraît; je serais porté à le croire de l'âge du bronze.

Ce mobilier funéraire était trop modeste pour le sieur Grassiot; il y a ajouté de suite le portrait d'un sauvage quelconque, gravé sur une plaque de pierre. Cette œuvre d'art valait bien son pesant d'argent; aussi ne suis-je point surpris qu'un amateur ait voulu en orner ses vitrines, et n'ait pas hésité à payer hache, perles et sauvage, la modique somme de deux cent cinquante francs. C'est pour rien.

Allons, les amateurs, soyez sans inquiétude, préparez de vastes musées; l'imagination de votre ami Grassiot s'épuisera moins vite que vos bourses; versez-lui l'or et l'argent à pleines mains; et il vous donnera du préhistorique, de l'étrusque, du gallo-romain comme pas un homme quaternaire, pas un étrusque, pas un romain ne sut en faire. Mais si jamais vous reconnaissez votre méprise et regrettez votre argent, vous ne pourrez pas accuser le *Bulletin* des Archives de ne vous pas avoir crié dans les oreilles : Prenez garde ! X...

INSCRIPTION AUX ARÈNES. — La pierre trouvée aux arènes de Saintes avec l'inscription TI. CLAVDI, que nous avons reproduite, t. iv, p. 111, et qu'on avait eu le tort de laisser sur place exposée aux coups de pieds des visiteurs, n'existe plus qu'à l'état de poussière. Un moulage en existe au musée de la ville. C'était la pierre elle-même qui y aurait dû être déposée; mais elle était la propriété de l'état. Donc...

ÉPITAPHE D'UN SOLDAT ROMAIN A AUNAY. — Le conseil municipal d'Aunay, sur la proposition du maire et sur la demande de M. Louis Audiat, a fait don au musée de la ville de Saintes de la pierre tombale du soldat de Crémone, dont le *Bulletin*, v, 184, a publié l'épithaphe. Cela indigna un riverain d'Aunay qui, sous la signature J. L. M. N. [ogues], s'en plaint fort à la *Revue Poitevine*. Après avoir convoité et failli obtenir cette pierre gallo-romaine, il supplie, puisqu'on ne veut pas la lui laisser emporter, qu'au moins on ne l'envoie pas au musée de Saintes, où, avec celles qui proviennent d'Aunay, elle peut fournir un intéressant sujet d'études, et où, d'ailleurs, elle ne sera pas exposée à être perdue une seconde fois. Il veut qu'elle reste à Aunay pour qu'un jour elle disparaisse comme a disparu le fameux cavalier du portail de l'église dont on ne

retrouve plus parmi les herbes du cimetière qu'un fragment, un morceau du cou du cheval, ce qui ne suffit pas à faire apprécier le cavalier. M^r J. L. M. N. a du reste un projet : s'il était la municipalité, il fonderait à Aunay un musée archéologique, qu'il composerait de cinq ou six liards, trois sous, et un fer de lance, que possèdent « beaucoup d'habitants », et « dont la réunion formerait une collection intéressante. » Il y ajouterait sans doute un de ces fameux christs mérovingiens qu'il déterre avec tant de bonheur dans son jardin de Dampierre-sur-Boutonne où un malin les a enterrés la veille (Voir *Bulletin*, iv, 14), puis les « trois couteaux antiques, en fer, » sans lame ni manche, à la virolle de Nontron, « trouvés dans la forêt d'Aunay », et à défaut un « dessin circonstanciel. »

L'ABBAYE DES CHASTELLERS. — Le *Bulletin*, v, 180, a critiqué, et avec raison, le nom d'abbaye de Saint-Laurent donné à l'abbaye de Notre-Dame des Chastellers, dans la commune de La Flotte en Ré. Pourtant ce nom est le seul connu dans l'île, consacré d'ailleurs par le plan cadastral de 1842. Or le peuple n'a-t-il aucun motif d'appeler Saint-Laurent Notre-Dame des Chastellers ? M. le docteur Kemmner, auteur d'une *Histoire de l'île de Ré*, dit simplement à ce sujet : « L'abbaye n'était plus cette ruche aimée du travail et des mystiques rêveries qu'on appelait Notre-Dame des Chastellers; c'était l'église Saint-Laurent, cette personnification du feu qui brûle, de l'incendie qui dévore. » Il ajoute que jamais les moines ne se servaient de cette appellation due exclusivement à l'imagination populaire et dont l'origine semble remonter au xv^e siècle. J'avoue bien humblement que je ne croyais pas le peuple, même celui du moyen âge, si savant en choses religieuses. Il me paraît difficile d'admettre que, à propos de dévastations et d'incendies répétés, le souvenir de saint Laurent le brûlé ait traversé spontanément l'imagination populaire, et soit devenu ainsi le motif de la nouvelle appellation donnée par de longs siècles à l'abbaye de Notre-Dame. Ne serait-ce point aussi l'avis de quelques uns de nos savants confrères ?

B. B.

LE CLOCHER DE MARENNES. — Dans sa séance du 8 mai, le conseil municipal de Marennes a approuvé le cahier des charges dressé par notre confrère, M. Rullier, architecte à Saintes, pour les réparations au clocher de Marennes, monument historique, pour lequel le comité des monuments historiques a alloué une somme de 10,000 francs.

LE CHATEAU DE JONZAC. — A Jonzac, le sous-préfet, M. Maréchal, a fort sagement rappelé au maire et au conseil municipal, puisque la commission officielle laissait faire, que « le château de Jonzac est classé comme monument historique, et qu'il ne pourra en autoriser les réparations qu'après avoir soumis le dossier au ministre des beaux arts. » Le maire, M. Gautret,

(séance du conseil municipal du 3 mai) « conteste au château de Jonzac le titre de monument historique (et à tort : voir la liste officielle dans le *Bulletin*, II, 154), et dit qu'en tous cas, jusqu'ici, cette dénomination aurait été toute platonique, puisque l'état n'a jamais accordé à ce monument aucune subvention... » En élevant un édifice au rang de monument historique, l'état n'a qu'un but, le signaler à l'attention des savants et indiquer qu'il ne doit être dégradé, détérioré, gâté par personne, si ce n'est par les architectes officiels. M. Gautret a raison : un arrêté de classement est tout-à-fait « platonique » ; très rarement l'état accorde des fonds ; et si averti bien tard des travaux malencontreux qui se font à un monument classé, il donne l'ordre de les suspendre, on le laisse dire. Voyez la tour de Pons. D. C.

LA TOUR DE PONS. — L'escalier en spirale qui décore à l'extérieur le donjon de Pons, commencé en octobre 1884, a été terminé en avril 1885. A ce sujet la *Revue Poitevine* d'avril publie sous ce titre : *Le vandalisme en Saintonge*, une note signée J. L. M. N. [Oguès], qui constate que « les réclamations de la commission des arts n'ont produit aucun effet. Les travaux ont continué et continuent comme de plus belle. La réclamation envoyée au préfet, lors de la séance générale du 29 janvier (les travaux étaient plus d'à moitié faits), n'a même pas reçu de réponse. Cela devait être... La commission n'a appris les choses qu'au moment de l'entreprise des travaux » ; et l'auteur s'écrie : « Une commission dont on ne tient pas plus compte que cela... » O pavé !

TOMBE ET SCEAU A SAINT-MAURICE DE LAURANÇANNE. — A Saint-Maurice de Laurantanne, canton de Montandre, on a trouvé dans un tombeau la matrice d'un sceau du xv^e siècle armorié : *De... au lion de... à la bordure de...* En légende : s. NICOLAI RYGESTONE. Ce Nicolas Rygestone n'a pas l'air français. Ne serait-ce pas quelque seigneur anglais, mort là pendant la guerre de cent ans ? TH. G.

LES CAVALIERS AU PORTAIL DES EGLISES

Voir *Bulletin* d'avril 1885, t.V, p. 186.

II

A la liste des statues équestres existantes ou ayant existé, que donne le *Bulletin de la société des Archives* d'avril (p. 186-187) d'après le mémoire de M. l'abbé Arbellot, il faut ajouter pour la Charente-Inférieure : Matha, arrondissement de Saint-Jean d'Angély ; pour la Charente : Chalais, arrondissement de Barbezieux ; pour les Deux-Sèvres : Saint-Jouin-les-Marnes et Ardin.

A Matha, le cavalier, cité comme existant par les publica-

tions géographiques de Joanne (*Dela Loire à la Gironde*, p. 102; *géographie de la Charente-Inf^{re}*, p. 52), a disparu depuis longtemps ; « il ne reste qu'un ventre de cheval et une apparence de pattes-au-dessous. Un vieillard, sacristain depuis trente ans et dont le père l'avait été un demi-siècle, raconte que son aïeul vivant en 1750, disait que son père l'avait vu. Il aurait donc disparu au commencement du xvin^e siècle ». La tradition locale est incertaine sur le personnage que cette statue équestre représentait aux yeux du populaire ; pour les uns c'est Charlemagne, pour les autres un grand personnage quelconque.

Le cavalier de Chalais a été signalé par la *Statistique monumentale de la Charente*, p. 299, de l'abbé Michon. « Cette façade avait, comme celle d'Aubeterre, dans une grande arcade, une statue équestre qui n'existe plus. Elle était placée à gauche, comme à Aubeterre et à Châteauneuf. »

À Saint-Jouin les Marnes, le cavalier n'est pas dans le tympan d'une des arcatures latérales de la façade, mais bien au-dessus des colonnes formant contrefort et séparant la façade en trois portions verticales. Il se trouve presque dans le pignon. Charles Arnould l'a décrit dès 1843 dans ses *Monuments des Deux-Sèvres*, mais sans le faire rentrer dans la catégorie des statues équestres de Parthenay, d'Airvault ou de Melle. C'est M. Bélisaire Ledain qui le premier, en 1884, y a vu ce que l'on est convenu de désigner sous le nom de « cavalier » ; on pourrait peut-être alors admettre deux cavaliers au lieu d'un : car le bas-relief de gauche n'est pas sans analogie avec celui de droite.

Arnould s'exprime ainsi : « Deux compositions remarquables attirent les regards : dans l'une, c'est une femme à la robe flottante ; elle est debout devant un cheval monté par un homme dont le manteau vole au vent ; dans l'autre, c'est un cavalier lancé au galop ; il se penche sur le cou de l'animal qui l'emporte, » (*Monuments des Deux-Sèvres*, 2^e édit., p. 145).

Voici maintenant le texte de M. Bélisaire Ledain : « Les deux groupes de colonnes qui séparent les fenêtres latérales de la fenêtre centrale sont surmontées par deux grands bas-reliefs remarquables. Sur celui de droite, ce cavalier s'avance vers un personnage agenouillé devant lui. Celui de gauche représente un cavalier lancé au galop. Cette dernière figure, considérée comme le symbole du Christ triomphant, se rencontre sur les façades de beaucoup d'autres églises, à Airvault, à Parthenay, à Melle, à Civray, à Aulnay ; mais elles occupent le tympan des arcatures soit inférieures, soit supérieures, et le cavalier semble fouler aux pieds de son cheval un petit personnage. Quoique le cavalier symbolique de Saint-Jouin ne présente pas la même particularité et n'occupe pas la même place, il n'en doit pas moins conserver la même signification. » (*Notice historique et archéologique sur l'abbaye de Saint-Jouin les Marnes dans les Mémoires de la société des antiquaires de l'Ouest*, 2^e série, tome vi, p. 52 ; tirage à part,

p. 6). L'identification de M. Ledain est-elle plausible ? En tout cas elle est à signaler.

Le *Bulletin* cite encore d'après M. Arbellot, etc., le cavalier de Foussais (Vendée). Nous l'avons en vain cherché et à Foussais même et dans les descriptions de cette église. M. de Longuemar, qui a publié en 1853 dans les *Mémoires des antiquaires de l'ouest* une notice détaillée sur ce monument et spécialement son très intéressant portail, n'en parle pas. Le compte-rendu du congrès archéologique tenu à Fontenay en 1864, est tout aussi muet à son endroit, du moins dans la partie où est décrite l'église de Foussais, qui fut visitée par le congrès (p. 124-125 et 162). M. l'abbé Auber en parle bien dans son étude sur le symbolisme des cavaliers, publié à la fin de ce même volume (p. 344), mais sans citer la preuve de son existence.

En revanche, après avoir mentionné le cavalier de Benet, le compte-rendu du congrès de 1864 signale à « Ardens » un autre monument analogue (p. 126). Il n'existe pas en Vendée de commune du nom d'Ardens ; mais on trouve dans les Deux-Sèvres, près de Coulonges sur l'Autize, le village d'Ardin, autrefois siège d'un archiprêtre. Ce cavalier existe encore. Seulement il n'est qu'en partie visible. Un clocher massif a été plaqué, en avant de la façade romane, et il n'y a plus que l'arrière train de l'animal qui émerge de la construction. Les habitants d'Ardin ne donnent aucun nom à leur cavalier.

Il ne serait pas impossible qu'il y ait eu un cavalier à Vouvent (Vendée). Même en n'admettant pas le cavalier ou les cavaliers de Saint-Jouin les Marnes, qui ne semblent pas présenter tous les caractères constitutifs du genre, mais qui peuvent néanmoins dériver du même type romain que les autres statues équestres, le département des Deux-Sèvres est celui qui possède le plus de monuments de ce genre. C'est croyons-nous aussi celui qui contient le spécimen le mieux conservé (Parthenay-le-Vieux).

Si nos souvenirs sont exacts, le cavalier de Benet est considéré par les habitants du pays comme la représentation de Roland. A Melle, au contraire, le cavalier si affreusement complété par M. Loué, architecte de monuments historiques, passe pour être Charlemagne, de même que les deux personnages du cippe gallo-romain encastré dans le bras gauche du transept, sont dénommés par les indigènes Louis et Carloman. Ajoutons qu'à Melle, le cavalier ne se trouve pas « au sommet du porche latéral », mais bien au-dessus du portail latéral de Saint-Hilaire. Il n'y a pas plus de porche à cette église qu'il n'y a de sens commun dans le mannequin que M. Loué a perché sur le cheval en question (1).

(1) Voir dans le *Bulletin monumental*, t. x, p. 514, un dessin du cavalier de Melle avant sa restauration.

Nous ne voudrions pas, n'étant pas préparé à cette étude par des recherches spéciales, tenter d'émettre une hypothèse sur le sens attribué aux statues équestres par les sculpteurs du moyen âge, dans les cas où rien ne prouve qu'ils ont voulu faire des Constantins. Mais il nous semble que le sens symbolique des sujets auxquels ils sont associés pourrait mettre sur la voie d'une explication solide. •

A Parthenay-le-Vieux et à Saint-Croix de Parthenay, le cavalier fait pendant à un Samson terrassant le lion. « Dans le tympan de cette arcade de Sainte-Croix, dit M. Ledain, *La Gâtine historique et monumentale*, p. 79, on aperçoit les débris d'un lion qu'un cavalier cherchait à dompter et qui devait avoir beaucoup d'analogie avec celui de Parthenay-le-Vieux. On peut voir ainsi dans le tympan de l'autre arcade les restes mutilés du cavalier symbolique dont les détails semblent avoir été plus soignés que ceux du cavalier de Parthenay-le-Vieux. »

A Partenay-le-Vieux, « un seigneur à cheval revêtu d'une longue robe, tient son faucon sur le poing ; le cheval écrase de son pied un petit être humain à la figure repoussante. Cette composition sculptée en haut relief, symbole du Christ triomphant, offre un beau spécimen de la statuaire romane... Le tympan (de droite) possède aussi une sculpture en haut relief, moins bien conservée que le cavalier. Elle représente un homme à cheval sur un lion qu'il cherche à dompter avec les plus grands efforts. C'est peut-être l'image du chrétien, s'efforçant de réprimer ses passions. (*Gâtine hist. et mon.*, p. 54-55).

Cette interprétation est-elle définitive ?

A Benet, l'arcature correspondant à celle où se voit le cavalier, contient une figure aussi bizarre qu'énigmatique, dans laquelle le congrès de Fontenay a vu « peut-être le chrétien appuyé sur la vigne et foulant aux pieds le dragon. » (p. 126), tandis que M. Léo Desaiivre y reconnaît « le Christ en croix foulant aux pieds le dragon traditionnel. Là, dit-il, tout est fleuri depuis les paroles qui sortent de la bouche du Dieu expirant jusqu'aux flammes vomies par la gueule du monstre, jusqu'à la queue même du dragon qui s'étale en lobes tordues et frangés. » (*Bulletin de la société de statistique des Deux-Sèvres*, janvier-mars 1883, p. 185).

Si le symbolisme du bas-relief de Benet était déterminé, si l'on recherchait quel rapport il peut exister entre un Samson et un motif imité évidemment de l'antique, mais peut-être transformé comme idée par le moyen âge, si le sens des figures correspondant aux divers cavaliers était établi, il y aurait sans doute quelque chance d'arriver à donner une interprétation fondée à une partie de ces monuments (1).

(1) M. l'abbé Auber a rapproché le Samson du cavalier, mais sans guère apporter autre chose que son imagination pour l'interprétation de l'un et de l'autre (*Congrès archéologique de Fontenay*, 1884, p. 362).

Tous identiques au fond, mais souvent rendus différemment par les sculpteurs du XII^e siècle, ils ont reçu des populations des significations diverses. Faut-il voir dans ce désaccord le résultat d'une tradition perdue, que des interprétations quelconques auraient remplacée avec le temps ? La légende de Parthenay-le-Vieux rendrait la chose soutenable, d'autant plus que les cavaliers sont loin d'avoir toujours un nom précis. Seraient-ils dans le même cas que tant de motifs iconographiques, absolument dénués de sens aujourd'hui pour les populations, et qui ont été au moyen âge des figures parfaitement comprises, parce que les prédicateurs d'alors prenaient soin de les expliquer ?

Les cavaliers auraient-ils conservé plus de prise sur l'attention de nos aïeux, à cause de leurs grandes dimensions (il est à remarquer que les cavaliers sculptés sur des chapiteaux n'ont aucun nom populaire), à cause surtout de cette forme chevaleresque, la plus captivante de toutes après celles réservées à la figure des mystères et des dogmes de la religion catholique, après celles consacrées à la représentation de la vie du Christ, etc. ? et alors que leur sens symbolique, un peu subtil peut-être, avait cessé d'être traduit au peuple du haut de la chaire avait-on continué à leur accorder une attention, que les sculptures voisines, moins décoratives et moins attirantes, ne réussissaient pas à conquérir ? Par suite, lorsqu'on eut cessé de les comprendre, chercha-t-on à leur restituer un sens quelconque ? La chose n'est pas impossible, bien au contraire. Qui sait si beaucoup de ces dénominations populaires de Charlemagne, de Roland, etc., ne sont pas postérieures à ces temps troublés du XVI^e siècle, où les populations restèrent si longtemps sans culte et sans prédication ?

Les recherches iconographiques nous ont révélé le sens, primitivement très net pour tous, de bien des figures devenues inintelligibles depuis longtemps. Pourquoi n'arriverait-on pas à l'aide de documents du moyen âge, — car l'imagination n'a pas droit de cité en la circonstance, — à démêler, dans les traditions locales, le vrai du faux, l'ancien du récent, à reconstituer la pensée du clergé sur ces monuments aux XII^e et XIII^e siècles, à déterminer l'intention des sculpteurs, quand un texte contemporain n'est pas là pour l'indiquer d'une manière incontestable ?

On a fouillé un certain nombre de chartes et de chroniques, mais on a un peu négligé les sources iconographiques. On a groupé ces cavaliers pour les interpréter tous ensemble ; on n'a pas assez tenu compte du milieu où ils figurent. On a bâti des systèmes tout d'une pièce ; on n'a pas étudié successivement chaque cas particulier ; on n'a pas eu le courage de s'astreindre à procéder du connu à l'inconnu.

Grâce à MM. Lecoindre-Dupont, de Longuemar, F. de Verneilh, Grasilier, Musset et Arbellot, il existe quelques points acquis, peu nombreux il est vrai (cinq sur vingt ou à peu près), mais absolument incontestables. On sait que les gens du moyen

âge, sculpteurs et autres, ont désigné certaines de ces statues sous le nom de Constantin. Mais le nom désignait-il la représentation historique, pure et simple, personnelle, sans aucune arrière-pensée symbolique, ou bien n'était-il qu'une appellation vulgaire, comme il serait facile d'en citer tant d'exemples, symbolisant une idée religieuse que le clergé expliquait ?

On n'usait guère de la sculpture historique à l'époque romane. Et si les premiers cavaliers ont pu être reproduits sans intention allégorique, uniquement à cause de leur valeur décorative—comme tant d'autres motifs renouvelés de l'antique,—il est bien probable que cet état de choses n'a pas duré longtemps. Les cavaliers ont pris leur place dans l'iconographie en vogue ; ils ont eu leur rôle particulier ; et qu'ils s'appellent Constantin, dans le texte contemporain, Charlemagne, Roland, Pépin, que sais-je ? dans les traditions postérieures, il nous semble qu'il ne faut pas moins tenir compte pour les interpréter du sens des sculptures auxquelles ils correspondent. Il y a parallélisme dans la position architecturale ; il doit y avoir parallélisme dans les symboles.

En résumé, étant admis, d'une part, que la représentation des cavaliers est une imitation de l'antique, d'autre part, que pour cinq cas indéniables (1), les gens du moyen âge y ont vu des Constantins, il reste donc à élucider les points suivants :

1° Les appellations de Charlemagne, etc., sont-elles contemporaines des textes qui révèlent la croyance à la représentation de Constantin ? Ou bien sont-elles des inventions populaires appartenant à une époque où le sens réel du monument s'était perdu.

2° Constantin est-il représenté historiquement ou symboliquement ? Nabuchodonosor représentait l'orgueil, et pour les populations c'était toujours Nabuchodonosor ; les Sirènes, les Mélusines avaient un sens symbolique, et pour les populations c'était toujours Mélusine. Les cavaliers pouvaient fort bien représenter une idée et cependant être désignés sous le nom de Constantin.

3° Si les Constantins sont des figures symboliques, comme tout porte à le croire, quel en est le sens ? JOS. BERTHELÉ.

III

Je suis séduit par l'idée que le cavalier représente l'avoué de l'église ; de là les différences de costumes ou d'attitudes du cavalier suivant les différences de rang de l'avoué, mais toujours en cavalier parce qu'il est noble, toujours à l'entrée parce qu'il est gardien ; de même la mobilité de l'image à cause des changements qui ont pu se produire dans la dignité de l'avoué, ou parce que l'on en a mis là où il n'y en avait pas avant. Il est clair que dans nos pays où, pour le vulgaire, tous les camps sont des camps de César et tous les gros murs, des

(1) Notre-Dame la Grande et le temple Saint-Jean, à Poitiers. Aubeterre (Charente), Limoges et Notre-Dame de Saintes.

ouvrages des Romains tous les cavaliers sont naturellement des Constantins. Il va sans dire que je mets tout à fait en dehors de la question les cavaliers des chapiteaux qui ne sont qu'un simple sujet d'ornementation. Cette idée du protecteur placé à l'entrée de l'édifice se retrouve dans les sculptures ornementales de bien des portes de châteaux; mais dans ce cas, souvent, la châteline y est jointe: car il s'agit d'un édifice familial.

Je ne vois pas qu'il y ait nécessairement du rapport entre les cavaliers qui sont à la porte des églises et ceux qui sont placés sur d'autres monuments, voire les fontaines. Sur une croix en Bretagne, on voit parmi les instruments de la passion un cavalier; là il n'y a pas l'ombre de doute: ce cavalier représente le soldat qui donna le coup de lance. Au moyen âge c'étaient les chevaliers qui portaient la lance, et ils sont caractérisés par le cheval. La tradition doit être enregistrée avec soin dans les plus singuliers détails: c'est souvent le plus étrange qui donne la clef. Mais, il faut toujours le répéter, «la lettre tue et l'esprit vivifie». Un scribe ignorant, qui enregistre une tradition altérée, ne peut lui donner de valeur; c'est le droit de l'homme intelligent de dégager la vérité. Quand la solution est raisonnable, elle satisfait les savants sensés et peut dès lors être la vraie.

DE L.

IV

La lice est ouverte. Qui tient pour Héliodore ou l'Apocalypse? Qui combat sous la bannière de saint Georges ou le pan du manteau de saint Martin? Qui arbore le labarum de Constantin ou l'oriflamme de Charlemagne?

Charlemagne, est-ce toi!

comme on dit dans *Hernani*. Les armes sont courtoises et les lances émoussées. Tous en sont blessés, nul n'en meurt. *Hoc non dolet*; cela ne fait pas de mal, au contraire.

L'autre jour, un président de société savante de la région félicitait le *Bulletin* d'avoir toujours su garder, dans ses critiques, le bon ton qui est le respect de soi-même, les égards qu'on doit aux personnes. Les sots qu'on ne loue pas sont froissés; si on relève leurs bourdes, ils croient qu'on veut étouffer la lumière, leur lumignon; si on les critique, ils brillent comme des Marsyas qu'on écorche, et vous n'êtes plus bon qu'à jeter aux chiens. Mais ce sont des sots. Dans la discussion présente, les lutteurs sont M. l'abbé Arbellot, M. Berthelé et M. Georges Musset. Leur amabilité égale leur savoir: A défaut de l'un, nous connumerons d'avoir l'autre.

On a lu dans la livraison d'avril du *Bulletin*, v, 186, une réponse à M. l'abbé Arbellot, qui m'avait mis en cause. M. Musset prend son parti, et du même coup me prend à partie dans le numéro de mai de la *Revue Poitevine et Saintongeaise*. Aussi bien, c'est une vieille querelle. J'ai voulu, il y a bien des années, dire un mot sur le cavalier de Saintes et les cavaliers

en général. Lui a publié un mémoire pour montrer que j'avais tort. Je me suis tu, pour ne pas éterniser le débat, laissant le public juge. Tout récemment M. l'abbé Arbellot reprend la thèse de M. Musset, pour la seconde fois, et m'attaque. Je riposte. C'est ce que M. Musset appelle garder « douze ans un silence » qui me « pesait véritablement trop ». En tous cas je vais essayer de ne pas, cette fois, le faire attendre si longtemps.

M. Musset, constantiniste fervent et... impénitent, n'a pas trouvé mon petit travail à son goût, cela devait être; et si j'avais converti M. Arbellot, je m'en étonnerais autant. Il pense que mon mémoire ne prouve absolument rien; que c'est une œuvre de « rhéteur »... O avocat! que j'ai parlé pour ne rien dire, ou pour dire trois ou quatre sottises bien pommées lesquelles, peut-être bien, n'existent que parce que je n'ai pas su être clair pour lui; puis, ô logique, il conclut qu'en somme je pourrais bien avoir raison. Eh bien! après avoir lu l'article très intéressant de la *Revue Poitevine*, que mes lecteurs auraient certainement goûté, comme tout ce qui sort de la plume de notre spirituel et savant confrère, j'ai vu que ma thèse, sans conclusions, avait atteint le but proposé. En outre, elle nous a valu, de M. Musset, quelques bonnes pages; et M. Musset ose compter cela pour rien! O ingrat! Mais est-ce de l'ingratitude? J'opte pour la modestie.

Quelle était mon intention en publiant mon article sur ces énigmatiques statues équestres? De répondre à l'attaque (décembre 1873) de M. Musset, ou aux critiques de M. l'abbé Arbellot (1885)? Peut-être; mais il y a plus, et mieux.

Une question depuis longtemps est débattue, et sans grand résultat; un auteur arrive, et aux savants rassemblés de tous les points de la France et pris à l'improviste jette le fameux mot: « Εὐρυχα; c'est Constantin! voici un texte ». Et tous de s'écrier en chœur: « Bene, bene, bene trovare! » Et de joie ils dansent une sarabande autour de lui en chantant: « Vivat, vivat, cent fois vivat novus doctor qui tam bene parlat! » Et la cause est entendue, l'affaire terminée, enterrée. Une vérité de plus éclaire le jour: « C'est Constantin! » Et Constantin fera son chemin dans le monde archéologique. Si l'on vient à demander quel est le personnage du tympan des églises, on répondra sans hésiter: « C'est Constantin! »

Eh bien! j'ai voulu que l'on ne s'endormit pas sur la question, qu'on ne crût pas la solution trouvée, le problème résolu. C'est si doux de répéter: Constantin! Constantin! sans plus examiner. La prescription vient, et c'est fini. Déjà au congrès de Poitiers on a été moins enthousiaste et moins indulgent qu'à la Sorbonne, et M. l'abbé Arbellot n'a guère trouvé que des contradicteurs: MM. Lair, de Chergé, de Chasteigner, Duret, Babinet, Ledain. Palustre, tous ont combattu nettement le constantinisme, ou ont fait des réserves avec M. Musset lui-même. Et le congrès a été d'avis que, si Constantin avait pour lui quelques textes, il était impossible de généraliser et de voir partout Constantin.

Ce qui prouve que j'ai bien fait de crier : Vous allez trop vite, c'est que tel, qui auparavant croyait fermement que Constantin était non seulement à Limoges, à Poitiers, à Auberterre, mais encore à Châteauneuf, à Matha, à Aunay, à Melle, à Civray, à Parthenay, partout où se dressait une statue équestre, s'arrête en chemin, se retourne, regarde et ne le voit plus qu'en quatre endroits. De plus, M. Joseph Berthelé nous apporte, on l'a vu plus haut, des observations justes, sensées, et des hypothèses très plausibles ; avec ces idées et celles de M. Musset voilà un nouvel horizon ouvert aux yeux archéologiques. Le résultat n'est donc pas si mince.

M. Musset, au lieu de me prouver par des « raisons » que c'est Constantin et non Charlemagne, s'attache à montrer que je me suis contredit et que j'ai commis des erreurs. comme un simple membre de la commission des arts Il a beau jeu, et vraiment il aurait pu grossir son chapitre d'erratum ; son indulgence s'est arrêtée à trois ou quatre.

D'abord, lui, si habile à aiguïser l'épigramme et lancer dans la chair un trait qui s'y enfonce, il ne veut pas qu'on plaisante à propos des cavaliers ou de tout autre sujet aussi grave : car le lecteur pourrait prendre un bon mot pour un argument. Ici le professeur à, qui l'on rappelle son métier, en appelle à Horace :

..... Ridentem dicere verum
Quid vetat ?

Est-ce donc un grand crime d'enfourcher en riant son dada, de se gausser un peu, hissé sur la haquenée de Constantin ou le destrier de Charlemagne ? Puis, le collaborateur en appelle au docte confrère. Il ne vous souvient donc plus, monsieur Musset, de ces écrivains, dont vous fustigiez un certain écrivain prétentieux et ignorant, qui, à chaque coup de lanière bien cinglée, s'inclinait, s'agenouillait, se prosternait, présentait un dos arrondi, répétant : « Merci ; vous êtes bien bon ! que vous êtes charmant ! » c'était d'un comique achevé. Comme vous aviez raison ! mais est-ce que l'esprit, la verve, la gaité gâtaient votre science ?

Voici maintenant ces accusations : « J'ai passé sous silence des arguments qui gênent. » Je les ai si peu dissimulés, ces arguments, que j'en ai cité un nouveau en faveur de Constantin, si bien qu'on s'en sert fort dextrement contre moi.

Ensuite j'ai dit qu'au moyen âge les sculpteurs ayant à représenter un empereur romain lui auraient mis une couronne. Mon habile contradicteur pour voir des empereurs, romains ou non, sans couronne, me renvoie aux livres « reproduisant les images des empereurs » et à « un musée des antiques, » le premier venu, fut-ce celui de Saintes où, il n'y a pas longtemps encore, le conservateur lui-même n'avait jamais pu pénétrer. Il suffit de fouiller son porte-monnaie, et l'on peut y découvrir quelques pièces de Napoléon-III non laurées. Mais un Constantin, un empereur romain, avec une toque !

Enfin, j'ai dit : Constantin, selon vous, symbolise la victoire du christianisme sur le paganisme. Or, comment expliquer que les Limousins, voulant rappeler ce triomphe, aient tout à coup mis la statue du premier empereur chrétien sur la fontaine du Chevalet, et non pas sur une église ? Notre ami nous demande à son tour : « Comment Paris, voulant représenter la victoire de l'archange saint Michel, l'a-t-il fait sur une fontaine plutôt que sur un portail ? » — Parce que Paris ayant, sur le boulevard Saint-Michel nouvellement créé, un coin inocuppé, et voulant une décoration à cette place, y a mis une fontaine surmontée de l'archange, sans avoir jamais eu la pensée d'élever un monument au vainqueur du démon. Mais il est trop humble en ajoutant qu'il ne sait pas non plus « le motif qui a fait adopter tel nom de saint au baptême dans une contrée préférablement à d'autres » ! car il sait très bien pourquoi en Saintonge il y a tant d'Eutrope et quelques Eustelle, des Front à Périgueux, des Ausone à Angoulême; pourquoi tout bon Limousin doit s'appeler Martial ou Léonard, tout Breton bretonnant Yves; pourquoi en Berry toutes les demoiselles à marier sont des Solanges; en Bourbonnais les jeunes gens des Pourçain, et les filles des Pourçine. Les patrons des lieux saint Eutrope, saint Pourçain, saint Front, saint Martial, y sont bien pour quelque chose.

Mais tout cela ne fait pas avancer la question d'une semelle ni d'un fer à cheval les statues de nos tympan; et je crois qu'après m'avoir bien grondé de n'avoir rien dit de nouveau, M. Musset m'a trop fidèlement imité. Il y a des faits acquis; c'est vrai; il y a des textes; d'accord. Mais ces faits, mais ces textes, quels sont-ils ? Quelle en est la valeur ? Est-ce l'artiste qui a traduit la pensée populaire ? Est-ce le peuple qui a interprété à sa guise l'œuvre du sculpteur ? L'intention primitive s'est-elle oubliée ? La tradition s'est-elle perdue, et les populations ont-elles attribué à des images, ou diverses ou ressemblantes, des noms qui les avaient frappées ? C'est l'observation pleine d'à-propos de M. Berthelé; c'est la réflexion fort juste de M. Musset.

Ainsi à Limoges le peuple ne connaît que la fontaine du Chevalet, dans la rue des Combes. Survient un savant qui voit dans son cheval le solipède de Constantin; il bâtit toute une histoire de cet empereur, vainqueur d'un gouverneur d'Aquitaine qui avait usurpé des biens de l'église de Limoges, Anavalianus, personnage inventé pour les besoins de la légende. Est-ce que M. Musset ne connaît pas personnellement un fait semblable ? Il sait très bien quel est l'archéologue, tout moderne, qui a construit un capitole à Saintes; or, malgré les ruines qu'il a faites lui-même de cet édifice apocryphe, il peut être convaincu qu'on ajoutera foi longtemps encore à l'existence de ce temple.

Écoutez encore M. Bélisaire Ledain, *La Gâtine*, p. 53 : « Si l'on en croyait une tradition qui ne repose sur aucune base sérieuse, Saint-Pierre de Parthenay-le-Vieux aurait été fondé par un seigneur de Parthenay, en expiation du meurtre in-

volontaire d'un enfant qu'il aurait écrasé sous les pieds de son cheval, un jour qu'il partait pour la chasse. Cette tradition est venue d'une interprétation erronée du cavalier sculpté sur l'un des tympanes de la façade de l'église. On prétendait y voir la représentation du seigneur. » Que le docte archéologue trouve un texte du XII^e ou du XIII^e siècle ; et vite M. Musset qui croit aux textes, admettra-t-il que nos cavaliers sont des seigneurs de Parthenay, sculptés sur des églises en souvenir de leur maladresse, ou d'un écart de leur cheval ?

Etsi La Fontenelle de Vaudoré, mort en 1847, avait écrit quinze cents ans plutôt, serai-je forcé de croire, comme il le prétend, que cette statue mutilée de Saint-Hilaire de Melle, où se voient seulement les housses et quelques restes d'un personnage vêtu d'une longue robe, « est la statue équestre du vicomte de Melle ? » Pour arriver à une solution exacte, il faudrait que les textes fussent contemporains des monuments et s'accordassent entre eux. Ce n'est malheureusement pas le cas.

Les traditions, il faut le reconnaître, sont plus nombreuses et plus plausibles pour Charlemagne ou Constantin que pour le vicomte de Melle ou le comte de Parthenay. J'ai nommé en faveur de l'empereur romain Notre-Dame de Saintes, Notre-Dame de Poitiers, Saint-Jacques d'Aubeterre ; pour l'empereur français, Sainte-Croix de Bordeaux, Châteauneuf (1), Saint-Nicolas de Civray et Saint-Hilaire de Melle. Veut-on ajouter au premier la fontaine de Limoges ? J'ajouterai au second la cathédrale de Saint-Pierre de Saintes ; ce qui fera qu'à Saintes deux églises porteront l'une le vainqueur d'Anavallianus, l'autre l'oncle de Roland. J'y ajouterai même Aunay où il est impossible, je l'ai constaté, d'apercevoir sur la pierre la moindre trace d'un quadrupède, le plus petit vestige d'un cavalier ; mais sous les herbes du cimetière on peut encore voir, pour quelque temps, un débris du cou d'un cheval colossal, que Benjamin Fillon avait vu entier l'an 1844 ; le groupe s'est détaché du tympan, si adroitement que la muraille est aussi lisse que s'il n'y avait jamais été plaqué.

Pourtant il a existé. Dom Jacques Boyer, chargé de parcourir en 1713 les archevêchés de Bourges et de Bordeaux, pour y recueillir des documents nécessaires à la réimpression du *Gallia*, écrivait cette phrase dans une relation inédite qui va bientôt cesser de l'être : « Nous vîmes Aunay où il y a une église très ancienne et un couvent de carmes. On nous montra une statue équestre de Charlemagne au-dessus de la porte de Saint-Pierre d'Aunay ; mais elle est moins ancienne que cet empereur. » De

(1) La façade nouvellement restaurée est ornée de belles sculptures avec une statue équestre en partie mutilée, représentant un des comtes d'Angoulême qui en aurait été le fondateur. D'autres, avec moins de raison, ont prétendu que c'était une statue de Charlemagne. MARVAUD, *Géographie de la Charente* (1860), p. 81.

plus une notice sur Aunay, publiée en 1777 dans les *Affiches du Poitou*, (22 mai, p. 82) constate encore qu'à la fin du XVIII^e siècle, on y reconnaissait un Charlemagne. « On voit sur la porte du couchant une statue équestre fort allongée et sans proportions, que M. Lainé Duverger, juge de la prévôté royale d'Aunay, vient de faire restaurer à ses frais. On se persuade que cette figure est celle de Charlemagne. Cependant on a oui dire à un homme célèbre, qui travaille à l'histoire du Poitou, qu'il étoit à présumer que cette église, qui est une des plus anciennes de la province, avoit été fondée par les premiers évêques de Poitiers... » Après cela, c'est Charlemagne qui tient la corde (1).

En somme M. Georges Mussset et moi nous sommes tout prêts de nous entendre, et il m'est bien agréable, après quelques divergences de détails que je viens de combattre, d'être d'accord avec un de nos plus sérieux et plus aimables érudits. J'ai crié bien haut : « Ne généralisons pas ; vous ne pouvez affirmer que les statues équestres sont des Constantins ou des Charlemagnes. » M. Mussset écrit qu'il ne faut « pas trop généraliser les cas particuliers. » Je me suis demandé, après avoir cité un nombre considérable de monuments romains au type du cavalier foulant un être piteux — il y faudrait ajouter ce cachet en cristal de roche trouvé à Saint-Ausone d'Angoulême et décrit par M. Lièvre : infime personnage dans une humble attitude en présence d'un cavalier de haute stature accosté d'une longue croix (2) — je me suis demandé s'il ne fallait pas voir là « un ornement antique copié par les sculpteurs du moyen âge. » M. Mussset répond : « De l'antiquité payenne, romaine ou celtique, à l'iconographie chrétienne, il nous paraît y avoir un lien qui nous échappe pour

(1) N'oublions pas les rapprochements souvent faits au moyen âge entre Constantin et Charlemagne. On lit dans les canons d'Abbon, *Historiens de France*, tome X, p. 627 : « Nec magis ulla sententia animum regis ad bene agendum subrigit, quam diversorum principum clementia proposita sub exemplis : quia et Constantini imperatoris mansuetudo laudatur inter dissidentes episcopos et Marciani pura fides inter hæreticos et orthodoxos. Sed de externis quid loquor, et loquendo immoror, quum ad dispensationem reipublicæ et utilitatem ecclesiarum tanta fuerit pietas ac prudentia Caroli et filii ejus Methodii ? »

(2) La conversion de Constantin, vaille que vaille, avait consacré officiellement le triomphe du christianisme sur le paganisme. Pour rappeler ce changement, l'empereur s'était fait représenter, à l'entrée de son palais, une croix sur la tête et foulant aux pieds le serpent ou génie du mal. Nous avons là vraisemblablement l'origine et l'explication d'un emblème figuré au portail de Notre-Dame de Saintes, de Saint-Jacques d'Aubeterre et de beaucoup d'autres églises, celui d'un cavalier de grande taille foulant un tout petit personnage sous les pieds de sa monture. Ce triomphateur du reste a conservé à Saintes le nom de Constantin jusqu'au XII^e siècle ; et à Aubeterre, il n'était pas autrement désigné au milieu du XVI^e siècle.

C'est probablement la même allusion qui forme le corps d'un cachet en cristal de roche, trouvé aussi à Saint-Ausone, et qui représente un infime personnage dans une humble attitude, en présence d'un cavalier de haute stature, accosté d'une longue croix. Le bâton qu'on voit au-dessous indique sans doute que ce sceau a été à l'usage d'un ecclésiastique. Comme il n'a rien de commun avec les sceaux du moyen âge, et que d'un autre côté le dessin en est très imparfait, nous sommes porté à croire qu'il date des derniers temps de l'empire ou du siècle qui suivit sa chute. LIÈVRE, *Angoulême*, p. 48.

le moment. Il y a bien d'autres emprunts faits par le christianisme au paganisme ou aux superstitions. » Je conclusais qu'on ne devait pas conclure, mais « attendre une solution plus affirmative, qu'il ne fallait pas désespérer de trouver ; » et M. Musset, lui, conseille « d'attendre de nouveaux éléments de critique que le temps amènera peut-être. »

La lice est ouverte. Qui veut rompre une lance ?

LOUIS AUDIAT.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Académie de La Rochelle. Séance publique de 1884 (La Rochelle, imp. Siret, 1885, in-8°, 89 p.) contient : Rapport général ; l'hygiène et les microbes, par M. le docteur Drouineau ; le règne animal dans le langage populaire, spirituelle causerie par M. G. Musset ; Le froid et le chaud, par M. F. Lusson ; et les Français en Egypte, par M. L. Dupuy. — *Section de littérature. Annales* n° 23 (La Rochelle, imp. Siret, 1885, in-8°, 106 p.), contient : *La Charente-Inférieure avant l'histoire*, par M. Musset ; l'interprétation, par M. P. Cassagneaud, de l'inscription bicéphale de la place du Château : SIT ARA TVTA RATIS, gravée en 1650, pour « que l'autel soit désormais assuré aux fidèles » ; Lettres inédites de Voltaire ; Récit par Gentelot d'un guet-à-pens tendu au pasteur Gibert (Voir *Bulletin*, v. 89) ; Les églises du désert en Saintonge (3 p., voir plus bas p. 294) ; La Rochelle d'outre-mer, liste des réfugiés huguenots de New-Rochelle (8 pages) ; Le Charpentier de Longchamps (Voir *Bulletin*, v. 130), le tout par M. de Richemond. — *Société des sciences naturelles. Annales de 1882*, n° 19 (La Rochelle, typ. Mareschal, 1884, in-8°, 324 p. avec planches) contient : Compte-rendu par M. Vivier ; Eloge funèbre du docteur Sauvé, par M. Beltrémieux ; Laboratoire de chimie, par M. Lusson ; Excursion à Bords et à Saint-Aignan, par M. Termonia ; à Saint-Aignan, à Bords et à Soubise, par M. Beltrémieux ; Echinides jurassiques, par M. Cotteau ; Jardin botanique de La Rochelle et plantes méridionales qui croissent dans la Charente-Inférieure, par M. Foucaud ; Description des ascomycètes, par M. Brunaud ; Météorologie, par M. Groc. — 1883, n° 20 (*Idem*, 601 p.) : Rapports, discours ; excursions à Fouras, à Châtel-Aillon ; Les sphériacées, par M. P. Brunaud ; Faune fossile, faune vivante de la Charente-Inférieure, par M. Beltrémieux, etc.

Actes de l'académie nationale de Bordeaux (43 vol., 1883), contient de M. Dezcimeris, *Remarques sur le texte de divers auteurs*, entre autres sur l'Ausone, d'Elie Vinet.

Angoulême. Histoire, institutions et monuments, par A.-F. Lièvre (Angoulême, Coquemard, 1885, in-18, 150 p.). C'est

un volume publié à l'occasion du concours régional d'Angoulême; mais il survivra à la circonstance. Tout voyageur, oserais-je dire tout habitant? doit avoir, pour visiter ou connaître la ville, ce petit guide qui en connaît admirablement le passé et le présent, l'histoire et les monuments, et qui décrit et raconte avec beaucoup de science et de simplicité. A défaut d'une histoire de l'Angoumois qu'il faudra faire un jour et que l'auteur est mieux à même qu'un autre d'entreprendre, on lira avec grand intérêt cet abrégé où M. Lièvre a condensé tout ce qu'il y a d'important dans la ville capitale de l'Angoumois.

Bulletin de la société archéologique du Limousin (t. xxxii, 1^{re} et 2^{me} livraisons, 1885) contient de M. l'abbé Arbellot : *Mémoire sur les statues équestres de Constantin placées dans les églises de l'ouest de la France*, qui a été discuté, *Bulletin*, v, 186 (Voir aussi plus haut p. 286 et suivantes); *L'orfèvrerie et les orfèvres de Limoges*, par M. Louis Guibert; *Mémoire sur la généralité de Limoges, dressé par M. Louis de Bernage* (1698), publié par M. A. Leroux, avec des notes excellentes et un appendice; *Documents pour servir à l'histoire des collèges classiques de La Marche et du Limousin*, au nombre de 18, parmi lesquels Limoges, le plus important, comptait, vers 1685, 1,200 ou 1,500 élèves avec 32 régents.

Bulletin de la société des lettres de la Corrèze, janvier-mars 1885, contient, de M. l'abbé Leclerc, *Etude sur les lanternes des morts*, 2^e partie, où l'auteur reproduit en lithographie celle de Saint-Pierre d'Oleron, supprime, d'après notre remarque (*Bulletin*, iv, 30) celle de l'île de Ré, et place celle de Fenieux, arrondissement de Saint-Jean d'Angély, « près des bords de la mer » qui en est bien à 30 kilomètres.

Bulletin de la société d'études de Draguignan (t. xiv, 1883) contient : *Istori de la vilo d'Eiguiero*, par Anfos Michel, qui parle bien (p. 70 et suiv.), de la famille d'Aiguière et de ses diverses branches, mais oublie celle de Saintonge : « Quau saup go quès devengudo la noblo familio d'Eiguiero? »

Bulletin de la société polymatique du Morbihan, année 1883, p. 105. On y consacre à chaque paroisse une assez longue notice suivie de la liste chronologique des recteurs (curés). Parmi les recteurs de Saint-Nolf, arrondissement de Vannes, (alias Saint-Molff, en latin *Sanctus Maiolus*, Saint Mayeul, abbé de Cluny), il s'en trouve un, nommé Ythérie Aymard, sans doute Ithier, Ytherius, « diacre du diocèse de Saintes et chanoine de la cathédrale de Vannes; pourvu par l'évêque, le 24 septembre 1609, il eut pour compétiteur Jean Launay, de Ploërmel, qui, avec des provisions obtenues par dévolut sur lui en cour de Rome, le 31 décembre de la même année, prit aussi possession, le 15 juin 1610. On ignore lequel des deux l'em-

porta; mais on serait tenté d'attribuer la victoire au dernier qui, vers 1614, aurait, peut-être résigné en faveur du suivant, Guy Bocquého, de Ploërmel, lequel vit lui-même, dès 1622, la possession de cette paroisse de Saint-Nolff lui être disputée par Jean Esnault, prêtre du diocèse de Rennes, et qui finit par le débouter vers 1628. L'année 1616 avait encore donné à Guy Bocquého un autre compétiteur dans la personne de Nicolas de La Villéon, pourvu aussi à Rome par dévolut sur lui et sur Jean Launay. « Ythérie Aymart avait succédé à Pierre Plantard, prêtre du diocèse de Vannes, pourvu par l'évêque, le 19 juin 1609. Ce dernier prit possession le 21 du même mois, mais, le 21 juillet suivant, donna procuration pour résigner entre les mains du pape en faveur d'Ythérie Aymard. Cette résignation se comprend d'autant moins que Plantard resta à Saint-Nolff et y remplit les fonctions de curé ou sous-curé jusqu'en 1629 au moins. » Comment Ythier Aymard était-il venu en Bretagne? Il est évident que ce fut lui qui ménagea l'alliance, en 1623, de Jacques Aymar, son petit-neveu ou son proche parent, avec Renée Urvoy, issue d'une ancienne maison de la province. (Voir *Documents relatifs à la ville de Saintes*, page 135). A. B.

Bulletin du protestantisme, 15 mars, publie la liste des temples existant (1763) en Saintonge ou en Angoumois depuis 1755 : La Tremblade, Arvert, Paterre, Saint-Palais-sur-Mer, Royan, Mornac, Breuillet, Médis, Cozes, Mortagne, Saint-Fort, Jonzac, Pons, Gemozac, Linières, Jarnac-sur-Charente, Cognac, Segonzac, Mainxe, Saint-Savinien, Le Port de Barques, Marennes, Saint-Just, La Peinplerie, Lega [Le Gua]? Saint-Martin-en-Ré, La Flotte, Didonne, Meschers.

Charente-Inférieure des 9, 13, 16 et 23 mai, 3, 6 et 17 juin, contient sous le titre *Promenade en zig zag à travers l'histoire locale*, des articles de M. Henri G. sur divers monuments de La Rochelle. C'est une œuvre de vulgarisation que nous approuvons fort. En effet, si un journal enregistre avec soin tous les accidents de chaque jour depuis les assassinats jusqu'aux plus inoffensifs feux de cheminée, il doit aussi tenir ses lecteurs au courant de ce qui se fait dans le domaine de l'intelligence. La *Charente-Inférieure* publie assez souvent une *Revue des livres*, surtout des livres parisiens. Un journal local devrait surtout s'attacher aux livres locaux. Nous applaudirons de toutes nos forces à ces tentatives de décentralisation. Mais il faudrait qu'elles fussent faites avec exactitude et avec tous les soins possibles. Aussi relèverons-nous dans le n° du 3 juin une assertion qui ne nous paraît pas irréprochable. A propos du curé de Saint-Savinien, Isaac-Etienne Robinet, nommé au suffrage universel, scrutin de ballottage, évêque du département de la Charente-Inférieure par 212 voix sur 381 votants (381 votants pour tous les électeurs du département!) M. Henri G. ajoute : « Ce modeste curé de village entra dans sa ville épis-

copale avec ses guêtres de laine et dans un costume qui retraçait l'humble simplicité des premiers siècles de l'église et contrastait avec la pompe fastueuse des prélats de la cour. » Cette phrase, nous la connaissons ; Bourignon dans le *Journal patriotique de Saintes* avait déjà dit : « Ce vénérable prélat entra en ville avec des guêtres de laine et dans le costume qui retraçait l'humble simplicité des premiers siècles de l'église. Ce spectacle offrait le contraste de la pompe fastueuse des prélats de cour avec le modeste appareil d'un évêque du peuple. » Et Massiou, *Histoire de la Saintonge*, vi, 112, répète d'après le *Moniteur* : « Ce vénérable prélat entra en ville avec des guêtres de laine et dans un costume qui retraçait l'humble simplicité des premiers siècles de l'église. Ce spectacle offrait le contraste de la pompe fastueuse des prélats de cour avec le modeste appareil d'un évêque du peuple. » C'est exact mais insuffisant. Élu le premier mars 1791, Robinet vint le 4 à Saintes chez un parent, Tardy, receveur des domaines. Il n'avait pas eu le temps de se commander une soutane violette et portait son costume de curé. Ajoutons qu'une fois sacré, il vint on évêque, le 31 mars, faire une entrée dans sa ville épiscopale aussi solennelle, aussi fastueuse que « les prélats de cour » : son des cloches, coups de canons, cortège et harangues de Savary et de la municipalité, déploiement de forces, garde nationale, gendarmerie et troupe à cheval, acclamation de la foule. Le conseil municipal, qui par la même occasion prescrivait un *Te Deum*, « la convalescence de Louis XVI, notre roy le bien aimé, le régénérateur de l'empire français, ayant mis la joie dans tous les cœurs des citoyens, » ordonnait, pour fêter Robinet, à tous les habitants et surtout aux maisons religieuses, d'illuminer depuis huit heures jusqu'à onze heures, sans pouvoir s'en dispenser sous quelque prétexte que ce puisse être. » Ce qui fait dire bien justement à Massiou que « les élus du peuple ne dédaignaient pas non plus cette pompe officielle que le journaliste reprochait aux créatures du pouvoir absolu. » Et quand, le 19 août suivant, Robinet alla à La Rochelle donner la confirmation, il fut reçu d'une manière aussi solennelle : carrosse à six chevaux envoyé par la municipalité, cavalerie, garde nationale, y compris celle d'Aytré, infanterie, troupes de toute espèce sous le commandement du général M. de Verteuil, « aussi bon patriote que les Rochambeau et les Luckner, » salve d'artillerie, sonnerie des cloches, illuminations, harangues de la société des amis de la constitution, du district, du tribunal, de l'académie de La Rochelle qui s'écriait : « La religion, si pure dans sa naissance, était défigurée par plusieurs siècles de barbarie et par des abus multipliés qui la rendaient méconnaissable... La dignité éminente de l'épiscopat, trop longtemps prostituée au hasard de la naissance ou à l'intrigue, a été rendue au choix libre des délégués du peuple, et sera désormais le prix de la vertu, la récompense des longs travaux apostoliques. Courage, pontife vénérable ! activez avec fermeté la sainte mission que

vous avez acceptée avec tant de modestie et de résignation... » Le lendemain le maire, Garesché, traita magnifiquement l'évêque « et lui donna pour convives d'excellents patriotes. »

Die südwestlichen dialecte der langue d'oïl, Poitou, Aunis, Saintonge und Angoumois, von Ewald Gorlich (Heilbronn, verlag von Gebr. Henninger, 1882, in-8°, 135 p.). Cet opuscule est fort important et nous le signalons à tous ceux qui s'occupent de linguistique. Malheureusement nous ne pouvons l'analyser, mais seulement le mentionner. L'auteur est très au courant de la science philologique; on le lira avec grand profit. Nous voyons très souvent cités les volumes de la *société des Archives* et ses *Bulletins*. Transcrivons un passage qui donnera une idée de la méthode et du savoir de l'auteur :

« Phonétique. A. Vocalisme. 1. Voyelles accentuées. — 1° a dans une syllabe accentuée ouverte devient régulièrement e; a se trouve sporadiquement conservé dans *Coutumes de Charroux*: *jurar, appelleas; blat*; Turpin I présente des formes analogues dans *arbergiar* et *ras* (Turpin II donne e dans les deux cas). Cet e dérivé de a devient i dans le nouveau poitevin mais non dans le patois de Saintonge: *conty, presty; reformy, amassy, bailly, assi* (assez), *anie* (année); à côté se trouvent des formes avec e.

2° ata. Un i consonne se substitua souvent à la dentale pour obvier à l'hiatus: *otrecie* (octroyé), *saiieleie, confermeie, ensembleiement, apeleie, nomeiement*.

3° atr, régulièrement = e: *pere, mere, frere, sauveres, comanderes, pecheres*. Dans quelques cas on trouve ai à la place de e: *laire, confortaires, commandaire, gardaires*; dans des syllabes non accentuées: *lairon, laironcin*; dans Turpin: *ei*, le plus souvent: *empereire, perreires, freires, peires, creceires, soste-neires, doneires, releveire, meire, conselieires*. Turpin I met quelques fois ai: *maira, paira, fraire*; Turpin II n'a jamais ai. Plus rarement e, dans les deux textes de Turpin: *pere. mere, freres*. La gente Poitevin ne connaît que e: *mere*.

4° a + l. C'est un trait caractéristique de dialectes du sud-ouest que a se conserve devant l. Saintonge: *quaus, quau, tau, jornaus*; Aunis: *quaus, tau, communaus, peaus, engau, cor-porau, Naau*; Vendée: *tau, quaus, annuau, sezaus*; Deux-Sèvres: *quaus, quaul, tau, spiritaus*; Vienne: *peyaus, leiaus, ostaus, eschalles, quauque, Nao* (explicable seulement par l'intermédiaire Naau). Dans quelques cas on trouve aussi el dans les documents primitifs: *Noel, lequel, laquele, tel...* »

Documents historiques, bas-latins, provençaux, français, concernant la Marche et le Limousin, publiés par A. Leroux, E. Molinier, A. Thomas. Tome II (Limoges, Ducourtieux, 1885, in-8°, 384 p.). Signalons: p. 107, registre consistorial de Rochecouart: 1617, 16 juillet. « Le consistoire de ceste église de Ro-

chouart assemblé, sur ce qui a esté proposé du synode et assemblée prochaine de Xaintonge et Angoulmois à Marènes, à l'unziesme de ce mois, M^{re} Jean Laborie, ancien, a esté député à la susdicte assemblée afin de remonstrer la nécessité grande où de présent est réduite ceste église, par faute de pasteur ordinaire... Ceste église est finalement contraincte d'implorer la charité de la susdicte assemblée pour en obtenir un pasteur, si faire se peut » ; p. 109, 1618, 27 mai : « Sur la lettre missive du consistoire et anciens de l'église de La Rochefoucaud, touchant l'envoy de M. Hogq à l'église de Thoneycharante pour trois mois, et demande des quittances faictes par ledit sieur Hogq des deniers qu'il auroit reueus de ceste église (de Rochechouart) pour contribution de son entretenement... » ; p. 122 : *Idem*. Copies de quelques lettres des députés généraux des églises réformées, relatives au bruit qui courait à la cour du soulèvement des protestants ; 1625, 31 janvier : « Nous avons heu de MM. de La Rochelle et lettres et députation pour déclarer au roy leur but et l'obéissance et tranquillité, bien esloigné de favoriser ceux qui la troublent » ; p. 125, Déclaration des députés généraux « sur les advis que quelques uns faisant profession de nostre religion auroient fait ung embarquement de gens de guerre ez costes de Poitou et Xaintonge, tendant à troubler la tranquillité publique. et mesmes ils seroient entrés en l'isle de Ré... » p. 152, *Mémoires (1698) sur la généralité de Limoges*, par Louis de Bernage, intendant. Pour les élections de Saintes, Cognac et Saint-Jean d'Angély qui, à la fin du xviii^e siècle, ne ressortissaient plus à la généralité de Limoges, l'éditeur, M. Leroux, renvoie au *Mémoire* de Michel Begon sur la généralité de La Rochelle, 1698, publié dans les *Archives*, II, 17. On lit, p. 173 : « Il y avoit encore dans les derniers temps plusieurs bois de futaye ; mais ce qui en restoit a été fort épuisé pour la construction des vaisseaux de Rochefort, le transport s'en étant trouvé assez facile par la Charente... Les plus considérables vignobles sont dans l'élection de Cognac. En temps de paix, les eaux-de-vie de cette province se débitent aux flottes anglaises et danoises, qui viennent charger à Charente, au-dessus de Rochefort... Il se paye un droit à Charente pour ces eaux-de-vie, qui en diminue un peu le commerce. » P. 177, *Idem*. *Mines* : « On a fait dans les forges de Rancogne, Planchemesnier et autres les canons, bombes et boulets qui ont été fournis au port de Rochefort... Il se fait un commerce de sel à Angoulême ; on le tire de Marenne en Saintonge, et on le fait monter par la Charente jusqu'à Angoulême. d'où on le débite par voitures et charrettes en Auvergne, Limousin, Périgord et la Marche. Le profit n'en est pas considérable, parce que les droits qui se payent au bureau de Tonnay-Charente en emportent la plus grande partie. outre que divers seigneurs, qui ont des maisons situées sur la Charente, sont en possession d'en prendre une certaine quantité pour prise de bœufs et d'hommes qu'ils sont obligés de donner dans le temps des eaux basses

pour faire monter les bateaux dans ces passages. » P. 250, à Angoulême. « Il y a un orlogeur Yver, très renommé; son père a montré son-métier à plusieurs de ses enfants qui se sont établis à Xaintes, à Blois, etc... et travaillent tous fort bien. »

Les établissements de Rouen, études sur l'histoire des institutions municipales de Rouen, La Rochelle, Saintes, Oleron, Niort, Cognac, Saint-Jean d'Angély, Bayonne, Poitiers, Angoulême, etc., par A. Giry, t. II (1885, in-8°, xiii-265 p.) Ce 2^e volume, d'un ouvrage dont le *Bulletin* a rendu compte, IV, 231, forme le 59^e fascicule de la *Bibliothèque de l'école des hautes études*. Il contient une préface, des tables fort utiles et des pièces parmi lesquelles nous citerons : p. 67, Charte de Jean Sans-Terre (31 décembre 1208) autorisant la commune de La Rochelle à veiller par elle-même à la garde et à la défense de la ville; p. 69, Diplôme de Louis VII (1146) confirmant à la Trinité de Vendôme le quart de l'île d'Oleron, l'église Saint-Georges, les églises Notre-Dame et Saint-Nicolas du Château d'Oleron, etc., publié dans le t. XII des *Archives*, p. 378; p. 72, Diplôme d'Eléonore d'Aquitaine (1146) confirmant l'abolition par Louis VII des mauvaises coutumes qui existaient dans l'île d'Oleron au détriment des hommes de l'abbaye de Vendôme, aussi publié dans le t. XII des *Archives*, p. 381; p. 74, Privilèges concédés (1224) par Hugues de Lusignan aux habitants d'Oleron; p. 127, Franchises concédées (1262) par Gui de Lusignan à la ville de Cognac, publiées par Marvaud et dans le *Bulletin* de la société archéologique d'Angoulême; p. 132, par Charles d'Espagne, comte d'Angoulême, *idem*; p. 137, Nomination (1332) par le corps de ville de Saint-Jean de huit élus pour les affaires de la ville; p. 138, Procès-verbal (1331) d'une réunion à Saint-Jean d'Angély pour s'opposer aux entraves apportées en Flandre au commerce des vins; puis, différentes pièces relatives à Niort, Angoulême, Poitiers. Notons aussi dans la préface un passage où notre collaborateur, M. Giry, relève la méprise singulière de sir Travers Twiss dans la compilation qui forme l'appendice du recueil intitulé : *The black book of the Admiralty*. Chose singulière! il a appelé cette coutume : *The constitution of the commune of Royan*, et attribué à cette bourgade (town at the mouth of the Gironde, on the north bank), la coutume intitulée dans le texte français : l'*Establimentz de la commune de Roam*. Cette méprise est d'autant plus extraordinaire que sir T. Twiss explique dans une note que la constitution de Royan « s'était modelée sur celle de Rouen en Normandie, type de la commune anglo-normande imitée dans les localités du sud-ouest de la France soumise à la nomination anglaise, » et que, pour interpréter le texte français, il a eu recours à diverses reprises au texte latin des établissements publié dans le *Recueil des ordonnances*. Royan qui n'était au moyen âge qu'une misérable bourgade de pêcheurs et dont le développement date d'hier, n'a bien entendu jamais été régie

par les établissements, et l'on ne saurait, sur la foi de sir T. Twiss, l'ajouter à la liste des localités qui les ont adoptés. »

Martyrium (Le) de Poitiers, compte-rendu des fouilles et de l'ouvrage du R. P. de La Croix, par M^{re} Barbier de Montault (Poitiers, impr. de l'Ouest, 1885, in-8°, 76 p.). — La découverte de Sanxay par notre confrère, le R. P. Camille de La Croix a eu plus d'éclat; celle des Dunes à Poitiers qui l'avait précédée, a plus d'importance, plus de nouveauté, plus de rareté. Les monuments romains sont nombreux; combien compte-t-on de monuments mérovingiens? Les édifices et les souvenirs païens sont partout; à part les catacombes qu'explore avec tant de science et de dévouement M. de Rossi, où sont les témoignages de la foi de nos pères aux premiers temps du christianisme? Et comme s'il lui était particulièrement échu de faire sortir de terre des problèmes archéologiques, le martyrium de Poitiers n'est pas moins énigmatique que les substructions de la vallée de la Drone. On a discuté sur la destination de ce balnéaire, de ce temple et de ce théâtre d'Herbord, ville d'eau ou lieu d'assemblée temporaire; on discute et l'on discutera sur ce temple des bords du Clain, crypte ou chapelle funéraire, tombeau de martyrs ou sépulture d'une famille, oratoire ou sépulchre.

Tout le monde est d'accord; ce monument est unique; et c'est un rare mérite que de l'avoir découvert, puis décrit avec autant de soin. On ne marchande pas les éloges à l'heureux et savant archéologue. Mais le P. de La Croix a un tort, un grand tort; aux questions multipliées: Qu'est-ce? il a répondu: C'est un hypogée-martyrium. Chose bizarre! l'académie des inscriptions en lui décernant les louanges les mieux méritées, lui a fait un crime d'avoir conclu, et après l'avoir loué, l'a mis poliment à la porte sans le couronner, même de roses: « Description bien faite, avec planches, d'un monument mérovingien des plus curieux..., étude d'archéologie, en France, d'un si haut intérêt, » mais « démonstration d'un fait incontestablement erroné... Or, « ne pouvant placer l'œuvre du P. de La Croix au premier rang » à cause de son opinion, « elle a pensé bien faire en ne la classant pas. » Le raisonnement ne laisse pas que de surprendre et la décision que d'étonner. Est-ce que l'académie accepte la solidarité des idées contenues dans tous les ouvrages qu'elle distingue? Est-ce bien une manière de provoquer l'étude des antiquités nationales que d'encourager ainsi un archéologue aussi dévoué, aussi habile, aussi persévérant, « qui entreprend des fouilles à ses frais, achète le terrain pour sauvegarder ses découvertes et qui les explique dans un livre de prix, encore édité sur ses ressources personnelles? »

C'est à l'interprétation donc que commencent les divergences et qu'a échoué le P. de La Croix devant la commission des antiquités nationales; qui a tort? L'auteur prétend que le temple des Dunes a été élevé par un abbé du nom de Mellebaude pour recevoir les corps de soixante-douze martyrs poitevins, près des-

quels il a voulu reposer ; les inscriptions le prouvent. L'abbé Duchesne, dans le *Bulletin critique* du 1^{er} avril 1884, a combattu cette thèse avec beaucoup de science et relevé quelques erreurs. Dom Chamard, bénédictin de Ligugé, dans la *Revue du monde catholique* du 15 juin, a répliqué, et voici que M^{sr} Barbier de Montault, examinant, au point de vue particulier de la liturgie, l'hypothèse des Dunes, admet les conclusions de l'auteur et attaque les arguments de l'abbé Duchesne. D'autres ont déjà ou signalé simplement ou discuté l'ouvrage si remarquable du P. de La Croix : M. de Cessac et M. Th. Roller, M. de Longperrier et M. de Lasteyrie, M. Chabouillet et M. Alfred Bertrand, M. Lételié et M. Berthélé. On annonce une dissertation de M. Alfred Ramé, dans le volume des Mémoires (1884) de la société des antiquaires de France, et la *Revue historique* (avril 1885, p. 453) le résume ainsi : « Le père de La Croix a cru trouver à Poitiers un sanctuaire du vi^e siècle érigé en l'honneur de soixante-douze martyrs poitevins inconnus jusqu'ici. M. Ramé vient dissiper ces illusions ; le souterrain est du viii^e siècle, et a servi de tombeau à un abbé Mellebaude de qui l'on ne sait rien que le nom. » D'autre part la *Revue Poitevine et Saintongeaise* va publier, de M. l'abbé Duchesne, un travail qui doit être la réfutation victorieuse des idées du P. de La Croix.

Quelles sont donc les divergences ? L'abbé Duchesne prétend que le mot *memoria*, qui signifie *tombeau*, est mal traduit *église* par le P. de La Croix ; et M^{sr} Barbier prouve que le monument est bien une église. Quant aux 72 martyrs et martyrs poitevins qui auraient été ensevelis là, M. Duchesne veut que ce soient seulement des reliques de 72 martyrs romains, envoyés en France par le pape Pelage II, empruntés par Mellebaude à diverses églises, Tours, Poitiers, Orléans ; aucun historien, aucun légendaire, aucune tradition ne parle de ces 72 martyrs. A quoi l'on répond que ces parcelles de 72 corps saints sont une hypothèse sans aucun fondement ; que ces parcelles eussent été renfermées dans une châsse et placées dans l'autel ; qu'on n'accordait pas si facilement des reliques, surtout des ossements pour un oratoire particulier ; qu'il y a une infinité de saints qui ne sont dans aucun martyrologe, dans aucun historien, parce que les historiens ou annalistes sont fort rares à cette époque et qu'ils n'ont pu tout raconter ; que chaque jour on découvre des saints jusqu'alors inconnus ; à défaut d'écrits, il y a le nom *chiron des martyrs* et *chemin des martyrs* donné au lieu où s'élève le martyrium. Ce sont bien des martyrs, et de plus des martyrs poitevins ; on ne comprendrait pas l'érection d'une chapelle en dehors de l'enceinte fortifiée, partant exposée à toutes les dévastations, qu'elle a du reste subies, si ce n'était pas sur le lieu même de leur supplice qu'on avait voulu bâtir leur monument. Ces conclusions sont les mêmes qu'a développées M. Bélisaire Ledain dans une *Analyse critique du mémoire du P. de La Croix*, p. 410 du *Bulletin de la société des antiquaires de l'ouest*, 4^e trimestre de 1884.

Nous reconnaissons la haute compétence en ces matières de M. l'abbé Duchesne, le savant professeur d'histoire ecclésiastique, mais nous serions porté à donner raison à ses contradicteurs. Hypothèse pour hypothèse, celle du P. de La Croix nous semble plus plausible. Devant de tels adversaires, pourtant, il convient d'entendre. Ah! si nous étions M. de Rossi! A.

Origines de la France contemporaine. La révolution. III. Le gouvernement révolutionnaire, par H. Taine (Paris, Hachette, in-8, 648 p.) Dans ce remarquable ouvrage, objet de tant de controverses, de tant d'éloges et de tant de critiques, nous signalerons seulement quelques faits ou quelques noms qui nous intéressent spécialement : page 45, Rapport de Billaud-Vareannes, 18 octobre 1793 : « Tous les efforts combinés des puissances de l'Europe n'ont point autant compromis la liberté et la patrie que la faction des fédéralistes. L'assassin le plus redoutable est celui qui loge dans la maison. » P. 56 : « Quant à ceux-ci (les 22 Girondins), il ne s'agit pas de les juger, mais de les tuer... Plus expéditive encore est la procédure contre les accusés qui se sont dérobés au jugement ; » p. 59 : « Il ne s'agit plus de gouverner « selon des maximes de paix et de justice naturelles. » Ces maximes ne sont pas de mise entre patriotes et malveillants : ceux-ci sont bons à châtier et parmi eux il faut mettre les « indifférents » ; p. 66 : « Il faut que l'épée de Damoclès plane désormais sur toute la superfluité. » P. 79. « Il faut recréer en quelque sorte le peuple qu'on veut rendre à la liberté, puisqu'il faut détruire d'anciens préjugés, changer d'antiques habitudes, perfectionner des affections dépravées, restreindre des besoins superflus, extirper des vices invétérés. » P. 85, arrêté de Lequinio, représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, la Vendée et les Deux-Sèvres : Saintes, 1^{er} nivôse an II, aux archives nationales A F II, 2. « Afin que la liberté des cultes existe dans toute sa plénitude, il est défendu à qui que ce soit de prêcher ou d'écrire pour favoriser quelque culte ou opinion religieuse que ce puisse être. Notamment, « il est expressément défendu à tout ci-devant ministre, de quelque culte qu'il soit, de prêcher, écrire ou enseigner la morale, sous peine d'être regardé comme suspect et, comme tel, mis sur le champ en état d'arrestation..... Tout homme qui s'avise de prêcher quelque maxime religieuse que ce puisse être est, par cela seul, coupable envers le peuple. Il viole l'égalité sociale qui ne permet pas qu'un individu puisse élever publiquement ses prétentions idéales au-dessus de celles de son voisin » ; p. 116, arrêté de Lequinio (Archives nationales, A. F. II, 37), Saintes, 1^{er} nivôse, an II. « Dans toutes les communes tous les citoyens sont invités à célébrer le jour de la décade par un banquet fraternel qui, servi sans luxe et sans apprêt,... fasse oublier à l'homme de peine ses fatigues, et à l'indigent la misère qu'il éprouve, qui porte dans l'âme du pauvre et du malheureux le sentiment de l'égalité sociale et l'élève

à toute la hauteur de sa dignité, qui étouffe dans le riche jusqu'au plus léger sentiment d'orgueil et jusqu'au germe de hauteur et d'aristocratie dans le fonctionnaire public » ; p. 234 (A. F. II, 36), 21 nivôse an II, lettre à Fouché, Laporte, Albitte, à commune affranchie, signée Billaud-Varennes et toute de sa main. « La convention a, le 1^{er} nivôse, approuvé tous les arrêtés et toutes les mesures que vous avez prises. Nous ne pouvons rien ajouter à cette approbation. Le comité de salut public ramène toutes ses opérations aux mêmes principes ; c'est vous dire qu'il suit tous les vôtres, qu'il agit avec vous » ; p. 241, note de Billaud, écrite à Saint-Domingue : « Les décisions qu'on nous reproche tant, nous ne les voulions pas le plus souvent, deux jours, un jour, auparavant ; la crise seule les suscitait. Nous ne voulions pas tuer pour tuer ; mais vaincre à tout prix, être les maîtres, donner l'empire à nos principes... Nos décisions étaient prises au milieu des longues lassitudes de nos séances de nuit au comité » ; p. 267, « Dénonciation par les six sections de la commune de Dijon, à la convention nationale, contre Léonard Bourdon et Piochefer Bernard de Saintes pendant leur mission dans la Côte d'Or. Détails sur les orgies de Bernard avec la municipalité ; pièces authentiques prouvant les vols et assassinats commis par Bernard ; il a pillé la maison de M. Micault ; en quatre heures de temps il a fait arrêter, juger, guillotiner le propriétaire ; il assistait lui-même au supplice, et, le soir même, dans la maison du mort, devant la fille du mort, il a chanté et dansé avec ses acolytes » ; p. 285, « Lebon, Bernard de Saintes, etc., remettent en jugement, parce qu'ils n'ont pas été jugés à leur fantaisie, des prévenus solennellement acquittés par leurs tribunaux ; lettre de Lequinio et de Laignelot (Rochefort, 17 brumaire an II) : « Nous avons nommé le patriote Anse guillotineur, et nous l'avons invité à venir, en dînant avec nous, prendre ses pouvoirs par écrit et les arroser d'une libation en l'honneur de la république » ; p. 329 : « Le jacobinisme descend, d'étage en étage, depuis le centre parisien, jusqu'aux plus lointaines communes... Mais ce n'est qu'une tache à la superficie.... dans le reste de la France, la population n'est pas jacobine... là où l'opinion semble exaltée comme à Rochefort et à Grenoble, ils disent que « c'est un feu factice ». (Archives des affaires étrangères, tome 333, lettre de Cuny aîné, Rochefort, 20 nivôse an II). A Rochefort, le zèle n'est entretenu « que par la présence de cinq ou six jacobins de Paris. »

Il cite, dans le tribunal révolutionnaire, un maçon, un cordonnier, un calfat et un cuisinier ; p. 387, « quatre cents prêtres, reclus dans l'entrepont d'un vaisseau en rade d'Aix, encaqués les uns sur les autres, exténués de faim, rongés de vermine, suffoqués par le manque d'air, demi-gelés, battus, baffoqués, et perpétuellement menacés de mort, souffrent plus que des nègres dans une cale : car, par intérêt, le capitaine négrier tient à maintenir en bonne santé sa pacotille humaine, tandis que, par fanatisme révolutionnaire, l'équipage d'Aix déteste sa cargaison

de soutanes et voudrait la voir au fond de l'eau. » P. 529, le 25 fructidor, La Rochelle écrit que « ses distributions publiques réduites à sept onces de pain, sont sur le point de manquer entièrement. » P. 556, « La convention, sauvée... par la garde nationale, prend courage à force de peur, et, à son tour elle terrorise les terroristes... On décide que... Billaud-Varennes, etc., seront déportés ». P. 569 : « Les plus atroces montagnards, les proconsuls les plus ensanglantés et les plus salis... Piochefer Bernard, etc., les présidents, les anciens comités révolutionnaires... se promènent le front haut sur le pavé de Paris »; p. 596, « Sur toutes les routes qui conduisent à Rochefort, on voit leurs lamentables files qui cheminent à pied, comme l'ancienne chaîne des forçats. Cependant, en France, dans les casemates de l'île de Ré et d'Oleron, plus de 1200 prêtres étouffent ou pourrissent. » G. B.

Mémoires de l'académie des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse (8^e série, t. VI, 1^{er} semestre 1884), contient de M. Ch. Pradel, sous le titre : *Un épisode des premiers démêlés survenus entre Marie de Médicis et le duc de Rohan*, l'histoire de l'arrestation, en 1612, près de Villefranche en Rouergue, de Samuel-Eusèbe Campet, baron de Saujon, député par la Saintonge et le duc de Rohan en Languedoc pour dévoiler aux protestants du midi les intentions de la cour sur les principales villes de sûreté. Il y a plusieurs pièces inédites tirées des archives de la famille de Lacger. Voir pour le personnage *Biographie saintongeaise* de Rainguet, p. 534, et *France protestante* de M. Henri Bordier, III, fol. 676.

Recueil de la commission des arts (12 avril 1885) contient : *Origines de l'île de Ré*, mémoire lu en 1881, — et qui ne s'est pas amélioré en vieillissant de quatre ans, — par M. le docteur Kemmerer, qui conclut que « la terre rhétaise était la terre du promontorium Santonum; qu'elle a été l'insula Rhea des Romains; qu'elle est aujourd'hui l'île de Ré des Français. » — *Monographie de Chenac* (1878), par M. Jouan; — *Notes sur les maladreries ou léproseries de l'arrondissement de Jonzac*, par M. l'abbé Letard, qui écrit : « Je vous invite, messieurs, à me suivre dans une petite excursion; nous y trouverons des vestiges de chapelles ayant appartenu à des hôpitaux de lépreux. » Il en trouve en effet, et en si grand nombre qu'on croirait facilement que tout le monde était ladre dans l'arrondissement de Jonzac. Heureusement, ces établissements ne sont fondés que sur des noms et des traditions. Pour être profitable un travail semblable devrait être appuyé de faits ou de pièces authentiques; par exemple dans l'aveu de Saint-Sigismond de Bordès (26 septembre 1624) par Léon de Sainte-Maure, on lit « l'hospital de la Grand Vaux; » — Une note sur *Tallemant des Réaux*, dont on peut lire une réfutation plus haut, page 269. — La livraison débute comme à l'ordinaire par l'innoffensive doxo-

logie du secrétaire-rédacteur : « Le *Recueil* ne répondra pas au *Bulletin*. » *Et in secula seculorum. Amen.*

Et si ce refrain là l'amuse,
Il pourra le recommencer.

La *Revue historique de l'Ouest*, dont nous avons annoncé la naissance dans notre dernier fascicule, a publié son 1^{er} numéro (mai 1885; Nantes, imp. Grimaud, in-8, 48 p.; paraît tous les 2 mois; 12 fr. par an). Il contient 2 parties; la 1^{re}, *Notices et mémoires*, et la 2^e, *Documents*. Citons *Lucile de Chateaubriand*, par M. Saulnier; *Les députés de la Bretagne aux états généraux de 1789*, par notre confrère M. Kerviler; *Etude sur les anciennes vies de saint Malo (Macoux)*, par M. Arthur du Chêne, qui n'a certainement pas connu l'article du *Bulletin* (v, 142; janvier 1885) consacré au même sujet et où sont discutées certaines questions topographiques.

Revue des autographes (mars) signale lettre de Louis-Antoine de Bourbon, duc d'Angoulême (Madrid, 17 mai 1815), à l'évêque de La Rochelle; de Charles X (Edimbourg, 1^{er} mars 1833) à l'évêque de La Rochelle, pour le remercier de ses protestations de dévouement; de Vincent Campenon à Ducis (16 avril 1813), où il parle en termes émus du discours prononcé par Regnault de Saint-Jean d'Angély sur Gabriel Legouvé; — mai, annonce, n° 25, lettre autographe du duc d'Epéron à Marie de Médicis, datée de Saintes, le 2 août 1620, 3 pages in-4, cachets brisés; superbe lettre où il mande qu'il lève des troupes, et où il l'assure de son dévouement. Prix : 35 francs.

La *Seudre* des 26 avril, 3 et 10 mai, contient de M. Camille Berbudeau, *Les Pontons*. Messire (?) Pierre-Martial-Alexandre de Guichard, prisonnier de guerre (né à La Boulinière le 5 décembre 1781, d'Alexandre de Guichard de La Forêt et de Marguerite-Suzanne Guillotin de La Martière). Travail où sont décrites les souffrances des prisonniers français sur les pontons anglais; et dans le numéro du 10, du même : *Usages seigneuriaux de l'île d'Oleron. Le char de la fiancée*.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

N° 128, t. II, p. 93; t. III, 97 et 195; V, 131 et 149. *Les conférences de Saint-Brice, près Cognac, entre Catherine de Médicis et Henri de Navarre*. — A propos des conférences de Saint-Brice près de Cognac, entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis, il a été question (t. III, 195, et v, 133), d'un pont qui devait être jeté sur la Charente? Ce pont était-il destiné à passer simplement d'une

rive à l'autre ou bien à servir à l'entrevue elle-même, comme jadis le fameux pont de Montereau? Nous avons dit que ce pont, dont la construction d'abord décidée fut ensuite abandonnée, devait servir à l'entrevue. M. Z... dans le dernier n° du *Recueil de la commission des arts*, VII, 90, n'accepte pas notre observation. « Pour s'épargner la peine de cette critique, dit-il, il eut suffi de lire la note placée au bas de la page 16 de la brochure de M. Guy de Bremond d'Ars. Cette note est ainsi conçue : « Catherine de Médicis à Nicolas Pasquier, conseiller du » roi, lieutenant en la sénéchaussée d'Angoumois au siège royal » de Cognac, lieutenant des eaux et forests dudit lieu; de Cognac » 10 décembre 1586. Mss. bibl. nat. fonds. fr. 3301. Nicolas Pas- » quier reçoit avis qu'il faut faire un pont sur la rivière de » Creuze (sic) pour passer au château de Saint-Brice, et qu'il faut » abattre du bois de chêne dans le grand parc le long de la ri- » vière ».

Cette lettre était déjà mentionnée par M. P. de Lacroix à la page 148 de ses *Chroniques de l'Angoumois occidental*; elle aurait, suivant lui, été écrite de Saint-Maixent à la date du 30 décembre, date erronée, comme le fait observer M. Jules Pellisson (*Bulletin des archives*, t. III, p. 197), et qu'il faut lire 30 novembre. C'est dans cette lettre, ajoute notre confrère, « que Catherine de Médicis prescrit au maître des eaux et forêts d'Angoumois et à son lieutenant à Cognac de faire abattre des arbres dans le grand parc pour construire un pont entre Cognac et Saint-Brice ».

Ce pont ne semblait-il pas tout indiqué, par sa situation, comme un terrain neutre très propre à la conférence projetée? Notre honorable contradicteur voudra bien nous concéder que, sans rappeler les précédents historiques, cette entrevue sur un fleuve formant la séparation des cantonnements des deux armées belligérantes s'expliquerait suffisamment par l'extrême défiance des négociateurs les uns à l'égard des autres, défiance dont l'auteur des conférences de Saint-Brice, nous fournit maintes preuves.

Mais à l'appui de notre thèse, nous avons autre chose que des suppositions plus ou moins plausibles. Il existe aux archives municipales de Cognac un document plus explicite que les analyses faites par MM. de Bremond et Lacroix de la lettre de la reine Catherine. Il a été publié dans le t. III du *Bulletin des archives*, p. 195, par M. Pellisson, d'après une copie d'Emile Albert, dans son recueil de manuscrits, t. XXXII, p. 99; c'est une ordonnance de la reine mère, portant que les arbres coupés pour la construction du pont serviraient aux réparations du château de Cognac et de l'église Saint-Léger. Dans une de ses notes, M. de Bremond en cite un passage; mais il n'a point trait à la destination de ce pont qui, dit l'ordonnance, « a par nous ordonné estre faict sur la rivière de Charente pour servir à l'entrevue de nous et de nostre fils le roy de Navarre pour le bien de la paix ».

C'était donc bien à l'entrevue elle-même que le pont devait servir ; et cette mention est faite dans une pièce signée au nom de la reine et par son ordre. A notre tour de répéter : « Catherine de Médicis savait mieux que personne, ce nous semble, à quoi devait servir son pont ». Sa lettre présente ainsi un caractère de crédibilité au moins aussi complet qu'une lettre écrite à la hâte et par un scribe assez étourdi ou assez ignorant pour prendre la Creuse pour la Charente. D. A.

N° 307, t. V, 153, 229. *Le droit du seigneur en Saintonge.* — Le droit du seigneur est un problème à deux faces. Pour préciser ce qu'il a été réellement, il faut voir ce qu'étaient en matière de mariage le droit, les coutumes, les mœurs, d'une part dans le monde religieux, d'autre part dans le monde civil et féodal.

Religieusement, le droit du seigneur a existé ; mais il s'agit du seigneur auquel s'applique par excellence le terme *Dominus* ; il s'agit de Dieu. Ce droit est tout autre chose que ce que prétend la littérature politique de notre temps. Il a existé et même il existe encore.

Civilement, le droit du seigneur a existé ; mais il consiste aussi en tout autre chose que ce que le bon public admet sur la foi du journal à un sou. Les seigneurs ont eu des droits à l'occasion des mariages ; ces droits sont aussi faussement désignés aujourd'hui sous le nom de droit du seigneur qu'ils l'étaient autrefois sous le nom populacier de *culagium*.

Dans son volume sur *Le droit du seigneur au moyen âge* (la 1^{re} édition est de 1854), volume qui n'est que la mise en œuvre de renseignements fournis par plusieurs professeurs de l'école des chartes, Louis Veuillot a mis en pleine lumière un côté fort intéressant de la vie religieuse du moyen âge : la sanctification des premiers jours — ou plutôt des premières nuits — du mariage, à l'instar de Tobie, qui vécut en continence durant trois jours, « priant Dieu, et ne se mariant point comme les païens, » conformément à la parole que l'ange lui avait dite : *Per tres dies continens esto ab ea*. L'exemple de Tobie était proposé aux nouveaux époux ; et pendant longtemps l'église ne se borna pas à conseiller la continence ; elle l'ordonna, soit pour la première nuit, soit pour les trois premières.

Avec l'affaiblissement du sentiment religieux vint la modification des prescriptions ecclésiastiques. Il fut admis çà et là que la permission de la première nuit des noces serait accordée par l'église, en échange d'une somme d'argent. Les documents d'Abbeville, dont on a tant parlé, constatent cet usage ; ils en constatent aussi la suppression : « Les mariés peuvent coucher ensemble la première nuit, sans scrupule ni permission. » C'est encore aujourd'hui l'habitude dans certaines localités du département de la Vendée et de l'arrondissement de Bressuire, que le marié ne couche pas avec sa femme la première nuit.

Voilà pour le droit du seigneur au point de vue ecclésiasti-

que. Le *jus Domini*, le droit du Seigneur-Dieu, est une pratique pieuse.

Au point de vue civil, le droit du seigneur est une question bien plus complexe. Elle semble avoir été tranchée définitivement par le docteur Karl Schmidt, dans son ouvrage intitulé : *Jus primæ noctis, eine geschichtliche Untersuchung*, publié à Fribourg en Brisgau (1881). Ce travail est le fruit de consciencieuses recherches à travers six cents ouvrages et près de cinq cents documents.

« La légende du *jus primæ noctis*, dans le sens moderne du mot, a dû se former, dit le docteur Schmidt, à la fin du xv^e ou au commencement du xvi^e siècle. Sa formation se ramène aux causes suivantes : légendes sur quelques tyrans de l'antiquité, dont l'brutalité tendait à se transformer en coutume; récits de voyageurs sur quelques nations où les prêtres, disait-on, défloraient les vierges, ignorance de l'origine historique des rapports sociaux d'où était sorti pour le seigneur le droit de percevoir une taxe au mariage du serf. Du xvi^e siècle à nos jours, l'opinion se modifie peu à peu ; de l'idée que le droit du seigneur avait existé dans le paganisme et que le christianisme l'avait détruit, on en vint à dire que durant tout le moyen âge chrétien, il avait régné dans la plupart des pays d'Europe » (p. 379; cité par le *Polybiblion*, mars 1882, p. 233-234).

En 1884, M. le docteur Schmidt a publié dans le *Zeitschrift für ethnologie*, un article dans lequel il a discuté les arguments mis au jour depuis la publication de son livre. Cet article a été tiré à part sous le titre : *Der streit über das jus primæ noctis* (Berlin, in-8° de 44 p.). Schmidt conclut : le *jus primæ noctis* n'a jamais existé; c'est une superstition des sayants (*Polybiblion*, décembre 1884, p. 526-527).

M. P. Guilleux a résumé, dans *La controverse* du 1^{er} mars 1882 (p. 303 à 307), l'un des comptes-rendus consacrés en Allemagne au livre du docteur Schmidt. Après avoir démontré ce qu'il faut penser de l'ordonnance d'Evenus III, accordant aux seigneurs d'Ecosse le *jus primæ noctis*, il apprécie la valeur de la sentence du grand « sénéchal de Guyenne » et des documents d'Abbeville. Le passage sur la sentence du grand « sénéchal de Guyenne » est à citer.

« L'ordonnance d'Evenus III et son abolition par Malcolm étaient encore l'objet de controverses en 1812, lorsqu'un M. de Saint-Amans publia une charte nouvelle qui devait, disait-on, trancher la question du droit du seigneur. Aux termes de cette charte, le grand sénéchal de Guyenne intervenant dans la cause de Jean de Durasfort ou Durfort contre Catherine de Soscarrelle et Guillaume de Bécarron, son époux, maintenait le seigneur de Durfort dans son droit de prémice et de déflquement que lui contestait la dame de Bécarron, et condamnait ladite Soscarrelle et ledit Guillaume de Bécarron à obéir audict seigneur pour qu'il prit son droit. La sentence du sénéchal est datée du mercredi 13 juillet 1302.

» L'éditeur de la pièce s'est bien donné garde de rapporter les circonstances de sa découverte, et pour cause. La falsification est évidente : 1° Il n'y eut jamais de sénéchal de Guyenne, mais seulement un sénéchal de Gascogne. — 2° Dans l'espace de plus de cinquante ans avant 1302 et de plus de cinquante ans après, le seul Durfort ou Durasfort qui ait porté le prénom de Jean est le vicomte de Lomagne, né en 1329 et mort en 1339 à l'âge de dix ans. Ce n'est pas celui-là qui a pu plaider devant le grand sénéchal de Guyenne. — 3° En 1302, la seigneurie de Blanquefort, qui est dite dans la pièce appartenir aux seigneurs de Durfort, était en la possession d'Edouard d'Angleterre. Ce n'est que 34 ans plus tard qu'elle passa aux Durfort. — 4° Sa date, par le jour et le nom du mois, indique une rédaction toute moderne. Au xiv^e siècle on datait des fêtes de l'église et des jours des saints. — 5° Le 13 juillet 1302 n'était pas un mercredi mais un vendredi.» En résumé la sentence du grand sénéchal de Guyenne est l'œuvre d'un faussaire et d'un faussaire maladroite. J. B.

— Dans une des pièces justificatives de son *Etat du Poitou sous Louis XIV* (p. 471), M. Dugast-Matifeux a reproduit un passage du *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er}* (publié par M. Ludovic Lalanne pour la société de l'histoire de France), qu'il ne sera pas sans intérêt de citer à propos du droit du seigneur.

« L'an 1529, le 5^e de juin, quatre gentilshommes du Poitou, qui estoient cousins, et deux frères, après avoir esté plus de dix-huit mois prisonniers en la conciergerie, furent, par arrest de la cour, décapités au pilory des halles de Paris, à cause qu'ils estoient voleurs, pillards et violeurs de filles et femmes. Entre autres avoient efforcé et violé une jeune fille le jour de ses nopces, l'avoient ostée à son mari, et en sa présence violée... En outre, avoient navré le mari si fort qu'après il en mourut. Leurs biens furent confisqués... » B.

N° 309, t. V, p. 151. *Liste des chevaliers du Saint-Esprit appartenant à la Saintonge.* — Si l'on voulait ne faire que la liste des chevaliers vraiment Saintongeais, elle serait courte. Mais on peut appartenir à nos provinces de Saintonge et d'Aunis de plusieurs façons, par la naissance, l'habitation, les propriétés, les charges. Nous allons donc essayer d'indiquer tous ceux qui leur appartiennent d'une de ces manières, sans avoir la prétention d'être complet. Combien de La Rochefoucauld, de La Trémouille, de Rochechouart, ne faudrait-il pas nommer, puisqu'ils ont été plus ou moins possessionnés dans notre contrée ?

L'ordre du Saint-Esprit fut créé par Henri III. Nous n'avons pas à en faire l'histoire, à en décrire les usages et les cérémonies, ni les règlements ; ces détails se trouvent dans les dictionnaires et dans les ouvrages spéciaux.

La première promotion eut lieu le 31 décembre 1578. Outre Amyot, Jacques de Crussol d'Uzès, Jean de Chourses de Malicorne, gouverneur du Poitou, René de Villequier, Claude de Villequier, nous y trouvons les suivants :

1578, 31 décembre. — Charles, cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, légat d'Avignon, évêque de Saintes en 1544, proclamé roi par la Ligue sous le nom de Charles X, mort le 9 mai 1590 à Fontenay-le-Comte ; commandeur du Saint-Esprit.

Charles de La Rochefoucauld, seigneur de Barbezieux, capitaine de cinquante hommes d'armes, conseiller au conseil d'état et privé, lieutenant général au gouvernement de Champagne et Brie, grand sénéchal de Guyenne, mort en 1583. Le père ANSELME, IX, 55, et IV, 438.

Antoine, sire de Pons, comte de Marennes, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de la seconde compagnie des cent gentilshommes de sa maison, par provisions du 21 septembre 1578, conseiller d'état, lieutenant pour le roi au gouvernement de Saintonge, mort l'an 1580 ; fils aîné de François, sire de Pons, comte de Marennes et autres, et de Catherine de Ferrières, il épousa : 1^o Anne de Parthenay, fille de Jean l'Archevêque, seigneur de Parthenay et de Soubize ; 2^o Marie de Montchenu, dame de Guercheville. Du premier lit sortirent : François de Pons, comte de Marennes, mort jeune ; Anne, femme de François Martel, seigneur de Lindeboëuf ; et Jeanne, abbesse de Crisenon ; et du second : Henry de Pons, mort jeune ; Pontus, tué à Rome, sans avoir été marié ; Antoinette, dame de Pons, femme de Henry d'Albret, baron de Miossens ; autre Antoinette, marquise de Guercheville. ANSELME, IX, 57.

1582, 31 décembre. — Jean-Louis de Nogaret de La Valette, duc d'Epéron, colonel général de l'infanterie française, seigneur de Plassac, gouverneur d'Angoumois et Saintonge, mort en 1642.

Charles de Belleville, comte de Cosnac, lieutenant général en Saintonge, promu sans avoir été reçu.

1583, 31 décembre. — Jean de Vivonne, marquis de Pisany, sénéchal de Saintonge, ambassadeur à Rome, en Espagne, mort en 1599, et enterré à Saint-Pierre de Saintes. Voir *Jean de Vivonne*, par M. Guy de Bremond d'Ars.

1585, 31 décembre. David Bouchard, vicomte d'Aubeterre, gouverneur du Périgord, fils de François Bouchard ; il épousa (1579) Renée de Bourdeille, fille d'André et de Jacqueline de Montberon.

1586, 31 décembre. — Charles de Vivonne, seigneur de La Chasteigneraye, sénéchal de Saintonge.

1591, 31 décembre. — Charles de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France. ANSELME, VII, 362.

1595, 7 décembre. — François d'Espinay, seigneur de Saint-Luc, grand maître de l'artillerie de France, gouverneur de Brouage. Voir *Lainé, comte de Marennes, baron de Miossens et de*

Henry d'Albret, comte de Marennes, baron de Miossens et de

Pons, marié à Antoinette de Pons. ANSELME, VI, 219, et COURCELLES, IV, 350.

1597, 5 janvier. — Gilbert de La Trémoille, marquis de Royan, comte d'Olonne, sénéchal de Poitou. BEAUCHET-FILLEAU, II, 755.

1604. — Bernard de Béon du Massés, lieutenant général au gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, enterre à Saint-Pierre de Saintes (Voir *Epigraphie saintone*, page 318), et Jean de Gontaut, baron de Biron, seigneur de Brisambourg. tous deux non reçus.

1612. — François d'Esparbez de Lussan, marquis d'Aubeterre, maréchal de France, et Isaac de La Rochefoucauld, baron de Montandre, morts avant d'avoir été reçus.

1615. — Louis de Montberon, seigneur de Fontaine-Chalendray, mort sans avoir été reçu.

1619, 31 décembre. — Henri de Bourdeille, marquis d'Archiac, gouverneur du Périgord.

Timoléon d'Espinay, seigneur de Saint-Luc, gouverneur de Brouage, maréchal de France.

1633, 14 mai. — Henri de La Trémoille, duc de Thouars, prince de Tarente et de Talmont, comte de Benon et de Taillebourg, baron de Didonne. BEAUCHET-FILLEAU, *Dict. du Poitou*, II, 755.

Jean de Galard de Béarn, comte de Brassac, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois.

Claude de Rouvroy, dit le marquis de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, seigneur du fief Saint-Louis à La Rochelle, et des marais de Saint-Simon au comtau de Blaye.

Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, prince de Tonay-Charente.

1661, 31 décembre. — Philippe-Julien Mazarini-Mancini, duc de Nevers, gouverneur du Nivernais et du pays d'Aunis.

César-Phœbus d'Albret, sire de Pons, prince de Mortagne, maréchal de France, gouverneur de Guyenne.

Gaston-Jean-Baptiste de Comminges, seigneur de Saint-Fort-sur-Brouage, de Fléac, ambassadeur en Portugal et en Angleterre, fils de Charles et de Marie de Guip. Voir ses *Lettres* (1657-1659) dans le t. XIII des *Archives*, et ANSELME, II, 665.

Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, marquis de Pisany, comte de Talmont-sur-Gironde, pair de France, gouverneur du dauphin, né au château de Montausier, paroisse de Baignes-Sainte-Radégonde, en Angoumois.

Léon de Sainte-Maure, comte de Jonzac, marquis d'Ozillac, lieutenant général des pays de Saintonge et d'Angoumois, pays d'Aunis, ville et gouvernement de La Rochelle, gouverneur de Cognac, mourut le 22 juin 1671. ANSELME, IX, 204, et V, 199.

Jacques de Stuer, comte de La Vauguyon, marquis de Saint-Maigrin et grand sénéchal de Guyenne, mort au château de Saint-Maigrin en Saintonge, le 18 août 1671, âgé de 83 ans. ANSELME, IX, 204, et II, 235.

François de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, gouverneur de Saintonge et d'Angoumois, mort le 14 juillet 1680, âgé de 80 ans. Il était arrière petit-fils de Charles de Crussol et de Jeanne de Genouillac, fille de Jacques de Genouillac, grand maître de l'artillerie de France, qui fit construire l'église de Lonzac. ANSELME, IX, 186, et III, 771; *Archives*, t. IV, p. 370 (1).

1688, 31 décembre. — Charles de Lorraine, comte de Marsan, sire de Pons, baron de Miossens, prince de Mortagne, mort en 1708, fils de Henri, comte d'Harcourt, et de Marguerite du Camboust; il avait épousé : 1^o Marie-Françoise d'Albret; 2^o Catherine-Thérèse de Goyon-Matignon. ANSELME, III, 502.

Philibert, comte de Gramont, gouverneur du pays d'Aunis et de La Rochelle (1687).

Emmanuel de Crussol, II^e du nom, duc d'Uzès, pourvu du gouvernement de Saintonge et d'Angoumois (28 avril 1673) sur la démission du duc de Montausier, son beau-père, et de celui du château d'Angoulême (avril 1674); mort à Paris le 1^{er} juillet 1692, fils de François et de Marguerite d'Apchier. Il avait épousé Marie-Julie de Sainte-Maure, fille de Charles de Sainte-Maure et de Julie-Lucie d'Angennes, marquise de Rambouillet et de Pisany. ANSELME, IX, 218; III, 772.

Armand-Jean de Vignerot du Plessis-Richelieu, duc de Fronsac, prince de Mortagne, comte de Cosnac, baron de Barbezieux, de Cozes et de Saujon, né en 1629, mort en 1715.

Charles d'Aubigné, dit le comte d'Aubigné, seigneur de Surineau, gouverneur de Belfort en Alsace, d'Aigues-Mortes en Languedoc, de Cognac en Angoumois et de la province de Berry, mort à Vichy en mai 1703, âgé de 69 ans. ANSELME, IX, 235.

Charles-Belgique-Hollande, sire de La Trémoille, duc de Thouars, pair de France, prince de Tarente, comte de Taillebourg, mort en 1709.

1705, 2 février. — Noël Bouton, marquis de Chamilly, maréchal de France, commandant en chef dans les provinces de Poitou, Aunis et Saintonge, décédé à Paris en 1715.

1724, 3 juin. — Charles de Lorraine, comte de Marsan, sire de Pons, prince de Mortagne, fils de Henry, comte d'Harcourt, et de Marguerite-Philippe du Camboust, mort le 13 novembre 1708. ANSELME, IX, 264; III, 502.

Charles-Louis de Lorraine, prince de Mortagne, sire de Pons, fils de Charles, comte de Marsan, sire de Pons, et de Catherine-Thérèse de Matignon. ANSELME, IX, 265; III, 502.

Jean-Charles de Crussol, duc d'Uzès, fils d'Emmanuel et de Julie de Sainte-Maure, pourvu du gouvernement de Saintonge et d'Angoumois après la mort de Louis, son frère aîné,

(1) Il est inutile de remarquer, on l'a déjà pu voir, que nous ne faisons qu'indiquer les noms et quelques titres, et renvoyer à deux ou trois ouvrages. Outre Anselme, Courcelles, on peut consulter aussi, pour la plupart de ces personnages, Lachenaye Desbois, Lamié, d'Hozier, Beauchet-Filleau, etc.

en 1693, gouverneur particulier des villes et châteaux de Saintes et d'Angoulême. ANSELME, IX, 265; III, 773 (1).

François VIII, duc de La Rochefoucauld et de La Rocheguyon, pair de France, prince de Marcillac, marquis de Barbezieux. ANSELME, IV, 430.

Louis-Jean-Baptiste Goyon de Matignon, gouverneur et lieutenant général des pays d'Aunis, ville et gouvernement de La Rochelle, îles de Ré, Brouage, Oleron, etc. (1710).

Louis de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, prince de Tonnay-Charente. ANSELME, IV, 682.

Pierre Bouchard d'Esparbez de Lussan, comte d'Aubeterre et de Jonzac, marquis d'Ozillac, lieutenant général des armées du roi, etc. ANSELME, VII, 458.

1728, 2 février. — Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, gouverneur de Blaye, grand d'Espagne, pair de France, ambassadeur, seigneur du fief Saint-Louis à La Rochelle, l'auteur des *Mémoires*.

1729, 1^{er} janvier. — Louis-François-Armand du Plessis Richelieu, comte de Cosnac, prince de Mortagne, baron de Barbezieux, de Cozes, de Saujon, gouverneur des ville et château de Cognac, ambassadeur, membre de l'académie française. ANSELME, IV, 372.

1744, 1^{er} janvier. — Louis-Antoine de Gontaut-Biron, pair et maréchal de France.

1745, 6 janvier. — Armand de Rohan, cardinal de Soubise.

1745, 2 février. — Jean-Charles de Sennectaire, marquis de Pisany, ambassadeur à Turin, maréchal de France, commandant en chef dans le pays d'Aunis et de Saintonge, 1^{er} novembre 1755 et 1756 sur les côtes de Poitou et de Saintonge.

1746, 2 février. — Louis-César, comte d'Estrées, maréchal de France, gouverneur et lieutenant général du pays d'Aunis, ville et gouvernement de La Rochelle, îles de Ré, Brouage, Oleron (17 octobre 1747).

1753, 2 février. — Antoine-Paul-Jacques de Quelen, comte de La Vauguyon, marquis de Saint-Mégrin, gouverneur de Cognac.

Louis de Conflans, marquis d'Armentières, maréchal de France, prince de Didonne, baron de Saujon et d'Arvert.

1756, 2 février. — Camille-Louis de Lorraine, sire de Pons, prince de Mortagne, lieutenant général des armées du roi.

Emmanuel-Armand de Vignerot du Plessis-Richelieu, duc d'Aiguillon, pair de France.

1757, 2 février. Charles-Antoine-Armand de Gontaut-Biron.

Joseph-Henri Bouchard d'Esparbez de Lussan, marquis d'Aubeterre, ambassadeur en Espagne, maréchal de camp.

(1) Arcère, *Histoire de La Rochelle*, II, 575, a fait chevalier des ordres du roi, bien qu'on ne le trouve sur aucune liste, Pierre-Gaspard de Clermont, marquis de Gallerande, commandant en chef des provinces de Poitou, Aunis, Saintonge, 24 novembre 1751 et 25 avril 1755, mort à La Rochelle le 27 octobre 1756, et inhumé dans le chœur de Notre-Dame. COURCELLES, *Dictionnaire des généraux français*, IV, 319.

1776, 1^{er} janvier. — Charles-Eugène de Lorraine, prince de Lambesc, pair et grand écuyer de France.

1776, 26 mai. — François-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, lieutenant général des provinces de Saintonge et Angoumois.

1784, 1^{er} janvier. — Paul-François de Quelen, duc de La Vauguyon, marquis de Saint-Maigrin, pair de France, ambassadeur en Espagne, gouverneur de Cognac.

Louis-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Chabot, lieutenant général des armées du roi.

1825, 30 mai. — Casimir-Louis-Victurnien de Rochechouart-Mortemart, pair de France, lieutenant général, prince de Tonnay-Charente.

1826, 14 mai. — Charles-Bretagne-Marie-Joseph, duc de La Trémoille, prince de Tarente, pair de France.

1830, 31 mai. — Louis-Gabriel, marquis de Conflans, pair de France, maréchal de camp.

L'ordre n'est plus composé que d'un chevalier français, M^{sr} le duc de Nemours. A.

N° 311, t. v, p. 237. *Saint Aptone* (écrit par erreur *Ausone*) est-il frère de saint Ausone de Mortagne-sur-Gironde? — Voici, à mon avis, la vérité sur ces deux saints, Aptone et Ausone, tous deux évêques d'Angoulême : Saint Ausone naquit à Mortagne-sur-Gironde, au milieu du 1^{er} siècle. Son père, nommé Albin, était gouverneur du pays ; sa mère s'appelait Eugénie, son frère, Aptone. Tous les quatre furent baptisés par saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine et du Limousin. Les deux frères accompagnèrent saint Martial dans ses courses apostoliques et furent ordonnés prêtres. Quelques années plus tard, saint Martial imposa les mains à Ausone, et le plaça en qualité d'évêque à la tête du petit troupeau de fidèles qu'il avait réussi à former dans la cité qui porte aujourd'hui le nom d'Angoulême. Il y fut martyrisé l'onze des calendes de juin. L'église célèbre sa fête le 22 mai. Voir *Gallia christ.*, t. II, col. 975 ; les grands et les petits hollandistes, Ribadeneira, etc.

Saint Grégoire de Tours fait naître saint Martial et aussi saint Ausone au III^e siècle, opinion qui a été victorieusement combattue. Il est à peu près prouvé aujourd'hui que saint Martial était « un des disciples de N. S. », le parent de saint Pierre et de saint Etienne et qu'il fut envoyé dans les Gaules par le prince des apôtres,

Après la mort de saint Ausone, le siège épiscopal d'Angoulême demeura vacant. Aptone, qui paraît le premier après lui dans la série du *Gallia*, si l'on excepte Dynamius, vivait au VI^e siècle, ainsi que saint Aptone, n^o du nom. Il n'est pas admissible que l'un comme l'autre fût le frère d'Ausone, mais tout simplement des homonymes. C'est, du reste, l'opinion adoptée par la commission chargée de rédiger le propre des saints du diocèse d'Angoulême, récemment approuvé par la cour de Rome. S. B.

N° 312, t. V, 237. Les *Beupoil de Saint-Aulaire et de Saint-Rémy*. — Courcelles, *Histoire des pairs*, II, à l'article *Beupoil de Saint-Aulaire*, p. 40, a donné la généalogie des seigneurs de Saint-Rémy en Saintonge, depuis Simon de Beupoil, écuyer, seigneur de Tiersac en Saintonge et de Puymarson dans la paroisse de Saint-Germain de Salembre, marié, le 4 avril 1557, à Jeanne de Guinaudeau, fille de Méry Guinaudeau, écuyer, sieur de Migronneau en Angoumois, et d'Andrée Horric. Simon eut pour fils Gabriel de Beupoil, écuyer, seigneur de Tiersac et de Puymarson, qui eut de Marthe Saunier Charles de Beupoil, seigneur de Tiersac et de Puymarson, époux (21 juillet 1634) de Marie de La Serre, dame de Mareuil, puis (22 décembre 1666) de Léonore Horric ; du premier lit vinrent : 1° Louis, écuyer, seigneur de Tiersac, qui eut de Madeleine de Ferrand entre autres enfants, Eutrope, seigneur de Tiersac, uni à Anne-Charlotte Nicolon ; 2° Alexandre, écuyer, seigneur du Maisne et de Mareuil, qui épousa, le 6 juin 1673, Anne Horric, fille de Pierre Horric, écuyer, seigneur de Bellevue, et d'Anne Méhée. C'est le fils d'Alexandre et d'Anne Horric, Elie, qui le premier est dit seigneur de Saint-Rémy dans la paroisse de Chenac, canton de Cozes.

Saint-Rémy, gentilhommerie à 3 kilomètres du bourg de Chenac, appartenait (1699) à Jean Pelletant, président en l'élection de Saintes, marié, le 21 juin 1669, à Suzanne Joly, fille de Jacques Jolly, seigneur de Besne en partie (paroisse de Chenac), baron de Salles, mort à Bordeaux en 1644. Jean Pelletant, « seigneur de Ris (en Talmont), gentilhomme ordinaire de la maison du roi et son président en l'élection de Saintes », eut une fille Suzanne, tenue sur les fonts baptismaux, en 1671, par « Jacques Jolly, écuyer, sieur de Piballier », et mariée, le 12 février 1686, « en la chapelle domestique du logis noble de Saint-Rémy », à « haut et puissant messire Louis de Livenne, chevalier, seigneur de La Chapelle-Marillac, diocèse d'Angoulême, fils de feu Louis, seigneur de La Chapelle-Marillac, Boux et Saint-Genis en partie, et de Marie Briant.

C'est, je crois, par mariage que Saint-Rémy passa aux Beupoil. Le 1^{er} mai 1708, Elie de Beupoil, sieur de La Gaillarderie, épouse, après dispenses de second degré de parenté par alliance, Suzanne Pelletant, baptisée le 8 août 1671, veuve de Louis de Livenne, chevalier, seigneur de La Chapelle-Marillac en Angoumois, décédée le 12 octobre 1731 à 60 ans et enterrée, le 13, dans la chapelle de l'église de Chenac. Etaient présents à ce mariage qui se fit en cattimini dans la chapelle du logis noble de Saint-Rémy : « Suzanne Jolly, mère de l'épouse, veuve en premières nocces de Jean Pelletant, sieur de Saint-Rémy, président en l'élection de Saintes, et en secondes (1707) de Jacques Pichon, écuyer, sieur de Magezy », et puis « Roux, notaire à Mortagne, qui a servi la messe ». Ils eurent plu-

sieurs enfants : 1° Le 7 juin 1708, Cécile de Beaupoil, qui, baptisée le 13, regut, le 7 janvier 1709, les cérémonies du baptême, en présence du parrain Eutrope de Beaupoil, écuyer, seigneur de Marcuil, de la marraine Cécile Guinot de Courbon; de Marguerite Achard, Jeanne Guinot, Courbon de Saint-Légier, Anne de Courbon, Antoine du Breuil de Théon, La Chapelle d'Asnières, Charles de Courbon, L'Estoile de Londigne et du curé Dohet; 2° le 18 juillet 1710, Suzanne de Beaupoil, qui eut, le même jour, pour marraine sa grand'mère Suzanne Jolly, et pour parrain Antoine Dubreuil, écuyer, seigneur de Théon et Châteaubardon, et le 10 septembre 1727, avec dispense de bans accordée par Simon-Pierre de Lacoré, prêtre, docteur de Sorbonne, chantre de Saint-Pierre de Saintes et vicaire général de Léon de Beaumont, épousa Jean-Timothée de Cumont, de la paroisse de Saint-Fort de Cosnac, en présence de Suzanne Pelletant, Suzanne de La Porte, Marie Jolly, Cécile et Michel de Beaupoil, Anne de Cumont-Lasauzaye, Mac-Mahon, le chevalier de la Mauvinière, Latache, chanoine de Saintes, Gabeloteau, curé de Chenac; ils eurent, le 26 août 1730, Cécile-Victoire de Cumont, née au logis de Saint-Michel en Chenac, et tenue sur les fonts, le 27, par son oncle Michel-Alexandre de Beaupoil, lieutenant au régiment de la vieille marine, et décédée le 26 août 1731; 3° Michel-Alexandre de Beaupoil, né le 29 septembre 1712, tenu par Marie Jolly et par Alexandre Bretinauld, baron de Saint-Seurin, marié, le 18 décembre 1738, à Elisabeth-Bénigne de La Cour, fille d'André de La Cour, écuyer, seigneur d'Avy, de Pernant, d'Orignac et de Monsanson, et d'Elisabeth de La Porte (1), dont vinrent : a Alexandre de Beaupoil de Saint-Aulaire, né le 22 août 1740, qui, le 22 décembre 1754, fit les preuves de noblesse pour être reçu pare du duc d'Orléans, major du régiment de dragons-Orléans; b Jacques de Beaupoil de Saint-Aulaire, écuyer, seigneur de Saint-Rémy et autres lieux, baptisé à Chenac le 14 novembre 1744, ayant pour parrain Bernard, écuyer, sieur des Rivières, et marraine Jeanne-Bénigne-Judith de Cumont.

Je trouve encore : Marie-Anne de Beaupoil qui, le 11 mai 1731, épousa, en la chapelle du logis de Saint-Rémy, Charles-Gaspard de Vallée, écuyer, sieur de Monsanson, lieutenant au régiment de la marine. Leur fille, Marie de Vallée, fut, le 4 décembre 1762, à Gemozac, mariée à Antoine de Beaupoil de Saint-Aulaire, écuyer, seigneur du fief de Lanoue, fils de Pierre de Beaupoil et de Françoise Mathieu de Jagonnas, de la paroisse de Brie-sous-Archiac, et mourut en 1807; puis Pierre-Charles de Beaupoil de Saint-Aulaire, chevalier, seigneur de Saint-Rémy, Le Petit-Fléac et autres lieux, capitaine de grenadiers au régiment de Beauvoisis en 1789.

(1) Ce mariage est indiqué par Courcelles. Les registres paroissiaux d'Avy indiquent : le 15 octobre 1755, mariage d'Alexandre de Beaupoil, chevalier seigneur de Marcuil, avec Honorée de La Cour. *Bulletin des archives*, II, 341.

Voilà une filiation bien établie, et pendant deux siècles. Or, au commencement on s'appelle Beaupoil, à la fin Beaupoil de Saint-Aulaire. C'est seulement en 1740 et 1744, qu'on voit Saint-Aulaire ajouté à Beaupoil. Cette augmentation est significative. Était-elle légale ou légitime ?

Il y a dans le registre de l'état civil de Chenac une pièce assez curieuse qui importe au débat, et éclaire singulièrement la question. Cette pièce, que nous avions copiée, il y a quinze ans et signalée dès le mois d'octobre 1876, vient d'être publiée (avril 1885, par le *Recueil* de la commission des arts, v, p. 77; mais nous la reproduisons émondée de ses fautes. (1)

Le 1^{er} décembre 1754, le curé de Chenac, Jean Guinot qui ajoutait parfois à son nom tantôt de *Chatelard*, tantôt de *Borpère*, écrit cette déclaration : « Je soussigné, prêtre, curé de la paroisse de Saint-Martin de Chenac, certifie que le sieur Michel-Alexandre de Beaupoil, écuyer seigneur de Saint-Remis, m'a surpris par son faux exposé pour l'extrait de baptême du sieur Alexandre de Beaupoil, son fils, qu'il m'a prié de lui donner, en me faisant ajouter au nom de Beaupoil Saint-Aulaire, nom qu'il a usurpé, l'ayant sceu du depuis par la renommée, et au surplus, qu'il m'a fait ajouter le nom de Saint-Aulaire et à tous ses enfants que j'ay baptisés avec extrait de baptême. Mais n'ayant sceu qu'après tous les extraits de baptême qu'il a eu l'adresse de me faire donner, profitans de la bonne foix où j'étois que mes prédécesseurs n'avoient mis ni ajouté le nom de Saint-Aulaire à celui de Beaupoil, par leur préoccupation ou négligence, chose qu'il m'a fait entendre ; je me rétracte donc absolument, entièrement, pleinement, du nom de Saint-Aulaire qui est le nom qu'il a emprunté en me faisant entendre qu'il avait droit d'avoir ; par ses faux exposés, je l'ai cru, mais je le dénonce, et foy doit être ajoutée.

« A Chenac, le 1^{er} décembre 1754. GUINOT, curé de Chenac ».

A la suite d'un acte du 24 décembre 1740, il écrit : « Nota. Que le sieur de Beaupoil avait eu la précaution, la subtilité de me faire donner son extrait de baptême, et sur le registre, le nom de Saint-Aulaire, n'y étant point ; il m'allégua les raisons de l'autre part énoncées et je me déterminé à luy donner le nom de Saint-Aulaire, d'un moine, prieur de Biron, nommé Saunier de Puismartin, qui écrivit lui-même l'extrait de baptême, et moi le fit approuver et qu'aux sollicitations de ma mère gagnée par le dit sieur de Beaupoil, et par ce Saunier, Puismartin ; et dès lors

(1) Le *Recueil*, par exemple, écrit ces phrases inintelligibles :

« Un moine, prieur, de Biron depuis Martin », et plus bas : « ce Saunier, puis Martin. » Il s'agit ici de Saunier de Puymartin, curé de Biron en 1752, parent de Jean-Baptiste Saunier de Puymartin, curé d'Eschebrunes, 1732-1772, enterré dans l'église le 20 mai 1772, de Marie-Anne Saunier de Puymartin, qu'épousa à Eschebrunes, le 13 janvier 1741, Jacques de Saint-Grasse, écuyer, sieur de Sérédos, et de Charles Saunier, écuyer, sieur de Puymartin, mort à 78 ans et enterré le 4 août 1747 dans l'église d'Eschebrunes, etc. Voir *Bulletin des archives*, II, 60.

le dit sieur de Beaupoil, prit le nom de Saint-Aulaire au lieu de la Guillarderie, métairie d'Arces, nom de son père, que j'ai découvert en feuilletant le registre; et on le trouvera au registre de 1708; et lui a été baptisé en 1712. GUINOT, curé de Chénac ».

Ces lignes sont graves. Michel-Alexandre de Beaupoil est donc bel et bien convaincu; d'après le dire du curé, d'avoir, sans en avoir demandé l'autorisation au conseil du sccau des titres, ajouté à son nom un nom qui n'était pas le sien. Pourquoi le faisait-il? Suivant en cela l'erreur vulgaire, M. Jouan (*Recueil de la commission des arts*, VIII, 71) a cru que l'addition du nom de fief ou propriété de *Saint-Aulaire* au nom patronymique *Beaupoil*, avait été faite pour se donner « un titre de noblesse »; il ne remarquait pas 1° que le *de* dans ce cas, avec ou sans le mot *sieur* ou *seigneur*, signifie toujours *propriétaire de*, sauf quand, après une longue suite de possession, le nom de lieu est devenu nom de famille, Montmorency, La Rochefoucauld, La Trémoille; et, en imprimant son mémoire, le rédacteur du *Recueil* ne lui a pas fait remarquer que, d'après Courcelles et les titres originaux, Simon de Beaupoil est qualifié écuyer dès 1557; que l'intendant d'Aguesseau, en 1666, maintint Charles de Beaupoil, petit-fils de Simon, dans la possession de sa noblesse; que Begon fit de même, en 1698, pour Alexandre de Beaupoil, fils de Charles, sur la production de ses titres.

Quand Michel-Alexandre de Beaupoil faisait inscrire ses fils sur les registres de l'état civil avec l'addition de *Saint-Aulaire*, il voulait se rattacher à la grande famille périgourdine. Était-il de cette famille? La question peut se poser. Ce curé me semble un peu sujet à caution. Certainement il est légèrement irrité contre son paroissien? N'a-t-il pas eu avec lui quelques différends? Pourquoi lui, qui s'intitule Guinot de Chatelars et Guinot de Borpère, veut-il empêcher Beaupoil de s'appeler de Saint-Aulaire? En tout cas il est constaté que, jusqu'en 1740, les Beaupoil de Saint-Rémy n'étaient pas qualifiés Beaupoil de Saint-Aulaire, mais Beaupoil de Saint-Rémy, de Mareuil, etc., que l'opinion publique ne leur reconnaissait pas le droit de se dire de Saint-Aulaire, et qu'il y a eu faux dans les extraits de baptême où se trouvent ajoutés les mots *de Saint-Aulaire*, signés par le curé Guinot, transcrits par le prieur de Biron; il est, d'un autre côté, à constater que Saunier de Puymartin, lui gentilhomme, croyait au moins à la souche commune des Beaupoil. Qui avait raison?

QUESTIONS

N° 313. — Je lis dans l'*Histoire de la Saintonge* de Daniel Massiou, t. IV, p. 29: On voyait des congrégations entières de moines se lever en masse à la voix des apôtres de la réforme. Les béné-

dictins de Saint-Jean d'Angély donnèrent, cette année, le scandale d'une parcellle apostasie en se *sécularisant* à l'instigation de Jean Chabot de Jarnac, leur abbé ». Comment concilier cette affirmation avec le document cité par le même historien (t. iv, *pièces justificatives*, p. 518) d'après lequel le même Jean Chabot, abbé commendataire de Saint-Jean d'Angély, de Saint-Etienne de Bassac et prieur de Marans, poursuivait devant le sénéchal de Saintonge les auteurs des « bruslemens, sacrilèges, voleries et autres crimes de lèze majesté divine et humaine », commis, l'an 1562, en son abbaye de Saint-Jean ?

Cujus.

N° 314. — Dans un livre, indigeste compilation où les erreurs sont aussi nombreuses que les phrases copiées, il est dit que l'église de Bourcefranc, près de Marennes, a été élevée aux frais de madame de Maintenon. La phrase, reproduite par une société savante, ajoute que la « cloche qui appelle les fidèles aux offices religieux est une épave de l'ancien temple protestant de Saint-Just, détruit en 1685, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes ». J'ai des doutes. Quelqu'un pourrait-il les lever ?

N. M.

N° 315. — A mon grand étonnement j'ai lu dans le *Recueil* de la commission des arts, VII, 83, cette hypothèse : « Si saint Eutrope de Saintes est le même que saint Eutrope d'Orange, l'apôtre de la Saintonge aurait connu saint Lazare. A Saintes il y avait le *sacellum sancti Lazari* ; c'était la maladrerie de Saint-Eutrope, sur la route de Pons. » L'auteur attribue à « l'estimable auteur des *Etudes historiques de l'arrondissement de Jonzac* » le mérite de ce rapprochement. J'ai feuilleté les 464 pages des *Etudes sur Jonzac* et n'y ai rien vu de cela. Où pourrai-je trouver la preuve de cette assertion ?

A. B. L.

N° 316. — Je lisais l'autre jour dans un journal de la Charente-Inférieure cette phrase : « On sait que la propriété de la noblesse et du clergé ne payait rien... Sur ces 81 fr. il y avait 53 fr. 16 pour le roi, 14 fr. 28 pour la noblesse et autant pour le clergé. » J'avais toujours ouï dire que, si la noblesse et le clergé étaient privilégiés sur certains points, ils payaient cependant des impôts, et assez lourds. Où a-t-on pris ces chiffres qui me paraissent tout-à-fait fantaisistes ?

N° 317. — Quelle est l'étymologie des mots saintonguais : *Muette*, portion d'une parcelle pénétrant dans une parcelle voisine ou entre deux parcelles voisines par saillie de son corps principal ; *Brejonée*, parcelle triangulaire dont les sillons sont tous de longueur différente ?

P.

N° 318. — Pourrait-on fournir des renseignements sur un sieur Mathurin Chevalier, tonnelier à Marennes, qui aurait, au

commencement de ce siècle, publié diverses pièces de poésie et des drames, ainsi que sur sa famille ? J. R.

N° 319. — Des émeutes éclatèrent en 1674 à Angoulême, à Bordeaux en 1675, et puis à Périgueux, Bergerac, La Réole et dans toute la Guyenne. Les signalent-t-on en Saintonge et en Aunis ? C. D.

BIBLIOGRAPHIE

MAILLARD (Léopold). *Vraie nature et vrai remède du phylloxéra*. Saintes, Trépreau, 1885, in-18, 29 p. Prix : 1 fr.

MARCHEGAY (Paul). *Variétés historiques*. La Roche-sur-Yon, impr. Servant, et les Roches-Baritaud, 1884, in-8, 378 p. Volume factice, composé de vingt-quatre morceaux primitivement imprimés soit dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, soit dans différents recueils ; il contient p. 291 : *Actes de notaires concernant l'histoire du droit criminel en Saintonge, 1335* ; p. 251 : *Recherches sur les poésies de mesdemoiselles de Rohan-Soubise, 1599-1631*.

MAUFRAS (E.). *Thenac et ses environs pendant l'époque néolithique*. Paris, Octave Doin, 1884, in-8, 8 p. (Extrait de *l'Homme*, 1884, n° 14, 25 juillet. Voir dans notre *Bulletin*, iv, 347, avril 1884, note de l'auteur sur le même sujet).

MOINET (Charles). *Des indications particulières de Pauze-Vieux, à Cauterets*. La Rochelle, imp. Siret, 1884, in-12, 22 p.

MONOD (Henri-Ch.), préfet du Calvados. *La jeunesse d'Agrippa d'Aubigné*. Caen, imprimerie Leblanc-Hardel, 1884, in-8, 108 p. (Extrait des *Mémoires de l'académie nationale des sciences*, etc., de Caen. Voir *Bulletin*, v, 219).

MORILLOT (Paul). *Discours sur Agrippa d'Aubigné*. (Voir *Bulletin*, v, 135).

MUSSET (Georges). *La Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende*. Paris, Maisonneuve, 1885, in-8. viii-168 pages et une planche coloriée. (Compte-rendu dans *l'Homme*, article de M. Paul Schillot, reproduit par *La Charente-Inférieure* du 25 avril).

— *Le règne animal dans le langage populaire*. La Rochelle, imp. Siret, 1884, 120 p. (Extrait de la *Séance publique de l'académie de La Rochelle*, 1883).

— *Les églises de Saintes antérieures à l'an mille*. Poitiers, imp. gén. de l'ouest (Georges Guillois), 1884, 14 p. (Extrait des *Mémoires de la société des antiquaires de l'Ouest*, t. vii).

Notice sur le phare de Cordouan, situé à l'embouchure de la Gironde. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1884, in-8, 30 p.

OLLIVIER-BEAUREGARD. *En Orient. L'antiquité du fer en Egypte*. Paris, Maisonneuve, 15 mai 1884, in-8, 30 p. (Extrait du *Bulletin de la société d'anthropologie*).

— *L'ethnique singalois*. Sa valeur historique, son étymologie, son orthographe. Leide, 1884, in-8, 21 p.

ORDONNEAU (Maurice). *Les petites Godin*, comédie vaudeville en trois actes, représentée pour la première fois au Palais-Royal, le 2 décembre 1884. Paris, Tresse, 1885, in-18, 118 p.

PAPILLAUD (le docteur Valentin). *Etude sur l'érysipèle de la face et ses indications thérapeutiques*. Montpellier, Bochem, 1884, in-8, 57 p.

PARAT (H.). *Rapport sur l'exposition nationale de Rochefort-sur-mer*. Rochefort, impr. de C. Thèze, 1883, in-8.

Patrie (la), chœur à quatre voix d'hommes. Paroles d'Eutrope Lambert ; musique d'A. Saintis. Paris, bureau du journal l'Orphéon, 1885, in-4, 8 p. Partition : 1 fr. 50 net.

PELLISSON (Jules). *La fronde à Cognac, 1630-1657*. Pons, impr. Noël Texier, 1884, in-8, 65 p. (Extrait des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, t. xii).

Les petites affiches de la Saintonge, journal des intérêts commerciaux de la ville de Saintes, journal gratuit, paraissant chaque mois le jour de la foire de Saintes ; 1^{er} numéro, 6 avril 1885 ; tirage minima 10,000 exemplaires. Saintes, impr. Chassériau, in-4, 4 pages.

PLANCHAT (R.). *Les myosotis*, grande valse pour orchestre. Saintes, Dasque, 1884.

PINEAU (Emile). *Nouveau fait d'importation de fièvre typhoïde*. Paris, impr. Chaix, 1884, in-8, 5 pages, 12 juillet. (Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Rouen, 1883).

POLI (le vicomte O. de). *La république et la monarchie*, conférence du 17 février 1884. Arras, imp. Laroche, 1884, in-16, 61 pages.

— *Les seigneurs et le château de Bothon*. Saint-Amand, imp. Destenay ; Paris, au conseil héraldique de France, 1884, in-18, 226 pages. Prix : 1 fr. 50.

— *Récits d'un soldat*. Paris, Palmé, 1885, in-18, 359 pages.

— *Le capitaine Phébus*. Paris, Blériot, 1885, in-18, 2 vol. Prix : 6 fr.

POUVREAU (Emmanuel), médecin de la marine, docteur en médecine. *La rougeole dans les garnisons*. Rochefort, impr. Thèze, 1884, in-4, 56 p.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES ARCHIVES HISTORIQUES

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1885. — PROCÈS-VERBAUX — AVIS ET NOUVELLES : Membres nouveaux ; Comptes-rendus ; Distinctions honorifiques ; Livres et journaux nouveaux ; Allocations ; Sociétés savantes. — NÉCROLOGIE : Muon, Fellmann, Braud, Mallet, Marchegay, Bouju, Delmas, M^{me} de Beaucorps. — ARCHÉOLOGIE : Saintes, Pons, Rouffiac ; Sépultures à Châtelailon ; Brouage et ses remparts. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : Anne de Montmorency ; François 1^{er} ; René Caillié ; la comtesse de Boufflers (Marie-Ch.-Hip. de Campet de Saujon) ; la Charente-Inférieure avant l'histoire ; complainte de pèlerins en Saintonge ; les églises de Saintes avant l'an mille ; *Histoire de Blaye* ; Aton, évêque de Saintes ; les Châteliers en Saintonge et en Aunis ; la psalette de Saintes au XVII^e siècle ; guerres en 1575 aux Espaux, à Médis, Breuillet, Thenac, Lornac, Chalais (lettres de Volvire de Ruffec à La Chapelle-Lauzières). — QUESTIONS & RÉPONSES : Conférences de Saint-Brice ; Madame de Maintenon et les d'Aubigné en Saintonge ; La cloche des récollets de Pons et celle des réformés de Saint-Just à Bourcœur ; Liste des victimes de Quiberon ; D'Aviau du Bois de Sanzay, archevêque de Bordeaux ; Saint Eutrope et saint Lazare ; Impôts du clergé et de la noblesse avant 1789 ; Chevalier, poète et tonnelier à Marennes ; Étymologie de *muette brejonnée*. — BIBLIOGRAPHIE : RA-Vo.

Prix de l'abonnement au *Bulletin* : six francs par an.

PROCÈS-VERBAUX

Séance du Bureau (30 juillet).

Le président annonce la mort de M. l'abbé Etienne Muon.

Admission de nouveaux membres.

Le président dit que notre confrère, M. le vicomte d'Aviau de Piolant, est venu ce matin le prévenir que l'on allait démolir les fortifications de Brouage et réclamer l'intervention de la société.

M. de Piolant introduit expose que l'état va mettre en vente les remparts de Brouage ; que des entrepreneurs sont tout prêts à les acheter aux enchères, et qu'il est urgent d'intervenir, si l'on veut sauver cette ville si intéressante au point de vue de l'histoire et de l'archéologie.

Le bureau, tout en remerciant M. de Piolant de son importante communication, est d'avis que cette question étant plus particulièrement archéologique, la société ne doit pas prendre l'initiative, mais quelle s'associera aux démarches que feront les autres sociétés; chacun d'ailleurs demeurant libre d'agir pour seconder notre confrère qui promet de rédiger un mémoire et de provoquer une pétition à Brouage.

AVIS ET NOUVELLES

Dans sa dernière séance la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* a admis comme membres :

MM.

Ernest Beaussant, *, ancien préfet, à La Rochelle, présenté par M. Denys d'Aussy ;

L'abbé Isaac Brocard, curé de Gensac-La-Pallu, par Segonzac (Charente), présenté par M. Joseph Beineix ;

Le vicomte Georges d'Aviau de Piolant, *, à la villa Briançon, par Soubise, présenté par M. le marquis de Saint-Hilaire;

L'abbé Ferdinand Fellmann, curé-doyen de Courçon, présenté par M. Louis Audiat ;

Adrien Genevière, entrepreneur à Saintes, présenté par M. Louis Audiat ;

L'abbé Louis Groulade, anmonier du collège, à Cognac, présenté par M. Louis Audiat ;

Richard Hennessy, au château de Bagnolet, par Cognac, présenté par M. Gaston Laverny ;

Héraud, ancien maire, à Château-Bernard, par Cognac, présenté par M. Joseph Beineix ;

L'abbé Georges-Pierre Ollier, curé de Saint-Sulpice, par Cherves (Charente), présenté par M. Louis Audiat ;

Hippolyte Ordonneau, négociant, directeur de la grande marque, à Cognac, présenté par M. Barraud.

Thisse, principal du collège à Saint-Jean d'Angély, présenté par M. Louis Audiat ;

L'abbé Pierre-Gabriel Tricoire, curé de Moulidars, par Hierzac (Charente), présenté par M. Louis Audiat.

Ont rendu compte du xiii^e volume : *l'Echo rochelais* du 4 juillet, qui signale les diverses séries de pièces et insiste sur *Fénelon en Saintonge*, recueil de document soigneusement et abondamment annotés. où il n'est pas une seule famille de la côte saintongaise, de Bourcefranc à Saint-Sulpice, de Saint-Just ou de Brouage à La Tremblade et à Etaules, qui ne retrouve quelque'un des siens, sans compter l'histoire particulière des églises, temples, monuments ; — le *Polybiblion* de juillet, p. 89, qui loue « cet élégant et sérieux volume où chaque document mériterait une mention plus spéciale si la place ne faisait dé-

faut » ; — la *Revue des questions historiques* de juillet, p. 320, qui termine ainsi : Soit en ce qui regarde la Saintonge même, soit en ce qui regarde ces grands hommes qu'on appelle saint Vincent de Paul et Fénelon, le xiii^e volume des *Archives* est un des plus précieux d'une collection qui dévient de plus en plus chère aux érudits. T. de L. » ; — l'*Ere nouvelle* du 20 août, article de M. A. P., qui signale surtout le chapitre consacré à Eléonore Desmier d'Olbreuze, la correspondance de Cominges, Faye et Crazannes, Fénelon et saint Vincent de Paul. « En résumé, ce volume contient une riche collection de très précieux documents qui fournissent surtout un utile appoint à l'histoire de la fin du xvii^e siècle et du commencement du xviii^e. »

Ont rendu compte du *Bulletin* de juillet : la *Seudre* du 19, qui l'appelle « heureux mélange d'érudition et de bonne littérature, de critique et de courtoisie, de sérieux et d'attrayant, d'utile et d'agréable » ; — l'*Ere nouvelle* du 26, qui ne connaît « pas de revue savante plus actuelle et plus vivante », et cite les cavaliers au portail des églises, le droit du seigneur, les chevaliers du Saint-Esprit, les Beaupoil Saint-Aulaire ; — l'*Indépendant* du 1^{er} août, qui trouve que, non seulement « à chaque numéro, mais à chaque article l'intérêt est nouveau et de plus en plus vif ; science et esprit s'y trouvent harmonieusement unis ; et l'on ne peut se séparer d'un numéro sans l'avoir lu jusqu'au bout » ; — la *Charente-Inférieure* du 22 août, qui cite : la nécrologie, l'excursion à La Rochefoucauld, « dont M. Maufra a fait le compte-rendu avec verve et humour » ; les expositions de Saintes et d'Angoulême ; l'article « plein de saveur gauloise de M. Musset sur Tallemant des Réaux », belle et bonne critique dont M. Musset est vraiment trop avare ; le cheval de M. de La Bléretie, « deux pages délicieuses » de « M. de La Morinerie, qui possède, comme pas un, son histoire des anciennes familles d'Aunis et de Saintonge », et qui « mérite encore davantage le même reproche » que M. Musset ; la note sur l'évêque Robinet à La Rochelle, et sur le droit du seigneur ; — la *Revue poitevine et saintongeaise* d'août qui signale l'article sur Hippolyte de Tilly, le compte-rendu de l'excursion à La Rochefoucauld, les notes sur l'exposition de Saintes et d'Angoulême, « une leçon d'histoire à M. d'Yves », les cavaliers au portail des églises, l'analyse du *Martyrium*, de M^{sr} Barbier de Montault, simple exposé du sujet, « par un M. A... qui se fend à chaque alinéa — il y en a cinq — de quelque bonne énormité » ; et elle tance vertement M. Audiat « de parler à la légère d'une question aussi grave... dont il ne sait pas un traitre mot. » Ce que c'est que de parler, sans même faire son éloge, de M. Barbier de Montault, dont M. Berthelée ne veut dire que du mal !

Ont reproduit le sommaire : les *Petites affiches de la Saintonge* du 6 juillet ; l'*Echo cognaçais* du 12 ; le *Barbezilien* du 23.

Ont reproduit des articles : l'*Ere nouvelle* du 2 août (M^{me} de

La Brangelie et le cheval de M. de La Bleretie); la *Charente-Inférieure* du 5 août; le *Phare des Charentes* du 12, et l'*Ere nouvelle* du 20, (don des papiers Beaumont); l'*Echo saintongeais* du 13 (épitaphe d'un soldat romain à Aunay).

Le *Polybiblion* d'août, p. 172, mentionne, sous le titre *Les cavaliers au portail des églises*, les divers articles publiés dans le *Bulletin*: « M. Audiat a ouvert le feu en sceptique »; M. Musset « a combattu M. Audiat »; M. Berthelé « est venu à la rescousse de MM. Arbellot et Musset »; enfin le numéro de juillet du *Bulletin* contient: 1° note de M. Berthelé; 2° un feu d'artifice de gaité et d'esprit de M. Audiat; à la séance du 15 juin de la société des antiquaires de l'ouest, M. Lecoindre-Dupont a fait sur le même sujet une communication pleine d'aperçus nouveaux ». La livraison de septembre, p. 277, annonce la souscription à l'*Histoire de Saint-Jean d'Angély*, par M. Saudau (prix 10 fr.) et signale dans notre dernier numéro de juillet « un intéressant mémoire de M. Musset » sur Tallemant des Réaux, où l'auteur « prouve victorieusement qu'il n'était pas seigneur des Réaux en Aunis ».

Le *Moniteur de Saintes* du 5 juillet croit « devoir, au nom de la vérité, protester » contre une assertion inexacte du *Bulletin*, p. 254-255, et « estime que cette erreur sera réparée. » Oui, l'erreur sera réparée, mais quand il l'aura fait connaître.

Dans son numéro du 9 août, il nous reprend encore: « Plusieurs confrères de la région ont reproduit une note attribuant à la société des *Archives* l'initiative de la réclamation faite près du ministère spécial pour la conservation des remparts de Brouage. Les renseignements qui leur ont été fournis à ce sujet sont inexacts. » Nous ignorons ce qu'ont dit « plusieurs confrères de la région » de nos démarches « près du ministère spécial; » mais ceux qui ont écrit que le président de la société, informé, le 30 juillet, avait, ce jour même, fait des démarches qui ont abouti, le 3 août, à ajourner l'adjudication et à faire convoquer immédiatement la commission des monuments historiques, ceux-là ont eu raison; et quand ils ont ajouté que d'autres de leur côté avaient agi, M. l'abbé Noguès par exemple qui écrit: *Même; ad sum, qui feci!* « C'est moi qui ai fait remettre directement, et de la main à la main, le 1^{er} août, à M. le ministre la pièce susdite, et j'en ai reçu une réponse favorable datée de la chambre des députés le 4 août », ils ont rendu justice à tout le monde, à chacun, et au correspondant de M. le ministre; ce que fera aussi le *Moniteur*, quelque jour. Et puis nous crierons tous ensemble, harmonieusement et en chœur: « Sauvé, mon Dieu! sauvé!! »

Etat des publications de la société: tome xiv, feuilles 1-15 tirées; 16-18 en épreuves.

Avec la livraison d'octobre du t. v du *Bulletin*, nous expédions les feuilles 23 et 24 du tome II, pages 353 à 384.

Dans sa séance du 21 août, le conseil général de la Charente-Inférieure, sur le rapport de notre confrère M. Mestreau, sénateur, a voté à la société des *Archives* une somme de 300 fr., et pareille somme aux sociétés de géographie de Rochefort, des sciences naturelles de La Rochelle et à la commission des arts à Saintes.

Dans la même séance, il a alloué à MM. Lenoir, Nadeau, Pagnoux, élèves de l'école des beaux arts, une somme de 500 fr. chacun.

Dans sa session de juillet le conseil d'arrondissement de Saintes a émis le vœu que la société des *Archives* fut reconnue comme établissement d'utilité publique.

Par décret du 8 juillet est nommé chevalier de la légion d'honneur notre confrère M. Edmond-Georges-François Modelski, ingénieur ordinaire de première classe au corps des ponts et chaussées à La Rochelle ; « a surmonté de grandes difficultés dans la construction du chemin de fer de Tonnavy-Charente à Marennes, et du canal de Marans au Brault. 25 ans de services. Titres exceptionnels. »

Par décret du 11, M. William Bouguereau a été nommé commandeur dans l'ordre de la légion d'honneur, officier depuis 1876.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique, notre confrère M. Joseph Lair, maire de Saint-Jean d'Angély, a été nommé officier d'académie, et M. le contre-amiral Juin, officier de l'instruction publique.

A l'exposition d'Anvers, notre confrère M. Bouguereau a obtenu dans la section des beaux arts, peinture, un rappel de médaille d'honneur.

Notre confrère M. le contre-amiral Juin a été élu président de la société de géographie de Rochefort, en remplacement du docteur Maisonneuve, décédé.

Le prix d'histoire et de géographie, offert par la société des *Archives* au collège de Saintes, a été, cette année, obtenu par le jeune Marino Planty, de Saintes.

A la distribution des prix de l'institution ecclésiastique de Saint-Jean d'Angély, le 29 juillet, M. Buzy, directeur de l'institution, qui venait d'être remplacé par M. l'abbé Aversenq, a prononcé un discours : *Famille, patrie*, dont la seconde partie est en vers, et qui a été reproduit par l'*Union conservatrice* du 6 août et le *Bulletin religieux* du 8.

Le discours à la distribution des prix du collège de Saint-Jean d'Angély, le 4 août, a été prononcé par M. Corbet, profes-

seur de seconde, qui a pris pour sujet : *Le mouvement historique au XIX^e siècle*. (Voir *Echo saintongeais* du 9 août). Il termine ainsi : « Chaque jour de nouvelles découvertes viennent augmenter les richesses, combler les lacunes, bouleverser les idées reçues, jeter un jour nouveau sur un siècle, une époque, une civilisation entière. Les médailles, les inscriptions, les monuments, les villes disparues et gardées dans le sein de la terre, surgissent tout à coup devant nos regards étonnés et viennent récompenser les travaux et les longues recherches de quelque modeste champion de la science. Loin d'être épuisé, le genre historique ne fait que naître, et le mot d'Augustin Thierry demeure toujours vrai : « Rien n'est fait en histoire. »

Notre compatriote, M. Thouar, qui, en 1883, a fait une première exploration pour rechercher les restes de la mission Crevaux, et a fait la traversée de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique par la vallée du Picolmayo, est reparti pour l'Amérique et a présenté aux gouvernements de la Bolivie, du Paraguay et de la République argentine, qui l'ont parfaitement accueilli, un projet de route par le Picolmayo, afin de faciliter les transactions commerciales entre ces trois pays.

Dans sa séance du 7 avril, la société de l'histoire de France a, sur un rapport de notre confrère M. Anatole de Barthélemy, admis en principe la publication, proposée par M. le baron de Ruble, de l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné, qui formera onze volumes, dont deux de notes et un de lexique.

La même société va imprimer le premier volume des *Chroniques* de Jean d'Auton, dont M. René de Maulde est l'éditeur.

On achève l'impression du *Catalogue* de la bibliothèque de la ville de Saintes, grand in-8 de 704 p., qui paraîtra dans le mois de novembre.

Vient de paraître l'*Annuaire administratif et commercial de l'arrondissement de Cognac*, par Benjamin Bérauld ; 6^e année, 1885 et 1886.

Le *Réveil agricole des Charentes*, qui paraissait à Cognac, à l'imprimerie Vincent, s'est fusionné avec l'*Echo cognacais*, à partir du 30 août. La *Rosée*, qui paraissait à Saintes depuis le 1^{er} janvier 1884, s'est fondue dans la *Gerbe*, à Bourgoin (Isère).

Le *Petit Royan* a paru en juillet 1885. Le 30, a paru le 1^{er} numéro de *La lune*, gazette des bains de mer de Fouras sur l'Océan ; prix du numéro, 20 centimes, in-4^e de 4 pages ; Saintes, imprimerie de A. Chassériaud. La gravure qui porte le titre est de notre confrère M. Duplais-Destouches. Le feuillet contient *Notice sur Fouras*, et reproduit, sans indiquer la source, l'article de M. Duplais-Destouches sur *La lune* de Fouras, paru dans le *Bulletin*, v, 222. Voir pour *Royan-Pontailiac*, p. 383.

A Rochefort ont paru : En avril, le 1^{er} numéro du *Protestant rochefortais*, bulletin mensuel de l'église réformée de Rochefort ; in-4° à 2 col., 4 p. ; 1 fr. par an ; et le 14 août, le premier numéro de l'*Electeur de la Charente-Inférieure*, journal républicain, bi-hebdomadaire ; petit in-4° à 4 col., 4 p. ; imprimerie centrale, 56, rue Denfert-Rochereau ; un numéro, 5 cent.

Le vœu exprimé par M. Maufas (*Bulletin*, v, 148) de voir publier les manuscrits laissés par notre confrère le chanoine Pierre-Théophile Richard, hydrogéologue bien connu, va, paraît-il, se réaliser. M. l'abbé Hippolyte Caudéran ouvre une souscription pour l'impression des œuvres du savant professeur hydrogéologue au petit séminaire de Montlieu, composées de 5 volumes in-8° à six francs chacun : 1° *L'Hydrogéologie ou l'art de découvrir les sources* ; 2° *Questions préhistoriques* ; 3°, 4° et 5° *Voyages et mémoires*. En même temps « la crise que traverse l'église de France, les charges toujours plus lourdes qu'impose le recrutement des élèves du sanctuaire ne permettant pas à messieurs les administrateurs du séminaire de prendre la responsabilité de cette souscription, » lui, M. Caudéran, ouvre, pour élever un monument à la mémoire du chanoine Pierre-Théophile Richard, une seconde souscription qui sera close, dit-il, le 30 septembre. Le *Bulletin religieux* du 19 septembre annonce que pour la publication des œuvres et pour le monument il y a déjà 564 francs.

Il y a six mois que M. Jules Pellisson, bibliothécaire de Cognac, a été nommé juge au tribunal civil de Bergerac. Depuis ce temps (mars 1885), la bibliothèque est fermée, et ceux qui ont besoin de travailler se passent de livres. Il est temps de mettre fin à l'intérim. Quand partout on crée des bibliothèques, Cognac ne peut fermer la sienne.

Par décision du 10 août, le ministre des cultes a accordé à la paroisse de Saint-Julien de l'Escap une somme de 3,500 francs pour la restauration de son église.

Dans sa séance du 20 août, le conseil général de la Charente-Inférieure a voté 500 fr. pour l'église d'Esnandes (Voir *Bulletin*, v, 261), et demandera une subvention de 9,700 fr. au ministère sèp cultes en faveur de ce mounment pour lequel on a déjà dépensé 150,000 francs.

Le 11 août, un incendie a complètement détruit le château de Thors, canton de Matha, appartenant à M. Mesnard, adjoint au maire de la commune, et qui avait été bâti et possédé par une branche des sires de Pons.

A la vente de la collection d'autographes d'Alfred Bovet (23

juin), une lettre d'Agrippa d'Aubigné à monsieur de Candal (23 novembre 1610), s'est vendue 135 fr. ; de Vivonne, marquise de Rambouillet, au cardinal de La Valette, 100 francs ; de madame de Maintenon, pièce comptable, 100 fr. ; de Louis 1^{er} de Bourbon, prince de Condé, lettre à Catherine de Médicis, 510 fr. ; de la duchesse de Berry, (21 mars 1832) au comte de Chazelle, 300 fr. ; de Jeanne d'Albret, (11 mars 1572), 150 fr.

EXPOSITION D'ANGOULÊME. — Un défaut de mémoire nous a fait oublier dans notre compte rendu de l'exposition d'Angoulême le nom de M. Tranchant, serrurier, demeurant à La Rochelle. Nous nous consolerons de cette omission, on pensant qu'une mention spéciale mettra davantage en relief le talent de cet ouvrier réellement doué de qualités artistiques. Il exposait des fleurs en fer forgé, plusieurs pièces d'un lustre richement orné, et enfin une peinture de la porte de l'église d'Esnandes. De cette dernière nous n'avons rien à dire. Ballu a dessiné et Tranchant a exécuté : celui-ci n'est pas responsable des erreurs de celui-là.

M. Tranchant est certes un praticien très habile, dont les efforts doivent être soutenus et fortement encouragés. Les ouvriers qui cherchent à élever le niveau de leur métier, et à ne pas suivre machinalement, bêtement pourrions-nous dire, l'ornière qui a nom routine, sont rares, surtout en Saintonge, où, plus que partout ailleurs, le « j'avons pas coutume » dans la bouche de l'indigène, est un argument péremptoire qu'il est inutile de combattre même par les meilleures raisons d'intérêt. Mais M. Tranchant est un peu tombé dans le travers de beaucoup d'autres ouvriers désireux de faire parade de leur habileté. Il a compté particulièrement sur ses fleurs. Il nous semble qu'il ferait mieux de donner au métal l'ornementation qu'il comporte. Là comme partout ailleurs, le décor doit « être un aveu », la nécessité, « une saillie heureuse de l'utile », dit quelque part Ch. Blanc. Il est certain que les roses de M. Tranchant sont fort bien faites ; mais est-il bien rationnel de forger à coups de marteau une fleur aussi délicate ? nous avouons en toute sincérité que, malgré le « tour de force » d'exécution (on prétend qu'elles sont faites d'un seul morceau sans soudure), nous n'éprouvons aucune satisfaction à voir des roses en fer battu ; au contraire les pièces du lustre, tout aussi bien travaillées, plaisent parce que l'ornementation est en rapport avec la matière employée.

CH. D.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société de géographie de Rochefort ; séance du 27 mars : Description de Fou-Tchéou ; — du 24 avril ; Lecture par M. Biteau d'un mémoire sur les tremblements de terre qui ont eu lieu en Europe depuis les temps les plus reculés et sur leurs causes ; par M. l'amiral Juin, description de Fou-Tchéou et de la rivière Min ; — du 22 mai : Etude d'une tête d'urus trouvée dans la Charente par M. Jardin, et des

affluents péruviens et boliviens de l'Amazone, par M. A. Thouar. — du 26 juin : Nouvelles, combat de Sheipoo ; à travers le Vatnor-Jokull (Islande), par M. A. Thèze ; combat de la frégate l'*Africaine* contre la *Phébé* en 1801, par M. Jardin ; — du 24 juillet : Notice sur Tukopia et ses habitants par M. Lesson ; sur la contrée des Singphoskampti traduction de M. Desgodins ; état actuel de l'archipel des Marquises, par M. Jardin ; tremblements de terre de l'Espagne, par M. Biteau.

Société des sciences naturelles de La Rochelle ; séance du 8 janvier : Communication de M. Doin sur la flore anglaise et ressemblance avec la flore de notre région océanique ; observations de M. Meyer sur l'*ostrea virginica* des Etats-Unis au sujet de la séparation des sexes ; — du 12 février : Communications au sujet de divers mémoires ; — du 12 mars : compte-rendu, par M. Lussion, de divers mémoires ; note de M. Foucaud sur les renonculaires ; lecture d'une notice biographique sur Pierre Belon.

Commission des arts ; séance du 7 mai : panégyrique de la commission, par M. l'abbé Vallée ; l'abbaye de Saint-Séverin, par M. l'abbé Noguès ; statistique des paroisses et couvents de La Rochelle en 1790, par M. l'abbé Gendre : Esnandes, par M. L. de Richemond ; — du 30 juillet : M. le vicomte d'Aviau de Piolant expose que les fortifications si intéressantes de Brouage, arrondissement de Marennes, sont menacées d'être vendues aux enchères par l'administration des domaines, c'est-à-dire détruites par des spéculateurs, et dit qu'on agisse immédiatement ; on pourrait écrire au ministre et lui envoyer un rapport qu'il va rédiger et pour lequel il demande de s'adjoindre M. Louis Audiat pour la partie historique et M. Duval-Laguierce, chef de bataillon du génie, pour la partie technique. La commission décide qu'on écrira au ministre et qu'une circulaire adressée à toutes les sociétés savantes de la région les priera d'intervenir, comme on a fait pour Sanzay. M. Rullier propose d'exposer dans le musée de la ville les objets d'art que possède la commission, tout en prenant des précautions pour assurer son droit de propriété ; ce serait un moyen d'abord de faire connaître la commission au public et de rendre possible l'étude de ces objets aujourd'hui perdus dans une chambre, inaccessible même aux membres de la commission ; M. l'abbé Vallée s'oppose à la proposition ; l'assemblée l'accepte à l'unanimité. M. Duret développe quelques considérations sur l'église d'Esnandes, qui n'aurait été fortifiée qu'après coup, et M. l'abbé Cazaugade fait une lecture sur les pêcheries de la Seugne.

CONFÉRENCES. — A Rochefort, au cercle du Commerce, le 28 juillet, conférence par M. Chevard, ingénieur des arts et manufactures, sur le *Volapük*, langue universelle inventée par M. Schleyer, linguiste de la ville de Constance (Voir le *Phare des Charentes* des 9 et 11 août). Quand chacun aura appris le *Volapük*, tout le monde se comprendra ; et ce sera bien plus com-

mode. Ainsi pour dire : *Vive la France*, on criera : *Flent lifomas* ; — à Saintes, le 16 août, par M. Léopold Maillard, les *Droits du peuple*.

NÉCROLOGIE.

La société des *Archives* a trois nouvelles pertes à déplorer :

I. Le 12 juillet, est mort à Clavette, où il était né, en 1856, Etienne Muon, professeur au petit séminaire de Montlieu, vicaire de Saint-Jean à La Rochelle, puis, forcé par sa santé de renoncer au ministère, précepteur des enfants de M. le comte de Saint-Légier. Atteint d'une de ces affections qui ne pardonnent jamais, depuis plusieurs mois déjà il se survivait à lui-même ; « cette vie que les soins les plus assidus essayaient vainement de prolonger, n'était plus qu'une lente agonie. » Par sa piété qui éclatait à tous les yeux, dit le *Bulletin religieux* du 18 juillet, par son aimable simplicité, par le charme de ses relations, par son caractère toujours calme et enjoué, même au milieu des plus vives souffrances, l'abbé Muon s'était concilié d'universelles sympathies. Dieu lui avait donné une intelligence vive et pénétrante ; son mérite fut de la cultiver avec une persévérante énergie et de la diriger toujours vers les horizons les plus en harmonie avec sa vocation. »

II. Le 3 août, est décédé à Saint-Nazaire Marie-Joseph-Augustin Fellmann, curé de Saint-Nazaire et de Soubise, son annexe, né à Surgères, le 25 mai 1846, de Joseph-Benjamin Fellmann, chrétien fervent, sévère observateur de ses devoirs, fort instruit et lettré, et de Marie-Elisabeth Lorit, femme excellente et pieuse, à qui, en mars 1846, le R. P. Nivet, jésuite, prédit que l'enfant qu'elle portait était un garçon et serait prêtre. Le père, instituteur modèle, exerça jusqu'à 80 ans ses fonctions avec un dévouement sans bornes et sut dignement élever ses enfants, dont l'un est curé de Courçon ; un autre, sous-lieutenant au 3^e régiment de zouaves, vint d'être porté à l'ordre du jour de l'armée pour être entré le premier à la tête de sa compagnie dans la citadelle de Hué, après avoir vu son capitaine tué à ses côtés. Augustin Fellmann passa son enfance à Marans où son père était instituteur. Son intelligence, sa piété, sa douceur le firent chérir, et son souvenir y était resté tel que, quand il fut nommé curé, près de là, à Charron, c'était une joie parmi le peuple de le saluer par son prénom.

En 1858, élève du petit séminaire de Montlieu, où il fit avec succès de bonnes études, il crée le rôle d'Ixile dans une tragédie de ce nom, composée par l'abbé Rainguet et mise en musique par M. W. Moreau, de Montmorillon, et joua si souvent et si bien ce rôle que les étrangers au petit séminaire de Montlieu ne l'appelaient qu'Ixile. Il y eut pour professeur son frère aîné qu'il aimait tendrement et qui avait pour lui l'affection d'un père. En 1864 élève du grand séminaire, ordonné prêtre en

1869, il fut, le 1^{er} juin de cette année, nommé vicaire à Saint-Pierre d'Oleron, sous M. l'abbé Bardon. Son zèle lui causa une maladie de plusieurs semaines, et, en 1871, il gagna la variole au chevet des varioleux. Pour lui donner du repos, on l'envoya comme professeur de troisième à Montlieu, où, pendant trois années, il se fit adorer de ses élèves. En 1874 curé d'Eschebrune, il fouilla les Archives et publia dans notre *Bulletin*, II, 66, le résultat de ses recherches. En 1880, il passa à Chartron où il établit l'œuvre des mères chrétiennes et la société des enfants de Marie, où il créa une société philharmonique composée de 60 jeunes gens qui, au lieu du cabaret, se réunissaient au presbytère.

L'*Echo rochelais* du 8 août, dans un article fort élogieux, a raconté ce qui lui arriva alors : « Bon, enthousiaste, vaillant, il mettait un zèle infatigable au service du sacerdoce. Surveillé, dénoncé, traqué... il eut la douleur de se voir traduit, à La Rochelle, en police correctionnelle, sous le prétexte d'avoir signalé, dans un sermon, le mauvais état de la toiture de son église... A l'audience du tribunal, il fut accompagné par la plus grande partie de ses paroissiens, qui tenaient à donner à leur excellent curé une preuve sensible de leur attachement et de l'estime qu'ils faisaient de sa personne. Les nombreuses dépositions des témoins qui avaient été cités furent tellement favorables au curé de Charron, que le tribunal se vit forcé de l'acquitter, malgré l'ardent réquisitoire du ministère public. Si le fait de comparaître en police correctionnelle est un jeu pour de véritables malfaiteurs, il n'en est pas de même lorsqu'un honnête homme, et surtout un ecclésiastique, se voit forcé de venir s'asseoir sur le banc, encore tout chaud, que viennent de quitter des repris de justice. M. l'abbé Fellmann souffrit donc une véritable torture en se voyant exposé à être confondu avec de pareilles gens. L'acquittement prononcé, il semblait que tout devait être terminé; il n'en fut rien. Le ministère public... fit appel du jugement d'acquittement. Nouvelles angoisses pour le pauvre prêtre, obligé d'aller à Poitiers pour comparaître de nouveau en police correctionnelle. Là, il ne pouvait plus être accompagné de ses paroissiens. Cette fois, il fut condamné à 16 francs d'amende et aux frais des deux instances... Pour le bien de la paix et par un sentiment tout chrétien, l'abbé Fellmann se résigna à s'éloigner, et il partit pour Saint-Nazaire, où il vint de mourir à la fleur de l'âge, brisé par le chagrin. »

Nommé curé de Saint-Nazaire le 25 avril 1885, fatigué, abreuvé d'amertume, blessé au cœur, il obéit sans se plaindre; au commencement de juillet, il tombe malade la maladie cède au traitement du docteur Thèze; son frère aîné et sa sœur, qui ne l'ont pas quitté un instant et l'ont soigné avec un dévouement admirable, espèrent une convalescence. Mais malgré leurs soins de chaque minute, le malade avec une pieuse résignation s'éteignit sans souffrance, le sourire sur les lèvres et les mains levées au ciel.

En quelques mois Fellmann par sa douceur, son affabilité, son intelligence, avait gagné le cœur de ses paroissiens. M. le marquis de Saint-Hilaire, qui l'avait en haute estime, n'a pas manqué un jour de l'aller voir sur son lit; et ses funérailles ont bien montré la douleur de tous. « A Saint-Nazaire, disent les *Tablettes de Rochefort* du 11, M. le maire Porcheret avait convoqué le conseil municipal aux obsèques, et, bien que protestant, il a voulu tenir un cordon du poêle avec son adjoint M. Benon, M. Roux, président du conseil de fabrique, et M. le vicomte de Piolant, président des syndicats de l'Estrée et de Lupin. A Soubise, une nombreuse population attendait le char funèbre à l'entrée de la commune. Pour répondre à son désir, le corps du vénéré pasteur a été déposé quelques instants dans l'église, puis reconduit jusqu'au bac par les paroissiens de Soubise. L'éloge du défunt était unanime, et on a été heureux d'entendre M. l'archiprêtre de Marennes exprimer les sentiments de tous, dans un langage inspiré par le cœur. Depuis longtemps on n'avait assisté à une telle manifestation et vu un homme de bien emporter tant de regrets mérités. »

Ses obsèques ont eu lieu à La Rochelle le 6 août, au milieu d'une grande foule et de plus de quarante prêtres émus du deuil d'une honorable famille et touchés de la perte prématurée de ce jeune prêtre intelligent. Au cimetière, un ami d'enfance, M. l'abbé Mongis, curé de Bédénac, ancien curé de Lagord, a prononcé sur sa tombe une éloquente oraison funèbre; et le *Bulletin religieux* du 8 lui a consacré six lignes et demie.

Fellmann fut membre de la société des *Archives* dès le commencement, et membre actif. Il avait la passion des vieux documents et des œuvres d'art. Il a publié plusieurs pièces importantes dans le *Bulletin* et un travail illustré dans le recueil de la commission des arts sur les cuves baptismales d'Ars (Charente) et de Brives (Charente-Inférieure). Il avait réuni de nombreuses notes et commencé un travail sur les cheminées. Son presbytère était plein de vieux meubles, d'anciennes faïences et autres objets dont, malgré la gêne causée par les procès et ses déplacements, il n'avait pas voulu se séparer; et ses amis conservent de lui des dessins charmants. On le voit, ce prêtre zélé, éloquent, était en outre un érudit et un artiste. La mort l'a pris à 39 ans. G. F. A.

III. — Le 12 août, est décédé à Mortagne-sur-Gironde Stanislas-Henri-Charles Braud, curé de cette paroisse, né le 8 octobre 1838, à Soullans, près de Saint-Jean du Mont (Vendée), fils d'un modeste et religieux instituteur, mort comme lui à 47 ans, et de la même maladie. Elève du petit séminaire de Chavagnes en Paillers, puis après avoir essayé en vain d'entrer dans la congrégation des pères de Chavagnes, fondée par le vénérable Baudouin, élève du grand séminaire de La Rochelle, il fut ordonné prêtre par Landriot le 21 mai 1864, et célébra sa première messe dans la chapelle des frères de la doctrine chré-

tienne, ancienne chapelle de l'oratoire de La Rochelle, dont il devait plus tard avec émotion retracer l'histoire. Vicaire à Marennes sous l'abbé Frédéric Brassaud, puis de Rochefort sous M. l'abbé Rémi-Roul, curé (1^{er} janvier 1867) de Croix-Chapeau, d'Escoyeux (1871), enfin de Mortagne sur Gironde (10 octobre 1883), il sut se faire aimer par son caractère droit, par son activité prudente, par son intelligence aimable. Son zèle s'exerça à Escoyeux dans la restauration de son église, monument du xii^e siècle avec fortifications du xiv^e, et il y dépensa plus de vingt mille francs. Il rechercha avec empressement tous les souvenirs qui s'y rattachaient et grava sur la pierre le nom de ses prédécesseurs qui y avaient été inhumés. En même temps il dressait pour Croix-Chapeau, pour Escoyeux et pour le Douhet qu'il desservit plusieurs années, un *Etat nominatif* de MM. les curés et vicaires dont il put retrouver les noms. Un de ses biographes raconte même à ce sujet que « l'état encadré relatif à Escoyeux resta longtemps appendu à la mairie de cette commune. Un beau jour, les édiles ayant trouvé ce tableau trop clérical l'ont enlevé, non sans avoir longuement délibéré. »

A Mortagne, paroisse plus considérable, son activité trouva encore à s'exercer. L'ermitage de Mortagne est célèbre ; il rappelle les premières années du christianisme, prêché par saint Martial et par saint Ausone, devenu évêque d'Angoulême. L'abbé Braud voulut continuer l'œuvre commencée par son prédécesseur l'abbé Fleury, la restauration du culte de saint Martial et de saint Ausone ; il organisait à l'ermitage des pèlerinages qu'il conduisait au chant d'un cantique composé par M. l'abbé Savineau ; il rêvait une statue monumentale de saint Ausone, qui aurait dominé la Gironde. L'évêque d'Angoulême, M^{sr} Sebaux, l'encourageait fort et le pressait d'écrire une vie du saint, dont il s'occupait quand la mort est venue l'arrêter dans ses projets. Une nuit, il est appelé par un malade ; il est saisi par le froid ; six jours après, il n'était plus.

Sa mort a été un deuil public. Le 14, toute la population qui le vénérât a suivi son cercueil. M. l'abbé Carteau, doyen de Cozes, s'est fait à l'église l'interprète de la douleur publique « et bien des sanglots ont répondu à l'éloge des vertus et des services du pasteur. » Au cimetière, le maire de Mortagne, M. le docteur Mauny, a prononcé, au nom de tous ses concitoyens, des paroles de regrets. Enfin deux de ses amis, M. André L. et M. le chanoine Savineau, ont publié sur lui des notices où ils ont apprécié avec cœur et talent ses mérites et ses travaux. Voir aussi l'*Echo rochelais* du 19 août et le *Bulletin religieux* du 22 août, d'où ces deux notices sont extraites.

Braud faisait partie de la société des *Archives* depuis l'origine et il a donné fort souvent des notes à notre *Bulletin*, jusque dans le dernier numéro. Il avait été aussi assez longtemps membre de la commission des arts et même membre du comité de publication, dont il avait été, non sans quelque douleur, écarté par un de ses confrères. Il avait le goût des recherches

historiques, et consacrait à l'étude le temps que lui laissait son ministère. « *Vae soli* », répétait-il souvent ; maxime également vraie pour le prêtre dont le labeur intellectuel est la meilleure sauvegarde après le zèle des âmes. » Outre (Voir *Bulletin*, II, 47) l'état nominatif des curés de Croix-Chapeau, du Douhet, d'Escoyeux (3 feuilles, 1879), Soullans (1880) et de nombreux articles dans les *Semaines religieuses* de Luçon et de La Rochelle, il a publié : *Monseigneur Cortet, évêque de Troyes*, 1875, in-12, 31 p.; *Notice sur le sanctuaire de Sainte-Marquerite*, La Rochelle, imp. Dubois, in-8, 1881, 76 p.; *Monseigneur Etienne de Champflour, 4^e évêque de La Rochelle*, id., 1883, in-8, 78 p.; *Ephémérides diocésaines religieuses*, juillet et août, La Rochelle, imp. Dubois, 1881, in-8, 11 p. Les dix premiers mois avaient paru dans le *Bulletin religieux* qui refusa d'imprimer le reste, malgré le vif intérêt qu'offraient ses chroniques. (*Bulletin*, III, 256). Il laisse un grand nombre de mémoires et de notes qu'il attendait le moment de publier dans nos volumes ou à part, et dont il s'occupait continuellement afin d'arriver à la perfection. Nous saluons d'un hommage attendri ce bon travailleur et cet ami dévoué, qui voulait bien nous accorder quelque confiance, Fellmann et lui s'en sont allés en même temps ; deux intelligences de moins, deux savants de moins L. A.

Le 29 juillet est décédé à La Rochelle Pierre-Jean Mallet, veuf de N. Barbe, âgé de 75 ans, médecin en chef des hospices civils, membre du conseil de fabrique de la cathédrale et du conseil diocésain des œuvres catholiques. « Le docteur Mallet est unanimement regretté, dit l'*Echo rochelais* du 1^{er} août ; médecin consciencieux et charitable, il remplit une mission et ne fit pas un métier. »

Le 3 juillet, est décédé aux Roches-Baritaud (Vendée) Paul-Alexandre Marchegay, né le 10 juillet 1812 à Lousigny, commune de Saint-Germain de Prinçay, officier de l'instruction publique et chevalier de la légion d'honneur (1867). Licencié en droit (1835), élève de l'école des chartes, archiviste-paléographe, il fut attaché aux travaux historiques de la bibliothèque royale et nommé en 1841 archiviste de Maine-et-Loire, fonctions dont il se démit en 1852 et fut nommé archiviste honoraire. Il a classé l'important chartrier de Thouars de M. le duc de La Trémoille, et publié divers travaux d'érudition : *Archives d'Anjou*, *Chronique d'Anjou*, *Cartulaire du Ronceray*, *des sires de Rays*. et des articles, notes, documents dans la bibliothèque de l'école des chartes, les *Archives du Poitou*, la *Revue de l'Anjou*. Il a préparé les *Documents historiques inédits* sur le département de la Charente-Inférieure (in-8, 1874), qu'a publiés M. de Richemond. Il a donné à nos volumes des *Archives* d'importants documents que nos lecteurs n'ont pas oubliés. Voir dans la *Revue poitevine* d'août l'allocution prononcée à ses obsèques par M. le pasteur D.-H. Meyer.

Le 3 juillet, est décédé à Rochefort Thomas, Pierre-Théophile-Frédéric Bouju, officier de la légion d'honneur, capitaine de vaisseau, âgé de 58 ans, né en l'île de Ré, où il a été inhumé, époux de Cécile-Eléonore-Héloïse Hébert. M. l'abbé Rémy-Roul, curé de Saint-Louis, avant l'absoute, a prononcé quelques paroles de regrets et d'éloges; et à la gare M. l'amiral Juin a fait l'éloge du défunt. Voir *Tablettes de Rochefort* du 7.

Le 4 septembre, est décédé subitement à Royan chez son gendre M. Alexandre Robin, de Cognac, J.-L. Gustave Delmas, né à La Rochelle le 7 avril 1833, pasteur à Bordeaux depuis 1863, nommé en 1877 président du consistoire, et en 1879 chevalier de la légion d'honneur. Il était frère de M. Emile Delmas, maire de La Rochelle, conseiller général, et avait épousé M^{lle} Faure, de Bordeaux. « Par son élévation d'esprit, l'étendue de ses connaissances et la dignité de son caractère, dit la *Gironde* du 6 septembre, il s'était acquis les sympathies les plus sérieuses et les plus profondes. » Ses obsèques ont eu lieu à Bordeaux. Il était fils de L. Delmas, pasteur de La Rochelle et président du consistoire, qui a publié l'*Eglise réformée de La Rochelle* (1870).

Le 21 septembre, est décédée à Orléans, Olympe-Elisabeth Boucher de Molandon, veuve d'Octave, vicomte de Beaucorps, dont nous annoncions la mort dans notre dernier numéro, v, 256 (Voir pour l'éloge de cette femme distinguée les *Tablettes* du 24).

ARCHÉOLOGIE

Il y a plusieurs mois, on a trouvé, en faisant des travaux de voirie sur la place de l'église Saint-Martin, à Pons, un plomb, un peu moins large qu'une pièce de cinq francs, portant sur une face les armes de la ville de Paris avec ces mots : BUREAU DE PARIS, et sur l'autre face les armes de la maison de France avec ces mots : FERMES DU ROY.

M. le docteur Réjou continue ses découvertes sur le terrier du Moulin Devent, à Rouffiac. Des travaux de culture ont montré des traces évidentes de foyers néolithiques; au milieu de cendres et de charbon étaient des silex, un fragment de hache polie, des os brisés et des poteries semblables à celles du Peu-Richard et portant les mêmes ornements.

Les arènes de Saintes, dont l'état a entrepris le déblaiement (20,000 francs en deux annuités), et dont, depuis deux ans, il a suspendu les travaux, jusqu'à ce que la ville, qui s'y est engagée, ait enlevé les terres, sont dans une situation très déplorable. Ces vieux murs, enfouis sous des terres séculaires qui les

protégeaient un peu contre les intempéries, ont soudain vu la lumière, tout imprégnés d'humidité ; et les pierres s'effritent chaque jour. Laissez faire, et sous peu cet important monument sera bien plus détérioré qu'avant. Il semble ne plus exciter l'intérêt que des étrangers qui le viennent voir, quand ils peuvent en trouver l'accès.

Dans sa séance du 7 août, le conseil municipal de Saintes, a voté une somme de 150 fr. en faveur de la commission des arts, pour les fouilles des thermes de Saint-Saloine. Il y a donc lieu d'espérer qu'avec cette subvention et celle du conseil général la commission va achever de reconnaître cet intéressant établissement dont on a malheureusement découvert jusqu'ici que les parties les plus insignifiantes.

SÉPULTURES A CHATELAILLON

Il est beaucoup de contrées où c'est au sol, qu'il faut demander la connaissance du passé. Tous les points d'un territoire n'ont point été en effet le théâtre d'événements assez importants pour que l'histoire ou même une tradition précise aient recueilli le souvenir de faits d'un intérêt secondaire, et sans le secours de l'archéologie, c'est-à-dire sans l'étude des monuments ou des mobiliers anciens, il resterait bien peu de notre passé le plus lointain.

C'est en ne tenant pas compte de cet élément de critique historique que le P. Arcère et ses successeurs ont tant hésité sur la question de savoir si l'Aunis n'avait pas été peuplé à une époque relativement récente, soit par les Alanis, opinion née d'une erreur d'étymologie, soit par des criminels ou des réfugiés de toutes sortes.

« On croit en général que les Romains se sont arrêtés dans notre pays au sud de la Charente, lit-on dans l'*Histoire des Rochelais* de Delayant, et l'on a renoncé à chercher dans nos contrées et par conséquent à La Rochelle, l'emplacement du Portus Santonum de Ptolémée, »..... et l'auteur ajoute : « Il est bien probable qu'en effet les lieux où est aujourd'hui La Rochelle étaient alors inhabitables. »

Pourquoi inhabitables ! Serait-ce à cause du voisinage des marais ? S'il en était ainsi, l'Aunis ne serait habitable que depuis le milieu du xvii^e siècle puisqu'à cette époque seulement remontent les débuts de l'assainissement des marais. Or, si nous ne sommes pas absolument certains de l'état climaterique du pays à l'époque paléolithique, il n'en est pas de même pour l'époque néolithique, et nous pouvons affirmer que, de cette époque au xvii^e siècle, l'état sanitaire n'avait pu s'améliorer, au contraire. Or habité à l'époque néolithique, habité du ix^e au xvii^e siècle, pourquoi l'Aunis n'aurait-il pas été habité dans l'intervalle de ces deux périodes.

A priori, il nous répugnait donc de croire que les Romains notamment avaient arrêté leur occupation du pays à la Charente et à la Gère au sud, à la Sèvre au nord. Il nous paraissait invraisemblable que les Romains ou les Gallo-romains eussent intentionnellement laissé se former un refuge naturel pour les nombreux mécontents et les énergiques adversaires, que leur occupation leur avait suscités dans les Gaules, refuge qui serait devenu sans aucun doute un foyer de révolte.

Il fallait en trouver une preuve évidente. Il y a déjà trois ans un fragment de brique à rebords, amené d'une grande profondeur, nous avait laissé croire à la présence du peuple-roi à Châtelailлон, notre ancienne capitale ; mais le fragment était bien informe. Aujourd'hui la démonstration est faite, et nous ne répugnons plus autant à voir dans le nom de *Castrum Julii*, qui fut l'un des noms de Châtelailлон au moyen âge, et dans celui de Turje, *Turris Julii*, donné à un rocher, un souvenir lointain d'un castrum dont les Romains ou les Gallo-romains auraient couronné cette position formidable, pour couvrir le pays contre une attaque venant de la mer.

Voilà tantôt deux ans que nous avions le maire d'Angoulins des découvertes probables que la construction du nouveau chemin de Châtelailлон allait provoquer, et que nous avions obtenu officiellement l'autorisation de faire surveiller les fouilles et les travaux. Aussi ne nous laissâmes-nous pas emporter, comme certains visiteurs et correspondants de revues du département, par l'enthousiasme de l'imprévu, quand nous vîmes surgir deux sarcophages, sachant bien que nous en ferions bonne et ample moisson, et nous attendant à des découvertes autrement intéressantes encore.

La suite des travaux n'a pas trompé nos prévisions, et nous apportons aujourd'hui, comme nous l'avions promis, le bulletin des fouilles avec nos observations.

Sépultures. Le chemin prévu se dirigeait du nord au sud en remontant le coteau pour venir rejoindre, à l'est des ruines du prieuré de Saint-Romuald, l'ancien chemin de Portpumay à la ville de Châtelailлон. A quelques cent cinquante mètres en avant du village, il traversait une rase bâtise qui ne figure pas sur les anciens plans, même sur celui de la baronnie de Châtelailлон, mais dont l'antiquité ressort de la simple inspection des lieux. C'est avant cette rase bâtise que le premier sarcophage a été rencontré ; puis de l'autre côté les sépultures devinrent nombreuses, tellement qu'elles créaient un véritable obstacle aux travaux de construction du chemin. Les sarcophages découverts, au nombre de 30 ou 40, étaient tous orientés, la tête à l'ouest, les pieds à l'est ; ils étaient faits les uns de craie de Saintonge et les autres de calcaires d'Ardillères ou du Thou ; d'autres encore de calcaires tendres ou marnes blanches de Châtelailлон ; ils étaient trapézoïdes, plus larges à la tête qu'aux pieds, sans évidemment à la tête ; ils avaient pour dimension moyenne : Longueur, 1.90 ; larg. en haut, 65 ; larg. en bas, 30 à

45 ; profondeur extérieure, 38 ; profondeur intérieure, 30 cent.

Les coffres étaient fermés par d'énormes couvercles en forme de toit ou en dos d'âne, atteignant jusqu'à 75 centimètres de largeur à la tête, et 2.20 de longueur.

Les sarcophages reposaient généralement sur les premières roches et étaient noyés dans un banc d'argile blanche.

Ils ne portaient aucune trace d'inscription, si ce n'est toutefois le couvercle de l'un d'entre eux qui, à l'angle intérieur de droite, à l'extrémité du pied, présente l'apparence d'un caractère assez analogue au sigle de l'Ave.

Quant aux nombreuses stries qui occupent le milieu du dessous du couvercle, elles ne sont là que pour témoigner le peu de soin que les ouvriers mettaient à polir leurs pierres.

Ces sarcophages sont en somme absolument semblables entre eux et à ceux qui reposent au musée archéologique de la ville de La Rochelle, et qui ont été trouvés au pied même de l'ancien prieuré de Saint-Romuald.

Nous ne connaissons à Châtelailon qu'un sarcophage qui ait un évidemment à la tête ; c'est celui d'un enfant trouvé nous ne savons où, mais tout auprès, et qui sert depuis de longues années d'auge pour abreuver les bestiaux.

Toutes les sépultures de ce champ de repos n'étaient pas aussi soignées. Quelques unes avaient le couvercle, sans avoir le sarcophage, remplacé alors par des pierres debout ; quelques uns mêmes, ainsi construits, avaient deux couvercles reposant côte à côte sur un *mur mitoyen*. D'autres enfin et en grand nombre ne présentaient aucune trace de sarcophage et témoignaient que les corps avaient été inhumés dans une simple bière.

Mais parmi toutes ces sépultures il en est une qui mérite d'attirer l'attention ; c'est une sépulture faite en briques dites romaines, *tegula*. Elle avait un mètre de long sur 30 cent. de large ; elle était rectangulaire ; les tuiles romaines placées côte à côte formaient les parois de la tombe qui contenait d'ailleurs entassés sans ordre les ossements de plusieurs corps. Cette sépulture avait la même orientation que les autres.

Quant aux corps, ils étaient généralement noyés dans une terre fine provenant des infiltrations ; quelquefois un même sarcophage en contenait plusieurs ; d'autres portaient trace d'un bouleversement postérieur. Quelques rares sépultures contenaient à l'intérieur un vase d'une terre jaunâtre grossière, en forme de cruche sans anse ; ce même vase se retrouve plus fréquemment aux pieds, à l'extérieur, noyé dans un bain de mortier. Aucun autre objet mobilier ne se rencontra dans les sépultures.

Excavations. Les sépultures ne furent pas les seules découvertes résultant de ces travaux. Le creusement de la tranchée mit au jour des excavations étranges, et qui paraîtraient inexplicables à celui qui n'aurait pas suivi les travaux. Onze sont encore visibles ; trois s'ouvrent à fleur du sol, tandis que huit

figurent des cavités qui noyées dans une argile vierge n'auraient aucune communication avec l'extérieur. Ces excavations étaient à peu près rondes, mesurant, les plus grandes, 1 m. 90 de hauteur moyenne sur 1 m. 70 de largeur ; la longueur que nous n'avons pu absolument vérifier devait être un peu plus considérable.

Ces excavations, éloignées environ d'un mètre du sol, se rétrécissaient en un goulot qui devait aller de 0.75 à 1.20 de diamètre, prenant ainsi la forme d'une outre ou d'un *dolium*.

Dans leur état actuel, ces excavations sont encore garnies de moëllons grossiers et portant l'apparence soit de traces de feu, soit d'un contact avec des matières végétales ou animales décomposées. Elles sont remplies de terre ou de cendres noirâtres, contenant des ossements de volatiles ou d'animaux domestiques, de minerais de fer, de poteries blanches, grises ou noires généralement grossières, de fragments de briques; nous avons même cru y remarquer un fragment d'amphore.

Des excavations analogues doivent exister aussi à l'ouest du prieuré. Il y a deux ans, en établissant une citerne dans le jardin de la maison des douanes, une barre à sonder disparut presque entièrement dans une cavité pleine de matières molles et placées à un mètre cinquante centimètres de profondeur. Dans une autre cavité à peu près vide on trouva un vase en poterie vernissée, qui a été déposé au musée de la ville de La Rochelle.

Ces découvertes soulèvent deux questions intéressantes :

1° L'âge des sépultures ; 2° L'âge et la destination des excavations.

L'âge des sépultures. Disons-nous, avec l'observateur de la *Charente-Inférieure*, que les sarcophages appartiennent à l'époque du roman primaire ? Nous nous en garderons absolument et pour plusieurs raisons, alors même que la forme dépourvue d'évidement à la tête serait plus ancienne que la forme évidée, ce qui paraît peu soutenable ; depuis la découverte de l'hypogée martyrium par le P. de la Croix, il serait difficile de prétendre (bien que nous en ayons jadis émis l'idée, alors générale), que les deux formes n'ont pu vivre parallèlement, et la forme la plus simple se conserver par des raisons d'économie, ou par tout autre motif ; or les sépultures de Saint-Romuald appartenant toutes à une même forme générale, le trapèze sans évidement, il faudrait donc admettre qu'on ne mourut à Saint-Romuald qu'avant l'établissement du prieuré.

Le prieuré existait en 1129, époque du siège de Châtelailon, mais ne pouvait guère avoir beaucoup plus de cent années d'existence. Saint Romuald, le fondateur de l'ordre des camaldules établis au prieuré, né vers 956, mourut vers 1029. Ce fut donc vraisemblablement vers le commencement du xi^e siècle qu'il dut fonder notre établissement religieux ; et nos tombes se sont probablement groupées autour de ce lieu dans les an-

nées qui suivirent l'établissement des moines. Le cimetière de la ville était d'ailleurs bien plus à l'ouest, et, il y a quelques trente ans, la mer en emportait journellement les restes avec la falaise.

Mais c'est à une époque bien plus éloignée que nous croyons devoir faire remonter la sépulture en tuiles dites romaines. Si nous en croyons M. de Verneilh, l'abbé Cochet et quelques autres écrivains, on aurait fait ou du moins utilisé jusqu'au XI^e siècle, dans le Limousin et le Périgord, des briques semblables à celles de l'époque romaine. Mais n'en eût-on pas fabriqué, qu'on eût toujours pu, faute de matériaux, utiliser celles que l'on avait pour une construction analogue à celle que nous signalons. Il nous répugnerait toutefois de croire que cette sépulture pût être postérieure à l'époque carlovingienne, étant donnée sa forme absolument rectangulaire qui la rapprocherait sensiblement des formes gallo-romaines.

2^e Age et destination des excavations. — En ce qui concerne ces monuments, l'hypothèse des sépultures nous semble devoir être écartée ; ces excavations ne contiennent pas en effet assez de cendres, et il n'y a trace d'aucune partie d'ossements humains. On y verrait bien plus volontiers des silos creusés dans une argile imperméable et destinés à conserver des grains ou des provisions. Antérieures à l'époque de l'occupation romaine, ou contemporaine des Gallo-romains, elles auraient été comblées avec des débris de cette dernière époque.

Il nous serait d'ailleurs facile de signaler sur bien des points des découvertes de monuments analogues et tout aussi inexplicables. Nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs au *Bulletin* de la société scientifique de la Corrèze, rappelé dans le *Bulletin* du comité des sociétés savantes, archéologie, 1883, p. 146, et aux découvertes faites par M. Ritter sous les fondations de l'église Notre-Dame de Niort, et signalées dans le *Bulletin* de la société de statistique des Deux-Sèvres, t. II, p. 137, 1874.

A Saint-Romuald nous n'avons trouvé en somme qu'un cimetière des temps modernes (sépultures avec bières) et du moyen âge (sarcophages en pierres ou en briques), superposé à des cavités appartenant à une civilisation plus ancienne, et où l'époque romaine s'est manifestée par quelques débris.

Mais nous avons eu la bonne fortune de trouver aussi un cimetière gallo-romain. Ce dernier n'est plus sur le coteau, mais bien dans les sables, sur le bord d'un chemin qui partant du castrum devait se diriger vers l'Isleau, Aytré ou Angoulins. Il est caractérisé par des sépultures en plein sable, sans traces de bière, la plupart orientées. Les ossements sont accompagnés de vases en terre rouge ou grise ou de verre, quelques uns fort jolis de pâte, de couleur, ou de forme ; plusieurs d'entre eux, à mouchetures jaunes sur fonds rouge, rappellent un peu les vases trouvés si fréquemment dans les sépultures poitevines. Cette poterie doit provenir d'une fabrication saintongeaise.

Une sépulture contenant un squelette, placé dans une position anormale bien qu'horizontalement, était accompagnée d'objets en cuivre ayant dû faire partie de son ajustement, et d'un petit silex à forme régulière provenant vraisemblablement d'un briquet.

Ajoutons enfin que l'occupation gallo-romaine dans cette contrée a dû être longue et importante ; non seulement en effet certaines parties des cordons littoraux de galets contiennent des fragments de briques à rebords ; mais en septembre 1884, le forage d'un puits nous a fait découvrir une brique à 150 mètres de la plage actuelle, sous les sables, et à 2^m50 de profondeur, reposant sur une couche de cailloux roulés, témoin irrécusable de l'ancien rivage de la mer.

Telles sont les découvertes qui établissent péremptoirement l'existence d'une civilisation gallo-romaine à Châtelailon. Cette civilisation, comme nous l'avons vu par les silos, avait dû prendre la place d'une occupation gauloise, qui elle-même s'était trouvée sur un terrain où nous avons constaté la présence des hommes de la période robenhausienne. Notre moisson, nous l'espérons bien, n'est pas achevée, et nous tiendrons les lecteurs du *Bulletin* au courant de nos futures découvertes.

G. MUSSET.

BROUAGE ET SES REMPARTS.

Depuis vingt ans au moins, il est question de vendre Brouage. Brouage, chef-lieu d'une amirauté établie par Henri II (mars 1587 ; voir l'édit dans les *Archives*, vi, 376), n'est plus qu'un écart de la commune d'Hiers-Brouage ; ville morte de la Charente-Inférieure, véritable Aigues-Mortes de l'Océan. L'état lui a successivement enlevé ses arsenaux, ses fonctionnaires, en dernier lieu sa garnison ; et, n'en sachant que faire, voulait au moins s'en défaire. Mais qui consentirait à acheter Brouage ? Les remparts construits par l'ingénieur d'Argencourt et où se montre partout le blason du cardinal de Richelieu, l'écu sommé du chapeau de cardinal avec l'ancre amirale, pourraient fournir des matériaux pour bâtisse ; mais les démolitions coûteraient plus que les pierres prises à la carrière. On a bien vu les difficultés qu'il y avait à démolir ces moëllons noyés dans le ciment et revêtus de pierres de taille reliées par du fer, quand on a, il y a quelques années, renversé les deux magnifiques portes d'entrée pour y faire plus aisément passer à peu près une voiture et demie par jour. Cette fois, il s'était rencontré des entrepreneurs disposés à acheter les murs de Brouage aux enchères, et le péril devenait sérieux.

M. le vicomte d'Aviau de Piolant s'empressa d'avertir, dès le 30 juillet au matin, le président de la société des *Archives*, qui réunit aussitôt le bureau, et écrivit à un de nos confrères, membre du comité des monuments historiques, à Paris. Dès le 5 août, il recevait la nouvelle qu'une démarche personnelle faite auprès du ministre des finances suspendait la mise en

vente, et que le comité des monuments historiques était convoqué pour délibérer. Le 7, le comité a désigné M. Lisch, inspecteur général des monuments, pour lui faire un rapport. La menace est donc ajournée.

Pendant ce temps, la commission des arts (séance du 30 juillet) chargeait M. d'Aviau du Piolant de lui faire un rapport qui serait transmis au ministre de l'instruction publique. Ce rapport, très intéressant, daté de « Brouage, le 28 juillet », date erronée, puisque l'auteur ne fut chargé de le rédiger que le 30, a paru dans l'*Echo rochelais* du 19 août. Il fait habilement valoir les motifs qui obligent à conserver Brouage au point de vue hygiénique et archéologique ; il énumère quelques uns des souvenirs historiques ; il évoque la mémoire de « l'immortel de Champlain, ce noble fils de Brouage, fondateur de Québec, ce grand patriote qui contribua pour une si large part à faire du Canada une terre française, » se séparant en cela de l'auteur d'un livre sur *Marennes et ses environs*, « relation charmante », écrit-il, « œuvre instructive », où l'on apprend que, malgré l'affirmation de Champlain lui-même, Champlain n'est pas né à Brouage : « On prétend que Champlain est né à Brouage, c'est une erreur ; assurément, il n'y a pas vu le jour. »

Ajoutons quelques détails négligés par notre confrère : c'est Jacques de Pons qui a fondé Brouage, auquel il voulut mais en vain donner son nom, *Jacopolis, Jacquerville* : c'est pour fournir des eaux potables à Brouage que Bernard Palissy écrivit son « Advertissement au gouverneur et habitants de laques Pauly, autrement nommé Broûage ; » c'est là et à Hiers-Brouage que fut exilée la douce Marie Mancini, quand Mazarin son oncle la sépara de Louis XIV qui voulait l'épouser ; et j'ai vu une héroïde d'elle avec cette mention : « de l'imprimerie de Brouage ; » c'est à Brouage, prison d'état, que furent en 1793, renfermés un fort grand nombre de prêtres et de nobles de la Charente-Inférieure, des Deux-Sèvres et de la Vendée ; c'est l'obstruction, en 1586, du canal de Brouage par les protestants au moyen de vingt gabarres chargées de pierres et de cailloux — désastre dont la ville ne s'est jamais complètement relevée — qui suggéra à Richelieu l'idée de sa fameuse digue à La Rochelle ; c'est cette forteresse, alors propriété particulière de François de Pons, seigneur de Mirambeau, que Henri III, « considérant de quelle importance est à son service la chastellanie, terre et seigneurie d'Hiers, ville de Jacopolis-sous-Brouaige et havre dudit lieu, et mesme par la bonté dudict havre auquel est l'apport de navires tant Flamans, Allemans que autres pour toutes sortes de marchandises, de plus seur et commode accès que aultre de la Guyenne », échangea, le 17 mars 1578, contre la terre de Mortagne sur Gironde, acquise de Laurent de Maugiron. Voir *Brouage et Champlain*, par M. Louis Audiat, 1879, in-8, ou t. vi des *Archives*, p. 364.

De leur côté le maire d'Hiers-Brouage, M. Pierre Durand, et les conseillers municipaux signaient et envoyaient au ministre

la pétition suivante : « Le maire et le conseil municipal de la commune d'Hiers-Brouage s'adressent à vous, au nom de tous les habitants de la commune, pour vous prier de leur confier le soin de conserver les remparts et la ceinture de leur ville historique. Depuis qu'ils savent que la guerre a remis à l'administration des domaines Brouage et ses bâtiments militaires, ils ne peuvent se faire à la pensée de voir livrer à l'adjudication de tels monuments qui font la gloire du pays et l'admiration des étrangers. Tout récemment une colonne commémorative a placé Brouage sous la protection de son illustre enfant, le grand Champlain : est-ce le moment d'anéantir les vestiges d'un passé glorieux?... Nous protestons donc, monsieur le ministre, contre toute adjudication devant produire du reste des résultats mesquins, et nous réclamons comme droit légitime qu'on nous confie la garde et la propriété de nos monuments, qui sont dignes à tous égards d'être classés parmi les monuments historiques. »

Disons pour terminer qu'à la séance du 19 août le conseil général de la Charente-Inférieure, sur la proposition de MM. Braud, Peltier, Luguët, Chevallier, Rouvier et Garnier, appuyée par M. Louis Roy de Loulay, qui a fait valoir particulièrement les nécessités du pilotage, a émis le vœu que les bâtiments et les fortifications de Brouage, remis à la direction des domaines pour être vendus, fussent conservés, et invité le préfet à insister auprès du gouvernement pour que le tout soit conservé. Il y a donc tout lieu d'espérer que le danger est maintenant conjuré, et que Brouage restera ce qu'il est.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Anne de Montmorency, grand maître et connétable de France à la cour, aux armées et au conseil, par Francis Decrue, (Paris, Plon, 1885, in-8, vii-452 p.). — Né le 15 mars 1493 sous Charles VIII, mort le 11 novembre 1567 sous Charles IX, Anne de Montmorency occupe une grande partie du xvi^e siècle et y tient une des principales places. A la guerre, aux conseils, on le voit des premiers et il y joue un rôle prépondérant. Cet amateur éclairé des arts était un rude guerrier, et notre province se souvient de l'énergie qu'il mit à réprimer la révolte des Pitaux : Dieu nous garde des patenôtres de M. le connétable ! Toutefois, il n'y a dans ce volume fort bien rempli qu'une partie de la vie du personnage (1526-1541) ; c'est Montmorency sous François I^{er}, dont il fut le favori, on peut dire l'ami. Vif, ardent, belliqueux comme le royal Cognaçois, il fut à son exemple un des protecteurs de la renaissance française ; ce fut lui qui devina, occupa, protégea Bernard Palissy. M. Francis Decrue a étudié avec un soin minutieux cette période de vingt années de la vie de son héros. Il n'a rien négligé pour être complet ; archives françaises et étrangères, documents inédits

et ouvrages imprimés, il a tout consulté, ou plutôt il a tout fondu dans un récit animé, vivant. Rien de plus attachant que ce livre ; ce n'est qu'une partie du tout, et l'auteur certainement voudra achever ce bel ouvrage, qui aura pour nous un intérêt encore plus immédiat puisque nous verrons Montmorency à Bordeaux et à Saintes.

Bulletin de la société de géographie de Rochefort (t. VII, n° 3, janvier-mars 1885) contient : nécrologie, le docteur Maisonneuve ; les missions circumpolaires, par M. Bellot ; ascension au Vignemale, par M. Regelsperger ; les îles Westmann, par M. le docteur Thèze ; explorations en Afrique, par M. Maugeau ; procès-verbaux, rapports, nouvelles, etc.

Bulletin de la société historique du Périgord (XII, 303 ; juillet 1885) contient de M. le comte d'Abzac de La Douze une lettre (Paris, 3 avril 1658) d'Esther de Livenne, femme de François d'Abzac de Mayac, où il est question de « M^{me} de Bassompierre et M. de Xainte ». L'auteur voit là, et avec raison, Louis de Bassompierre, évêque de Saintes ; mais, pour M^{me} de Bassompierre, il ajoute : « Ce ne peut être Marie de Balzac d'Entragues, mère de l'évêque de Saintes : car, outre qu'elle eût été alors fort âgée, le P. Anselme la mentionne surtout comme ayant été la maîtresse du maréchal de Bassompierre, et donne à son fils la qualification d'enfant naturel ; d'autre part, le *Gallia* en fait la très digne épouse d'un tel époux. » D'abord, le *Gallia* dit exactement la même chose qu'Anselme avec plus d'euphémisme : « Dignam quam conjugem duxeret » ; elle méritait d'être son épouse, mais... Puis mademoiselle de Balzac prit hardiment le nom de Bassompierre et se faisait appeler M^{me} de Bassompierre. Voir *Archives*, t. X, p. 106-112, et en particulier la procuration du 21 mai 1650, où l'évêque de Saintes la dit « vevve de feu haut et puissant seigneur messire François de Bassompierre, vivant mareschal de France. »

Profitons de l'occasion pour rectifier une faute typographique de ce tome X ; page 106, note 1, ligne 10, au lieu de : « L'évêché d'Oloron, près de Saintes », il faut lire : « L'évêché d'Oloron, puis de Saintes. »

Le *Bulletin d'histoire ecclésiastique... de Valence* (avril-juin 1885) publie, p. 262, la chanson des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, extraite d'un manuscrit de la seconde moitié du XVI^e siècle à Saint-Pierre de Colombier (Ardèche), et qui indique l'itinéraire des pèlerins Vivarais :

Quand nous fumes dans la Saintonge,
Hélas, mon Dieu !
Nous ne retrouvons ny croix ny église,
[Pour] prier Dieu.
Les Hugenos l'on tout rompu
Par gran malise ;

C'est en despit de Jesus Chrit
Et de la Vierge Marie.
Prierons Dieu !

Quand nous fumes au port de Blaye,
Près de Bourdeus,
Nous entrames dedans la barque,
Pour passer l'eu ;
Il y a bien cept lues d'eu,
Bonnes et grandes.
Marinier, pase proutement
De peur de la tourmente.
Prions Dieu !.....

La Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende (Voir *Bulletin*, v, 319). — Nous ne saurions assez recommander la lecture de ce livre aux amis de l'archéologie. Les lecteurs du *Bulletin* ont apprécié depuis longtemps la science de l'auteur, M. Georges Musset, et son talent d'écrivain ; aussi me croiront-ils facilement si je leur affirme que cette nouvelle œuvre de notre collègue est digne de ses devancières, que tout y est bon, fond et forme. Dans une introduction qui ne comprend pas moins de vingt pages, l'auteur, après nous avoir indiqué comment s'est formé le département de la Charente-Inférieure, appelle l'attention des archéologues sur les relations qui existent bien souvent entre les monuments mégalithiques ou même les simples gisements de l'époque préhistorique d'une part, et les récits légendaires de l'autre. « Presque toujours, dit-il, la légende cache quelques parcelles de vérité historique. Les stations lapidaires peuvent n'être pas les seuls restes de ces lointaines civilisations. » Aussi applaudissons-nous sans réserve à l'essai qu'a fait M. Musset de mettre en parallèle l'étude des légendes locales et des découvertes préhistoriques ; et avec lui nous disons à tous les amis des sciences archéologiques : « ... Il n'est que temps ; si les instruments de pierre s'en vont, jetés sur les grands chemins pour aider à la facilité des rapports sociaux, la légende populaire disparaît également chassée par l'instruction. » Il faut donc se hâter de les recueillir.

Il examine ensuite les découvertes faites dans le département, et s'étend longuement sur les dépôts quaternaires dont il cherche à faire une étude complète d'après les monographies qui en ont été publiées par d'autres archéologues ; dans leur ensemble les considérations de notre ami m'ont paru exactes ; aussi n'ai-je point l'intention de critiquer ici quelques points qui ne me satisfont pas entièrement. Puis il passe rapidement, trop rapidement peut-être, sur les dolmens, tumulus et autres monuments de ce genre ; il termine enfin son introduction par un appel aux archéologues Charentais pour mener à bonne fin l'étude de la basse Charente dans ces temps reculés.

Le chapitre premier est consacré à la paléoethnologie du département ; c'est l'indication par communes de toutes les

découvertes signalées jusqu'à ce jour ; il complète et rectifie un premier essai de ce genre que j'ai publié en 1877 dans la revue de Toulouse, les *Matériaux*. C'est incontestablement la partie capitale du volume ; les renseignements importants y sont en grand nombre. Que M. Musset me permette de m'arrêter un instant sur l'article consacré aux dolmens de La Sausaie, où il met en parallèle la description que j'ai faite de ces monuments au congrès de La Rochelle, et celle qu'a faite bien antérieurement Le Terme, sous-préfet de Marennes. Peut-être ma réponse aux petites critiques faites à ma note contribuera-t-elle à éclairer la question.

Plus heureux que moi, M. Musset est à la tête d'une bibliothèque importante où les publications aujourd'hui les plus rares sont conservées ; aussi notre ami aurait-il dû, pour faire sortir complètement de l'oubli où je les ai plongées à tort les fouilles de Le Terme, nous dire quel mobilier funéraire les monuments de La Sausaie ont livré à leur premier explorateur. Puis dans ma description j'ai parlé de deux dolmens et d'un troisième monument que j'ai désigné sous le nom de tombelle : car son état ne permettait pas de deviner ce qu'il avait été réellement. C'est peut-être le troisième dolmen de Le Terme. Les quelques lignes consacrées au petit dolmen sont, pour moi qui connais les lieux, peu intelligibles. M. Musset, d'après Le Terme, dit que les terres prises par moi pour un reste de tumulus n'étaient que des « terres excavées. » Excavées d'où ? Ce ne peut être du dolmen puisque c'est Le Terme qui a fait les fouilles, et qu'à cette époque les terres en question occupaient la même place qu'aujourd'hui. Et puis est-il admissible que des explorateurs aient pris la peine de faire avec les terres excavées une motte circulaire entourant et couvrant même en partie le dolmen, lui donnant ainsi l'aspect d'un dolmen sous tumulus ? Je ne le pense pas.

Quant aux ouvertures que nous avons remarquées sur certains piliers, elles ont été de ma part comme de celles de mon compagnon M. de Lestrangle, l'objet d'un examen attentif, et nous les considérons comme très anciennes et semblables à celles signalées sur certains dolmens de la Bretagne et des environs de Paris. J'ai encore les croquis, pris sur place, qui attestent l'exactitude de ce que j'ai dit.

Mais reprenons l'analyse du livre.

Le chapitre deuxième donne les diverses légendes que l'auteur a pu retrouver ; on les lira certainement avec plaisir, et chacun sera désireux d'en augmenter le nombre et de répondre ainsi à l'appel de l'auteur. Le chapitre troisième et dernier est un catalogue du musée préhistorique de La Rochelle et l'indication des collections publiques et privées de la région.

Une carte termine et complète ce livre que tous ceux qui s'occupent de préhistoire voudront posséder ; il sera pour eux un excellent guide.

E. MAUFRAS.

Le Courrier de l'art, (août-sept. 5^e année, p. 407 et 431) contient le *Musée de Saintes*, par Paul Leroi, qui conclut : « Tel qu'il est, ce musée, si peu brillant qu'il soit, mérite déjà d'être vu ; ni La Rochelle, ni Angoulême, ni Niort, ni aucune ville des départements limitrophes, à l'exception naturellement de Bordeaux, ne possède de meilleurs tableaux anciens... »

Le curieux, par Charles Nauroy, qui paraît chaque mois (Paris, Lebas, in-8, prix : 12 fr. par an), a publié dans son numéro 2 (1^{er} novembre 1883) et dans son numéro 19 (mai 1885) deux articles intitulés *Les Boufflers*. M. Nauroy distingue avec raison, p. 29, trois Boufflers qu'on a souvent confondus : la duchesse (Madeleine-Angélique de Neuville, morte en 1787, fille du duc de Villeroy, eut pour fils Charles-Joseph, duc de Boufflers, dont la fille Amélie de Boufflers monta sur l'échafaud en 1794, épouse du duc de Lauzun) ; la marquise (Marie-Françoise de Beauvau-Craon, morte en 1786, qui eut : 1^o un fils mort en 1774 ; 2^o Marie-Catherine-Stanislas, M^{me} de Boisgelin, guillotinée avec son mari en 1794, et 3^o le chevalier puis marquis de Boufflers) ; enfin la comtesse, une Saintongeaise (Marie-Charlotte-Hippolyte de Campet de Saujon, comtesse de Boufflers-Rouverel, née en 1724 de Charles-François de Campet de Saujon, et de Marie-Louise-Angélique de Barbarin de Reignac, veuve en 1764 d'Edouard de Boufflers, morte à Rouen le 28 novembre 1800, qui eut Louis-Edouard, marié à Amélie-Constance Pachot des Alleurs, connue sous le nom de comtesse Amélie, dont le fils, le dernier des Boufflers, Amélie-Joseph-Emmanuel-Edouard-Hippolyte, né à Paris le 16 novembre 1785, mort à Auteuil le 5 avril 1858). C'est M^{lle} de Saujon qui fut l'amie de Hume, de Jean-Jacques Rousseau, de Gustave III, la maîtresse du prince de Conti (Voir *Bulletin*, III, 165, et IV, 56, 137) sur laquelle on pourra en outre consulter Jal, *Dict. critique de biographie et d'histoire*, p. 259, qui l'appelle H. de Camps, comme M. Honoré Bonhomme, *Grandes dames et pécheresses* ; elle hérita du Temple qu'elle vendit plus tard. Elle fut portée sur la liste des émigrés, et en frimaire an VIII on la trouve vendant à Auteuil une maison de 23,000 fr. et à Paris une autre de 19,200, ce qui ne l'empêcha pas de mourir accablée de revers de toute sorte.

Sa belle-fille, Amélie-Constance de Boufflers, fut aussi portée sur les listes des émigrés en 1792 ; en fructidor an XI et germinal an XIII, elle était signalée comme bourbonniste dans des rapports de police. Elle mourut dans la misère, à Paris, rue de Varennes.

De Nicopolis à Olympie. Lettres à un ami, par D. Bikélas. (Paris, Ollendorf, 1885, in-18, 298 pages. Prix : 3 francs). Poète et philologue, traducteur et romancier, M. Bikélas est un des hommes dont le talent littéraire honore le plus la Grèce moderne. Il fait applaudir aux Français ses nouvelles et ses travaux d'érudition, et Shakespeare sur le théâtre d'Athènes aux

descendants de ceux qui couronnaient Eschyle et Sophocle. Aujourd'hui c'est un voyageur qui raconte « à un ami » son voyage en pays hellénique ; et cet ami, presque aussi Athénien que Parisien, ou plutôt un Parisien Athénien, ce qui ne l'empêche pas d'être bon Saintongeais, est M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire. M. Bikélas ne pouvait trouver un correspondant qui comprit mieux son amour du sol natal et un lettré qui appréciait aussi bien son talent de description. « Comment ! une gare à Eleusis ; dix minutes d'arrêt à Mégare ; un pont en fonte au-dessus des roches sicroniennes ; un banal hôtel de chemin de fer à Corinthe ! Et la fumée de charbon de terre ternissant la pureté du ciel de la Grèce !... Tout cela est bel et bon ; mais la Grèce n'est pas destinée seulement à recevoir la visite de ceux qui, dans leur vénération pour l'antiquité, auront à la parcourir par des chemins difficiles, comme on se voue à faire nu-pieds un saint pèlerinage... » Admirateur passionné de l'antiquité classique, le voyageur ne dédaigne pas les progrès modernes ; il voit bien les défauts et les vertus de ses compatriotes, ce qui a été fait et ce qui reste à faire. « Je mourrai avec une foi ferme dans l'avenir de la Grèce. Je ne me défends pas d'un sentiment d'envie pour ceux de mes compatriotes qui vivront dans cinquante ou cent ans. Mais lorsque je songe au sort des pères de nos pères, dont la vie s'est passée dans les angoisses et dans l'amertume de l'esclavage, je me console de n'appartenir qu'à la première génération des Grecs nés sur un sol libre. » Ce volume, dont nous ne donnons qu'une faible idée, obtient un vrai succès.

Les églises de Saintes antérieures à l'an mille, par M. Georges Musset (Voir *Bulletin*, v, 319). — Dans ce mémoire l'auteur combat les opinions de Lesson, Lacurie et leur école, d'après lesquels les églises antérieures à l'an mille se rencontreraient à tous les pas, celles de l'abbé Grasilier et les conclusions de M. Audiat, qui a aussi écrit un travail sur les églises de Saintes. Si les textes nous ont conservé le souvenir d'églises dédiées à la Vierge, à saint Pierre, saint Eutrope, saint Etienne, saint Vivien, saints Pierre et Paul, Laurent et Pancrace, Notre-Dame et un lieu de sépulture de saint Martin aux v^e et vi^e siècles, il ne reste rien ou bien peu de chose des premières constructions. On trouve en 402 une chapelle sous l'invocation de la Vierge, plus une église construite par saint Vivien avec saint Pierre pour patron. La première église dédiée à saint Eutrope, complètement ruinée au temps de saint Pallais et de saint Léonce, fut reconstruite par eux avec une grande magnificence. Fortunat lui a consacré quelques vers qui ne laissent aucun doute à cet égard. Enfin cette basilique, après trois siècles d'existence, disparaissait et faisait place à l'église actuelle. Plus obscure et plus controversée est la question de l'emplacement primitif assigné à l'église Saint-Pierre, la seconde en date du monde entier, l'église contenant treize autels, bâtie par saint Pallais ;

M. Musset n'hésite pas à reconnaître que Saint-Pierre n'aurait jamais été déplacé, et aurait toujours conservé l'emplacement actuel. Enfin, examinant les restes de l'abbaye Notre-Dame, rectifiant certaines assertions de l'*Art en Saintonge*, il étudie trois époques en ce qui concerne la première période, de sa fondation au XIII^e siècle, la seule dont il ait à s'occuper. Quant à Saint-Saloine, qui ne nous est plus connu que par les plans de Masse, il dit : « Il ne serait pas étonnant que la partie où est l'oculus eut été antérieure au chœur et au chevet carré, et eut appartenu à un édifice païen ou tout au moins profane. » C. D.

Fin de la vieille France. François I^{er}, portraits et récits du XVI^e siècle, par M^{me} C. Coignet (Paris, Plon, 1884, in-8, XLIV-371 p., 7 fr. 50). — C'est une bien intéressante histoire et bien originale que cette biographie du royal Cognacais. L'auteur ne s'est pas astreint à la rigueur chronologique des événements ; comme l'indique le titre, c'est une suite de portraits et de récits » unis par la chaîne des faits. On lira avec un vif intérêt la vie de François I^{er}, « adolescent toute sa vie. » M^{me} Coignet s'est attachée en particulier à la sœur du roi, cette Marguerite de Valois, à qui Angoulême a élevé une statue dix ans après que Cognac eut dressé sur un piédestal la statue équestre du vainqueur de Marignan. La lecture de ce volume est des plus saines et des plus fortifiantes ; l'auteur est très au courant de la science ; il sait son sujet, connaît les sources, et met en œuvre les chroniques sans trace de pédanterie. Son livre est à la fois agréable et savant.

Les grands hommes de la France. Voyageurs. René Caillié, par Ed. Gœpp et E. Cordier. (Paris, Ducrocq, rue de Seine, 55, 1885, in-8, 335 pages, avec carte et portrait. Prix : 3 fr.). Avec l'étude de la géographie se développaient l'amour des voyages et la soif des découvertes ; en même temps on apprécie mieux les courageux pionniers qui ont les premiers frayé la voie. Ne nous étonnons pas des travaux nombreux dont notre compatriote René Caillié est l'objet ; nous en signalons trois dans cette livraison de notre *Bulletin*, p. 361 et 384. La biographie qu'ont écrite MM. Gœpp et Cordier est des plus attachantes et des plus complètes ; ils racontent ses voyages, ses misères, ses découvertes ; mais ils ajoutent à leur récit tout ce qui peut mieux faire apprécier leur héros ; ses devanciers, les résultats acquis, les hommages dont il fut l'objet, les témoignages de reconnaissance ou d'amitié qu'il obtint, ses lettres datées de Beurlay, La Badère, etc., l'inauguration de son buste à Mauzé, son monument à Pont-L'abbé, une bibliographie relative à Caillié et aux pays qu'il a visités. En un mot, ce petit livre sera non seulement lu avec intérêt, mais encore consulté avec fruit.

Histoire de Blaye pendant les dernières années de l'empire. Siège de 1814, par le docteur Gélinau, (Surgères, imp. J. Tessier,

1885, in-8, 93 p., prix : 1 fr. 50). — En attendant l'histoire complète de Blaye que prépare notre confrère, M. l'abbé Bellemer, voici un épisode développé, qui est fort intéressant. M. le docteur Gélinau, ancien chirurgien de marine, qui écrit aussi bien en vers qu'en prose, et qui se délasse de ses travaux de profession et de ses ouvrages scientifiques par des études d'histoire, nous donne aujourd'hui le siège de Blaye en 1814 après avoir raconté en 1880 celui de 1580. Heureuses les villes qui ont des citoyens aussi zélé pour leur gloire ! Cette *Histoire de Blaye* de 1807 à 1814 est fort bien écrite ; il y a là un tableau de petite ville au déclin de l'empire qui est peint de main d'ouvrier ; les détails intimes y abondent, qui ajoutent un singulier charme. Le siège de 1814 est fort bien raconté avec ses mille incidents. Le rôle du maire, Antoine-Joseph de Luc de La Grange, est mis en pleine lumière. Je n'ai pas trouvé dans cet opuscule quelques petits lapsus que j'avais remarqués dans le siège de Blaye de 1580 ; par exemple, p. 43 : « M. de Villiers... ne sachant pas lire en sa qualité de gentilhomme », vieille plaisanterie qu'un auteur sérieux ne répète plus, surtout lorsqu'à chaque page il cite les noms de Saint-Simon, LaRoche-foucauld, Lanoue, Duplessis-Mornay, puis Antoine de Pons, dont les connaissances étaient si vastes, et Montmorency, tous deux protecteurs éclairés de Bernard Palissy, le duc d'Epéron, fondateur du collège de Saintes, Agrippa d'Aubigné, Brantôme, Monluc, Castelnau et tant d'autres.

Mémoire de la société des antiquaires de l'Ouest, t. VII, 2^e série, 1884 (Poitiers 1885, in-8, 555 p.). — Ce volume est consacré en entier au congrès archéologique tenu à Poitiers en juillet 1884, et contient d'excellents travaux. D'abord M. Bélisaire Ledain a résumé, en les énonçant simplement, les *Découvertes archéologiques faites dans les départements de l'Ouest, depuis 1870* ; il mentionne celles du Peu-Richard (*Bulletin*, IV, p. 214) ; celles du Château, commune de Saint-Romain-de-Benêt, (*Idem*, III, 331, et IV, 19) ; les souterrains-refuges de Mirambeau, Saint-Palais de Négrignac, Saint-Palais sur Mer, Tanzac, Brie sous Archiac, signalés dans notre *Bulletin* ; les thermes de Saint-Saloine, « reconnus par M. Audiat et le P. de La Croix et imparfaitement fouillées par la commission des arts et monuments de Saintes » ; les arènes de Saintes en partie dégagées, le fragment d'inscription en l'honneur de l'empereur Tibère, récemment découvert et étudié par M. Audiat ; une autre inscription décorée de l'*ascia* trouvée dans les remparts de la ville de Saintes par M. de Fontrémis, » lisez « par M. Audiat et dessinée par M. de Fontrémis. » (*Bulletin*, IV, p. 11) ; le groupe de divinités représentant une triade gauloise, t. II, p. 17 ; la sépulture romaine de Saint-Eutrope étudiée par l'abbé Grasilier ; de Tesson, par l'abbé Richard ; d'Angoulins (1873), par l'abbé Mongis ; de Chérac par M. Musset ;

« une belle inscription mérovingienne de la fin du vi^e siècle à Saint-Saloine, étudiée et expliquée par M. Audiat » (*Bulletin*, t. II, 151) ; « le trésor de 225 monnaies gauloises trouvé à Ville-neuve-la-Comtesse (Deux-Sèvres) lisez Charente-Inférieure, et décrit par Abel Bardonnnet ». Cet inventaire, « assurément incomplet, dit M. Ledain, et qui n'a la prétention que de faire ressortir dans leur ensemble les résultats les plus saillants des recherches archéologiques, suffira pour démontrer l'activité des sociétés de l'Ouest ». Ce mémoire, véritable *memento*, est un des travaux les plus utiles qui aient été produits au congrès.

Une note de deux pages, sans nom d'auteur, énumère les *Découvertes archéologiques de Chatellailon* faites par M. Georges Musset. Ce mémoire est publié plus haut, page 336.

Sur la question posée par le congrès : « Des édifices antérieurs à l'an mille, déterminer leurs caractères et leur âge, » M. Musset a envoyé un mémoire qui est analysé page 348. Nous ne dirons rien ni des *Statues équestres de Constantin*, par M. l'abbé Arbellot ; le *Bulletin*, v, 186 et 281, a traité cette question, ni du *Voyage autour d'une maison de la Renaissance dite de Henri II*, à La Rochelle, par M. le vicomte d'Aviau de Piolant, déjà mentionné ici, t. v, 94, où l'on a répété, d'après l'auteur, qu'il existait de ce remarquable monument une eau-forte de M. Octave de Rochebrune ; or cette eau-forte n'est pas mentionnée dans le catalogue de l'œuvre de l'artiste dressé par lui-même.

Nous nous contentons de citer quelques autres mémoires contenus dans ce volume : *Le Gros-Guignon*, par M. Chauvët ; le *Théâtre gallo-romain des Bouchauds*, par M. Gauthier, visité par la société des Archives en mai 1884 ; *Des monuments antérieurs au XI^e siècle dans l'Ouest de la France*, par M. l'abbé Auber ; *A propos de la voûte en demi-berceau dans quelques églises romanes du Poitou et de la Saintonge*, par M. Joseph Berthelé ; *Conspiration de Sylvanus contre l'empire des Romains (355-356)*, par M. des Francs ; *Les intendants du Poitou*, par M. Alfred Barbier ; *L'assassinat de Gabriel des Nouhes*, par M. René Vallette ; *Le marquis de Chandenier et sa cour au château de la Motte en Loudunais (1655-1665)*, par M. Léo Desavire ; *Corporation des boulangers de Poitiers en 1609*, par M. l'abbé Legrand ; *Des ossuaires et des boîtes à crânes de la Bretagne armoricaine*, par M. Th. Ducrocq ; *Origines de la légende de Mélusine*, par M. l'abbé Jarlit ; *Une Mélusine polonaise*, par M. Léo Desavire ; *Mélusine et la duchesse Emma*, par M. Léo Desavire ; *Des réformes à apporter à la législation des monuments historiques*, par M. Clément Pallu de Lessert.

Dans les *Inscriptions métriques composés par Alcuin* à la fin du viii^e siècle, publiées et commentées par M. l'abbé Alfred Largeault, celui-ci émet, au sujet de Saint-Pierre de Saintes, une opinion qui pourrait bien être juste. On sait que Charlemagne passe, à tort, pour le fondateur de notre cathédrale ;

mais il en fut à coup sûr un des bienfaiteurs et des restaurateurs. Le siège épiscopal était alors occupé par Aton, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, dont il est souvent parlé dans ce mémoire. Aton était un parent de l'empereur. « On s'étonne à bon droit, dit M. Largeault, que les monuments écrits de l'église de Saintes soient absolument muets à l'égard d'un personnage tel qu'était Aton, dont le zèle a dû se montrer aussi actif chez les Santons que chez les Poitevins. Je hasarderai une idée pour donner à croire que son influence n'a pas été complètement nulle. Si les souvenirs historiques et légendaires relatifs à Charlemagne sont demeurés plus persistants en Saintonge qu'en d'autres pays, si la tradition, sans doute véritable, qui proclame Pépin et son fils comme des bienfaiteurs et même des fondateurs de l'église cathédrale de Saint-Pierre, s'est conservée vivace dans le cours des siècles, cela ne serait-il pas dû à la présence de l'évêque franc sur le siège de Saintes ? Celui-ci aura tout fait pour conserver la mémoire des rois de la dynastie franque auxquels il était apparenté. »

Le mémoire de M. B. Ledain sur *l'Origine et la destination des camps romains dits chatelliers, en Gaule, principalement dans l'Ouest*, est le plus considérable de ce volume, par sa longueur et par l'importance du sujet traité. Il est divisé en deux parties, l'une contenant la discussion du problème, l'autre une liste de 925 chatelliers, chatelets, castels, camps..., etc. Sans vouloir prétendre que tous les camps soient romains, il croit pouvoir affirmer que la plupart datent du iv^e siècle, qu'ils ont été créés principalement par Constance Chlore et Constantin pour résister aux pirates et pour faire face aux Bagaudes dans l'intérieur, enfin qu'ils avaient pour garnison des colons militaires et surtout des Lètes barbares qui y ont résidé à ce titre, même après la chute de l'empire. Le caractère romain de ces constructions ne saurait être contesté; la destination de celles qui ont été établies à proximité des côtes et des embouchures de rivières, semble incontestable; mais celle attribuée aux camps élevés dans l'intérieur des terres, c'est-à-dire la répression de la Bagauderie, nous paraît prêter encore à plus d'une controverse. En tout cas, si tel a été le but poursuivi par l'administration militaire impériale, il n'aurait pas été atteint. Pendant plus de deux cents ans, ces ancêtres de la jacquerie « ou de la chouannerie » n'ont cessé de piller le pays, en dépit de ces fortifications. S'il nous était permis de glisser ici notre modeste opinion sur cette grave question, nous verrions purement et simplement dans ces camps le premier établissement de ces Taifales, Sarmates et autres barbares, prisonniers de guerre, transplantés en Gaule, auxquels l'empereur donnait des terres à cultiver. Dans ces chatelliers ou camps avec motte, prætorium ou vigie servant à transmettre des signaux, devaient se trouver les soldats romains chargés d'empêcher les séditions, et de surveiller ces exilés forcément ennemis de leurs vainqueurs.

Voici la liste des monuments de ce genre que M. Ledain signale

en Saintonge et en Aunis : Le Chatelier, commune de Saint-Séverin ; Les Chateliers, sur la voie romaine de Saintes à Bordeaux, d'après Lacurie ; Notre-Dame des Chateliers, près La Flotte ; Les Chateliers, près Saint-Pierre d'Oleron ; Les Chastelards, commune de Champnac ; Le Chastelard, près Royan ; La Mothe du Chatellet, non primitif du donjon de l'Isleau ; Chatellaillon, *castrum Allonis* ; Le Château, commune de Meursac (*Bulletin*, iv, page 17) ; le Terrier de Toulon, près de Saujon ; un autre camp entre Soullignonne et Saint-Sulpice ; un camp retranché dans les landes de Bussac ; la Motte, près de l'église de Sainte-Lheurine ; la Petite-Mothe, près de Romancau, commune de Saint-Dizant du Gua ; le Fort, commune de Sousmoulins ; le camp Pibot, près de Crazannes.

MM. Beauchet-Filleau, L.-J. Allard, Charles Dangibeaud ont répondu à cette question : de l'importance historique des minutes des notaires ; des mesures à prendre pour assurer leur conservation ou faciliter leur examen. M. Allard, dans un mémoire consacré à l'histoire des notaires, propose : 1° de nommer, pour ce qui est de la conservation, des vérificateurs et inspecteurs qui, à l'instar de ceux de l'enregistrement, s'assureraient chaque année, en s'aidant des précautions expérimentées et prises par les archivistes, que les minutes de notaires ne sont exposées à aucune chance de destruction. Ces fonctions pourraient être exercées, avec supplément de traitement, par ces mêmes vérificateurs et inspecteurs. (Nous pensons que les archivistes départementaux pourraient bien mieux se livrer à ce travail, sans augmentation de traitement, pendant leurs tournées d'inspection des registres d'état civil) ; 2° de soumettre pour ce qui est de l'examen, aux investigations des savants, historiens, antiquaires, archivistes, les répertoires anciens (qui n'existent pas toujours, et quand ils existent, sont incomplets, ou trop complets, vu le nombre de minutes détruites pendant la révolution), afin de leur faire trouver les premières relations des minutes offrant une importance historique, et de leur procurer ainsi l'occasion d'obtenir spécialement des parties intéressées, ou à leur défaut du pouvoir judiciaire et sans frais, l'autorisation d'en prendre copie ou extrait ; 3° de charger les plus zélés archivistes ou antiquaires du prompt examen des minutes pour lesquelles il n'y aurait pas de répertoires ; d'en donner un ou plusieurs dans de bonnes conditions ; de classer ces minutes par ordre de dates et de prescrire les précautions exceptionnelles à prendre pour leur conservation ; 4° de faire centraliser aux archives, pour la commodité des savants, des copies de tous les répertoires des anciens actes de notaire ; 5° d'autoriser les archivistes départementaux à retirer de toutes maisons privées les minutes qui pour les causes les plus diverses peuvent s'y trouver indûment ; 6° de fonder des archives d'arrondissement où la plupart des propriétaires de grosses, expéditions d'actes anciens, pourraient les déposer contre récépissés au lieu de les garder chez eux ; 7° enfin, faire déposer temporaire-

ment aux archives publiques et successivement celles qui, par suite de réquisitions formelles, devraient être livrées à de sérieuses et utiles investigations. M. Ch. Dangibeaud demande au contraire le maintien des minutes chez les notaires, à la condition de les prier de ne pas les laisser exposées à l'humidité et à la sécheresse des greniers ou aux rats, et s'élève contre leur agglomération dans un dépôt d'arrondissement ou département, proie trop facile d'incendie. Un décret ou une loi devrait permettre la publicité et le libre accès des minutes antérieures à 1789 et ordonner un inventaire général par arrondissement, dont la rédaction serait confiée à une ou plusieurs personnes de bonne volonté, chargées de prendre copie ou une analyse des actes les plus importants. L'inventaire serait déposé à la bibliothèque du chef-lieu de sous-préfecture, où il pourrait être consulté par les intéressés. M. Beauchet-Filleau propose d'émettre le vœu que le gouvernement prenne les mesures nécessaires pour que les anciennes minutes, les registres de l'ancien contrôle soient centralisés pour être mis sous la surveillance et la garde d'un fonctionnaire spécial.

M. Charles Dangibeaud publie dans ce même volume une notice sur *La psalette de Saintes* au XVII^e siècle, sujet qui aurait comporté de plus amples développements s'il n'avait pas dû se tenir dans les limites assignées à une lecture publique. Ce mémoire contient quelques parties inédites; nous en extrayons certains passages. C'est d'abord le testament de René Vincent, chanoine, daté du 12 novembre 1622 :

« Je lègue au chapitre et église de Xainctes la somme de 1,500 livres pour estre employées en fons immeubles ou rante constituée pour, des revenus qui en proviendront, estre baillé annuellement ung pris de la valleur de vingt livres à celuy des maistres musiciens, de quelque lieu ou endroict qu'il puisse estre, qui composera le mieu ung mottet latin en l'honneur du saint Esprit ou de la glorieuse vierge Marie, lequel pris je veux et ordonne estre une règle ou patte d'argent, ou bien une plume de ladicte valleur de vingt livres, à l'option du dict chappitre, qui en fera la distribution et adjudication en la maison ancienne de la psalette, le lendemain de chascune fête de pentecoste, en corps ou par tel députez qu'il avisera, appelés avec eux deux maistres musiciens des plus experts et entendus pour bailler leur avis, en Dieu et en conscience. Et pour cet effect, je prie et requiers le dict chapitre et le dict maistre de la dicte psalette de l'église faire advertir tous les maistres musiciens dudict pris et du dict jour de la distribution d'iceluy dès le mois de janvier de chascune année, afin qu'ils envoient leurs mottets pour estre chantez en la dicte maison de la psalette, deux desquels seront chantez le dict jour et feste de la pentecoste, le premier à la messe et l'autre à vespres; et après qu'il sera adjugé par le dict chapitre ou deputez d'iceluy avec les dicts maistres, sera envoyé le pris en quelque lieu et part du royaume, à celuy qui aura le mieu composé, aux fraix et despens du revenu de la dicte somme;

lesquels mottets ainsy envoyez de plusieurs lieux seront conservés en la dicte psalette et mis en ung livre qui sera fait exprès pour cest effect. » (*Minutes de Verjat, notaire à Saintes*)..

Nous citerons encore la convention signée, le 19 décembre 1631, par Jean Romain, prêtre du diocèse de Fréjus, maître de psalette à Luçon, d'une part; Romain Moreau, René Gilbert et Bertrand de Suberville, chanoines, d'autre part, au nom du chapitre de Saintes. «... Jehan Romain a promis et sera tenu d'aller rezider en la maison de la psalette de la dicte église (Saint-Pierro de Saintes) et dans icelle y fera sa continuelle résidence comme maître de muzique et instruments pendant le temps et espace de cinq années.... Pour lequel temps de cinq ans lesdits sieurs de Suberville; Moreau et Gilbert, es noms, ont par ces présentes donné et donnent audict Romain stipullant et acceptant la maîtrise; charge, gouvernement et administration de la dicte psalette de Xaintes et enfans de chœur de la dicte église, au nombre de huit, lesquels le dict Romain a promis et sera tenu nourrir et entretenir, blanchir décemment, sains et mallades, jusques à ce que le dict chapitre trouve bon et ordonne qu'ils soient rendus à leurs parens; et affin de les servir et nettoyer leurs habits apra et gaigera le dict Romain un serviteur et une sorvante qui nuy et jour seront et demoureront actuellement en la dicte psalette; lesquels enfans il instruira ou fera instruire par gens capables et agréés du dict chapitre tant en la doctrine ohrestienne, grand'mère que muzique; ne les pourra mener aux actions publiques sans la permission expresse du dict chapitre, ny les absenter du dict chœur d'église aux heures du service divin; enlaquelle église il conduira ou fera conduire par un soubz maistre ou choriste les dictes enfans aux dictes heures et reconduire en la dicte psalette, après le service, auquel le dict Romain assistera pour y dire lessons, respons et antiennes..... et aux fins que lesdicts enfans ne souffrent froid, il sera tenu de les faire chauffer en la chambre ou aultre de la dicte psalette. Ne pourra iceluy Romain hoster ni recepvoir aulcun des dictes enfans de chœur, n'y prendre pensionnaires, sans l'agrément du dict chapitre; entretiendra le dict Romain les dictes enfans de vestemens, linge et aultres choses à eux nécessaires, mesme leur donner aux festes annuelles et aux jours de feste de toussaint un habit de drap ou sarge rouge, savoir une robe, pourpoint, hault et bas de chausses, aveo des pantoufles et souliers liegs par des lanières, et un chapeau, et à chascune feste de pasques un aultre habit d'esté, assavoir pourpoint et hault de chausse en futaine sargate ou has avec des chaussetes de toile et de simples souliers, en oultre un bonnet carré.....; fournira aussy le dict Romain les dictes enfans de livres avec papier et plumes à eux nécessaires, et entre autres livres des rudimens, dispositaires, dictionnaires et épistres célectes de Cisséron pour l'instruction en la grandmère..... Sera pareillement tenu de noter et faire escrire en un livre bien relié, lequel demourera audict chapitre, la muzique qu'il composera pour la dicte église Saint-

Pierre..... Pour toutes lesquelles choses susdictes, administrations, fourniture, entretien des enfans de chœur, et généralement faire garder et observer tout ce à quoy ledict Romain est tenu..... les sieurs de Suberville, Moreau et Gilbert, aux dicts noms, luy ont délaissé et délaissent..... tous les fruicts, profits et revenus d'une prébende de chanoine. » (*Idem*).

Un autre contrat du 22 décembre 1640 entre en de grands détails sur la nourriture des enfans : « Le dict Cassany (le nouveau maître de psalette) a promis et sera tenu les nourrir (les huit enfans de chœur), les faisant manger, assis ordinairement à sa table, leur donnant es deux en deux une serviette blanche, deux fois la sepmaine, les jours gras de quatre en quatre ung bon plat de potage et ung autre de bonne viande pour le disner, et trois fois la sepmaine du routy à leur soupper, les autres jours du bouilly avec quelque bon hachis bien assaizonné ; aux jours maigres, outre un bon potage, auront à quatre un plat de bonne moulue, ou d'autre poisson bien accomodé, avecq une omelette de quatre œufs, sans que on leur donne aucune sardine sallée ; en carresme auront de la moullue et poisson à souper et à disner ; seront nourris de pain de froment avecq toute sa fleur, sans qu'il y ayent de rebellut ou recoullin dedans. Au diner et soupper, les dicts enfans auront à quatre une chop-pine de bon vin avec autant d'eau. Quand le maistre aura compagnie extraordinaire, il pourra faire manger les enfans à une aultre table que la sienne, mais en sa présence, en la salle et à la mesme heure... Il gagera ung serviteur et une servante âgée, quy demoureront actuellement à la maison, et sera tenu de nourrir, coucher et blanchir un soubz maistre, bon et poli, de muzique, auquel le dict chapitre donnera seulement deux escus par mois avec le point du bas chœur et luy le surplus... » De la toussaint à pâques, pour chauffer les enfans le maître de psalette doit donner un fagot par jour et fournir une « chandelle de suif, tant avant que après le soupper pour pouvoir employer le temps à l'estude et à se voir coucher. » (*Mêmes minutes*).

Ch. D.

Recueil de la commission des arts du 1^{er} juin contient, de M. l'abbé Vallée : 1^o éloge de la commission ; 2^o oraison funèbre d'Hippolyte de Tilly ; 3^o son antiennes trimestrielle : « Le *Recueil* ne répondra pas au *Bulletin* », qui rappelle un peu la phrase d'un procès-verbal de fête publique : « Et la musique n'en sachant pas d'autre, recommence le même air : *Ça ira* » ; de M. Alphonse Menut, La Rochelle et ses monuments ; d'Hippolyte de Tilly, l'église de Sainte-Gemme, « habilement » restaurée en 1870 par M. l'abbé Guérin, restauration, dit la *Revue poitevine*, qui est « tout simplement l'une des plus jolies bévues archéologiques qui se puissent voir » ; de M. Jouan, quelques mots sur le Fâ ; de M. de Fontrémis, une note où il nous apprend que les Saintongeais, à l'époque gallo-

romain, fabriquaient de la poterie avec de la terre de Samos (Ah !); mémoire sur l'élection de Saintes (vers 1789), par Duchastel, etc.

Registres consulaires de la ville de Limoges. Second registre, 1592-1662 (Limoges, imp. Chapoulaud, 1884, in-8, xix-408 pages). — Cette publication des registres consulaires de la ville de Limoges, commencée par Emile Ruben, est continuée par M. Louis Guibert, vice-président de la société archéologique du Limousin, un énergique travailleur et un vrai savant. La société a pris cette entreprise en mains, et le conseil municipal de Limoges la subventionne. Noble exemple et pour les sociétés et pour les municipalités. L'éditeur aux *Registres consulaires* proprement dits a joint en appendice : 1° la ligue à Limoges ; 2° le journal du consul Lafosse, qui comblent les lacunes des registres. Nous ne saurions trop engager les municipalités à publier leurs registres des délibérations diverses ; c'est l'histoire de leur ville, la langue et les mœurs des ancêtres qui s'y trouvent, l'histoire du tiers, des bourgeois, si peu connue et si digne de l'être.

Revue de Gascogne, juillet-août 1885, t. xxvi, p. 340, contient *Lettres inédites* complétant la notice sur Jean de Lauzières La Chapelle, par M. J. Carsalade de Pont. Les lettres de Volvire de Ruffec à La Chapelle sont datées de divers endroits de la Saintonge en 1575, les Espaux, Médis, Breuillet, Thenac, Lorignac et Chalais. On y lit : « ... Je vous pryé bien fort mander à voz commissaires des vivres qui sont icy qu'ils ayent à faire dilligence de faire ung estat et description des vivres qui sont à deux et trois lieues du dit Saugeon, afin de faire faire la plus grande quantité de pain que faire se pourra. Si vous avez quelque chose de prest à Xainctes, vous ferez bien de le faire amener... Du camp aux Espaux, ce sixième de febvrier 1575. — Quand à l'advertissement de monsieur de Surgères (Charles de Fonsèques, baron de Surgères, époux d'Esther Chabot), c'est le désir qu'il a qu'on le recongnoisse en l'endroit de sa maistressse. Je croy que quand monsieur de Biron sera venu, il ne sera mal content de ce que j'ay faict en son gouvernement et m'y suis comporté tout ainsi que vous avez voulu et trouvé bon. Quand aux reistres, ils n'ont nullement saccagé les Espaux comme me mandez, et ne sçay qui est ce menteur-là qui vous a faict ce rapport. Quand au cappitaine Sansson, vous sçavez qu'il est icy seul en sa charge, et qu'il ne seroit raisonnable qu'il abandonnast son artillerie... Mais puisqu'il vous plaist qu'en cela je me serve de l'esleu de Montlambert, je vous supplie vouloir trouver bon de l'accompagner de l'avocat du roy de Saint-Jehan, et leur donner commission de faire l'estat de commissaire des vivres à la suite de ceste armée ; ce sera le bien du service du roy et du pays, et à moy ung très grand bien et comptement, affin que ung chascung voye mes déportemens. Je suis

actendant vos pionniers, lesquels je n'ay point encore veus. J'ay envoyé à Mornac pour veoir ce qu'ils vous vouldront dire, et ne me puis tenir de dire que j'ay ung très grand regret du chemin que je vous voy prandre : car toutes choses en yront beaucoup plus mal... Du camp à Medye, ce x^e de febvrier 1575. — Quand à vos pionniers, il n'en est en tout venu que quinze, desquelz il s'en est allé douze ceste nuict. Ceux de Mornac sont les mauvais ; j'espère demain au matin les assaillir à bon escient et veoir ce qu'ils scauront faire. Je vous supplie encores une bonne foys de vous en vouloir bien tost venir ; j'espère que ce sera vostre entière guérison. Vous me manderez, s'il vous plaist, le jour devant que vous arriverez afin qu'on vous tienne voz logis pretz... Au camp à Breuillet, ce xii^e febvrier 1575. — Depuis la lettre que je vous ay naguères escripte, la fiebvre poiltronne a saisi ceux de Mornac, lesquels s'en sont allez à ceste marée du soir ; encores que le capitaine Caban m'eust promis d'asseurer le canal avecques deux chalupes qu'il avoit, toutesfoiz ilz ont passé et nos gens sont entrez dedans environ les sept heures du soir, qui feront ung terrible ravage. Je y ay envoyé pour sauver les vivres. Je ne sçay encores ce qui nous en demeurera ; si en avons-nous bien fort grand besoin. J'ay délibéré laisser dedans la dicte place le cappitaine Luchet avecques sa compagnie et une compagnie de gens de pied, pour faire teste à Campet, qui est de retour de Royan. Il a aujourd'hui atrapé de ceux qui s'escartent de leurs quartiers et quatre chevaulx de notre artillerye que le cappitaine du Charroy avoit laissé hors de son quartier pour son plaisir... Du camp au Breuillet, ce xiii^e febvrier 1575. » Le 13 : ... « J'ay reçu la lettre que vous m'avez escripte par le capitaine Dallon, duquel j'ay entendu la réduction des places de Mirambeau et Plassac ; c'est autant de pais gagné et le service du roi avancé, pourveu que vous y pourvoyez de personnes qui n'ayent point d'intelligence avec les propriétaires des lieux, comme je sçay qu'il y en a qui ont : car cela n'est que nourrir le moyen des ennemys de sa majesté soubz umbre de se remettre en son obéissance. Tous ces trafics se font soubz main pour oster le moyen au roy de n'avoir la raison. Et quand au cappitaine Fargues dont m'escrivez, je sçay que dans mon congé il a faict cette pratique de Mirambeau par lettres que j'ai recouvertes, signées de la main du sieur de Plassac... Je m'en vais droict à Mornac où les ennemys sont encores dedans. Je trouve que nous faisons une erreur de ne laisser personne dans les villes, veu l'avertissement qu'en a faict le roy. S'il ne vous plaist de venir, vous me ferez beaucoup de bien et plaisir de m'en mander vostre advis. Je n'ay point aussi entendu la résolution que vous avez prise pour ceulx de Soubize... Du camp, à Breuillet, ce xiiii^e de febvrier 1575... « Du 15 fevrier : « ... J'ay entendu par le sieur de Chartusac que vous désirez sçavoir où je vouldrois faire mener les bouletz de quoy me voullez secourir. Je ne voy point pour ceste heure occasion de les pouvoir em-

ployer que Saint-Maigrin ; et me semble que s'ils estoient à Coignac, je les pourrois plus aisément envoyer querir, estant là. Je vous supplie de les y voulloir faire mener au premier jour. Depuis mes dernières lettres, j'ay advisé, pour renforcer les garnisons de Mornac et Saugeon, d'envoyer le capitaine Caban et sa compaignye au bourg du dict Saugeon, pensant que ce sera asseurer le chemin de Xainctes à ceste armée. Parcille-ment pour faire plus seurement venir les vivres qui viennent de Marennes et d'Alvert, et davantage d'empescher que ceux de Royant et Tallemont ne facent ce qu'ilz ont accoustumé de faire. J'ay faict le tout pourveu que l'ayez pour agréable : car je ne veulx rien faire que je pense qui vous puisse donner occasion de vous mescontenter de moy. J'avais prié le capitaine d'Allon de vous faire entendre de ma part que ce n'est point assez de mettre ceulx que vous mettez à Mirambeau et Plasac : car je sçay bien qu'ilz n'y sont entrez que avec la volonté des sieurs desdits lieulx et avec promesse de ne leur faire chose qui leur puisse préjudicier, et à la charge de leur remettre entre les mains les dites maisons lors que l'occasion se présentera. Davantage les forces que vous avez mis dedans ne sont bastantes pour aucunement empescher ceulx de Pons de faire ce que bon leur semblera ; de sorte, la despence et voyage que je fais en ce pais par ce moyen sera presque inutile. S'il vous plaist, vous y penserez et m'en manderez ce qui vous semble. Je trouve aussi la garnison de Saint-Jehan d'Angeli bien débille, veu que vous n'avez point eu d'assurance de ceulx de Soubize, comme je pensais et comme l'abbé de Montierneuf m'avoit asseuré. Voilà ce que c'est que de se fier en ces hipocrites qui font semblant d'estre bons serviteurs du roy, mays ce n'est que pour sauver leurs cousins... en attendant des nouvelles du roy, auquel j'ay manday que je croy qu'il n'a point en tout ce royaume de plus mal affectionnez subjects que sont ceulx de ce pais de Xainctonge... Au camp, à Chenac, ce vi^e febvrier 1575. » — Du 26 fevrier : « Monsieur de La Chapelle, j'ai receu vostre lettre du xiiii^e du présent, avec la requeste et atestation de Pierre Tauilleteau, laquelle requeste j'ay respondu pour sçavoir qui est cellui qui le tient prisonnier et pour quelle occasion. Au demeurant, je n'espère pas grand secours de vos munitions de Xainctes : car il y en a au dict lieu qui se vantent de faire tant patir ceste armée qu'ilz la ruineront ou qu'ilz me feront tuer. J'espère avec l'aide de Dieu de me bien garder de l'un et de l'autre ; mais ce ne sera pas par leur moyen. Quant au sieur de Chartusac, il y a troys jours qu'il est en ceste armée et n'a passé de jour que je n'aye parlé à lui, comme il vous pourra tesmoigner. Quant à faire sortir cette armée de la Xainctonge, c'est chose que je ne puis faire : car j'ay exprès commandement de la y faire vivre en attendant la prime ; pour ceste cause vous ferez bien de vous y venir meetre, afin d'adviser et donner ordre que cela se puisse faire à la moindre foulle du peuplé que faire se pourra : car j'ay bien délibéré, estant si mal

secouru comme je suys, pour empescher la ruyne de ladite armée, de luy donner moyen de vivre aux despens de qui se puisse estre ; et vous assure qu'il n'y aura cousins ni cousines qui en soient exemptz, et toutes ces petites menées faictes sous la cheminée ne leur apporteront pas grand proffit, ou je suis bien trompé. Si vous nous faictes amener quelques munitionz, vous nous ferez grand plaisir. Quant au mal que font les gens de guerre par ce pais, je m'esbahye qu'ilz n'en font dix fois davantage, veu le mauvais traitement qu'on leur faict. Si nous estions au milieu de l'Angleterre, nous ne recepvriens pas plus de trahisons et d'indignitez que nous faisons... Du camp, à Lorignac, ce xviii de febvrier 1575. P. S. Je me suys oblyé de vous dire que, suivant ce que je vous avois manday, le cappitaine Caban a esté à Saugeon, où la garnison qui y est luy a reñusé la porte ; de sorte que je prevoy bien que de ce costé là le chemin n'est guère bien assuré pour nos vivres. Je vous supplie voulloir escrire au cappitaine qui commande dans le chastau du dit Saugeon, qu'il accomode le dit cappitaine Caban, afin que, s'il se présente occasion pour le service du roy, ilz se y emploient eusemble. »

La Chapelle répond à Ruffec : « Monsieur, puisque par vostre lettre du dix-sept de ce moys vous m'assurez que vous avez eu exprès commandement en Xaintonge attendant la prime, vous y pourvoyrez selon que vous adviserez pour le myeux. Pour mon regard, comme n'ay receu aucun advis sur ce, j'escrys à l'esleu d'Alamberg de faire l'estat de commission sous vos commissaires, sans employer doresnavant la mienne, laquelle je révoque ; et je m'employeray à tout ce que je verray pouvoyr profiter pour la conduite de ce qui me reste de ce gouvernement, auquel j'ay trouvé de très bons et loyaulx serviteurs et subjects du roy, quelque oppinion que vous ayez contraire, et en ay bien besoing, parce que sans eulx je me fusse trouvé en peyne... » [18 février 1575]. — Lettre de Ruffec :... « Quant à ce que vous dictes que vous avez trouvé en ce pais beaucoup de bons et loyaulx subjects et serviteurs du roy, je scay bien qu'il y en a ; mayz toute ceste bonté, loyauté et affection ne s'est poinct montrée en mon endroyt, ne au secours de ceste dicté armée, ce que je mentiendray et prouveray toujours, partout où il en sera besoing. Pour le regard des places que vous dictes qui sont réduictes par vostre moyen en l'obéissance du roy, c'est chose que je ne puis croire ; car en le croyant, je vous ferois tort : car si vous aviez moyen de faire ladite réduction de vous-mesme, vous ne debvriez attendre si longtems à la faire, ne permettre que les ennemys jouissent si longtems de ce pais comme ilz ont faict... Du camp de Challais, ce xxv^e de febvrier 1575. »

La *Revue des questions historiques* de juillet a publié de M. Denys d'Aussy, *Le caractère de Coligny*, travail fort étudié, dont la conclusion est que Coligny était un « sectaire hautain et

implacable caché sous le masque de la vertu et du désintéressement », selon l'expression de la *Revue historique*.

La *Revue poitevine* d'août contient : *Un seigneur de Lonzac* (en Saintonge). Jacques Galiot de Genouillac, grand maître de l'artillerie en France sous François I^{er}, mémoire de M. Denys d'Aussy, lu à la séance générale de la société des Archives à Jonzac le 14 février dernier ; l'allocution de M. Meyer aux obsèques de Paul Marchegay ; le Poitou et la Saintonge au salon de 1885 (liste des exposants) ; visite à l'atelier de M. de Verteuil à Saint-Rémy de Pissotte, par M. R. Valette ; comptes-rendus des sociétés savantes ; académie des inscriptions, sociétés des antiquaires de France, de l'ouest, du Limousin ; des arts de la Charente-Inférieure ; des archives de Saintonge ; une note de M. Bitton sur les lieux appelés Lampe, Falot, Feu, Lanterne, Signal, qui selon lui désignent des phares de la période gauloise, au moins romaine, servant sur les bords du golfe des Pictons. Sans discuter cette opinion, je puis affirmer que j'ai trouvé, loin du littoral ou d'une mer intérieure, des ténements nommés la Lampe, parce qu'ils avaient été donnés pour servir à l'entretien de la lampe qui brûle dans l'église ; note sur une annexe récemment ajoutée au château historique de Dampierre-sur-Boutonne, « estaminet ou toit à lapins ? » — non, mais « un petit bouge presque borgne, officine culinaire à l'usage du chatelain », d'« où l'on voit sortir la gracieuse Suzette portant à ses maîtres fortunés les plats destinés à leur repas. » Qu'est-ce que cela veut bien dire ? demanderons-nous à l'auteur ; enfin *Correspondance*, lettres intimes qui n'étaient certainement pas destinées à la publicité, une entre autres où M. l'abbé J.-L.-M. Noguès raconte sur M. Audiat mille détails piquants, quoique erronés, et qu'il s'est ennuyé à la séance de la commission des arts, ce qui est bien sa faute, sa propre faute, et non celle de M. Noguès.

Saint Louis, prince royal, évêque de Toulouse, et la famille d'Anjou au XIII^e siècle, par l'abbé Verlaque (Paris, Plon, 1885, in-18, xi-199, p. 350). — M. l'abbé Verlaque, docteur en théologie, dont nous avons eu (Voir *Archives historiques de la Saintonge*, t. xiii, p. 209) souvent occasion de louer les *Lettres de Fénelon* et le *Fénelon missionnaire*, a consacré à saint Louis, fils du roi de Naples, de la maison d'Anjou, un petit livre intéressant. Evêque de Toulouse à 23 ans, malgré lui, ce jeune prince mourut peu de temps après son élévation à l'épiscopat. Il n'y a donc pas de grands événements à raconter ; ce sont plutôt des vertus d'humilité et de charité à peindre. M. Verlaque a ajouté un chapitre sur l'iconographie du saint. Son livre est à la fois un ouvrage de piété et d'archéologie.

Voyages et découvertes de René Caillié par G. Franck. — Sous le titre général de *Les grands Français*, l'éditeur, M. Picard-

Bernheim (Paris, rue Soufflot), a déjà publié, comme faisant partie de la *Bibliothèque d'éducation nationale*, les biographies suivantes destinées aux écoles: *Necker, Colbert, Crevaux, Machault, Danton, Jules Favre, Vauban, Villars, Henri IV*; nous n'examinerons pas les titres de chacun à être classé parmi les grands Français. Nous aimons mieux citer l'opuscule consacré par M. G. Franck, professeur au lycée d'Amiens, à faire connaître notre compatriote René Caillié, ses voyages et ses découvertes. Caillié, on le sait, né à Mauzé (1799-1838), habitant de Beurley, mort à Pont-l'Abbé où s'élève son monument, est le premier européen qui soit parvenu à Tombouctou et surtout en soit revenu. Le récit de ses aventures est fort intéressant et on apprécie mieux le courage, l'énergie, le mérite de cet intrépide voyageur. Il mourut à 38 ans, victime « de l'indifférence coupable du gouvernement, » écrit l'auteur. Caillié, en 1828, avait été fait chevalier de la légion d'honneur, avait reçu un prix de 10,000 fr. de la société de géographie et une pension de 3,000 fr. du gouvernement. La révolution de 1830 fit songer à autre chose qu'à donner une mission au hardi aventurier.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

N° 128, t. II, p. 93 ; t. III, p. 97 et 195 ; t. V, p. 131 et 304. *Les conférences de Saint-Brice entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis*. — M. D. A. a bien voulu consacrer deux articles (*Bulletin des Archives*, v, 131 et 304) à mon *Etude sur les conférences de Saint-Brice* (*Revue des quest. hist.*, octob. 1884 ; et, Paris, Palmé in-8 de 32 p.). Ils sont extrêmement bienveillants ; et je n'aurais garde d'y faire la moindre observation, s'ils ne renfermaient un certain nombre d'inexactitudes que je crois utile de relever dans l'intérêt des travailleurs de l'avenir.

1° (*Bull. des Arch.*, t. v, p. 305). La lettre écrite par Catherine de Médicis à Nicolas Pasquier, de Cognac, le 10 décembre 1586, ne doit pas être confondue avec la lettre écrite par Catherine de Médicis à MM. les maîtres des eaux et forests d'Angoumois, Saint-Maixent, 30 novembre 1586. L'une ordonnait de construire un pont sur la Charente « pour passer au chasteau de Saint-Brice », l'autre de mettre le château de Cognac en état pour recevoir la reine mère et spécialement de construire un pont *entre le petit parc et le château*. (Voyez ma plaquette ; Palmé, p. 14, 15 et 16).

2° (*Bull. des Arch.*, t. v, p. 305 et 306). L'acte de Catherine, tiré des archives de Cognac, publié par M. Jules Pellisson, cité par moi d'après lui (Voyez ma plaquette, p. 16), et qui porte que le pont projeté sur la Charente devait « servir à l'entrevue de nous et de nostre fils le roy de Navarre pour le bien de la paix »,

cet acte ne dit point du tout, quoi qu'en puisse penser l'honorable M. D. A., que le fameux pont dût être un *pont de Montereau*, c'est-à-dire le lieu de l'entrevue. Qu'il fût destiné au passage ou destiné à la conversation, le pont servait à l'entrevue également, surtout dans le langage du xvi^e siècle. Et pas moyen de mettre en doute le genre de service qu'il était appelé à rendre, puisque Catherine écrivit à Nicolas Pasquier, en lui donnant avis qu'il fallait faire un pont : « C'est pour passer au chateau de Saint-Brice. » M. D. A. dit bien que le scribe qui tient la plume pour Catherine était ignorant ou étourdi ; soit, puisque le pauvre scribe écrivait *Creuse* pour *Charente*. Mais de sa part quelle heureuse étourderie, quelle sorcellerie pour mieux dire, que de parler d'entrevue à Saint-Brice au lieu de parler d'entrevue sur un *pont de Montereau*, alors que sa maîtresse, elle, n'avait pas encore en tête la maison de Daniel Poussard !

3^e (*Bull. des Arch.*, t. v, p. 131). La lettre du duc de Nevers à Henri III, publiée par Gomberville et qui paraît à M. D. A. « avoir un grand cachet de vraisemblance », n'est point écrite dans le style de Nevers ni même dans celui du xvi^e siècle. Je la tiens pour parfaitement fausse et sortie de la fabrique des papiers apocryphes du xviii^e siècle. Mais il est très vrai que « ce serait exagérer que de considérer les *Mémoires de Nevers* comme entièrement apocryphes. » J'ai même pris soin de le dire dans mon article de la *Revue des quest. historiques* (janvier 1884), *Pièces fausses des Mémoires de Nevers*. Le tout est de démêler le bon grain de l'ivraie.

4^e (*Bull. des Arch.*, t. v, p. 132). Je voudrais qu'il ne fût plus jamais question de Davila à propos des conférences de Saint-Brice (Voyez ma plaquette, p. 5). Sur cette question, j'aimerais autant demander des renseignements à Alexandre Dumas père, qui avait bien son mérite même comme historien. Et pour ce qui est de donner « plus de détails en ce qui concerne les conférences elles-mêmes », j'ai regretté, je l'ai dit, de ne pouvoir en donner davantage (Voyez ma plaquette, p. 6) : mais force est bien d'y renoncer jusqu'à la découverte d'autres pièces, comme par exemple les lettres de Catherine de Médicis à son fils, qui peut-être verront enfin le jour. C'est en prévision d'une moisson nouvelle de documents que j'ai écrit en tête de mon essai sur les conférences de Saint-Brice : « Nous convions les chercheurs, qui dans l'avenir découvriraient des documents plus féconds et plus riches, à les mettre en œuvre pour animer l'étude que voici... Toutes les rectifications nous rendront heureux comme des progrès. » Jusque là, patience et ne brouillons rien.

V^{te} GUY DE BREMOND D'ARS.

N^o 191, t. III, p. 176 et 203. *Madame de Maintenon a-t-elle été élevée en Saintonge.* — Dans sa *Statistique du département de la Charente-Inférieure*, Gauthier prétend que François d'Aubigné aurait été nourri dans la paroisse de Saint-Léger, près Pons. M. R., qui a posé la question ci-dessus, y a lui-même

répondu en qualifiant d'invraisemblable la légende recueillie par Gauthier ; elle s'expliquerait, d'après lui, par la confusion faite entre Saint-Léger et Saint-Gelais, près Niort.

Il est incontestable que Françoise d'Aubigné est née à Niort, pendant que son père, arrêté dès 1632 pour s'être compromis dans la révolte de Gaston d'Orléans, était enfermé dans le donjon de cette ville. A ce moment Constant d'Aubigné et Jeanne de Cardilhac, sa femme, avaient trois très jeunes enfants : un fils tout au plus âgé de six à sept ans puisqu'ils s'étaient mariés au mois de décembre 1627 ; Charles, le second, né au commencement de l'année 1634, et enfin Françoise qui venait de naître à la date du 27 novembre 1635. Dans leur profonde détresse ils durent implorer l'assistance de leurs parents pour élever leurs enfants ; et c'est ainsi qu'à l'âge de sept ans, Françoise d'Aubigné était auprès de sa tante Catherine d'Aubigné, femme de Benjamin Le Valois de Villette, seigneur de Mursay. Y avait-elle été envoyée dès sa naissance ? Dreux du Radier, iv, 582, on l'a vu, l'affirme : « La petite d'Aubigné ne sortit de sa prison de Niort où elle était née que pour y entrer quelque temps après... Françoise d'Aubigné eut la même nourrice que la petite Villette... » et dit-on, garda quelque temps les dindons chez M^{me} de Neuillan (Françoise Tiraqueau), parente et amie de sa mère Jeanne de Cardilhac. Mais le fait est-il certain ? Du Radier a pu être mal informé. Or il y a une lettre d'elle qui lève tous les doutes ; elle est adressée au généalogiste d'Hozier : « Je ne sais si j'ai esté à Archiac ; je crois que c'est mon frère, ayant toujours ouy dire que j'ai esté nourrie à Mursay. » C'est grave. Il ressort au moins de ce passage que dans leur première enfance madame de Maintenon peut-être, et à coup sûr son frère, auraient habité Archiac. Pourquoi Archiac ? C'est que là, ou dans les environs, étaient établis leurs cousins, les Joly de Sainte-Eugène, descendants d'une tante de leur grand père Agrippa d'Aubigné. On sait que le père de ce dernier était simplement juge de la seigneurie de Pons ; il était originaire de Loudun ; et sa sœur, Jeanne, avait épousé, dans cette dernière ville, François Joly, dont les deux filles, Michelle et Andrée, se marièrent toutes les deux à Archiac, l'une à Aubin d'Abeville, juge d'Archiac et de Matha. l'autre à Martial Bernard, sieur de Guéret, receveur de la chàtellenie d'Archiac. Ce Bernard acquit de la fille de François de Pons la terre de Sainte-Eugène, qui avait été démembrée, en 1559, de la baronnie d'Archiac ; il ne laissa pas d'enfants et légua tous ses biens à sa femme Andrée Joly, dont François, son neveu, fut l'unique héritier. François Joly, conseiller au parlement de Bordeaux, était cousin issu de germain de Constant d'Aubigné. En outre des relations très suivies existaient entre les deux familles ; on peut s'en convaincre en se reportant à la correspondance publiée dans le xiii^e volume des *Archives historiques de la Gironde* : d'Aubigné y parle souvent de son cousin, et c'est même le beau-père de ce dernier, le sieur De Lapeyrère, qui lui fournit l'argent néces-

saire pour sortir de prison après la conclusion de son mariage avec Jeanne de Cardilhac. On s'expliquerait donc très bien la présence d'un des enfants de Constant d'Aubigné, chez les Joly de Sainte-Eugène; et la tradition qui s'est perpétuée pourrait avoir quelque apparence de vérité.

Une tradition recueillie par Rainguet, *Etudes sur Jonzac*, p. 20, dit que Pimbert, gentilhomme de Archiac, passe pour avoir abrité quelque temps madame de Maintenon. Mais rien n'est prouvé.

D. A.

N° 293, V, 59. *La cloche des récollets de Pons et sa marraine*. — La cloche des récollets de Pons, qui fut baptisée le 5 octobre 1753, comme le *Bulletin* du 1^{er} juillet 1884, l'a raconté, pesait 365 kilos, et avait l'inscription suivante :

LE TRES HAVT TRES ILLVSTRE ET TRES PVISSANT PRINCE DE CAMILLE DE LORRAINE EST MON PARRAIN ET DAME SVZANNE DE MAZIÈRES DE SAINT PIERRE EST MA MARRAINE JAI ETE DEDIEE AV SAINT SACREMENT ET A LA VIERGE ET FONDVE AVX FRAIS DES MOINES RECOLLETS DE PONS LAN DE GRACE 1753 ET LE 18 SEPTEMBRE.

On a demandé ce qu'est devenue cette cloche; elle s'est brisée, répond M. l'abbé Valteau, et des débris le curé de Saint-Martin, Paul Rullier (1847-1857), en fit fondre une autre qui porte cette légende :

M. JULES DUMORISSON, JUGE DE PAIX EST MON PARRAIN. M^{me} JOSÉPHINE-EULALIE LAURANCEAU MA MARRAINE. J'AI ÉTÉ CONSACRÉE AU CULTE DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE PONS, DÉDIÉE A LA SAINTE VIERGE, A SAINT MARTIN ET A SAINT ROCH, LE 3 AOUT 1849, LORSQUE M. RULLIER, CURÉ, RIGAUD, MAIRE, BERTIFORT, BOSSON, GUILLEMOT, ARDOIN, CHARRIER, FORMAIENT LE CONSEIL DE FABRIQUE. J'AI ÉTÉ PAYÉE EN PARTIE PAR M. DUCLOS EX-CURÉ DE LA PAROISSE, EN PARTIE PAR LES OFFRANDES VOLONTAIRES DES HABITANTS ET LES RESSOURCES DE LA FABRIQUE.

N° 301, t. V, p. 110. *Liste des personnes qui ont péri en 1793. 1° Quiberon*. — Beaucoup de provinces déjà ont dressé la liste des personnes qui ont péri pendant la révolution, et c'est là une nomenclature intéressante. Rien de pareil n'a été fait d'une façon complète pour la Charente-Inférieure. Il y a des listes partielles. Ainsi M. l'abbé Manseau a publié dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes* quelques noms de prêtres morts en déportation sur les pontons de Rochefort, dans la citadelle de Saint-Martin de Ré, au Pâté de Blaye et à Cayenne. Le *Mémorial de l'Ouest*, qui paraissait à Saintes, a inséré dans ses numéros des 18, 21, 25, 28 septembre, 2, 5, 9 octobre 1849 la liste assez volumineuse des détenus de Brouage pendant la terreur. Enfin l'*Histoire générale des crimes commis pendant la révolution française*, de L. Prudhomme, un des rédacteurs du journal, *Les révolutions de Paris*

(Paris, 1796, in-8°, 6 volumes) contient dans les deux premiers volumes un *Dictionnaire des individus envoyés à la mort... pendant la révolution*. A l'aide de ces divers ouvrages on doit pouvoir établir un état assez exact. Nous donnons aujourd'hui la liste des victimes de Quiberon.

M. Eugène de La Gournerie a édité, en 1875 (Nantes, librairie Libaros, in-8°, 207 p.), *Les débris de Quiberon, souvenir de 1795*, et à la suite de cet ouvrage, p. 103, une liste des victimes. C'est à lui que nous empruntons la nomenclature suivante, sauf trois noms, Bureau du Bourdet, Henri de Lage de Volude et Nicolas de Voutron. Nous avons ajouté quelques notes qui précisent certains détails.

Jean-Jacques BEAUCORPS, ancien officier de cavalerie, vétéran dans loyal-émigrant, 57 ans, né à L'Epineuil, près de Saintes, condamné le 15 thermidor à Quiberon. Emigré. Il était fils de Jean-Jacques de Beaucorps. De son mariage avec Marie-Anne Raboteau, dame du Puy-Gibaud, qu'il avait épousée le 3 décembre 1771, il avait une fille, mariée en 1803 à Casimir de Montalembert, ancien capitaine d'infanterie, mort en 1841, frère de Nicolas-Prosper de Montalembert, officier de cheval-légers de la garde du roi, puis chanoine et supérieur du séminaire de La Rochelle.

Marc-Antoine DE BEAUPOIL SAINT-AULAIRE, 32 ans, né à Jonzac, condamné le 18 thermidor à Quiberon. Emigré. Deux Saint-Aulaire se trouvaient à Quiberon : Marc-Antoine et Jean-Yrieix, colonel, chevalier de Saint-Louis, fils de Jean-Baptiste, baron de La Luminade et titré lui-même marquis de Saint-Aulaire. Il se sauva le 21, prit du service en Russie, d'où il ne revint qu'en 1818. Louis XVIII le nomma, par ordonnance du 26 août de cette année, maréchal de camp.

Louis DE BERAUDIN, lieutenant de vaisseau, 35 ans, né à Rochefort en 1772, condamné le 12 thermidor à Quiberon. Emigré. Il était fils de Didier-François-Honorat, marquis de Beraudin, chevalier de Saint-Louis, chef d'escadre, et de Jeanne de Nogerée. Il avait deux sœurs : Marie-Elisabeth-Sophie, chanoinesse de l'ordre de Malte, et Jeanne-Marie-Amélie, épouse de Léon-Pierre, comte de Vigny, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine d'infanterie, qui eut quatre fils, dont un seul a vécu, Alfred de Vigny, de l'académie française. La famille de Beraudin est aujourd'hui éteinte.

Hippolyte-Alain BIDÉ DE MAUEVILLE DE LA FUNELIÈRE, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, 38 ans, né à Rochefort, condamné le 15 thermidor à Vannes. Emigré. Troisième fils d'Hippolyte-Bernard, grand-croix de Saint-Louis, lieutenant-général des armées navales, et de Marie-Anne-Louise de Brach. Marié lui-même à N. de Ligcac, il n'a pas laissé de postérité. Son dernier frère, Antoine-Germain, devint contre-amiral et grand-croix de Saint-Louis sous la restauration. Un autre frère avait épousé Eustelle de La Taste et mourut en Angleterre pendant l'émigration. Famille éteinte.

Henri BUREAU DU BOURDET, fils de Charles Bureau du Bourdet, décédé le 26 janvier 1789, et de Marguerite Brejon, née le 18 avril 1730 de Pierre Brejon et de Françoise Robert. Voir *Documents sur la ville de Saintes*, page 93.

François-Dominique CASTIN DE GUÉRIN DE LA MAGDELEINE, chanoine et grand-vicaire de Saintes, né aux Touches-de-Périgny (Charente-Inférieure), vers 1743; condamné le 9 thermidor à Auray, exécuté le 10 à Vannes. Emigré. Était fils de Maurice Castin de Guérin de La Magdeleine et de N. de Lescours, nièce de Pierre-Louis de La Rochefoucauld, évêque de Saintes, qui fut massacré aux Carmes le 2 septembre. L'abbé de La Magdeleine jouissait d'une haute considération. Il se reprochait son émigration qui l'éloignait de tant de malheureux sans pasteur, et saisit avec empressement l'occasion de revenir en France. Plus tard il ne voulut pas se sauver, bien qu'on lui en offrit les moyens.

Louis CHADEAU DE LA CLOCHETERIE, major de vaisseau, lieutenant dans Hector, 48 ans, né à Rochefort, condamné le 15 thermidor à Vannes. Emigré. Il était frère de l'illustre commandant de la Belle-Poule (1).

Salomon CHAPITEAU, de la branche de Remondias, volontaire dans Périgord, né le 15 mars 1741, à Minsac (Charente), condamné le 15 thermidor à Quiberon. Emigré. Il avait épousé N. de Couhé de Lusignan, dont il avait eu quatre enfants. Un seul, Joseph de Chapiteau, vivait encore il y a quelques années. La famille existe toujours.

Eutrope-Alexis DE CHASTEIGNER, brigadier des gardes du corps, né au château du Lindois, près de Confolens (Charente), le 1^{er} août 1738, vétéran dans loyal-émigrant, condamné le 15 thermidor à Quiberon. Emigré.

Jean-Marc DE CHEVREUX, volontaire, 59 ans, né à Vitrac (Charente), condamné le 14 thermidor à Vannes. Emigré. L'état du général Lemoine le nomme de Chevreuse. Il existait réellement en Angoumois une famille de Chevreuse, qui a perdu beaucoup des siens pendant la révolution; mais, renseignements pris, on n'en voit aucun qui soit mentionné comme ayant pris part à l'expédition de Quiberon. La victime de Quiberon avait pour mère Rose-Charlotte de La Rochefoucauld.

(1) Je n'ai pas trouvé à Rochefort son acte de naissance; je transcris les deux actes de baptême qui concernent les Chadeau :

« Thimothée-Isaac, fils légitime de messire Isaac Chadeau de La Clochette, lieutenant des vaisseaux du roy, et de dame Catherine Daniaud, né le huit juin mil sept cent quarante-quatre, a été baptisé le lendemain par moi, soussigné, prêtre de la mission, faisant fonctions curiales. Le parrain a été Barthélemy Chauveaux, charpentier; la marraine, Catherine Adrien, qui ont signé.

« Jean-Isaac-Timothée, fils légitime de messire Isaac Chadeau de La Clochette, enseigne des vaisseaux du roy, et de dame Catherine Daniaud, né le vingt-trois février mil sept cent quarante et un, a été baptisé le même jour par moi, soussigné, prêtre de la mission, faisant les fonctions curiales; lequel a eu pour parrain messire Jean-Jacques Dabbadie, commandant de la marine, et pour marraine Marianne Deschainers. »

Charles-Louis d'ANGLARS, volontaire au régiment de Béarn, né à Nachamps (Charente-Inférieure), le 18 avril 1774, condamné le 9 fructidor, aurait émigré, fils de Jean-Alexandre, seigneur de Peychaure, qui fut détenu à Brouage en 1794, et de Marie-Louise-Thérèse Griffon (1). Ses trois frères avaient aussi émigré.

Louis-Joseph DU VIGNAUD le jeune, volontaire dans Damas, 26 ans, né à La Rochelle, le 2 mai 1769, condamné le 11 thermidor à Auray. Emigré. Fils de Marc-Antoine du Vignaud, capitaine de canonnières gardes-côtes, et de Marie-Aimée Billon (2). Il y avait en 1787, trois officiers du génie de ce nom,

(1) Voici l'acte de baptême extrait des registres paroissiaux de Nachamps, canton de Tonnay-Boutonne, arrondissement de Saint-Jean d'Angély : « L'an mille sept cent soixante-quatorze et le vingt un d'avril, je soussigné ay baptisé un fils de messire Jean-Alexandre Danglars, écuyer, seigneur de Peychore, Endri-van et autres lieux, et de dame Louise-Marie-Thérèse Griffon, sa femme. Cet enfant est né le dix-huit du dit mois ; on luy a donné le nom de Charle-Louis ; il a été présenté par le sieur Charle Griffon, étudiant, accompagné de M^r Pierre-Honoré Griffon, son père, et par demoiselle Elizabeth-Victoire Danglars, sa sœur, qui ont signé avec nous et les soussignés. DANGLARS, père. GRIFFON, parint. VICTOIRE DANGLARS. »

Les mêmes registres contiennent encore les actes suivants, dont nous devons aussi la communication à notre confrère M. Charles Camus.

« L'an 1757 et le 23 novembre, je soussigné, par la permission de M^r le curé de Saint-Jean, ay baptisé un enfant mal de messire Jean-Alexandre Danglard, écuyer, chevalier, seigneur de Péchaure, et de dame Marie-Louise-Thérèse de Griffont, demeurant en cette ville ; cet enfant est né du jour précédent, environ les quatre heures du matin ; on luy a donné le nom de Jean-Alexandre-Robert ; son parrain a été messire Robert-Marie d'Asnières, représenté par messire Jean-Baptiste Griffon, et la marraine dame Marie-Thérèse Payen de La Pinaudière, qui ont signé avec moy pour le parain. MARIE-THÉRAISE PAYEN. RENÉ GRIFFON. DANGLARD, père. MARTIE DASNIÈRES. DASNIÈRES, loco rectoris.

« Le vingt octobre 1763, a été baptisée Angélique, née d'hier, fille légitime de Jan-Alexandre Danglars, écuyer, et dame Louise-Marie-Thérèse Griffon. A été parrain Pierre-Honoré Griffon, seigneur de Pleine-Ville, et marraine dame Angélique Delastre, son épouse ; et a tenu à sa place dame Marie-Thérèse de La Pinaudière, veuve d'Honoré-Toussaint Griffon, qui ont signé avec le père de la baptisée. GRIFFON DE PLEINNEVILLE. DANGLARS. LEVALLOIS, curé de Nachamp.

« Le quinze may mil sept cent soixante-huit, a été baptisé Joseph Danglars, né le jour précédent, fils naturel et légitime de Jean-Alexandre Danglars, écuyer, et dame Louise-Thérèse Griffon, ses père et mère. A été parrain Joseph Griffon, et marraine Catherine-Thérèse Danglars, qui ont déclaré ne sçavoir signer. Par moy. DANGLARS père. GRIFFON. LEVALLOIS, curé de Nachamp.

« Le vingt six may 1767, a été baptisé sieur Baptiste-Alexandre, né le même jour, fils naturel et légitime de messir Jean-Alexandre Danglars, écuyer, et dame Marie-Thérèse Griffon, ses père et mère. A été parrain messire Jean-Alexandre-Robert Danglars, et marraine demoiselle Marie-Thérèse Griffon, qui a déclaré ne sçavoir signer. Par moy. DANGLARS. DANGLARS père. LEVALLOIS, curé de Nachamp. »

(2) Le trois may mil sept cent soixante neuf, par moy soussigné a été baptisé Louis-Joseph, né d'hier, fils légitime de messire Marc-Antoine Duvignaud, escuyer, et de dame Marie-Anne-Magdelaine Billon, son épouse ; le parain et la marraine ont été le sieur Louis-Joseph Detchegaray, cousin, et dame Marie-Anne Detchevery, épouse du sieur Billon, grand mère de l'enfant ; et ont assistés les soussignés : MARIE-ANNE DETCHEVERY. BILLON. L. DETCHEGARAY. DARANGE.

dont l'un maréchal de camp, et un autre du Vignaud le jeune, sous-brigadier.

Michel-Henri FROGER DE L'EGUILLE, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, capitaine dans Hector, né à Rochefort, le 29 janvier 1747 (1), blessé le 16 juillet; condamné le 15 thermidor 1795 à Vannes. Emigré. Il avait épousé à Virson, le 26 novembre 1776, Marie-Pauline de Pont des Granges; il eut deux filles, mesdames du Puy d'Anché et d'Isle de Beauchesne, et un fils, Arnaud-François, dont la postérité subsiste.

Louis FROGER, dit le chevalier de l'Eguille, frère de Michel-Henri, capitaine de vaisseau, aide-major dans Hector, né à Rochefort, le 15 avril 1750 (2); condamné le 15 thermidor à Vannes. Emigré. Son père, Michel-Joseph, était lieutenant-général des armées navales et commandant de la marine à Rochefort. Le chevalier de l'Eguille, qui passait pour un des officiers les plus distingués de la marine, avait épousé Marie-Louise de Chavagnac, veuve de l'illustre Louis Chadeau de La Clochetrie, et en avait eu deux fils qui n'ont pas laissé de postérité.

Charles-André FROGER DE LA CLISSE, né le 21 février 1769, à La Clisse (Charente-Inférieure), volontaire de la marine, condamné le 16 thermidor à Quiberon. Emigré. Il était fils de Charles-Alexis de Froger, seigneur de La Clisse, et d'Henriette Chevillard. D'après son interrogatoire, il avait partagé le dévouement de Gesril du Paspeu, en allant prévenir un des canots anglais de la capitulation et revenant se constituer prisonnier. Il avait pour sœur Marie-Anne-Victoire Froger, à qui son grand oncle, Pierre-François-Noël Boudet, prêtre, curé de Marennes, donna 5,000 livres par contrat du 5 juin 1779, reçu Dutard, notaire à Pisany; elle épousa Charles-Amable-René de Méritens d'Arros, incarcéré à Brouage, fils posthume de Charles et d'Amable-Geneviève de Lafitte.

Jean-Henri de LAGE DE VOLUDE, chevalier de Malte, lieute-

veuve DETCHEGARAY. MAGDELAINE DEVINICANT. DEBOSREDONS. DEBAGNY, veuve. CHEVALIER de SAINT-ÉLOI. DEVIGNAU. BOURDON. COUDRET, *vicaire de Notre-Dame. (Registres paroissiaux de Notre-Dame de La Rochelle).*

(1) Extrait des registres paroissiaux de Saint-Louis de Rochefort :

« Michel-Henri Froger de Léguille, fils légitime de Michel-Joseph Froger de Léguille, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, lieutenant des vaisseaux du roy, et de dame Marie-Thérèse Gaudion, né le vingt-neuf janvier mil sept cent quarante-sept, a été baptisé le lendemain par moi, soussigné, prêtre de la congrégation de la mission, faisant les fonctions curiales. Le parrain a été messire Henry-André Froger de La Rigaudières, capitaine général garde-côtes en second de la capitainerie de Marenne; la marraine, demoiselle Marie-Louise Gaudion, tante de l'enfant, qui ont signé. »

(2) Louis Froger, fils légitime de messire Michel-Joseph Froger de Léguille, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, lieutenant des vaisseaux du roy, et de dame Marie-Thérèse de Gaudion, né le quinze avril mil sept cent cinquante, a été baptisé le lendemain par moy, soussigné, prêtre de la congrégation de la mission, faisant les fonctions curiales. Le parrain a été messire Louis-François Gaudion, enseigne des vaisseaux du roy, oncle de l'enfant, et la marraine dame Marguerite-Blanche Regnier, épouse de monsieur Ventangeveen, négociant, grand-tante de l'enfant, qui ont signé avec le père. (*Registres de la paroisse de Saint-Louis de Rochefort*).

nant de vaisseau, sous-lieutenant dans Du Dresnay, né le 10 avril 1767, au château de Coëtillo (Côtes-du-Nord), blessé le 16 juillet 1795 (12 thermidor) à Quiberon. Il appartenait, par sa famille paternelle, à la Saintonge, et tenait à la Bretagne par sa naissance et par sa mère, Mario-Jeanne-Claudine de Kergariou. Son père, François-Paul, marquis de Lage de Volude, chevalier, seigneur du Tirac, d'Asnières, de La Rigaudière, des Touches, etc., habitait le château d'Asnières, commune de Belluire, canton de Pons, arrondissement de Saintes. Le jeune vicomte de Volude avait publié en Angleterre plusieurs opuscules et travaillé, avec son camarade, Emmanuel de Las Cases, à l'*Atlas de Lesage*. Les deux premières cartes sont de lui. Il avait pour frère Joseph-Paul-Jean, comte de Lage de Volude, chevalier, enseigne des vaisseaux du roi, qui épousa, par contrat du 13 janvier 1782, Béatrix-Etiennette Renart de Fuschamberg d'Amblimont, fille (17 avril 1764) du comte d'Amblimont et de Marie-Anne de Chaumont-Quitry. Voir *Souvenirs d'émigration de madame la marquise de Lage de Volude*, par M. de La Morinerie (Évreux, 1869, in-8).

Jean-Savinien-Marie DE LA GUARIGUE DE LA TOURNERIE, ancien élève de la marine, capitaine d'artillerie, né à Rochefort, le 18 janvier 1767 (1), de Jean-Jacques-Mélanie de La Guarigue de La Tournerie, et de Suzanne-Anne Sary de La Chaume, condamné le 9 fructidor à Auray. Emigré. Son père était capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis. Lui-même avait épousé, le 15 septembre 1789, Marie-Suzanne-Hippolyte de Cumont, dont il n'eut qu'une fille, Marie-Antoinette, qui épousa, à Saintes, le 12 août 1816, Michel-Edouard-Marie Loquet de Blossac, alors sous-préfet de Saintes, décédé le 29 mai 1877. Voir *Un petit neveu de Châteaubriant. Edouard de Blossac*, par M. Audiart. La famille de La Guarigue, originaire du Béarn, est aujourd'hui éteinte en Saintonge. On voit, à la chartreuse d'Auray, une fort belle chasuble, faite avec des morceaux de soieries de toutes couleurs ayant appartenu aux victimes, œuvre de M^{me} de Blossac, décédée à Saintes en 1872.

François de LA LAURENCIE, commandeur de l'ordre de Malte, chef de division des armées navales, né au château de Villeneuve-la-Comtesse (Charente-Inférieure), le 15 août 1735, mortellement blessé le 16 juillet. Emigré. Il était le second fils de Charles-Henri, seigneur de Villeneuve, La Thibaudière, Les Vallées, chevalier de Saint-Louis, capitaine au régiment d'Au-

(1) L'an mil sept cent soixante-sept, le dix-huit janvier, est né et a été baptisé le lendemain, Jean-Savinien-Marie, fils légitime de messire Jean-Jacques-Mélanie de La Guarigue de La Tournerie, chevalier, lieutenant des vaisseaux du roi, capitaine aide-major de l'artillerie de la marine, et de dame Suzanne-Anne Sary, ses père et mère. Le parrain a été messire Jean-Guillaume de Savigny, chevalier, ancien capitaine du régiment de Péquigny, représenté par Jean Matelineau, et la marraine dame Marie-Anne Leberton, veuve Sary, représentée par Marie-Anne Geoffroy, qui a signée son nom ; le pere présent a signé. (*Registres de la paroisse Saint-Louis, de Rochefort*).

busson cavaleric, décédé à 88 ans, le 6 octobre 1772, enterré le 8 à Villeneuve-la-Comtesse, et de Marie-Anne de La Laurencie, sa cousine, morte à 46 ans, le 16 mars 1762, et frère de Charles-Eutrope, évêque de Nantes. Un autre de ses frères, Jean-Henri, était, comme lui, commandeur de l'ordre de Malte. On raconte de la victime de Quiberon que, porté dans une ferme, avec ses deux jambes brisées par un boulet, elle s'y fit mettre dans un tonneau de farine et y attendit la mort, le pistolet au poing, pour le cas où se présenterait l'ennemi.

Marie-Louis LEFORT, 29 ans, né à Saintes (Charente-Inférieure); condamné le 13 thermidor, à Vannes. Emigré.

Joseph-Antoine de MEYNARD, lieutenant au régiment du roi, 31 ans, né à La Rochelle le 9 novembre 1763, condamné le 14 fructidor à Auray. Emigré. Fils de Pierre-Cosme de Meynard, seigneur de Saint-Michel, capitaine au régiment de Tournaine, et de Julie-Marie de Mazières du Passage, dame de Lhouméc (1). Son frère aîné, Charles-Cosme-Marie, a continué la filiation.

Paul de MAUNY, cheveu-léger de la garde du roi, officier dans Béon, né à Charmant (Charente) le 17 octobre 1762, condamné le 15 thermidor, à Vannes. Emigré. Il était fils de Joseph de Mauny et de Marie du Souchet de Lacoudre. Son frère aîné servait avec lui dans Béon. Il parvint à se sauver, et fut nommé maréchal de camp en 1815.

Gédéon-Henri NICOLAS, seigneur de Voutron en partie, chevalier de Saint-Louis, major des vaisseaux du roi, était fils d'Abraham, écuyer, seigneur de Voutron, de La Cave, de Belébat, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel d'infanterie, décédé en 1778, et de Suzanne-Pauline-Michel de Lizardais. Petit-fils de Gédéon Nicolas de Voutron, chevalier de Saint-Louis, capitaine de vaisseau, et de Louise de Queux de Saint-Hilaire, il descendait de Vincent Nicolas, écuyer, seigneur de Courcilles, de La Salle d'Aytré, maire de La Rochelle en 1518. Il fut enfermé à Brouage, émigra et périt à Quiberon.

La famille Nicolas a formé trois branches : celle de Voutron, éteinte en 1809 dans la personne d'Henri-François, chevalier de Saint-Louis, capitaine au régiment de royal infanterie,

(1) L'an de grâce mil sept cens soixante-trois, le dixième de novembre, a été baptisé Antoine-Joseph de Meynard, né le jour précédent, du mariage légitime entre messire Pierre-Cosme de Meynard, escuyer, chevalier, ancien capitaine d'infanterie au régiment de Turenne, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, et dame Marie-Julie de Mazière. Son parrain, messire Antoine-Pierre-Benjamin de Meynard, escuyer, chevalier, frère de l'enfant, absent, représenté par Jean Crystal, de la paroisse de Baudreuil au diocèse de Saint-Papoul, domestique de la maison ; sa mareine demoiselle Angélique-Hélène-Suzanne de Meynard, sœur de l'enfant, absente, représentée par Marie-Thérèse Bouquet, native de Port au Prince, isle Saint-Dominique, domestique de la maison ; et ont signé avec le père : le parrain représentant a déclaré ne le savoir. MEYNARD. M. TH. BOUQUET. A. ESPINAY, *prêtre de l'oratoire, curé de Saint-Barthélemy.* (*Registres paroissiaux de Saint-Barthélemy de La Rochelle*).

émigré, cousin de Gédéon-Henri et d'Abraham-Jacques-Sévère, frère de Gédéon-Henri, lieutenant de vaisseau, mort en 1783, dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis; cello de Lisleferme, et (présumée) cello de Lamballerie. Le chef de la branche de Voutron, Vincent Nicolas, écuyer, seigneur des Chamades et de Voutron, né le 15 avril 1609, marié en 1636 (12 avril) à Marguerite de Mazières, eut, outre Vincent et Jean, morts en bas âge, deux fils, Philippe, 1639-1678, sans postérité, et Gédéon, époux, 5 novembre 1668, de Mario Chauvet, qui furent maintenus dans leur noblesse par sentence de Colbert de Terron, 1668. Ils portent d'azur au chevron d'or accompagné de trois étoiles de même, 2 en chef et 1 en pointe; les Voutron ne portaient pas de chevron, qui est une brisure.

Jean-Baptiste-François-Marie PALLET d'ANTRAIZE, ancien élève de l'école militaire, chasseur noble dans la légion de Damas, né à Saint-Jean d'Angély le 19 septembre 1770, condamné le 28 fructidor 1796, à Vannes. Emigré. Fils de Jean-Alexis Pallet, seigneur de Blanzay et d'Antraize, et de Marie-Jeanne Niocho de La Brosse de Tournay. Jean-Alexis, mort le 18 février 1804, marié le 11 septembre 1765, fut enfermé à Brouage avec son fils Louis-Alexis et sa fille Marie-Françoise, décédée sans alliance en 1841. Alexis-François avait émigré avec son frère Jean-Baptiste-François, et vécu plusieurs années en Allemagne où il se maria; il est mort en 1845, laissant une fille unique, décédée à Genouillé en 1871, mariée à Fabien-Aimé Hardy de Blanzay, puis à François-Honoré de Sartre de Saint-Laurent (1). *L'Annuaire de la noblesse*, 1874, p. 221, a donné une notice sur les Hardy de Blanzay et les Pallet de Trezance.

André-Emmanuel de SALIGNAC-FÉNELON, ancien porte-étendard des cheveau-légers de la maison du roi, soldat dans les

(1) Le vingt-quatriesme de may mil sept cent soixante-huit, a été baptisé un enfant, auquel on a donné les noms de François-Marie-Alexis, né le vingt-trois dudit mois, fils naturel et légitime de messire Jean-Alexis Pallet, écuyer, seigneur d'Antraize et de Trezence, et de dame Marie-Jeanne Niocho de Labrosse, ses père et mère, légitimement conjoints. Le parrein a été messire François-Alexis-Marie-Gérôme Niocho de Labrosse, chanoine de l'église cathédrale d'Angers, oncle du baptisé, et la marreine, dame Marie-Angélique Pallet, religieuse ursuline, tante paternelle du dit baptisé; lesquels, étant absens, ont été représentés dans leurs fonctions de parrein et de marreine par Jean Verron et par Marie-Jeanne Boursoreille, en présence de Mr Pallet, pere du dit baptisé, qui a signé avec moy. PALLET. J. CHRISTOPHE CHAPOT, curé de Saint-Jean d'Angély.

Le vingtiesme d'aout mil sept cent soixante-neuf, a été baptisé Alexis-François, né ce même jour, fils naturel et légitime de messire Jean-Alexis Pallet, écuyer, seigneur d'Entraize et autres lieux, et de dame Marie-Jeanne Niocho de Labrosse, ses père et mère, légitimement conjoints. Le parrein a été messire François-Alexandre Estourneau, écuyer, seigneur de La Touche, et dame Anne-Françoise Grousseau, veuve de messire Joseph de Livennes, écuyer, seigneur de Balan, lesquels ont signé le présent acte avec plusieurs autres parens et amys et moy. ESTOURNEAU DELATOUCHE. FRANÇOISE GROUSSAUX DE BALAN. M. A. PALLET. HÉLÈNE DUCLUSEAU DE RENARDIN. LE CH^{or} DE BISSI. HENRY DE GROUSSEAUD. PALLET. J.-J. CHRISTOPHE CHAPOT, curé de Saint-Jean d'Angély (*Registres paroissiaux de Saint-Jean d'Angély*).

vétérans émigrés, né le 30 novembre 1716 à Cellefrouin (Charente), fils de Claude-Pierre de Salignac, capitaine d'infanterie, condamné le 15 thermidor à Quiberon. Emigré. Les Salignac de l'Angoumois et du Limousin, auxquels appartenait ce noble et courageux vétéran, existent encore. Il avait épousé Catherine Carron.

Henri-François-Catherine DE VIART, élève de la marine, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 21 janvier 1773, condamné le 9 fructidor à Auray. Emigré.

N° 309, t. V, p. 151 et 307. *Les chevaliers du Saint-Esprit, appartenant à la Saintonge.* — Je viens de lire avec le plus vif intérêt le dernier numéro du *Bulletin*. C'est une heureuse idée d'avoir publié la liste des chevaliers du Saint-Esprit appartenant à la Saintonge et à l'Aunis, alors que cet ordre possède encore un survivant, M^r le duc de Nemours. Je suis étonné toutefois de n'avoir pas vu figurer sur cette liste le nom de mon grand oncle, Charles-François d'Aviau du Bois de Sanzay, qui fut créé commandeur de l'ordre, lorsque le roi rétablit le Saint-Esprit, en signe de l'allégresse que causait à la France la naissance du duc de Bordeaux. La famille d'Aviau, dont Beauchet-Filleau, *Dictionnaire du Poitou*, Saint-Allais, *Nobiliaire de France*, xviii, 119, etc., ont donné la généalogie, appartenait à la noblesse de Touraine et du Poitou; et je suis le premier d'Aviau qui ait habité temporairement la Saintonge. Mon grand oncle toutefois, étant archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine, métropolitain de l'évêque de La Rochelle et Saintes, avait quelque droit de figurer parmi les chevaliers du Saint-Esprit appartenant à la Saintonge et à l'Aunis par extension de ses fonctions ecclésiastiques. Il était en outre commandeur de l'ordre, ainsi que je l'ai mentionné, distinction qui ne pouvait être conférée qu'à cent personnes dans tout le royaume.

Je pourrais vous montrer de bien curieuses lettres que le saint vieillard reçut à l'occasion de la haute dignité dont il venait d'être investi par le roi. J'ai même une réponse de lui à M. de Marcellus. « Ce qui le charmait surtout, c'était de savoir que Charles X le dispensait de se rendre à Paris pour y recevoir officiellement les insignes de l'ordre ». Sa modestie aurait eu trop à souffrir de se trouver un des premiers aux honneurs, alors qu'il ambitionnait seulement d'être le premier au labour apostolique. En outre il avait 84 ans; et malgré son courage et sa robuste constitution, un voyage à Paris en malle-poste était une rude corvée pour un octogénaire. Sa nomination date, en effet, du 6 octobre 1820, et il était né le 7 août 1736.

Je vous copie la lettre que lui écrivit Romain de Sèze, premier président à la cour de cassation, celui qui eut l'honneur et le courage de défendre Louis XVI : « Avant de pouvoir vous adresser, monseigneur, comme grand trésorier des ordres du roi, la décoration de l'ordre du Saint-Esprit, que sa majesté

vient de vous conférer, je vous prie de me permettre de me féliciter, comme Bordelais, d'une distinction qui, sans ajouter à votre dignité personnelle, ajoute toujours à l'éclat de l'éminente fonction dont vous êtes revêtu. On aime à voir la puissance royale rendre ainsi elle-même un hommage aussi éclatant à tant et de si hautes vertus, et le trône répandro quelques fleurs sur l'autel.

» M. le cardinal de La Luzerno, qui est dans ce moment avec moi, me charge, monseigneur, de vous dire tout le plaisir que lui a fait votre nomination, la reconnaissance qu'il en a pour le roi, l'honneur qu'elle fait à l'épiscopat, et toute la vénération qu'il vous porte sans vous connaître personnellement; ce sont les propres termes de son éminence, je n'y change rien. »

Voulez-vous une anecdote? Le comte de Chambord, que je vis à diverses reprises, tant à Venise qu'à Frosdhorf, n'avait pas oublié que son premier berceau fut béni à la même époque par mon grand oncle. Avec leur enthousiasme méridional les dames de la halle de Bordeaux étaient venues trouver leur vieil archevêque, lui apportant un charmant berceau en bois d'acajou, et lui avaient dit : « Nous voulons que vous bénissiez la couche de celui que le ciel nous donne pour le salut de la France : la bénédiction d'un saint lui portera bonheur. »

V^{te} D'AVIAU DE PIOLANT.

N° 313, t. V, p. 317. — *L'apostasie des bénédictins de Saint-Jean d'Angély en 1553.* — Massiou, *Histoire de la Saintonge*, iv, 29, qui cite en note le *Gallia* (II, 1107), a mal interprété le passage sur lequel ils s'appuient pour affirmer que les religieux de Saint-Jean d'Angély « donnèrent le scandale de l'apostasie en se sécularisant à l'instigation de Jean Chabot de Jarnac, leur abbé. » En effet, Sainte-Marthe dit : « Anno 1553, monachi Angeriacenses, favente abbate suo Johanne, ad statum secularem resilire variis tentaverunt modis, sed incassum : fuit enim eorum rationes simoniam redolere visæ sunt. » Ce dernier membre de phrase aurait dû éveiller l'attention de l'historien et lui éviter un contre sens. La sécularisation n'avait absolument rien de commun avec l'apostasie ; c'était une immunité qui s'obtenait soit pour un moine, soit pour une communauté tout entière, et, en ce dernier cas, au moyen d'une bulle pontificale. Les moines sécularisés entraient seulement dans les rangs du clergé séculier, demeuraient soumis à la juridiction de l'évêque ; et la jouissance de la mense abbatiale et des autres biens de la communauté étaient régis par des règlements particuliers. Delayant a revu le texte du *Gallia* qu'il traduit exactement : « Les moines de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, de l'aveu de leur abbé, tentèrent, en 1553, de se séculariser ; mais leur tentative fut repoussée comme entachée de simonie. » (*Histoire de la Charente-Inférieure*, p. 170).

D. A.

N° 314, V, 318. *La cloche des réformés de Saint-Just dans*

l'église de Bourcefranc. — J'ignore si la marquise de Mainte-
non a construit de ses deniers l'église de Bourcefranc, paroisse
de la commune de Marennes. Il faudrait donner une preuve.
Mais il est certain que la « cloche qui appelle les fidèles aux
offices religieux est une épave de l'ancien temple protestant de
Saint-Just », canton de Marennes. On lit, en effet, sur cette
cloche : IE SVIS ESTE FAICTE POVR SERVIR A LEGLIZE REFORMÉE DE
SAINT-IVST AV NOM DE DIEV IEHAN FAVRE MA FAICTE EN LAN 1604.
Le temple de Saint-Just a été détruit en 1685. Voir dans le
t. XIII des *Archives*, avec une note importante, le procès-verbal
et inventaire du temple, le 19 novembre, par Henry du Faur
de Chatelars, subdélégué de l'intendant. A. M.

N° 315, t. V, p. 318. *Saint Eutrope, évêque de Saintes et
d'Orange, a-t-il connu saint Lazare ?* — Il y a un saint Eutro-
pe, premier évêque de Saintes et martyr, fêté le 30 avril ; chacun
sait cela. Il y a aussi un saint Eutrope, évêque d'Orange, qui
vivait au v^e siècle, et dont les reliques furent brûlées par les
protestants en 1572 ; on le fête le 27 mai. Celui-là, moins connu
dans notre province, est assez célèbre en Provence, et ne peut
être confondu avec le nôtre. Sidoine Apollinaire lui écrit son
épître VII « Domino papæ Eutropio » ; voir *Œuvres* de Sidoine
Apollinaire, par Savaron (Paris, 1597), page 372. Les bénédic-
tins, t. II de l'*Histoire littéraire*, p. 473, ont raconté sa vie,
indiqué ses écrits, et, p. 663, parlé de son successeur (476 ou
477) Vérus, qui a écrit sa biographie. Le *Bulletin* des comités
historiques (février 1849) a publié ce document qu'on croyait
perdu pour la plus grande partie, et que venait de découvrir
Varin. Les Bollandistes, *Acta sanctorum maii*, t. VII, p. 691,
lui consacrent une assez longue notice, et le *Gallia*, I, col. 768,
en fait le sixième évêque d'Orange. Voilà qui est clair. Mais
d'autres ne se contentent pas de si peu ; au lieu d'un saint
Eutrope d'Orange, ils veulent deux saints Eutrope d'Orange.
Sur quoi se fondent-ils ? Sur une vie de saint Eutrope ou plu-
tôt sur un sermon prononcé le jour de la fête, où l'on raconte
qu'il était un des 72 disciples du Christ, qu'il assista à la cène,
et après la résurrection vint en Gaule, à Orange, ville qu'il
illustra par ses nombreux miracles, et y mourut le 27 mai.
Comme le font fort à propos remarquer les Bollandistes, cet
écrit « plane fabulosa » date de l'époque où chaque cité épisco-
pale voulait être la plus ancienne, et avoir pour fondateur un
des personnages de l'évangile ; en Provence, Lazare le ressus-
cité et ses deux sœurs, Marthe de Béthanie et Marie de Magdala,
qu'accompagnaient deux servantes Marcelle et Syntique, puis
Maximin, l'un des soixante-douze disciples, le proconsul Ser-
gius Paulus, Trophime et Crescent, tous trois disciples de saint
Paul ; à Béziers, saint Aphrodise, qui donna pendant sept ans
l'hospitalité à la sainte famille en Egypte ; à Autun, Amator,
serviteur de la Vierge à Nazareth ; à Bourges, Ursin, ou Natha-
naël, qui fit la lecture à la dernière cène ; à Cahors, Zachée le

publicain sous le nom d'Amadour; à Saint-Paul-Trois-Châteaux, Restitut l'aveugle-né; au Mans, Julien, Simon le Lépreux; à Limoges, Martial, l'enfant qui portait les cinq pains d'orge et les deux poissons; à Avignon, Rufus, fils de Simon le Cyrénéen; à Vienno, Zacharie, qui avait fourni la nappe eucharistique; à Tours, Gatien, qui conduisit les apôtres au cénacle, et bien d'autres. Damien Rainguet, admettant comme démontrée au 1^{er} siècle l'existence soit d'Eutrope, biographié par Vérus, soit mieux celle d'un autre Eutrope, s'est dit: Il n'y a pas deux Eutrope évêques d'Orange, mais un Eutrope qui a été d'abord évêque d'Orange, puis évêque de Saintes. De cette façon, il évitait le reproche d'ignorance que les Bollandistes adressaient aux partisans de deux Eutrope à Orange. Il a publié une brochure in-8 de 16 pages (Jonzac, Ollière, 1861), *Dissertation historique sur saint Eutrope, premier évêque de la ville de Saintes, considéré comme fondateur de l'église épiscopale d'Orange*. Quels arguments apporte-t-il? Le récit légendaire de Raban Maur: Marie Magdeleine, Marthe sa sœur, Maximin s'embarquent avec Trophime, Eutrope... et abordent à Marseille. Eutrope, qui était destiné pour Saintes, évangélise Tarascon, Orange, etc.; donc saint Eutrope de Saintes n'est autre que le premier saint Eutrope d'Orange, à moins qu'il ne soit aussi le second, qui alors ne ferait qu'un avec le premier. M. E., du *Recueil* de la commission des arts, a l'air de vouloir fournir une nouvelle preuve. Il aurait pu dire: Les actes de la vie de saint Eutrope (apocryphes en grande partie) nous le montrent à Jérusalem avec Lazare, t. II des *Archives*, p. 258; il préfère écrire: Il y avait à Saintes, sur la route actuelle de Bordeaux, un lieu qu'on nomme encore la Maladrerie; cette maladrerie, comme presque toujours, était dédiée à saint Lazare. Or, elle était située sur la paroisse Saint-Eutrope, « sacellum sancti Lazarii », lit-on dans le t. II des *Archives*, page 273; donc Eutrope avait connu Lazare. J'admire la force d'un tel raisonnement et je me tais. Rainguet devait faire une seconde brochure plus concluante que la première. Il est mort avant d'avoir tenu sa promesse. Quelqu'un peut reprendre son idée; mais il faudra d'autres preuves.

Ajoutons qu'au siècle dernier, il se tenait à la Maladrerie, le jour de pâques, une frairie dont on ignore l'origine. L. A.

N^o 316, t. V, 316. *Les impôts du clergé et de la noblesse avant 1789*. — La phrase lue par notre confrère dans un journal de la Charente-Inférieure: « On sait que la propriété de la noblesse et du clergé ne payait rien », est devenue banale à force d'être répétée; mais c'est ainsi que s'accréditent les erreurs les plus grossières. Sans nous occuper des chiffres, justement qualifiés fantaisistes, donnons un aperçu de l'organisation financière sous l'ancien régime; ce sera la meilleure réfutation d'une affirmation qui n'a pas d'autres sources que l'ignorance ou la mauvaise foi.

Si l'on se reporte aux comptes présentés par Necker à l'ouverture des états généraux, on voit que les revenus de toute nature entrant dans les caisses de l'état et formant ce que nous appelons aujourd'hui le budget des recettes, s'élevaient à 475,094,000, c'est-à-dire 125,000,000 de moins que le budget actuel du seul ministère de la guerre qui est pour 1886 de 574,758,438 francs ! Sur ce chiffre, produit des taxes directes et indirectes, un seul impôt, la taille, ne pesait ni sur le clergé, ni sur la noblesse. A l'origine, cette exemption se justifiait par ce fait que la taille ayant pour objet la solde et l'entretien de l'armée, la noblesse qui devait personnellement le service militaire ne pouvait payer à la fois de sa personne et de sa bourse. Quant au clergé, il était, comme il l'est encore chez tous les peuples civilisés, exempté, par ses fonctions mêmes, de porter les armes ; mais il n'en contribuait pas moins aux charges imposées au pays. Le don gratuit, voté par l'assemblée générale du clergé, bien qu'avec l'apparence d'une contribution volontaire, offrait tout le caractère d'un impôt annuel et régulier ; il était de 3 à 4 millions et, en cas de guerre, pouvait atteindre le double. En 1782, le clergé offrit au roi une allocation de 16,000,000. Sa dette, hypothéquée sur ses biens, était de 136,000,000 empruntés pour payer les dons gratuits et extraordinaires. En outre, en décimes et capitations, le clergé payait 15,800,000 (Voyez *Encyclopédie méthodique. Finances.* 1784, t. 1, 309). Sa contribution dans les charges publiques dépassait ainsi 19,000,000 ; or, Talleyrand, dans son rapport à l'assemblée nationale du 7 avril 1790, évaluée à 150,000,000 le revenu des biens de l'église ; le clergé versait donc au-delà du dixième de son revenu dans les caisses de l'état ; c'est aujourd'hui le maximum que puisse atteindre l'impôt foncier.

Pas plus que le clergé la noblesse n'était exemptée des charges publiques ; elle payait comme lui la capitation, impôt qui se levait annuellement sur chaque personne selon son rang, son travail et ses facultés ; à la déclaration du 21 janvier 1695 qui l'avait établi, était annexé un tarif distribué en vingt-deux classes ; la première, qui commençait par le dauphin, était taxée à 2,000 livres ; la seconde à 1,500 livres ; la troisième à mille, et ainsi des autres jusqu'à la 22^e, fixée à vingt sous. Tout taillable, dont la cote était inférieure à 40 sous, était exempt de capitation.

La noblesse payait aussi sur ses biens l'impôt du vingtième. Cette contribution, fixée d'abord au dixième du revenu par la déclaration du 14 octobre 1720, avait été abaissée de moitié par l'édit de mai 1741. Les rôles du vingtième, comme ceux des tailles, étaient établis sur la déclaration des contribuables. L'impôt du vingtième et la capitation donnant au total 118,000,000, et la taille 91,000,000, on voit par là que plus de la moitié de l'impôt direct était acquitté en commun par les trois ordres ; quant aux impôts indirects, il est évident qu'ils frappaient les citoyens de toutes les classes proportionnellement à leurs consommations. Enfin, il est utile de remarquer que dans le Lan-

guedoc, la Provence, le Dauphiné, les généralités de Bordeaux, Auch, Montauban, Agen et Condom, la taille était *réelle*; c'est-à-dire assise sur la propriété comme notre contribution foncière actuelle; on y était assujetti, quoique noble, si on possédait des biens roturiers; on en était exempt, quoique roturier, si on possédait des terres nobles.

En résumé sur les 475.000.000 du budget de 1789, deux dixièmes environ (90 à 95,000,000) ne pesaient pas sur les privilégiés, toutes les autres charges étaient communes; nous sommes loin, on le voit de l'affirmation si absolue signalée dans le *Bulletin*. Ajoutons que le clergé faisait presque exclusivement les frais du culte et de l'instruction publique; ainsi, outre ce qu'il payait directement, il déchargeait l'état de nos deux budgets actuels, culte et instruction publique, qui sont pour 1886 de 46 et de 132 millions, soit en chiffres exacts pour les deux: 178,342,218 francs, non compris le budget des beaux arts qui est de 13 millions 815 mille francs. D. A.

N° 317, t. V, p. 318. *Etymologie des mots saintongais, muette et brejonnée*. — J'ai donné, dans le *Vocabulaire géographique* inséré au tome x des *Annales* de l'association française pour l'avancement des sciences, le sens et l'origine du mot *muette*, et je ne trouve avoir rien à changer à ce que j'ai dit: « Terrain ayant la forme d'une double équerre, prend son nom de la partie métallique de la charrue (appelée *muette*), où s'attèlent les animaux. De *muer*, changer: la partie verticale de la pièce est percée de trous, et selon que l'on abaisse ou que l'on monte la chaîne de tirage, le soc de la charrue s'enfonce plus ou moins profondément dans le sol. » Voir dans le même sens Jónain, *Dictionnaire du patois saintongais*; Beauchet-Filleau, *Patois poitevin*; Favre, *Glossaire du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge*.

Le mot *muette* est d'un usage ancien; il se retrouve dans les documents, et notamment le terrier de La Brande (xviii^e siècle), à la bibliothèque de La Rochelle, ms. B, 34, où on lit, n° 449; « aboutit (la muette) du midi sur le bout de celle de l'avouante, art. 443, et du nord ladite muette sur le bout de celle dudit Jean Boursier... » ce qui indique bien le bras de la double équerre.

L'étymologie donnée par Rondier (Voir Beauchet-Filleau, v° *muette*), *meta*, me paraît moins plausible; *meta* signifie borne sans doute, et la muette borne bien le champ du voisin; mais tout champ en borne bien un autre, et à ce compte serait une muette. D'autre part, je ne connais pas d'exemple de mots où la voyelle *e* soit devenue *u* ou *ue*, ou d'exemple d'*u* parasite. Il semble plus plausible et plus conforme aux règles de la saine philologie de s'en rapporter à la première explication.

Brejon ou *bregeon*, « sillon qui ne tient pas toute la longueur du champ. » Voir Meyer, Favre, Jónain qui ramène l'orthographe à la prononciation saintongaise, *B'rgheon*. Jónain ajoute:

« Diminutif du latin *Breve*. » L'idée est bonne, quoique la dérivation soit mal déduite. *Breve* n'a pu donner *brejeon*; il a donné *bref* ou *bren*. *Brejon* supposerait le latin *brevionem*, comme pigeon, *pipionem*, etc. Mais sans recourir à la transformation directe d'un mot latin, on peut le déduire, si on le fait originellement masculin, d'un verbe *breger* (*breviare*), comme *plongeon* du verbe *plonger*; si on le fait féminin, de *abréger* (*abbreviare*); l'a en position ne tombait pas en français; on aurait dit l'*abregeon*, puis la *bregeon*, comme on dit l'*acoyau*, puis la *coyau*, l'*ajarne* (*agera*), puis la *Jarne*, etc.

G. MUSSET.

N° 318, t. V, p. 318. *Chevalier, poète et tonnelier à Marennes*. — Ce poète, sur la famille duquel les registres d'état civil sont muets, a publié : *Les adieux de Louis XVI à sa famille, lorsqu'il part du Temple*, petite pièce tragi-héroïque en un acte et en vers (Rochefort, Faye, 1827, in-8 de 16 pages), et *Vicissitudes humaines*, ode (Rochefort, imp. de Goulard, 1830, in-12, 24 p.). A-t-il fait d'autres ouvrages ?

QUESTIONS

N° 320. — Les annuaires de la Charente-Inférieure édités, ans viii, ix et x, à Saintes, par Dupouy, contiennent sous la rubrique, *Bibliothèque de l'école centrale*, l'indication suivante : « Parmi les tableaux qui décorent l'une des salles, l'on distingue une *Kermesse* de l'école flamande, et une *Vénus* de grandeur naturelle, par Annibal Carrache. » On désirerait savoir : 1° Ce qu'il y a de vrai dans ces assertions; 2° le nom du peintre de la kermesse; 3° d'où pouvaient provenir ces toiles; et 4° ce qu'elles sont devenues.

PESQUISIDOR.

N° 321. — Les de Baynac de Saintonge, qui habitaient la paroisse de Chasnier (élection de Saintes), et qui portaient, selon Nadaud, *de gueules au renard d'argent, au lambel d'or de trois pièces*, seraient-ils alliés ou issus des de Baynac du Périgord dont les armes étaient : *Burelé d'or et de gueules de dix pièces* ? Je tiendrais beaucoup, si cela est, à connaître la généalogie de cette famille.

LOUIS CARVÉS.

N° 322. — Sait-on s'il y avait des liens de parenté entre nos imprimeurs de Saint-Jean d'Angély, Henry et David Boysset, et André Boysset qui imprima, en 1663 « *Les statuts, coutumes et privilèges de Bergerac, traduits de latin en français*, par M. Estienne Trelier, conseiller du roy en la cour de parlement de Bourdeaux et chambre de l'édit de Guyenne. A Bergerac, par André Boysset, imprimeur, 1663 », in-12, 114 pages ? J. P.

N° 323. — Dans une étude sur la femme de Molière publiée par M. Larroumet, *Revue des deux mondes* du 15 juin, p. 701, on lit, à propos de la réconciliation de Molière avec Armande Bèjart : « Des amis communs, entre autres Chapello et le marquis de Jonzac, s'y étaient employés avec dévouement. » Je voudrais bien savoir quel est ce marquis de Jonzac qui eut la gloire d'être un des amis de notre grand comique. L.

N° 324. — A propos du nom de *Des Réaux* pris par l'auteur des *Historiettes* et qui est un surnom et non pas un nom de terre, je demanderais ce qu'il faut penser de cette assertion de M. Georges d'Heilly dans son *Dictionnaire des pseudonymes*, p. xvii : « Dupaty, surnom d'une famille du midi, qui a donné à la France trois hommes célèbres : Jean-Baptiste Mercier, membre du parlement sous Louis XV et auteur des fameuses *Lettres sur l'Italie* ; Henri, fils aîné du précédent et sculpteur estimé ; Louis Mercier, son fils cadet, poète et auteur dramatique, mort membre de l'institut en 1851. » Dupaty est-il un surnom ? M.

N° 325. — Brantôme, dans les *Grands capitaines français*, article du maréchal de Tavannes, raconte (t. v, p. 99, édition de la société de l'histoire de France) qu'il était défendu de dissimuler jamais les insignes de l'ordre de Saint-Michel, et cite un chevalier à qui François I^{er} fit une réprimande pour, pris dans un combat, avoir « osté et arraché son ordre tout bellement et jetté et caché, afin que, le reconnoissant par tel, il ne fust mis à plus grande rançon. » Le chroniqueur ajoute : « J'en ay ouy parler d'un qui en fist de même à la bataille de Coutras, et le cacha dans un arbre. C'était un petit gentilhomme de Xaintonge, nommé M. des Bivons, que M. le marquis de Villars avoit faict et créé tel. » Un manuscrit porte *Des Buons* de la main de Brantôme. Quel est ce gentilhomme Saintonguais, chevalier de Saint-Michel, qui se nommait *des Bivons* ou *des Buons* ? N.

N° 326. — La commission des arts, dans son *Recueil* de juillet 1885, p. 132, annonce la découverte, à Thenac, d'une statue « attribuée à Eros ». Ce sculpteur doit être connu puisqu'on lui attribue ainsi des œuvres répandues jusqu'en Saintonge. J'ai inutilement cherché quelques renseignements sur lui dans les divers dictionnaires. Où trouverais-je sur le faire de cet artiste quelques notes qui m'aideront à déterminer un petit bronze que je possède ? MICHEL R.

— La réponse me semble facile ; et tous ceux qui ont lu la note du secrétaire-rédacteur n'ont pu comprendre, ni prendre le Pirée pour un homme. M. Luguet, qui a présenté l'objet à la Sorbonne, l'a donné comme une statuette de l'Amour, Eros ; et M. l'abbé Vallée a cru que ce bronze était dû au ciseau d'Eros, comme on dit un paysage d'Auguin ou de Ruysdaël.

une Vierge de Bouguereau ou de Raphaël. Ainsi ce notaire, — était-il de Saintes ? mais il ne rédigeait pas un recueil de société savante, — ayant à vendre aux enchères une commode du célèbre ébéniste Boulle, imprimait : « Un meuble en boule. » Ainsi M. Prudhome définissait la Vénus de Milo, « la déesse de l'agriculture par un nommé Milo ». — Pourquoi « déesse de l'agriculture » ? — C'est que l'agriculture manque de bras. A. Q.

N° 327. — *Un journal du siège de la capitale de l'île de Ré.* Jacques Dupuy dit dans une lettre inédite, écrite de Paris le 31 décembre 1627 : « Il y a icy un journal de ce qui s'estoit passé durant le siège de Saint-Martin de Rhé, fait par un médecin. On l'avoit baillé à imprimer ; mais nostre nouveau lieutenant civil l'a empesché. » Quel était le nom du médecin auteur de ce journal ? Ce document est-il resté inédit ? P. T.

N° 328. — *Sur le baron de Saint-Surin.* On voudrait avoir des détails précis sur la date et le lieu de naissance, sur la date et le lieu de décès du baron de Saint-Surin, celui qui figure dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dans les *Mémoires* de Bassompierre, dans les *Lettres* de Guez de Balzac, etc. On demande, en outre, quel était son prénom, lequel n'est indiqué que par la mystérieuse lettre N dans les annotations des trois recueils qui viennent d'être énumérés. Les détails accessoires que l'on pourrait donner sur la famille de N. de La Mothe-Fouqué et sur les faits et gestes du baron lui-même, seraient accueillis avec intérêt et gratitude. DE L.

N° 329. — Nous prions nos confrères du département de vouloir bien nous adresser une notice contenant des renseignements précis sur les anciens usages civils et religieux qui peuvent subsister dans leur commune et les communes limitrophes. Nous attachons surtout de l'importance aux coutumes des cérémonies de la vie civile, naissance, fiançailles, mariage, mort, enterrement, celles qui se rapportent aux fratries, fêtes particulières de patron, etc. Que nos vieux confrères veuillent bien faire retour sur leur jeunesse et se souvenir des coutumes qu'ils ont pu voir autrefois ; que les jeunes interrogent les vieillards. Quand nous aurons ainsi réuni les éléments d'un grand travail d'ensemble sur les débris des anciennes coutumes du pays, nous le publierons. Il n'est que temps si l'on veut conserver quelque trace des anciennes mœurs.

CH. D.

N° 330. — Pourrais-je savoir où se trouvent et ce que sont aujourd'hui les fiefs suivants des Méhée au xiv^e et au xv^e siècle : a. Estrai (en Poitou) : est-ce Estray ou Estray près Juicq, dont il est question dans le *Bulletin* (vol. iv, octobre 1883, et dont Daniel Campet était seigneur au xvii^e siècle, comme il est dit encore dans le *Bulletin* ; b. Le Vergierbeau, en Poitou ; c. L'hôtel noble

de la Giraud. *id.*; c. Barau, *id.*; d. La Seigne, *id.*; e. Etaule en Saintonge; f. Les Fontaines, *id.*; g. Salignac en Saintonge dont était seigneur au xvi^e siècle Benoit de La Roche; h. Les Granges; c'est sans doute un village de la commune de Barbezieux; i. Le Petit-Etaule; enfin Malvoisine, dont les Méhéce d'Anqueville étaient encore seigneurs au dernier siècle? P.

N° 331. — Je désirerais savoir si les Amblard (Jean, Hélié, Itier, etc.) de Moulidars, au xiii^e et au xiv^e siècle, sont de la famille de Guillaume Amblard, receveur de la sénéchaussée de Poitou et de Saintonge en 1320 (*Arch. Saint.*, xii, *passim*). G.

N° 332. — Les de Lousme étaient, au xv^e siècle, seigneurs d'Ardenne, commune de Moulidars, canton d'Hièresac, Charente. Comment le sont-ils devenus? De plus, pour l'étymologie du mot *Ardenne* que l'on trouve en Saintonge et en Angoumois, faut-il recourir à l'explication donnée ordinairement, quand il s'agit de la forêt des Ardennes, ou en chercher une autre plus locale? Enfin connaît-on quelque chose sur les Nourrigier qui ont possédé Ardenne, depuis 1482 jusque vers 1618. Et quelles sont les armoiries des de Lousme, des Victor de Mazottes, Nourrigier, Amblard, de Montbrun? T.

N° 333. — Les Sennectère à Pisany et les Achard-Joumard à Balanzac. Dans un journal de la Charente-Inférieure du 5 août, j'ai lu que le château de Pisany avait été bâti par « le comte de Sennectère », et que les paysans étaient condamnés à battre l'eau des douves, la nuit, pour empêcher les grenouilles de troubler le sommeil du seigneur; de plus, que le prieur de Balanzac était « ordinairement un fils de famille, un noble », et que le seigneur de Balanzac, « monseigneur des Achards de La Brangellerie », tira un coup de fusil sur le prêtre à l'autel, et fut condamné pour cela à raser l'église, lieu du sacrilège, à en rebâtir une autre sur son terrain, où devait être enterrée la victime. Si le curé eut été un vilain, l'assassin en eut été quitte « suivant le tarif, pour 60 écus, peut-être moins ». M. Audiat qui, dans son livre *Nicolas Pasquier*, s'est beaucoup occupé de Balanzac et de ses seigneurs, pourrait-il nous dire quelque chose de ce fait, ou bien M. de La Morinerie qui, dans le dernier numéro du *Bulletin*, nous parlait avec tant de charme des La Brangelie? R.

BIBLIOGRAPHIE

RAGIOT (le commandant). *Carte ostréicole du quartier de Marennes*, 1/5000. Paris, Erhard, 1884, 15 feuilles de 810 × 650.

RÉVEILLAUD (Eugène). *Histoire du Canada et des Canadiens français*. Paris, 1884, in-8, 543 pages. (Compte-rendu élogieux

dans le *Bulletin du protestantisme* du 15 novembre 1884, p. 523).

— *Un missionnaire écossais en France, Georges-Th. Dodds, sa vie et son œuvre*, d'après l'ouvrage anglais du docteur Hor. Bonar; Colommiers, imp. Brodard et Gallois; Paris, lib. Gras-sart, 1885, in-18, 235 pages, portrait.

Royan-Pontailiac, journal balnéaire, satirique, indépendant et de politique d'intérêt local. Premier numéro, mai 1885, à Bordeaux, rue des Argentiers, 3.

SABOUREAU (E.). *La crise agricole*. Conférence faite à Cognac le 21 février 1885. Cognac, G. Bérauld, 1885, in-8, 27 pages.

Saintes-Kermesse, numéro unique, paru en partie le 30 mai (lithographie de M. Abelin, imprimerie de M. Orliaguet, in-4°, 12 pages; prix: 60 centimes) contient dessins, musique, prose et vers. Citons de nos confrères: *Vue de Naples* et *Vue de Saintes*, dessins, par M. del Angelo; *Kermesse*, sonnet, par M. Edmond Maguier; *Pour les pauvres*, musique, par M. Pannelié; *Marine*, poésie, par M. Amédée Targé; *Souvenir de chasse*, par M. Philippe Tapernoux.

SAINTES (A.-E. de). *Le petit Sancho ou un bienfait n'est jamais perdu*. Limoges, Ardant, 1884, in-12, 36 pages.

— *Les délassements de ma fille*. Id. 1885, in-12, 144 pages.

— *Pierre le petit commissionnaire*. Idem, 71 pages.

— *Le père la Pensée, ou les guerres de l'empire*. Idem, 144 pages.

— *Les deux orphelins vertueux*. Idem.

SAVINEAU (M.), chanoine de La Rochelle. *L'abbé Stanislas Braud, curé de Mortagne sur Gironde*. La Rochelle, imprim. Dubois, 1885, in-8°, 8 pages. (Extrait du *Bulletin religieux de La Rochelle*, du 22 août).

[SAVINEAU]. *Cantique à saint Ausone, martyr, premier évêque d'Angoulême*. Paroles composées pour Mortagne sur Gironde, sa patrie; air de l'hymne de saint Eutrope. La Rochelle, imp. P. Dubois, 1885, in-32, iv pages.

STORCK (A.). *Congrès de La Rochelle. Notes de voyage*. Lyon, 1882, in-8, 25 pages et 1 carte. — Relation succincte des quatre excursions scientifiques faites par le congrès de La Rochelle à Saintes, Esnandes, Royan, la côte d'Arvert et l'île de Ré.

TAMIZEY DE LARROQUE. *Appel aux érudits au sujet de l'itinéraire d'Henri IV*. Auch, imp. Foix, 1885, in-8°, 7 p. (Extrait de la *Revue de Gascogne*).

— *La bibliothèque de M^{lle} Gonin*. Agen, imp. V^e Lamy, 1885, in-8, 37 p. (Extrait de la *Revue de l'Agenais*).

TAMIZEY DE LARROQUE. *Lettres et billets inédits de Jules Mascaron*. Marmande, Duberort, 1884, in-8, 23 p. (Extrait de la *Revue de France*).

— *Lettres du comte de Cominges*, ambassadeur extraordinaire de France en Portugal, 1655-1679. Pons, imp. Noël Texier, 1885, in-8, 32 p. (Extrait du xiii^e volume des *Archives*).

THÈZE (le docteur Alfred). *Notes sur l'Islande*. Rochefort, 1882, in-8, 7 p. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*).

— *Note sur le climat du Tong-King et l'hygiène que les Européens y doivent observer*. Rochefort, imp. Thèze, 1885, in-8, 5 p.

THOMAS (P.-Félix). *Vie de René Caillé*. Tours, imp. Arrault, 1884, in-8 (Extrait de la *Revue publiée par la société de géographie de Tours*).

TURNER (E.), ancien interne des hôpitaux de Paris. *La circulation du sang*; Harvey. Paris, imp. Goupy et Jourdan, 1885, in-8, 41 pages.

VALLÉE (l'abbé Eutrope). *L'église et la résidence épiscopale de Fontcouverte*. Saintes, imp. Hus, in-8, 1885, 14 p. (Extrait du *Recueil de la commission des arts*). — L'auteur, d'après une charte du 10 juillet 1290, « apud Fontem coopertum », et cette phrase de M. Musset en 1881 (t. ix des *Archives*, p. 52): « A Fontcouverte, en la demeure de l'évêque », prouve que les évêques de Saintes avaient une maison dans sa paroisse, avec un hangar et peut-être une écurie.

VALMONTÈS (Léo). *Mélopées nouvelles. Premières poésies*. Cognac, imp. Durosier, 1885, in-18, 62 p. (L'auteur est M. Pierre Brun, professeur de rhétorique au collège de Cognac).

VEAU, conducteur des ponts et chaussées. *Notice sur le port de l'Eguille*. Paris, imp. nat., 18 août 1885, in-4, 19 pages et planches. (Ministère des travaux publics: *Ports maritimes de la France*).

— *Notice sur le port de Ribérou*. 23 pages et pl. *Idem*.

— *Notice sur le port de Royan*. 29 pages et planches. *Idem*.

— *Notice sur les ports et chenaux de l'Aiguillate, Chatresac, Chaillevette, Mornac et Chalons*. 8 pages et pl. *Idem*.

— *Notice sur le port de La Tremblade*. 34 p. et pl. *Idem*.

VILLENEUVE-GUIBERT (le comte Gaston de). *Le maître du monde*. Tours, imp. Mame, 1885, in-8, 108 p.

VOISIN (Jules), bi-licencié. *La question ouvrière ou question sociale*, 2^e édition. Cognac, imp. Vincent et l'auteur, 1884, in-8, 43 pages; prix 40 centimes.

LA MAISON DU COTEAU

ET LE SERVICE DES JEUX A L'AMPHITHÉÂTRE DE SAINTES.

Dans l'un des étroits vallons que le voyageur aperçoit, à main gauche, lorsqu'il entre à Saintes, venant de Bordeaux, se trouvent les arènes; et un peu plus en avant, dans le même vallon, une habitation à laquelle les antiquaires ont donné le nom de *Coteau* parce qu'elle est située dans la vallée, et dont le propriétaire actuel est M. Louis Audiat, président-fondateur de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Leur attention a été surtout éveillée par l'existence de ruines antiques d'un aspect singulier, qui ont été englobées dans la construction moderne, et à propos desquelles ils ont diversement discuté. D'après les uns (1), ces ruines seraient les vestiges d'un hypogée; selon les autres (2), d'une villa. Ce qui est vrai, c'est qu'on y constate quatre époques différentes correspondant 1° à la période de construction (époque romaine); 2° à une période indéterminée (irruption des Normands, vers 844), qui fut la période de destruction et d'oubli, durant laquelle les ruines servirent de refuge; 3° à la fin du moyen âge (xvi^e siècle), où on les rendit habitables; 4° à l'époque moderne (xvii^e siècle). Il y a quatre ans (1881), aidé en cela par le R. P. Camille de La Croix, qui a bien voulu nous prêter le concours de son indiscutable compétence, nous avons émis l'hypothèse que le Coteau était une annexe de l'amphithéâtre, et que la galerie qui pénètre dans le flanc du rocher avait dû servir d'ergastulum. « En effet, disions-nous, plus on examine l'ensemble des constructions qui constituent l'habitation du Coteau, plus on incline à croire qu'elles servaient de logement à un agent de l'administration romaine qui, indépendamment de la charge toute spéciale de garder les hommes condamnés aux jeux de l'arène, devait cumuler d'autres services, par exemple, exercer une certaine surveillance sur l'amphithéâtre, peut-être alimenter la naumachie, et très certainement nettoyer les aqueducs d'apport et de dessèchement; en un mot quelque chose d'analogue aux fonctions de garde-chiourme et d'éclusier. » (3)

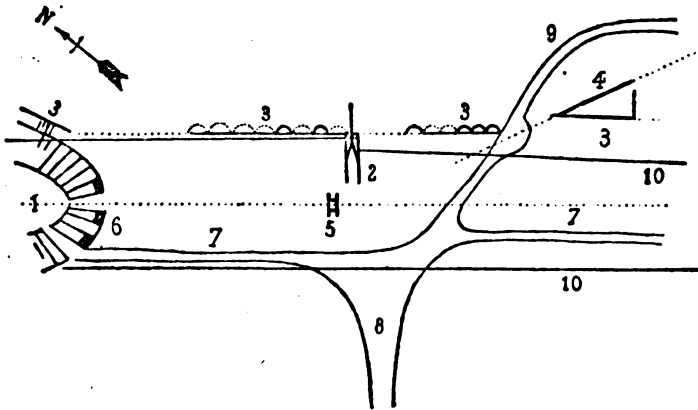
Mais nous n'envisagions là qu'un des côtés de la question. Est-ce à dire que l'homme préposé à ces multiples services les exerçait tous par lui-même? D'un autre côté, la maison du

(1) Bourignon, *Recherches topographiques, historiques, etc.*, in-4, an IX.

(2) Chaudruc de Crazannes, *Antiquités de la ville de Saintes*, in-4, 1820.

(3) *Les substructions gallo-romaines de la maison du Coteau*, à Saintes, par M. J.-A. Lételié, dans le *Recueil de la commission des arts*, t. V, 1881. Tirage à part, avec préface. Trois planches coloriées sont jointes à cette dissertation.

Coteau n'était-elle affectée qu'à un *ergastulum* ? On comprend que dans un simple mémoire nous n'avons pu embrasser tous les aspects d'un monument sur lequel les opinions les plus divergentes ont été émises, ni déduire de notre examen toutes les



LÉGENDE DU PLAN.

1. — Amphithéâtre.
2. — Le Coteau, composé de ses deux murs parallèles, dont l'un avec deux contreforts semi-circulaires intacts, et de la galerie ayant servi d'*ergastulum*, formant un coude dans le sens de la ligne ponctuée. — Ces murs font aujourd'hui partie d'une construction plus importante, dans laquelle nous avons constaté quatre époques différentes. Voir plus haut.
3. — Mur de soutènement avec ses contreforts semi-circulaires apparents et présumés. Les lignes pleines représentent les parties encore debout; les lignes ponctuées, les parties qui émergent du sol, le petit pointillé un raccord supposé. Entre ce mur et l'amphithéâtre, un escalier de service.
4. — Galerie souterraine considérée comme étant un aqueduc (indéterminé). Elle rampe en diagonale sur le versant de la colline, semblant se diriger vers l'hôpital, esplanade où le palais du gouverneur était situé. Le petit pointillé présume sa direction de l'est à l'ouest.
5. — Regard très bien conservé d'un aqueduc qu'on présume être l'aqueduc déversoir de l'amphithéâtre.
6. — Aqueduc qui a été fouillé dans le grand vomitoire oriental. La ligne ponctuée de raccordement avec le regard suppose la direction de l'aqueduc souterrain se dirigeant à la Charente.
7. — Petit sentier, appelé chemin des Arcs.
8. — Rue des Arcènes débouchant à la place Saint-Eutrope.
9. — Rampe de Saint-Macoux conduisant au petit faubourg de ce nom qui, avec le faubourg de Saint-Vivien qui est à la suite, occupe l'ancien emplacement de *Mediolanum Santonum*.
10. — Ces lignes presque parallèles indiquent le fond du vallon. Ce fond s'est exhaussé de 2 mètres depuis l'établissement des constructions romaines.

Echelle de 0,0006 pour 1 mètre.

conjectures qu'on en peut tirer. L'une des plus probantes pour nous est que là devait exister le dépôt provisoire des hommes condamnés aux bêtes. Laissant au tomps le soin de faire la lumière, et à des chercheurs plus heureux l'avantage d'être plus précis, nous comptons même sur la suite non interrompue des travaux de déblaiement des arènes, exécutés, comme on sait, par le ministère des beaux arts, pour reprendre notre étude, et peut-être la compléter. Mais, puisque cette ressource nous échappe, nonobstant le vœu que nous émettions naguère (1) que l'état continuât ses subventions, nous allons, en attendant, donner un appendice à notre travail de 1881, et, sans quitter le terrain des probabilités, examiner les autres faces de cet intéressant problème, voir, par exemple, si la maison du Coteau ne réunissait pas tous les services, ou une partie des services, affectés au colisée de Rome pour l'organisation des jeux. Tel sera le sujet de la présente dissertation, à l'aide de laquelle nous espérons corroborer nos premières conclusions.

I

M^{re} Gerbet, dans *Esquisse de Rome chrétienne*, a écrit : « Les amphithéâtres, si nombreux dans l'empire romain, sont des édifices qui représentent éminemment la persécution des trois premiers siècles, et ils n'étaient tous que des colisées amoindries. » (2) Dès lors c'est aux actes des martyrs qu'il faut aller puiser certains détails que ne nous ont pas transmis les auteurs païens. Voyons un peu comment les choses se passaient à Rome.

Les ordonnateurs des jeux publics devaient non pas seulement les faire annoncer, mais encore les organiser, et surtout veiller à ce qu'il n'arrivât aucun accident. De là un examen préliminaire des préparatifs par les inspecteurs et les procureurs. Pendant cette inspection, et sur des points divers, les gladiateurs de toutes catégories s'exerçaient, les tribunaux siégeaient, et les condamnés, dont le dernier soupir allait s'exhaler au milieu des clameurs frénétiques de la foule, subissaient le cruel supplice de la flagellation. Et tout cela avait lieu dans les alentours du colisée. En effet, tout auprès du colosse (3) était placé le temple de la Terre, où le sénat s'assemblait quelquefois. Le préteur y tenait son tribunal lorsque la peine à prononcer entraînait une exécution capitale. Plus loin, près du Lac Pasteur (4), dont le nom figure à diverses reprises dans les annales

(1) Voir l'*Amphithéâtre de Saintes* dans le *Bulletin de la société des Archives*, III, p. 333. Tirage à part avec titre : *Les arènes de Saintes en 1882*.

(2) *Esquisse de Rome chrétienne*, par M^{re} Gerbet, évêque de Perpignan, nouvelle édition, 1863, in-18, art. *Colisée*.

(3) Les savants font dériver *colisée* du mot *colosse*. Voir la dissertation de M. le vicomte Oscar de Poli, *Recherches sur le nom vulgaire de l'amphithéâtre Flavien* ; Paris, Didier, 1873, etc.

(4) Gerbet, ouvrage cité. Famiani Nardini, *Roma vetus*, lib. III, cix.

des martyrs se trouvait la Pierre scélérato ou criminelle, *Petra scelerata*, (1), devant laquelle les condamnés étaient amenés pour entendre proclamer l'arrêt porté contre eux. C'était vraisemblablement en cet endroit qu'on procédait à la flagellation; on se procurait les instruments de ce supplice préparatoire dans un quartier voisin. (2)

Des casernes aussi étaient proches du colisée, et l'une d'elles était exclusivement affectée aux soldats-pompiers, *cohors vigillum*. A une petite distance étaient les manèges (3) dans lesquels les diverses sortes de gladiateurs, notamment les bestiaires, destinés à figurer dans les combats de l'arène, s'exerçaient à leur terrible rôle. Les ménageries, *vivaria animalium*, (4) communiquaient au colisée à l'aide de galeries souterraines. Enfin le célèbre architecte Apollodore avait donné à Adrien l'idée de construire un souterrain faisant communiquer le temple de Vénus au colisée (5), afin qu'on pût y préparer les machines pour les jeux publics et les transporter à l'improviste dans l'amphithéâtre. Tels étaient les alentours de l'amphithéâtre Flavien, où cent mille spectateurs trouvaient place.

II

Puisque les autres amphithéâtres de l'empire romain étaient, selon la pittoresque expression de M^{re} Gerbet, des colisées « amoindris », les mêmes particularités, très mitigées sans doute, devaient s'y observer, les mêmes spectacles donnant lieu aux mêmes préparatifs, à la même surveillance et aux mêmes scènes préliminaires. Comme exemple de notre étude comparative prenons l'amphithéâtre de Saintes, le « colisée » des Sautons, plus connu sous le nom d'arènes, et établissons un parallélisme avec celui de Rome.

Ainsi que le colisée de Rome, les arènes de Saintes étaient situées hors les murs de la ville. (6)

Les Romains considéraient l'enceinte de leur ville comme sacrée; on n'y pouvait, sans sacrilège, faire une exécution à mort. Le temple nous manque, mais le préteur pouvait bien rendre des sentences de mort dans un local *ad hoc*. Nous ne pouvons dire s'il existait une pierre criminelle, ou tout au moins un lieu où les condamnés entendaient proclamer leurs noms, leurs cri-

(1) *Acta S. Euseb. presbyt. et soc. — Acta SS. Pontiani, Vicentii. — Idem.*

(2) C'est dans le quartier appelé *Suburra*, où se trouvait un groupe de maisons nommé *Tabernola*, que d'après Martial se faisait cette vente. — Nardini, *Roma vetus*. Idem.

(3) *Bestiarii* (Vide VII, ch. xxii). — *Bestiariis... adeo delectabatur.* (Suetone, *ms. Claude*, c. xxxiv). — Tertullien, *Apologie*, c. xlii. — Gerbet.

(4) Plin., *Hist. nat.*, lib. VIII, c. lxxviii, 2. Gerbet, ouvrage cité.

(5) Lire tous les détails dans *Esquisse de Rome chrétienne*.

(6) Voir le plan où sont figurés, et la légende où sont décrits les alentours connus des arènes.

mes et la nature de leur supplice. Bien que l'amphithéâtre de Saintes, qui était sans étage, dût avoir tous ses gradins en pierre (1), il y avait néanmoins des précautions à prendre contre l'incendie (2), de sorte que les soldats-vigiles (pompiers) devaient être casernés auprès. L'éclat des jeux, dans les provinces de l'empire, ne pouvant être égalé aux solennités des jeux publics de Rome, un manège de gladiateurs n'aurait pas eu sa raison d'être dans le vallon du Coteau; mais un réduit a bien pu être quelque part réservé à ces combattants. Les vivaria non plus, tels du moins que le comportait un colisée. Dans un précédent travail, *Les arènes de Saintes*, nous avons indiqué l'endroit où nous présumions que se trouvait le vivarium. Quant au souterrain d'Apollodore, qui aurait mis l'amphithéâtre en communication avec une demeure sacrée, devrions-nous voir un exemplaire en petit de ce souterrain dans cette construction voûtée qui existe encore dans un jardin voisin (Voir le plan et la légende), et que d'aucuns prétendent être un aqueduc? Sans préjuger la question, nous doutons fort que cette galerie, dont nous avons donné ailleurs les dimensions (3), qui a pour radier naturel la pierre abrupte du rocher, qui suit en diagonale la déclivité de la colline, ayant l'air de se diriger vers l'endroit où les antiquaires placent le palais du préteur et un temple, voire un capitole (4), ait jamais pu être un aqueduc. D'où il suit que les alentours de l'amphithéâtre de Saintes consistaient en peu de choses. Ainsi, pas de temple de la Terre, ni aucun équivalent; pas de prétoire fixe; pas de pierre scélérate; pas de caserne spéciale pour les pompiers; pas de manège pour les gladiateurs, si ce n'est un réduit exigü; pas de vivarium en dehors des loges de l'arène. Par contre, une construction — celle qui fait l'objet de la présente note — dont la singularité a ouvert le champ aux hypothèses; un tronçon de galerie voûtée, qui en est éloigné de 75 mètres; et c'est tout, pour le moment du moins.

Une fois admises les analogies qui existaient entre tous les colisées de l'empire romain, grands ou petits, serait-il témé-

(1) Les gradins supérieurs du colisée étaient en bois.

(2) L'immense tenture ou velarium, les cordes, les mâts, les machines n'étaient pas à l'abri du feu.

(3) Les voici, en ce qui concerne les parties déblayées, représentées par notre plan : longueur, 40 mètres; épaisseur des murs, 50 centimètres; épaisseur de la voûte, 40 centimètres; rayon de la voûte, 50 centimètres; hauteur sous voûte, 1 m. 75 cent.; largeur de l'aire, 1 mètre; largeur de l'évas à la naissance du cintre, 1 m. 10 cent. Voir *Subst. gal. rom.*, p. 21. — M. le chanoine Julien-Laferrrière, qui s'est occupé des aqueducs antiques de la ville de Saintes, considère cette galerie comme un aqueduc, et selon lui elle venait de Saint-Vivien, ancien emplacement de Mediolanum Santonum.

(4) A-t-il existé à Saintes un capitole? Lire à ce sujet les intéressants et concluants mémoires de M. Louis Audiat (*Bulletin des archives*, III, 59 et 223), et de M. Georges Musset, archiviste-paléographe, bibliothécaire de la ville de La Rochelle (*Recueil de la commission des arts*, VI, 74 et 141), qui sont l'un et l'autre pour la négative.

aire de supposer qu'à Saintes, par exemple, dont l'amphithéâtre est situé dans un vallon étroit, et adossé par ses grands côtés, nord et sud, aux versants de deux collines, dépourvu, par conséquent, de larges horizons; serait-il téméraire, disons-nous, de supposer que les services les plus indispensables à son administration aient été concentrés en un seul groupe de constructions, lesquelles ne sauraient être que les substructions gallo-romaines du Coteau? C'est ce qui nous reste à examiner.

III

On sait que ces substructions se composent de deux murs parallèles de 21 mètres de longueur, espacés entr'eux de 4 m. 50 cent., et ayant chacun 1 mètre d'épaisseur. Ils se juxtaposent sans liaison à un mur de soutènement, dans lequel existe une porte donnant accès, dans le rocher, à une galerie profonde de 10 mètres, large d'un mètre (1), qui n'est elle-même que la continuation d'une autre galerie en écharpe de même longueur. Celle-ci occupe la moitié, à peu près, de la superficie du sol compris entre les deux murs parallèles dont nous avons parlé; elle décrit ensuite un coude, pénètre dans le mur levant, et devait s'étendre bien au-delà, ce que des fouilles feraient vraisemblablement connaître. Eh bien, ainsi que nous le disions ailleurs (*Substructions gallo-romaines*), l'épaisseur de ces deux murs un mètre, que des contreforts semi-circulaires protègent, doivent être considérés, à notre avis, comme le soubassement d'un édifice dont l'étage a disparu. Et nous ne ferions aucune difficulté de croire que l'autorité romaine a voulu grouper en ce seul point, et peut-être centraliser dans les mains d'un seul agent tous les services nécessaires à l'amphithéâtre. Au Coteau, en effet, le préteur pouvait siéger lorsque la cause devait entraîner la peine capitale. Les malheureux, extraits de la prison de ville, étaient momentanément déposés dans l'ergastulum d'où on les faisait sortir pour être soumis, s'il y avait lieu, à la peine du fouet, et livrés aussitôt après aux bêtes de l'arène. Là, les soldats-vigiles occupaient une salle — un corps-de-garde, dirions-nous aujourd'hui — prêts à se transporter sur le lieu du sinistre. Qui nous dira que le soubassement lui-même, dans sa partie voisine de l'ergastulum, n'aura pas pu servir de salle d'exercice aux bestiaires (2) dont la lutte

(1) Terminée par un tuyau d'aération qui débouchait au sommet de la colline, et devait avoir un couronnement en pierres de taille avec barreaux en fer.

(2) On désignait ainsi les combattants dans les chasses de bêtes par des hommes. Les bestiaires étaient en général des prisonniers de guerre, ou des criminels des provinces expédiés à Rome comme un vil gibier destiné aux chasses. C'était aussi des nobles dépravés, des malheureux que la misère poussait à se vendre ou à se louer, des esclaves que la colère ou l'avarice de leurs maîtres condamnait aux bêtes. Le bestiaire était noté d'infamie; il n'y avait pas de récompense pour lui. (Voir *Rome au siècle d'Auguste*, par Ch. Dezobry; 4^e édit., t.

avec les animaux sauvages devait précéder ou suivre la mort des condamnés ? Et la galerie voûtée dont nous avons parlé, où une personne d'assez haute stature se tient aisément debout, n'aurait-elle pas pu servir de voie souterraine par laquelle le gouverneur de Mediolanum Santonum — ou ses agents — se mettait secrètement en rapport avec le personnel du Coteau ? Nous l'avons déjà dit : ce souterrain ne nous semble pas avoir rempli l'office d'un aqueduc. Où les eaux auraient-elles pu être dirigées ? A moins qu'on admette, d'après la tradition, l'existence de naumachies, ce que rien jusqu'ici n'est venu confirmer. Et encore, dans ce cas, conçoit-on un aqueduc en pente rapide et oblique, avec un radier plein d'aspérités, alors que le système des Romains était de siphonner ? Nous aimerions mieux nous en tenir à l'hypothèse qui consisterait à établir une corrélation entre les constructions du Coteau et la galerie en question, sauf à déterminer le point de jonction, si jamais des fouilles sont opérées par l'heureux et érudit propriétaire de ces intéressantes ruines.

Il nous semblerait maintenant superflu de prolonger cette dissertation que nous allons résumer. L'habitation du Coteau, dont nous ignorons l'importance primitive, est indiscutablement une ruine romaine. Distante de 113 mètres de l'amphithéâtre, elle en devait être l'annexe indispensable, servant peut-être tout à la fois : 1° de magasin aux appareils nécessaires à la tension du velarium et aux machines pour les jeux ; 2° de salle prétorienne ; 3° de corps-de-garde ; 4° de dépôt de sûreté provisoire, le tout confié soit à un agent supérieur du pouvoir ayant en sous-ordre l'ergastularius, soit à ce dernier seulement qui aurait été préposé à la garde des condamnés, à la surveillance de l'amphithéâtre et à l'entretien de l'aqueduc de déversement, dont un regard a été récemment découvert par M. Audiat. Notre conclusion, on le voit, est absolument la même, nonobstant les aspects nouveaux sous lesquels nous avons envisagé cette question si controversée. Ces aspects, qui ne sont pas, croyons-nous, purement fantaisistes, rendront encore plus intéressantes pour la science et pour l'histoire, s'il est possible, les substructions antiques du Coteau. C'est ce que nous avons voulu établir d'une manière plus précise. Quant à la conservation de ces ruines, elles sont en des mains trop expérimentées pour qu'on puisse avoir la moindre inquiétude sur leur sort : les archéologues partageront assurément notre avis sur ce point, et ils s'en réjouiront.

A. LÉTELIE.

III, 1875). Les chrétiens, pour lesquels on avait un souverain mépris, et qui n'avaient pas même, aux yeux de la société romaine, l'honneur d'être les adversaires des bêtes, mais seulement leur pâture, étaient rangés dans la classe de belluaires. (*Esquisse de Rome chrétienne*).

PROGRAMME DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE
EN 1886.

I. — *Section d'histoire et de philologie* : 1° Mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux états provinciaux. 2° Les esclaves sur les bords de la Méditerranée au moyen âge. 3° Recherche des documents d'après lesquels on peut déterminer les modifications successives du servage. 4° Origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers. 5° Origine, importance et durée des anciennes foires. 6° Anciens livres de raison et de compte et journaux de famille. 7° Liturgies locales antérieures au xvii^e siècle. 8° Origine et règlements des confréries et charités antérieures au xvii^e siècle. 9° Etude des anciens calendriers. 10° Indiquer les modifications que les recherches les plus récentes permettent d'introduire dans le tableau des constitutions communales tracé par Augustin Thierry. 11° Des livres qui ont servi à l'enseignement du grec en France, depuis la renaissance jusqu'au xviii^e siècle. 12° Les exercices publics dans les collèges (distributions de prix, académies, représentations théâtrales, etc.), avant la révolution. 13° Anciennes démarcations des diocèses et des cités de la Gaule servant encore aujourd'hui de limites aux départements et aux diocèses. 14° Etude des documents antérieurs à la révolution pouvant fournir des renseignements sur le chiffre de la population dans une ancienne circonscription civile ou ecclésiastique. 15° L'histoire des mines en France avant le xvii^e siècle. 16° De la signification des préfixes EN et NA devant les noms propres dans les chartes et les inscriptions en langue romane. 17° Objet, division et plan d'une bibliographie départementale.

II. — *Section d'archéologie* : 1° Quelles sont les contrées de la Gaule où ont été signalés des cimetières à incinération remontant à une époque antérieure à la conquête romaine ? Quels sont les caractères distinctifs de ces cimetières ? 2° Dresser la liste, faire la description et rechercher l'origine des œuvres d'art hellénique, des inscriptions et des marbres grecs, qui existent dans les collections publiques ou privées des divers départements. Distinguer ceux de ces monuments qui sont de provenance locale de ceux qui ont été importés dans les temps modernes. 3° Dresser la liste des sarcophages païens sculptés de la Gaule. En étudier les sujets, rechercher les données historiques et les légendes qui s'y rattachent et indiquer leur provenance. 4° Signaler les nouvelles découvertes de bornes milliaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé des voies romaines en Gaule ou en Afrique. 5° Grouper les renseignements que les noms de lieux dits peuvent fournir à l'archéologie et à la géographie antique. 6° Signaler dans une région déterminée les édifices antiques de l'Afrique tels que arcs de triomphe, temples, théâtres, cirques, portes de ville, tombeaux monumentaux, aqueducs, ponts, etc.,

et dresser le plan des ruines romaines les plus intéressantes. 7° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.). 8° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen âge. En donner des statistiques, signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date. 9° Signaler les constructions rurales élevées par les abbayes, telles que granges, moulins, étables, colombiers. En donner, autant que possible, les coupes et plans. 10° Etudier les tissus anciens, les tapisseries et les broderies qui existent dans les trésors des églises, dans les anciens hôpitaux, dans les musées et dans les collections particulières. 11° Signaler les actes notariés du xiv^e au xvi^e siècle, contenant des renseignements sur la biographie des artistes et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés. 12° Etudier les produits des principaux centres de fabrication de l'orfèvrerie en France, pendant le moyen âge et signaler les caractères qui permettent de les distinguer. 13° Quelles mesures pourraient être prises pour améliorer l'organisation des musées archéologiques de province, leurs installations, leurs modes de classement et pour en faire dresser ou perfectionner les catalogues ?

III. — *Section des sciences économiques et sociales* : 1° Des procédés de mobilisation de la propriété foncière, expérimentés ou proposés en France ou à l'étranger (cédules hypothécaires, dettes foncières, billets de banque fonciers, etc.). 2° De la propriété en pays musulman. 3° Analyse des dispositions prises, depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours, pour créer et développer la vicinalité. Avantages et inconvénients de la prestation en nature ; appréciation des conditions actuelles de la législation sur les chemins vicinaux. 4° Historique de la législation ayant eu pour but de conserver les forêts sous l'ancien régime et de nos jours. Indication de quelques mesures à prendre pour prévenir les défrichements et les exploitations abusives de bois et forêts des particuliers. 5° Réforme de l'impôt foncier des propriétés non bâties. 6° Quelles étaient les données générales de l'organisation des anciennes universités françaises ? Y aurait-il avantage à créer des universités régionales ? Quelles services pourraient-elles rendre ? 7° De l'enseignement agricole dans les écoles primaires. 8° Ouvrages anciens et tentatives diverses pour la réforme et l'amélioration des prisons avant 1789. 9° Messagers, messageries, courriers, poste, dans une région donnée, du moyen âge à la révolution. 10° La diminution de la population rurale. 11° Etudier la valeur vénale de la propriété non bâtie au xviii^e siècle dans une province, et comparer cette valeur avec la valeur vénale actuelle. 12° Du crédit agricole et des moyens

de l'organiser efficacement; son fonctionnement en Allemagne et en Italie. Syndicats d'agriculteurs pour l'achat des instruments et des engrais, et pour la vente des produits; ne serait-ce pas là le moyen de résoudre la question du crédit agricole et des banques agricoles? 13° Etude des résultats statistiques de la participation aux bénéfices dans l'industrie. 14° Pourrait-on reprendre la frappe des pièces de 5 francs en argent sans avoir à redouter un rapide drainage de l'or? 15° Des conditions d'exécution qui peuvent justifier le rang que la transportation et la relégation occupent dans l'échelle des peines établies par le code pénal et par la loi de 1885.

IV. — *Section des sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques*: 1° Etude du mistral. 2° Méthodes d'observation des tremblements de terre. 3° Electricité atmosphérique. 4° Recherches sur la présence de la vapeur d'eau dans l'air, par les observations astronomiques et spectroscopiques. 5° Comparaison des climats du midi et du sud-ouest de la France. 6° Des causes qui semblent présider à la diminution générale des eaux dans le nord de l'Afrique et à un changement du climat. 7° Etudes relatives à l'aérostation. 8° Etude de la gamme musicale, au point de vue historique.

V. — *Section des sciences naturelles et des sciences géographiques*: 1° Etude du mode de distribution topographique des espèces qui habitent notre littoral. 2° Etude détaillée de la faune fluviatile de la France. Indiquer les espèces sédentaires ou voyageuses, et dans ce dernier cas les dates de leur arrivée et de leur départ. Noter aussi l'époque de la ponte. Influence de la composition de l'eau. 3° Etude des migrations des oiseaux. Indiquer les dates d'arrivée et de départ des espèces de la faune française. Signaler les espèces sédentaires et celles dont la présence est accidentelle. 4° Etude des phénomènes périodiques de la végétation, date du bourgeonnement, de la floraison et de la maturité. Coïncidences de ces époques avec celles de l'apparition des principales espèces d'insectes nuisibles à l'agriculture. 5° Examiner et discuter l'influence qu'exercent sur les insectes les températures hivernales et leur durée plus ou moins longue. 6° Etude des insectes producteurs de miel et de cire. 7° Etudier au point de vue de l'anthropologie les différentes populations qui, depuis les temps les plus reculés, ont occupé, en totalité ou en partie, une région déterminée de la France. 8° Epoque, marche et durée des grandes épidémies au moyen âge et dans les temps modernes. 9° Comparer entre eux les vertébrés tertiaires des divers gisements de la France, au point de vue des modifications successives que les types ont subies. 10° Comparaison des espèces de vertébrés de l'époque quaternaire avec les espèces similaires de l'époque actuelle. 11° Comparaison de la flore de nos départements méridionaux avec la flore algérienne. 12° Influence des plantations d'eucalyptus au point de vue de l'assainissement des terres

marécageuses. Utilisation de ces arbres. 13° Etude des arbres à quinquina, à caoutchouc et à gutta-percha. Quelles sont les conditions propres à leur culture ? De leur introduction dans nos colonies. 14° Etudier l'influence de la chaîne des Cévennes dans les limites apportées à la propagation vers le nord des espèces végétales et animales de la région méditerranéenne. 15° Exposer les découvertes archéologiques qui ont servi à déterminer le site des villes de l'antiquité ou du moyen âge, soit en Europe, soit en Asie, soit dans le nord de l'Afrique. 16° Signaler les documents géographiques curieux (textes et cartes manuscrits) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements et des communes. 17° Etudier les mouvements généraux des sables en Afrique et en Asie. Déterminer les régions où les sables reculent et celles où ils progressent. 18° Etudier les résultats géographiques obtenus à la suite de grandes explorations accomplies récemment au Congo, dans l'Indo-Chine et au Tonkin.

LES MONTAIGNE, ET L'ABBAYE DES ALLEUDS

Voir *Bulletin*, t. v, page 86.

Vous avez pleinement raison : « Si Henri de Béthune a eu réellement les Alleuds », — et on ne peut raisonnablement en douter — « il faut le mettre avant Raymond de Montaigne qui lui succéda sur le siège de Bayonne » (*Bulletin* du 1^{er} octobre 1884, v, p. 89).

En voici la preuve et l'explication que je tire d'un mémoire imprimé, conservé aux archives départementales de la Gironde (série G, n° 140), et qui a pour titre : « Factum pour messire Henry de Béthune, conseiller et aumosnier ordinaire du roy, évesque de Maillezais, deffendeur, intimé, appelant comme d'abus, et demandeur en sommation, contre frère Louis Caillaud, religieux en l'abbaye de Saint-Maixant, maistre Jean de Meaupeou, clerc du diocèse de Paris, frère Gaspard Martinet, religieux en l'abbaye S'Urbain de Chaalons, subrogé aux droits dudit Maupeou, demandeurs en complainte, appelant comme d'abus et intimez, et messire Henry Decoubleaux, archevesque de Bourdeaux, deffendeur en sommation ». « Par concordat du 21 mars 1629, il y a eu permutation faicte entre M. l'archevesque de Bourdeaux et M. l'évesque de Maillezais, de bénéfice paisible à bénéfice paisible. M. l'archevesque de Bourdeaux a baillé à M. l'évesque de Maillezais ledit évesché de Maillezais qu'il a promis faire valoir jusques à 3500 livres par an, exempt de toutes charges et pensions, ainsi qu'il est affermé... M. de Maillezais a baillé en permutation trois abbayes, savoir Le Jard, les Alleus et Cadouin, et s'est chargé de douze mil six cens livres de pension... Par concordat de permutation du 23 novembre 1629, M. de Maillezais a mis es mains de M. de Bor-

deaux, l'évêché de Bayonne, pour demeurer quitte de cinq mil livres de pension des douze mil six cents livres. Et M. de Bordeaux a disposé dudit évêché de Bayonne et de l'abbaye des Alleus au profit de messire Raimond de Montaigne, et a eu de lui en échange l'abbaye de Sablonceaux. Il a encore permuté l'abbaye de Cadouin contre celle de Sainte-Croix de Bourdeaux » (p. 1-3).

L. BERTRAND.

A propos des *Notes pour servir à l'histoire de l'abbaye des Alleuds*, M. Audiat s'est livré, en termes assez obscurs, à l'étude de Nicolas de Montaigne, pourvu de cette abbaye dès 1637, mort en 1649, et m'accuse d'avoir « embrouillé » une question, passée absolument sous silence par moi dans mon *Raymond de Montaigne*. Il croit avoir démontré l'existence de « deux Montaigne, tous deux prénommés Nicolas, tous deux abbés des Alleuds et prieurs d'Archingeay, tous deux dans les ordres, mais qui n'ont eu ces deux bénéfices que successivement ; qui étaient, l'un minoré seulement, l'autre sous-diacre, qui habitaient l'un La Vallée, l'autre le Treuil-Chollet ; qui mouraient l'un en 1649, l'autre en 1694, après s'être marié vers 1682 » avec Louise-Hélène de Suberville. L'étrangelé de cette concordance n'échappera à personne.

Je vais essayer de prouver que, si une erreur a été commise par quelqu'un, ce n'est pas par moi.

Le reproche de faire mourir Nicolas de Montaigne en 1649, d'après un document fourni par mon contradicteur, n'est pas justifié. Cet acte, à mon sens mal interprété par M. Audiat, passé devant Marot, notaire royal à Poitiers, le 18 février 1650, au nom de François de Brilhac, pourvu du prieuré simple de Saint-Savinien, *vacant par la mort du sieur de Montaigne, et par l'incapacité de ceux qui en ont été pourvus*, donne procuration de prendre possession de ce bénéfice. « Il ne peut y avoir de doutes sur le dernier possesseur, dit M. Audiat; c'était Nicolas de Montaigne en faveur duquel Bertrand de Soliols... avait, le 31 août 1637, résigné Saint-Savinien... » Mais M. Audiat ne tient aucun compte de « l'incapacité de ceux qui en ont été pourvus, » passage important; car, en admettant comme vraie et résultant du texte du document ci-dessus, la mort en 1649 de Nicolas de Montaigne, il ne se serait pas écoulé, entre la date de cette mort et le 18 février 1650, assez de temps pour la manifestation de l'incapacité d'un certain nombre de titulaires du prieuré de Saint-Savinien. Il faut, j'imagine, un laps de temps supérieur à une année, pour une pareille constatation; il a fallu de la part des prieurs une série d'actes « d'incapacité » bien caractérisés, qui puissent les contraindre à résigner ce bénéfice. Admettons, au contraire, qu'il s'agisse de Raymond de Montaigne, père de Nicolas, également pourvu de Saint-Savinien, mort en 1637, nous trouvons tout le temps nécessaire pour permettre à plusieurs prieurs de faire paraître toute leur « incapacité ». Du reste la fausseté de l'interprétation de M. Audiat

est encore démontrée par un acte de 1676 (1), dans lequel Nico-

(1) Cet acte est inédit et a été découvert par moi postérieurement à l'impression des autres documents. Voilà pourquoi, je le transcris presque intégralement, malgré sa longueur :

1676, 17 janvier. — Comme ainsy soit que deffunct Pierre Sanxay, marchand de cette ville de Xaintes, heust vandu et livré à deffunct messire Raymond de Montaigne, vivant évesque de Bayonne, nombre de marchandizes, dont il avoit fait promesse, et qu'après son décepts le dit Sanxay, par ordre de messire Nicollas de Montaigne, seigneur de La Vallée et de Trichollet (a), son fils, héritier universel, auroit fourny et délivré autre plus grand nombre de marchandizes pour les funérailles dudit feu seigneur évesque, son père, et habits de deuil du dit seigneur son fils, et ceux de sa maison, qui auroit esté arrêté par ledit seigneur de Montaigne à la somme de 3300 livres, et promesse donnée, comprins les sommes dheues par le dit deffunct seigneur évesque de Bayonne, et de laquelle somme ledit feu sieur Sanxay auroit obtenu jugement et condempnation contre ledit seigneur de Montaigne en la ditte calitté de fils héritier universel et bien tenant dudit deffunct évesque, son père, au siège présidial à cette ville de Xaintes le 17 may 1638, et comme il ne tenoit conte de payer la ditte somme, averty des criées des biens dudit feu seigneur de Bayonne saizis et poursuivis à la requeste du seigneur comte de Charrone sur ledit seigneur de Montaigne, son fils, ledit feu sieur Sanxay auroit formé oppositions aux criées pour estre payé de la somme de 3300 livres lors de la vérification qui en fut faite au présidial le 5 avril 1639, dont acte lui auroit été octroyé, ensuite auroit réytéré laditte opposition en la chambre du clergé establie à Bourdeaux, comme il se justifie par la sentence rendue le 17 septembre 1640, encore laditte opposition renouvelée aux dittes criées aux requêtes de l'hostel de Paris sans néanmoins avoir esté payé d'aucune choze de la somme principale ny intérêts, au contraire ledit seigneur de Montaigne auroit délaissé et fait vante de la plus grande partie des biens saizis à l'hérédité du dit feu seigneur de Bayonne, son père, à dame Anne de Montaigne, dame de Courbiac, sa seur, et à demoiselle de Navaille, vefve de M. Pierre Gombaud, vivant conseiller du roy, accesseur civil et criminel audit siège présidial de Xaintes qui se disoient premières et principales créantières de l'hérédité dudit feu seigneur de Bayonne..... elles firent accord avec feu Pierre Sanxay, avocat au parlement de Paris, fils dudit feu Sanxay, marchand, composé et réglé avec lui pour la dépense funèbre faite et fournie par ledit feu Sanxay, marchand, et pour l'intéresser des sommes auxquelles elles pouvoient revenir à la somme de 1800 l., et passé transaction le 26 avril 1651, reçu Limouzin, et la ditte dame de Montaigne se seroit chargé de payer 1300 livres... et laditte de Navailles 786 liv... Et à présent ledit seigneur Nicollas de Montaigne, héritier de laditte dame sa seur, les biens auroient esté de nouveau saizis... Pour terminer le différent, délaïsse à Anne Pichon (b), onze livres de marais sa-

(a) J'ai adopté dans *Raymond de Montaigne*, pour ce mot, la lecture de *Treuil Chollet*, parcequ'on l'avait lu ainsi avant moi. Mais je dois faire remarquer que rarement ce nom est ainsi écrit ; presque toujours il est orthographié *Trichollet*, comme maintenant du reste sur la carte d'état-major.

(b) Veuve de Pierre Sanxay, avocat ; elle a repris l'instance et poursuivi le paiement des sommes dues et les intérêts dus pendant 36 ans.

las de Montaigne, fils de Raymond, s'acquitte envers le créancier de son père et règle une dette personnelle.

D'autre part, le 21 juillet 1679, copie de testament de Raymond de Montaigne est délivrée à un Nicolas de Montaigne. Quel autre que le fils de Raymond pouvait avoir intérêt à prendre cette copie ?

Le lieutenant général du présidial de Saintes a eu trois enfants : Geoffroy, mort bien avant le 18 août 1628, Nicolas, déclaré par son père héritier universel, et Anne. Le second, Nicolas de Montaigne, inventé par M. Audiat, pourrait être à la rigueur un fils de Geoffroy ; mais il figurerait au testament du grand père, ou tout au moins celui-ci n'ordonnerait pas à sa fille de se contenter de « la somme de 15,000 livres..... tant pour la part qu'elle peut prétendre en ma succession, ensemble en la succession de Geoffroy de Montaigne son frère.... » (*R. de Montaigne*, p. 44). La sœur ne saurait prétendre à la succession de son frère si celui-ci avait eu des enfants. Si l'on admettait le système de M. Audiat, un troisième Nicolas de Montaigne deviendrait de toute nécessité, parce que l'on ne trouverait pas parmi ceux qui furent abbés des Aleux, prieurs d'Archingeay, Saint-Savinien,..... celui qui, en 1626 (*id.*, p. 40) et en 1679, fait suivre son nom de la qualité de chevalier.

L'existence du fils de Raymond de Montaigne en tant qu'abbé ou prieur n'est pas discutée jusqu'en 1649 ; je crois avoir prouvé, sans réplique, que jusqu'en 1679 elle n'est pas discutée.

Il me reste à faire voir que Louise-Hélène de Suberville fut bien la femme de ce même personnage.

Pour établir l'invraisemblance de ce mariage on fait remarquer que le mari, en 1682, date supposée de son mariage, aurait été âgé de 77 ou 78 ans (1), quand sa fille vint au monde, C'est possible. Si j'ai bonne mémoire, presque à la même époque, le maréchal d'Estrée avait de sa troisième femme, à l'âge de 98 ans, un enfant ! On objecte encore, que l'époux de Louise-Hélène de Suberville était seigneur et baron de Puychérie,

lants, en la prise appelée Ballouard, seigneurie d'Hiers.....» (*Minutes de Gillet*) N. de Montaigne signe. Je dirai à cette occasion que jamais je n'ai remarqué la moindre différence d'écriture dans cette signature.

(1) M. Audiat s'est trompé dans ses calculs, N. de Montaigne ne fut désigné pour la présidence du présidial qu'en 1630 et non en 1627. Il pouvait peut-être avoir à cette époque 25 ans ; cependant la place ne lui fut pas accordée. Au surplus, les démissions se donnaient souvent en faveur de gens n'ayant pas les qualités requises pour devenir titulaires du bénéfice ou de l'office résigné. R. de Montaigne résigne à son fils non tonsuré, le prieuré de Saint-Gaudens de Fouras (p. 41). Il est probable que pour la présidence du présidial il n'avait pas l'âge ni les grades exigés par les ordonnances. Les conseillers et gens du roi qui prennent fait et cause pour Nicolas de Montaigne certifient seulement les « vertus et qualités qu'ils ont reconnues en sa personne » (p. 55).

Montmaur... etc., tandis que le Nicolas de Montaigne, fils de Raymond, est seigneur de La Vallée, et du Trichollet en Archingeay (1).

Que l'on m'explique alors comment Marie-Louise de Montaigne peut être qualifiée dame de Courbiac près Saintes, et vendre, le 5 avril 1714, devant Prouteau, notaire royal à Saintes, la terre et seigneurie de Trichollet, à Antoine de Bobenne, écuyer, seigneur de Saint-André en Gascogne, demeurant en sa maison de Lespinière, paroisse du Nouillers, au prix de 16,000 fr., si elle n'était pas propriétaire de ces terres par succession et les tenant de son père, Nicolas de Montaigne, qui lui même les avait reçues de Raymond ou de sa sœur ?

Cet acte de 1714 n'est pas le seul dans lequel elle intervient comme partie très intéressée. Le 23 juin 1708 une transaction est signée entre Simon Arquebol, docteur en théologie, prieur du couvent des jacobins de Saintes, Jérôme-Charles Maison, du prieur... et Arnaud Moret, marchand, agissant au nom de Marie-Louise de Montaigne, femme de J.-M. de Riquet, au sujet d'une pension léguée par Anne de Montaigne, « disant les parties que feu Anne de Montaigne, par son testament du 31 juillet 1674, légua à feu R. P. Louis Bichon, jacobin, 50 livres de pension, 100 livres au couvent, et institua Nicolas de Montaigne héritier, avec substitution en faveur de Louise de Montaigne (2) ». Après le décès de A. de Montaigne arrivé le 1^{er} août 1674, le syndic poursuivit la pension », etc. (*Minutes de Dalidet*). Ce document nous apprend en outre que la substitution fut ordonnée par arrêt du parlement le 23 août 1686, ce qui fixe aux premiers mois de 1686 environ la mort de Nicolas de Montaigne, à l'âge de 81 ans approximativement et non plus 93, comme l'a calculé M. Audiat. Après toutes ces preuves, il ne me semble plus possible de soutenir l'existence de deux Nicolas de Montaigne.

CH. DANGIBEAUD.

Les Montaigne de Saintonge auront bientôt autant fait sur eux et leur filiation barbouiller de pages de vélin après leur mort qu'ils ont fait grossoyer de rames de papier pour leurs procès pendant leur vie. M. l'abbé Bertrand me félicite d'avoir une fois rencontré juste dans mes hypothèses sur eux. M. Charles Dangibeaud me blâme d'en avoir indiqué de fausses.

(1) Je ferai remarquer que les armes données par Courcelles au mari de L. de Suberville sont précisément celles de R. de Montaigne et celles du fils par conséquent, les mêmes aussi que celles de Michel de Montaigne : *De sable semé de trèfles d'or à une patte d'ours (alias de lion) du même brochante*.

(2) Textuel. Cet acte n'est pas le moins intéressant que l'on puisse citer sur Nicolas de Montaigne. Il est assez piquant de voir une substitution établie en 1674 en faveur d'une personne qui, si la date de 1682 était celle du mariage, n'aurait dû naître que neuf ans plus tard. J'ai vérifié la minute avant de la transcrire ici. La date de 1682 est donc fautive, à moins qu'il ne soit ici question de l'enfant d'un autre de Montaigne. Il est plus probable que l'annulation des vœux était impérieusement exigée par les circonstances, et le mariage eut lieu en 1674.

Il y a compensation ; et voilà de quoi rabattre mon orgueil, si j'en avais pu avoir.

Il y a 18 ans que j'ai commencé (janvier 1867) à débrouiller cet écheveau singulièrement emmêlé de la généalogie de nos Montaigne saintongeais. M. Malvezin (1874) y a perdu son fil dans son volume sur les Montaigne. M. Dangibeaud a beaucoup fait pour dévider le peloton. Mais qu'il reste encore à faire ! Tâchons donc de préciser au moins certains points.

Nicolas, fils de Raymond de Montaigne, est prieur en 1626, et président du présidial désigné (il ne fut pas accepté) en 1630 ; je lui suppose 25 ans : car il était déjà avocat au parlement, et Raymond ne pouvait pousser l'amour paternel jusqu'à vouloir mettre sur son siège de président de la sénéchaussée, un étudiant en droit qui n'aurait pas eu à peu près l'âge légal. En 1637, quand son père veut encore, et aussi inutilement, lui résigner son évêché de Bayonne, il est clerc tonsuré. A cette date, il est abbé des Alleuds et ne l'est plus en 1648. Or, en 1656, on trouve un Nicolas de Montaigne, abbé des Alleuds, succédant à Isaac Habert. Est-ce le même que le précédent ? M. Dangibeaud le croit.

En 1648, un Nicolas de Montaigne est prieur d'Archingeay. En 1651, un Nicolas de Montaigne prend possession du prieuré d'Archingeay. Est-ce le même ? M. Dangibeaud l'affirme. Pourtant, s'il n'y a là qu'un Nicolas, comment se fait-il que ce Montaigne n'ait plus Les Alleuds en 1648 et qu'il les ait encore en 1656 ? qu'il soit prieur d'Archingeay en 1648 et qu'il en prenne possession en 1651, trois ans après ?

De plus, entre ces deux dates 1648 et 1651, le 18 février 1850, on parle de « la mort du sieur de Montaigne », dernier possesseur titulaire du prieuré de Saint-Savinien. Bien mieux, le Nicolas, abbé des Alleuds, prieur d'Archingeay, était aussi prieur de Saint-Savinien depuis 1637 ; on est tout disposé à croire que c'est bien lui qui est mort. M. Dangibeaud veut que ce soit son père, Raymond de Montaigne ; et comme il y a prieuré « vacant par la mort du sieur de Montaigne, et par l'incapacité de ceux qui en ont été pourvus », il s'efforce d'établir qu'il a bien fallu 13 ans (de 1637, mort de Raymond, à 1650 où l'on parle de cette mort) « pour la manifestation de l'incapacité d'un certain nombre de titulaires », et « de la part des prieurs une série d'actes d'incapacité bien caractérisés qui puissent les contraindre à résigner ce bénéfice ». Ici mon savant confrère a oublié quatre choses : 1° ces prieurs, étant commandataires, n'avaient guères d'actes à faire que toucher les revenus du bénéfice affermé ; 2° le mot *incapacité* est un terme juridique qui désigne l'état d'une personne privée par la loi de certains droits et non pas le manque d'intelligence ; un incapable peut être une personne très capable. Condé, d'après notre législation, eût été un incapable pour commander même une compagnie d'infanterie ; et il était pourtant très capable de gagner la bataille de Rocroy ; 3° Saint-Savinien n'avait pu être vacant par la mort de Raymond, comme le veut M. Dangibeaud, puisque lui-même montre ce même Raymond

résignant ce même Saint-Savinien l'an 1633, en faveur de Pierre de Salafranque, curé de Fouras, prêtre du diocèse d'Oloron, et non pas Oléron ; 4^e Raymond de Montaigne s'était démis en 1633 de Saint-Savinien.

Ce serait donc, en réalité, 17 ans de vacances d'un bénéfice, parce qu'on aurait présenté au patron, l'abbé de Bassac, une série d'incapables. Une sinécure vacante pendant dix-huit ans ! cela ne se voyait pas plus alors qu'aujourd'hui, d'autant que, pendant cet intervalle, on trouve déjà, pour ce prieuré, deux titulaires, Pierre de Salafranque (1633) et Bertrand de Soliols qui le résignait, en 1637, à Nicolas de Montaigne, en se gardant pareillement 300 livres de pension. Donc on n'a pu dire que Saint-Savinien était vacant par la mort (1637) de Raymond, puisqu'il s'était démis, dès 1633, de ce prieuré, ni par l'incapacité de ceux qui lui ont immédiatement succédé, puisque les deux qui l'ont eu de 1633, date de sa résignation, à 1637, date de sa mort, s'en sont démis en se réservant sur les revenus une pension de 300 livres, preuve qu'ils le possédaient en réalité. S'il y a un Montaigne mort prieur de Saint-Savinien, il est impossible que ce soit Raymond, comme l'affirme mon contradicteur.

Mais voici qui dérange tout. M. Dangibeaud cite un acte qui montre vivant en 1679 le fils de Raymond, ce même Nicolas de Montaigne que je croyais désigné comme mort par l'acte de 1650. S'il vivait en 1679, c'est qu'il n'était pas mort en 1650, indiscutable vérité ; le mort de 1650, qui n'est pas prénommé, est donc un Montaigne autre que Nicolas et que Raymond. Lequel ?

Enfin je me suis posé la question : Nicolas, fils de Raymond de Montaigne, né vers 1606 (1), puisqu'il est déjà prieur en 1626 et qu'en 1630, avocat en parlement, son père lui résigne son siège de président de tribunal, ce qui suppose environ 25 ans, clerc tonsuré, puis sous-diacre relevé de ses vœux en 1674, est-il réellement le mari d'Hélène de Suberville, qu'il aurait épousée à 76 ans, le fait me paraissant non pas impossible, mais peu probable. M. Dangibeaud répond qu'il n'y a rien là d'extraordinaire ; et, pour preuve, lui qui m'accuse d'avoir inventé un Nicolas de Montaigne, il crée un enfant au maréchal d'Estrées à l'âge de 98 ans. Le mal est que sa mémoire trompe notre confrère, et de 36 ans seulement. En effet, François-Anni-bal d'Estrées, maréchal de France, né en 1573, mort en 1671, à l'âge de 98 ans, n'a pas eu d'enfants de sa 3^e femme, Gabrielle de Longueval, qu'il épousa en 1663. Il a eu son dernier enfant vers 1635, ayant 63 ans, ce qui est un âge respectable, mais

(1) « Dans le diocèse de Saintes, » dit M. Dangibeaud (p. 58) ; ce qui n'empêche pas l'historien de demander si sa mère était morte avant cette date (p. 7), époque où Raymond, conseiller au parlement de Bordeaux, vint habiter Saintes comme président au présidial. Puisque Nicolas est né dans le diocèse de Saintes, c'est que sa mère s'y trouvait ; elle ne s'y trouvait que parce que son mari très probablement y était déjà lui aussi.

loin encore pourtant de 98 ans. Il pourra lire cela dans Moréri, Anselme, La Chenaye et autres.

En résumé, Henri de Béthune, évêque de Bayonne (1626), a eu, d'Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, l'évêché de Maillezaïs le 21 mars 1629, lui donnant en échange : 1° l'abbaye des Alleuds, et 2°, le 23 novembre suivant, l'évêché de Bayonne. (Voir plus haut, V, pages 208 et 395).

Henri de Sourdis, abbé des Alleuds depuis le 21 mars 1629, et évêque de Bayonne depuis le 23 novembre, a résigné les Alleuds et l'évêché de Bayonne à Raymond de Montaigne, qui lui a remis l'abbaye de Sablonceaux.

Donc Henri de Béthune est abbé des Alleuds jusqu'au 21 mars 1629.

Henri de Sourdis du 21 mars au 23 novembre 1629.

Raymond de Montaigne du 23 novembre 1629 à 1633, et abbé de Sablonceaux de 1624 à 1629.

Nicolas de Montaigne, abbé des Alleuds en 1633.

Isaac Habert, 1648.

Nicolas de Montaigne, 1656.

Voilà qui est acquis ; ce sont des faits dont devra tenir compte dom Piolin pour sa réédition du *Gallia*. Quant au reste, ces deux abbés du nom de Nicolas de Montaigne, séparés par Habert, sont-ils le même personnage, un seul et qui fut (vers 1605) fils de Raymond, qui épousa (vers 1676) Hélène de Suberville, mourut en 1685 ou 86, et eut une fille, Louise de Montaigne, qui se maria à Riquet de Bonrepos ? La preuve, pour moi, n'est pas faite.

Louis AUDIAT.

LOUIS-ALEXIS MAILLARD, DE GENSAC.

Ce jésuite, non mentionné dans la *Bibliothèque de la compagnie de Jésus*, naquit à Gensac, canton de Segonzac, le 1^{er} septembre 1731, d'Alexis Maillard et de Marthe Mesnard ; il eut pour parrain son oncle Louis Mesnard, curé de Gensac, et pour marraine sa grand'mère, Marie-Rose Porchaire, qui avait épousé à Boutiers, le 7 janvier 1699, Adam Maillard, sieur de Lessert, qui fut major des milices bourgeoises de Cognac (1). Il a publié beaucoup d'opuscules bien difficiles à trouver aujourd'hui : ceux que je connais donnent quelques détails sur sa longue carrière vouée à l'enseignement. Ce sont : I. « *Programme ou compte rendu au public éclairé d'une pension, des progrès des élèves et de la conduite du citoyen Louis-Alexis Maillard, instituteur, dans l'enseignement des sciences les plus utiles*, suivi des exercices publics fixés aux 28, 29 et 30 fructidor an 4, du plan d'études et série de connoissances pour l'an prochain, du prix de la pension alimentaire et de propositions faites à un second instituteur

(1) 6 août 1755, enterrement dans l'église de Boutiers d'Alexis Maillard, de son vivant major des milices bourgeoises de Cognac. C'était, selon toute apparence, le père du jésuite.

adjoint pour l'aider ou le remplacer dans les fonctions scolaires, selon l'exigence des cas. A Cognac, département de la Charente. De l'imprimerie de Dupouy, » s. d., in-8, 55 pages. On y lit qu'il enseignait depuis quarante-sept ans et qu'il était instituteur à Cognac depuis deux ans. Il engage l'instituteur adjoint qu'il se propose de prendre à lire son plan et système d'éducation, imprimé à Bordeaux en 1766, avec quelques autres ouvrages qui y sont relatifs, et à suivre sa méthode, puisque, depuis tant d'années, elle a eu des succès qu'il doit taire et référer au public. « J'étois subordonné, dit-il, page 36, dans une société célèbre, dissoute en 1762, et j'étois forcé d'y suivre la méthode d'enseigner qui, toute défectueuse qu'elle étoit, n'a pas été rectifiée ni même remplacée. Que les destructions sont faciles ! Mais les créations ! *Hic opus, hic labor est !* » On lit aussi dans cet écrit qu'il avait enseigné à Fontenay, Luçon, Tulle, Angoulême, Poitiers et Bordeaux (1). — II. « *Exercices publics sur les sciences les plus utiles, fixés au 17 fructidor an XII, précédés de quelques réflexions sur l'instruction publique.* Le 20, les élèves représenteront une comédie en cinq actes et en vers. Le tout sous la conduite de M. Louis-Alexis Maillard, prêtre, directeur de l'école secondaire de Cognac, département de la Charente. A Paris, de l'imprimerie de Testu, rue Hautefeuille, n° 14, an XII-1804, » in-8, 46 p. — III. « *Exercices publics sur les connaissances les plus utiles et les plus nécessaires, fixés aux 27, 29, 30 et 31 d'Auguste 1808.* Le 31, on fera la distribution solennelle des prix, en présence des autorités constituées. Le tout sous la conduite de M. Louis-Alexis Maillard, prêtre, professeur des langues anciennes, membre correspondant de l'Athénée de la langue et littérature françaises, et directeur de l'école secondaire de Cognac (Charente), aidé de deux professeurs des langues anciennes, d'un de mathématiques et physique, d'un autre de grammaire générale et d'histoire ancienne et moderne. A Paris, de l'imprimerie de Gillé fils, rue Saint-Jean de Beauvais, an 1808, » in-8, 40 p. Il y dit, p. 15 : « Comme je n'aime point à répéter, et que, depuis 17 ans que j'habite ma patrie, j'ai traité successivement, chaque année, de tout ce qui est relatif à la meilleure institution de la jeunesse, j'invite mes lecteurs à relire mes ouvrages sur les exercices littéraires antérieurement livrés à l'impression. » Il parle encore, page 39, de tout ce qu'il a livré à l'impression depuis seize ans, à Cognac et ailleurs.

(1) Il y a à la bibliothèque de Cognac (recueil Albert, imprimés, 2^e série, in-4 t. xxiii, p. 97), une brochure incomplète s'arrêtant à la page 8, datée de Cognac, le 18 fructidor an quatre de la république française, ayant pour titre : « *Observations sur un opuscule intitulé : Programme ou compte rendu, par le citoyen Louis-Alexis Maillard, adressées à ses élèves.* Ce sont des observations satiriques dont l'auteur m'est inconnu. » Rapprocher ici, dit-il, quelques-unes de ses pensées et de ses expressions que désavouent la logique ou la grammaire, ce sera donc vous rendre service, et c'est l'objet que je me propose. »

Les registres de Bourg-Charente établissent que Maillard fut curé de cette paroisse du 17 octobre 1769 au 14 mars 1787. Le 28 janvier 1770, il signe : Maillard de Belair. Le 17 messidor an II, il épousa à Cognac Marie Seguin, veuve de Vivien Dognon, âgée de 55 ans, qui était sa servante, et divorça le 6 prairial an V. La maison d'éducation qu'il tenait à Cognac, érigée en école secondaire particulière, par décret du 2 juillet 1806, devint école secondaire communale, aux termes d'un autre décret du 16 juin 1808. En 1810 elle était tenue par Grandjean.

L'abbé Maillard passa les dernières années de sa vie à Cognac, où il mourut le 30 octobre 1821, âgé de 90 ans, laissant la réputation justifiée par ses écrits d'un homme très instruit et d'un esprit très original. Pour entretenir l'émulation parmi ses élèves, il avait institué un sénat composé des meilleurs sujets de chaque classe qu'il consultait dans les grandes occasions. Emile Albert, qui fut son élève, m'a raconté que, dans ses discours de distribution de prix, il ne manquait jamais de rappeler qu'il avait appartenu à l'ordre des jésuites. Après la bataille de Marengo, il écrivit une ode latine dont mon grand père, qui étudiait alors chez lui, avait retenu ce vers, que j'ai cité dans les *Anciennes bibliothèques de Cognac* (1) :

Est bona pars patriæ quam Bonaparte facit.

Je n'ai pas pu la trouver, non plus que les autres écrits auxquels Maillard fait allusion dans ceux dont je viens de donner les titres.

Une question intéressante se présente. J'ai entendu dire par mon regretté confrère Henri Robin, qui le tenait sans doute de sa famille, que Maillard avait été professeur de Vergniaud ; le fait est-il exact ? Je ne suis pas en mesure de l'établir, mais je puis dire qu'il ne doit pas être rejeté sans examen. Quand on ouvre les dictionnaires à l'article VERGNIAUD, on les trouve, comme presque toujours, en désaccord sur des faits importants et notamment sur la date de la naissance du célèbre Girondin. Tous le font naître à Limoges ; mais il faut choisir entre les dates 1753 et 1759. La première, donnée par la *Biographie Didot* et les dictionnaires de Larousse et de Ludovic Lalanne, doit être la véritable, à moins d'une faute d'impression, la *Biographie Didot* donnant textuellement l'acte de baptême qui est du 31 mai 1753. « Confié de bonne heure, dit-elle, à un savant jésuite, ancien congréganiste du collège de cette ville (de Limoges), il fit d'excellentes humanités. » Dans le *Barreau de Bordeaux de 1775 à 1815*, par M. Henri Chauvot (Paris, Durand, 1856, in-8), p. 88, on lit qu'il naquit en 1759 à Limoges et fut élevé au collège des jésuites de cette ville, ce qui ne peut s'entendre, si l'on tient pour la date de 1753, que du collège qu'ils avaient tenu avant 1762. M. Chauvot ajoute, page 89 : « Le voici

(1) Cognac, Durosier, 1877, in-8, p. 10.

à la barre à l'âge de vingt-six ans. » Mais l'article de la *Biographie* Didot, qui paraît bien avoir été fait sur des renseignements précis, dit qu'il plaida sa première cause le 13 avril 1782. Il n'est donc pas impossible qu'il ait étudié sous la direction de Maillard qui ne signe, comme curé de Bourg-Charente, que le 17 octobre 1769, et qui ne cessa jamais d'enseigner après la dispersion de son ordre; et cette opinion peut se concilier avec les divergences de date que je signale, puisque Vergniaud aurait eu seize ans ou dix ans en 1769. Ajoutons qu'il a pu être quelque temps pensionnaire chez Maillard, à Bourg-Charente, ou à Bordeaux, où notre compatriote faisait imprimer, en 1766, son plan d'éducation. C'est une question à étudier. Elle aurait fait un grand pas si on établissait que Maillard a fait partie du collège des jésuites de Limoges.

JULES PELLISSON.

LE CIMETIÈRE DE SAINT-MICHEL, A SAINTES.

A la fin de mars 1885, des ouvriers, en réparant la maison qui fait l'angle de la rue Saint-Michel et de la Grand-Rue, ont mis à jour quantité d'ossements humains provenant sans doute de l'ancien cimetière de cette paroisse. J'ai eu la curiosité de relire quelques notes manuscrites de mon grand-père, extraites des registres de Saint-Michel, aujourd'hui perdus, et voici ce que je lis: « Le 12 septembre 1767, fut enterrée à Saint-Michel, après l'office fait à Sainte-Colombe, dame Louise de Gasco, douairière de messire Marc-Auguste Le Berton, chevalier, seigneur baron de Bonnemie, conseiller du roi, président et lieutenant général de la sénéchaussée de Saintonge et de police; elle était âgée de 67 ans.

» Le 31 mars 1701, fut enterré à Saint-Michel messire Alexandre de Beauchamp, écuyer, seigneur des Bernardières, âgé d'environ 25 ans, lequel fut assassiné dans cette paroisse par les sieurs Charron de Sales, Charron-Vivonne et leur valet. »

Ces trois lignes si laconiques indiquent tout un drame qui nous est aujourd'hui complètement inconnu.

Plus loin: « Dans les registres des décès et mariages de la paroisse de Saint-Michel, sous la date du 10 juillet 1742, signé Bouvet, curé de Saint-Michel, on voit qu'il y avait dans cette paroisse une rue de la ville appelée « Rue de la Brèche. » Le rempart ne devait donc pas être fort éloigné de cette ancienne église de Saint-Michel.

» Le 13 mars 1760, a été enterré à Saint-Michel le corps de Jeanne Adam, veuve de M^e Jacques de La Taste, procureur au siège présidial de Saintes, âgée de 72 ans.

» Le 10 juin 1766, a été enterré à Saint-Michel messire René de Turpin, chevalier, seigneur du Breuil-Marmaud, âgé d'environ 78 ans.

» Le 30 mars 1772, est morte dame Joli de Castera, femme veuve de messire Michel Frétard, seigneur de Gadeville, enterrée le lendemain à Saint-Pallais.

» Le 12 mars 1779, *Françoise-Gabrielle-Alexandrine de Turpin*, fille de messire *Gaspard de Turpin* et de dame *Françoise Deslandes*, âgée de 14 ans, est morte et a été enterrée à Saint-Michel.

» Le 5 janvier 1780, est morte âgée de 47 ans et demi, dame *Anne de Mariolles*, veuve de messire *Hippolyte d'Aiguières*, chevalier de Saint-Louis.

» Le 6 novembre de la même année, est mort âgé de 72 ans, messire *Pierre-René de Bremond d'Ars*, ancien lieutenant-colonel de cavalerie au régiment de *Penthièvre*, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, enterré le lendemain à Orlac, où il a été transporté dans la sépulture de ses ancêtres.

» Le 18 avril 1782 est mort messire *Jean-Baptiste de Turpin*, capitaine des vaisseaux du roi, commandant la compagnie des gardes de la marine à Rochefort, chevalier de Saint-Louis, âgé d'environ 49 ans.

» Le 23 août 1782 est mort *Jean-Jacques de La Tasto*, né le 1^{er} juillet 1724, conseiller du roi, président en chef de l'élection de Saintes, seigneur du Chastelet, etc., époux de dame *Catherine d'Angibeaud de Rabayne*, dame d'Averton et de La Funelière. »

Autres extraits des mêmes registres de Saint-Michel de Saintes.

Mariages. — « Le 22 février 1678, ont reçu la bénédiction nuptiale, messire *Charles-Marc de Livenne*, chevalier, seigneur d'Aumont, de la paroisse de Saint-Ouen, et damoiselle *Jeanne Daudonnet*, de la paroisse de Saint-Michel de Saintes.

« Le 26 avril 1760 eut lieu, dans l'église de Saint-Michel de Saintes, le mariage de *François de Barbeyrac*, chevalier, comte de Saint-Maurice, capitaine au régiment de *Lemps*-infanterie, de la paroisse de *Notre-Dame-des-Tables* de la ville de Montpellier, avec *Marie-Françoise Le Berton*, veuve de messire *Michel-César-Léon de Boscal de Réal*, chevalier, seigneur comte de Mornac, de la présente paroisse de Saint-Michel; signé au registre : *Dangibeaud*, curé de Saint-Michel.

» Le 7 février 1763, eut lieu à Saint-Michel le mariage de messire *Charles-Benoist Boudens*, écuyer, seigneur de *Vandenburgts*, chevalier de Saint-Louis, ci-devant capitaine au régiment de *Haynaut*-infanterie, fils majeur et légitime de feu messire *Charles-Louis Boudens*, en son vivant bourgmestre de la ville de *Bergues-Saint-Vinox*, au diocèse d'Ypres, et de defunte dame *Pétronille-Barbe Le Maire*, avec damoiselle *Marie-Magdelène Berry*, fille de feu maître *Jacques Berry*, conseiller au présidial de cette ville, et de defunte dame *Gabrielle de la Vacherie-Pignant*. Le registre est signé des présents à l'impairtition de la bénédiction nuptiale : *M. Pierre de Bremond d'Orlac*, *M. Pierre-René de Bremond*, capitaine au régiment de *Penthièvre*-cavalerie, etc.

» Le 15 avril 1774, a eu lieu à Saint-Michel le mariage de *Pierre-Philippe-Célestin de Beaucorps*, chevalier, fils de feu

messire Charles-Louis de Beaucorps, chevalier, seigneur de la Bûcherie, et de feu Marie-Magdelène Béraud, demeurant à Saint-Laurent-de-la-Prée, avec demoiselle Marie-Anno de Guérin, fille de feu Pierre de Guérin de l'Etang, chevalier, et de Louise Grégoireau.

» Le 5 mars 1782, mariage de messire Horric, chevalier, seigneur de La Rochetolay, Préguiillac, Saint-Antoine du Bois, etc. lieutenant au régiment de Lorraine dragons, fils de messire François Horric, chevalier seigneur de La Rochetolay, et de feu Rose-Françoise de Guibal, demeurant à Saint-Genis, avec demoiselle Rose-Julie Desmier de Saint-Simon.

» Le 23 janvier 1787, mariage de messire du Bouzet, vicomte du Bouzet, lieutenant au régiment d'Agénois, avec Louise-Marie-Charlotte de Barbeyrac de Saint-Maurice.

» Le 16 janvier 1789, mariage de messire Charles-Alexandre Bidé de Maurville, chevalier, ancien lieutenant des vaisseaux du roi, chevalier de Saint-Louis, fils de feu Bernard-Hippolyte Bidé de Maurville, lieutenant-général des armées navales, grand croix de Saint-Louis, et de Louise de Brach, avec demoiselle Eustelle de La Taste, fille mineure de feu M. Jean-Jacques de La Taste, président en chef de l'élection de Saintes, et de dame Catherine d'Angibeaud. »

Charles de Maurville né en 1749, est mort en émigration à Wemouth en Angleterre, le 24 février 1796, ne laissant qu'une fille, Florence-Honorine de Maurville, mariée à M. Victor de Montalembert de Cers.

A. B. A.

TALLEMANT, AUTEUR DES *HISTORIETTES*, ET LE FIEF DES RÉAUX

Bulletin, v, 269-275

Pierre Tallemant, père de des Réaux, a-t-il été marié trois fois, comme nous le lisons dans les *Historiettes*, 3^e édition, t. vi, p. 257: 1^o Avec Elisabeth Bidaut, dont un fils, Pierre; 2^o avec demoiselle Yvon, dont un fils, Paul, et une fille, madame d'Angennes; 3^o avec Marie de Rambouillet, dont Gédéon et quatre autres enfants?

Cette généalogie résulterait d'une combinaison de documents fournis par Jourdan et des recherches de Monmerqué. Nous craignons fort que cette demoiselle Yvon, introduite entre Elisabeth Bidaut et Marie de Rambouillet, ne soit le résultat d'une erreur de Monmerqué. Les registres de l'état civil, déposés au greffe du tribunal civil, à La Rochelle, établissent, en effet, qu'Elisabeth, née le 20 février 1614, et Paul, le 25 février 1616, avaient, comme Pierre, l'aîné, pour mère, non une demoiselle Yvon, mais Elisabeth Bidaut; que Gédéon était né, le 2 novembre 1619, de Marie de Rambouillet. D'où il résulte qu'il ne s'était pas écoulé trois ans entre la naissance du dernier enfant d'Elisabeth Bidaut et le convol avec Marie de Rambouillet. Trois femmes en trois ans! Voilà bien en effet ce qui justifierait l'opinion que Tallemant des Réaux avait de son père: « *In puris naturalibus* », disait-il de lui.

Qu'il serait plus simple, en présence du silence des textes, de n'admettre que les deux femmes indiquées par les registres de baptême, et de dire que c'était Elisabeth Bidault dont Morlin parle ainsi : « Le mardy 14 jour de novembre 1617, la femme de M. Pierre Tallemant a été inhumée; elle estoit enceinte; son enfant mourut en son ventre, et elle aussi. »

Nous ne trouvons dans nos documents aucun mariage d'un Tallemant avec une fille d'Yvon de Laleu, quand au contraire nous connaissons le mariage de Paul Yvon et de Marie Tallemant, sœur de Pierre, le père. Tallemant des Réaux n'en parle pas davantage; et Jourdan n'a rien communiqué à Monmerqué qui en affirma l'existence; au contraire: car il connaissait tous les documents que nous invoquons. G. MUSSET.

— L'existence du fief des Réaux, en Saintonge, n'étant pas certaine, voici quelques renseignements sur le fief des Réaux, situé dans l'ancien duché de Nivernais, chatellenie de Cully, près le Guétin (Cher) et sur la famille qui l'a possédé.

Extraits de titres dont les originaux sont entre les mains de madame des Réaux, en Champagne, dont les armes sont : *d'or au lion léopardé monstrueux de sable, à la tête humaine de carnation, chevelé et barbé du second émail.* — 1400, 30 mars. A tous ceux qui ces présentes lettres verront. Jean Cotignon, clerc garde du roy en la prévosté de Sancoins, salut. Comme feu noble M. Jean des Riaulx, écuyer, eut vendu au temps qu'il vivait à Philippe de Villaines, écuyer, acheteur, pour 100 fr. de bon or, 60 livres de rente annuelle en et sur la terre des Riaulx, droits et appartenances et sur tous ses biens, par lettre du 9 décembre 1395, rachetable de la somme de 100 livres dans un certain temps, le quel temps quoy que passé, pour l'amour qu'il a porté audit feu Jean des Riaulx et encor à Gauthier et à Jean des Riaulx, enfants et héritiers du dit feu Jean, et aussi par contemplation de Jeannette de Marry, damoiselle, veuve du dit défunt, confesse avoir eu et receu de ladite Jeannette, tant en son nom que des dits, la somme de 100 livres d'or... — 1458, 18 janvier. Contrat de mariage de noble homme Jacques des Riaulx, écuyer, et de Jeanne de Villeneuve, fille de noble homme Hugues de Villeneuve, écuyer, seigneur de Bougetain et de Bernay, et de Marie de Murat, devant André Emery, notaire à Sancoins...

La famille de Murat était encore représentée à Sancoins au xvii^e siècle. En 1700, Marie de Murat, fille de Claude, épousait Jean-Baptiste Marandat.

Suivent un grand nombre d'autres titres des xv^e au xviii^e siècles, où il est question de cette famille des Réaulx. Je les transcrirais s'ils pouvaient avoir une importance pour la question. Je serais toutefois heureux si ces quelques lignes jetaient un peu de clarté sur le fief de Tallemant des Réaux. H. MARANDAT.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC LESQUELLES LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

EST EN RELATION

AIX	Académie des sciences, lettres et arts.
ALAIS	Société scientifique et littéraire.
AMIENS	Académie des sciences, lettres et arts.
—	Société des antiquaires de Picardie.
ANGERS	Société d'agriculture, des sciences et belles lettres.
ANGOULÊME	Société historique et archéologique de la Charente.
ARRAS	Commission des antiquités du Pas-de-Calais.
AUTUN	Société éduenne des lettres, sciences et arts.
AUXERRE	Société des sciences historiques et naturelles.
AVESNE	Société d'archéologie.
BAR-LE-DUC	Société des lettres et sciences.
BAYONNE	Société des arts et sciences.
BELFORT	Société Belfortaine d'émulation.
BESANÇON	Académie des sciences, belles lettres et arts.
—	Société d'émulation du Doubs.
BÉZIERS	Société archéologique, scientifique et littéraire.
BORDEAUX	Académie nationale des sciences.
BOURG	Société littéraire et historique.
BOURGES	Société historique du Cher.
—	Société des antiquaires du Centre.
BREST	Société académique.
CAEN	Société des antiquaires de Normandie.
—	Académie nationale des sciences.
CAHORS	Société des études littéraires du Lot.
CAMBRAI	Société d'émulation.
CARCASSONNE	Société des arts et sciences.

CLERMONT-FERRAND	Académie des belles lettres, sciences.
CHATEAU-THIERRY .	Société historique et archéologique.
DAX	Société de Borda.
DIJON	Académie des sciences, arts et belles lettres.
—	Commission des antiquités de la Côte-d'Or.
DOUAI	Société d'agriculture, sciences et arts.
DRAGUIGNAN . . .	Société d'études scientifiques et archéologiques.
DUNKERQUÉ . . .	Société Dunkerquoise.
EPINAL	Société d'émulation des Vosges.
FONTAINEBLEAU . .	Société historique du Gâtinais.
FONTENAY-LE-COMTE	Société littéraire et archéologique de la Vendée.
GRENOBLE	Académie Delphinale.
GUÉRET	Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
LA ROCHE-SUR-YON.	Société d'émulation de la Vendée.
LE MANS	Société historique du Maine.
—	Société d'agriculture de la Sarthe.
LIMOGES	Société archéologique et historique du Limousin.
LONS-LE-SAULNIER .	Société d'émulation du Jura.
LYON	Société littéraire, d'histoire et d'archéologie.
—	Le musée Guimet.
LE PUY	Société des amis des sciences.
MAURIENNE (SAINT-JEAN DE).	Société d'histoire et d'archéologie.
MONTAUBAN	Société archéologique.
MONTBÉLIARD . . .	Société d'émulation.
MONTBRISON	La Société La Diana.
MONTPELLIER . . .	Académie des sciences et des lettres.
MOULINS-S-ALLIER .	La Société d'émulation.
MOUTIERS.	Académie de la Val d'Isère.
NANCY	Académie de Stanislas.
NANTES	Société archéologique de la Loire-Inférieure.
NICE	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
NIMES	Académie.
NIORT	Société de statistique des Deux-Sèvres.
NEVERS	Société nivernaise des sciences, lettres.
ORLÉANS	Société historique et archéologique.
PARIS	Société des antiquaires de France.

PARIS	Société académique de l'Indo-Chine.
—	Société des études historiques.
—	Société de l'histoire du protestantisme.
—	Société philotechnique.
PAU	Société des sciences et lettres.
PÉRIGUEUX	Société historique.
PERPIGNAN	Société agricole, scientifique et littéraire.
POITIERS	Société des antiquaires de l'Ouest.
PORTO	Sociedade de geographia commercial.
ROCHEFORT	Société de géographie.
RODEZ	Société des sciences, lettres et arts de l'Aveyron.
ROMANS	Société d'histoire ecclésiastique de Valence.
SAINT-BRIEUC . . .	Société archéologique des Côtes-du-Nord.
—	Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
SAINT-DENIS	Société des sciences de l'île de la Réunion.
SEMUR EN AUXOIS .	Société des sciences historiques et naturelles.
SENLIS	Comité archéologique.
SAINT-OMER	Société des antiquaires de La Morinie.
TOULOUSE	Académie des sciences et inscriptions.
—	Académie de législation.
—	Société archéologique du midi de la France.
TROYES	Société académique d'agriculture, sciences, arts et lettres de l'Aube.
TULLE	Société des lettres, sciences et arts.
VALENCIENNES . . .	Société d'agriculture, sciences et arts.
VENDÔME	Société archéologique et littéraire.
WASHINGTON . . .	Smithsonian institution.

TABLE DES MATIÈRES

ACTES CONCERNANT LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES : Admissions de membres, 2, 65, 114, 163, 242, 322; — Avis et nouvelles, 2, 65, 114, 163, 242, 322; — Procès-verbaux, 1, 113, 161, 241, 321.

ARCHÉOLOGIE. — ARCHITECTURE : Architecture auvergnate, son influence en Saintonge, 85; — Restaurations à Aunay, 118; — Esnandes, 327; — Fenieux, 10, 47, 118; — Jonzac, 279; — Saint-Julien de Lescap, 327; — Marennès, 279; — Pons, 280, — Surgères, 10, 47.

BEAUX-ARTS : Bustes en bronze de l'abbé Jallet, 72; — de Cabinet de Rencogne, 152; — Expositions d'Angoulême, 267, 328; — de Saintes, 169; — Musée de Saintes, 347; — Nos artistes au salon, 8, 268, 269; — Récompenses aux artistes saintongeais, 69, 245, 246, 264, 267; — Statues en bronze, de Persée, 10; — de Bouillaud, 246; — Statue de Landriot à La Rochelle, 97; — Subventions aux artistes saintongeais, 69, 116, 125; — Vente de manuscrits, 70, 171, 328; — d'objets d'art, 70.

CÉRAMIQUE : 19, 70, 77, 169, 337.

EPIGRAPHIE : à Aunay, 184, 278; — aux arènes de Saintes, 378; — à La Rochelle, 292; — à Esnandes, 263; — à Pons, 365; — à Rochefort, 69, 118; — à Saint-Just, 375.

ÉPOQUE PRÉHISTORIQUE : Cavernes de Saint-Léger en Pons, 17; — La Charente-Inférieure avant l'histoire, 345; — Cromlechs à Er-Lanic, 206; — Découvertes préhistoriques en Aunis, 14; — à La Vallée 77; — de silex taillés à Coutras, 180; — à Jonzac, 15, 77; — Dépôt quaternaire de Rouffiac, 15; — au Douhet, 277; — au Grosguignon, 14; — à Thinic, 206; — Terrier du Moulin-Devent, à Rouffiac, 15, 335. — **GALLO-ROMAINE :** Amphore servant d'urne funéraire, 18; — Arènes de Saintes, 69, 335; — Les Bouchauds, théâtre, 21; — Charente, (son cours), 193; — Les Chatelliers, 352; — Cimetière de Saint-Romuald, 168; — à Chatelaillon, 336; — Épitaphe d'un soldat romain à Aunay, 184, 278; — La maison du Coteau à Saintes, 385; — Piles d'Ebéon, de Pire-Longe, 48, 49; — Sépultures à Chatelaillon, 336, 340; — Substructions à Barzan, 118; — Terme, 12. — **GAULOISE :** Dolmens à La Sausaye, 97; — à Ors, 18; — à Port-Blanc, 206; — à Saint-Trojan, 119; — Dieu gaulois du soleil et symbolisme de la roue, 220; — La Pierre-Folle de Montguyon, 26, 75. — **MOYEN ÂGE :** Abbayes des Chastelliers, 279; — des Alleuds, 86; — de Saintes, 228; — Cordouan, 11, 89, 92, 203; — Croix hosannières à Chermignac, 227, — à Cognac, 227; — à Lemung, 227; — à Pérignac, 227; — Découvertes d'ossements de cheval à Marignac, 180; — d'une pierre tombale à Saint-Laurent (île de Ré), 180; — Eglises d'Aunay, 118; — de

Bassac, 21; — d'Esnandes, 261, 327; — de Fenicoux, 10, 17, 118; — de Marignac, 23; — de Saintes, antérieure à l'an mille, 348, 351; — de Surgères, 9, 10, 47; — Martyrium des dunes à Poitiers, 299; — Statues équestres au portail des églises, 186, 280, 292, 324; — Le Fouilloux, 135; — Tombe à Saint-Maurice de Laurançanne, 280; — Tour de Pons, 118, 280; — Voûte de l'hôpital neuf de Pons, 9. — *MODERNE*: Le château de Dampierre-sur-Boutonne, 117; — Cheminée du château d'Olbreuse, 117.

NUMISMATIQUE: 118, 182, 351.

SIGILLOGRAPHIE: Sceaux d'Aimeric de Vaux, 181; — des augustins de Saint-Savinien, 6; — de Bassompierre, 5; — de Bernard, évêque de Saintes, 117; — de Bourreau de Beauséjour, 6; — de Campet de Saujon, 6; — de Du Bois de Saint-Mandé, 6; — de Durfort duc de Lorges, 5; — marquis de Civrac, 5; — de Gontaud-Biron, 5; — François de Graves, 179; — de Guéau de Gravelles de Reverseaux, 6; — de Hérisson, 6; — de Joly d'Aussy, 6; — La Crompte, 5; — La Rochelle, 117; — de Lorraine, 6; — du juge de paix de Matha, 6; — de Pichon, 6; — de Renaud (René), 182; — de Richemont (châtellenie), 182; — de Sainte-Hermine, 5; — de Saint-Maurice de Laurançanne, 280; — de Sainte-Même, 182; — de Saint-Savinien (prieuré), 6; — de Sureau ou Suyreau, 6; — de Surgères, 6.

SOUTERRAINS REFUGES à Chalais, 12; — à Rochebertier, 164; — à Saint-Georges des Agouts, 12.

BIBLIOGRAPHIE: Aliquis, 156; Arnaud (Henri), 156; Audiat (Louis), 15.

Benon, 157; Bisseuil, 157; Boilevin (Edouard), 157; Bonneau (H.), 157; Bourru (Henri), 157; Bremond d'Ars (le comte Anatole de), 157; Bremond d'Ars (le vicomte Guy de), 158; Breucq (Auguste), 158; Brochard, 158; Brun (P.-Ant.), 158; Brunaud (Paul), 158.

Caillé (Adolphe), 159; Callandreau, 159; Carrière (F.), 159, Champlain (Samuel de), 159; Cotteau (G.), 159; Cousin (l'abbé), 159.

Dangibeaud (Charles), 160; Delavaud (Louis), 160; Delétant (Auguste), 160; Deramey (Jules Pipy-), 160; Dudon (l'abbé Joseph), 160; Duploux, 160; Dutour (Camille), 160.

Egger (Marc), 237; Eschasseriaux (le baron Eugène), 237.

Fuster (Charles), 237.

Gaullieur, 233; Gonzalès (E.), 237; Guillaud (F.-A.), 238.

Horric de Beaucaire (le vicomte), 238.

Joanne (Adolphe), 238; Joussaume (le docteur Félix), 238.

La Bertonnière (de), 238; La Garde (Henri de), 238; Lalesque aîné (le docteur A.), 239, Landriot, 239; La Popelinière (de), 239; Ledain (Bélisaire), 239, Lefèvre (abbé Théodore), 239; Legrand (Paul), 239; Le Sueur (Charles), 240; Lételié (André), 240; Lieutier (Nelly), 240; Lorient (l'abbé Th.), 240; Lussaud (Marice), 240.

Maillard (L.), 61, 319; Marchegay (Paul), 319; Martin (Edmond), 319; Maucher, 319; Maufas (Emile), 61, 319; Merlette de Sable (La Morinerie), 319; Meschinot de Richemond, 320; Michon, 320; Moinet (docteur Charles), 62, 320; Mongis (l'abbé Théophile), 62; Monod (Henri-Ch.), 319; Morillot (Paul), 319; Mortreuil (Alfred), 62; Musset (Georges), 62, 319.

Noguès (Jules), 63; Morpain, 63; Normand (C.), 63.

Ollivier-Beauregard, 63, 320; Ordonneau (Maurice), 64, 320.

Papillaud (le docteur Valentin), 324 ; Papillaud (Lucien), 64 ; Parat (H.), 320 ; Pelletan (Eugène), 64 ; Pellisson (Jules), 320 ; Phelippeaux (docteur), 64 ; Philebert (le général Charles), 64 ; Piet-Lataudrie (D.), 64 ; Pineau (Emile), 320 ; Planchat (R.), 320 ; Poli (le vicomte O. de), 64, 320 ; Pouvreau (Emmanuel), 320 ; Pradignat (E.), 64.

Queux de Saint-Hilaire (le marquis de), 64, 111.

Ragiot (le commandant), 382 ; Regelsperger (G.), 111 ; Réveillaud (Eugène), 111, 382 ; Riveau (Charles), 111 ; Rondeau (Philippe), 111.

Saboureaux (E.), 383 ; Saintes (A.-E. de), 111, 383 ; Savineau (M.), 383 ; Storck (A.), 383.

Tamizey de Laroque, 112, 383 ; Thomas (Félix), 384 ; Thomas (M^{gr} Léon), 112 ; Thurninger, 112 ; Turner (E.), 384.

Vallée (l'abbé Eutrope), 384 ; Valmontès (Léo), 384 ; Veau, 384 ; Villeneuve-Guibert (le comte de), 384 ; Voisin (Jules), 386.

Xambeu (François), 112.

OUVRAGES ANONYMES : *Almanach d'Aunis et Saintonge*, 156 ; — *des campagnes*, 156 ; — *de Saintes*, 156, 237 ; *Asile Emilie*, 157.

Bains de mer ; Royan-Guide, 157.

Catalogue de la bibliothèque de Pons, 159 ; *Comité d'études du phylloxéra de la Charente-Inférieure*, 159 ; *Compte-rendu des travaux de la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure*, 159 ; *Les conséquences d'une faute*, 112.

Eutrope (saint), premier évêque de Saintes, 112.

Marie, notre gloire et notre espérance, 61.

Notice sur le phare de Cordouan, 319.

Patrie (la), 320 ; *Petites affiches de la Saintonge (les)*, 320 ; *Ports (les) maritimes de France*, 61.

Réveil (le) agricole des Charentes, 239 ; *Royan-Pontailiac*, 383.

Saintes-Kermesse, 383 ; *Séance publique de l'académie des belles lettres, sciences et arts de La Rochelle*, 112 ; *Société de Saint-Vincent de Paul de Cognac*, 112.

HISTOIRE (Voir aussi **QUESTIONS ET RÉPONSES**). — Accord entre Jean Larchevêque et les religieux de Jérusalem à La Rochelle, 31. — Agrippa d'Aubigné, 138. — Alleuds (abbaye des), ses abbés au xvii^e siècle, 86, 395. — Artillerie transportée en Saintonge, 204. — Blaye (siège de), 349. — Blé (fourniture de), 205. — Brouage et ses remparts, 341. — Chatelliers (abbaye des), son nom, 279. — Chevaliers du Saint-Esprit, 373. — Colliberts (les), 59, 151. — Conférences de Saint-Brice, 131. (Voir *Questions et réponses*). — Don par Louis XIII au sieur de Grosbois, 7. — Droit du seigneur, 111, 153, 229, 306. — Entrevue de Bertrand de Got avec Philippe le Bel, 23. — Epidémie de 1652 en Saintonge, 27. — Etude du grec en 1628, 29. — Généalogie : Les Lusignan du Poitou et de l'Agenais, 136. — Beaupoil de Saint-Aulaire, 237, 314. — Graves (François de), chanoine de Saintes, abbé des Alleuds et de Chatres, 179. — Guérisons miraculeuses, 129. — Guerres au xiv^e siècle, 209. — Halles de Saintes, 35. — Impôts du clergé et de la noblesse, 318, 375. — La Brangelie (M^{me} de) et le cheval de M. de La Bleretie, 275. — Lettres à Jean et Guy de Daillon, 31. — Les Réaux, d'où vient ce nom à Tallemant, auteur des *Historiettes*, 269, 407. — Liste des personnes qui ont péri en 1793, 365. — Malo (saint), sa vie, 142. — Marins de la république et de l'empire, 98. — Médecins, chirurgiens, etc., à Monchamps, 201. — Les Montaigne et l'abbaye des Alleuds, 85, 395. — Nomination, par

Louis XVI, d'un juge du district de Saintes, 8. — Parlement de Bordeaux, 52, 108, 228. — Pélerinages, 49. — Personnes enterrées dans le cimetière de Saint-Michel à Saintes, 405. — Pitaux (les), 100. — Présentations à bénéfices, 7. — Protestants en Saintonge, 220. — Psalette (la) de Saint-Pierre de Saintes au XVII^e siècle, 354. — Ravailiac, 138. — Robinet, évêque constitutionnel, 294. — Rohan (duc de) et les protestants sous Louis XIII, 216. — Sel (commerce du), 297. — Trudaine (les), 103, 142. — Vivonne (Jean de), 136.

LETTRES de Henri I^{er} de Bourbon, prince de Condé, 140 : — de Henri IV, 218 ; — Médicis (de Catherine de), 315 ; — de Volvire de Ruffec, 357.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : *Académie nationale de Bordeaux*, 292 ; — de *La Rochelle*, 292 ; *Almanach de Saintes*, 237 ; *Angoulême : histoire des travaux historiques et monuments*, 292 ; *Archives historiques de la Gironde*, 202 ; — du *Poitou*, 29 ; — *Annuaire de numismatique et d'archéologie*, 12 ; — de la société d'émulation de la Vendée, 201, 211 ; — de l'association pour l'encouragement des études grecques en France, 29 ; *Art en Saintonge*, 9 ; *Auf der hohe*, 84.

Bibliographie théâtrale de l'Aunis et de la Saintonge, 54 ; *Bibliothèque de l'école des chartes*, 201 ; *Bourbon (Antoine de) et Jeanne d'Albret*, 201, 349 ; *Bulletin des bibliothèques et archives*, 17 ; — du comité des travaux historiques et scientifiques, 35, 89, 208 ; — religieux de *La Rochelle*, 38, 129 ; — de la société d'archéologie de la Charente, 130 ; — du *Limousin*, 293 ; — du *Vendômois*, 167 ; — d'études de *Draguignan*, 293 ; — de géographie de *Roche fort*, 38, 205, 344 ; — historique du *Périgord*, 344 ; — d'histoire ecclésiastique de *Valence*, 344 ; — des lettres de la *Corrèze*, 97, 293 ; — polymatique du *Morbihan*, 293 ; — des sciences et arts de *Bayonne*, 33 ; — du protestantisme, 36, 89, 167, 208, 294 ; — de statistique de *Niort*, 85.

Catalogue de curiosités autographiques, 171, 247 ; — d'autographes, 38 ; — de livres, d'estampes et d'autographes, 172 ; *Charente-Inférieure (la) avant l'histoire*, 345 ; *Château (un) de Saintonge (Crazannes)*, 170 ; *Chronique normande au XIV^e siècle*, 209 ; *Collection de manuscrits relatifs à la nouvelle France*, 90, 130, 210 ; *Conférence de Saint-Brice*, 131 ; *Correspondant*, 38 ; *Courrier de l'art*, 347 ; *Curieux*, 347.

Desmier d'Olbreuze (Eléonore), 211 ; *Discours sur d'Agrippa d'Aubigné*, 133 ; *Documents historiques concernant la Marche et le Limousin*, 296 ; — sur la ville de *Royan*, 92.

Echo rochelais, 39, 94 ; *Eglises de Saintes antérieures à l'an mille*, 348 ; *Eglise de Bordeaux*, 39 ; *Ère nouvelle*, 48, 94 ; *Etablissements de Rouen*, 298 ; *Etudes historiques sur la révolution en Périgord*, 214 ; *Etude sur une négociation diplomatique de Louis XI*, 131 ; *Exploration archéologique du département de la Charente*, 135.

François I^{er} : portraits et récits du XVI^e siècle, 349.

Géographes (les) saintongeais et poitevins, 40 ; *Grandes (les) scènes historiques du XVI^e siècle*, 95 ; *Grands (les) hommes de la France*, 349.

Histoire de la réformation à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guyenne, 41 ; — de la réforme en Saintonge, 4 ; — de la ville de *Blaye*, 247, 349.

Indépendant, 96 ; *Inventaire du musée d'antiquités d'Angers*, 117 ; — des archives départementales de la Haute-Vienne, 96 ; *Itinéraire général, Poitou et Saintonge*, 97.

Journal d'histoire naturelle de Bordeaux, 216.

La Rochelle historique et monumentale, 71 ; *Lectures littéraires et*

morales, 136 ; *Lettres d'Henri IV*, 218 ; *Limoges d'après ses anciens plans*, 98 ; *Saint-Louis et la famille d'Anjou au XII^e siècle*, 361 ; *Lusignans (les) du Poitou et de l'Agenais*, 136.

Marins (les) de la république et de l'empire, 98 ; *Martyrium (le) de Poitiers*, 299 ; *Mémoires de l'académie de Caen*, 219 ; — *des sciences d'Amiens*, 99 ; — *de Toulouse*, 303 ; — *de la société archéologique du midi de la France*, 219 ; — *des antiquaires de l'ouest*, 350 ; *Miracula S. Martialis*, 99 ; *Montmorency (Anne de), connétable de France*, 343.

Nicopolis (de) à Olympie, lettres à un ami, 347 ; *Notices et documents*, 199 ; *Nouvelle (la) revue*, 46.

Omaggio storio filosofico, theologico al patriarca san Francesco, 46 ; *Origines de la France contemporaine*, 301.

Paschal (Pierre de) historiographe, 100 ; *Portefeuille (le) de M^{me} Dupin, dame de Chenonceaux*, 100 ; *Père (le) de M^{me} de Rambouillet, Jean de Vivonne*, 136 ; *Prieurs claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux*, 29, 101.

Ravaillac : la maison où naquit le régicide, 361 ; *Recherches historiques sur la Vendée*, 211 ; *Recueil de la commission des arts*, 46, 101, 139, 219, 303 ; *Registres consulaires de Limoges*, 357 ; *Répertoire des travaux historiques*, 165 ; *Revue archéologique*, 220 ; — *archéologique des archives des Côtes-du-Nord*, 171 ; — *des autographes*, 140, 304 ; — *historique*, 3, 220 ; — *historique de l'Ouest*, 304, 356 ; — *de Gascogne*, 139, 357 ; — *lyonnaise*, 67 ; — *poitevine et saintongeaise*, 47, 72, 102, 141, 220, 361 ; — *des questions historiques*, 46 ; — *de la société littéraire de l'Ain*, 102 ; *Rohan (le duc de) et les protestants sous Louis XIII*, 216 ; *Roman (le) des explorateurs espagnols et français*, 95 ; *Ruffec (de) à Niort en chemin de fer*, 211.

Seudre (la), 304 ; *Souvenirs d'un nonagénaire*, 221.

Tremblements (les) de terre en Aunis et Saintonge, 207 ; *Trudaines (les)*, 103 ; *Turgot et ses doctrines*, 221.

Vie inédite de saint Malo, 142 ; *Voyages et découvertes de René Caillé*, 361.

NÉCROLOGIE ET BIOGRAPHIE : *Beaucorps (Octave-Marie de)*, 256 ; *M^{me} de Beaucorps (Olympe-Elisabeth Boucher de Molandon)*, 6 ; 335 ; *Bouju (Frédéric)*, 335 ; *Bouyer (Adolphe)*, 175 ; *Braud (Stanislas)*, 332 ; *Cantin (Eugène)*, 250 ; *Chevalier (Adrien)*, 73 ; *Cousin (Eugène)*, 122 ; *Delmas (Gustave)*, 335 ; *Duchène (François)*, 178 ; *Fellmann (Augustin)*, 330 ; *Fiévet (Charles)*, 258 ; *Gaillard-Lepinay (Emmanuel)*, 178 ; *Garceaud (Alfred)*, 75 ; *Gaucherel (Emile)*, 176 ; *Gauron (Camille)*, 251 ; *Guillaud (Louis)*, 256 ; *Hulot (le baron)*, 257 ; *Jeannaud (l'abbé)*, 257 ; *Jonain (Pierre)*, 122 ; *Leclerc (Julien)*, 178 ; *Lorit (l'abbé)*, 256 ; *Le Charpentier de Longchamps*, 130 ; *Maillard (Louis-Alexis)*, 140 ; *Maisonneuve (Camille)*, 179 ; *Mallet (Pierre-Jean)*, 334 ; *Marchegay (Paul)*, 334 ; *Mazure (Eugène)*, 74 ; *Mounier (Pierre)*, 259 ; *Muon (Etienne)*, 330 ; *Pelletan (Eugène)*, 124 ; *Pinel (Pierre-André-Edouard)*, 13 ; *Riou-blanc (Hercule)*, 178 ; *Seguinaud (Edouard)*, 257 ; *Sorin (Jean-Elie-Albert)*, 13 ; *Tilly (Hippolyte de)*, 241 ; *Tremplier (Léon)*, 75.

PHILOLOGIE. *Origine des mots* : *Abigot*, 60 ; *Abigouail*, 60 ; *Abourdaché (s')*, 60 ; *Acapouti*, 60 ; *Acri*, 60 ; *Agat*, 60 ; *Ainse*, 60 ; *Ambiet*, 60 ; *Ancoisson*, 60 ; *Apegnote*, 61 ; *Arami*, 61 ; *Archinchat*, 61 ; *Ar-dougeon*, 61 ; *Ardivelle*, 61 ; *Brejonée*, 318, 378 ; *Fouras*, 59, 109, 146, 222 ; *Genouillé*, 61 ; *Jalon*, 54 ; *La Bourdonnerie*, 61 ; *La Favolière*, 61 ; *Lilliard*, 61 ; *Luez*, 61 ; *Muette*, 318, 378 ; *Nolon*, 61 ; *Peu-Richard*, 110, 152 ; *Sandrille*, 110, 152, 229 ; *Suffixes : ière et rie*.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Abbesse de Saintes outragée, 156, 232 ; Amblard du ^{xiii}^e siècle sont-ils de la famille de Guillaume Amblard ? 382 ; *Apprets* (les) *de noces*, représentés à La Rochelle ; quel est l'auteur ? 110, 152 ; Aptone, évêque d'Angoulême, a-t-il été canonisé, est-il frère de saint Ausone ? 237, 313.

Raynac de Saintonge, 379 ; Beaupoil de Saint-Aulaire (généalogie), 237, 314 ; Bénédictins de Saint-Jean d'Angély convertis à la réforme, 318, 374 ; Bivons (des) ou des Buons, gentilhomme saintongeais, chevalier de Saint-Michel, 380 ; Borel-Miracle, son mariage, 110 ; Bourcefranc, son église construite par M^{me} de Maintenon ; sa cloche, 318, 375 ; Bourignon ; quel est son véritable nom ? 110, 152 ; Boysset : y a-t-il parenté entre les imprimeurs de Saint-Jean d'Angély et Boysset de Bergerac ? 379.

Chevaliers du Saint-Esprit appartenant à la Saintonge, 156, 308, 373 ; Chevalier (Mathurin), auteur, 319, 379 ; Cloche des récollets de Pons, 59, 365 ; Colliberts, peuplade établie en bas Poitou, 59, 151 ; Conférences de Saint-Brice, 131, 149, 304, 362 Croix ; hosannières, 108, 227.

Droit du seigneur, 111, 153, 229, 306 ; Du Paty, surnom, 380.

Débris d'anciennes forges à Montguyon, Montlieu, Montandre, 101.

Emeutes : en signale-t-on dans la Saintonge l'an 1675 ? 319 ; Entrevue de Bertrand de Got et de Philippe le Bel près Saint-Jean d'Angély, 23 ; Eros (statuette d'), 280 ; Eutrope (saint) a-t-il connu saint Lazare ? 318, 375 ; Etymologie (Voir *Philologie*) ; Fief des Méhée, 381 ; Forges anciennes (débris de), 104, 146.

Gavaches ou Marotins, où habitaient-ils ? 59.

Impôts payés par la noblesse et le clergé avant 1789, 318, 376.

Jonzac (marquis de), ami de Molière, 380.

La Clide, fondateur de la colonie de Bourbon, 110 ; Liste des décapités en 1793, 110, 365 ; Lune de Fouras, 146, 222.

Maintenon (M^{me} de) a-t-elle été élevée en Saintonge ? 363 ; Médecin auteur d'un journal sur le siège de Saint-Martin de Ré, 381 ; Membres saintongeais du parlement de Bordeaux. 52, 108, 228.

Nom patronymique d'Ogier de Gombaud, 103.

Pélerinages et culte de saint Eutrope, 49, 148 ; Peu-Richard ; y a-t-il des textes anciens qui le nomment ? 110, 152.

Représentations anciennes de la cène, 228 ; Restier de Brossac ; ont-ils des héritiers ? 58.

Saintongeais habitant Paris au ^{xviii}^e siècle, 58, Saintongeaises, leurs portraits par Restif de la Bretonne, 58 ; Saint-Pierre (M^{me} de), marquise d'une cloche à Pons, 59 ; Saint-Seurin (baron de), 381 ; Seigneurs d'Ardenne, 382 ; Sennectère (les) à Pisany et les Achard-Journard à Balanzac, 382.

Tableaux de la bibliothèque de l'école centrale, 379 ; Terrier de Brenner, 109 ; Tison (famille), 237.

Usages civils et religieux, 381.

SCIENCES NATURELLES : Cavernes de Saint-Léger en Pons, 17 ; — Congrès de la Sorbonne : section des sciences naturelles, 128. — Cy-cas (les) au jardin botanique de Rochefort, 216. — Diatomées du port de la Palice, 13. — Excursions botaniques, 173 ; — à Fouras, 13. — Nummulites (les) planulata, 216. — Œuvre (l') d'un forestier poitevin, 220. — Rencogne (ses grottes), 269. — Sol en Aunis et Saintonge (changement du), 205. — Terrain tertiaire de Saint-Palais, 45. — Tremblements de terre en Aunis et Saintonge, 207.

SCIENCES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES ; criminalité en France, 11. — Impôt sur l'ostréiculture, 11.

SOCIÉTÉS SAVANTES : Académie des beaux arts, 69, 168 ; — des belles lettres, sciences et arts de La Rochelle, 173, 226 ; — française, 4, 246 ; — de médecine, 169 ; — nationale de Bordeaux, 247 ; — des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse, 309 ; — Archives historiques de la Gironde, 201 ; Association française pour l'avancement des sciences, 4.

Congrès archéologique à Poitiers, 77 ; Association française pour l'avancement des sciences à Blois, 120 ; Commission des arts de la Charente-Inférieure, 46, 101, 139, 219, 303, 329, 356.

Société d'agriculture et belles lettres de Poitiers, 71 ; — des antiquaires de l'Ouest, 71, 350 ; — des archives du Poitou, 71 ; — d'études de Draguignan, 293 ; — française d'archéologie, 71 ; — de géographie de Rochefort, 174 ; — des lettres, sciences et arts de la Corrèze, 37 ; — littéraire de La Rochelle, 71 ; — polymatique du Morbihan, 293 ; — savantes, 12, 120, 328 ; — des sciences et arts de Bayonne, 33 ; — de statistique des Deux-Sèvres, 71.

CONFÉRENCES à Barbezieux, 173 ; — à Cozes, 173 ; — à Cravans, 250 ; — à Fouras, 12 ; — à Gemozac, 250 ; — à Jonzac, 173 ; — à La Jarrie, 250 ; — à La Rochelle, 173, 250 ; — à La Tremblade, 179 ; — à Marans, 250 ; — à Montandre, 12, 173 ; — à Rochefort, 173, 250 ; — à Royan, 173 ; — à Saintes, 173 ; — à Saint-Martin de Ré, 173 ; — à Saujon, 12, 173.

STATISTIQUE : 71, 117, 170. — Presse périodique, 5, 117, 326, 327.

VARIÉTÉS : Programme du congrès des sociétés savantes en 1886, Le congrès archéologique de Poitiers, 77 ; — Changements ou additions de noms, 116 ; — Excursions aux Bouchauds, 20, — à Esnandes, 261 ; — à La Rochefoucauld, 164, 258 ; — à Montguyon, 25 ; — à Poitiers, 77.

TABLE ONOMASTIQUE

A

- Abadie (Paul), architecte, 118, 119.
 Abzac de la Douze (le comte); —
 de Mayac (François), 344.
 Achard-Joumard (Antoine), sei-
 gneur de Légé, 277, 382.
 Adam (Jeanne), 405.
 Adémar, évêque de Saintes, 215; —
 abbé de Saint-Martial de Limo-
 ges, 37.
 Adrien, empereur romain, 388.
 Agenay (Benoît), chevalier, 31.
 Agnès de Barbezieux, abbesse de
 Saintes, 232.
 Agrini de Chalais (Pierre), 202.
 Aix, ile, Charente-Inférieure, 226.
 Alains, peuplade primitive de l'Au-
 nis, 336.
 Albert (Emile), 304.
 Albret (César-Phébus d'), sire de
 Pons, 310; — de Navarre (Henri
 de), 59; — (Henry), baron de Mios-
 sens, 309; — (Jeanne d'), 201,
 322; — (Amanieu d'), 36.
 Allard, 13; — (Antoinette), 8; —
 (Louis), 56.
 Alphonce (Jean), Saintongeais, 40.
 Amand (saint), évêque de Maes-
 trich, 39.
 Amblard (Jean, Elie, Itier, Guilla-
 me), 382.
 Amboise (Marguerite d'), 204.
 Ancezune (marquis d'), 213.
 Anfos (Michel), 293.
 Anfrun (le docteur), 169.
 Angennes (Julie d'), 138, 311, 407.
 — seigneur de La Grossetière,
 270.
 Anglars (Charles-Louis d'), volon-
 taire au régiment de Béarn, 368.
 Angoulins, 20, 327, 340, 350.
 Angoulême, 323, 328.
 Annaly (M^{me}), peintre, 8, 265.
 Anne de Parthenay, 44.
 Antigny (Vienne), 220.
 Anvers (Pays-Bas), 325.
 Apchier (Marguerite d'), 311.
 Apollodore, architecte romain, 388.
 Arbellot, chanoine de Limoges,
 3, 186, 188, 324, 352.
 Archambray, Archambri, Arche en
 Brie (Brie-sous-Archiac), 144.
 Archingeay, arr. de Saint-Jean
 d'Angély, 400.
 Archon-Desperousse, 116.
 Arnaud (Henri), capitaine de fré-
 gate, 156. — (Médéric), 15.
 Arnauld (Thomas), 214.
 Arnou, intendant, 208.
 Arquebol (Simon), religieux, 399.
 Arquian, cant. de Saint-Amand, en
 Puisaye, arr. de Cosne (Nièvre), 51.
 Ars, cant. de Cognac, 142. — chef-
 lieu de cant., arr. de La Rochelle,
 332.
 Asnières, comm. de Belluire, cant.
 de Pons, 370.
 Auber (abbé), 283, 351.
 Aubert de Sassenage, capitaine, 30.
 Aubigné (Agrippa d'), 133, 219; —
 (Charles d'), 311.
 Aubourg (René d'), prieur de Saint-
 Macoux, Saint-Eutrope, Saint-
 Georges des Côteaux, 145.
 Audiat (Louis), 157, 323, 324, 329,
 342, 348, 350, 361, 382, 385, 396,
 399.
 Audra, d'Angers, pasteur, 172.
 Auguin (Louis-Augustin), 8, 264.
 Aumont, fief, 406.
 Aunay, chef-lieu de cant., 278.
 Ausone (saint), 237, 313, 333.
 Auton (Jean d'), 326.
 Aton, abbé de Saint-Hilaire de Poi-
 tiers, 352.

Averton, fief, 406.
Avice de Mongon, 12.
Aymard de Poitiers, sieur de Saint-Valier, 32 ; — (Ithier), 293.
Aymeril Sélér, clerc-procureur, 30.
Aytré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 340.

B

Babinet de Rencogne, 138.
Baignes-Sainte-Radégonde, 310. — (abbaye de), 215.
Ballainvilliers (baron de), ministre d'état, 212.
Balzac (Marie d'Entragues de), 344.
Banchereau, capitaine, 44.
Barat (Philippe), 43.
Barbeyrac de Saint-Maurice (Louise-Marie-Charlotte de), 407. — François de), 406.
Barberousse, corsaire, 141.
Barbezieux (Agnès de), 156.
Barbier de Montaut (Mgr), 299, 323.
Barbot, notaire royal, 59. — (Amos), 272.
Barbotin (William-Joseph), 8.
Bardonnet (Abel), 351.
Barrère, 12.
Barthe, docteur, 174.
Barthélemy (Anatole de), 154, 171, 326 ; — (Edouard de), 212.
Bassac, abbaye, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 401.
Bassompierre (comte de), 5. — (Louis de), évêque de Saintes, 97, 105, 344. — (François), maréchal de France, 344.
Baudin, 41.
Baudouin (Jean), 32 ; — fondateur de la congrégation de Chavagnes, 332.
Baudreuil (Durand), 51.
Baune-les-Messieurs, 138.
Bayonne, chef-lieu d'arrond. (Basses-Pyrénées), 396, 400, 402.
Baynac (de), 379.
Beaucé (Ernest de), 178.
Beauchamp (Alexandre de), 405.
Beauchène (de), 40.
Beauchet-Filleau, 115, 211, 353, 374.
Beaucorps (Jean-Jacques), ancien officier de cavalerie, 316.
Beaucorps-Créquy, 256 ; — sei-

gneur de l'Epineuil, 266 ; — (Geoffroy), 256 ; — (Charles-Louis de), 406 ; — (Pierre-Philippe-Célestin de), 406 ; — (Octave-Marie), 256, 335 ; — seigneur de Paransay, 256.
Beaudreuil (Jean), 51.
Beaumont (Antoinette de), 204 ; — (Léon de), évêque de Saintes, 7, 248.
Beupoil de Saint-Aulaire (Marc-Antoine de), 237 ; — (Jean-Yriex), 323, 366 ; — de Saint-Rémy, 314, 317.
Beauséjour (Bourreau de), avocat en parlement, 6.
Beaussant (Ernest), 322.
Beauvais-sur-Matha, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 46.
Beauvrie (Louis), 265.
Becarron (Guillaume de), 307.
Béjard (Armand), 380.
Begon, intendant, 40, 110.
Belcier (Jeanne de), prieure des ursulines à Loudun, 141 ; — (Louis de), baron de Cozes, 141 ; — (Marie de), abbesse, 141.
Beltrémieux, 13.
Bellegarde (Octave de), archevêque de Sens, 141.
Bellemer, vicaire de Blaye, 242, 350.
Belleville (Charles de), comte de Cosnac, 309.
Belliard de Villevert, 139.
Bellot, 13, 41, 344 ; — (Joseph-René), lieutenant de vaisseau, 38.
Benoist (Hugues), seigneur de la Chaume, 231.
Benon, adjoint au maire de Saint-Nazaire, 332 ; — avocat, 157.
Béon du Massès (Bernard de), lieutenant-général, 310.
Béraud (Marie-Magdeleine), 407.
Béraudin (Louis de). — lieutenant de vaisseau ; — (Didier-François-Honorat), marquis de), 366.
Bercy (Louis), 265.
Bernage (Louis de), intendant, 297.
Bernard, de Saintes, 301 ; — évêque de Saintes, 40, 117, 215 ; — de Pamiers, 231.
Bernardières (Les), fief, 405.
Bernay (Camille), 56.
Bernay, fief nivernais, 408.
Bernet (Joseph), évêque de La Rochelle, 38.

- Berry (Jacques), 406. — (Marie-Magdeleine), 406. — (duchesse de), 328.
 Bersot (Ernest), 38.
 Bertin, notaire royal, 117.
 Berthelé (Joseph), 285, 323, 324, 352.
 Berthon (Paul-Emile), 174, 265.
 Bertifort, 365.
 Bertrand, directeur des séminaires, 399.
 Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, 140, 230.
 Besnard (Yves-François), 222.
 Besset, 13.
 Béthune (Henri de), archevêque de Bordeaux, 203, 305, 402.
 Biais (Emile), 12, 130.
 Bichon (Louis), religieux, 399.
 Bidaut (Elisabeth), 407, 408.
 Bidé de Maureville (Bernard-Hippolyte), 407, 366; — (Charles-Alexandre), 407; — de La Funelière, (Hippolyte-Alain), lieutenant de vaisseau, 407.
 Bikelas (D.), 348.
 Bili, évêque de Vannes, 145.
 Billaud-Varennes, 59.
 Binet de Marcognet, 59.
 Biron (duc de), abbé de Valence, 137. (Voir aussi Gontaud).
 Bisseuil (Aimé), 157.
 Billon (Marie), 368.
 Biteau, 13, 328.
 Bivons (M. des), ou des Buons, 380.
 Blameré, cant. de Surgères, 149.
 Blanc (Charles), 328.
Blanssac (château de), 210.
 Bobenne (Antoine de), 399.
 Boquin (Jean), pasteur, 45.
 Boilevin (Edouard), négociant, 157.
Bolivie, gouvernement de l'Amérique méridionale, 326.
 Boisneau, 270.
 Boisselier, 121.
 Bombal (Eusèbe), 56.
 Bonaparte, 404.
 Bonhomme (Honoré), 347.
 Bonneau (H.), 157.
Bonnemie, en l'île d'Oleron, 405.
 Bonnin de Fraysseix, 265.
 Bonnin (Huguet), 31.
 Bonplan, 41.
Bonrepos, fief des Riquet, 402.
 Bocquela de Ploërmel (Guy), 294.
Bordeaux, 394, 335, 344, 375, 395.
 Boscal de Réal (Michel-César-Léon de), 406.
Bothon, château, 319.
 Bouchard (David), vicomte d'Aubeterre, 309.
 Boucher de Molandon, 256; — (Olympe-Elisabeth), 335.
 Boucher de Perthes, 15.
 Boudens de Vanderbourg (Charles-Benoît), 406. — (Charles-Louis), 406.
 Boudet (François - Pierre - Noël), prêtre, curé de Marennes, 369. — (Jean-Marie), bénédictin, 166.
 Boufflers (de). — (la duchesse Madeleine-Angélique de Neuville de). — (la marquise Marie-Françoise de Beauvau-Craon). — (la comtesse Marie-Charlotte-Hippolyte de Campet de Saujon, comtesse de). — (Amélie-Constance de). — (Edouard-Louis de). — (Amélie-Joseph-Emmanuel-Hippolyte, comte de), 347.
Bougetain, fief en Nivernais, 408.
 Bouguereau (William-Adolphe), 8, 245, 381.
 Bouillaud (Jean), 246.
 Bonju, capitaine de vaisseau, 335.
 Bouquet de La Grye, 205.
 Bourbon (Antoine de), 201; — (cardinal de), 131. — (Louis de), duc de Montpensier, 139. — (François de), comte de Vendôme, 33. — (Renée de), abbesse de Caen et Fontevault, 33.
Bourcefranc paroisse de la commune de Marennes, 318.
 Bourdeille (Claude de), abbé de Vendôme, 167. — (Renée de), 309. — (Henri de), marquis d'Archiac, 310.
 Bourdon (Léonard), 302.
Bourg-Charente, 36, 404.
Bourgneuf, en Aunis, 31.
 Bourgogne (Béatrix de), comtesse de La Marche, 30.
Bourgoin, chef-lieu de cant., arr. de La Tour-du-Pin (Isère), 326.
 Bourignon, 152, 153.
 Bourrousse de Laffore (Jules de), 136.
 Boutet (Gabriel), 268.
Bouteville (châtellenie de), 30.
Boutiers, cant. de Cognac, 402.
 Bouton, marquis de Chamilly, 31.
 Bouvet, curé de Saint-Michel, à Saintes, 405.
 Bouyer (Adolphe), archiviste, 174.

Boyer (dom Jacques), 290.
 Boyet (Alfred), 327.
 Boyssset (André, Henry et David), 379.
 Boybelleau, pasteur, 220.
 Brach (Louise de), 407.
 Brancas (Jean de), 38.
 Brantôme, 350, 380.
 Brassaud (Frédéric), 333.
 Braud (Stanislas-Henri-Charles), 332, 343.
 Brejon (Marguerite), 367.
 Bremond d'Ars (de), 139; — (Anatole de), 157, 158; — (Catherine de), 137; — (Guy de), 38, 151, 369; — (Pierre-René de), 406; — (Pierre de), 406; — (Suzanne de), dame de Balanzac, 277.
 Saint-Brice, près Cognac, 139.
 Bretinauld, baron de, Saint-Seurin, 315.
 Breucq (Auguste), 158.
 Breuille (terre de), 30.
 Ericonnet (Jean), receveur général, 204.
 Brie, fief, commune de Saintes et de Saint-Georges-des-Coteaux, 144.
 Brieux, 56.
 Briffon (François de), 32.
 Brillhac (François de), 396.
 Brillouin (Louis-Georges), 8, 265.
 Brives, chef-lieu de la Corrèze.
 Brocard (Isaac), curé de Gensac-la-Pallue.
 Brouage, com. d'Hiers-Brouage, cant. de Marennes, 321, 324, 329, 341, 368.
 Brochard (docteur), 158.
 Brouillet (André), 265.
 Brugiotti, 268.
 Brun (P.-Ant.), 258.
 Brunaud (Paul), 158, 292.
 Brunswick (Georges-Guillaume, duc de), 212.
 Bryac (de), 140.
 Buat (Joseph), 8.
 Bûcherie, fief, 407.
 Buget (Jean), prêtre, 7.
 Bunel (Charles), 267.
 Bourdet (Henri-Charles du), 367.
 Bureau (Jean), grand maître de l'artillerie, 247.
 Bussièrès (Georges), 214, 215.
 Buzy, directeur de l'institution ecclésiastique de Saint-Jean d'Angély, 325.

C.

Cadouin, abbaye, 395.
 Cail (Léon), 265.
 Caillaud (Louis), religieux, 395.
 Caillé (René), 41, 349, 361.
 Caillières (chevalier de), 131. — (Jacques), seigneur de Rochelay et de Gigny, 46. — (Jacques et François), seigneurs de Clérac, 45.
 Callandreau (Amédée), 138, 158.
 Callen, prêtre, 39, 148.
 Callen, canton de Sorre, 50.
 Camboust (Marguerite du), 311.
 Caminade-Chatenay, 58.
 Campenon (Vincent), 30.
 Campet de Saujon, 6. — (Samuel-Eusèbe), 303. — Campet (Daniel), 381.
 Canals, canton de Grisolles, 27.
 Candalle (de), 32.
 Cantin (Jean-Eugène), 250.
 Cardillac (Jeanne de), 364.
 Carné (Gaston de), 171.
 Carnès (Louis), 379.
 Carsalade du Pont, 140, 357.
 Carrache (Annibal), 379.
 Cassagneaud (Paul), 173.
 Carteau, curé doyen de Cozes, 333.
 Castagnary (Jules), 249.
 Castanet-le-Pont (Hérault), 149.
 Castel Sarrazin (Tarn-et-Garonne), 37.
 Castelnau, 350.
 Castin de Guérin de La Magdeleine (François-Dominique), grand vicaire de Saintes. — (Maurice), 367.
 Caudéran (Hippolyte), 13, 327.
 Caulet (Pierre de), 219.
 Cavalier de La Salle, 40.
 Cazabant, curé de Saint-Eutrope, 146.
 Cercoux, arr. de Jonzac, 8.
 Cerisay (Guillaume de), 204.
 Cazaugade, curé de Colombier, 329.
 Chabot de Jarnac, 211. — (Jean), abbé, 318, 357, 374. — De Saint-Gelais (Guy), 183.
 Chadurie, seigneurie, 53.
 Chaillou (Jehan), 28.
 Chadeau (Louis), seigneur de La Clocheterie, 40, 367, 369.
 Chadenac, cant. de Pons, 186.
 Challement, arr. de Clamecy (Nièvre), 51.

- Chambard (dom), bénédictin, 300.
 Chambord (le comte de), 374.
Champagne-Mouton (Charente), 130.
 Champeaux (Octave de), 265.
 Champflour (Etienne de), évêque de La Rochelle, 38.
 Champgrand (Pierre de), docteur en théologie, 7.
 Champlain (Samuel de), 40, 114, 158, 342.
 Chandenier (le marquis de), 351.
 Chanota (Guillaume de), clerc du roi, 30.
 Chapelain (Jean), 116.
 Chapiteau (Salomon). — (Joseph), 367.
 Charles, cardinal de Bourbon, 309. — cardinal de Lorraine, 216. — d'Espagne, comte d'Angoulême, 298.
 Charrier-Michon, 62.
 Charron de Sales, Charron-Vivonne, 405.
Charron, cant. et arr. de La Rochelle, 330, 331.
 Charrone (comte de), 397.
 Chartusac (de), 357.
 Chasteau (Louis), sieur du Puyraimont, 184.
 Chasseriaud, imprimeur, 326.
Chastelet, fief, 406.
 Chasteignier (Eutrope-Alexis), brigadier des gardes du corps, 367.
Chastelliers (abbaye des), commune de La Flotte, 279, 180.
 Chateaubriand (Louise de), 304.
Chateaufmeillant (Cher), 200.
Chatellaillon, comm. d'Angoulins, arr. de La Rochelle, 336.
Chateliers, camps romains, 48.
 Chatillon (Odet de), 202.
 Chaumont - Quitry (Marie - Anne), 370.
 Chauvet (Marie), 351, 130.
 Chauvot (Henri), biographe, 404.
 Chavagnac (Marie-Louise de), 369.
 Chazot (Claude), seigneur de Boiredon, 228.
Chavagnes en Pailiers (Vendée), 332.
 Chazelle (comte de), 328.
Chenac, cant. de Cozes, 314.
Chenay (terre de), 30.
Chepston, parc de Gwent, Grande-Bretagne, 143.
Chérac, comm. du cant. de Burie, arr. de Saintes, 350.
Cheusse, 14.
 Chevalier (Mathurin), poète et tonnelier, 318, 343, 373.
Chevancaux, 116.
 Chevard (H.), ingénieur, 12, 320.
Ché (pointe du), 272.
 Chevillard (Henriette), 369.
 Chevreuse (Jean-Marie de), volontaire, 367.
 Chilleau (du), 211.
 Choullier (Ernest), 142.
 Chourses de Malicorne (Jean de), 309.
 Christine de Lorraine, 132.
 Cintrac-Jouasset (Jean), 8.
Civaux, comm. de la Vienne, 249.
 Civil (François), 129.
 Chergé, 211.
Clavette, arr. de La Rochelle, 330.
 Clermont-Surgères, 211.
 Closmadeuc (de), docteur.
 Cochet, archéologue, 340.
 Coëtivy (Olivier de), seigneur de Taillebourg et des Gonds, 35. — (Prégent de), amiral de France, 35.
Coëtillio (Côtes-du-Nord), 370.
Cognac (Charente), 326, 362, 402.
 Coignet (M^{me} C.), 349.
 Colbert de Terron, 372.
 Coligny (l'amiral de), 360.
 Colliberts (les), 59, 151.
 Combe-Velluet, artiste peintre, 206.
 Comminges (comte de), 164 ; — (Gaston-Jean-Baptiste), seigneur de Saint-Fort sur Brouage, 310, 323.
 Condamy, 13.
 Condé, 400.
 Conflans (Louis de), marquis d'Armentières, 312.
Confolens (Charente), 367.
 Conti (le prince de), 347.
 Coquand (Paul), peintre, 8.
 Corbet, professeur, 326.
 Cordier (E.), homme de lettres, 349.
 Cortois d'Arras, 54.
Côteau (Le), à Saintes, 385, 391.
 Cotignon (Jean), 408.
 Cotteau (G.), 158.
 Coucis (Charles de), sieur de Burie, 202.
 Coucy (Jean-Charles de), 38.
 Couet du Vivier (François), 38.
 Couhé de Lusignan, 367.
Coulonges sur l'Autise, 282.
Courbiac, comm. de Saintes, 397, 399.
 Courbon de Saint-Léger, 131, 315.

Courcoury, rivière, 194.
Courçon, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 330.
Courrivault de La Villatte, curé de Rouillac, 21.
Cousin (Eugène), prêtre, 122, 159.
Couturier (Philibert-Léon), 266.
Crazannes, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 170, 323.
Craux, 8.
Crevaux, explorateur, 326.
Crisenon, abbaye, 309.
Croissy (de), 213.
Croix-Chapeau 59.
Crollebois (Reynaud), receveur de la sénéchaussée, 30.
Crosnier, 51.
Crussol d'Uzès (François de), gouverneur, 311, 38; — (Jean), 309.
Crussy (de), voyageur, 40.
Cuffy, châtellenie (Nièvre), 408.
Czar-et-Menarah (Tunisie), 49.
Cumont (Jean-Timothée de), 315.
 — *Cumont La Sausaye*, 315; — (Marie-Suzanne - Hippolyte de), 370.

D

Daleau (François), 16.
D'Aiguières (Hippolyte), 406; — (Marie), 251.
Daillon (Jean de), sieur du Lude, 204.
Dampierre (marquis Elie de), 169; — (François de Clermont), 204.
Dampierre-sur-Boutonne, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 117.
Dangibeaud, 158, 400; — (Charles), 46, 353, 399; — curé, 406; — juge, 8; — (Catherine), 407. — (de Rabayne), 406.
Darey (Louis), peintre, 266.
Daudonnet (Jeanne), 406.
Daunas, curé de Saint-Vivien de Saintes, 8.
D'Aussy (Denys), 5, 360.
Davoine (Pierre), curé d'Angoulins, 201.
Davila, 132.
D'Aviau de Piolant (le vicomte d'), 321, 322, 329, 341, 351, 374; — (du Bois de Sanzay), 373.
Decrue (François), 343.
Deladouespe (Marie), 201.

Delamain (Philippe), 130.
Delavaud (Louis), 158, 169. — (Charles), 13, 172.
Delayant, historien, 336.
Delétant (Auguste), 160.
Delisle (Léopold), 215.
Delmas (Emile), député; — (Louis), pasteur à La Rochelle; — (F.-L. Gustave), pasteur à Bordeaux, 335.
Delpit (Jules), 154.
Deramey (Jules), curé à Nieul-les-Saintes, 160.
Debaize, voyageur, 41.
Dedé, 57.
Demandolx (Jean-François), évêque de La Rochelle, 38.
Deroulède (Paul), 12.
Desaivre (Léo), 12, 351.
Desbrandes, 8.
Des Broses (Louis), 272.
D'Escoubleau de Sourdis (Henri), archevêque de Bordeaux, 402.
Desgodins, 329.
Deslandes (Françoise), 406.
Desmier d'Archiac, 59, 211; — de Sainte-Amaranthe, 59; — de Saint-Siméon, 24, 407; — du Breuil, 211; — du Roc, 211. — d'Oibreuze, 243; — duchesse de Brunswick-Zell, 211, 323.
Des Moulin (Jean), seigneur de Rochefort, 205.
D'Estissac de La Rochefoucauld, 7.
D'Estrées (Louis-César), 312. — maréchal de France, 401.
Dohet, prêtre, 315.
Dompierrre-en-Aunis, 14, 32.
Doriole (Pierre), chancelier, 171, 204.
Doussin-Dubreuil, 59.
Drop, vallée (Gironde), 59.
Drouineau, docteur, 12, 174, 292.
Du Bois de Saint-Mandé, 6.
Dubois-Meynardie, 277.
Dubois (Joseph), juge, 8; — (Louis), 8; — religieux, 143.
Dubouché (Adrien), 267.
Du Bouzet (vicomte), 407.
Dubreuil, seigneur de Théon et Châteaubaudon, 315.
Duchat (Yves), 29.
Duchène (François), 178; — abbé, 300.
Dudon (l'abbé Joseph), 160.
Dufêtre (Dominique-Augustin), évêque de Nevers, 51.
Dufresne, comédien, 58.

Dugast-Matifeux, 308.
 Dumorissin (Jules), juge de paix, 365; — (Jean-Baptiste-Henri); — (Louis), 380.
 Du Paty, 58, 380.
 Dupetit-Thouars (Aubert du), 41.
 Duplais-Destouches (Antoine), 171, 227, 243, 326.
 Duplessis (Michel), 228.
 Duplout, 121, 158.
 Dupon, conseiller général, 173.
 Dupont (Denis), 41.
 Dupouy, imprimeur à Cognac, 403.
 Dupuy (Jacques), 381.
 Du Quesne-Guiton, 40.
 Durand, imprimeur à Paris, 404; — (Charles), chanoine de Taillebourg, 27.
 Durfort de Civrac, 5; — duc de Lorges, 5; — (Jean de), 307.
 Durousseau (abbé), 59.
 Dutour (Camille), 160.
 Duval-Laguierce, chef de bataillon du génie, 329.
 Duvergé, clerc de ville, 32.

E.

Ebéon (seigneur d'), 380.
Ebéon (fanal d'), 48.
 Elbœuf (duc d'), 211.
Embreuil (Notre-Dame d'), paroisse de Grésac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 141.
 Emery (André), 408.
 Epéron (duc d'), 34.
 Epinay (prince d'), 211.
Epineuil, comm. de Saintes, 198.
Escaudes, arr. de Bazas (Gironde), 49.
 Escorbiac (Samuel d'), 37. — (Thomas), 36.
 Eschasseriaux (le baron), 13, 237.
Esmandes, commune de l'arr. de La Rochelle, 262, 329.
 Esparbez de Lussan d'Aubeterre, 312.
 Espinay (Timoléon d'), seigneur de Saint-Luc, 310; — (François d'), 309.
 Esprinchard (Jacques), sieur du Plomb, 62, 401.
 Estourneau (Gédéon), marchand, 28.
Etaules, cant. de Royan, arr. de Marennas, 322.

Tome V.

Eutrope (Saint), évêque de Saintes, 48, 50-52; — d'Orange, 218, 375.
 Evenus III, 307.
 Ewald Gorlich (von), 296.
Eysine près Bordeaux, 53.
Er-Lanic (Morbihan), 206.

F.

Fâ, moulin, comm. de Barzan, 118.
 Fanty-Lescure (M^{lle}), 8, 268.
 Faraon (Arnold), 231.
 Farnoux (Charles), échevin, 195.
 Faure de La Roderie, 53.
 Fay (du), 211.
 Faye, publiciste, 323.
 Fellmann (Ferdinand), curé de Courçon, 122; — (Marie-Joseph-Augustin). — (Joseph - Benjamin), 330.
Fenieux, cant. de Saint-Savinien, 111.
 Ferchaud de Réaumur, 246.
 Ferdinand le catholique, 42.
 Fénelon, archevêque de Cambrai, 322, 323.
 Feris, docteur, 12.
 Fermond archéologue, 121.
 Ferrière (du), capitaine, 139.
 Fé de Segeville (Jean), seigneur de La Font, 183.
 Fichet (Guillaume), recteur, 134.
Fief-Gautier d'Aytré, 273.
 Filaudeau, 167.
 Fillastre (Pierre), 183.
 Fillion-Roux, 116.
 Flameng (Marie-Auguste), 8.
 Flavien, amphithéâtre, 388.
 Fleury (Paul de), 138.
 Floton de Revel, 31.
 Fois (Bernard Jourdain de), 210.
 Foix (Françoise de), abbessede Saintes, 7; — (Louis de), ingénieur, 203.
 Folin (de), 174.
 Fonsèques, 211; — (Charles de), 357.
Fontaine d'Ozillac, 46.
Fontaines (terre de), 30.
Fontdouce, abbaye, 230.
 Forant (Job), 211.
 Fontrémis (Méthé de), 350, 356.
 Fortunat (Saint), poète, 348.
 Fornier-Duplan (Marie), 178.
 Fou (Yvon du), 204.
 Foucaut (Arnaud), 209.
 Foucard (Patrice), sénéchal, 204.

28

Foucaud, 13, 329; — **Foucaud** (Robert-Edouard), 8.
Fouquet de Matha, seigneur des Gonds, 32.
Fouras, cant. de Rochefort, 59, 146, 223, 243, 326.
Fou-Tchéou, capitale d'une province de Chine, 328.
Forestier, ingénieur, 196.
Franck (C.), 361.
Francs (des), 211; — (M. des), 351.
François Ier, duc d'Angoulême, 237, 343, 349, 361.
Freheland (Guillaume de), 199.
Frezeau de La Frezelière (Charles de), 38.
Frèrejean, diacre de Chenac, 45.
Frétard (Michel), 405.
Friquet de Fricamps, 210.
Froger (Louis), le chevalier de l'Eguille; — de l'Eguille (Michel-Joseph); — (Michel-Henri) — Arnaud-François); — (Charles-André) de La Clisse; — (Charles-Alexis); — (Marie-Anne), 369.
Fromentin (Eugène), 38, 266.
Furcy de Lavault (Albert-Tibulle), peintre, 8, 266.
Fuster (Charles), 237.

G.

Gabaret, 40.
Gaboteau, curé de Chenac, 315.
Gadecville, fief, 405.
Gaillard de Saint-Dizant, 211.
Galard de Béarn (Jean de), comte de Brassac, 310.
Galard-Lépinay, peintre, 8, 178.
Galliot de Genouillac (Jacques), 311, 361, 167.
Garasse (François), jésuite, 29.
Garéchaud, cant. de Montlieu, 147.
Garnier (de Saintes), 221; — (Frédéric), maire de Royan, 123, 168, 169, 313.
Garrenague (Guillaume-Raymond), 209.
Gasq (Blaise de), baron de Portets, 539; — (Louise de), 404. — (Pierre de), sieur de Cocumon, 53.
Gaucherel (Lambert-Emile), 176.
Gaudichaud, 41.
Gauffier, peintre, 58.
Gauldière (Nie de), auteur, 172.
Gauron (Camille), 251.
Gaussorgues, 12, 173.
Gautès (Robert de), gouverneur de Saintes, 172.
Gauthier, 351, 363.
Gautier (Edme), 8.
Gauvain (Hugues), 30.
Gavaches, 59.
Gelineau (le docteur), 349.
Gemblours (Sigeberth de), 143.
Gendre, chanoine, 171, 329.
Genevière (Adrien), 322.
Gennes (de), 40.
Genouillé, 61.
Gensac, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 402.
Genty (Emmanuel), peintre, 269.
Geoffroy (Jean), 8, 171.
Gerbet, évêque de Perpignan, 387, 388.
Géril du Paspeu, 369.
Gibert, pasteur, 292.
Gilbert (René), 355.
Gillé, imprimeur à Paris, 403.
Girard du Domaine, 138.
Girard (Guillaume), archidiacre d'Angoulême, 129; — (Claude), d'Angoulême, 175; — évêque d'Angoulême, 37.
Giraud (M. J. B.), 170.
Gircaudeau (Jean), 211.
Giry (Arthur), 298.
Godard-Faultrier, 117.
Gœpp, homme de lettres, 349.
Gombaud (Pierre), 397.
Gomberville, auteur des *Mémoires*, 131.
Gonac, 23.
Gontaut-Biron (Charles de), 309.
Gonzalès (E.), 237.
Got (Bertrand de), 40, 230.
Goulard, imprimeur, 379.
Gouffier, marquis de Bonnavet, 172.
Goumard (Charlotte), dame d'Echillais, 141.
Goujaud, dit Bonplan (Aimé), 38.
Goyon de Matignon (Louis-Jean-Baptiste), 312; — (Catherine-Thérèse), 311.
Grammont (de), 32, 311.
Grandes-Rivières, 14.
Grandjean, instituteur, 404.
Granges de Surgères (marquis de), 158.
Graslier (Théodore), 43, 348.
Grasleu (Louis-François de), 212.
Grassin (Daniel), régent de Chef-Boutonne, 149.

Grassiot, 287.
 Grave (Pierre-François), évêque de Valence, 179.
Grand-Vaux, hôpital, 309.
 Grégoireau (Louise), 407.
 Griffon (Marie-Louise-Thérèse), 368.
 Grimaux, docteur, 121.
Gros-Guignon, tumulus, 130.
 Grosbois, gouverneur, 7.
 Gua (Pierre de), 40.
 Groulade (Louis), aumônier du collège de Cognac, 322.
 Guérin, curé de Sainte-Gemme, 356.
 Guérin (Marie-Anne de), 407.
 Guérin (Paul), archiviste, 115.
 Guérin de l'Étang (Pierre de), 407.
Guétin (Cher), 408.
 Guibal (Rose-Françoise), 407.
 Guez de Balzac (de), 381.
 Guibert (Louis), 357.
 Guibert, abbé de Bourgueil, 37.
 Guichard (Pierre de), 304. — de Laforêt, 304.
 Guignes VIII, comte de Forez, 31.
 Guillaud (F. A.), docteur, 238.
 Guillaud (Louis), curé, 256.
 Guillaume de Mauzé, 231. — Guillaume IX, 233. — seigneur d'Ambleville, 202.
 Guillon, docteur, 13.
 Guillonet de Merville, 59, 230.
 Guillotin, 58. — de La Martière, 304.
 Guimard (Pierre), bourgeois, 8.
 Guinot de Courbon (Cécile de), 315.
 Guinot (Jean), de Chatelard et Borpère, curé de Chenac, 316.
 Guineadeau (Méry), écuyer, 314.
 Guip (Charles-Marie de), 310.
 Guy (Geoffroy), dit Guillaume VIII, duc de Guyenne, 232.
 Guy, prieur de Mirebeau, 37.

H.

Habert (Isaac), abbé des Alleuds, 400, 402.
 Halphen (Eugène), 218.
 Harcourt (Henri, comte d'), 311.
 Haradener (Alexandre de), maire de La Rochelle, 272.
 Hardy de Blanzay (Fabien-Aimé), 372.
 Harpedane (Charles), sieur de Belleville, 32.
 Hayton, historien des Mogols, 40.

Heilly (Georges d'), 380.
 Hélié, abbé de Saint-Jean d'Angély, 216.
 Hennessy (Richard), 322.
 Henri, abbé de Saint-Jean d'Angély, 37.
 Henri I^{er} de Bourbon, 140; — Henri II, prince de Condé, 38; — de Navarre, 131.
 Henri III, roi de France, 341, 342, 363.
 Héraud, 322.
 Hersende, abbesse de Saintes, 198, 199.
 Hérissou, seigneur de Meursac, 6.
 Horric, 407; — (André), 314; — de Beaucaire, 164, 211, 238; — (François), 407.
 Huas (Pierre), 8, 269.
Huê, capitale d'une province chinoise, 330.
 Hubert, 56.
 Hugues, abbé de Saint-Cybard d'Angoulême, 37.
 Hulot (Pierre), baron, 257.
 Hume, philosophe, 347.

I.

Iberville (Le Moyne d'), 40, 131.
 Imbert, 40.
 Isle de Beauchesne (d'), 369.
 Islon, évêque de Saintes, 39.
 Itier de Barbezieux, 198; — de Magnac, capitaine, 30; — écolâtre de Saintes, 37; — religieuse, 37.
 Iwill, peintre, 266.

J.

Jagonnas (Mathieu de), 315.
 Jardin (Edelestan), 13, 328, 329.
 Jarnac de Gardépée, 179.
 Jarnac, gouverneur, 44.
 Jarousseau (Jacques), 183.
Javarsay, cant. de Chef-Boutonne, 149.
 Jeannaud, curé de Croix-Chapeau, 257.
 Joanne (Adolphe), 238.
 Johannot de Havas, 204.
 Joli de Casterae, 405.
 Joly (Jacques), écuyer, sieur de Pi-ballier, 314; — seigneur de Besne, 314; — de Sainte-Eugène, 364.

Jônain (Pierre-Abraham), 122.
Jonzac, 279 ; — (le marquis de),
 380 ; — sous-préfecture de la Cha-
 rente-Inférieure, 361.
 Jouneau, céramiste à Parthenay,
 169.
 Jouan, 356.
 Jourdan, 407-408.
 Joussaume (Félix), 238.
 Juan (don), marquis de Cadix, sei-
 gneur de Machena, 50.
 Juilhard (Laurent), prieur du Jarry,
 141.
 Juin, amital, 174, 325, 328, 335.
 Jullion, curé-doyen, 119.

K.

Kergariou (Marie-Jeanne-Claudine
 de), 370.
 Kerviler, 171.
 Kœnigsmarck (comte de), 213.

L.

Laage (de), 211 ; — de La Bleretie,
 52, 53. — (François de), premier
 président, 52 ; — (Pierre I de),
 53 ; — (Pierre II), 53.
La Barcardière, 61.
 La Barde de Vaugoubert, 53.
 La Barye (Noël), trésorier des
 guerres, 204.
La Bâtonnerie, 6.
 La Béraudière (François de), mar-
 quis de l'Isle Ronche, 275.
 La Bertonnière (de), 238.
La Bidonnerie, 61.
 La Bleretie (de), 323.
La Bleterie, 275.
 La Boétie, 247.
 La Borderie (Arthur de), 142.
La Bouctière, 61.
La Bourdonnerie, 61.
La Bosselière, 61.
 La Brangélie, 275, 382.
La Brée en Segonzac ; — en Saint-
 Georges d'Oleron, 144.
 Labretonnière (Emile), 56.
La Cadolière, 61.
La Caillevière, 61.
 La Celle (Hugues de), 30.
La Chaise-Dieu, abbaye en Auver-
 gne, 208.
 La Chapelle (de), 139, 359.

La Chapelle-Marillac, 314.
La Clotte, cant. de Montgnyon, 8.
 La Clide, voyageur, 40.
 Lacoré (Simon-Pierre de), évêque
 de Saintes, 7, 315.
 La Combaudière, capitaine, 44.
 La Cour (André de), 315. — (Elisa-
 beth de), 315.
 La Courbe, 14.
 Lacroix (Jean de), chanoine de
 Saint-Thomas du Louvre, 146.
 La Croix (Camille de), jésuite, 168,
 339, 350, 385.
 La Crompte, marquis de Saint-Abre,
 5.
 Lacurie, archéologue, 348.
La Drolierie, 61.
La Faradière, 61.
 Lafaurie (Jean-Zacharie de), 274.
La Favollière, 40, 61.
 Lafaye (de), 50, 53.
La Fayolle, com. de Saint-Denis-
 du-Pin, cant. de Saint-Jean d'An-
 gely, 40.
 La Fayette (Gilbert de), 204.
La Feuillade, cant. de Montberon,
 187.
La Finelière, 61.
 Lafitte, 12. — (Amable-Geneviève
 de), 369.
La Folie-Saint-Gelais, en Poitou,
 142.
 La Fontenelle de Vaudoré, 290.
La Fregonnière, 61.
La Funelière, fief, 406.
 La Galissonnière, 41.
 La Garde (Bernard de), sieur de
 Pélisanne, 208 ; — (Etienne de),
 évêque, 208 ; — (Guillaume) ; —
 (Géraud de), cardinal, 208 ; —
 (Henry de), 216, 238.
La Garde-Montlieu, 147.
 Lagebaston (Jacques-Benoît de),
 premier président, 237.
 La Grâce (Félix de), 52.
La Grâce-Dieu, com. de Benon, 220.
 La Gournerie (Eugène de), 366.
 La Grange (Antoine-Joseph de), 350.
La Grollière, 61.
 La Guarigue de La Tournerie (Jean-
 Savinien-Marie), capitaine d'artil-
 lerie ; — (Jean-Jacques-Mélanie),
 capitaine de vaisseaux ; — (Marie-
 Antoinette de), 370.
 La Guibourgère (Voir Raoul).
La Guillarderie, com. d'Arces, 314,
 317.

- Laignelot, conventionnel, 301.
 Lair (Joseph), maire de Saint-Jean d'Angély, 335.
La Jaunelière, 61.
La Jingalière, 61.
 Lalanne (Ludovic), lexicographe, 404.
 La Laurencie (vicomte Jules de), 157.
 — (Charles-Eutrope), évêque de Nantes, 158; — (Jean-Heuri), 371.
La Lenière, 61.
 Lalesque (A.), docteur, 239.
 La Luzerne (le cardinal de), 374.
La Maladrie, 61.
La Marcadière, 61.
 La Marche (Yolande de), dame de Pons, 30.
 La Marsonnière (A. de), 168, 193.
 Lamballerie (Nicolas de), 372.
 Lambron (Henri), 186.
 La Meilleraie (maréchal de), 40.
La Miardièrre, 61.
 La Morinerie (Léon de), 46, 62, 315, 323, 370, 382.
 La Montaigne (Marguerite de), 53.
 La Mothe-Fouqué (N. de), 381.
La Motte-au-Chat, 14.
La Mounière, *La Mourièrre*, 61.
 Landriot (Jean-François), évêque de La Rochelle et Saintes, 38, 239.
 La Noue, 350.
 La Noë (de), 36.
La Palice, port à La Rochelle, 17, 121.
 La Popelinière (Lancelot de), 40, 239.
 La Porte (Suzanne de), 315.
 Lapostolet (Charles), 8.
La Puye, monastère (Vienne), 141.
 Larchevêque (Guy), sire de Taillebourg, 31; — (Jean), seigneur de Parthenay, 31; — (Jean), seigneur de Soubize, 309.
 Largeault (Alfred), 351.
La Rigaudière, 44.
 Larmavaille (de), capitaine de Brouage, 141.
 La Roche (comte de), 184.
 La Rochebrochard (Louis de), 171, 212.
 La Rochefoucauld du Parc-d'Archiac, 44; — (Guy de), 258; — (Charles de), seigneur de Barbezieux, 309; — (François), 312; — (Pierre-Louis), évêque de Saintes; — (Rose-Charlotte de), 350, 367; — Spanheim, 26.
La Rochefoucauld, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 258, 323.
La Rochelle, préfecture de la Charente-Inférieure, 323, 325, 329, 332, 335, 342, 346, 356, 366.
La Rochetolay, fief des Horric, 407.
 La Rochette (Marguerite de), 205.
 Laroussac (Pierre), lexicographe, 404.
 La Rousselière (Gilles de), 272.
La Salle, paroisse, 272.
La Salle-d'Aytré, 273.
 La Sauvagère (Artezet de), 196.
La Sauve-Majeure, 11.
 Las Cases (Emmanuel de), 370.
 La Serre (Marie de), 3.
 Lasteyrie (de), 49.
 Latache, chanoine de Saintes, 315.
La Tardoire, rivière (Charente), 121.
 La Taste (Jacques de), procureur à Saintes, 405; — (Eustelle), 407.
Latière près Ste-Aulaye, 61, 115.
 La Tousche (de), 32.
 La Tour du Pin-Gouvernet (Frédéric de), 174; — comte de Paulin, 201.
La Tremblade, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 322.
 La Trémouille (Charlotte de), 39, 137; — (Charlotte-Amélie de), comtesse d'Altembourg, 212; — (Charles-Belgique-Hollande), 311; — (duc de), 35, 334; — (Gilbert de), 310; — (Henri), duc de Thouars, 7, 117, 310.
La Tricherie, 61.
 Lauranceau (Joséphine - Eulalie), 365.
 Laurent dit Poussart, clerc du roi, 30.
 Laurière (Jules de), 22, 49.
 Laussade (Henri de), 203.
 Lauzières La Chapelle (de), 140, 357.
 Laval (Henri de), 38.
La Vallée en Archingay, 396-399.
 La Valette, 34. — (le cardinal de), 328.
 La Veille (Jean de), 53; — (Pierre de), receveur du taillon, 53.
 Lazare (saint), 375.
 Le Berton (Marc-Auguste), 405. — (Marie-Françoise), 406.
Le Breuil-Benoît, abbaye (Eure), 150.

- Le Breuil-Marmaud**, fief, 405.
Le Charpentier de Longchamps. — (Louis) ; — (Pierre), 130, 173, 272.
Leclerc, docteur, 22.
Leclerc (Daniel-Julien), 178.
Lecointre-Dupont, 324.
Lecoy de La Marche, 155.
Ledain (Bélisaire), 239, 350.
Le Douhet, cant. de Saintes, 277.
Lefèvre (Théodore), prêtre, 239.
Lefort (Marie-Louis), 371.
Le Fouilloux, commanderie, 135.
Legrand (Paul), prêtre, 239.
Le Gros-Guignon, 14.
Léguille, cant. de Royan, 272.
Le Jard, abbaye, 395.
Le Maire (Pétronille-Barbe), 406.
Lemoine (le général), 367.
Lemoine, 131 ; — (André), 38.
Le Moyne d'Iberville, 40, 130.
Le Petit Fléac, 315.
Lequinio, conventionnel, 301.
Leroi (Paul), 347.
Lery (Jean de), 40.
Lesai (Suzanne de), 219.
Les Alleuds, abbaye en Poitou, 114, 395, 402.
Les Arènes, comm. de Thenac, 278.
Les Bouchauds, théâtre romain, 21.
Lesdiguères (maréchal de), 33.
Les Dunes, à Poitiers, 299.
Les Eglises, cant. de Saint-Jean d'Angély, 32.
Lespagnol (Jean), 272.
Les Epaux, comm. de Meursac, arr. de Saintes, 357.
Lespinières, comm. des Nouillers, 399.
Les Renardières, 61.
Lessert, fief, 402.
Lessieux (Louis-Ernest), peintre, 8, 171, 246, 267.
Lesson, 41, 329, 348.
L'Estoile de Londigne, 315.
Lestang, 211.
Lestang de Rulles, 183.
Lestourgie (Auguste), 56.
Lestrangle (de), 346.
Le Sieur (Charles), 240, 391.
Letard, prêtre, 13.
Lételié (André), 240.
Le Terme, 346.
Letourneur (Jacques), prêtre, 7.
Le Valois de Villette (Benjamin), 364.
Levasseur, 11.
Le Vasseur (Henriette de), 179.
Levrier (Gabriel), 60.
Lientier (Nelly), 240.
Lièvre (A.-F.), 135.
Lillard, 61.
Limoges (Haute-Vienne), 357.
Limouzin, notaire à Saintes, 397.
Lindsay (amiral de), 218.
Liniers, 211.
Lisch, inspecteur général des monuments historiques, 342.
Lisleferme (Nicolas de), 372.
Livenne (Charles-Marc de), 406 ; — (Louis de), 314 ; — (Esther de), 344.
Lizardais (Suzanne-Pauline Michiel de), 371.
Longuemar (de), 186.
Longueval (Gabrielle de), 401.
Loquet, pasteur, 220 ; — de Blossac (Michel - Edouard - Marie) sous-préfet de Saintes, 370.
Lorit (Théodore-Germain), 256. — (Marie-Elisabeth), 330.
Loriot (Th.), prêtre, 240.
Lorraine (Charles de), comte de Marsan, 311 ; — (Camille de), 6, 59 ; — (Charles-Louis), prince de Pons, 6.
Loué, architecte, 141.
Louis de Bourbon, prince de Condé, 328 ; — comte de Clermont, 51.
Louis XI, 134.
Lousme (de), 382.
Loustalot, 59.
Lucas (F.-H.), 8, 269.
Luchet (marquis de), 59.
Lucius Furius, soldat de la XIV^e légion, inhumé à Aunay, 184.
Lude (du), 32.
Luez, 61.
Lugon, prieuré, près de Nancras, 142.
Luguet (Henri), 11, 249, 343, 380.
Lusignan (Guy de), comte de La Marche, 30, 208 ; — (Yolande de), 30 ; — (Hugues), 136, 298.
Lussac (Paul, seigneur de), 270.
Lussaud (Maurice), 240.
Luxembourg (Louis de), comte de Saint-Pol, 204.
Lys (Eustache de), 51.

M.

Machecoul (François de), 273.

- Mac-Mahon, 315.
Madame (île), cant. de Saint-Aignan. (Charente-Inférieure), 226.
 Mage de Fiefmelin (André), 158.
 Mageau (M.), 169, 344.
Magnac-sur-Touvre, canton d'Angoulême, 138.
 Magnan de Bornier (Eugène-Fernand), 170.
Magné, 117.
 Maguier (Edmond), 166.
 Maillard (Adam), sieur de Lessert ; — (Louis) ; — (Louis-Alexis), jésuite, 402 ; — de Belair, prêtre, 201, 404, 405 ; — (Léopold), 61, 319, 330.
Maillezais, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay (Vendée), 203, 399, 402.
 Maillezais (Pierre de), chroniqueur, 151.
 Maintenon (M^{me} de), 328, 363.
 Maingot (Guillaume), seigneur de Surgères, 30.
 Maison (Jérôme-Charles), 399.
 Maisonneuve, 174, 179. — (le docteur), 344.
 Mallet (Pierre-Jean), médecin.
 Malo (Saint), Macoux, évêque d'Aleth, 142.
 Malvezin, 400.
 Mancini (Marie), 342.
 Manseau (Isidore), 365.
 Marandat (Jean-Baptiste), 408.
Marans, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 330.
 Marcellus (de), 373.
 Marchadier, 122.
 Marchegay (Paul), 24, 334, 319, 361.
 Marcilly (Guillaume de), chevalier, 150.
 Marreau de Bois-Guérin (Marc-Antoine), gouverneur de Loudun, 32.
Marennnes, 279.
 Marguerite de Navarre, 132.
Marignac, cant. de Pons, 23.
 Mariolles (Anne de), 406.
 Marot, notaire royal, 396.
Marquises, îles de la mer du sud, 329.
 Marry (Jeannette de), 408.
Marsilly, 263.
 Martel (François), seigneur de Lindebœuf, 309.
 Martial (saint), 333.
 Martin (Edmond), 61.
 Martinet (Gaspard), religieux, 395.
 Masse, 40.
 Massiac (Barthélemy de), 223 ; — (Pierre de Sainte-Colombe), 223.
 Mathefellow, 212.
 Mathé (M^{lle} Elizabeth), 266.
 Mathieu de Jagonas, 315.
 Matignon (Catherine-Thérèse de), 311 ; — (Jacques de), 45.
 Maucamp (Sereine), 53.
 Maucher, 61.
 Maufras (Emile), 61, 323, 327, 346.
 Maugiron (Laurent de), 342.
 Mauge (Jean), 36.
 Maulde (René de), 326.
Mauléon, abbaye, 203.
 Mauléon Allemaigne, 211.
 Mauny (le docteur), 333.
 Mauny (Paul de), cheveu-léger ; — (Joseph), 371.
 Maupeou (Jean de), clerc, 395.
 Maure, docteur, 121.
 Maureville (Charles de) ; — (Florence-Honorine de), 407.
 Mauzé (baronne de), 211.
 Mayeul (saint) ou saint Nolff, 293.
 Mazarini Mancini (Philippe-Julien), duc de Nevers, 310.
Mazières du Passage (Julie-Marie), 371.
 Mazottes (Victor de), 382.
 Médicis (Catherine de), 32, 131, 328, 362.
 Melon de Pradou, 149.
 Mellebaude, abbé, 299.
 Meneau (Gustave), 14.
 Menou (Augustin de), 38.
 Menut (Alphonse), 356.
 Mercier, 12. (Voir Du Paty).
 Méritens d'Arros (Charles-A mable-René), 10 ; — (Charles), 369.
 Merlette de Sable, 61.
 Merlin, 408.
 Meschinot de Richemond (Voir Richemond), 62.
 Mesnard (Louis), 402 ; — (Marthe), 402.
 Mestreau (Frédéric), sénateur, 325.
 Meyer, 13 ; — (Rodolphe), 117, 329, 334.
Meyland (Angleterre), 200.
 Meynard (Joseph-Antoine de) ; — (Pierre-Cosme) ; — (Charles-Cosme-Marie), 371.
Migronneau en Angoumois, 314.
 Michon, prêtre, 38.

- Mila de Cabarieu**, 35.
Mirambeau, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 350.
Moëse, canton de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 227.
Modelski (Edmond-Georges-François), 325.
Moinet (Charles), 319.
Molière (Poquelin), 380.
Molliet (Clémence), 267.
Monmerqué, 407, 408.
Monchamps, 201.
Mongis (Théophile), prêtre, 62, 137, 332.
Monnet (madame), 59.
Monnier (Pierre), prêtre, 257.
Monod (Henri-Ch.), 219, 319.
Montaiglon (Anatole de), 49, 186.
Montaigne, 395 ; — (Anne de), 397, 399 ; — (Geoffroy de), 398 ; — (Louise de) ; — Nicolas, abbé des Alleuds ; — (Raymond), évêque ; — (Marie-Louise de), 3, 99 ; — (Nicolas de), 396, 397, 399, 400, 401.
Montalembert, 211 ; — Montalembert (Casimir de) ; — (Nicolas-Prospér de), 366 ; — (Pierre de), 36.
Montandre, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 146, 167.
Montausier, commune de Baignes-Sainte-Radégonde, 62.
Montausier (duc de), 311.
Montheron (Jacquette de), 309.
Montchenin (Marie de), dame de Guercheville, 309.
Montesquiou, 11.
Montguyon, arr. de Jonzac, 25, 146, 327, 330, 331, 332.
Monti de Rézé, 171.
Montierneuf de Poitiers, abbaye, 145.
Montignac (Charente), 135.
Montigny-Lencoup, cant. de Donnemarie, arr. de Provins (Seine-et-Marne), 142.
Montlion (Jehan de), capitaine, 209.
Montmaur, fief, 399.
Montmorency (Anne de), connétable, 343.
Montmorillon, sous-préfecture du département de la Vienne, 330.
Morache (docteur-médecin), 172.
Moret (Arnaud), 390.
Moreau (U.), 330.
Morice, docteur-médecin, 121.
Morillot (Paul), 133, 319.
Mortillet (de), 15.
Mortemar (de), 31.
Mortreuil (Alfred), 62.
Motte-à-Peljaud, cant. de Jarnac (Charente), 21.
Moucheteau (Jean), secrétaire du roi, 183.
Moufflet (Stanislas), 134.
Moulins (Allier), 51.
Moussat (Jean), imprimeur, 172.
Moyneau (Alban-Jean), 8.
Muon (Etienne), 330.
Murat (Claude de), 408 ; — (Marie de), 408.
Musset (Georges), 319, 323, 341, 345, 348, 350, 377.

N.

- Nanteuil** (Jean de), prieur d'Aquitaine, 31.
Nauroy (Charles), 347.
Navaille (demoiselle de), 397.
Navarre (Henri de), 158, 362.
Nemours (le duc de), 313, 373.
Nesle (maréchal de), 210.
Neuvicq, 26.
Nevers (duc de), 131, 363.
Neymarck (Alfred), 227.
Nicolas de Voutron, 211 ; — (Anne-Charlotte, 314 ; — (Gédéon-Henri) ; — (Abraham) ; — (Vincent), 371.
Nieul sur l'Autise, 244.
Nioche de La Brosse de Tournay (Marie-Jeanne), 372.
Niort (Deux-Sèvres), 340, 364.
Nivet (R. P.), 330.
Nogaret de La Valette (Louis de), 309.
Noguès (J.-L.-M.-N.), curé de Dampierre, 13, 324, 329, 361.
Noiré (Julien), prêtre, 7.
Nolon, 61.
Normand (C.), 63.
Notre-Dame de Celles, 230.
Notre-Dame de La Coudre de Parthenay, 187.
Notre-Dame de La Flotte, 148.
Notre-Dame la Grande de Poitiers, 187.
Notre-Dame de Saintes, abbaye, 166.
Nourrigier, 382.

O.

- Olbreuse** (Eléonore - Desmier d'),

164 ; — (Sophie-Dorothée), 211.
Olbreuse, paroisse d'Useau, 117, 211.
Olive (ville d'), 22.
Olivet (Guillaume d'), 135.
Olivier-Beauregard, 63, 320.
Olivier de Sanderval (Aimé-Victor), 116.
Ollier (Georges - Pierre), curé de Saint-Sulpice, 222 ; — (Hippolyte), 322.
Ordonneau (Maurice), 63, 319, 320.
Ors (île d'Oleron), 18.
Ortebize, à Jonzac, 15.
Ossandière (val de l'), 17.

P

Paillou, évêque de La Rochelle, 38.
Palissy (Bernard), 136, 342, 350.
Pallet d'Antraise (Jean-Baptiste-François) ; — (Jean-Alexis), seigneur de Blanzay et d'Antraize ; — (Louis-Alexis) ; — (Marie-Françoise), 372.
Pallu de Lessert (Clément), 351.
Papillaud (Lucien), 64. — (Valentin), 320.
Parat (H.), 320.
Paris, 341, 346, 365.
Parthenay (Anne de), 309.
Parthenay-le-Vieux, 187, 283.
Pasquier (Louise), 275 ; — (Nicolas), seigneur de Mainxe, 277, 362 ; — et de Balanzac, 158, 277.
Pasquinet (Michel), 210.
Patron, avocat, 173.
Pellissou (Jules), 320, 327, 362.
Pelletan (Eugène), 64, 124, 169.
Pelletant (Jean), sieur de Saint-Rémy, 314.
Peltier, conseiller général, 343.
Péraud (Raymond), évêque de Saintes, 114.
Pérignac, canton de Pons, 227.
Périgny, 14.
Perrot du Chay, 32.
Petit (Augustin), chanoine, 64. — archiprêtre de Montguyon, 8.
Peu-Richard, comm. de Thenac, 11, 130, 152.
Phelippeaux (docteur), 64.
Philebert (Charles), général, 64.
Pibot (camp de), 48.

Picard-Bernheim, libraire, 362.
Pic (Ossian), 64.
Pichon (Anne), 397 ; — receveur des finances, 6 ; — (Jacques), sieur de Magezy, 7.
Picolmayo, vallée de l'Amérique du Nord, 326.
Pierdon (François), 266.
Pierre, abbé de Notre-Dame de la Grâce-Dieu, 171.
Pierre folle de Montguyon, 25, 114.
Pierre scélérat, 388.
Piet-Lataudrie (Duplessis), 64.
Pineau, docteur, 20, 120, 121, 328.
Pinel, peintre, 13.
Pire-Longe, comm. de Saint-Romain de Benet, 48.
Pisany, cant. de Saujon, 137.
Pitard (Charles), 171.
Planat (Oscar), maire de Cognac, 122.
Plaine (François), bénédictin, 142, 143.
Planchat (R.), 319.
Planche-Mesnier (forges de), 297.
Plantier-Neuf, 16.
Planty (Marino), 325.
Plessis-Mornay (Philippe de), 172.
Plessis-Rideau, 273.
Poitiers, Vienne, 350.
Polakowski, 268.
Poli (vicomte Oscar de), 64, 328.
Polony, 174.
Pommiers, seigneurie, 209.
Ponce de Mortagne, vicomte d'Aunay, 30.
Pons (Antoine de), 44, 156, 348, 309 ; — (François de), 342 ; — (Jacques de), fondateur de Brouage, 342 ; — (Marie-Elisabeth de), 35.
Pons (la tour de), 118, 280 ; — chef-lieu de cant., arr. de Saintes (Charente-Inférieure), 365.
Ponteyraud, 275.
Porchaire (Marie-Rose), 402.
Porcheret, maire de Saint-Nazaire, 332.
Port (Célestin), 221.
Portens (Françoise), 53.
Portier (Jehan), 272.
Potentien (Saint), 51.
Potier (Madeleine), 46.
Poussard (Laurent), lieutenant du sénéchal, 31 ; — (Daniel), 368.
Pouvreau (Emmanuel), docteur, 320.
Pradignat (E.), 64.

Préguillac, cant. de Saintes, 407.
Pressard (A.), 136.
Prévost (Edmond), 56.
Prévost de Gagemont, 211.
Prignac et Cuzelles (Gironde), 16.
Prost (Auguste), 191.
Prouteau, notaire, 399.
Prud'homme (A.), 365.
Puaux (Franck), pasteur, 208.
Puychérie, fief, 398.
Puygasty seigneurie, 52.
Puymarson, 314.
Puymoyen (paroisse de), 138.
Puyrigault (Jean), seigneur de Chazotte. — (Gilles), 183.
Puy-Romain (Charente), 23.

Q.

Quélen (de), 313 ; — duc de La Vauguyon ; — (Antoine - Pierre-Jacques), 312.
Queux de Saint-Hilaire (marquis de), 64, 332, 348.
Quiberon, presqu'île du nord-ouest de la France, 365, 367.

R.

Rabot (Charles), 12.
Raboteau (Marie-Anne), dame du Puy-Gibaud, 366.
Ragiot (le commandant), 382.
Rainguet (Augustin), 55, 330.
Rambouillet (Marie de), 407.
Raoul (Jacques), évêque de Saintes, 38, 203.
Rasilly, 40.
Ravières (sieur de), 172.
Ravallac (Jean), greffier du corps de ville, 138.
Ravallac, Ravallard (la tanière des), 138.
Réaux, fief, 408.
Redon de Pranzac, 139.
Regelsperger, 344.
Regnaud dit Crollebois, receveur en Poitou et en Saintonge, 30.
Regnault de Saint-Jean d'Angély, 304.
Regnier (Gabriel), 246.
Réjou, docteur, 15, 335.
Remi-Roul, curé de Saint-Louis de Rochefort, 333-335.
Remondias, 367.
Rempnoux-Duvignauld, 130.

Rémy, 13.
Renaud de Pons, 30.
Renclos (Daniel du), 183.
Rencogne (grottes de), cant. de La Rochefoucauld (Charente), 245.
Renard de Fuschamberg d'Ambli-mont (Béatrix-Etiennette), 370.
Renouard (Georges), 55.
Restif de La Bretonne, 58.
Restier de Brossac, 58.
Réveillaud (Eugène), 12, 382.
Reverseux (de Géau de Gravelles de), intendant, 6.
Regnault des Pins, 210.
Riaux (Gauthier des). — (Jacques). (Jean), 408.
Richard (Alfred), archiviste, 151.
Richard (Elie), 41.
Richard (Joseph-Charles), préfet de la Charente-Inférieure, 221.
Richard, seigneur de Montandre, 37 ; — (Pierre-Théophile), hydrogéologue, 326, 350.
Richelieu (le cardinal de), 341.
Richemond (Louis Meschinot de), 3, 13, 171, 173, 329, 334.
Richemond, cant. de Cognac, 182, 183.
Richeome (Louis), 52.
Richer (Pierre), 40.
Rigaud, maire de Pons, 365.
Rioublanc (Evariste), 178.
Riquet de Bonrepos, 399, 402.
Ritt, 174.
Ritter, 340.
Riveau (Charles), 6.
Rivet (Louis), prêtre de la mission, 29.
Robbe de Beauchesne (Jacques), curé de Brizambourg, 28.
Robin (Henri), 404.
Robinet (Isaac-Etienne), évêque, de la Charente-Inférieure, 294, 323.
Rochelle (Jean), 32.
Rochebertain (grottes de), 244, 261.
Rochebrune (Octave de), 351.
Rochechouart (Aymeri de), sénéchal, 135 ; — (Gabriel de), duc de Mortemart, 310 ; — (Louis de), 312. — (Victurnien), 313 ; — (sire de), 205.
Rochefort, 325, 328, 333, 365.
Roches (Madame), 16.
Rocroy, 400.
Rohan (Anne de), abbesse, 33 ; — (Armand de), cardinal de Soubise, 312 ; — Chabot (Charles-Ro-

salie de), comte de Jarnac, 130; — (Henry duc de), 216.
 Romain (Jean), prêtre du diocèse de Fréjus, 355.
 Rannulfe, évêque de Saintes, 215.
Rompsay, 14.
 Rondeau (Isaac), avocat, 175; — (Philippe), 115; — (Méry), 272.
 Rossert (Paul), 266.
 Rose de Lima (Sainte), 191.
 Rouault (Jean), seigneur de Bois-menart, 272; — (Joachim), maréchal de France, 271; — Bétis, 272.
 Rougemont (B. de), 55.
 Rouillet (Gaston), 81.
 Rousseau (Jean-Jacques), 347.
 Roussel de La Myvais, 251.
 Rouvier, conseiller général, 343.
 Rouvroy (Claude de), marquis de Saint-Simon, 310; — (Louis de), 312.
 Roux, notaire à Mortagne, 314, 332.
 Rouxel de Medavy, archevêque, 151.
 Roy de Loulay, député, 343.
Royan, chef-lieu de canton, arr. de Marennes, 335.
 Ruben (Emile), 357.
 Ruble (baron Alphonse de), 201, 326.
 Rubino, 13.
 Rudel (Elie), 30.
Ruffec (prieuré de), 218; — (Saint-André de), 130.
 Ruffec (Philippe de Volvire de), 139.
 Rullier (Paul), curé de Bourcefranc, 365; — architecte de Saintes, 329.
 Rye (de), marquis de Varambon, 184.

S

Sablouneaux, abbaye, canton de Saujon, 137, 396.
 Saboureau (Emile), 383.
Saint-André, en Gascogne, 399.
Saint-Antoine-du-Bois, fief, 407.
Saint-Amand de Boixe, arr. de Ruffec, 135.
Saint-Ausone, à Angoulême, 291.
Saint-Cybard, abbaye, 135.
Saint-Cybard d'Elis, — *d'Aux*, — *Saint-Cybardeaux*, cant. de Rouillac (Charente), 218.

Saint-Denys en Vaux, 231.
Saintes (Charente-Inférieure), 323, 325, 335, 344, 348, 351, 357.
 Saintes (A.-E. de), 383.
 Saint-Esprit (chevaliers du), 309, 313.
Saint-Etienne de Bassac, canton de Jarnac (Charente), 218.
Saint-Etienne-le-Vieux, à Caen, 187.
Saint-Eutrope de Marencennes, 149.
Saint-Florent (église de), à La Rochefoucauld (Charente), 259.
Saint-Fort de Cosnac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 315.
Saint-Genès de Fours, cant. de Blaye, 41.
 Saint-Geniez, 218.
Saint-Genis, 314. — cant. de l'arrond. de Jonzac, 407.
Saint-Georges-des-Agoûts, 12.
Saint-Georges de Rexé, prieuré, 210.
Saint-Germain de Salembre, 314.
 Saint-Graisie (Jacques de), sieur de Séridos, 316.
 Saint-Hermine (Philippe de), 214.
Saint-Hilaire des Echaubrognes, 47.
Saint-Hilaire de Melle, 187, 290.
Saint-Jacques d'Aubeterre, 290.
Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure), 325, 374.
 Saint-Jehan, avocat du roi, 357.
Saint-Just, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 122.
Saint-Jouin-les-Marnes, 280.
Saint-Laurent. Voir *Chastelliers*.
Saint-Laurent de La Prée, cant. de Rochefort, 407.
Saint-Léger de Chauvigny, 148.
Saint-Léger en Pons, cant. de Pons, 47.
 Saint-Léger (le comte de), 230.
Saint-Maixent, abbaye, 295.
Saint-Marsault de Chateilaillon, 272.
Saint-Martial, abbaye, 37.
Saint-Martin d'Ary, 26.
 Saint-Martin, sénéchal des Landes, 33.
Saint-Maurice de Laurançanne, 280.
Saint-Michel, paroisse à Saintes, 405.
Saint-Michel en Chenac, 325.
Saint-Médard, près La Rochelle, 216.
Saint-Nazaire, cant. de Saint-Aignan, département de la Charente-Inférieure, arr. de Marennes, 330.

- Saint-Nicolas de Civray*, 187, 290.
Saint-Pierre (M^{me} de), 19.
Saint-Pierre de Montandre, prieuré, 37.
Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre), 51.
Saint-Pierre d'Oleron, chef-lieu de cant., arrond. de Marennes, 331.
Saint-Rémy, gentilhommerie, 314.
Saint-Romuald (cimetière de), 168.
Saint-Saturnin de Cercoux, 8.
Saint-Sauvan-la-Plaine, cant. de Lusignan, (Vienne), 202.
Saint-Sauvan, cant. de Burie, arr. de Saintes, 169.
Saint-Savinien, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 396, 400, 401.
Saint-Sébastien de La Tremblade, 210.
Saint-Severin (abbaye), 230.
Saint-Severin (Gironde), 202.
Saint-Sigismond, à Bordeaux, 303.
Saint-Simon, historien, 350. — (Denys de), 40.
Saint Sorlin, 195.
Saint-Sornin de Marennes, 7. — commune de Saintes, 195.
Saint-Trojan (dolmen de), en l'île d'Oléron, 119.
Saint-Urbain de Chaalons, abbaye, 395.
Saint-Volusien de Foix, abbaye, 219.
Saintes, 288, 389.
Sainte-Aulaye (Dordogne), 50.
Sainte-Catherine de Magné, 7.
Sainte-Croix, abbaye, 290, 400.
Sainte-Croix de Parthenoy, 283.
Sainte-Gemme, prieuré, 208.
Sainte-Marie de Chignac, 149.
Sainte-Maure (Charles de), duc de Montausier, 310, — comte de Jonzac, 303, 310 ; — (Marie-Julie), 311.
Sainte-Soulle, 14.
Salviati (Diane), 219.
Salignac-Fénelon (André - Emmanuel de); — (Pierre-Claude), 373.
Sancoins (Th.), 408.
Sanxay (Pierre), marchand; — avocat, 397.
Sanxay (Vienne), 48, 329.
Sarrieu (Roger de), 140.
Sartre de Saint-Laurent (François-Honoré), 373.
Saudau, 324.
Saujon (M^{lle} de), 347.
Saulx-Tavannes, 211; — (Nicolas de), cardinal, 151.
Saunier de Puymartin, curé de Biron, 315.
Saussay (du), 143.
Savary (Jacques), sieur de Lancosne, 32.
Savelli (Julia), 38.
Savigné (Vienne), 14.
Savineau, chanoine, 333, 383.
Scherlock (Guillaume), chapelain, 214.
Schleyer, linguiste 329.
Schmidt (Karl), 307.
Sebeaux (Mgr), évêque d'Angoulême, 333.
Segonzac, arr. de Cognac, 40.
Seguin d'Authon, 183.
Seguin (Marie), 404.
Seguinaud (Edouard), prêtre, 257.
Seignette (château de), 271.
Sennectère (Les), de Pizany, 312, 382.
Serigny, 131.
Sèze (Romain de), 373.
Seyrac (Anne de), 53.
Sigebert, gouverneur, 39.
Sommervogel (Carl), 52.
Soliols (Bertrand de), prieur de Saint-Savinien, 401.
Sorbier (Louis de), 204.
Sorin, docteur en droit, 13.
Soscarelle (Catherine de), 307.
Soubise, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 341, 332.
Souc, 169.
Souchet de Lacoudre (du), 371.
Sourdis (Henri de), cardinal, 39.
Stein (Henri), 166.
Storck (A.), 383.
Stuer (Jacques de), grand sénéchal, 310.
Suberville (Louise-Hélène de), 396, 398, 401, 402; — (Bertrand de), 355.
Surgères (chevalier de), 40.
Surgères, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort, 349.

T

- Taconet* (Toussaint-Gaspard), 152.
Tallemant des Réaux, 269, 323, 407.
 408; — (Marie), 408; — (Pierre), 407, 408. — (Paul), 407.
Tamizey de Larroque (Philippe), 47, 116, 384.

Tardoire, rivière (Charente), 258.
Temple (église du), près Blanzac, (Charente), 186.
Tenaie (La), 21.
Tenaud (Jean), 40.
Tessier (J.), 349.
Testu, imprimeur; 403.
Texier (Noël), 246.
Thévenin (Louise), 273.
Thévenot, pasteur, 172.
Thévet (Henri), 40.
Thèze, docteur, 13, 329, 344, 384.
Thibault de La Carte, 211.
Thierry (Augustin), historien, 326.
Thisse, principal du collège de Saint-Jean d'Angély, 322.
Thors, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 327.
Thinic, près Saint-Pierre de Quiberon, 206.
Thomas (Léon), archevêque de Rouen, 38; — (Félix), 384.
Thouar (Arthur), 173; — (M.), 316, 329.
Turninger, ingénieur, 12.
Tiersac (Charente-Inférieure), 314.
Tilly (Hippolyte de), 46, 219, 251, 323, 256.
Tizon d'Argens, 237.
Torcy (marquis de), 213.
Toufaire, ingénieur, 167.
Toulon, comm. de Saint-Romain de Benet, cant. de Saujon, 48.
Tournebourg, 139.
Tonnay-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort, 325.
Travers Twis (sir), 298.
Tresbide (Jacques), 210.
Treuil-Chollet ou *Trichollet*, 396.
Troguindy, 256.
Tranchant (Charles), 348, 328.
Trudaine (les), seigneurs de La Leu et de La Jarrie, 142.
Trichollet ou *Treuil-Chollet*, comm. d'Archingeay, 399.
Tricoire (Pierre-Gabriel), 322.
Turgot, 221.
Turner (Ernest), 384.
Turpin (Françoise-Gabrielle-Alexandrine de), 406; — (Gaspard de), 406; — (Jean-Baptiste de), 406; — de Jonhé, 251; — (René de), 405.

U.

Urfé (Paillard d'), 204.

Urvoy (Renée), 294.
Usse, ingénieur de la généralité de La Rochelle, 135.
Usseau, comm. de Marignac, 180.

V.

Vacherie-Pignant (Gabrielle de La), 406.
Vageot (Philippe), supérieur de la mission à Saintes, 29.
Vallée (Charles-Gaspard de), 315; — (Eutrope), curé de Fontcouvert, 13, 329, 356, 384.
Vallein (Victor), 123, 153.
Valette (René), 351, 361.
Vasselot de Régné, 220.
Vasseur (G.), 216.
Valleau, curé de Pons, 365.
Valmontès (Léo), 384.
Vauxins, 275.
Valois (Marguerite de), reine de France, 349.
Varambon (de), 184.
Vaudreuil (marquis de), 131.
Vaux (Aimeric de), 181.
Veau, conducteur des ponts et chaussées, 384.
Vergier de La Rochejacquelein (du), 256.
Vergniaud, 404, 405.
Verlaque, 361.
Verneilh (de), 340.
Véron, capitaine, 40.
Verteuil, 45.
Verteuil (de), général, 295, 361.
Verzille ou *Verdille*, 135.
Viart (Henri-François de); — (Catherine de), 373.
Vignaud (Louis-Joseph du); — (Marc-Antoine).
Vigny (Léon-Pierre, comte de); — (Alfred de), 366.
Veuillot (Louis), 153.
Vieilleville (de), 32.
Vigier (Jean), 44.
Vignerot du Plessis Richelieu (Emmanuel-Bernard), 312; — (Armand-Jean), 311.
Vizard Dumoulin (Pierre), 130.
Villaines (Philippe de), 408.
Villars (Charles-René-Girard de), 201; — (Jeanne de), abbesse de Saintes, 33; — (le marquis de), 198, 380.
Villebois (Charente), 130.
Villebon (de), 131.

Villecourt (Clément), évêque de La Rochelle, 38.
Villedon de Courçon (Léon), 270.
Villefosse (Héron de), 49.
Villeneuve (Hugues de), 408. —
Villeneuve (Jeanne de), 408.
Villeneuve-Guibert (le comte Gaston de), 384.
Villeneuve-la-Comtesse, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 351, 370.
Villequier (René), 309; — (Claude).
Villexavier, cant. de Jonzac, 169.
Vincent de Paul (saint), 165, 323.
Villiers (M. de), 350.
Vincent, imprimeur, 326.
Violette, pasteur, 172.
Vivès (major), 41.
Vivonne (Arthur de), 137; — (Charles de), seigneur de La Chastaigneraye, 309; — (Jean de), marquis de Pisany, 38; — (marquise de Rambouillet), 136, 309, 328.
Voisin-Roux (Jean-Emile-Victor), 116.

Voyé (Antonin), 56.
Voutron (Henri-François de), 371; — (Gédéon-Henri); — (Abraham-Jacques-Sévère), 372.
Vuillaume de Kerkove, 113.

W.

Wast (Valentin), archer de la garde écossaise, 35.

X.

Xaintes (M. de), 344.
Xambeu (François), professeur, 121.

Y.

Yves (M. d'), 323.
Yvon de Laleu (d'), 408; — (demoiselle), 407; — (Paul), 408.

GRAVURES

	Pages
Deux médailles du congrès archéologique de Poitiers, en 1885	181 et 182
Vue de l'église fortifiée d'Esnandes en Aunis.	263
Plan des constructions des Arènes de Saintes et de la maison du Coteau.	386

